

LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

1910

Compilé article par article en continu

Le Messager Evangélique – Année 1910

TABLE DES MATIERES

Jean 4: 1-30.....	6
Epître aux Romains	11
Chapitre 1: 1-17.....	11
Chapitre 1: 18-32.....	15
Chapitre 2.....	16
Chapitre 3.....	18
Chapitre 4.....	22
Chapitre 5.....	24
Chapitre 6.....	30
Chapitre 7.....	34
Chapitre 8.....	38
Chapitre 9.....	47
Chapitre 10.....	51
Chapitre 11.....	54
Chapitre 12.....	57
Chapitre 13.....	61
Chapitre 14.....	63
Chapitre 15.....	66
Chapitre 16.....	69
Le vieil homme et le nouvel homme.....	73
Pensées.....	79
Page 40.....	79
Page 60.....	79
Page 80.....	79
Page 100.....	79
Page 120.....	79
Page 140.....	80
Page 180.....	80

Page 240	80
Page 280	80
Page 300	80
Page 350	81
Page 400	81
Page 440 - Koechlin M.	81
Page 460	81
Marie de Magdala.....	82
Court aperçu de la Genèse	86
Chapitres 1 à 2: 7	86
Chapitres 2: 8 à 3	87
Chapitres 4 et 5.....	89
Chapitres 6 et 7.....	91
Chapitres 8 et 9.....	91
Chapitres 10 et 11.....	92
Chapitre 12	92
Chapitre 13	94
Chapitre 14	95
Chapitre 15	95
Chapitre 16	96
Chapitre 17	96
Chapitre 18	96
Chapitre 19	97
Chapitre 20	97
Chapitre 21	97
Chapitre 22	98
Chapitres 23 et 24.....	99
Chapitre 25	99
Chapitre 26	100
Chapitre 27	100
Chapitres 28 à 34	100
Chapitre 35	101

Chapitres 36 à 45	102
Chapitres 46 à 48	102
Chapitre 49	103
Chapitre 50	103
Epître de Jacques	104
Chapitre 1	104
Chapitre 2	110
Chapitre 3	113
Chapitre 4	117
Chapitre 5	122
Justice pratique.....	129
La maison de Dieu et le chemin qui y conduit.....	135
Le bon, le grand et souverain Pasteur	140
Le jeune homme riche et le chemin des disciples.....	141
Une cause de faiblesse	148
«Je voudrais seulement être près de toi»	152
Le silence des femmes dans les assemblées	154
Les divers caractères du Seigneur Jésus Christ, tels qu'ils sont présentés dans les quatre Evangiles.....	159
Quelques remarques sur Actes 11: 19-30	177
L'église à Thessalonique	182
Méditation de J.N.D. no 173 - Lévitique 23: 4-22.....	198
L'amour, trait distinctif du témoin de Christ	201
«Un grand sujet de joie».....	206
Introduction à Esaïe	215
Fragments	225
ME 1910 page 340 - Koechlin M.	225
ME 1910 page 340	225
Christ que n'est-il pas pour l'âme?	226
Le grand souper	229
Le commandement nouveau.....	237

Trois caractères de l'amour de Christ.....	242
Méditation de J.N.D. no 174 - Luc 8: 40-56	248
Court résumé des Actes des Apôtres	251
Extrait d'une ancienne lettre	260
La brebis perdue – La drachme perdue – Le fils prodigue	262
Trois caractères de la vie chrétienne.....	272
La grâce, caractère des sujets du royaume des cieux	277
Une conversion	282

Jean 4: 1-30

Lebrat J.

ME 1910 page 3

Nous avons devant nous un passage des Ecritures d'un intérêt particulier, non seulement parce que nous y trouvons, s'entretenant ensemble, le Fils de Dieu, chassé de Jérusalem par la jalousie des pharisiens, et une pauvre femme de la Samarie, que sa vie de péché a isolée de ses semblables; mais aussi par ce que le Seigneur y révèle une vérité bénie que nous avons ainsi le privilège d'apprendre. Il n'y est pas seulement question, comme au 3^e chapitre, de ce qui est commun aux croyants de tous les temps, c'est-à-dire de la nouvelle naissance, sans laquelle on ne peut voir le royaume de Dieu, ni y entrer, et dont le Seigneur parle à un savant docteur juif, qui aurait dû connaître cette vérité, puisque les prophètes, notamment Esaïe et Ezéchiel, en avaient parlé (Esaïe 44: 2, 3; Ezéchiel 36: 25-27). Mais la vérité, mise ici en évidence, ne pouvait être communiquée que par le Fils; et la communion avec le Père et son Fils Jésus Christ ne pouvait être la part du croyant qu'en suite de la réjection du Fils par les hommes. Or maintenant, si cette réjection n'était pas encore entièrement consommée, elle s'annonçait par le fait que Jésus devait quitter non seulement Jérusalem, centre du culte judaïque, mais même la Judée, pour s'en retourner dans cette Galilée méprisée des Juifs, où la plupart de ses miracles s'étaient accomplis. Mais, outre ses droits messianiques méconnus, il y avait sa Personne et ses droits comme Fils de Dieu. Comme tel, n'était-il pas venu manifester Dieu dans son vrai caractère, quel que fût l'état du monde et même de son peuple? Ce n'était plus la loi donnée par Moïse à Israël seulement, mais «la grâce et la vérité», la révélation par le Fils unique de Celui que personne ne vit jamais. Si le Fils est venu, et que, rejeté des hommes, il ait accompli l'oeuvre que le Père lui avait donnée à faire, n'y a-t-il pas quelque bénédiction particulière, découlant de la plénitude de la grâce qui brille dans l'accomplissement de cette oeuvre? Non qu'elle fût déjà accomplie, mais bientôt elle le serait, et le Seigneur, en l'anticipant, pouvait parler de ce qui en serait le résultat pour le croyant: l'introduction et la jouissance d'une relation inconnue jusqu'à ce moment-là.

Le Fils de Dieu peut donc dire à une Samaritaine, à qui il demande à boire, et qui ne lui cache pas son mépris: «Si tu connaissais le *don* de Dieu, et qui est celui qui te dit: Donne-moi à boire, tu lui eusses demandé toi-même et il t'eût *donné* de l'eau vive». La loi ne révélait pas Dieu comme celui qui donne: c'était une chose nouvelle qu'un Juif ne connaissait pas davantage qu'une Samaritaine. Et qui peut donner comme Dieu? Toutes les religions humaines sont basées, non sur le fait que Dieu donne, mais qu'il exige. L'homme ne peut, de lui-même, considérer Dieu que comme un être exigeant, impossible à satisfaire. Mais un Dieu qui donne, qui l'aurait jamais pensé? Voilà quelque chose de nouveau, propre à provoquer l'étonnement. Mais il y a bien plus encore: «Et *qui est* celui qui te dit: Donne-moi à boire». Celui qui a consenti à s'abaisser dans ce monde, sa création gâtée par le péché, jusqu'à

dépendre de toi pour un peu d'eau; si tu connaissais la grâce qui l'a amené là, dans un monde ruiné, éloigné de Dieu, l'amour qui l'isole dans un monde qui ne comprend rien à cet amour, amour qui n'a pu être révélé dans la glorieuse création «le Dieu avec toutes ses merveilles, non plus que dans l'éternité même qui l'a précédée, mais qui a choisi cette pauvre terre souillée par le péché, comme sphère de son déploiement, ton coeur se fût fondu, tu eusses senti le vide que le péché y a produit, et que Celui-là seul qui a fait les mondes peut combler. Tu lui eusses demandé toi-même et il t'eût donné de l'eau vive. Il t'a demandé, mais seulement pour te donner. Il t'eût donné quelque chose qui remplirait ton coeur jusqu'à le faire déborder, quelque chose qui, non seulement eût comblé tes besoins, apaisé ta soif pour un moment, mais «de l'eau vive».

L'étonnement de la pauvre femme va grandissant. Elle a conscience que celui qui lui parle a des prétentions élevées, mais peut-il les justifier? Quels sont ses moyens? quelles sont ses ressources? De là sa réponse: «Tu n'as rien pour puiser et le puits est profond; d'où as-tu donc cette eau vive?» Elle parle de son père Jacob, elle prétend avoir droit aux promesses. L'auréole du patriarche dont elle dit descendre ne doit-elle pas, en quelque sorte, rayonner sur elle? Et puis, quelle eau peut l'emporter sur celle de ce puits dont Jacob «lui-même a bu, et ses fils, et son bétail?»

Oui, dit Jésus, «celui qui boit de cette eau-ci aura de nouveau soif», quoique puits de Jacob. Elle ne peut satisfaire les besoins du coeur, remplir le vide qui s'y trouve. «Mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, moi, n'aura plus soif, à jamais; mais l'eau que je lui donnerai sera en lui une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle». Qu'est-ce qui a produit en l'homme cette soif ardente que rien au monde ne peut satisfaire? C'est le péché qui a introduit dans son coeur ce besoin insatiable, et tel qu'il n'est jamais content de ce qu'il possède: son coeur est trop grand; le monde est trop petit. Il n'y a que la connaissance de Dieu en Christ qui puisse le remplir. C'est, dit Jésus, ce que je donne: non seulement une nouvelle nature, capable de connaître Dieu et de jouir de lui, mais la puissance qui seule peut produire cette jouissance dans de pauvres êtres qui, par cela seul, peuvent être satisfaits: le Saint Esprit, comme puissance agissant pour occuper leur coeur de Celui qui peut le remplir et le faire déborder: «une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle». Dans un jet d'eau, l'eau s'élance jusque vers le niveau du réservoir qui l'alimente. La fontaine est là, dans mon coeur, jaillissant en vie éternelle. La puissance du Saint Esprit produit la reconnaissance, les actions de grâces, l'hommage, l'adoration, à la louange et à la gloire de Dieu, de qui tout découle, du Fils lui-même, autrefois abaissé et humilié, mais maintenant glorifié. Mon coeur est rempli, que dis-je? il déborde. C'est un besoin que la louange, l'adoration montent vers Celui qui s'est fait connaître en son Fils, vers le Fils lui-même qui me l'a fait connaître, à la fois comme Dieu et comme Père: son Dieu et son Père; mon Dieu et mon Père. C'est Dieu qui donne, mais comment donne-t-il? «Personne ne vit jamais Dieu». L'homme ne peut voir sa face et vivre; l'homme ne peut se rencontrer face à face avec lui: il serait son égal. Mais, en amour, Dieu a pu se faire connaître dans le Fils homme, Dieu manifesté en chair, et donner à l'homme, dans un vrai homme — bien plus qu'un homme — cette parfaite connaissance de Dieu. Il a fallu la

rédemption, la mort de Christ, à cause des droits de Dieu, et parce que nous sommes pécheurs.

Mais ce n'est pas le sujet ici. Celui-là seul pouvait faire connaître Dieu de qui, seul aussi, il pouvait être dit, lorsqu'il était ici-bas: «Personne ne vit jamais Dieu, le Fils unique qui *est dans le sein du Père*, lui, l'a fait connaître». Lui seul aussi pouvait dire à Nicodème: «Nous disons ce que nous connaissons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu». Là, il ne s'associe pas les prophètes, mais parle comme la Parole qui était au commencement, la Parole qui était auprès de Dieu, la Parole qui était Dieu, la Parole qui devint chair (Jean 1: 1, 14). Mais qui peut le comprendre, qui peut recevoir de telles communications? La femme montre qu'elle n'a souci que de sa peine; ses pensées ne vont pas au-delà de son labeur quotidien. Elle reste entièrement étrangère à ce dont le Seigneur lui parle. Hélas! Nicodème n'avait-il pas fait preuve d'une ignorance tout aussi grande, même plus coupable que la sienne, lui, le savant docteur? Ce n'est donc pas d'intelligence qu'il s'agit. Le Seigneur doit s'y prendre d'une autre manière. Il faut que l'âme soit placée en la présence de Dieu, où il n'est pas question de science, mais de conscience. Voilà pourquoi le Seigneur change brusquement la question: «Va, appelle ton mari, et viens ici». — «Je n'ai pas de mari», dit-elle. Jésus dit: «Tu as bien dit, je n'ai pas de mari, car tu as eu cinq maris, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari; en cela tu as dit vrai». Sa vie de péché, dont au moins elle avait honte, lui apparaît maintenant sous un autre jour, parce que la lumière commence à briller pour elle, et elle voudrait se cacher. Mais comment se cacher? N'est-il pas écrit: «Si je dis: Au moins les ténèbres m'envelopperont, alors la nuit est lumière autour de moi; les ténèbres même ne sont pas obscures pour me cacher à toi, et la nuit resplendit comme le jour, l'obscurité est comme la lumière»? (Psaumes 139: 11, 12). Elle est devant Celui qui connaît tout, qui connaît sa vie, qui la connaît elle-même. Placée ainsi dans la lumière, c'est la conscience qui parle. Elle ne dit pas: «Je sais que tu es un prophète», mais «Je vois que tu es un prophète». Et pour éviter la lumière qui la blesse, elle soulève devant cet homme étrange la question de la rivalité religieuse entre Jérusalem et Garizim. Oh! la misérable propre justice! Si les Juifs ont un culte, les Samaritains n'en ont-ils pas un aussi? Et qui dira lequel est le meilleur? Qui pourra trancher cette question délicate? Dans sa hâte de s'abriter derrière ce retranchement, elle ne se doute pas de la vérité qui va sortir de la bouche de Jésus. Mais ce qu'elle a entendu commence à avoir pour elle de l'autorité, bien plus même qu'elle ne voudrait: il a parlé à sa conscience. Et Jésus peut dire: «Femme, crois-moi». Quelle est cette parole qui demande d'être crue? Est-ce celle d'un prophète, venant au nom de Jéhovah avec sa parole dans sa bouche? Non, son langage est celui dont il est dit: «Jamais homme ne parla comme cet homme» (Jean 7: 46). Jésus dit: «L'heure vient que vous n'adorerez le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem».

Celui qui avait établi Jérusalem comme le centre de son culte sur la terre, et qui en avait réglé toutes les dispositions est là, et montre qu'il ne s'agit plus de Jérusalem, ni de Garizim, parce qu'il faut adorer le Père, et non point Jéhovah. C'est bien la même personne, mais c'est un autre caractère, selon lequel les adorateurs doivent entrer dans une relation qui ne peut être connue que par la plénitude de la grâce. A une relation nouvelle doit correspondre un

culte nouveau. Si Dieu se révèle comme Père, il veut avoir des enfants en relation avec lui, et les faire jouir de cette relation par l'Esprit d'adoption. Et s'il y a une telle relation, les lieux de culte établis soit par la volonté de l'homme, soit par celle même de Jéhovah, ne peuvent être maintenus. Quant à vous, Samaritains, «vous adorez vous ne savez quoi. Nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs». C'est quand le Seigneur est rejeté qu'il maintient, devant leurs ennemis, les privilèges des Juifs. Quelle grâce! Son coeur pouvait être attristé, mais non fermé, quand Jérusalem, la ville du grand roi, le rejetait, et qu'il était lui-même obligé de lui tourner le dos. Il maintient, quoique rejeté, ce qu'il avait institué avec gloire, lors même que les hommes s'en servaient contre lui. C'étaient, quoi qu'il en fût, les Juifs qui se rattachaient à la ligne de la promesse: «Le salut vient des Juifs».

Mais maintenant, il y a autre chose: «L'heure vient, et elle est maintenant, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent». Sa réjection comme Messie amenait un autre ordre de choses, où le Père, dans l'activité de sa grâce et par le Fils, cherche des adorateurs. Le Fils se présente comme envoyé du Père, pour manifester cette grâce qui peut rendre les adorateurs tels que le Père les veut. Il faut qu'ils l'adorent, non comme on adorait Jéhovah jusqu'alors, comme un peuple dans la chair, par un culte en rapport avec cette relation extérieure dans laquelle Israël était avec lui, culte consistant «en viandes, en breuvages, en diverses ablutions, ordonnances charnelles, imposées jusqu'au temps du redressement» (Hébreux 9: 10). Ce qui convient au Père, c'est un culte «en esprit et en vérité», dans la pleine jouissance, par la puissance du Saint Esprit, de la relation où les adorateurs sont avec le Père; puissance qui seule produit la louange et l'adoration convenables à la bonté, à l'amour, aux tendres affections de son coeur, pour ceux qu'il a amenés dans cette relation bénie d'enfants de Dieu, ainsi qu'il est écrit: «Nous qui rendons culte par l'Esprit de Dieu» (Philippiens 3: 3).

Le culte judaïque était extérieur, charnel; le coeur pouvait y être, ou n'y être pas; maintenant, il est spirituel, avec toutes les saintes et divines affections que le Saint Esprit, par la grâce, produit dans la nouvelle nature, en harmonie avec le coeur du Père. Ce culte est en vérité, c'est-à-dire selon la révélation que Dieu a faite de lui-même comme Père. Israël pouvait connaître Dieu comme l'Éternel, comme le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Tout-puissant, mais non comme Père. Il appartenait au Fils de le faire connaître comme Père, et d'amener des pécheurs dans une relation aussi étroite et bénie avec lui que celle d'enfants de Dieu — en communion avec le Père et son Fils Jésus Christ.

Mais il y a encore un autre côté de la vérité: «Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité». Tout en se révélant comme *Père*, il maintient ses droits comme *Dieu*, et c'est à la croix seulement qu'ils ont été pleinement établis. Là, le voile fut déchiré, et l'accès en la présence de Dieu accordé à quiconque s'approche de lui. De sorte que Dieu n'est plus caché dans son sanctuaire, derrière le voile, où sa présence demeurait impénétrable, vu l'état de ceux qui s'approchaient, où, à cause de l'insuffisance des sacrifices offerts selon la loi, leurs péchés n'étaient pas ôtés, où ils étaient nécessairement tenus à distance, selon que la sainteté de Dieu l'exige. Maintenant Dieu est révélé. L'oeuvre parfaite

de la rédemption met en évidence l'harmonie parfaite des perfections divines: sainteté, justice, vérité, majesté, lumière, amour, grâce et bonté, et chacune brille à sa place, sans qu'aucune en contredise ou en obscurcisse une autre. L'adorateur est amené devant Dieu lui-même, qui a été glorifié à la croix. Et, dans cette présence bénie, sans voile, il est, non seulement en pleine paix, mais, avec une parfaite joie, rendu capable d'adorer, par le Saint Esprit, Celui «qui a les yeux trop purs pour voir le mal». Et quel bonheur d'être ainsi devant Dieu, dans la pleine lumière de sa présence, avec la conscience d'être maintenant et pour l'éternité, les objets de son amour!

C'est là, bien-aimés enfants de Dieu, notre place bénie, ce dont nous avons le privilège de jouir, ce que nous pouvons réaliser par la puissance du Saint Esprit, «fontaine d'eau vive, jaillissant en vie éternelle». Au ciel même, nous n'aurons pas une autre relation avec le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, ni une plus entière liberté en sa présence que celle que nous avons maintenant. Nous n'aurons pas non plus une puissance autre que celle du Saint Esprit pour nous en faire jouir et produire la louange et l'adoration. Sans doute que, dans nos corps glorifiés, rendus semblables à celui de notre Rédempteur, nous n'éprouverons plus, comme maintenant, la faiblesse à tous égards, mais nous entrerons dans l'amour dont nous sommes les objets, non avec des coeurs étroits et faiblesse d'intelligence, mais pleinement, car nous connaissons comme nous avons été connus. Mais cet amour est déjà notre part et notre joie: il a été manifesté envers nous dans une scène de péché et rien ne l'a rebuté. Etant donc objets de la grâce, lavés de nos péchés, délivrés de tout ce qui nous tenait loin de Dieu, participants d'une nouvelle nature, dans laquelle, par la puissance du Saint Esprit, nous pouvons jouir de lui comme Dieu et comme Père, nous avons tout ce qui constitue des adoreurs, pour l'adorer dans ce double caractère. Et quand par sa grâce, nous sommes réunis comme tels, quelle joie que de savoir que, tous ensemble, nous pouvons offrir d'un commun accord, par la puissance du Saint Esprit, nos hommages au Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, devenu, par grâce, notre Dieu et notre Père!

Epître aux Romains

Notes prises dans une série de réunions d'étude

ME 1909 page 132 - ME 1910 page 14

L'épître aux Romains pose les fondements des relations en grâce de l'homme avec Dieu, sur le pied de la justice.

Elle peut se diviser en quatre grandes sections:

Après l'introduction, contenue dans les versets 1 à 17 du premier chapitre, on trouve jusqu'au chapitre 5, verset 11, l'exposé de la culpabilité de l'homme quant à *ses péchés*, et le remède que Dieu y a apporté dans le sang de Christ, de manière à justifier et rendre heureux celui qui croit.

Ensuite, du chapitre 5: 12, jusqu'à la fin du chapitre 8, nous avons l'affranchissement *du péché* et de la loi, par la puissance de la résurrection, ainsi que l'introduction, par le Saint Esprit, dans la pleine jouissance d'un Dieu révélé en amour.

Dans les chapitres 9 à 11, l'apôtre montre comment les vérités du salut s'accordent avec les promesses faites aux Juifs.

Enfin, du chapitre 12 à la fin de l'épître, nous avons des exhortations pratiques, pour que la marche du croyant soit en rapport avec la nouvelle position dans laquelle il est placé par la grâce de Dieu.

Reprenons, en détail, ces diverses parties de l'épître,

Chapitre 1: 1-17

(Verset 1) — Paul se nomme, tout d'abord, *esclave* de Jésus Christ, ensuite, *apôtre* par l'appel de Dieu et, enfin, se présente comme *mis à part* pour l'Évangile de Dieu.

Il était devenu *esclave* du Seigneur sur le chemin de Damas. Là, renversé par terre, il avait entendu une voix puissante, l'appelant par son nom, et lui disant: «Pourquoi me persécutes-tu?» A quoi il avait répondu: «Qui es-tu, *Seigneur?*» (Actes des Apôtres 9: 5), et: «Que dois-je faire, *Seigneur?*» (Actes des Apôtres 22: 9). A partir de ce moment, Saul était *l'esclave* du Seigneur.

En même temps, cet appel le constituait apôtre et *apôtre* des nations, puisque le Seigneur lui annonçait alors qu'il aurait à porter son Nom devant les nations (Actes des Apôtres 9: 15, 16; 22: 15-21; 26: 16-18).

Enfin, par ce même appel, il était *mis à part* de tout l'ordre de choses établi dans le monde, puisque le Seigneur lui dit: «En te retirant du milieu du peuple et des nations, vers lesquelles moi je t'envoie» (Actes des Apôtres 26: 17). De fait, cette mise à part fut réalisée à

Antioche, où Paul fut désigné, du milieu d'autres serviteurs du Seigneur, lorsque le Saint Esprit dit: «Mettez-moi maintenant à part Barnabas et Saul pour l'oeuvre à laquelle je les ai appelés» (Actes des Apôtres 13: 2).

Ainsi donc, Paul est bien, en réalité, esclave de Jésus Christ, apôtre appelé et mis à part pour l'Evangile de Dieu.

(Versets 2-4) — C'est l'Evangile *de Dieu*. Dieu en est la source. Cette bonne nouvelle vient de Lui. Cet Evangile de Dieu avait été auparavant promis par les prophètes dans de saintes Ecritures (voir Actes des Apôtres 13: 32-39, 47; Esaïe 49: 6) (*). Il est relatif à son Fils, Jésus Christ, notre Seigneur. Dieu y révèle ce qu'il a trouvé dans son Fils et dans son oeuvre, et c'est là la bonne nouvelle. Ce Fils de Dieu est né dans le monde, vrai homme, fils de l'homme, né de la semence de David selon la chair, mais Fils de Dieu et, comme tel, engendré de Dieu (Psaumes 2: 7), et né du Saint Esprit (Luc 1: 35). Dans 1 Timothée 3: 16, il est dit qu'il a été justifié en Esprit, c'est-à-dire que ses paroles, ses actes et son attitude dans ce monde, ont été la justification de son origine comme né de l'Esprit. Aussi, sa résurrection a-t-elle été la détermination en puissance de sa qualité de Fils de Dieu, homme du Saint Esprit.

(*) Déjà, dès la chute, la promesse avait été faite que la semence de la femme briserait la tête du serpent.

Ce caractère divin, exprimé en résurrection, demande qu'on s'y arrête un peu. Le Fils de Dieu, venu au milieu des hommes, avait en lui la puissance sur la mort. Il pouvait dire à Marthe, lorsqu'il allait ressusciter Lazare: «Moi, je suis la résurrection et la vie» (Jean 11: 25). Il faisait répondre à Jean-Baptiste en prison, en énumérant les preuves qui témoignaient de sa mission divine: «Et les morts sont ressuscités» (Matthieu 11: 5). Mais c'est surtout sa propre résurrection qui a été la démonstration en puissance de la perfection de sa personne. Pierre nous dit qu'il n'était *pas possible* qu'il fût retenu par la mort (Actes des Apôtres 2: 24). Nous avons ici sa résurrection en sa qualité de Fils et, plus loin (Romains 4: 24, 25; 6: 4), cette même résurrection en sa qualité de Rédempteur.

Il avait la puissance de se ressusciter lui-même. Il dit, en Jean 2: 19-22: «Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai... Mais lui parlait du temple de son corps». En Jean 10: 17, 18, il dit de sa vie: «Personne ne me l'ôte, mais je la laisse de moi-même, j'ai le pouvoir de la laisser et j'ai le pouvoir de la reprendre»; mais il n'a pas voulu user lui-même de cette puissance, il a voulu dépendre de son Père pour la résurrection, comme pour toutes choses, avec une confiance parfaite. «Tu ne permettras pas que ton saint voie la corruption» (Psaumes 16: 10).

Nous voyons ici quelle est cette personne du Fils de Dieu, qui est le sujet de l'Evangile de Dieu. Plus loin, dans l'épître, nous trouverons la perfection de son oeuvre à la croix, à laquelle la perfection de sa personne donne toute sa valeur. C'est donc l'Evangile de Dieu, touchant son Fils, Jésus Christ, notre Seigneur.

(Versets 5-7) — C'était de Celui-là: le Fils de Dieu, Jésus Christ, notre Seigneur, que Paul avait reçu «grâce et apostolat, pour l'obéissance de la foi, parmi toutes les nations, pour son

nom». Tous ceux qui, parmi toutes les nations, entendraient cette bonne nouvelle, seraient tenus de se soumettre à cette personne, en reconnaissant *son nom* de Seigneur.

Les chrétiens qui étaient à Rome se trouvaient parmi ces nations. Ils étaient des appelés de Jésus Christ, des bien-aimés de Dieu, saints ou sanctifiés par l'appel divin. Telle était leur qualité. Et l'apôtre reconnaît que la grâce et la paix leur appartiennent, aussi bien de la part de Dieu, le Père, que du Seigneur Jésus Christ, ce qui indique deux sources de bénédiction: l'une, de la part du Père, pour tous les besoins personnels, et l'autre, de la part du Seigneur, pour tout ce qui concerne son témoignage dans ce monde.

(Verset 8) — A partir de ce verset et jusqu'au verset 15, l'apôtre fait valoir son apostolat envers les nations. Il commence, comme toujours, par des actions de grâces et des prières. C'était pour lui un sujet d'actions de grâces qu'il y eut des bien-aimés de Dieu dans la capitale de l'empire. Dans un tel milieu, leur témoignage avait une importance spéciale, et leur foi pouvait plus aisément se répandre. Paul ne les avait jamais vus. Il entra dans les voies de Dieu que l'oeuvre à Rome ne fut pas le fruit direct du travail des apôtres. La Parole nous laisse ignorer par quel moyen ces frères de Rome avaient été amenés au Seigneur; mais elle nous apprend que Paul n'y est arrivé que comme prisonnier, vers la fin de sa carrière (Actes des Apôtres 28: 11-16). Quant à Pierre, la Parole ne nous dit nulle part qu'il ait été à Rome. Cependant, que n'a-t-on pas dit dans la chrétienté au sujet de ces deux apôtres comme fondateurs de l'église de Rome?

(Verset 9) — Le commencement de ce verset appelle toute notre attention, comme révélant le secret de tout vrai service. «Car Dieu, que je sers *dans mon esprit*, dans l'évangile de son Fils». L'activité extérieure, dans tout service, ne doit être que le fruit d'un saint commerce de l'âme avec Dieu. Au chapitre 6 des Actes, verset 4, les apôtres disent: «Car, pour nous, nous persévérons dans la prière et dans le service de la Parole». Ils placent la prière avant la prédication. Nous avons le même exemple dans ce qui nous est dit d'Elie, en Jacques 5: 17, 18: «Il pria avec instance qu'il ne plût pas, et il ne tomba pas de pluie sur la terre pendant trois ans et six mois; et il pria de nouveau, et le ciel donna de la pluie», de sorte qu'Elie pouvait dire à Achab: «Il n'y aura ces années-ci ni rosée, ni pluie, sinon à ma parole» (1 Rois 17: 1). C'était le résultat de l'entretien secret de l'âme d'Elie avec Dieu. Cela est significatif pour nous. «Dieu, que je sers dans mon esprit, dans l'évangile *de son Fils*». C'était cet Evangile de Dieu qui était la bonne nouvelle touchant son Fils.

(Versets 10-15) — L'apôtre demandait à Dieu de pouvoir aller une fois voir ces bien-aimés qui étaient à Rome. Il en avait un ardent désir, tant pour leur bien que pour jouir d'eux. Peut-être que, comme apôtre, il leur aurait communiqué quelque don de grâce spirituel, comme il l'avait fait pour Timothée (2 Timothée 1: 6). Il dit qu'il s'était souvent proposé d'aller à Rome et qu'il en avait été empêché. Au chapitre 15: 22, 23, il renouvelle ce grand désir, qui a été exaucé, quoiqu'il n'y soit allé que comme prisonnier.

Comme apôtre des nations, il était débiteur à tous, et il était tout prêt, pour autant qu'il dépendait de lui (verset 15), à leur annoncer l'Évangile. En attendant, il leur écrit pour leur parler de ce glorieux Évangile et en développer toute la portée.

(Versets 16-17) — Ces deux versets sont le résumé de toute la doctrine enseignée dans les chapitres 3 à 8. Il est beau de considérer les motifs que l'apôtre met en avant pour n'avoir pas honte de l'Évangile.

Tout d'abord, cet Évangile est «*la puissance de Dieu* en salut à quiconque croit». Dans cette épître, tout est envisagé comme procédant de Dieu. Nous y trouvons la puissance de Dieu, la justice de Dieu, la colère de Dieu, l'amour de Dieu, la grâce de Dieu, la vérité de Dieu, la fidélité de Dieu. Tous ces caractères, attribués à Dieu, ont une portée infinie et parfaite.

Quant à la puissance, nous connaissons la puissance de Dieu en création: il a tout tiré du néant. Il y aura, plus tard, le solennel exercice de sa puissance en jugement; mais ici, c'est de la puissance de Dieu *en salut* qu'il s'agit. Quelle chose admirable que Dieu emploie maintenant sa puissance pour sauver! Cette même puissance de sa force qu'il a opérée dans le Christ en le ressuscitant d'entre les morts, est nécessaire pour produire en nous la foi qui sauve. C'est ainsi que la grâce *règne* par la justice, comme il est dit au chapitre 5: 21.

L'apôtre ajoute: «Au Juif premièrement, et au Grec». Les Juifs ont ici la prééminence, comme ayant été le peuple choisi de Dieu d'entre toutes les nations. Puis, l'intention de Dieu était aussi que la grâce fût premièrement proclamée à ceux qui avaient mis à mort le Fils de Dieu. Le Seigneur avait dit: qu'il fallait «que la repentance et la rémission des péchés fussent prêchées, en son nom, à toutes les nations, en commençant par Jérusalem» (Luc 24: 47).

Le second caractère de l'Évangile est que la justice de Dieu y est révélée. Ce n'est que l'Évangile qui révèle toute la justice de Dieu, mais c'est une justice qui justifie, comme conséquence de l'oeuvre de la rédemption. C'était quelque chose du tout nouveau. Au chapitre 3, il est dit: «*Maintenant*, la justice de Dieu est manifestée». Elle est pour l'homme qui n'a point, par lui-même, de justice valable devant Dieu. Cette justice de Dieu sera développée au chapitre 3. Elle est sur le principe de la foi, en contraste avec le principe des oeuvres de loi. Il s'agit de *croire* et non de *faire*, et cette différence est capitale. Et il est ajouté «pour la foi», c'est-à-dire pour la foi que l'on possède. Si une âme a cru aujourd'hui au Seigneur Jésus comme à son Sauveur, toute l'étendue de l'oeuvre de Christ se trouve être la propriété de cette foi naissante, quoiqu'elle ait à entrer ensuite, dans le développement de ce qui lui appartient.

Il est remarquable que l'apôtre appuie cela de la citation d'Habakuk 2: 4, qui est le seul passage de tout l'Ancien Testament où le mot «foi» se trouve. Le verbe croire et ses dérivés s'y trouvent abondamment, mais le mot «foi», attribué au juste, ne se trouve que là. Aussi, l'apôtre Paul cite-t-il trois fois ce passage. En Romains 1: 17, où l'emphase est sur le mot «juste»: on est juste par la foi en Galates 3: 11, où l'emphase est sur le mot «foi» on est justifié sur le principe de la foi; et en Hébreux 10: 38, où l'emphase est sur le mot «vivra» le juste vivra

de foi, en contraste avec «si quelqu'un se retire». Nous sommes «de ceux qui croient *pour la conservation de l'âme*».

Chapitre 1: 18-32

(Verset 18) — La pensée exprimée dans ce verset répond à celle qui est exposée dans le verset précédent. Du moment qu'une justice aussi complète était *révélée*, la colère de Dieu devait aussi être *révélée* du ciel. Il y avait bien eu auparavant sur la terre des manifestations de la colère gouvernementale de Dieu, comme au déluge, et dans les jugements providentiels qui avaient atteint Sodome, l'Egypte, Israël, les grands empires, etc., mais la colère de Dieu n'avait jamais été révélée du ciel avant l'Évangile. La colère est le sentiment que Dieu éprouve en présence de l'iniquité des hommes. Elle est révélée maintenant que l'indignation de Dieu contre le péché a été pleinement vue dans le jugement que Christ a subi à la croix. Seulement, son exécution contre l'homme impénitent est encore différée. Au jour de la colère, ce sera la révélation du juste jugement de Dieu (2: 5). L'Évangile ne serait pas complet si, à côté de la grâce parfaite de Dieu, il passait sous silence ce qui attend le pécheur impénitent.

Tel est donc le caractère de la colère. Ceux qui en sont les objets sont un ensemble d'êtres qui ont eu connaissance de la vérité, de quelque manière et en quelque mesure que cette vérité ait été placée devant eux, et qui, néanmoins, vivent dans l'iniquité. C'est contre l'impiété et l'iniquité des hommes qui n'ont pas répondu à la lumière qu'ils avaient reçue que la colère est révélée.

(Verset 19, 20) — La vérité avait été placée devant les hommes, de manière à pouvoir être saisie sans la foi, par le moyen de l'intelligence naturelle. Pour comprendre comment les mondes ont été formés, il faut la foi (Hébreux 11: 3), mais dès que la création est là, Dieu place devant les hommes des oeuvres qui manifestent certains caractères de Dieu, tels que sa puissance éternelle et sa divinité de manière à rendre inexcusables ceux qui méconnaissent ces caractères. Il va sans dire qu'il ne s'agit pas ici de salut, mais de la responsabilité de l'homme.

On peut indiquer trois témoignages par lesquels l'homme pouvait garder la vérité qui lui a été manifestée: le témoignage de la création, celui de la conscience et celui de la tradition. Pour ce dernier, on comprend que, dans une période où il n'y avait pas de parole écrite, ce qui avait été manifesté de Dieu se transmettait d'homme de foi à homme de foi, et parvenait ainsi de génération en génération. Dans les religions païennes, on trouve encore des traces de cette tradition, et les récits plus ou moins dénaturés de la création, du déluge et d'autres faits bibliques.

(Versets 21-23) — On voit ici ce que les hommes ont fait de cette connaissance initiale de Dieu. Ils sont tombés dans l'idolâtrie la plus grossière, défiant non seulement l'homme, mais aussi les oiseaux, les quadrupèdes et les reptiles. Au lieu d'agir en toute simplicité pour donner gloire au Dieu tout-puissant, et lui rendre grâces pour tous les bienfaits qu'ils recevaient de lui (voir Actes des Apôtres 14: 15-17), ils se mirent à *raisonner* et leur coeur, destitué

d'intelligence, fut rempli de ténèbres. Alors, dans la peur de la divinité que leur folie avait dénaturée, ils se firent des idoles qui, dans leur pensée, devaient les mettre à l'abri de ce qu'ils redoutaient. C'est l'histoire du paganisme.

(Versets 24, 25) — Ces versets présentent, d'une manière générale, les conséquences de l'abandon de Dieu: «C'est pourquoi Dieu les a *livrés...*» Cette expression solennelle revient ici trois fois, aux versets 24, 26 et 28. Les hommes sont livrés à ce qu'ils ont convoité. Ils tombent alors dans la plus épouvantable corruption, comme si Dieu leur disait: «Voici le Dieu que vous avez voulu». N'est-ce pas aussi le sort éternel des incrédules d'avoir leur part avec Satan?

(Versets 26-28) — Dieu, dans son jugement gouvernemental, livre donc les hommes ainsi aveuglés, à l'impureté, à des passions infâmes et à un esprit réprouvé ou dépourvu de sens moral.

(Versets 29-31) — En comparant ces versets avec 2 Timothée 3: 2-5, on trouve qu'il y a aujourd'hui, dans la chrétienté, mêlés, hélas! à la forme de la piété, les mêmes caractères de mal qui sont énumérés ici, et même aggravés. La religion de la chair, même lorsqu'elle s'appelle chrétienne, n'améliore donc pas la nature pécheresse.

(Verset 32) — Les hommes avaient connu la juste sentence de Dieu, que ceux qui commettent de telles choses sont dignes de mort. Le déluge le leur avait enseigné, ainsi que le gouvernement que Dieu avait placé entre les mains de Noé après le déluge, et malgré cette connaissance, non seulement ils pratiquaient ces choses mauvaises, mais loin de les condamner chez les autres, ce qui est toujours relativement facile, ils prenaient plaisir en ceux qui les commettaient.

Chapitre 2

Les versets 1 à 16 de notre chapitre complètent le sujet traité dans les versets 18 à 32 du chapitre 1.

(Versets 1-5) — Celui qui juge autrui peut être appelé un moraliste, soit qu'on le prenne parmi les philosophes de l'antiquité ou parmi les chrétiens de nom d'aujourd'hui. Un tel homme peut bien constater le mauvais état dans lequel se trouve le monde, mais non s'en affranchir. Or, les moralistes, faisant partie de l'état de choses qu'ils condamnent, se condamnent eux-mêmes, en faisant les mêmes choses qu'ils peuvent reprocher aux autres.

Le juste jugement de Dieu, le jugement définitif, sévira contre ceux qui commettent de telles choses, de sorte que le moraliste n'échappera pas lui-même.

La patience et la bonté de Dieu, qui attendent avant d'exécuter ce jugement, devraient produire la repentance chez l'homme, mais sa dureté et son cœur sans repentance font qu'il s'amasse pour lui-même cette colère de Dieu, mentionnée au verset 18 du premier chapitre.

(Versets 6-11) — Le jour de la colère et de la révélation du juste jugement de Dieu manifestera que Dieu se doit à lui-même de rétribuer le bien et le mal qui se font dans le

monde. Là, comme à la barre d'un tribunal, la justice de Dieu prononcera sur le bien et sur le mal, le juste jugement de Dieu rendra à chacun selon ses oeuvres.

Au verset 7, la classe de ceux qui font le bien est premièrement envisagée: leur marche prouve qu'ils poursuivent un bonheur futur. En persévérant dans les bonnes oeuvres, ils cherchent la gloire, l'honneur — pas dans ce monde — puis l'incorruptibilité, c'est-à-dire à atteindre la possession d'un corps glorieux. A ceux-là, le juste jugement de Dieu décerne la vie éternelle. Selon les voies de Dieu, la vie éternelle est la fin nécessaire d'une marche dans la sainteté. C'est ce que nous trouvons au verset 22 du chapitre 6 de notre épître: «Vous avez votre fruit dans la sainteté et pour fin la vie éternelle». C'est dans le même sens qu'il est dit, en Jean 5: 29, que ceux qui auront part à la résurrection de vie, ce sont ceux qui auront pratiqué le bien. Dans ces passages, la Parole établit les faits sans expliquer quel est le principe qui les produit. Mais en Ephésiens 2: 10, il nous est dit que nous sommes *créés* en Jésus Christ *pour les bonnes oeuvres*, de sorte que ce bien, ces bonnes oeuvres, sont l'expression d'une nouvelle vie. Il s'en suit que la classe mentionnée dans notre verset 7, est celle des rachetés,

La classe mentionnée au verset 8, est celle des iniques, dont il a déjà été parlé au verset 18 du chapitre premier. Ils sont contentieux, désobéissent à la vérité et obéissent à l'iniquité. A ceux-là, le juste jugement de Dieu applique la colère et l'indignation.

Dans les versets 9 et 10, les choses se résument à l'égard du mal et du bien, mais toujours au point de vue futur: «Tribulation et angoisse sur toute âme d'homme qui fait le mal, et du Juif premièrement», comme étant plus responsable, à cause de ses privilèges particuliers, «et du Grec» — «mais gloire, honneur et paix à tout homme qui fait le bien» (ce bien étant le fruit de la nouvelle nature) «et au Juif premièrement», parce qu'il est le plus coupable et, ensuite, «au Grec».

(Versets 12-16) — Le verset 12, auquel le 16e s'ajoute, attendu que les versets 13 à 15 sont une parenthèse, montre que le juste jugement de Dieu, qui ne fait pas acception de personnes, s'exécutera suivant la responsabilité sous laquelle les hommes auront été placés. Plus les privilèges auront été grands, plus le jugement sera sévère. Tous ceux qui auront péché sans loi, périront sans loi, et tous ceux qui auront péché sous la loi, seront nécessairement jugés par la loi qu'ils auront enfreinte.

Le verset 16 déclare que ce jugement s'exécutera par Jésus Christ, l'homme Christ Jésus. C'est ce que l'apôtre disait aux Athéniens: «Dieu a établi un jour, auquel il doit juger en justice la terre habitée, par *l'homme* qu'il a destiné à cela, de quoi il a donné une preuve certaine à tous, l'ayant ressuscité d'entre les morts» (Actes des Apôtres 17: 31).

Ce verset 16 déclare aussi que ce sont les *secrets des hommes* qui seront jugés. En Apocalypse 20: 12, il est dit que les morts seront jugés d'après les choses écrites dans les livres, selon leurs oeuvres. Dans ces deux passages, ce sont bien toujours les actes qui sont jugés, mais les secrets des hommes, ce sont les motifs secrets du coeur, lesquels aggravent ou atténuent les actes. De même pour nous, chrétiens, aux yeux de Dieu, c'est la qualité de nos motifs qui fait la qualité de nos oeuvres,

Puis, l'apôtre termine ce verset 16, en ajoutant: «Selon mon évangile». L'Évangile confié à Paul révèle le jugement, parce qu'il révèle la grâce.

La parenthèse des versets 13-15, rappelle que Dieu veut des réalités. Être auditeur de la loi, sans accomplir cette loi, n'est rien devant Dieu, sinon un sujet de condamnation, tandis qu'un gentil, écoutant sa conscience, qui est loi à lui-même, manifeste que l'œuvre réclamée au Juif par la loi se trouve écrite dans son cœur. Il est presque superflu d'ajouter que lorsqu'il est dit, que «ce sont ceux qui accomplissent la loi qui seront justifiés», cela sous-entend la possession d'une vie nouvelle et la puissance de l'Esprit, conformément à Romains 8: 4.

(Verset 17-29) — Depuis le verset 17, l'apôtre prend le Juif comme tel, avec tous ses privilèges et ses prétentions, pour lui rappeler que Dieu veut des réalités. C'est d'ailleurs la thèse de tout le chapitre.

Un Juif qui avait la prétention de se reposer sur la loi et de se glorifier en Dieu, mais qui n'était qu'un simple formaliste, était-il supérieur à un gentil qui ne connaissait pas Dieu? Non! A quoi lui servait-il de connaître la volonté, de pouvoir discerner les choses excellentes, étant instruit par la loi, d'avoir la prétention de conduire et d'enseigner les autres, ayant la formule de la connaissance et de la vérité dans la loi, si sa marche ne répondait pas à ses privilèges? Prêcher aux autres que l'on ne doit pas enfreindre les commandements de la loi, et les transgresser soi-même, c'est déshonorer Dieu.

Au verset 24, l'apôtre dit aux Juifs qu'ils ont exposé le nom de Dieu à être blasphémé parmi les nations, et il en appelle au témoignage de leurs Écritures, faisant allusion à Esaïe 52: 5, et Ezéchiel 36: 20-23. Et combien cela est applicable aux simples chrétiens professants de nos jours!

Un Juif simplement formaliste, au lieu d'être supérieur à un gentil, lui est inférieur, si ce gentil, en suivant sa conscience, garde les exigences de la loi que le Juif viole.

Le verset 29 montre que l'état intérieur nécessaire pour obtenir la louange de Dieu, ne peut se trouver dans l'homme naturel, qu'il soit Juif ou gentil. Pour que Dieu puisse trouver le bien réel dans l'homme, il faut qu'il lui communique une nouvelle nature. C'est ce que veut dire être Juif *au dedans* et avoir *le cœur* circoncis.

Chapitre 3

(Verset 1-8) — Les versets 2 à 8, sont la réponse à la question posée au verset 1. En effet, d'après ce qui a été démontré dans les versets 17 à 29, du chapitre 2, on pourrait dire «Il n'y a donc aucun avantage pour le Juif». Au contraire, dit l'apôtre, cet avantage est grand de toute manière et, d'abord, en ce que les oracles de Dieu leur ont été confiés. Ce n'était, certes, pas peu de chose pour les Juifs d'être dépositaires des Écritures, d'autant plus que les oracles de Dieu ne contenaient pas seulement la loi et ce qui s'y rattache, mais ils renfermaient toutes les promesses immuables des bénédictions divines.

Ces oracles devaient être crus, mais si quelques-uns n'ont pas cru, leur incrédulité annulera-t-elle la fidélité de Dieu, quant à l'accomplissement de ses promesses? Nullement. Dieu accomplira sa parole en dépit de l'infidélité de l'homme. C'est ce qui sera développé dans les chapitres 9 à 11. Car si l'homme est menteur, de sorte qu'on ne puisse se fier à sa parole, il n'en est pas ainsi de Dieu qui est et reste vrai. Et si l'homme menteur veut juger Dieu, l'Écriture déclare que Dieu est justifié dans ses paroles et qu'il a gain de cause quand il est jugé (Psaumes 51: 4).

Mais alors si, comme il est dit au verset 5, notre injustice fait ressortir la justice d'un Dieu qui, malgré tout, accomplira sa parole, dira-t-on que Dieu est injuste, quand il donne cours à la colère? Qu'ainsi n'advienne, dit l'apôtre, car autrement Dieu ne pourrait juger personne, mais il jugera certainement les Juifs qui n'ont pas cru, quand il jugera le monde d'après les principes de sa justice.

Les versets 7 et 8 répondent encore à des objections, supposées ou effectives, de la part des incrédules. L'objection supposée est que Dieu ne devrait pas me juger comme pécheur, du moment que mon mensonge sert à faire abonder sa vérité pour sa gloire, en faisant ressortir sa grâce. C'est, à l'égard de la vérité, la même objection que celle qui a été supposée au verset 5, à propos de la justice, et la réponse est la même: Le jugement de Dieu sera juste à l'égard de ces pécheurs qui seront punis selon ce qu'ils ont été, bien qu'ils soient un moyen de faire ressortir la force de l'infaillible fidélité de Dieu.

L'objection effective du verset 8 est une calomnie, que quelques-uns cherchaient à répandre, en prétendant que ceux qui se plaçaient sur le terrain de la grâce disaient: Faisons du mal, afin qu'arrive le bien. Or, le jugement de tels calomniateurs était juste.

(Verset 9) — Mais si les Juifs avaient, extérieurement, un grand avantage sur les gentils, cela ne voulait pas dire qu'ils fussent plus excellents que ceux-ci. Nullement, dit l'apôtre, Juifs et Grecs sont tous sous le péché. Le même état de péché les caractérise tous.

(Verset 10-18) — L'apôtre enchaîne six passages des Écritures, dont cinq dans les Psaumes et un en Esaïe, pour montrer quelle est l'appréciation de Dieu quant à l'homme, et en particulier l'homme sous la loi. Pour un Juif, qui cherchait la justice par la loi, il devait remarquer que cette loi déclarait qu'il n'y avait point de juste, pas même un seul, et le portrait qui était fait de lui, par ses propres Écritures, devait le convaincre de sa culpabilité.

Ce portrait de l'homme, nous le trouvons dans trois passages différents: d'abord, au chapitre 1: 18-32, relativement aux païens, ensuite, ici pour les Juifs, enfin, en 2 Timothée 3: 1-5, quant aux chrétiens de nom, et chacun de ces passages montre l'état déplorable de l'homme, dans chacune des conditions envisagées.

(Verset 19) — La conclusion, tirée ici, est que la bouche des Juifs est fermée par ce que la loi dit, et ici la loi, c'est l'ensemble des Écritures de l'Ancien Testament. Celle des gentils l'a été par les déclarations du chapitre 1: 18 à 2: 16, de sorte que *toute* bouche est fermée et tout le monde coupable devant Dieu.

(Verset 20) — L'apôtre ajoute, en terminant son argumentation, que nulle chair ne sera justifiée devant Dieu, par des oeuvres de loi, car par la loi est donnée la connaissance *du péché*. Ce n'est pas seulement des actes extérieurs, mais du péché intérieur, comme nous le verrons au chapitre 7: 7. Il ne reste donc plus qu'à exécuter le jugement sur tous.

(Verset 21) — Ici, apparaissent les ressources du Dieu Sauveur, par le moyen de la rédemption, envers ces pécheurs coupables et condamnés. En abordant ce sujet, on s'attendrait à entendre beaucoup parler de la grâce, tandis que c'est de la justice qu'il va être question. L'apôtre reprend, à cet effet, pour la développer, la pensée qu'il a émise abstraitement dans les versets 16 et 17 du chapitre 1.

Maintenant, pas avant, et en dehors de toute loi, la justice de Dieu est manifestée. Cette manifestation est quelque chose de complètement nouveau. D'abord, à l'égard de la justice de Dieu, nous pouvons dire que c'est sa manière d'être juste dans tout ce qu'il fait, conformément à sa nature. Il est juste en sauvant, à cause de la rédemption, et il sera juste en jugeant celui qui ne veut pas de cette rédemption.

Mais ici, c'est la justice justifiante qui est maintenant manifestée par le moyen de la rédemption. On ne peut pas trouver sur la terre un exemple d'une telle justice. Un tribunal qui justifierait un coupable, serait un tribunal injuste, mais Dieu peut, en justice, à cause de la rédemption, justifier les coupables. Et être justifié, c'est être dans un état où rien ne peut être mis à la charge de l'ancien coupable. Ainsi, un débiteur dont la dette a été acquittée par un bienfaiteur, est justifié auprès de son créancier d'avoir été son débiteur.

C'est donc la justice *de Dieu* pour l'homme, qui n'a point de justice à présenter, et elle a le caractère d'une justice justifiante.

L'apôtre ajoute que la loi et les prophètes rendent témoignage à cette justice de Dieu. En effet, déjà Moïse, au chapitre 30 du Deutéronome, parle de cette justice, ainsi que nous en trouvons la citation dans notre épître, au chapitre 10: 6-13. Puis, le chapitre 53 d'Esaië contient le témoignage rendu à cette justice. On peut encore mentionner le Psaume 32, cité au chapitre 4 de notre épître, Esaië 56: 1; Jérémie 23: 6; Daniel 9: 24, etc.

(Verset 22) — «La justice, dis-je, de Dieu, par la foi de Jésus Christ». La foi de Jésus Christ est celle qui vient de Lui et dont il est l'objet. Cette justice est envers tous. S'il s'agit de l'intention de Dieu, personne n'est exclu, c'est «envers tous»; mais, s'il s'agit de l'application, alors, c'est «sur tous ceux qui croient».

(Verset 23) — Il faut donc s'en remettre à Dieu seul, car du côté des hommes tous, Juifs ou gentils, ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu. Ce n'est pas simplement, comme le comportent les traductions ordinaires, qu'ils sont *privés* de la gloire de Dieu, mais ils ne peuvent l'atteindre. Seul, le croyant l'atteindra, et il se glorifie déjà dans l'espérance de cette gloire (chapitre 5: 2).

(Verset 24) — Il est à remarquer que, sauf dans l'adresse, au chapitre 1, c'est la première fois ici que nous trouvons l'expression «la grâce». Nous avons eu jusqu'à présent la justice. Or,

on est justifié, par grâce, sur le pied de cette justice, et la base de tout, est la rédemption accomplie à la croix. On peut dire: la justice est de Dieu, la grâce la donne, la rédemption permet d'y avoir part, la propitiation est la base sur laquelle Dieu peut l'accepter, et la foi le moyen de se l'approprier.

(Verset 25) — C'est le seul endroit, dans le Nouveau Testament, où nous ayons l'expression: «propitiatoire». En Exode 25: 22, l'Eternel dit à Moïse: «Et je me rencontrerai là avec toi, et je parlerai avec toi de dessus le propitiatoire, d'entre les deux chérubins qui seront sur l'arche du témoignage, et te dirai tout ce que je te commanderai pour les fils d'Israël». Le propitiatoire est donc un lieu où l'on rencontre Dieu, un lieu d'accès auprès de Dieu, comme a dit quelqu'un. Au chapitre 16 du Lévitique, au grand jour des expiations, une fois l'an, Aaron entrait dans le lieu très saint, et faisait aspersion avec le sang des victimes sur le propitiatoire et sur le devant du propitiatoire. Au verset 2 de ce chapitre 16, l'Eternel dit encore de ce propitiatoire: «Car j'apparais dans la nuée sur le propitiatoire». Par son sacrifice, le Sauveur a donc établi un lieu d'accès entre le pécheur et Dieu. Mais il faut remarquer qu'ici, en Romains 3, c'est depuis que l'oeuvre est accomplie, que Dieu a présenté Christ comme propitiatoire par la foi en son sang, et non pas avant. C'est l'oeuvre accomplie qui explique le support des péchés précédents dans la patience de Dieu.

Les croyants de l'Ancien Testament ne pouvaient pas voir distinctement l'oeuvre de Christ à l'avance, mais Dieu la voyait et, à cause de cette oeuvre de la croix, qui devait s'accomplir ultérieurement, Dieu pouvait prendre patience à l'égard des péchés des croyants de l'Ancien Testament, et il pouvait même les introduire dans le repos, dans le ciel, avant que leurs péchés eussent été expiés de fait. On peut dire, en quelque sorte, que Dieu pouvait donner des acomptes sur l'oeuvre de Christ. Mais le jour où le Sauveur a pris sur Lui tous les péchés de tous les croyants de tous les temps, il a pris aussi ceux de tous ces justes de l'Ancien Testament, qui étaient depuis longtemps dans le repos du ciel. C'est par cette oeuvre que Dieu montre qu'il avait été juste en les introduisant dans ce repos.

A ce sujet, on est toujours ému en lisant le récit de la transfiguration, en Luc 9: 28-36. Moïse et Elie apparaissent en gloire avec le Seigneur, et le sujet de leur entretien avec lui, est sa mort qu'il allait accomplir à Jérusalem. Au moment où ces deux hommes glorieux se séparèrent de leur Sauveur pour retourner dans le repos du ciel, où ils étaient depuis longtemps, lui, leur Sauveur, allait descendre à Jérusalem pour y souffrir en expiation de leurs péchés!

(Verset 26) — «Afin de montrer, dis-je, sa justice dans le temps présent». Le temps présent, c'est tout le temps qui a suivi et qui suivra l'accomplissement de l'oeuvre de Christ. Dieu montre sa justice à l'égard des anciens croyants, de même qu'à l'égard des croyants actuels, et de ceux des temps futurs. C'est toujours de la justice justifiante qu'il s'agit, mais il faut remarquer qu'ici, dans cette partie de notre épître, cette justice justifiante ne dépasse pas la justification des fautes.

«En sorte qu'il soit juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus». Dieu accomplit un acte de justice envers Christ en justifiant le croyant. Le «celui» qui est de la foi de Jésus est un croyant quelconque, à quelque époque qu'il existe sur la terre, soit sous l'Ancien Testament, soit après. La foi de Jésus, c'est la foi dont Jésus est l'objet. La foi en Jésus, c'est ma foi.

(Versets 27-28) — La vanterie caractérisait les Juifs en rapport avec toutes leurs prérogatives. Elle était maintenant exclue, puisqu'ils se trouvaient désormais sur le même pied que les nations, soit quant à la culpabilité devant Dieu, soit quant à la justification par grâce, par la foi. La loi des oeuvres était donc sans puissance, et était remplacée par la loi de la foi, mais ici, le mot «loi» doit être entendu dans le sens d'une puissance qui régit un certain état de choses, comme on dit la loi de la nature, ou la loi de la pesanteur, et aussi, quand il est parlé au commencement du chapitre 8, de la loi de l'Esprit de vie et de la loi du péché. On peut dire que, pour la justification devant Dieu, c'est la foi qui fait loi, et cela depuis Abel (voyez Hébreux 11: 4). La conclusion est donc, que l'homme est justifié par la foi, sans oeuvres de loi. Devant les hommes, les oeuvres du croyant justifient l'existence de sa foi, ces oeuvres sont d'ailleurs des oeuvres de foi, comme celles d'Abraham et de Rahab, mentionnées dans Jacques 2: 21-25, mais, devant Dieu, le croyant est tenu pour juste par la foi.

(Verset 31) — Cela étant, la loi est-elle annulée par la foi? Au contraire, rien n'établit la loi et ne la maintient, dans toute son autorité, comme la mort de Christ, car, si la loi prononce la malédiction et la mort du transgresseur, cette sentence a été solennellement accomplie dans la croix de Christ, de sorte que, pour un croyant, toute loi, parce qu'elle s'applique à l'homme dans la chair, a perdu son autorité sur lui, parce qu'il est mort avec Christ à la croix. Celui qui annule l'autorité de la loi, c'est celui qui prétend pouvoir rester sous la loi, sans être condamné par elle.

Chapitre 4

Dans ce chapitre, l'apôtre prend deux justes de l'Ancien Testament, Abraham et David, comme exemples de la justification par la foi, l'un avant la loi, l'autre après. Abraham, qui était la souche du peuple juif, a été justifié par la foi, avant d'être circoncis. Pour lui seul, d'ailleurs, la circoncision a été le sceau de cette justice par la foi qu'il possédait auparavant. Quant à David, qui était sous la loi et la circoncision, il se plaît lui-même à exprimer la béatitude de l'homme à qui Dieu compte la justice *sans oeuvres*.

(Versets 3, 4) — L'Ecriture déclare qu'Abraham crut Dieu et que cela lui fut compté à justice (Genèse 15: 6). En croyant Dieu, Abraham s'est trouvé croire à tout ce que Dieu était et à tout ce que Dieu pouvait faire. Aussi Dieu a imputé à sa foi d'être aussi la foi à l'oeuvre de Christ qui s'accomplirait plus tard (voir aussi Jean 8: 56). Il est d'ailleurs bien encourageant de penser que Dieu attribue à la foi des croyants beaucoup plus que ce que leur intelligence spirituelle a saisi. Dieu compte la foi selon la valeur de l'objet qu'elle saisit et non selon sa manière de le saisir.

(Verset 5) — A celui «qui croit en Celui qui justifie l'impie, sa foi lui est comptée à justice». C'est ce que David exprime, en disant: «Bienheureux l'homme à qui le Seigneur n'impute point le péché» (Psaumes 32), c'est-à-dire que Dieu tient pour n'avoir point de péché. Par la foi, il est tenu pour juste. Non pas que la foi ait, en elle-même, un mérite de justice, mais le mérite est dans l'objet qu'elle saisit. Ainsi, selon la valeur de l'oeuvre de Christ aux yeux de Dieu, celui-ci justifie l'impie qui croit. Disons, en passant, que l'impiété est l'état d'une âme qui n'a pas de rapports avec Dieu, en contraste avec la piété, qui est un saint commerce de l'âme avec Dieu.

(Versets 6-8) — Il est beau de voir David, après son péché avec Bath-Shéba, exprimer la béatitude d'un homme à qui Dieu compte la justice sans oeuvres, c'est-à-dire que Dieu tient pour n'avoir point de péché. La foi de David avait pénétré, par anticipation, dans le nouvel horizon de la grâce. Il avait saisi que Dieu avait, par-devers Lui, des raisons lui permettant de faire grâce, même à celui qui, selon la loi, devait être mis à mort, comme adultère.

(Versets 9-12) — Si David, sous la loi et la circoncision, a pu ainsi exprimer la béatitude d'un homme justifié par la foi, Abraham, d'un autre côté, est un exemple que cette béatitude est également la part des croyants incirconcis, car lui, Abraham, a été tenu pour juste par la foi avant d'être circoncis, de sorte qu'il est devenu le père de tous les croyants incirconcis, auxquels la justice est aussi comptée par la foi.

Mais il y a plus, Abraham est devenu père de circoncision, non pas de la circoncision, mais père de ceux qui sont mis à part pour Dieu. C'est en Abraham le premier, que la vraie séparation à Dieu et pour Dieu, a été publiquement établie. Son appel est l'emblème de l'appel céleste.

Dieu, après la dispersion de Babel, avait assigné à chaque nation son territoire (Genèse 10). Puis Abraham est appelé à rompre avec les liens de la nature. Il reçoit l'ordre de quitter son pays, sa parenté, et jusqu'à la maison de son père, pour aller au pays désigné par Dieu. C'est ainsi qu'il est devenu père de circoncision, père des mis à part pour Dieu, par la foi, tant des incirconcis que des circoncis. Les croyants gentils se trouvaient ainsi marcher sur les traces de la foi d'Abraham qu'il avait eue étant dans l'incirconcision. Lorsqu'on a cru, on se met en marche, et l'on suit les traces du père des croyants.

(Verset 13) — Ici, l'apôtre reprend la question de la loi, en contraste avec la promesse. La promesse d'être *héritier du monde* a été faite à Abraham, ou à sa semence (Christ), par la justice de la foi. On trouve, en Genèse 15, que lorsque Abraham, fortifié par Melchisédec, eut refusé les offres du roi de Sodome, l'Eternel lui apparut en vision et lui déclara que sa postérité serait comme les étoiles du ciel. C'est là qu'Abraham crut Dieu et que sa foi lui fut comptée à justice. Puis, au verset 7 de ce même chapitre, l'Eternel lui dit: «Moi, je suis l'Eternel, qui t'ai fait sortir d'Ur des Chaldéens, afin de te donner ce pays-ci pour le posséder». Ensuite, au chapitre 17: 4, il est établi père d'une multitude de nations (voir aussi Genèse 22: 18). Il est ainsi héritier du monde, et ce sera effectivement réalisé en sa semence, Christ.

(Versets 14-16) — La loi ne peut amener aucune bénédiction, à cause de l'état de l'homme en Adam. Elle ne peut pas justifier, puisqu'elle donne, au contraire, la connaissance

du péché qu'elle condamne (chapitre 3: 20). Elle ne peut pas faire aboutir à l'héritage, puisque, par les transgressions, elle produit la colère de Celui qui, seul, peut donner l'héritage.

C'est donc sur le principe de la foi, et selon la grâce, que la promesse a été faite. De cette manière, elle est assurée à toute la semence d'Abraham, c'est-à-dire à tous les croyants.

(Verset 17) — L'apôtre rappelle que Dieu a déclaré à Abraham: «Je t'ai établi père de plusieurs nations». Il est père de nous tous devant Dieu qu'il a cru — croire Dieu est tout autre chose que croire *en* Dieu: c'est le croire dans tout ce qu'il dit, sachant qu'il a toute puissance d'accomplir sa parole. Ainsi, Abraham a cru le Dieu de la résurrection, qui fait vivre les morts et appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient. Sa puissance est absolue.

(Versets 18-22) — Ici, c'est relativement à la naissance d'Isaac qu'Abraham a cru Dieu. Abraham et Sara étaient comme morts (verset 19), à cause de leur grand âge, de sorte que la naissance d'Isaac a été miraculeuse. Il a fallu chez Abraham et Sara une sorte de résurrection pour qu'Isaac puisse naître d'eux. La foi d'Abraham a été grande: il a donné gloire à Dieu. Il savait qu'il y avait en Dieu la puissance d'accomplir ce qu'il promettait, quelles que fussent les impossibilités humaines. Aussi, cette foi, à tout ce que Dieu est, et à tout ce que Dieu peut, est comptée à justice.

(Versets 23-25) — Ici, l'apôtre applique ces vérités aux croyants de l'économie présente. Notre foi ressemble à celle d'Abraham dans ce sens qu'elle est la foi au Dieu de la résurrection. Abraham a cru au Dieu qui pouvait ressusciter; nous, nous croyons au Dieu qui a ressuscité. La foi d'Abraham a été grande, parce qu'il a cru à un fait futur; nous, nous croyons à un fait passé. Au chapitre précédent, la foi est la foi au Sauveur, la foi en son sang; ici, la foi a, en outre, ce caractère qu'elle est la foi dans le Dieu qui a ressuscité le Sauveur. Nous croyons en Celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus, notre Seigneur, lequel a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification.

Si Dieu n'avait pas ressuscité celui qui s'est chargé de nos péchés à la croix, nous ne saurions pas si son sacrifice a été agréé. La résurrection du Sauveur, par Dieu lui-même, est la preuve de la pleine acceptation de son sacrifice, et c'est là le fondement de la paix pour le croyant. Le sacrifice de Christ a été le paiement de notre dette, et sa résurrection est comme la quittance de la part de Dieu, et une quittance qu'on ne peut perdre.

Au verset 25, nous avons la résurrection du Rédempteur, tandis qu'au chapitre 1: 4, c'était sa résurrection comme fils, à cause de la perfection de sa personne, qui était envisagée. Ici, c'est la résurrection en vertu de la perfection de son oeuvre, et cette résurrection est la preuve de notre justification. Au chapitre 6: 4, l'apôtre ajoute que Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, c'est dire aussi que la gloire du Père était engagée dans la résurrection du Seigneur Jésus.

Chapitre 5

(Versets 1, 2) — «Ayant *donc* été justifiés sur le principe de la foi». Nous avons ici la conclusion du sujet de la justification exposé dans les chapitres 3 et 4, ainsi que les

conséquences immédiates de cette justification qui est mentionnée ici au passé, à cause des faits accomplis sur lesquels elle repose, savoir la mort et la résurrection de notre Sauveur. On a souvent dit que ces deux versets règlent notre passé, notre présent et notre avenir: la paix avec Dieu quant au passé, la faveur de Dieu pour le présent, et l'espérance de la gloire de Dieu pour l'avenir.

La paix avec Dieu est non seulement la paix qui a été faite par l'oeuvre du Sauveur, mais aussi un changement de disposition dans nos coeurs à l'égard de Dieu. Dans notre état de péché en Adam, nous étions comme en guerre avec Dieu, ainsi qu'il est dit au chapitre 8: 7, de notre épître: «La pensée de la chair est *inimitié* contre Dieu». Le contraste avec cette disposition est que maintenant nous avons la paix avec Dieu. Le moyen est rappelé: «par notre Seigneur Jésus Christ». Puis, par lui, nous avons aussi trouvé accès, par la foi, à cette faveur dans laquelle nous sommes. La faveur de Dieu, tel est notre heureux présent. A quelque moment que nous pensions à Dieu, nous avons le doux sentiment que nous sommes dans sa faveur: «Rendus agréables dans le Bien-aimé» (Ephésiens 1: 6). Ensuite, nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu. Nous atteindrons le séjour de cette gloire. En Galates 5: 5, l'apôtre dit: «Car nous, par l'Esprit, sur le principe de la foi, nous attendons l'espérance de la justice». Or, ce que la justice est en droit d'espérer, c'est la gloire. Ces bénédictions sont la part du racheté avant qu'il fasse un seul pas, et ne sont nullement une affaire d'expérience.

(Versets 3-11) — Ces versets contiennent un merveilleux complément aux bénédictions qui viennent d'être énumérées. Le verset 3 commence par ces mots: «Et non seulement cela». On se demande ce qu'il peut y avoir de plus. C'est que, non seulement nous sommes bénéficiaires des heureux résultats de l'oeuvre de Christ, mais nous nous glorifions aussi dans les voies de Dieu envers nous, et en Dieu lui-même, tel qu'il est. Nous le connaissons maintenant, Lui, et nous savons qu'il veut faire concourir à notre bien, les difficultés par lesquelles nous passons. Nous pouvons donc nous glorifier dans les tribulations, sachant le résultat que Dieu veut en tirer. Ce n'est pas que nous nous glorifions d'avoir à y passer, ou bien que nous nous glorifions d'y avoir passé, après que le résultat a été produit. Non, c'est *d'avance* que nous le faisons, sachant tout le profit que l'amour et la sagesse de Dieu en tireront pour notre bénédiction. Aussi l'apôtre ne dit pas que nous devrions nous glorifier, mais il dit que nous le faisons, «sachant que la tribulation produit la patience». La patience est un des grands caractères de Dieu. Il est le Dieu de la patience. La tribulation brise, mate notre volonté propre, de sorte qu'en passant par des circonstances qui seraient de nature à provoquer l'impatience, nous acquérons la patience.

Avec la patience, on est calme, on est tranquille, et cet état conduit à l'expérience, non de soi-même, mais de toute la bonté de Dieu au travers des tribulations.

A son tour, cette expérience produit l'espérance qui ne rend point honteux. On a fait l'expérience de ce que Dieu est, on sait, pour ainsi dire, chez quel Dieu on se rend, de sorte que cette espérance, de laquelle on se glorifiait avant d'avoir fait un seul pas, a acquis du prix dans l'âme, et cela, «parce que l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs, par l'Esprit Saint

qui nous a été donné». Il s'agit, évidemment ici, de l'amour que Dieu a pour nous, et non de notre amour pour lui. «Par l'Esprit Saint» est une anticipation du chapitre 8.

C'est la première fois dans l'épître, que nous trouvons l'expression «l'amour de Dieu», et cet amour est «versé dans nos cœurs». En figure, c'est comme un flacon de parfum qu'on débouche et que l'on verse.

(Versets 6-8) — Du moment que l'amour de Dieu est mentionné, la Parole nous ramène en arrière, pour nous montrer ce que cet amour a fait pour nous dans le passé. Lorsque nous étions sans force et impies, c'était pour Dieu le temps convenable de livrer son Fils à la mort pour nous. Pour un juste, à peine quelqu'un mourrait-il. Pour l'homme de bien, peut-être, quelqu'un se résoudrait même à mourir. Mais Dieu constate son amour à lui, le sien, cet amour puisant ses motifs en lui-même, il le constate envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous. Ce n'était pas pour des justes, ni pour des hommes de bien, mais pour des pécheurs. Or, les pécheurs sont des êtres abjects aux yeux saints de Dieu.

(Versets 9) — La Parole présente la colère de Dieu comme suspendue sur la tête des hommes et prête à s'exécuter. C'est à l'égard des actes des hommes que s'accomplira cette colère, comme nous l'avons vu au chapitre 1. (voir aussi Matthieu 3: 7; Luc 3: 7; Jean 3: 36; Romains 2: 5; Ephésiens 5: 6; Colossiens 3: 6; 1 Thessaloniens 1: 10 et 5: 9). Mais les rachetés, étant justifiés par le sang de Christ au sujet de leurs péchés, sont sauvés de cette colère qui vient.

(Verset 10) — Ici, il y a plus: Nous étions ennemis de Dieu, la mort de son Fils nous a *réconciliés*, c'est-à-dire nous a mis en état d'être en relation avec Dieu. Or, si Christ, par sa mort, laquelle, au point de vue humain, est une expression de faiblesse (1 Corinthiens 1: 25 et 2 Corinthiens 13: 4), a eu la puissance de nous réconcilier avec Dieu, que ne fera-t-il pas par sa vie, en gloire, après sa résurrection? Il vit par la puissance de Dieu, et la puissance de cette vie en gloire nous sauvera de tous les dangers qui pourront se présenter entre le moment actuel et celui où, par lui et avec lui, nous serons introduits dans la gloire.

(Verset 11) — Nous avons ici un second «non seulement cela». Nous connaissons Dieu expérimentalement dans son amour, dans sa bonté, au travers des tribulations, de sorte que notre sujet de gloire dans ce monde, c'est Dieu. Les dons nous ont appris à connaître le donateur, et nous nous glorifions dans le donateur. Nous nous glorifions en Dieu par notre Seigneur Jésus Christ. Nous réalisons la parole de Jérémie 9: 23, 24: «Mais que celui qui se glorifie, se glorifie en ceci, qu'il a de l'intelligence et qu'il me connaît, car je suis l'Eternel». Se glorifier en Dieu est la bénédiction la plus élevée pour l'âme.

(Versets 12-21) — Ici, nous entrons dans le second sujet de la doctrine de l'épître. Le premier nous a occupés des péchés, celui-ci va nous entretenir du péché. Le premier s'occupe de ce que nous avons fait, des fruits de notre mauvaise nature, le second, de ce que nous sommes, c'est-à-dire de la nature elle-même, de l'arbre qui a porté les mauvais fruits.

Quant à nos péchés, nous en sommes justifiés par la mort de Christ *pour* nous, et quant à notre état en Adam, nous en sommes délivrés par notre mort *avec* Christ, c'est-à-dire la mise de côté, par Dieu, de notre vieil homme, à la croix de Christ.

Dans ces versets 12-21 de notre chapitre 5, l'apôtre établit l'analogie et le contraste entre les deux chefs de race, Adam et Christ, et on peut facilement reconnaître que l'analogie est mentionnée pour faire ressortir le contraste.

(Verset 12) — D'abord, la première chose à la charge du premier homme, c'est que, non seulement, par sa désobéissance, l'homme est devenu pécheur, mais que, par lui, cette chose odieuse, le péché, est entré dans le monde et, par le péché, la mort. Nous pouvons d'abord remarquer, quoique ce ne soit pas enseigné ici que conformément à Jean 1: 29, le Seigneur Jésus est «l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde». Le premier homme introduit le péché dans le monde, le second l'ôte. Il y aura un monde de Dieu, de nouveaux cieux et une nouvelle terre, où la justice habitera (2 Pierre 3: 13), et où le péché ne pourra pas entrer (Apocalypse 21: 4). L'existence de ce monde-là sera due à l'oeuvre de la croix.

Mais aujourd'hui, le péché, dans le monde, mène à la mort. «Au jour que tu en mangeras, tu mourras certainement» (Genèse 2: 17). «Le salaire du péché, c'est la mort». «La mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché». On meurt, parce qu'on a péché.

Ce verset 12 se lie au verset 18, les versets 13 à 17 étant une parenthèse, mais, comme il arrive souvent dans les écrits de Paul, l'idée principale est dans la parenthèse.

(Versets 13-17) — Jusqu'à la loi, le péché était dans le monde, mais le péché n'est pas mis en compte comme transgression d'une loi, quand il n'existe pas de loi. Cependant, le péché est le péché, et il mène à la mort. C'est pourquoi, la mort régna sur tous les hommes entre Adam et Moïse. Le péché est l'acte de la volonté propre et, comme tel, il est une offense à Dieu de la part d'une créature qui doit être dépendante, mais lorsqu'il y a, en outre, une loi de la part de Dieu, qui défend le péché, celui-ci revêt alors le caractère d'une violation de la volonté de Dieu, et c'est là la *transgression*.

On est peu habitué à penser qu'Adam était sous une loi. Cependant, la défense formelle de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal était une loi. Son péché a donc été une transgression, tout autant que les péchés d'Israël par rapport à la loi de Moïse. C'est ce que rappelle le passage d'Osée 6: 7: «Mais eux, comme Adam, ont transgressé l'alliance».

A la fin de notre verset 14, l'apôtre dit qu'*Adam*, comme chef de race, était la figure de celui qui devait venir. Comme quelqu'un l'a dit, Adam était l'homme provisoire, Christ est l'homme définitif, l'homme des conseils de Dieu. C'est pourquoi, lorsque la Parole parle de Christ, en rapport avec Adam, elle ne l'appelle pas le *second* Adam, comme s'il pouvait y en avoir un troisième, elle dit le *dernier* Adam, il n'y en a pas d'autre (1 Corinthiens 15: 45), c'est l'homme définitif.

Au verset 15, il est dit: «Mais n'en est-il pas du don de grâce comme de la faute?» Ici, il y a analogie entre Adam et Christ, comme chefs de race, en ce que la conséquence de leurs

actes ne se limite pas à leurs personnes respectives, mais intéresse leur race tout entière. Tous les hommes sont de la race d'Adam, et tous les rachetés deviennent la race de Christ. Toute la question est de savoir auquel de ces deux chefs de race, on se trouve personnellement rattaché. C'est la conclusion du verset 19, comme nous le verrons.

Mais, s'il y a analogie entre Christ et Adam, d'un autre côté, il y a un contraste complet, à cause de la supériorité des conséquences du côté de Christ. Si l'on dit: «n'en est-il pas?» on pense à l'analogie mais, quand on dit: «il n'en est pas», comme l'indique la note au bas de la page de la nouvelle version, on pense au contraste qui apparaît ici, en ce que le bien du côté de Dieu est infiniment plus grand que le mal du côté de l'homme. Le péché, le mal, disparaîtront absolument, et les effets de la grâce, le bien, demeureront éternellement. C'est une grande consolation.

Ainsi donc, au verset 15, il y a analogie entre le don de grâce du côté de Christ et la faute du côté d'Adam, en ce que les résultats atteignent les deux races: «Par la faute d'un seul», Adam, «plusieurs sont morts», c'est-à-dire la masse en relation avec lui, tous ses descendants. Mais du côté de Christ: «*Beaucoup plutôt*, la grâce de Dieu et le don» (tout est gratuit) ont abondé envers cette masse des descendants d'Adam, à l'intention de tous, par la grâce qui est d'un seul homme, Jésus Christ, le second homme, le dernier Adam.

Au verset 16, il y a gradation dans les faits et dans leurs conséquences: du côté d'Adam, non seulement tous meurent, mais le jugement en condamnation qui suit la mort, provient de ce seul homme et de son seul péché, tandis que du côté de Christ, et provenant de lui seul: «Le don de grâce, de plusieurs fautes, en justification», et ces plusieurs fautes sont la multitude des fautes des rachetés, dont Christ s'est chargé à la croix, pour amener la justification. Quel contraste avec la seule faute d'Adam!

Au verset 17, toujours gradation. Par la faute d'Adam, la mort a régné, mais du côté de Christ, le contraste n'est pas que la vie régnera, mais les rachetés, la race de Christ, ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce et du don de la justice, ceux-là régneront en vie par un seul, Jésus Christ. Ici, les conséquences de la grâce percent jusque dans la gloire. Ainsi se clôt cette belle parenthèse.

(Versets 18-19) — Dans ces versets, nous avons encore l'affirmation que les actes respectifs des deux chefs de race, Adam et Christ, ont leur influence sur toute leur race. Ici, nous sortons de la parenthèse, et le verset 18 se rattache au verset 12. Ce verset nous présente, d'une manière remarquable, l'intention de Dieu dans la mort de Christ envers tous les hommes, sans exception.

En effet, si les conséquences de la seule faute d'Adam s'étendent à tous les hommes en condamnation, d'un autre côté, les conséquences de la seule justice possible, celle qui a été établie par la mort de Christ, comme base permanente sur laquelle Dieu peut agir en grâce, s'étendent à tous les hommes, quant à l'intention de Dieu. Et ce qui leur est offert à tous par ce moyen n'est rien moins qu'une *justification de vie*, c'est-à-dire une justification qui entraîne

avec elle la possession de la vie. Combien sont responsables les hommes en se soustrayant, par leur faute, à une semblable intention de Dieu à leur égard!

Le verset 19 est une sorte de conclusion. Par la désobéissance d'Adam, plusieurs, c'est-à-dire tous ses descendants, ont été constitués pécheurs, de même, par l'obéissance de Christ, en mourant sur la croix, tous ses rachetés sont constitués justes, c'est-à-dire sont établis dans un état nouveau, caractérisé par la justice. Mais il faut bien retenir qu'ici, c'est la conséquence de l'acte de chacun des deux chefs de race qui est envisagée, en dehors de la responsabilité individuelle de ceux qui y ont part.

D'autre part, il y a lieu de considérer ce que nous devons entendre ici par l'obéissance de Christ. Nous savons que son obéissance a été parfaite, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, mais ce n'est par cette obéissance-là qui nous est imputée, comme on le croit, par erreur, dans la chrétienté. Cette obéissance-là lui est personnelle; c'est ainsi qu'il est dit, en Hébreux 5: 8, qu'il a *appris* l'obéissance par les choses qu'il a souffertes, c'est-à-dire qu'il a expérimenté, par les souffrances qu'il a trouvées sur son chemin, ce que c'est qu'obéir dans un monde où tout est en opposition avec la volonté de Dieu et, pour lui, sa mort a été le couronnement de son obéissance. C'est particulièrement de cet acte d'obéissance en mourant, qu'il est question dans notre verset 19. On trouve deux passages remarquables à cet égard: l'un est en Philippiens 2: 8: «Etant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix». Ici, non plus, ce n'est pas seulement qu'il a obéi depuis sa naissance jusqu'à sa mort, mais qu'il a trouvé dans l'acte de mourir une occasion spéciale d'obéir. Adam est mort comme conséquence de sa désobéissance, Christ est mort par obéissance. L'autre passage est en Jean 10: 17, 18 «A cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi, je laisse ma vie, afin que je la reprenne; j'ai le pouvoir de la laisser, et j'ai le pouvoir, de la reprendre; j'ai reçu ce commandement de mon Père». Il pouvait laisser et reprendre sa vie par son propre pouvoir, dans l'obéissance au commandement de son Père. En fait, nous savons qu'il a laissé sa vie par obéissance, et qu'il s'en est remis à son Père pour la reprendre, comme nous l'avons vu à propos des verset 2-4 du chapitre premier.

Le Seigneur fait encore allusion à cette obéissance à la fin du chapitre 14 de ce même évangile de Jean, quand il dit: «Mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père, et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais», et il allait à la mort.

Donc, par un seul acte d'obéissance, en mourant sur la croix, cet acte constitue justes tous ceux auxquels il est appliqué.

(Verset 20) — La loi est intervenue, s'est glissée, peut-on dire, dans l'intervalle compris entre les deux Adam, et cela afin que *la faute* abondât. Non pas le péché, car Dieu ne fait rien pour faire abonder le péché, mais la loi fait ressortir sa gravité, son caractère odieux, sous la forme de fautes commises en transgressant la loi de Dieu. Dans ce sens, la loi a fait abonder la transgression. Tout ce qui est dit de la loi, dans notre chapitre, c'est que le péché n'est pas mis en compte — comme transgression — quand il n'y a pas de loi (verset 13), puis, ici, que la loi a fait abonder la transgression.

A la fin du verset, l'apôtre ne dit pas: «Mais là où la transgression abondait», non, mais «où le péché abondait», c'est beaucoup plus général. Il abondait partout chez les enfants d'Adam, sans loi et sous la loi. C'est là que la grâce a surabondé, qu'elle s'est étendue au-dessus du péché, qu'elle s'est montrée plus grande que le péché.

(Verset 21) — La conséquence suit: «Afin que, comme le péché a régné par la mort, ainsi aussi la grâce régnât par la justice». La mort était la démonstration du caractère du royaume du péché et, de même, la justice justifiante est la démonstration du caractère du royaume de la grâce, en vue de la vie éternelle, par Jésus Christ notre Seigneur. La vie éternelle est devant nous, au lieu de la condamnation éternelle, et cela est dû au fait que la grâce règne.

Chapitre 6

Dans ce chapitre, ainsi que dans le suivant, l'apôtre prévoit les objections que pourrait faire un homme dans la chair, aux grandes vérités qu'il vient de développer; et les réponses à ces objections contiennent de nouveaux et précieux enseignements.

(Versets 1, 2) — Ainsi, au verset 1, un tel homme peut dire que, si l'on est constitué juste par l'obéissance d'un autre, et que si la grâce a surabondé là où le péché abondait, on peut ne pas regarder de si près au péché. De là la question: «Demeurerions-nous dans le péché afin que la grâce abonde?»

L'apôtre, qui a montré qu'on est constitué juste par l'obéissance d'un Christ mourant sur la croix, en déduit ici que cette mort nous est comptée, en quelque sorte, comme étant la nôtre, de sorte que non seulement il est mort pour nous, mais que nous sommes morts avec lui. Or, si nous sommes morts avec lui, nous sommes morts au péché, de sorte que nous ne pouvons pas vivre dans une chose à laquelle nous sommes morts.

Il importe de bien saisir que ce n'est pas le péché qui est mort, mais c'est nous qui sommes spirituellement morts à une chose qui existe encore dans notre chair. Ainsi, un homme, ayant une maison et une fortune, meurt; sa maison et sa fortune existent toujours, elles ne sont pas mortes, mais lui est mort à sa maison et à sa fortune, il ne peut pas y vivre encore, c'est une impossibilité.

(Versets 3, 4) — Ici, l'apôtre semble demander aux chrétiens, s'ils ont oublié la signification de leur baptême. L'eau du baptême est une figure de la mort, de sorte qu'ayant été baptisés pour le Christ Jésus, pour un Christ mort, nous avons été placés en figure dans sa mort. Ce n'est donc pas pour vivre dans le péché. Il y a cette différence entre la circoncision et le baptême, que la circoncision considérait le Juif comme un homme vivant dans sa vie d'Adam, quoique mis à part d'entre les autres hommes, tandis que le baptême chrétien est le signe de la mort de Christ, mort qui met totalement de côté l'homme dans la chair. Par le baptême, on est, en figure, mort et enseveli avec Christ.

Mais ce Christ mort n'a pas été laissé dans la mort, dans laquelle il était entré en grâce pour nous. Il a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père. Cette gloire était intéressée dans la résurrection du Seigneur Jésus. Lui, avait donné à son Père un nouveau

motif pour l'aimer en ce qu'il laissait sa vie pour la reprendre (Jean 10: 17, 18). Aussi, avons-nous vu qu'il a été déterminé Fils de Dieu en puissance par la résurrection des morts (Romains 1: 4). La gloire du Père devait intervenir pour ressusciter son Fils. Et ici, la conséquence que l'apôtre tire pour nous de cette résurrection, c'est qu'elle nous introduit dans une vie nouvelle. Dans notre épître, nous ne trouvons pas, comme cela est enseigné ailleurs, notre *union* avec Christ dans la résurrection, il s'agit ici de la délivrance de notre condition en Adam, par la mort. Mais cependant, nous sommes impliqués dans la résurrection de Christ. Nous n'avons pas été laissés dans la mort, puisque Christ, avec qui nous sommes morts, a été ressuscité, et cette résurrection nous introduit dans une vie nouvelle.

(Versets 5-7) — Le verset 5 explique ce que nous venons de dire. Ayant été identifiés avec Christ dans la ressemblance de sa mort, la conséquence doit suivre nécessairement: nous le serons aussi dans la ressemblance de sa résurrection. Ressemblance peut sous-entendre que nous n'étions pas là *de fait*, quand il est mort, cependant sa mort nous est comptée comme étant la nôtre, et c'est au moment où il est mort que nous sommes morts avec Lui. La conséquence suit en résurrection, et même cela implique notre résurrection corporelle.

Au verset 6, l'apôtre rappelle, comme une chose connue, que notre vieil homme a été crucifié avec Lui. L'homme en Adam, avec toutes ses mauvaises qualités, tout cet état dans lequel nous étions responsables, a été cloué à la croix de Christ: c'est là que son épreuve de la part de Dieu a été terminée et, désormais, Dieu ne demande plus rien à l'homme dans la chair. Le vieil homme reçoit à la croix la mort qu'il mérite, «afin que le corps du péché soit annulé pour que nous ne servions plus le péché». Le corps du péché, ici, ce n'est pas notre vase mortel, mais c'est, pour ainsi dire, l'organisme du péché dans la chair, une machine qui fonctionne très bien dans l'homme en Adam et qui l'oblige à pécher. Le vieil homme ayant été crucifié, cette machine est désorganisée chez le chrétien, de sorte qu'il n'est plus esclave du péché. Le péché est aussi représenté ici, comme étant un maître, un tyran, duquel l'homme dans la chair est esclave, tandis que le chrétien étant mort avec Christ est affranchi de ce maître-là, parce que le péché ne peut avoir d'action que sur l'homme dans la chair.

Au verset 7, l'apôtre va encore plus loin dans les conséquences du fait d'être mort avec Christ. Il dit: «Car celui qui est mort est justifié du péché», non pas justifié de ses péchés, mais du péché. On ne peut pas accuser un cadavre d'avoir de mauvaises convoitises, il est justifié de cette imputation.

(Versets 8, 9) — Nous avons ici la même pensée qu'au verset 5. Si nous suivons Christ dans sa mort, nous le suivrons nécessairement dans sa résurrection. Celle-ci a été la fin de la mort pour lui et pour nous. Il ne peut pas mourir de nouveau. Si, lorsqu'il était dans le tombeau, la mort semblait dominer sur lui, il n'en est plus ainsi à sa résurrection. Pierre dit aux Juifs, en Actes 2: 24, que Dieu a délié les douleurs de la mort, puisqu'il n'était pas possible que Jésus fût retenu par elle.

(Verset 10) — Ce verset est particulièrement important. En mourant pour nos péchés, notre Sauveur est mort au péché. Il a été fait péché pour nous sur la croix, mais, en mourant,

le péché a été condamné dans la chair et il en a fini avec le péché. Il avait revêtu notre humanité pour avoir la faculté de mourir pour nous. C'est ce qui est dit en Hébreux 2: 14: «Puis donc que les enfants (ceux dont il venait prendre la cause) ont eu part au sang et à la chair, lui aussi semblablement y a participé, afin que *par la mort...*» En Romains 8: 3, l'apôtre dit que Dieu a envoyé son propre Fils «en ressemblance de chair de péché et pour le péché». En mourant, notre adorable Sauveur en a fini avec tout ce qui se rattachait au péché.

Quelqu'un a dit que, quant à sa vie essentielle, comme Fils de Dieu, il ne l'a jamais ni prise ni laissée. En ce qu'il est mort, comme homme fait péché pour nous, il est mort une fois pour toutes au péché, mais en ce qu'il vit, comme homme ressuscité, il vit à Dieu. Sa vie en résurrection et en gloire est entièrement, désormais, une vie à Dieu. Sans doute, par amour pour nous, il demeure homme pour l'éternité, tout en vivant à Dieu, mais sa vie n'a plus à se donner pour d'autres, c'est une vie entièrement à Dieu.

(Verset 11) — Ici, l'apôtre en tire la conséquence pour nous. Il dit que nous, qui sommes morts avec lui, nous devons aussi nous tenir pour morts au péché et pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus.

De même que Christ est mort pour nous, de même nous sommes morts avec lui en tant qu'il s'agit, devant Dieu, de notre ancienne vie dans la chair. Il faut que nous nous emparions de ce fait, en le recevant tout simplement comme un article de foi et sans le confondre avec la réalisation que nous sommes appelés à en faire. Ainsi, si vous dites à un croyant: «Tu sais que tes péchés sont pardonnés», il vous répondra: «Sans doute, et grâce à Dieu, j'en jouis», mais si vous ajoutez: «Tu sais aussi que tu es mort», il pourra vous répondre: «Non, je me suis fâché ce matin». Or, quelque regrettable que cela soit, cela ne veut pas dire pourtant que, devant Dieu, son vieil homme n'est pas mort, mais bien qu'il a manqué à sa responsabilité de le tenir pour tel.

On a aussi fait cette comparaison: On place à la banque une certaine somme pour quelqu'un. Lorsque le bénéficiaire en est informé, il a à se tenir pour créancier de cette somme placée pour lui, alors même qu'il ne l'a pas touchée.

Mais si le fait d'être mort avec Christ est d'abord un article de foi, il faut qu'il devienne ensuite le point de départ pour la marche. Si vous vous tenez pour morts, la conséquence suivra. Si le croyant qui s'est fâché le matin, s'était tenu pour mort à ce moment-là, il ne se serait pas fâché.

Il est aussi important de remarquer que la même exhortation de ce verset 11, qui nous dit de nous tenir pour morts, nous dit aussi de nous tenir pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus. Il s'agit toujours là de notre position devant Dieu, laquelle, une fois qu'elle est bien comprise, a sa traduction dans la vie pratique.

(Versets 12, 13) — Maintenant, dans le reste du chapitre, l'apôtre tire les conséquences pratiques des faits établis dans les versets 1 à 11. Etant morts avec Christ, nous sommes morts au péché, de sorte qu'en pratique, nous ne devons pas permettre au péché, dont le principe est encore dans notre vieille nature, de régner dans notre corps mortel pour que celui-ci soit

l'instrument obéissant de ses convoitises. Nous ne devons pas livrer les membres de notre corps à ce péché qui n'est plus notre maître, mais nous devons *nous* livrer à Dieu — non seulement nos membres, mais tout notre être moral aussi — comme d'entre les morts étant faits vivants. Pour pouvoir ainsi nous livrer à Dieu, il faut que nous ayons d'abord été rendus libres, mais une fois libres, que faire de cette liberté, sinon de la mettre au service de Celui qui nous a affranchis de la servitude?

On raconte qu'en Amérique, au temps de l'esclavage, une jeune esclave était mise en vente aux enchères, et se lamentait, ne sachant dans quelles mains elle allait tomber. Alors un homme riche, ému de compassion envers elle, hausse l'enchère jusqu'à ce que la jeune fille lui soit adjugée, en solde aussitôt le prix et dit à la pauvre esclave: «Maintenant tu es libre», et il s'éloigne. Mais la jeune fille, touchée dans son cœur, court après lui, en lui disant: «Oh! Monsieur, je veux vous servir!» Elle ne pouvait faire un meilleur usage de sa liberté que de la mettre au service de celui qui l'avait affranchie. Il en est de même du racheté: il peut et il veut se livrer lui-même à Dieu. C'est là la vraie consécration chrétienne. Dans les systèmes chrétiens, on invite les âmes inconverties à se donner à Dieu, mais c'est impossible de le faire avant d'avoir été affranchi par la rédemption. «Livrez-vous vous-mêmes à Dieu, *comme d'entre les morts étant faits vivants*, et vos membres à Dieu comme instruments de justice». Nous-mêmes, c'est tout notre être, et nos membres en sont l'instrumentalité, de sorte que nos facultés intellectuelles et physiques doivent maintenant servir d'instrument à la justice pratique.

(Verset 14) — Le péché, dont le principe est dans notre chair, ne dominera pas sur nous, parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce. La loi défend le péché et maudit le pécheur, c'est tout ce qu'elle peut faire, mais à cause de l'état de l'homme naturel, elle excite le désir de faire ce qu'elle défend et ne donne aucune capacité pour y échapper. Le racheté, lui, n'est pas sous une telle loi, aucune défense n'est devant lui, il est sous la grâce qui l'a délivré et qui le fortifie, pour prendre son plaisir dans la volonté de Dieu.

(Versets 15, 16) — Mais péchera-t-on, parce qu'on n'est pas sous un régime de défense? Nullement, car on a changé de maître. Sans la loi et sous la loi, l'homme est malgré lui esclave du péché, et la fin de cet esclavage, c'est la mort. Le racheté a changé de maître. Il est vivant à Dieu et esclave volontaire de l'obéissance pour la justice pratique.

(Verset 17) — Les chrétiens de Rome avaient été autrefois esclaves du péché, mais ensuite ils avaient obéi *de coeur* à l'Evangile, à la forme de doctrine qu'ils connaissaient par la parole de Dieu, telle qu'elle leur était parvenue. Maintenant qu'ils avaient, en plus, cette riche épître aux Romains, ils auraient à continuer à obéir de coeur à la forme de la doctrine de cette épître. C'est notre responsabilité à nous aujourd'hui. Un point des plus importants pour nous de la forme de cette doctrine, c'est que nous avons à nous tenir pour morts à des choses qui existent encore, et notamment au péché qui est encore dans notre vieille nature.

(Versets 18-22) — Ayant été affranchis du péché comme maître d'esclaves, vous avez été assujettis à la justice pratique qui est votre nouveau maître.

Au verset 19, l'apôtre semble s'excuser d'employer la comparaison de maîtres et d'esclaves lorsqu'il s'agit de l'obéissance chrétienne, mais il fallait trouver une comparaison qui fût à la portée de la faiblesse humaine.

La fin du verset 19 déclare que, comme autrefois on avait livré l'instrumentalité de sa personne comme esclave à l'impureté et à l'iniquité, pour l'iniquité (et c'était particulièrement l'état des païens), on avait maintenant à livrer cette instrumentalité intellectuelle et physique comme esclave à la justice pratique, pour réaliser la sainteté pratique.

Les versets 20 et 21 font ressortir qu'il est impossible d'être la propriété de deux maîtres d'esclaves en même temps. Quand on était esclave du péché, on ne l'était pas de la justice, mais il n'y avait aucun fruit dans l'esclavage du péché, c'était pour Dieu une stérilité complète et pour nous une honte. En outre, la fin d'un tel chemin c'est la mort. C'est là où mène le péché.

Au verset 22, le contraste est complet. Affranchis du péché, on se trouve asservis à *Dieu* comme maître. Nous avons vu, à la fin du verset 16, que le nouveau maître est l'obéissance pour la justice pratique. Au verset 18, le nouveau maître, c'est la justice elle-même, et toujours la justice pratique. A la fin du verset 19, c'est la justice pour la sainteté. Ici, le nouveau maître, c'est Dieu lui-même. Dans cet heureux asservissement, il y a immédiatement du fruit produit, et ce fruit, c'est la sainteté pratique.

Une telle marche aboutit nécessairement à la vie éternelle comme fin, tandis que la marche dans le péché aboutit à la mort. C'est ce que nous avons vu au chapitre 2: 7. Et la vie éternelle comme fin, c'est la vie éternelle en gloire. L'apôtre Jean parle de la possession immédiate de la vie éternelle par la foi et la nouvelle naissance. «Celui qui croit au Fils a la vie éternelle» (Jean 3: 36), puis, en Jean 5: 11-13: «Celui qui a le Fils a la vie... Afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle». L'apôtre Paul parle de la vie éternelle telle que nous l'aurons dans la gloire. C'est bien la même vie, mais développée en perfection et en gloire pour l'éternité, à la gloire de Dieu.

(Verset 23) — Ici, nous pouvons constater la sagesse et la précision de la Parole. S'il est vrai que, selon les voies de Dieu, une marche dans la sainteté aboutisse à la vie éternelle en gloire, cependant, cette vie éternelle n'est pas le salaire de la sainteté, pas plus qu'elle n'est la résultante de nos progrès spirituels, elle est le don de la grâce de Dieu. Au contraire, pour le péché, ses gages ou son salaire, c'est la mort.

Chapitre 7

(Verset 1) — Nous avons vu, au chapitre 6, ce qu'est l'affranchissement du péché; ici, au chapitre 7, nous avons l'affranchissement de la loi.

La loi a autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit. Les poursuites contre un homme accusé de vol, par exemple, cessent dès que cet homme meurt. La loi n'a rien à faire avec les morts. Or, le chrétien est un homme mort avec Christ, et il est, par conséquent, mort à la loi.

(Versets 2-4) — Pour illustrer cette pensée, l'apôtre prend le cas de la loi du mariage, dont le lien, à l'état normal, ne peut être rompu que par la mort. La femme est liée à son mari par la loi du mariage, mais, si le mari meurt, elle devient libre et peut épouser un autre mari.

Etant mort avec Christ à la croix, le chrétien est mort à la loi, envisagée ici comme étant le premier mari de l'homme. Ce n'est pas la loi qui est morte, mais le chrétien et, dès lors, la loi ne peut plus avoir d'action sur lui. Le premier mari se trouve veuf. D'autre part, le chrétien est, dans sa nouvelle existence, lié à un autre mari qui est Christ ressuscité d'entre les morts et, tandis que le mariage avec la loi ne pouvait rien produire pour Dieu, à cause de l'état de l'homme par le péché, l'union avec Christ ressuscité fait porter du fruit pour Dieu.

(Versets 5, 6) — Quand nous étions dans la chair — ceci est dit de l'état des Juifs placés sous la loi de la part de Dieu lui-même — alors, dans cet état, les passions des péchés, excitées par la loi, agissaient dans nos membres pour porter du fruit pour la mort, aucun fruit pour Dieu. Maintenant, étant déliés de la loi par la mort et liés à Christ ressuscité d'entre les morts, nous servons Dieu en nouveauté d'esprit, c'est-à-dire sur un principe tout nouveau, et non pas en vieillesse de lettre, et la lettre, ici, c'est la loi. C'est comme en 2 Corinthiens 3: 6, où l'apôtre expose que les ministres de la nouvelle alliance ne sont pas des ministres de la lettre, mais de l'Esprit, car *la lettre tue*, mais l'Esprit vivifie. Nous verrons plus loin comment la lettre tue.

(Versets 7-11) — L'apôtre prévoit l'objection qui pourrait être faite à ce qu'il vient d'avancer, savoir que si les passions des péchés sont par la loi, celle-ci est donc une mauvaise chose. La réponse est simple, car puisque la loi donne la connaissance du péché, c'est donc qu'elle est en contraste avec le péché. Mais, en outre, il faut remarquer qu'ici il s'agit de donner la connaissance du péché intérieur et non de se prononcer sur le caractère d'un acte; c'est pourquoi l'apôtre cite le dixième commandement qui défend *le mouvement du coeur* vers les actes interdits dans les commandements précédents. Comme quelqu'un l'a fait remarquer, «l'aiguillon est dans la queue». Ce dernier commandement: «Tu ne convoiteras pas», faisait faire à l'âme née de Dieu, la découverte de la racine du péché dans la chair, en révélant la convoitise.

Si le verset 7 fait découvrir l'existence de la convoitise, le verset 8 montre ses mouvements immédiats stimulés par la loi: «Le péché, ayant trouvé une occasion par le commandement, a produit en moi toutes les convoitises, car, sans la loi, le péché est mort». Rappelons-nous qu'il s'agit du péché et non des péchés. Sans la loi, le péché est mort, il est impuissant, car «la puissance du péché, c'est la loi» (1 Corinthiens 15: 56).

Au verset 9, nous avons la preuve que l'apôtre, dans son argumentation, ne parle pas de lui-même personnellement. Il dit: «Etant autrefois sans loi». Or, il n'a jamais été lui-même sans loi, puisqu'il était né sous la loi. Mais il envisage d'une façon générale, un homme dans la chair. Sans loi, cet homme vivait, il était libre, inconscient du péché en lui. Sa conscience ne lui révélait pas l'existence de ce péché, elle ne faisait qu'approuver ou désapprouver des actes. Mais, par le commandement, c'est-à-dire la loi, le péché a repris vie; dès lors, il n'est plus mort, il est vigoureux, et c'est l'homme qui meurt, tué par le péché.

De sorte que le commandement, qui était pour la vie selon cette parole: «Celui qui aura fait ces choses, vivra par elles» (Romains 10: 5), a produit la mort à cause du péché. «Car le péché, ayant trouvé une occasion par le commandement, me séduisit, et par lui me tua».

(Versets 12-25) — L'apôtre a donc répondu victorieusement à la question: «La loi est-elle péché?» et la conclusion est que la loi est sainte. Comment ne le serait-elle pas, puisqu'elle vient de Dieu! «Le commandement est saint, et juste, et bon». Il n'y a que le chrétien qui puisse reconnaître la sainteté de la loi et revendiquer toute son autorité. Paul, comme chrétien, peut le faire, parce qu'il n'est plus sous la loi. Dans ces passages nous avons, non pas un juste de l'Ancien Testament en face de la loi, mais un chrétien.

Mais au verset 13, une nouvelle objection jaillit: «Ce qui est bon, est-il donc devenu pour moi la mort?» Non, certes, ce n'est pas la loi qui m'a tué, c'est le péché, c'est lui qui est le meurtrier, et en me mettant à mort par une chose qui est bonne en elle-même, il a manifesté tout son hideux caractère, il est devenu «excessivement pécheur», c'est-à-dire audacieux, vigoureux, producteur de péchés.

Au verset 14, il est dit que la loi est spirituelle. Elle est cela en contraste avec l'état de l'homme naturel: «Moi, je suis charnel, vendu au péché». Quel état lamentable! Ce qui suit est l'expérience d'une âme sous la loi, mais d'une âme renouvelée qui distingue sa nouvelle volonté d'avec le courant de la vieille nature qui la subjugue: «Ce que je fais, je ne le reconnais pas, car ce n'est pas ce que je veux que je fais, mais ce que je hais, je le pratique». Le fait que cette âme renouvelée ne peut pas pratiquer ce que sa nouvelle volonté aimerait, est la preuve pour elle qu'elle approuve la loi comme étant bonne (versets 15, 16).

Du verset 17 au verset 23, nous trouvons trois étapes successives dans l'expérience de l'âme renouvelée et quoiqu'il y ait accroissement de lumière dans leur succession, elles n'aboutissent pas encore à la délivrance.

Premièrement, au verset 17, l'homme renouvelé distingue le vieux moi du nouveau moi. Puis, au verset 18, il sait que dans le vieux moi, il n'habite point de bien. C'est un progrès, mais ce n'est pas la délivrance, attendu que ce qu'il voudrait, c'est qu'il n'y eut rien que du bien en lui, et c'est ce qui ne se réalise pas. Enfin, au verset 21, il découvre que le péché, qui est dans son vieux moi, et plus fort que lui, il fait loi dans ses membres, de sorte qu'il est pratiquement esclave de cette puissance du péché qui existe dans ses membres.

Il manque à un tel homme de connaître la pleine rédemption accomplie à la croix, ainsi que la puissance du Saint Esprit dans le racheté. En attendant, c'est un conflit entre la vieille et la nouvelle nature, et au lieu de voir la nouvelle avoir le dessus, parce qu'elle est la meilleure, c'est, au contraire, la vieille, parce qu'elle est la plus forte. Mais lorsque le racheté est envisagé comme possédant le Saint Esprit, alors le conflit n'est plus entre la vieille et la nouvelle nature, mais entre la chair et l'Esprit, comme en Galates 5: 17. Là, l'Esprit convoite contre la chair et réciproquement, et, par le même principe que c'est toujours le plus fort qui a le dessus, l'Esprit étant le plus fort, le chrétien ne peut pas pratiquer les choses que sa chair voudrait.

Au verset 24 de notre chapitre, arrive le cri de détresse: «Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort?» C'est-à-dire misérable que je suis d'être un homme constitué comme je le suis avec une nouvelle vie en moi et, à côté, le péché qui est plus fort que moi. Il en résulte un débat sans issue, dans lequel l'âme, lassée de tous ses efforts infructueux, finit par chercher un secours en dehors d'elle, quelqu'un qui puisse la délivrer, puisqu'elle ne peut se délivrer elle-même. Le cri est: «*Qui me délivrera?*» et la réponse est: «Je rends grâce à Dieu, par Jésus Christ, notre Seigneur». Cette réponse ne dit pas qui délivrera, mais elle fait voir que l'âme a saisi que la délivrance *a eu lieu*, de sorte qu'elle peut rendre grâce pour cette délivrance, dont le caractère et la manifestation seront développés dans le chapitre suivant.

Quelqu'un a illustré cette situation, en représentant un enfant tombé dans un fossé bourbeux et profond. Son père est en haut, au bord du fossé. L'enfant lève les yeux vers son père et lui dit: «Papa, il faut que je me sorte d'ici». Le père répond: «Sans doute, mon fils». L'enfant fait un effort pour gravir le talus, mais glisse de nouveau dans la vase. Il regarde alors encore vers son père et lui répète: «Mais papa, il faut absolument que je me sorte d'ici». Le père répond: «Mais certainement». Un nouvel effort fait par l'enfant ne fait que l'enfoncer un peu plus profond dans la vase. Alors l'enfant s'écrie: «Oh! papa, sors-moi d'ici». Et aussitôt son père lui tend la main en lui disant: «Ah! voilà ce que j'attendais»; et il le délivre aussitôt. Il convient de remarquer que le cri de détresse n'est pas: «Qui m'aidera?» mais: «Qui me délivrera?»

La fin du verset 25 mérite toute notre attention. On trouve quelquefois des chrétiens qui demandent pourquoi cette fin de verset ne se trouve pas avant l'action de grâce de la délivrance. Mais, c'est une sorte de conclusion qui ne pouvait être déduite qu'après que la délivrance a mis l'âme en état d'accepter qu'il y ait deux natures coexistantes, ayant chacune son caractère propre: la nouvelle nature appelée ici «l'entendement», tout entière du côté de la loi de Dieu, puis la chair, la vieille nature, tout entière du côté de la loi du péché.

«Ainsi donc *moi-même*, de l'entendement, je sers la loi de Dieu, mais de la chair, la loi du péché». Cette expression «moi-même», est très significative. On en trouve comme la définition dans ce que l'apôtre dit de lui au chapitre 12 de la seconde épître aux Corinthiens, versets 2 à 10. Là, l'apôtre se glorifie d'un homme en Christ, le nouvel homme, qui est toujours propre pour le troisième ciel; mais il ajoute: «Je ne me glorifierai pas de *moi-même*». Le moi-même, c'était Paul, tel qu'il était constitué avec le nouvel homme et la chair en lui, de manière qu'en descendant du troisième ciel, il avait besoin d'une écharde pour que sa chair ne se glorifiât pas du privilège qui lui avait ainsi été accordé.

On trouve encore la même pensée en Galates 2: 20, quand l'apôtre dit: «Je ne vis plus, moi», c'est le vieil homme qui n'est plus. Puis «Christ vit en moi», c'est le nouvel homme. Mais il faut, une troisième chose pour trouver Paul tel qu'il était ici-bas, c'est pourquoi il ajoute: «Et ce que je vis encore dans la chair (dans le corps), je le vis dans la foi au Fils de Dieu». Voilà encore le «moi-même» c'est-à-dire Paul ayant le nouvel homme et la chair en lui.

Une autre chose à remarquer, c'est que les deux natures qui sont dans le chrétien ne constituent pas deux êtres. Il y a bien deux natures, mais il n'y a qu'un seul être ayant le droit de vivre, c'est le nouvel homme, de même que dans un arbre greffé il y a deux natures, mais un seul arbre, et les fruits sont ceux de la greffe.

Dans 1 Jean, il n'est question que de ce seul être. C'est le nouvel homme vu tout seul. C'est pourquoi il est dit: «Quiconque est né de Dieu, ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pas pécher, parce qu'il est né de Dieu». Et encore: «Nous savons que quiconque est né de Dieu ne pèche pas, mais celui qui est né de Dieu se conserve lui-même et le méchant ne le touche pas» (1 Jean 3: 9; 5: 18). La vie de Dieu, en effet, ne peut pas pécher, et le méchant ne peut pas la toucher.

Chapitre 8

Quelque précieuses que soient les bénédictions exposées dans ce chapitre, elles ne dépassent pourtant pas, exception faite du verset 1, les bénédictions des onze premiers versets du chapitre 5. Il n'y a, en effet, rien de plus grand que de pouvoir se glorifier même en Dieu, par notre Seigneur Jésus Christ.

Les chapitres 7 et 8 ne forment pas précisément une suite, c'est plutôt un contraste entre deux positions, bien qu'en pratique, il faille passer par les exercices du chapitre 7, pour jouir de l'affranchissement, exposé au chapitre 8.

Le verset 25 du chapitre 7 sert, pour ainsi dire, de base à l'enseignement du chapitre 8, car si, dans ce dernier chapitre, nous avons la marche chrétienne dans la puissance de l'Esprit, le croyant y est toujours envisagé comme ayant conscience des deux natures qui sont en lui.

Le chapitre 8 est formé de trois parties distinctes: la première, du verset 1 à 13, traite de l'effet intérieur de la puissance vivifiante du Saint Esprit; la seconde, du verset 14 à 28, traite de la présence personnelle du Saint Esprit en nous; la troisième, du verset 28 à la fin, présente notre sécurité extérieure, résultant du fait que Dieu est pour nous. On peut résumer ces trois parties en disant: 1. Dieu avec nous; 2. Dieu en nous; 3. Dieu pour nous.

Au commencement du chapitre, le premier verset est en rapport avec ce qui a été présenté au chapitre 5, le verset 2 avec l'enseignement du chapitre 6, et le verset 3 avec celui du chapitre 7.

(Verset 1) — Ce verset, en mentionnant notre position *en Christ*, dépasse le cadre de la doctrine de l'épître, qui est la délivrance par l'oeuvre de Christ. L'absence de condamnation n'est pas déduite, en effet, de la justification des péchés exposée au chapitre 5, mais elle est présentée comme résultant de notre position en Christ, devant Dieu. Christ dans la gloire est la forme et l'expression de notre nouvelle position devant Dieu, de sorte qu'étant unis à lui, là où il est, nous sommes désormais à l'abri de toute condamnation autant que lui-même.

«Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus». Cette expression: «maintenant» se trouve répétée plusieurs fois, à partir du verset 21 du

chapitre 3, et elle marque chaque fois une étape franchie dans l'enseignement de l'apôtre. Ici, cela veut dire que maintenant que le terrain est déblayé de tout ce qui se rattache à l'état de l'homme dans la chair, le croyant peut être vu dans un état tout nouveau en Christ, une position dans laquelle il se trouve aussi bien maintenant que lorsqu'il sera dans la gloire. Jusqu'au verset 11, nous avons la condition qui correspond à cette position.

(Verset 2) — Ce verset nous donne le mot de l'affranchissement, ce qui place le croyant dans le véritable état chrétien, possédant la vie divine et l'Esprit, comme puissance de cette vie. Dans cet état, ce n'est plus le péché qui fait loi, comme au chapitre 7; le croyant en est affranchi par une autre loi, celle de l'Esprit de vie qui est dans le Christ Jésus.

Dans ce passage, la *loi* est un principe, agissant toujours dans le même sens, comme les lois de la nature. Ce principe, cette manière d'agir de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, puissant et actif dans le croyant, le délivre de cet autre principe mauvais appelé «loi du péché et de la mort». Ainsi, malgré la présence en lui de la vieille nature, le chrétien peut réaliser librement tous les caractères de la vie de Christ.

Dans les derniers versets que nous avons considérés, ainsi que dans ceux qui sont devant nous, le mot «loi» est employé dans diverses acceptions. Ainsi, au verset 23 du chapitre 7, nous avons la loi de l'entendement, qui est la volonté renouvelée, en contraste avec la loi du péché. Au verset 25, c'est la loi de Dieu, c'est-à-dire ce qui émane de Dieu lui-même. Ici, dans notre verset 2, c'est la loi de l'Esprit de vie définie plus haut et, au verset 3, la loi de Moïse.

(Verset 3) — Cette loi de Moïse demandait à l'homme dans la chair une marche répondant aux exigences divines qu'elle faisait connaître. Elle était puissante pour prononcer une condamnation rigoureuse sur tout ce qui ne correspondait pas à ses exigences, mais elle était faible, dans ses résultats, à cause de la qualité des matériaux dont elle disposait. Quoique sainte, juste et bonne en elle-même, elle n'a rien pu obtenir de bon de l'homme dans la chair. Elle était semblable à un habile sculpteur chargé d'exécuter un beau travail, mais à qui on ne donne à sculpter que du bois pourri. Il ne peut, malgré son talent, arriver à un bon résultat.

Mais cette chair ne pouvant pas produire le bien, ni être améliorée, a été condamnée — non pas pardonnée — à la croix de Christ. «Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair». L'expression «en ressemblance» montre le soin jaloux qu'apporte l'Esprit de Dieu à sauvegarder la pureté intrinsèque de l'humanité de Christ. Il n'avait pas une chair de péché, mais extérieurement, il *ressemblait* aux hommes qui l'avaient. Notre précieux Sauveur est devenu homme, homme saint, homme parfait, pour être traité sur la croix comme le péché même. Cela présente à nos coeurs ce qu'il y a de plus insondable dans l'oeuvre de l'expiation. Non seulement il a porté nos péchés, mais en les expiant, il a été traité comme la chose même qui les avait produits. Pendant ces trois heures de ténèbres, son âme pure et sainte est entrée dans toute la réalité de ce qu'est le péché, de ce que nous étions nous-mêmes dans ce péché. Cela montre avec quelle profondeur le Seigneur est entré dans notre condition de péché, et avec quelle justice Dieu a traité le péché sur lui. Il a «condamné le péché dans la chair». Dieu

nous a considérés en Christ sur la croix, tels que nous étions dans toute l'horreur de notre nature, et ensuite, en tirant Christ du borbier fangeux, il nous a introduits en Lui dans toute la réalité de sa position en gloire (voir 2 Corinthiens 5: 21).

(Verset 4) — La juste exigence de la loi est accomplie en nous qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit. La marche du chrétien est l'expression de sa nouvelle vie, comme coulant de source, et cette marche coïncide avec l'accomplissement de ce que la loi exigeait de l'homme. Le chrétien, comme tel, aime Dieu de tout son coeur, et son prochain plus que lui-même, et cela, non pas parce qu'une loi l'exige, mais parce que c'est l'expression naturelle de sa nouvelle vie. C'est ce qui a été vu en perfection en Christ, et nous n'avons pas une autre vie que la sienne.

Un homme affranchi est donc un homme qui est en Christ, possédant la nouvelle vie et la puissance du Saint Esprit, en sorte que, tout en ayant encore la chair en lui, il marche selon l'Esprit.

(Versets 5-13) — Dans ces treize premiers versets de notre chapitre, le Saint Esprit, tout en étant présent et actif dans le racheté, n'est pas distingué de la vie qu'il a produite et de l'état d'âme qui en résulte, le tout est envisagé comme un ensemble qui est appelé l'Esprit, tandis que, du verset 14 au 27, nous verrons que l'Esprit est considéré comme distinct de la vie et comme témoin dans le racheté.

Dans les versets 5 à 8, nous avons le contraste entre deux conditions, ou deux classes de personnes: l'une est formée de ceux qui sont selon la chair, c'est-à-dire en Adam; l'autre de ceux qui sont selon l'Esprit, c'est-à-dire en Christ, possédant la vie et le Saint Esprit. Chacun de ces états a le courant de pensées et d'affections qui lui est propre. Ceux qui sont selon la chair ont leurs pensées aux choses de la chair, aux choses du monde. C'est dans ce milieu qu'ils trouvent leur plaisir et tout ce qui les gouverne. Ceux qui sont selon l'Esprit, au contraire, ne trouvent rien dans ce milieu: ils ont leurs pensées aux choses de l'Esprit; c'est une toute autre sphère, caractérisée par ce qui est de l'Esprit et où se trouvent les choses qui répondent aux pensées fournies par l'Esprit.

Il est dit, au verset 6, que «la pensée de la chair est la mort»; c'est là où aboutit tout ce qui émane de cette nature, non seulement les péchés grossiers, mais tout ce que produit cette condition. La pensée de l'Esprit, au contraire, est vie et paix: la vie au lieu de la mort, et la paix au lieu de l'agitation de la chair. Cette paix est ce qui caractérise la nouvelle vie. Il ne peut y avoir de paix là où la volonté est opposée à Dieu, et il nous est dit ici que la pensée de la chair est inimitié contre Dieu. Elle ne peut se soumettre à la loi de Dieu. Elle veut le péché et elle hait tout ce qui s'oppose à sa volonté propre, de sorte que ceux qui sont dans cet état ne peuvent plaire à Dieu.

Dans ces versets 6 à 8, l'état dans la chair revêt ces trois caractères: la pensée de la chair est la mort (verset 6); elle est inimitié contre Dieu (verset 7); elle ne peut plaire à Dieu (verset 8).

Au verset 9, l'apôtre déclare que les rachetés ne sont plus dans cette condition, mais qu'ils sont dans l'Esprit et que l'Esprit de Dieu est en eux. Et l'apôtre ajoute: «Mais si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de lui». L'Esprit de Dieu était en Christ et peut ainsi être appelé l'Esprit de Christ, l'Esprit dont on a vu le caractère et les effets en lui. Il doit se manifester aussi dans le croyant, le formant à la ressemblance de Christ, c'est-à-dire avec ses pensées, ses sentiments et ses affections. Paul pouvait dire, en 1 Corinthiens 2: 16: «Nous avons la pensée de Christ»; et, en 1 Corinthiens 6: 17: «Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec lui». Ainsi, nous sommes de lui. Déjà, le soir de sa résurrection, le Seigneur avait soufflé dans ses disciples cet esprit de vie, et c'est la conséquence de ce fait qui est devant nous, ici, dans les onze premiers versets de notre chapitre.

Au verset 10, il est dit: «Mais si Christ est en vous, *le corps* est bien mort, à cause du péché, mais l'Esprit est vie, à cause de la justice». Jusqu'ici, le contraste était entre *la chair* et l'Esprit, maintenant, c'est entre *le corps* et l'Esprit. Il faut distinguer entre la chair et le corps: la chair est le principe mauvais qui se trouve dans le corps et le domine, au moins quant à l'homme naturel, aussi, le corps a-t-il été frappé d'une sentence de mort à cause du péché, et cette sentence demeure, même pour le chrétien. Dès lors, dans le contraste entre le corps et l'Esprit, le corps ne compte plus devant Dieu comme existence, c'est une simple enveloppe mortelle contenant l'Esprit, l'Esprit seul reste, et il est pratiquement la vie sur le pied de la justice. Quant au corps qui est caractérisé par la mort, il sera vivifié à cause de l'Esprit de Dieu qui habite en lui, et c'est la réponse définitive au cri de détresse du verset 24 du chapitre précédent: «Qui me délivrera de ce corps de mort?»

Etant à Christ, Christ étant en nous, notre corps étant le temple du Saint Esprit, nous ressemblons à Christ, selon qu'il est dit: «Comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde» (1 Jean 4: 17). Et la conséquence de la vivification de nos âmes est que nos corps mortels doivent être vivifiés. Ce n'est pas que nous aurons un autre corps, bien que la différence entre les deux conditions du corps soit du tout au tout, mais c'est le corps mortel qui sera vivifié. Il y a une connexion entre le corps mortel du racheté et son corps glorieux.

Dans le délogement du chrétien, le corps déposé dans la terre, est, selon 1 Corinthiens 15, la semence du corps qui ressuscitera en gloire. Il y a un principe de vie dans la semence. Le corps d'un inconverti n'est pas une semence. La puissante voix du Juge seule, le fera sortir du sépulcre, selon Jean 5: 28, 29.

Dans la transmutation, ce qui est mortel est absorbé par la vie, mais là aussi, c'est le corps de notre abaissement qui est transformé en la conformité du corps de sa gloire (Philippiens 3: 21).

Notre verset 11 se termine par ces mots «A cause de son Esprit qui habite en vous». Ainsi, parce que nous avons la vie de Christ et le Saint Esprit, nous participons à la même résurrection que lui-même, d'abord Christ, les prémices, puis ceux qui sont du Christ à sa venue (1 Corinthiens 15: 23).

(Versets 12-13) — De tout ce qui précède, il résulte que nous ne sommes pas débiteurs à la chair. Elle ne nous a fait que du mal, nous ne lui devons rien. Elle a nécessité la mort de notre Sauveur sur la croix, pour que nous puissions en être délivrés, et là elle a reçu sa sentence de mort. C'est la seule place qui lui convienne. D'ailleurs, la vie selon la chair produit le péché et aboutit à la mort: «Si vous vivez selon la chair, vous mourrez». Cela ne veut pas dire qu'un enfant de Dieu puisse perdre la vie, mais c'est une sorte d'indication placée à l'origine d'un chemin pour indiquer où il aboutit. C'est comme en Philippiens 3: 19, quand l'apôtre parle de ceux «dont la fin est la perdition». On ne pourra pas faire dire à la Parole qu'une vie de péché aboutit à la vie éternelle.

«Mais si par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez». Voilà le poteau indicateur d'un autre chemin. Et ici, le corps est envisagé comme servant la chair. Or, il n'est pas dit: Si vous laissez l'Esprit qui est en vous faire mourir les actions du corps, mais bien: Si *vous* faites mourir. Le maître n'est plus la chair, c'est l'Esprit, mais nous sommes considérés comme identifiés avec lui, il fait partie intégrante de notre nouvelle vie et par lui, nous avons la volonté et la capacité de faire mourir les actions du corps. Mais quand faut-il le faire? Est-ce quand mon bras est levé pour frapper mon prochain que je dois faire mourir son action? Non, c'est trop tard. C'est au premier mouvement de haine et de vengeance dans le coeur qu'il faut appliquer la mort. En Colossiens 3: 5, nous avons l'exhortation: «Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre»; et la suite de cette exhortation énumère quels sont ces membres: ce sont tous des membres moraux. Comme quelqu'un l'a dit, c'est le for intérieur des convoitises. C'est donc bien intérieurement, dans le coeur, qu'il faut appliquer la mort, c'est-à-dire au premier mouvement qui pousserait le corps à pécher.

Dans ce verset 13, «vous vivrez» est en contraste avec «vous mourrez»; mais ce n'est pas seulement le résultat final qui est envisagé ici, mais aussi le résultat immédiat dans la marche, car alors la nouvelle vie, par l'Esprit, a le champ libre, et c'est comme au verset 22 du chapitre 6: «Vous avez votre fruit dans la sainteté, et pour fin la vie éternelle».

Il est à remarquer que, dans les versets 12 et 13, il n'est pas dit que, n'étant pas débiteurs à la chair, nous le sommes à l'Esprit. Non, l'Esprit n'est pas un étranger en nous, nous sommes identifiés avec lui, et s'il fallait dire à qui nous sommes débiteurs, nous dirions: à Dieu et à notre Rédempteur à qui nous devons notre délivrance et toutes nos bénédictions.

(Versets 14-17) — Nous entrons ici dans la deuxième partie du chapitre relative aux effets de la présence personnelle du Saint Esprit en nous. Et tout d'abord, le Saint Esprit nous conduit à marcher comme fils, en nous donnant la conscience de la relation d'enfant. Il convient de distinguer les deux choses. On peut dire que le fils, conduit par l'Esprit, est comme un fils adulte se mouvant dans la sphère de sa relation d'enfant, avec l'intelligence de la volonté de son père, tandis que le jeune enfant, tout en ayant le même droit à l'héritage du père, ignore encore les choses dans lesquelles le fils est initié. Etre conduit par l'Esprit de Dieu est donc la manifestation que l'on est fils de Dieu.

Il y a loin de là à l'esprit de servitude qui, sous la loi, inspirait la crainte; c'est maintenant l'Esprit d'adoption par lequel nous crions: Abba, Père! Ce mot hébreu: «Abba» est le terme d'intimité employé par l'enfant vis-à-vis de son père. Nous le trouvons dans la bouche du Seigneur Jésus en Gethsémané (Marc 14: 36). La grâce nous a placés dans la même relation que le Seigneur Jésus avec le Père: «Mon Père et votre Père» (Jean 20: 17).

Ainsi, c'est l'Esprit *lui-même* qui rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. L'Esprit, distinct de la vie, est le témoin en nous de cette relation d'enfant. Il faut remarquer qu'il rend témoignage *avec* notre esprit et non *à* notre esprit. Avant que le Saint Esprit fût donné, il n'y avait pas ce témoignage *dans* le croyant. Maintenant, il y en a deux, celui du Saint Esprit et celui de notre propre esprit éclairé de Dieu, de sorte qu'en présence de ce double témoignage, il n'est pas possible de douter que l'on soit enfant de Dieu.

Au verset 17, nous voyons combien cette relation d'enfant est réelle, puisqu'elle nous constitue héritiers de Dieu lui-même. Et, en outre, ce qui ajoute au bonheur de posséder l'héritage, c'est que celui-ci est partagé avec Christ: «Cohéritiers de Christ». Mais, en attendant de participer à l'héritage avec Lui, nous participons à la souffrance qu'il a rencontrée au milieu de l'état de choses où se trouve ce pauvre monde: «Si, du moins, nous souffrons avec lui, afin que nous soyons aussi glorifiés avec lui». Ce sont, pour ainsi dire, des souffrances d'héritiers. C'est comme un jeune homme riche, encore mineur, qui possède de grands biens, mais placés momentanément dans de mauvaises mains. Il souffre de l'état actuel des choses, désirant ardemment le moment où il sera personnellement mis en possession de son héritage.

(Versets 18-23) — L'apôtre, ayant montré que le chrétien souffre avec Christ, expose maintenant que les souffrances qu'il endure ainsi et qu'il appelle les souffrances du temps présent, ne sont pas dignes d'être comparées avec la gloire à venir qui doit nous être révélée. Il y aura beaucoup plus de gloire à partager l'héritage avec Christ qu'il n'y a de souffrances actuelles avec Lui en attendant. Il ne faut pas confondre ces souffrances du temps présent que nous partageons, avec Christ, avec celles que nous pouvons nous attirer par nos propres fautes. Sans doute, nous pouvons éprouver, même pour celles-ci, les compassions de Christ mais, ce n'est pas souffrir *avec Lui*.

Au verset 19, l'apôtre dit que la vive attente de la création attend la révélation des fils de Dieu. Les hommes sont loin de se douter d'une telle situation. Sans doute, ils peuvent soupirer après un temps meilleur, mais au lieu de penser que ce temps doit coïncider avec la révélation en gloire des enfants de Dieu, ils penseraient plutôt qu'en se débarrassant des témoins de Dieu et de Dieu lui-même, ils y arriveraient. Mais nous avons ici le point de vue de Dieu sur l'ensemble de la création, créatures et choses. La révélation des fils de Dieu est le jour où ils seront manifestés au monde pour ce qu'ils sont, avec toute la gloire inhérente à la condition de fils. Aujourd'hui, comme il est dit en Colossiens 3, notre vie est cachée avec le Christ en Dieu, mais quand le Christ sera manifesté, alors nous serons manifestés avec lui en gloire.

Le verset 20 nous montre que c'est Adam qui, par sa chute, a assujéti la création à la vanité. Il n'y a pas eu un acte de volonté de la création pour cela, aussi il y a une espérance

qu'elle sera affranchie de la servitude de la corruption. Cela ne veut pas dire qu'elle ait conscience de cette espérance. Elle peut soupire et être en travail inconsciemment, comme nous le verrons plus loin, mais c'est tout. Ici, c'est Dieu qui nous dit qu'il y a une telle espérance pour elle, comme il nous a dit que cette espérance se réaliserait au jour de la révélation des fils de Dieu. Les écrits des prophètes sont remplis de déclarations relatives à cette délivrance dont le règne millénaire sera la glorieuse manifestation.

Les enfants de Dieu seront glorifiés, et cette gloire coïncidera avec la libération de la servitude de la création. La création jouira, non de la gloire des enfants de Dieu, mais de la liberté qu'apportera cette gloire. Ainsi, le loup et l'agneau habiteront ensemble. Ils ne seront pas glorifiés, mais le loup ne sera plus féroce, et l'agneau n'en aura plus peur. Ils participeront à la liberté de notre gloire.

Dans les versets 22 et 23, il est dit que toute la création ensemble soupire et est en travail. L'homme, par son ambition, a forcé toutes choses, et, au figuré, tout soupire et travaille. La création est comme une chaudière à vapeur, surchauffée au delà de sa tension normale. Et nous aussi, enfants de Dieu, nous soupirons en nous-mêmes, d'abord comme faisant partie de la création dont nous sommes l'organe intelligent, mais surtout parce que les prémices de l'Esprit nous ont déjà fait goûter quelque chose de la délivrance, et nous attendons l'adoption, la délivrance de notre corps. La réception de notre corps glorieux sera le couronnement de notre adoption. Nos corps mortels seront vivifiés à cause de son Esprit qui habite en nous. En attendant, nous gémissons de nous trouver avec une vie ressuscitée dans un corps qui ne l'est pas.

(Versets 24-27) — Les versets 24 et 25 nous montrent, comme le font beaucoup d'autres passages de la Parole, que le salut n'est complet que lorsqu'il s'applique au corps, aussi bien qu'à l'âme. Ainsi envisagé, il est encore à venir, mais comme nous sommes parfaitement sûrs de cette plénitude du salut de nos personnes, nous pouvons l'attendre avec patience.

Dans les versets 26 et 27, nous avons le complément des opérations du Saint Esprit en nous. Aux versets 12 et 13, nous avons vu le Saint Esprit nous rendant capables de faire mourir les actions du corps; au verset 14, il est la puissance de notre marche comme fils; aux versets 15 et 16, il est le témoin de notre adoption; au verset 23, il est les prémices de notre corps glorieux; ici, il est le soutien de notre faiblesse.

Notre infirmité actuelle est telle que nous ne savons pas ce qu'il faut demander comme il convient, et combien cela est vrai dans notre expérience pratique, que de choses peuvent être demandées mal à propos, mais l'Esprit en nous nous fait éprouver des besoins que notre grande faiblesse ne nous permettra peut-être d'exprimer que par des soupirs. Et alors, comme intercesseur, il s'empare de ces soupirs, et va porter à Dieu nos vrais besoins, et Dieu, sondant nos coeurs, connaît la pensée de l'Esprit qui intercède pour nous selon Dieu. Combien c'est consolant et encourageant pour nous!

(Versets 28-39) — Ici, s'ouvre la troisième partie du chapitre qu'on pourrait intituler: «Dieu pour nous».

On trouve tout de suite dans l'expression: «nous savons», un contraste avec le «nous ne savons pas», du verset 26. Le «nous savons» est le terme technique de la foi; le «nous ne savons pas» est celui de notre infirmité pratique. Nous savons que toutes choses, sans exception, entre les mains de Dieu, travaillent ensemble pour le bien de ceux qui l'aiment. Ce n'est pas affaire de progrès spirituels, c'est une certitude pour la foi, dès le commencement de la vie chrétienne. On ne peut pas dire d'une chose quelconque: celle-ci ne peut pas concourir à notre bien, non, il est dit «toutes choses». Dieu sait se servir de tout, même de nos infidélités, quelque regrettables qu'elles soient, pour produire le bien.

Et quand Dieu parle des siens, il veut bien les appeler «ceux qui aiment Dieu». Il y a une telle classe de personnes dans le monde. Nous, nous sommes heureux de nous appuyer sur le fait que c'est Dieu qui nous aime, mais lui nous nomme ceux qui aiment Dieu, et ce sont ceux-là qui sont appelés selon son propos.

Or, ce propos nous ramène en arrière jusqu'avant la fondation du monde (Ephésiens 1: 4). Et cela est d'autant plus remarquable que le sujet de l'épître aux Romains ne comporte pas de parler des conseils de Dieu. Or donc, ceux que Dieu a préconnus, c'est-à-dire qu'il a connus à l'avance, dans ses conseils éternels, il les a prédestinés à un avenir glorieux qui n'est rien moins que d'être conformes à *l'image* de son Fils, afin qu'il soit premier-né entre plusieurs frères. Quand la Parole présente l'humanité du Seigneur, elle dit que le Fils a été envoyé en *ressemblance* de chair de péché, pour sauvegarder sa pureté et sa sainteté essentielles, et quand elle parle de notre position en gloire, elle présente la conformité à *l'image* du Fils, pour sauvegarder sa divinité, cette image étant en rapport avec la forme glorieuse de son humanité. Au reste, ici, premier-né est un titre glorieux. En toutes choses, il a la première place.

Le verset 30 est une admirable chaîne, dont le premier anneau se rattache aux conseils de Dieu avant les temps, et le dernier se soude à la gloire. Et tous les chaînons sont l'oeuvre de Dieu, selon la force de l'expression: «Il les a». Il les a prédestinés, il les a appelés, il les a justifiés, il les a glorifiés. Il s'agit de l'accomplissement, par Dieu, de ses propres conseils, de sorte que tout est aussi sûr que lui-même.

Après de telles déclarations, peut-il rester une crainte quelconque dans nos coeurs quant à nos difficultés présentes? «Que dirons-nous donc à ces choses? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?» Celui qui, dans son grand amour, a fait le plus, ne fera-t-il pas le moins? «Celui même qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec Lui?» «Librement» exprime que ce n'est pas à regret que Dieu ajoutera tout ce qui est nécessaire pour le temps présent. L'éternité est assurée, le présent ne le serait-il pas? Et «toutes choses» sont données *avec* Christ. Ce «avec» est plus que «en même temps» que Christ. Ici, il n'est pas dit, comme, en Luc 12, à propos du royaume que toutes ces choses nous seront données *par-dessus*, non, toutes les choses que Dieu ajoute au don de son Fils, Dieu nous les donne *avec* lui. Christ se trouve identifié avec tout ce que Dieu nous donne, de sorte qu'en jouissant de tous ces dons divers, nous le faisons dans la jouissance du don de Jésus lui-même. Ainsi, même un morceau

de pain nous est donné avec Jésus. En jouissant des bontés de Dieu, nous jouissons de Celui que Dieu nous a donné.

Le verset 33 montre que nous sommes inattaquables dans la position que Dieu, nous a faite. La question posée ici n'est pas: «Qui accusera les élus?» mais: «Qui tentera accusation contre des élus de Dieu?» C'est Dieu qui est en cause. De même, puisque c'est Dieu qui justifie, où trouvera-t-on une autorité supérieure qui puisse condamner? Il est remarquable que le passage d'Esaië 50: 7, 8, auquel il est fait allusion ici et qui là s'applique directement à Christ, nous est appliqué à nous-mêmes, tant il est vrai que le croyant a la même part que Christ. Lui avait les hommes et Satan contre lui, mais Il pouvait dresser sa face comme un caillou, car Dieu le justifiait en vertu de ses propres perfections. Et nous, nous sommes aussi justifiés par Dieu, en vertu de l'oeuvre de la rédemption et vus en Christ, au travers de ses perfections, nous n'avons pas plus à craindre que Lui.

Cette oeuvre de la rédemption est rappelée au verset 34: «C'est Christ qui est mort», mais il est aussitôt ajouté: «Mais plutôt qui est aussi ressuscité, qui est aussi à la droite de Dieu». Un Christ qui serait resté dans la mort aurait été un Christ impuissant, mais sa résurrection et sa séance à la droite de Dieu, parlent de puissance, et c'est un tel Christ qui intercède pour nous. L'expression: «intercède» indique une action continuelle de la sacrificature de Christ dans la gloire. Il n'est pas dit qu'il intercédera quand nous le lui demanderons. Hélas! que de fois nous oublierions de le faire!

Au verset 35, vient la question: «Qui est-ce qui nous séparera de l'amour du Christ? Tribulation, ou détresse, ou persécution, ou famine, ou nudité, ou péril, ou épée?» Ce sont des choses ordinaires que nous pouvons rencontrer sur notre chemin, mais il n'y a aucune de ces choses que Lui n'ait éprouvée, lorsqu'il était sur la terre l'homme de douleurs, et le rejeté des hommes. Il est entré en grâce pour nous dans toutes ces choses, et lorsque nous sommes appelés à les traverser à notre tour, il y entre en sympathie avec nous.

Le verset 35 rappelle une parole du Psaume 44, pour exprimer l'estimation que le monde fait de nous à cause de Christ. Pour lui, nous sommes bons pour la boucherie. N'est-ce pas ce qui s'est manifesté à la croix, et qui s'est aussi répété avec les martyrs lorsqu'ils étaient traités comme des brebis de tuerie? Mais ils ont résisté jusqu'au sang, et ils ont été plus que vainqueurs par Celui qui les a aimés et en suivant le même chemin que lui. Oui, dans toutes ces choses énumérées ici, nous sommes plus que vainqueurs par Lui. Après la victoire, nous constatons que nous avons gagné quelque chose dans ces difficultés, de sorte que nous sommes effectivement *plus* que vainqueurs.

Dans les deux derniers versets du chapitre, l'apôtre jette un défi aux choses extraordinaires de pouvoir nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur. Nous avons vu, au verset 35, que lorsqu'il s'agit des choses ordinaires, c'est l'amour de Christ qui est envisagé, l'amour de Celui qui a traversé ces choses avant nous et, ici, en présence des choses extraordinaires, l'amour de Dieu se manifeste comme supérieur à ces choses, cet amour qui a eu sa parfaite expression dans le Christ Jésus, notre Seigneur.

Toutes les choses ou les êtres, énumérés dans ces deux versets, sont postérieurs au temps où Dieu, dans son amour en Christ, avait tout décidé pour nous amener dans la même gloire que son Fils. Ces choses arrivent donc trop tard pour s'opposer aux conseils de Dieu, et il ne peut y avoir aucun cas de force majeure pouvant nous séparer de l'amour de Dieu.

En prenant ces choses une à une, on voit, en effet, ce qui suit: la mort est impuissante, parce que Christ l'a annulée; la vie, avec ses dangers et ses difficultés, n'est qu'une occasion de nous rendre plus que vainqueurs; les anges élus sont nos serviteurs, et les anges de Satan ne peuvent agir que sous le contrôle de Christ; les principautés malignes, Christ en a triomphé à la croix; quant aux principautés ou autorités terrestres, elles sont entre les mains de Dieu; les choses présentes concourent toutes à notre bien; les choses à venir, c'est pour nous la gloire; les puissances, Christ en est le Seigneur; la hauteur, il n'y a rien au-dessus de Christ, assis au-dessus de tous les cieux après une entière victoire; la profondeur, Christ y a été pour nous, jusque dans la mort; aucune autre créature, quel que soit le caractère envisagé dans un être quelconque, même Satan, Christ le domine; de sorte que rien ne peut nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur.

Ainsi, le chapitre a commencé par la déclaration de l'impossibilité de nous condamner devant Dieu, et il termine en disant que rien ne peut nous séparer de son amour. La première de ces choses dépend du fait que nous sommes en Christ devant Dieu, et la seconde de ce que Dieu est pour nous, en Christ.

Chapitre 9

Nous entrons maintenant dans la troisième division de l'épître.

Les premiers chapitres ont placé tous les hommes; Juifs et gentils, au même niveau, soit quant à la culpabilité, soit quant au moyen de justification par grâce. Il s'agit maintenant de montrer comment cette doctrine de la justification par la foi se concilie avec les promesses inconditionnelles faites aux Juifs. Il faut, en effet, remarquer que si la désobéissance des Juifs sous la loi les privait des bénédictions établies selon les termes de cette loi, cela ne pouvait annuler les promesses faites sans condition à Abraham, de sorte qu'il restait là un point à éclaircir. C'est le but des chapitres 9 à 11 de notre épître.

(Versets 1-3) — La manière dont l'apôtre introduit son sujet est bien remarquable. Il invoque Christ, sa conscience et le Saint Esprit comme témoins de la grande affection qu'il a pour son peuple. On pouvait l'accuser de renier sa nation, alors qu'il avait une grande tristesse et une douleur continuelle dans son cœur à cause d'elle, en voyant son état d'incrédulité. Il n'était pas resté en arrière de Moïse dans son affection pour son peuple. Si Moïse avait pu dire, en effet, en Exode 32: «Pardonne-leur, sinon efface-moi de ton livre», Paul dit ici que lui-même avait «souhaité d'être, par anathème, séparé du Christ pour ses frères, ses parents selon la chair». Vouloir se sacrifier ainsi indiquait une affection ardente, mais qui devait demeurer stérile, attendu que Christ seul avait la capacité et le pouvoir de se donner pour d'autres.

(Versets 4-5) — Après cela, il énumère tous les privilèges de sa nation, en dehors de toute question de responsabilité: ils sont *Israélites*, c'est-à-dire descendants d'Israël, nom de distinction donné à Jacob, en Genèse 32. Comme peuple, ils ont *l'adoption*, puisqu'en Exode 4, l'Eternel dit à Pharaon: «Israël est mon fils, mon premier-né». Ils ont *la gloire*, en tant que la présence de Dieu en gloire avait été au milieu d'eux. Ils avaient été honorés de plusieurs *alliances* avec Dieu qui même en avait promis une nouvelle. Ils avaient eu *la loi* au Sinaï, et le *service divin* avait été réglé pour eux par Dieu lui-même dans les ordonnances lévitiques. Ils étaient héritiers des *promesses*. Leurs ancêtres, *les pères*, avaient été des hommes distingués entre tous, à partir d'Abraham, Isaac, Jacob, etc.

Mais le plus glorieux de leurs privilèges avait été que de leur nation, selon la chair, était issu le Christ qui est sur toutes choses Dieu béni éternellement. Il était impossible à l'apôtre d'oublier ces choses.

(Versets 6-13) — Dans ces versets, l'apôtre montre que les voies de Dieu envers Israël ont à leur base deux grands principes: l'autorité de sa Parole et la souveraineté de Dieu quant à l'élection.

Les Juifs se réclamaient du titre d'enfants d'Abraham selon la chair et en déduisaient leur droit aux promesses. Mais, en fait, il y avait d'autres descendants d'Abraham, tels qu'Ismaël et Esaü, qui auraient pu revendiquer le même droit pour leur postérité s'il n'y avait pas eu, en outre, en faveur des Juifs, l'autorité de la parole de Dieu. Il y avait, en effet, une parole de promesse en Genèse 18: 10, confirmée en Genèse 21: 12, où nous lisons: «En Isaac, te sera appelée une semence».

Puis, quant au principe de l'élection qui repose sur la souveraineté de Dieu, l'apôtre rappelle non seulement Isaac, choisi plutôt qu'Ismaël, mais aussi Jacob, choisi plutôt qu'Esaü.

A l'égard d'Ismaël, on pouvait objecter qu'il n'était pas de la même mère qu'Isaac, mais il n'en était pas de même pour Jacob et Esaü, qui étaient même jumeaux. Cependant, le propos de Dieu, sur le principe de l'élection, déclare avant leur naissance, avant qu'ils eussent rien fait de bon ou de mauvais, que le plus grand serait asservi au plus petit. L'apôtre cite en même temps Malachie 1: 2, 3, en disant: «Ainsi qu'il est écrit: J'ai aimé Jacob et j'ai haï Esaü». Il faut remarquer ici que, si l'asservissement du plus grand au plus petit a été prononcé avant la naissance de Jacob et d'Esaü, l'affirmation d'avoir aimé l'un et haï l'autre n'a été prononcée que douze siècles après leur mort et est en rapport avec ce qu'ils avaient manifesté dans leur vie. Jamais la Parole ne dirait que Dieu a haï quelqu'un avant sa naissance, mais quand ce quelqu'un a fait lui-même son histoire, Dieu juge sa vie. Esaü s'était montré profane en méprisant son droit d'aînesse, tandis que Jacob, malgré ce qu'il y avait de tortueux dans ses voies, avait pourtant montré qu'il estimait comme une bénédiction de faire suite à la lignée des pères.

(Versets 14-16) — Le raisonnement humain dira à ce sujet qu'il y a de l'injustice en Dieu, en ce qu'il choisit l'un et laisse l'autre. L'apôtre y répond en donnant une preuve du contraire, tirée de l'histoire du peuple juif, et montrant que Dieu, au lieu de faire apparaître la justice,

ce qui lui était bien facile, en détruisant le peuple, a préféré faire apparaître sa miséricorde. Après le veau d'or, en effet, et sur l'intercession de Moïse, Dieu use de sa souveraineté pour faire miséricorde au peuple, au lieu de le consumer comme il le méritait: «Je ferai miséricorde à celui à qui je fais miséricorde, et j'aurai compassion de qui j'ai compassion» (Exode 33: 19). Or, si tout détruire eut été de la justice, on ne peut pas en déduire que faire miséricorde soit de l'injustice, même si cette miséricorde est limitée dans ses effets, car Dieu est toujours maître de faire ce qu'il veut, et s'il veut faire miséricorde, cela dépend de lui seul. «Ce n'est donc pas de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde». Le peuple avait voulu le veau d'or, il avait couru après l'idolâtrie, c'était tout ce qu'il avait pu faire, de sorte que s'il a subsisté, cela n'était dû qu'à la miséricorde de Dieu, car, sans cela, Moïse et Josué seuls eussent été épargnés.

(Versets 17, 18) — Ici, l'apôtre présente un autre côté des voies de Dieu en rappelant ce qui est arrivé à Pharaon. Celui-ci s'était moqué de Dieu en disant: «Qui est l'Eternel pour que j'obéisse à sa voix et que je laisse aller Israël? Je ne connais pas l'Eternel, et je ne laisserai pas non plus aller Israël» (Exode 5: 2). Puis, sous les coups de la verge divine, qui révélaient la puissance de Celui qu'il disait ne pas connaître, il endurecissait son cœur. A la suite des cinq premières plaies, on retrouve toujours cette parole: «Et Pharaon endurecissait son cœur». Alors, après un temps de patience prolongé, Dieu exécute sur lui un jugement moral: Il endurecissait le cœur du Pharaon (Exode 9: 12). C'est ainsi que Pharaon se trouva suscité, pour que Dieu montrât en lui sa puissance, c'est-à-dire qu'il est Dieu et qu'il est inutile à un ver de terre d'essayer de lui jeter un défi. Et cette démonstration a été faite sur un grand de la terre, pour que toute la terre apprenne la puissance de Dieu.

Le verset 18 conclut en disant: «Ainsi donc il fait miséricorde à qui il veut, et il endurecissait qui il veut». La force du passage est dans l'expression «il veut». Il a voulu faire miséricorde à son peuple et endurecissait le cœur du Pharaon, alors que la simple justice aurait été de les consumer tous deux.

(Versets 19-21) — A cela, le raisonnement humain objectera encore que, puisque Dieu est souverain et que c'est sa volonté qui s'exécute quand même, il n'a pas à se plaindre. Ceci dépasse les bornes de ce qui est permis à une créature. C'est faire comme Job qui, pour se justifier, accusait Dieu. Il faut dès lors faire taire la créature par un argument sans réplique. A Job, Dieu dit: «D'aucune de ses actions, il ne rend compte» (Job 33: 13). Ici, il dit: «Qui es-tu, toi, ô homme, qui contestes contre Dieu?» Un peu d'argile, inerte entre les mains du potier, c'est-à-dire ayant perdu tous ses droits par son péché et entièrement à la merci de Dieu. Le potier est libre, l'argile ne peut raisonner.

(Versets 22-29) — La pensée du verset 22 se rapporte au cas de Pharaon. On peut être étonné de l'expression: «Dieu voulant montrer sa colère», mais nous devons nous souvenir que la colère de Dieu contre le mal fait partie de sa gloire, surtout si l'on se rappelle qu'elle s'exécute après l'exercice de la patience. Nous avons déjà vu, au chapitre 1, que la colère de Dieu était révélée du ciel, et, au chapitre 2, que l'homme, par son impénitence, s'amassait pour lui-même «la colère, dans le jour de la colère et de la révélation du juste jugement de

Dieu». Beaucoup d'autres passages de la Parole nous avertissent de cette colère, tels que Jean 3: 36; Colossiens 3: 6; 1 Thessaloniens 1: 10, etc.

Dieu a donc supporté avec une grande patience des vases de colère, tels que le Pharaon et d'autres, tout préparés pour la destruction. Ce n'est pas Dieu qui les a ainsi préparés; ils se sont préparés eux-mêmes, par leur dureté et leur coeur sans repentance (Romains 2: 5), à servir de manifestation de la colère et de la puissance de Dieu, pour sa gloire.

Mais le verset 23 nous présente un autre côté de la gloire de Dieu, appelé «les richesses de sa gloire» et, ici, c'est Dieu lui-même qui a préparé d'avance des vases de miséricorde et qui, ensuite, les a appelés. Dieu voulait avoir pour lui de tels vases, et il les a préparés à l'avance. Quelqu'un a dit: «Il fallait bien qu'il en préparât, s'il voulait en avoir». Oui, sans l'élection personne ne serait sauvé. Laisse à lui-même, l'homme ne se serait pas tourné vers Dieu, il aurait eu fatalement sa part avec Satan pour l'éternité. Aussi, en remplissant son ciel de bienheureux, Dieu en retirera une gloire toute particulière, comme il est dit en Ephésiens 1: 6 «A la louange de la gloire de sa grâce», et, au verset 18: «Et quelles sont les richesses de la gloire de son héritage dans les saints».

Le verset 24 montre que, lorsqu'il s'agit des vases de miséricorde, toute l'oeuvre est de Dieu. C'est Dieu qui les avait préparés d'avance pour la gloire, c'est Lui aussi qui les a appelés. Cet appel est direct pour chacun de ces «nous» de notre verset. Il l'avait été pour Paul, selon qu'il le rappelle en Galates 1: 15: «Dieu, qui m'a mis à part dès le ventre de ma mère et qui m'a appelé par sa grâce». Il était mis à part, dans la pensée de Dieu, dès sa naissance, et quand le moment voulu a été là, Dieu l'a «appelé» directement et personnellement sur le chemin de Damas.

Le «nous» de notre verset est un des rares exemples où l'expression renferme tous les élus. Dans d'autres épîtres, telles que les Galates et les Ephésiens, par exemple, le «nous» s'applique aux Juifs devenus chrétiens, et le «vous» aux gentils. Mais ici, c'est l'ensemble de tous ceux que Dieu a préparés d'avance pour la gloire et qu'il a appelés, soit d'entre les Juifs, soit d'entre les gentils.

Au reste, cet appel général, ainsi que le montrent les versets 25 et suivants, était confirmé par les Ecritures, que les Juifs possédaient et qui avaient pour eux une autorité irréfutable. L'apôtre cite premièrement Osée 2: 23, mais il le cite d'après la version des «Septante»: «J'appellerai mon peuple celui qui n'était pas mon peuple, et bien-aimée celle qui n'était pas bien-aimée». Dans notre version, nous avons: «Je ferai miséricorde à Lo-Rukhama, et je dirai à Lo-Ammi: Tu es mon peuple, et il me dira: Mon Dieu».

Au verset 26, l'apôtre cite aussi Osée 1: 10 «Et il arrivera que dans le lieu où il leur a été dit: Vous n'êtes pas mon peuple, là ils seront appelés (non pas mon peuple) fils du Dieu vivant».

Pour nous, à première vue, nous appliquerions ces deux citations à Israël restauré, mais l'apôtre y trouve que la pensée de Dieu s'y étend aussi aux nations. L'apôtre Pierre se sert aussi de ces passages d'Osée pour les appliquer à des chrétiens sortis d'entre les Juifs.

La souveraineté de Dieu avait donc préparé pour la gloire des vases de miséricorde pris d'entre les Juifs et d'entre les gentils, et le témoignage des Ecritures confirmait que la pensée de Dieu englobait aussi les gentils. Les Juifs n'avaient donc qu'à accepter cette souveraineté de Dieu.

Quant à eux, comme peuple, ils devaient aussi savoir par leurs propres Ecritures, que ce n'était pas la masse qui serait bénie à la fin. L'apôtre cite, à cet effet, Esaïe 10: 22, 23, pour montrer que c'est un résidu seul qui sera sauvé au jour où le Seigneur fera une affaire abrégée sur la terre, c'est-à-dire au jour du jugement rapidement exécuté, comme une chose en laquelle Dieu ne prend pas plaisir. Puis, l'apôtre cite encore, dans le même but, Esaïe 1: 9.

Ainsi donc, ni pour les Juifs, ni pour les gentils, le salut ne s'applique à la masse, mais aux individus.

(Versets 30-33). — Ici, l'apôtre nous donne la cause de la différence qui existe entre les Juifs et les gentils, relativement à la justice. Les nations ne poursuivaient en aucune manière la justice, et elles ont trouvé, c'est-à-dire il a été mis à leur disposition, la justice de Dieu, ce grand sujet de notre épître, et cela, sur le principe de la foi. Israël, au contraire, poursuivant une loi de justice, n'est pas parvenu à accomplir cette loi, parce que ce n'a point été sur le principe de la foi, mais comme sur le principe des oeuvres, et, sur ce terrain-là, ils ont heurté contre la pierre d'achoppement, qui était Christ en grâce. L'apôtre cite Esaïe 8: 14 et 28: 16. Le premier de ces passages contient la déclaration que l'Eternel met en Sion une pierre d'achoppement et un rocher de chute, dans la personne d'un Sauveur venu, non pas pour les justes, mais pour les pécheurs, et le second passage déclare que celui qui croit en lui ne sera pas confus.

L'apôtre Pierre cite ces mêmes passages aux croyants auxquels il écrit, et qui étaient sortis d'entre les Juifs. Il leur rappelle cette pierre vivante, élue, précieuse, et que celui qui croit en elle ne sera point confus. Et il ajoute: «C'est pour vous qui croyez qu'elle a ce prix». Pour les autres, hélas! c'est une pierre d'achoppement et un rocher de chute.

Chapitre 10

(Versets 1-4) — Nous avons vu, au chapitre précédent, qu'un résidu seul devait être sauvé en Israël. Ici, le souhait du coeur de l'apôtre et sa prière à Dieu est que ce résidu soit aussi grand que possible. Au chapitre 11: 26, nous verrons que tout Israël sera sauvé, c'est-à-dire l'Israël de Dieu, et non pas l'ensemble de tous les Israélites selon la chair. Tant que le résidu est entouré de méchants en Israël, il demeure résidu au milieu d'eux, mais lorsque le jugement aura fait disparaître ces méchants, alors le résidu deviendra Israël.

L'apôtre dit, au verset 2, que les Juifs avaient du zèle pour Dieu, mais non selon la connaissance. Il en était lui-même un exemple avant sa conversion. Ce zèle avait même été jusqu'à persécuter l'Assemblée, comme il le rappelle en Philippiens 3: 6.

Les Juifs ignoraient la justice de Dieu, telle que nous l'avons dans notre épître, et ils cherchaient à établir leur propre justice, sur le pied de l'obéissance à la loi. Ainsi, ils ne se sont

pas soumis à la justice de Dieu. Ils ne voulaient pas accepter le jugement que Dieu a porté sur l'état de tout homme dans la chair, et surtout de ceux qui, comme Israël, étaient sous la loi. Il en résultait qu'ils n'acceptaient pas non plus le moyen de grâce que Dieu a procuré pour sortir de cet état, c'est-à-dire la rédemption qui est dans le Christ Jésus.

«Car Christ est la fin de la loi en justice à tout croyant». Ce que la loi indiquait en figure dans toutes les ordonnances lévitiques, Christ l'a pleinement accompli, l'ombre des biens à venir a été remplacée par la réalité en Christ, de sorte qu'une fois arrivé à Christ, c'en est fini de la loi, comme l'apôtre le dit en Galates 3: 24: «La loi a été notre conducteur *jusqu'à* Christ».

(Versets 5-13) — Nous avons ici les deux justices, celle de la loi et celle de la foi. Il est bien remarquable que l'apôtre trouve dans les écrits de Moïse, l'expression de la justice qui est sur le principe de la foi, aussi bien que celle qui est de la loi. Pour cette dernière, c'est tout simple: «Celui qui aura pratiqué ces choses vivra par elles», c'est-à-dire qu'il aura la vie sauve. C'est, en quelque sorte, une simple justice humaine. Il n'en est pas de même de la justice qui est sur le principe de la foi. En Deutéronome 30, que cite l'apôtre, tout est perdu pour Israël sur le pied de la responsabilité et de l'obéissance à la loi, mais il y a des promesses pour un résidu repentant, dont Dieu circonscira le cœur aux derniers jours.

Dans notre chapitre, l'apôtre montre que Dieu a devancé la bénédiction pour le croyant, en accomplissant par Christ la rédemption. Dès lors: «Qui montera au ciel?» est un fait accompli en Christ, de même que: «Qui descendra dans l'abîme?» Christ est descendu jusque dans le sépulcre et, ressuscité d'entre les morts, est monté au-dessus de tous les cieux. C'est ce que nous trouvons aussi en Ephésiens 4: 9, 10: «Or, qu'il soit monté, qu'est-ce, sinon qu'il est aussi descendu dans les parties inférieures de la terre? Celui qui est descendu est le même que celui qui est aussi monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplit toutes choses». Il s'en suit que maintenant, pour le croyant, «la parole qui est près de toi, dans ta bouche et dans ton cœur», c'est l'Evangile. C'est là, la parole de la foi qui est prêchée.

Là où cette parole est reçue, elle amène à confesser de bouche Jésus comme Seigneur, et à croire de cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, et alors on est sauvé. La foi, dans le cœur, c'est ce que Dieu voit, et la confession de bouche, c'est ce que les hommes entendent. Et l'Écriture dit: «Quiconque croit en Lui ne sera point confus».

Mais cette dernière déclaration s'appliquant à «quiconque», amène un nouveau développement en rapport avec le sujet général du chapitre. Nous avons déjà vu que cette justice, sur le principe de la foi, n'admet pas de différence entre Juif et Grec; ici, se classe un fait nouveau, Jésus est le Seigneur de *tous*, Juifs ou Grecs, et, dans cette seigneurie, il lui convient d'être riche envers *tous* ceux qui l'invoquent, ainsi que Joël l'avait déjà annoncé: «Car *quiconque* invoquera le nom du Seigneur sera sauvé». Quel bonheur pour nous!

(Versets 14-21) — Ce qui précède nous a montré le caractère universel de l'Evangile. Nous avons vu aussi que cet Evangile met l'âme en rapport avec une personne dont l'autorité est reconnue, c'est le Seigneur, et qu'il s'agit d'invoquer son nom. Mais comment les Juifs invoqueront-ils *celui* en qui ils n'ont pas cru? Et comment croiront-ils en *celui* dont ils n'ont

point entendu parler? Et comment entendront-ils sans quelqu'un qui prêche? Prêcher l'Évangile, c'est prêcher Christ, et pour que quelqu'un le prêche, avec l'approbation de Dieu, il faut qu'il soit envoyé, et on sent très bien ici qu'il s'agit d'être envoyé de Dieu. Aucun homme, ou aucun groupe d'hommes n'est compétent pour envoyer. C'est le maître de la moisson qui pousse des serviteurs dans sa moisson. Les écritures des Juifs avaient déjà dit: «Combien sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix, qui annoncent de bonnes choses». Il est remarquable de constater que la manière de citer ce passage d'Ésaïe 52: 7, montre l'extension que la prédication a prise en faveur des gentils. Il a été, en effet, supprimé dans cette citation l'expression «sur les montagnes», qui aurait appelé l'attention sur les montagnes d'Israël, et la fin du verset, «qui dit à Sion: Ton Dieu règne», qui lui aurait donné un sens restrictif.

«Mais tous n'ont pas obéi à l'Évangile, car Ésaïe dit: Seigneur, qui est-ce qui a cru à ce qu'il a entendu de nous?» Ainsi donc, du temps d'Ésaïe, et même bien avant, comme nous l'avons vu pour Deutéronome 30, de bonnes nouvelles, des nouvelles de bonheur, étaient annoncées à Israël. Ce n'était pas le salut accompli, qui a commencé par être annoncé par le Seigneur, et confirmé ensuite par ceux qui l'avaient entendu, mais c'était le salut à venir sur le pied de la grâce et de la nouvelle naissance, et c'est en face de cette prédication que les Juifs se sont montrés incrédules. «Qui est-ce qui a cru?» La foi seule pouvait les rendre participants des bénédictions annoncées.

Mais «la foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu» (verset 17). La puissance productrice de la foi, c'est la parole de Dieu, cette parole qui est dite vivante et opérante, en Hébreux 4: 12, et qui communique une semence incorruptible, une vie qui ne peut pécher (1 Pierre 1: 23). Ce n'est donc pas en l'homme que se trouve la capacité de croire. La foi est un don de Dieu, et quiconque entend la Parole est responsable de croire, car la puissance est là, et ce n'est qu'en présence de l'incrédulité du cœur qu'elle n'opère pas.

Nous avons vu, dans les versets 15 et 16, que les Juifs avaient été mis à l'épreuve par un témoignage de Dieu qui sollicitait leur foi; le verset 18 nous montre que tous les hommes avaient eu un témoignage de Dieu par la création. C'était le commencement de la vérité de Dieu qui, si elle avait été reçue, aurait été complétée par une plus grande lumière — «leur voix est allée par toute la terre». — Il y a, en même temps, dans ce passage, une figure de la grâce, car comme le soleil se lève et parcourt l'étendue, inondant tout de lumière et de chaleur, ainsi aussi, lorsque Dieu manifeste sa gloire en faisant grâce, il fait proclamer cette grâce dans tout l'univers. Tous les hommes auraient dû connaître Dieu, proclamé dans ses oeuvres, comme nous l'avons vu au chapitre 1: 20, mais il a été méconnu. Ensuite, la loi est intervenue et a été enfreinte, ne produisant que la mort, de sorte que maintenant Dieu, se manifestant en grâce, se fait connaître aux gentils comme aux Juifs.

Les versets 19 à 21 rappellent qu'Israël aurait dû connaître ces choses. Moïse était le premier qui l'avait annoncé en Deutéronome 32: 21, où l'Éternel, après avoir prévu que le peuple le rejetterait, dit: «Je vous exciterai à la jalousie par ce qui n'est pas une nation, et je vous provoquerai à la colère par une nation sans intelligence». Puis Ésaïe s'enhardit tout à fait et dit, en parlant des nations: «J'ai été trouvé...» et en parlant d'Israël, il l'appelle «un peuple

rebelle et contredisant» (Esaïe 65: 1, 2). L'apôtre tire toutes ces citations, tant du Deutéronome que d'Esaïe, passages qui présentent le peuple en état de rébellion contre Dieu, ayant rejeté Christ, et ayant ainsi perdu tout droit à la bénédiction, car la grâce accordée aux nations implique toujours qu'Israël a rejeté le conseil de Dieu.

Chapitre 11

(Versets 1-10) — Après tout ce qui précède, on est amené à se demander, en présence du rejet d'Israël incrédule, si cette réjection est définitive, et l'apôtre donne des preuves qu'il ne peut en être ainsi. D'abord lui-même, personnellement, en est un témoin, puis Israël comme peuple, considéré dans le résidu, a été préconnu, et Dieu ne l'a pas rejeté, car, comme il est dit plus loin: «Les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir» (verset 29).

Dans les versets 2 à 5, l'apôtre rappelle le cas d'Elie qui se croyait seul fidèle au temps d'Achab et de Jézabel, et qui fait requête à Dieu contre *Israël*, en contraste avec Moïse (Exode 32). Elie, découragé, se croyait seul, et pourtant, il savait qu'Abdias avait préservé cent prophètes de l'Eternel pour les faire échapper à la méchanceté de Jézabel (1 Rois 18). Alors l'Eternel lui révèle qu'il s'est réservé sept mille hommes — un nombre complet — qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal. Ce résidu n'avait pas la force de se montrer publiquement pour l'Eternel, mais il lui était tenu compte de s'être abstenu de participer à l'idolâtrie. Dieu ne se laisse jamais sans témoignage, et il connaît ses témoins avant que ceux-ci soient publiquement manifestés. C'est, ce que dit notre verset 5: «Ainsi donc, au temps actuel aussi, il y a un résidu selon l'élection de la grâce». Effectivement, il y avait, du temps de l'apôtre, des milliers de Juifs qui, individuellement, avaient cru, et formaient ce résidu.

Le verset 6 rappelle que c'est par grâce que Dieu se suscite des témoins fidèles, de sorte que le principe des oeuvres est totalement exclu, autrement ce ne serait pas la grâce; c'est pourquoi, au verset 7, Israël, ayant voulu se placer sur ce principe des oeuvres, n'a rien obtenu. Mais le groupe, préconnu de Dieu parmi les Juifs, l'élection qui est sur le principe de la grâce, l'a obtenu, et les autres ont été endurcis. Au reste, cet endurcissement avait aussi été prévu par l'Ecriture, comme le rappellent les versets 8 à 10. Moïse, d'une part, en Deutéronome 29: 4, Esaïe, d'autre part, en 29: 10, ainsi que le Psaume 69: 22, avaient prédit cet endurcissement.

(Versets 11-15) — L'apôtre révèle ici que les Juifs n'ont pas bronché, afin qu'ils tombassent sans retour, mais il fallait que les voies de Dieu relativement aux nations s'accomplissent. Nous avons déjà vu que c'est lorsque Israël est mis de côté que la bénédiction s'étend aux nations. Par la chute des Juifs, le salut parvient aux nations, pour exciter les Juifs à la jalousie (verset 11).

Dans les versets suivants, l'apôtre signale les richesses des voies de Dieu. Si la chute des Juifs est une occasion d'enrichir le monde, quelle ne sera pas leur plénitude, c'est-à-dire le moment où l'ensemble des bénédictions qui leur ont été promises sur le pied de la grâce, leur seront accordées? Ce sera comme un surcroît de richesses pour les nations. «Car si leur réjection est la réconciliation du monde, quelle sera leur réception, sinon la vie d'entre les

morts?» A ce moment, en effet, tout sera moralement renouvelé en puissance de résurrection: Israël, restauré, vivifié, selon Ezéchiel 37; les nations bénies sur la terre, la création délivrée de la servitude de la corruption, l'Eglise glorifiée et manifestée avec Celui qui l'a unie à Lui dans son triomphe sur la mort. Ce sera bien vraiment alors, à tous les points de vue, la vie d'entre les morts.

En attendant, Paul, tout en faisant valoir son ministère comme apôtre des nations, nous montre l'intérêt constant qu'il porte à son peuple, qu'il appelle ici sa chair, qu'il voudrait exciter à la jalousie, de sorte que plusieurs d'entre ce peuple, fussent sauvés.

(Versets 16-22) — Nous entrons ici dans un nouveau sujet quant à la position dispensationnelle d'abord des Juifs et ensuite des gentils, en témoignage sur la terre.

Nous avons vu, dans ce qui précède, que Dieu a fait à Abraham des promesses de bénédiction à la suite de sa foi et qu'il n'a attaché aucune condition à leur accomplissement. C'est l'histoire de cet accomplissement des promesses qui nous est donnée ici sous la figure d'un arbre, un olivier, dont Abraham était la racine. Cette racine prenant sa nourriture en Dieu même, dans sa parole immuable, ne peut manquer de se développer: la racine est sainte. Abraham, le premier, saisissant la promesse par la foi, a goûté les prémices des bénédictions à venir. Ces prémices sont saintes, la masse ou les branches le sont aussi. Au point de vue de la mise à part par Dieu et pour Dieu, cet arbre des promesses était saint, racine, tronc et branches. Voilà l'aspect général de cet arbre. Et, en passant, nous pouvons remarquer que cet arbre, étant un olivier, est celui qui produit la graisse par laquelle Dieu et les hommes sont honorés (Juges 9: 9).

Le tronc et les branches de cet arbre ont été Israël, les descendants directs d'Abraham, car il s'agit ici de ce qui se manifeste sur la terre, extérieurement, et non de la descendance spirituelle d'Abraham comme père des croyants. Or, il est arrivé que *quelques-unes* des branches ont été arrachées, non pas toutes, puisqu'il restait un résidu selon l'élection de la grâce, dont Paul faisait partie, et un olivier sauvage (les gentils) a été enté au lieu de ces branches, toujours au point de vue du témoignage sur la terre. Cet olivier sauvage est devenu coparticipant de la racine et de la graisse de l'olivier, de ce qu'il y avait de saint et de divin dans l'arbre, mais sur un principe de grâce qui exclut toujours la vanterie. Ce n'est donc pas que les nations soient quelque chose de plus ou de meilleur que les Juifs; non, elles sont simplement devenues objets de grâce et rattachées, comme telles, à la racine qui est toute de grâce. Il importe que les rôles ne soient pas renversés. C'est la racine qui porte l'olivier sauvage, et non l'olivier sauvage qui porte la racine. Remarquons aussi que ce n'est pas la greffe qui est bonne, c'est la racine.

Si des branches de l'olivier franc ont été arrachées, c'est à cause de leur incrédulité, et les gentils ont été amenés à jouir des richesses naturelles à l'arbre des promesses, mais ils ne sont debout que sur le principe de la foi, de sorte qu'ils n'ont pas à s'enorgueillir.

Le verset 21 montre que si les gentils abandonnent ce principe, ils perdront leur place dans l'arbre des promesses, comme les Juifs incrédules ont perdu la leur. Ils sont donc invités

à considérer la bonté de Dieu pour y persévérer sur le pied de la foi, sans quoi les branches de l'olivier sauvage seront coupées à leur tour.

(Versets 23-29) — Quant aux branches juives retranchées à cause de leur incrédulité, il y a encore de l'espoir pour elles, parce que Dieu est puissant pour les enter sur leur propre olivier, toujours sur le principe de la foi, c'est-à-dire pour les rétablir de nouveau dans la position qu'elles occupaient normalement dans l'arbre des promesses.

D'ailleurs, le verset 25 révèle à cet égard un mystère qui correspond à l'accomplissement d'un conseil positif de Dieu, de sorte que les gentils n'avaient pas à s'en prévaloir, c'est que «un endurcissement *«partiel* (toujours la pensée que quelques-uns n'ont pas été endurcis) est arrivé à Israël jusqu'à ce que la *plénitude* des nations soit entrée». Le mot «plénitude» ne veut pas dire toutes les nations, mais la totalité de ceux qui sont introduits sur le pied de la foi.

Après cela, comme le déclarent les versets 26 et 27, tout Israël sera sauvé, c'est-à-dire sera sauvé comme un tout. Le résidu, formé de ceux qui croiront, sera amené comme étant le peuple de Dieu, reconnu de Lui, en relation avec Lui. Christ sortira de Sion comme du siège de sa puissance et détournera l'impiété de Jacob, l'établissant en grâce dans le bénéfice de la nouvelle alliance: «J'ôterai leurs péchés».

Les versets 28 et 29 montrent qu'Israël n'est pas rejeté, car tout en étant ennemis en ce qui concerne l'Évangile pour le temps présent, celui de l'appel des nations, les Israélites sont pourtant bien-aimés à cause des pères. Dieu ne se repent pas de ses conseils de grâce, ni de l'appel qui doit en assurer l'exécution.

(Versets 30-36) — Puis, dans les versets 30 à 32, nous voyons que, si le conseil de Dieu demeure immuable, la manière dont ce conseil s'accomplit fait ressortir la sagesse merveilleuse de Dieu et provoque le cri d'admiration et de louange des versets 33 à 36.

Les gentils sont restés longtemps dans la désobéissance de l'incrédulité, mais Dieu intervient en grâce. Alors les Juifs s'opposent à cette grâce et perdent tout *droit* aux promesses par leur incrédulité. Sans doute, les promesses demeurent et doivent s'accomplir, puisqu'elles sont inconditionnelles, mais un Juif, de même qu'un pauvre gentil, doit recevoir l'effet de la promesse sur le pied de la pure miséricorde et de la souveraine grâce de Dieu. Ce n'est pas que la pensée de Dieu ait changé à l'égard de l'accomplissement de ses promesses, car lorsqu'il les a faites sans condition, il était déjà dans sa pensée de les réaliser par pure miséricorde, tant à l'égard des Juifs qu'à l'égard des gentils. Dès lors, dans ses voies, *tous* ont été renfermés sous la désobéissance, afin de faire miséricorde à *tous*. C'était le seul moyen d'assurer l'effet des promesses. On voit là combien Dieu est riche et sage, et comme il connaît bien le cœur de l'homme, incapable de rien produire et même de rien recevoir, si ce n'est sur le pied de la grâce. C'est pourquoi l'apôtre rappelle qu'une telle pensée, ainsi que les voies qui en ont assuré la réalisation, est *de* Dieu seul. C'est aussi *par* Lui seul qu'elle a pu s'accomplir, en donnant son Fils, et c'est *pour* sa gloire que tout sera manifesté, ainsi que *pour* la satisfaction de son propre cœur. Aussi: «A lui soit la gloire éternellement. Amen».

Ainsi se termine cette merveilleuse partie de notre épître qui déroule devant nous, les conseils et les voies de Dieu en grâce pour l'humanité tout entière, avec une ampleur de vues incomparable. Ainsi aussi est conciliée la grâce souveraine et universelle de Dieu avec les privilèges particuliers d'Israël, basés sur la fidélité de Dieu.

Chapitre 12

(Versets 1-5) — Nous arrivons à la quatrième division de l'épître, renfermant des exhortations pratiques en rapport avec ce qui a été enseigné dans les trois premières parties.

Ces exhortations sont toutes fondées sur les compassions de Dieu qui ont été devant nous dans les chapitres précédents. On pourrait dire que cette expression: «les compassions de Dieu», résume toute l'épître, Dieu ayant «renfermé tous (Juifs et nations) dans la désobéissance, afin de faire miséricorde à tous». Ces compassions sont le point de départ et le mobile puissant du service que Dieu attend de chacun de ses rachetés.

Les compassions de Dieu embrassent un champ plus vaste que sa miséricorde: celle-ci s'applique à notre condition présente d'infirmité ou de misère, tandis que les compassions sont ce qui se trouve originairement dans le cœur de Dieu pour le pécheur. C'est en vertu de ces compassions que, non seulement nous avons été justifiés, mais affranchis et mis en pleine liberté pour le service. Aussi, n'étant plus esclaves, nous pouvons offrir nos corps, comme nous l'avons vu au chapitre 6: 13. Ce verset nous exhorte à nous livrer *nous-mêmes* à Dieu (esprit, âme et corps), c'est le principe; puis, à lui livrer *nos membres*, c'est l'application. Ici, il s'agit aussi de l'application, d'une consécration pratique de nos corps qui dépasse de beaucoup la consécration d'Aaron et de ses fils, en Lévitique 8. Ceux-ci étaient consacrés pour offrir des sacrifices d'animaux *morts*, tandis que nous sommes exhortés à présenter nos corps en sacrifice *vivant*, saint, agréable à Dieu, ce qui est notre service intelligent. D'autre part, ce sacrifice, étant une mise à part selon la puissance de l'Esprit, est saint. Il est aussi agréable à Dieu, en contraste avec les sacrifices offerts sous la loi (voir Psaumes 40: 6 et Psaumes 51: 16), et c'est notre service intelligent, c'est-à-dire que nous l'accomplissons avec la connaissance de la pensée de Dieu, alors que Aaron et ses fils entraient bien peu dans cette pensée, au point qu'Aaron lui-même, cédant aux sollicitations du peuple, a pu faire le veau d'or.

Rien n'exprime mieux l'affranchissement du chrétien que l'offrande qu'il peut faire de lui-même. Etant affranchi de sa volonté propre qui était opposée à celle de Dieu, il peut s'offrir librement. Christ n'avait pas d'autre volonté que celle de Dieu: il dit, en entrant dans le monde: «Je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté». Par grâce, le chrétien peut entrer dans son service de la même manière.

Le renouvellement de l'entendement, dont il est parlé au verset 2, est une nouvelle manière de penser, donnée une fois pour toutes, en principe, par la nouvelle naissance et la possession du Saint Esprit. Cela nous rend capables d'échapper à la conformité au monde, d'être transformés pratiquement à la ressemblance de Christ, et de discerner quelle est la volonté de Dieu. Au lieu de cela, si nous nous conformons à ce siècle, ce que notre vieille

nature désire toujours, nous ne pourrions jamais discerner quelle est la volonté de Dieu, ni éprouver que cette volonté est bonne, agréable et parfaite, car c'est le coeur renouvelé seul qui la trouve ainsi, en communion avec Dieu. Sans ce discernement, il n'y a pas de service intelligent et pas de communion.

En Matthieu 11: 26, nous voyons comment le Seigneur apprécie la volonté de Dieu: «Oui, Père, c'est ce que tu as trouvé bon devant toi».

Les versets 3 à 5 nous montrent que la soumission à la volonté de Dieu garde dans l'humilité, et empêche de mettre le moi en avant. Chacun a reçu une grâce particulière pour l'avantage du corps tout entier, de même que, dans un corps, chaque membre a sa fonction propre pour le bien du corps. Les «saines pensées» sont celles qui nous amènent à comprendre quelle est la fonction qui nous est dévolue dans le corps, de manière à la remplir sans nous tenir en deçà, ni aller au delà, Dieu ayant donné à chacun la mesure de foi nécessaire pour l'acceptation et l'accomplissement du service qui lui est confié.

C'était en vertu de la grâce spéciale que Dieu avait donnée à Paul dans son apostolat, qu'il exhortait ainsi chacun à remplir humblement la fonction qui lui était attribuée dans le corps.

(Versets 6-8) — Si la grande vérité du corps a été introduite ici, ce n'est pas qu'elle fasse, à proprement parler, partie du sujet de l'épître, mais il était nécessaire de la mentionner à un point de vue spécial, pour bien marquer la part de service qui incombe à chaque membre, en vue du bien de l'ensemble du corps. Aussi, tous les membres sont envisagés comme ayant un don de grâce à faire valoir. C'est la capacité spéciale de chacun pour le service. Et ici, ces dons viennent de Dieu. En 1 Corinthiens 12, ce sont les dons de l'Esprit qui sont envisagés en vue de l'utilité dans l'assemblée, et en témoignage au monde. En Ephésiens 4, ils sont donnés par le Seigneur, en vue de l'édification du corps. Dans ces deux derniers passages, les dons sont limités à quelques croyants, et sont comme des jointures entre les divers membres du corps, tandis que, dans notre chapitre, chaque membre est envisagé comme ayant un don de grâce, ou une capacité pour le service. Examinons-les en détail:

La prophétie est le premier mentionné, et c'est le plus important, d'après 1 Corinthiens 14: 5. C'est le seul don de cette liste qui se retrouve en 1 Corinthiens 12 et Ephésiens 4, cités plus haut. Ce don existe encore aujourd'hui, non pour prédire des choses qui ne seraient pas révélées, puisque la révélation est complète, mais pour faire ressortir au moment convenable les vérités de la Parole qui répondent aux besoins de l'âme pour l'édification, l'exhortation et la consolation, Le prophète doit présenter la Parole de manière à ce que ceux qui l'entendent puissent dire: «Dieu m'a parlé». C'est ce que Pierre appelle «parler comme oracle de Dieu» (1 Pierre 4: 11). C'est donc très sérieux de prendre la parole de la part de Dieu, comme étant la bouche de Dieu. Il faut bien, pour cela, demeurer selon la proportion de la foi qui a été donnée. La foi est inséparable du don, c'est ce qu'on a reçu de Dieu qu'on peut donner (1 Corinthiens 15: 3), et pas autre chose.

Après la prophétie vient le *service*. Tout fonctionnement des divers membres est un service, mais, ici, le service est envisagé comme le travail de l'amour, répondant aux divers

besoins des saints. C'est souvent un travail obscur, mais Dieu le voit. Il n'oubliait pas le service des Hébreux (6: 10). C'est ainsi aussi qu'il est dit que la maison de Stéphanas s'était vouée au service des saints (1 Corinthiens 16: 15), et c'est ce que pouvaient avoir fait des veuves, comme en 1 Timothée 5: 10.

Vient ensuite «celui qui enseigne»; c'est celui qui fait ressortir, des Ecritures, les vérités qu'elles contiennent. Il doit rester dans sa sphère, s'appliquant à l'enseignement.

Celui qui *exhorte*, doit également s'appliquer à l'exercice spécial de son don, présentant la Parole pour encourager les croyants à la mettre en pratique, pour avertir et aussi pour consoler (voir 1 Thessaloniens 2: 11, et 2 Corinthiens 1: 4). Il faut beaucoup de grâce pour éviter en cela un esprit légal qui ne produirait pas le bien, et il faut surtout mettre soi-même en pratique les vérités que l'on présente.

Celui qui *distribue*, soit ses propres biens, soit ceux qui lui sont confiés, doit le faire avec simplicité ou libéralité, selon les besoins qu'il connaît et les ressources dont il dispose.

Celui qui est *à la tête*, qui marche en avant comme conducteur d'un troupeau, doit *conduire* soigneusement, discernant nettement le bon chemin pour lui-même d'abord, car la marche du troupeau en dépend. En 1 Timothée 3: 4, 5 et 12, c'est le même mot appliqué à la conduite de sa propre maison. Le surveillant et le serviteur devaient savoir bien conduire ou diriger leur propre maison (voir aussi 1 Thessaloniens 5: 12).

Celui qui *exerce la miséricorde* doit le faire joyeusement. La miséricorde est l'exercice de la compassion et de la bonté, en faveur de ceux dont l'état réclame la pitié, la grâce, l'indulgence, dans le but d'encourager, de restaurer, de relever; il faut accomplir ce service joyeusement, car cela répugne quelquefois au coeur naturel d'entrer en contact avec les misères des autres. Il faut être bien pénétré du besoin que l'on a soi-même de la miséricorde, pour pouvoir l'exercer envers d'autres.

Enfin, comme observation générale, il faut se souvenir que l'application des dons mentionnés ici intéresse le corps tout entier, et pas seulement une assemblée locale, comme c'est le cas pour les charges locales.

(Versets 9-21) — Dans notre chapitre, comme dans les deux suivants, et, en général, dans toute l'Ecriture, c'est l'amour qu'on trouve à la base de toutes les exhortations, soit qu'il s'agisse du service, de la marche chrétienne, ou des relations avec ceux du dehors et avec ceux du dedans. Mais il peut y avoir une feinte d'amour. Avec un coeur rempli de haine, on peut se parer des dehors de l'amour. C'est alors de l'hypocrisie, et l'apôtre exhorte à ce que l'amour soit sans hypocrisie. L'amour se plaît avec la vérité, comme Jean le fait ressortir dans ses deux dernières épîtres, et Pierre exhorte ceux qui ont purifié leurs âmes par l'obéissance à la vérité, à avoir une affection fraternelle sans hypocrisie, en s'aimant l'un l'autre ardemment, d'un coeur pur (1 Pierre 1: 22). Le coeur pratiquement pur a en horreur le mal, sous quelque forme qu'il apparaisse, et il tient ferme au bien, ne se contentant pas d'être indigné quant au mal. Il réalise en même temps l'affection fraternelle qui est une des manifestations variées de l'amour, et n'a pas de peine à rendre l'honneur aux autres, au lieu de l'exiger pour lui-même.

Nous devons être *les premiers* à le rendre aux autres, nous considérant toujours comme débiteurs et jamais comme créanciers.

Au verset 11, trois choses sont liées: «pas paresseux, fervents en esprit, servant le Seigneur». Il faut persévérer dans l'activité, lutter contre le relâchement qui se lie facilement au repos après une période d'activité. Il faut aussi être fervents en esprit ou par l'Esprit, c'est-à-dire dans un état caractérisé par la présence et l'action du Saint Esprit, c'est ce qui rend fervents ou *brûlants* pour le service. C'est l'interprétation du mot séraphin, employé en Esaïe 6, pour nommer ces anges qui brûlent d'ardeur afin de célébrer d'une manière incessante ce qu'est l'Eternel et le servir. Avec cette activité et cette ferveur d'esprit, on sert le Seigneur. Marthe n'était pas paresseuse, mais elle manquait de ferveur, tandis que Marie, était fervente en esprit, son coeur brûlait pour Christ, et elle pouvait servir le Seigneur avec intelligence. C'est toujours Lui l'objet du service.

Au verset 12, nous avons encore trois choses: se réjouir dans l'espérance, être patient dans les tribulations, et persévérer dans la prière. L'espérance de la venue du Seigneur réjouit le coeur et donne la patience dans les tribulations. Les Thessaloniciens réalisaient la patience d'espérance. Ce qui est devant nous, c'est toujours le Seigneur et la délivrance par lui. C'est pourquoi, dans les Psaumes, les saints ont la certitude que le Seigneur leur donnera la délivrance, et ils disent: «Jusques à quand?» En attendant, il faut persévérer dans la prière.

Au verset 13, c'est l'amour envers les saints qui se montre, en subvenant à leurs nécessités et en pratiquant l'hospitalité. S'il n'y a pas d'amour, les bourses et les portes sont à peine entr'ouvertes.

Au verset 14, c'est l'amour envers le monde hostile qui rend capable de bénir au lieu de maudire. Bénir ceux qui nous persécutent n'est pas naturel, mais possible, comme nous le voyons aussi recommandé par le Seigneur, en Matthieu 5: 44, «afin que vous soyez les fils de votre Père qui est dans les cieux». C'est son caractère de grâce qui doit être reproduit en nous, ses enfants.

Au verset 15, nous avons l'amour en sympathie envers tous ceux qui se réjouissent ou qui pleurent. L'amour dispose le coeur à entrer dans les circonstances de chacun, comme on l'a vu d'une manière si touchante dans la vie du Seigneur.

Au verset 16, il s'agit d'avoir les uns envers les autres un même sentiment, fruit de l'amour, qui se lie avec l'humilité quant à soi-même, comme nous le voyons en Philippiens 2, alors on ne pense pas aux choses élevées, et on fait plus que de penser aux humbles, on s'y associe. Si notre état moral est bon, nous trouverons notre bonheur dans ce qui est humble. C'est encore un caractère de Celui qui était humble de coeur. Quant à l'exhortation de ne pas être sage à nos propres yeux, nous la trouvons littéralement en Proverbes 3: 7, et au chapitre 26: 12, il est dit: «As-tu vu un homme sage à ses propres yeux? Il y a plus d'espoir pour un sot que pour lui».

Du verset 17 à la fin du chapitre, nous avons ce qui doit être l'attitude du chrétien devant tous les hommes, même si l'on trouve chez eux l'hostilité. Les exhortations à cet égard sont

résumées dans le verset 21: «Ne sois pas surmonté par le mal, mais surmonte le mal par le bien». Cela a lieu en traversant le monde dans un esprit de grâce. Là encore, comme le dit Pierre, Christ nous a laissé un modèle, afin que nous suivions ses traces (1 Pierre 2: 21-23).

Chapitre 13

(Versets 1-7) — L'apôtre présente ici l'attitude que le croyant doit avoir vis-à-vis de l'autorité humaine: c'est la soumission. Cette autorité est de Dieu, sous quelque forme qu'elle soit établie. Dès lors, le chrétien n'a pas à se préoccuper du caractère, ni de la manière d'agir de ceux qui détiennent l'autorité. Ils sont responsables envers Dieu, qu'ils le veuillent ou non, et le chrétien est responsable de leur être soumis, sachant que Dieu est au-dessus de tout. Il est dit dans notre verset 1: «Que *toute âme* se soumette aux autorités qui sont au-dessus d'elle». C'est l'ordre établi de Dieu pour *tous les hommes*, par conséquent, le croyant doit être le premier à s'y soumettre. L'autorité a été donnée à l'homme après le déluge, lorsque Dieu mit dans sa main l'épée qui devait réprimer la violence. Il dit alors à Noé: «Qui aura versé le sang de l'homme, par l'homme son sang sera versé» (Genèse 9: 6), et lorsque Israël cessa d'être le centre du gouvernement de Dieu dans ce monde, l'autorité fut placée entre les mains des gentils. Au moment où l'apôtre écrivait, les croyants étaient sous l'autorité de Néron, empereur de triste mémoire, et il fallait néanmoins voir en lui et dans ses représentants l'autorité ordonnée de Dieu, et y être soumis. Dans la soumission, il y a l'idée de l'acceptation des actes de l'autorité sans plainte et sans critique — et c'est cette soumission qui doit caractériser le chrétien. Sans doute, il peut y avoir des cas où deux autorités étant en opposition formelle, celle de l'homme et celle de Dieu, le chrétien peut dire: «Jugez s'il est juste devant Dieu de vous écouter plutôt que Dieu» (Actes des Apôtres 4: 19), mais, même dans ce cas, c'est la soumission qui caractérise le croyant, puisqu'il agit par obéissance à une autorité supérieure.

Mais si l'on résiste à l'autorité, c'est résister à l'ordonnance de Dieu et s'attirer le jugement de Dieu, soit par cette autorité même, soit directement. Au reste, en faisant le bien, il n'y a pas à craindre le magistrat qui est serviteur de Dieu pour louer le bien et punir le mal, c'est-à-dire maintenir un ordre relatif au milieu des hommes, et c'est une grâce de Dieu qu'il en soit ainsi, surtout dans les temps fâcheux que nous traversons. Nous devons donc prier pour l'autorité, selon 1 Timothée 2: 2, et repousser tout ce qui pourrait tendre à l'affaiblir, car le rejet de l'autorité conduit à l'anarchie et à la prédominance du mal.

Le verset 5 nous montre que le principe de la soumission ne doit pas reposer seulement sur la crainte du châtement, comme cela a lieu parmi les hommes, mais sur la conscience placée en la présence de Dieu qui l'éclaire et la dirige. La pensée de Dieu dirige la conscience dans une foule de choses qui échappent à l'autorité. La première chose qui doit marquer la soumission à l'autorité, c'est le paiement intégral des tributs. Ce que le gouvernement d'un pays exige sous cette forme fait partie du service que le magistrat accomplit de la part de Dieu.

Au reste, comme nous le dit le verset 7, il faut rendre à tous ce qui leur est dû, tribut, péage, crainte et honneur, à l'exemple du Seigneur qui a payé l'impôt du temple, et qui a dit:

«Rendez à César ce qui est à César», et qui, devant Pilate, a reconnu que le pouvoir que celui-ci détenait, lui avait été donné d'en haut (Jean 19: 11).

(Versets 8-10) — Le principe posé au verset 8, de ne rien devoir à personne doit être retenu scrupuleusement, quelque objection que l'on puisse opposer à sa réalisation. Toutefois, il est une dette que nous ne pourrons jamais éteindre, tout en nous en acquittant chaque jour, c'est celle de nous aimer les uns les autres. L'amour, nous l'avons vu, est le grand principe qui est à la base de tout dans ces chapitres 12 à 16. L'amour est la somme de la loi, comme le Seigneur lui-même l'a montré, en Marc 12: 29-31. Tout ce que la loi exigeait est accompli par l'amour. Le croyant étant rendu participant de la nature divine qui est amour, peut ainsi aimer, et accomplir la loi avant que celle-ci fasse valoir ses droits. Et, de fait, pour accomplir ce que la loi demande, il ne faut plus être sous la loi.

(Versets 11-14) — Après l'amour, un autre motif est donné au verset 11, pour faire le bien: c'est la proximité de la venue du Seigneur. La nuit morale dans laquelle le Seigneur a laissé ce monde est fort avancée, le jour s'est approché; le salut, la pleine délivrance, est plus près de nous que lorsque nous avons cru. La tendance a toujours été de s'endormir, ce qui est naturel dans la nuit, si l'on ne déploie pas une certaine énergie. C'est ce qui arrive dans la parabole des vierges de Matthieu 25. Aussi, la Parole exhorte-t-elle souvent à veiller (1 Corinthiens 15: 34; Ephésiens 5: 14; 2 Pierre 1: 13).

Si le jour est près de luire par l'apparition de Christ, tout, dans notre marche, doit être réglé en vue de cette pleine lumière qui manifeste tout, même les choses cachées et les conseils des coeurs (1 Corinthiens 4: 5). Personne ne voudrait être trouvé faisant le mal quand le Seigneur viendra; pour cela, il ne faut pas le faire maintenant, car Il peut venir à l'instant même. Il faut donc rejeter les oeuvres des ténèbres et revêtir les armes de la lumière. Si nous marchons dans la lumière, nous sommes pourvus d'une armure qui fait fuir tout ce qui est des ténèbres, comme le soleil fait fuir la nuit.

Aussi, le verset 13 nous dit-il qu'il faut se conduire honnêtement *comme de jour*. Ne sommes-nous pas des fils de la lumière et des fils du jour, comme le dit 1 Thessaloniens 5: 5? Aussi ne devons-nous avoir rien de commun avec les oeuvres infructueuses des ténèbres (Ephésiens 5: 11), dont la liste est donnée dans notre verset.

Mais cela ne suffit pas de se conduire honnêtement, car, dans une certaine mesure, un homme du monde peut le faire, s'il s'agit de s'abstenir de ces péchés grossiers mentionnés ici. Il faut en outre revêtir le Seigneur Jésus Christ, et ne pas prendre soin de la chair pour satisfaire à ses convoitises. Ceci, un chrétien seul peut le faire par la puissance de l'Esprit de Dieu. Revêtir le Seigneur Jésus, c'est montrer au monde les caractères que Christ y a manifestés, en ayant soin de ne pas laisser agir la chair à laquelle nous ne devons rien que la mort, et qui compromettrait tout notre témoignage. Il s'agit ici, d'avoir revêtu pratiquement le nouvel homme, comme en Ephésiens 4: 24, et non pas seulement d'avoir endossé la livrée chrétienne, comme en Galates 3: 27.

Chapitre 14

Ce chapitre traite des devoirs réciproques des frères entre eux, et notamment entre les frères sortis du judaïsme et ceux sortis du paganisme. Les frères d'origine juive avaient la tendance de juger leurs frères d'entre les gentils, parce que ceux-ci n'observaient aucune des prescriptions de la loi, et ces derniers, de leur côté, avaient la tendance de mépriser ceux qui se laissaient asservir par les ordonnances lévitiques, alors que la doctrine du Christ affranchissait de toute obligation charnelle. De là, deux grandes divisions dans les exhortations de notre chapitre: l'une, du verset 3 au verset 13, s'adressant spécialement à ceux qui jugent, et l'autre, du verset 15 au verset 23, s'adressant à ceux qui méprisent, le verset 14 étant une sorte de trait d'union entre les deux, et les versets 1 et 2 une introduction.

(Versets 1, 2) — Au verset 1, il s'agit de recevoir dans l'assemblée celui qui est faible en foi, c'est-à-dire dont la foi n'a pas encore saisi toute la portée de la délivrance dont il est l'objet en Christ, surtout au point de vue des ordonnances charnelles. Cet état le rend incapable de discerner nettement la pensée de Dieu, dans de certains cas appelés ici des questions douteuses, pour lesquelles il fallait du discernement spirituel. L'examen de telles questions n'aurait été profitable ni pour lui, ni pour les autres, et il convenait qu'il s'en abstint.

Puis, au verset 2, se présentent les deux grandes classes dont nous avons déjà parlé: celui qui mange de toutes choses, c'est le gentil converti, et celui qui est faible et qui mange des herbes, c'est le Juif converti.

(Versets 3-13) — Or, il ne fallait pas que celui qui mangeait (le frère gentil) méprisât le frère juif mal éclairé qui ne mangeait pas, et il ne fallait pas non plus que ce dernier jugeât son frère gentil qui n'était plus un homme du dehors, mais quelqu'un que Dieu avait reçu. En fait, les uns et les autres étaient reçus sur le même terrain de la grâce et de la foi, et ils devaient se considérer ainsi.

Dans ces versets, l'apôtre donne plusieurs raisons pour s'abstenir de juger son frère; au verset 3, «Dieu l'a reçu»; au verset 8, le croyant vit ou meurt, ayant égard au Seigneur; au verset 10, il nous faut tous comparaître devant le tribunal de Dieu; et au verset 13, l'amour fraternel craint de faire broncher son frère.

Au verset 4, le croyant doit être considéré par son frère comme étant le domestique d'autrui, c'est-à-dire de Dieu. C'est donc pour Dieu qu'il agit et vis-à-vis de lui seul qu'il est responsable de se tenir debout ou de tomber. Il est donc déplacé de le juger. Au reste, il sera tenu debout, car cela dépend du Seigneur qui est puissant pour tenir debout son propre domestique; c'est son affaire, et tout ira bien avec un tel maître. En cela, le croyant est considéré dans son état normal.

Au verset 5, il s'agit de la manière d'apprécier la valeur des jours de l'année. Il fallait que chacun fût pleinement persuadé, dans son propre esprit, qu'il ait affaire avec Dieu pour cela et qu'il n'agisse pas par entraînement. Evidemment, la question du jour du Seigneur ou du

dimanche n'est pas envisagée ici. Il s'agit de ces jours que la loi avait mis à part et, en quelque sorte, sanctifiés en rapport avec diverses circonstances terrestres.

Néanmoins, un chrétien non affranchi pouvait avoir égard à de tels jours (voir aussi Galates 4: 10) à cause du Seigneur, pensant qu'il ne devait pas abandonner ce que Dieu avait autrefois établi. De même, celui qui mangeait de toutes choses et celui qui n'en mangeait pas, pouvaient agir en vue du Seigneur et rendre grâces à Dieu. Ici, ce sont les motifs de l'acte qui sont envisagés et appellent le support.

Dans les versets 7 à 9, le croyant racheté ne s'appartient plus: il ne vit ni ne meurt, ayant égard à lui-même: sa vie tout entière, comme sa mort, se réalise eu égard au Seigneur, c'est-à-dire à lieu, en quelque sorte, pour le compte du Seigneur. C'est comme en Actes 13: 36, où l'apôtre, en parlant du roi David, dit qu'après avoir, en sa propre génération, servi au conseil de Dieu, s'est endormi. Sa vie a servi à Dieu et, quand elle a été terminée, David fut retiré à Dieu. De même avec Siméon, en Luc 2: 29: «Maintenant, Seigneur, tu laisses aller ton esclave en paix». Et Paul dit de lui-même: «Je ne fais aucun cas de ma vie, ni ne la tiens pour précieuse à moi-même, pourvu que j'achève ma course et le service que j'ai reçu du Seigneur» (Actes des Apôtres 20: 24). Cela est vrai de chaque croyant, car il est un esclave du Seigneur, non seulement dans ce monde, mais aussi après. Il lui appartient pour toujours, et «c'est pour cela que Christ est mort et qu'il a revécu, afin qu'il dominât et sur les morts et sur les vivants». C'est pour nous une grande consolation en pensant à ceux qui sont délogés, mais ici cela est présenté pour montrer qu'il n'y a pas de distinction à faire entre un frère faible ou un autre, chacun appartenant en propre au Seigneur.

D'autre part, pourquoi juger ou mépriser son frère? Les versets 10 à 12 nous montrent que c'est à Dieu et non à nos frères que nous aurons à rendre compte quand nous comparâtrons devant le tribunal de Dieu. Pour le croyant, cette comparution n'est plus en jugement quant au sort éternel, mais en classement, selon les principes de justice qui sont toujours en Dieu qui rendra à chacun sa louange, selon 1 Corinthiens 4: 5 et 2 Corinthiens 5: 10. C'est là que tout se jugera justement. Et là, Dieu ne nous demandera pas comment nous avons jugé nos frères, mais comment nous avons marché devant Lui. Or, nous avons dès maintenant le privilège de pouvoir marcher à la lumière qui brillera en ce jour-là. Le tribunal est ici celui de Dieu, alors qu'en 2 Corinthiens 5: 10, il est appelé le tribunal du Christ, parce que, dans l'épître aux Romains, nous avons vu que tout est de Dieu: l'Evangile de Dieu, la justice de Dieu, le tribunal de Dieu, envisagé d'ailleurs en contraste avec le jugement de l'homme.

Le verset 13 nous rappelle donc qu'au lieu de juger les autres, il faut chercher leur bien et se conduire de manière à ne pas être une occasion de chute pour un frère faible. Le Seigneur montre, en Marc 9: 42, combien il est grave d'être une occasion de chute pour un petit. Nous devons apprécier toutes choses avec la pensée de Dieu. La véritable supériorité se montre par le support envers les faibles et une marche dans l'amour.

Le verset 14, qui est le lien entre les deux parties du chapitre que nous avons signalées plus haut, rappelle que, selon la vraie liberté chrétienne, rien n'est souillé par soi-même, mais qu'à celui qui croit qu'une chose est souillée, elle lui est souillée, attendu qu'il ne pourrait pas la faire en bonne conscience, alors même qu'il imiterait quelqu'un qui peut le faire ainsi. Je ne dois donc pas engager mon frère à faire violence à sa conscience pour qu'il agisse comme moi, mais plutôt chercher à l'éclairer dans l'amour.

(Versets 15-23) — Nous entrons ici dans les exhortations adressées aux frères d'entre les gentils, c'est-à-dire à ceux qui pouvaient être tentés de mépriser leurs frères juifs non encore affranchis de certaines ordonnances charnelles, imposées jusqu'au temps du redressement (Hébreux 9: 10).

Il faut être conduit, en toutes choses, par l'amour qui cherche le bien d'autrui. Pour une viande, c'est-à-dire pour la liberté de manger de tout, il ne faut pas détruire son frère pour lequel Christ est mort. Cette mort a eu lieu pour que mon frère ait la vie, comment pourrais-je faire une chose dont la portée serait de le détruire, en troublant sa conscience et l'éloignant de la vérité?

Sans doute, comme le dit le verset 16, c'est bien de ne pas être assujetti aux ordonnances; mais il ne faut pas agir de telle manière que ce bien devienne blâmable, en en usant d'une façon égoïste, sans tenir compte de la faiblesse des autres.

L'importance exagérée que l'on pouvait attacher à ces questions de manger et de boire amène l'apôtre à dire, au verset 17, que «le royaume de Dieu n'est pas manger et boire, mais justice, et paix, et joie dans l'Esprit Saint». C'est ce qui caractérise le royaume de Dieu au point de vue moral et non dispensationnel. Que l'on considère, en effet, le royaume dans la personne de Christ, lorsqu'il était ici-bas et qu'il disait aux pharisiens: «Le royaume de Dieu est au milieu de vous» (Luc 17: 21); ou bien, actuellement, par la présence spirituelle de Christ et l'action du Saint Esprit, pendant que le roi est rejeté; ou encore, que l'on envisage le royaume établi en gloire sur la terre, ce qui apparaît de son caractère moral, c'est la justice, la paix et la joie dans l'Esprit Saint. La justice étant pratiquée amène la paix, et la joie en découle, et c'est par la puissance du Saint Esprit que ces fruits se produisent. De sorte que, comme l'exprime le verset 18, c'est en cela que nous avons à servir Christ. En le faisant, nous sommes agréables à Dieu et approuvés des hommes, dont la conscience est obligée de reconnaître le bien qui est pratiquement manifesté.

C'est ainsi que nous devons, comme le dit le verset 19, poursuivre les choses qui tendent à la paix, vis-à-vis de tous, et celles qui tendent à l'édification mutuelle entre croyants. Il importe, en effet, de ne pas faire étalage de vérités ou de libertés que l'on possède, sans s'inquiéter si cela amène du trouble ou nuit à l'édification. Il faut, au contraire, agir en vue du bien de tous et ne pas se complaire à soi-même.

A cause d'une viande, c'est-à-dire d'une question de manger, il ne faut pas détruire l'oeuvre de Dieu. Un chrétien d'entre les gentils ne devait donc pas insister sur ce point vis-à-vis d'un chrétien juif dont la conscience n'était pas éclairée, car bien que toutes choses soient

pures (voir Actes des Apôtres 11: 9), il y a du mal pour celui qui mange lorsque sa conscience le condamne.

Il s'en suit que, comme le dit le verset 21, celui qui est libre pour lui-même doit, en vue du bien de son frère, ne pas manger de chair, ne pas boire de vin, et ne faire aucune chose en laquelle son frère bronche, ou est scandalisé, ou est faible. Il bronche, si je l'amène à faire une chose dont il n'est pas pleinement persuadé dans son esprit; il est scandalisé, s'il me voit faire une chose qu'il n'est pas libre de faire lui-même; et il est faible, s'il n'a pas compris la vérité qui l'affranchit des ordonnances charnelles: or, je dois respecter cette faiblesse.

Si quelqu'un a la foi qui le place dans la vérité en l'affranchissant de toutes ces questions légales, il faut, avant tout, qu'il l'ait entre lui et Dieu, et qu'il soit dirigé par l'amour pour agir en vue de l'édification, au lieu de s'exposer à scandaliser son frère. Il y a pour un frère éclairé le danger de ne pas réaliser une marche conforme à la lumière qu'il a reçue, et il est bienheureux s'il échappe à ce danger, tandis que, pour un frère faible, s'il hésite en mangeant, c'est-à-dire en faisant une chose qui dépasse la mesure de sa foi, que ce soit, par esprit d'imitation ou par entraînement, il est condamné par sa propre conscience, car tout ce qui n'est pas sur le principe de la foi est péché. Toute oeuvre du croyant doit être le résultat de la foi qui saisit la pensée de Dieu.

Chapitre 15

(Versets 1-7) — Les premiers versets de ce chapitre sont une sorte de conclusion des exhortations du chapitre précédent.

Les forts étaient ceux qui étaient affranchis des ordonnances légales par la connaissance de la vérité quant à la position chrétienne. Ils devaient porter les infirmités des faibles, de ceux qui n'étaient pas affranchis au même degré. Porter est ici plus que supporter, cela implique qu'on s'en charge en sympathie et qu'on les place devant le Seigneur, afin que les faibles soient amenés à une vue plus claire de leur position. En cherchant à se plaire à soi-même, on ne s'embarrasse pas des infirmités des faibles, on les méprise plutôt, tandis que chacun doit chercher à plaire à son prochain, en vue du bien, pour l'édification.

Le verset 3 nous rappelle que nous avons un parfait modèle en Christ qui n'a point cherché à plaire à lui-même, selon qu'il est écrit: «Les outrages de ceux qui t'outragent sont tombés sur moi» (Psaumes 69: 9). Les outrages faits à Dieu, il les sentait comme faits à lui-même; mais, en outre, il avait toujours cherché ce qui était agréable à Dieu, dans un renoncement complet de lui-même. Sa marche était si fidèle, elle était tellement l'expression de Dieu au milieu des hommes, qu'elle a attiré sur lui les outrages que la haine des hommes adressait à Dieu, ce qui a fait de sa vie une vie de souffrance.

Par la citation de ce passage du Psaume 69, l'apôtre fait ressortir dans quel but Dieu a donné les Ecritures. «Toutes les choses qui ont été écrites auparavant», dit-il, «ont été écrites pour notre instruction, afin que, par la patience et par la consolation des Ecritures, nous ayons espérance».

Les Ecritures nous présentent les desseins de Dieu dont l'accomplissement est certain dans l'avenir. Elles nous présentent aussi l'expérience de ceux qui ont marché avant nous dans le chemin de la foi, dans l'Esprit de Christ, et Christ lui-même. Ils ont souffert avec patience dans l'espérance d'une gloire future, comme nous le voyons en Hébreux 11. En plaçant cela devant nous, les Ecritures produisent la patience et donnent la consolation pendant le chemin, tout en fortifiant l'espérance.

Les versets 5 et 6, nous rappellent aussi que le Dieu qui prend le nom de Dieu de patience et de consolation, qui a été cela pour ceux qui nous ont précédés, l'est aussi pour nous aujourd'hui. Il use d'une grande patience envers nous, et nous console en s'intéressant à toutes nos circonstances. Et l'apôtre souhaite qu'un tel Dieu donne aux saints d'avoir entre eux un même sentiment selon le Christ Jésus (voir Philippiens 2: 2), afin que, d'un commun accord, d'une même bouche, sans être divisés par des questions qui ne demandent que du support, ils glorifient le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ qui, par sa grâce, est aussi notre Dieu et Père. Donner ainsi gloire à Dieu d'un commun accord et *d'une même bouche*, est une belle image du culte.

De même, dans le verset 7, nous avons le principe de la réception d'un croyant dans l'assemblée. Il faut se recevoir les uns les autres, comme aussi le Christ nous a reçus, à la gloire de Dieu. Le Seigneur n'attend pas que nous soyons instruits dans toute la vérité et que nous soyons forts pour nous recevoir. Non, il nous a reçus alors que nous étions essentiellement faibles, et il s'est chargé de nous, comme le bon berger se charge de la brebis qu'il vient de retrouver et la met sur ses propres épaules, bien joyeux. C'est cette grâce qui glorifie Dieu. C'est ainsi que nous devons nous recevoir les uns les autres, à la gloire de Dieu.

(Versets 8-13) — Les difficultés entre chrétiens juifs ou gentils amènent l'apôtre à revenir sur le sujet qu'il a déjà traité dans les chapitres 9 à 11, sur l'introduction des nations dans l'effet des promesses; et, ici, Christ est présenté comme serviteur de circoncision pour la confirmation des promesses faites aux pères, et pour que les nations glorifiasent Dieu pour la miséricorde. Ainsi le Seigneur lui-même se fait serviteur pour faire participer Juifs et gentils à la bénédiction. En ce qui concerne la miséricorde faite aux nations, l'apôtre cite quatre passages pris dans chacune des trois grandes divisions de l'Ancien Testament, Moïse, les Psaumes et les Prophètes, pour montrer que cette miséricorde était bien dans le dessein de Dieu et afin d'en être glorifié.

Le premier de ces passages, Psaume 18: 49, a une portée générale. Nous y voyons Christ ressuscité, célébrant l'Eternel au milieu des nations. Le second, Deutéronome 32: 43, montre les nations unies à Israël dans la joie d'une même bénédiction. Le troisième, Psaume 117: 1, présente l'universalité des nations célébrant le Seigneur. Le quatrième, Esaïe 11: 10, présente l'espérance des nations fondée sur le Messie d'Israël.

Jusqu'à l'accomplissement littéral de ces prophéties, ceux des gentils qui sont amenés à Christ, comme aussi d'ailleurs ceux qui sont pris d'entre les Juifs réalisent spirituellement ces

bénédictions par la foi, en attendant l'établissement du glorieux règne de Christ, dans lequel leur part sera céleste et éternelle.

En conséquence, au verset 13, Dieu est appelé le Dieu d'espérance, et l'apôtre souhaite que les croyants soient remplis par lui de toute joie et paix, non pas encore en régnant, mais en croyant, pour qu'ils abondent en espérance par la puissance du Saint Esprit. C'est là la condition normale du chrétien.

(Versets 14-24) — L'apôtre reconnaît que les croyants de Rome étaient capables de s'exhorter l'un l'autre, étant pleins de bonté et remplis de toute connaissance. Il place la bonté avant la connaissance. La bonté est la disposition du coeur dans laquelle le croyant doit se trouver pour que la connaissance puisse être profitable. C'est le grand principe établi en 1 Corinthiens 13, et aussi en 1 Corinthiens 8: 1-3.

Mais, bien que les chrétiens de Rome fussent capables de s'exhorter entre eux, toutefois l'apôtre, en tant qu'apôtre des nations, leur devait son ministère. Au reste, ils le savaient eux-mêmes, et cela donnait d'autant plus de hardiesse à l'apôtre pour leur écrire.

Comme il le dit au verset 16, il était ministre du Christ Jésus envers les nations, et en faisant allusion à Nombres 8, où Aaron présente les Lévites en offrande à l'Eternel pour le service du tabernacle à la place des premiers-nés d'Israël; l'apôtre prend ici le caractère de sacrificateur dans l'Evangile de Dieu, pour présenter les nations comme offrande agréable, sanctifiée par l'Esprit Saint, en contraste avec la sanctification légale. Les saints de Rome faisaient partie de cette offrande.

Les termes du verset 17: «J'ai donc de quoi me glorifier dans le Christ Jésus, dans les choses qui concernent Dieu», rappellent aussi la sacrificature, car, comme nous le voyons en Hébreux 2: 17, et 5: 1, «les choses qui concernent Dieu» sont en rapport avec la sacrificature.

Au verset 18, l'apôtre rappelle que, s'il a été l'instrument, toutefois c'est Christ seul qui a fait l'oeuvre, mais il n'oserait rien dire que Christ n'ait accompli par lui pour l'obéissance des nations, par parole et par oeuvre, par la puissance de miracles et de prodiges, par la puissance de l'Esprit de Dieu. Le Seigneur avait ainsi rendu témoignage à la réalité de sa mission apostolique, les signes d'un apôtre, comme il est dit en 2 Corinthiens 12: 12, ayant été opérés par lui. L'apôtre avait pleinement annoncé l'Evangile du Christ, depuis Jérusalem jusqu'aux rives de l'Adriatique, recherchant les lieux où Christ n'avait pas été prêché, accomplissant ainsi la parole: «Ceux à qui il n'a pas été annoncé, verront, et ceux qui n'ont pas entendu comprendront...» (Esaïe 52: 15). Dans ces versets, nous avons l'expression «évangile du Christ», au lieu de «évangile de Dieu», que nous avons eue au commencement, mais c'est bien toujours l'Evangile de Dieu comme source, et touchant son Fils, le Christ, comme objet. C'est, en effet, dans la prédication, la personne du Christ qui résume tout l'Evangile. L'évangéliste prêche Christ. C'est Christ qui est présenté aux âmes, c'est pourquoi c'est l'Evangile du Christ.

Les versets 22 à 24, font voir que l'apôtre avait le sentiment que son oeuvre était terminée dans les pays qu'il avait évangélisés, et son désir se porte vers l'Espagne, où il y avait aussi une oeuvre de défrichement à opérer. Quant à Rome, l'Evangile y était parvenu sans lui,

et c'est pour cela, nous dit-il au verset 22, qu'il avait été souvent empêché d'y aller. Toutefois, comme apôtre des nations, il avait un grand désir de s'y rendre pour jouir de ses frères de Rome, comme il l'avait déjà dit au chapitre 1, versets 10, 11 et 15, et afin que ceux-ci lui fissent la conduite vers l'Espagne qui était dans le cadre normal de sa mission, tandis que Rome ne devait être visitée qu'en passant.

(Versets 25-33) — Mais une circonstance spéciale allait changer ses plans, et même transformer le caractère de sa mission. Au lieu d'évangéliser, il allait être occupé au service des saints, pour porter aux pauvres d'entre les saints qui étaient à Jérusalem, le produit de la collecte des assemblées de la Macédoine et de l'Achaïe. Il voulait montrer à ses frères juifs qu'il ne les oubliait pas, étant heureux de leur présenter ce fruit de l'amour de leurs frères gentils qui, de fait, étaient leurs débiteurs.

Laisant de côté la question de savoir si l'apôtre avait tort ou raison de se charger d'un tel service, nous pouvons admirer son coeur et son dévouement, en acceptant de remplir les fonctions qui étaient normalement dévolues à un simple diacre ou serviteur, tout en sachant que, dans ce chemin, des liens et de la tribulation l'attendaient.

Il peut dire en passant à Césarée: «Que faites-vous en pleurant et en brisant mon coeur? Car pour moi, je suis prêt, non seulement à être lié, mais encore à mourir à Jérusalem pour le nom du Seigneur Jésus» (Actes des Apôtres 21: 13). Il suivait de près son divin Maître. S'il a manqué en allant à Jérusalem, ce n'est pas pour se ménager, comme nous le faisons si souvent. Il ne faisait aucun cas de sa vie, ni ne la tenait pour précieuse à lui-même (Actes des Apôtres 20: 24).

L'apôtre, pressentant ce qui l'attendait, exhorte les frères à combattre avec lui dans la prière, afin qu'il soit délivré des incrédules qui étaient en Judée et que son service soit agréable aux saints, pour aller ensuite à Rome par la volonté de Dieu. Mais il n'était pas dans les voies de Dieu qu'il en fût ainsi. Dieu avait en vue quelque chose de plus grand pour son serviteur. Sa présence à Jérusalem allait servir à marquer toute l'inimitié des Juifs contre Christ et contre son Evangile de grâce, et son procès ultérieur à Rome, cette grande capitale du monde, allait servir à proclamer à *toutes les nations* qui avaient là leurs représentants, ce même glorieux Evangile, dont la prédication devait être ainsi pleinement accomplie, comme il est dit en 2 Timothée 4: 17. N'était-ce pas, après tout, y aller avec la plénitude de la bénédiction de Christ?

Et le dernier verset de notre chapitre se termine par ce souhait: «Que le Dieu de paix soit avec vous tous. Amen!»

Chapitre 16

On peut diviser ce chapitre en trois parties versets 1-16; 17-20 et 21-27, en donnant pour titre à la première: Union; à la seconde: Division, et à la troisième: Unité.

(Versets 1-16) — Quoique l'apôtre n'eût pas été à Rome, il connaissait un certain nombre de saints de cette localité, soit qu'il les eût vus dans ses voyages, ou en Judée. Il avait travaillé à l'oeuvre du Seigneur avec plusieurs qui avaient aidé à la propagation de la vérité. Il les fait

saluer nom par nom, montrant ainsi toute la réalité de son affection fraternelle. En même temps, l'Esprit de Dieu se servait de ce moyen pour enregistrer, d'une façon indélébile, ce qui avait été fait par chacun pour le Seigneur. En servant un tel Maître, rien n'est perdu, ni oublié, et il est touchant de voir quel est son intérêt pour le travail de ses faibles serviteurs.

Le verset 1, peut être considéré comme le type d'une lettre de recommandation. Phoebé, qui était servante de l'assemblée (précieux titre) qui était à Cenchrée, se rendait à Rome, et y portait vraisemblablement la lettre de l'apôtre. On voit que cette recommandation ne se borne pas à établir que la personne est en communion, et doit être reçue *dans le Seigneur*, mais elle fait aussi ressortir la valeur de son service envers les saints et envers Paul lui-même. Cela devait disposer les frères de Rome à l'accueillir avec joie.

Quant à ceux-ci, Prisca et Aquilas sont mentionnés les premiers. Actes 18 nous donne leur histoire. Aquilas avait autrefois habité Rome, d'où il avait été chassé, comme Juif, par un édit de Claude, et il y était revenu plus tard comme chrétien. Avec Priscilla, sa femme, il avait d'abord reçu Paul, qui avait travaillé avec eux à faire des tentes, puis, à Ephèse, ils avaient reçu Apollos, et lui avaient expliqué plus exactement la voie de Dieu. Aussi l'apôtre les signale-t-il, ici, comme ses compagnons d'oeuvre, et ceux auxquels lui et les assemblées des nations étaient redevables. Par leur dévouement, la vie de Paul avait été épargnée, probablement dans les troubles d'Ephèse, mentionnés en Actes 19, et, maintenant, l'assemblée se réunissait dans leur maison, à Rome. Ils étaient donc des serviteurs particulièrement dévoués et fidèles. Tous les saints l'ont appris dans la suite des siècles, jusqu'à nos jours, en attendant la récompense du Seigneur lui-même.

Ensuite, Epainète est appelé le bien-aimé de l'apôtre, prémices de l'Asie pour Christ, c'est-à-dire, sans doute, un des premiers fruits du ministère de Paul en Asie. Plus loin, une Marie avait beaucoup travaillé pour les frères de Rome. Ensuite, Andronique et Junias sont cités comme parents de Paul et ses compagnons de captivité. Convertis au Seigneur avant lui, ils avaient pris rang parmi les apôtres, et étaient même distingués au milieu d'eux.

Pour tous ceux dont les noms suivent, du verset 8 au 15, l'apôtre relève un trait particulier d'affection personnelle et de communion dans l'oeuvre du Seigneur, marquant ainsi son union de coeur avec eux tous. Le lien qui les unit tous est indiqué par l'expression «dans le Seigneur», chacun, frère ou soeur, ayant le Seigneur devant soi et travaillant avec Lui. Tout ce qui est fait dans le Seigneur a du prix, et recevra sa récompense au jour où le travail de chacun sera manifesté. Le Seigneur honorera ceux qui l'auront servi (Jean 12: 26), comme David l'a fait pour ces hommes vaillants qui lui avaient été dévoués durant le temps de son rejet (2 Samuel 23). Les services peuvent différer, et être même parfois obscurs, mais le Seigneur discerne ce qui est fait vraiment pour lui, ne serait-ce qu'un verre d'eau froide donné en son nom (Marc 9: 41).

(Versets 17-20) — Ici, ce n'est plus l'union, mais la division qui est envisagée, provenant de choses qui n'étaient pas selon la saine doctrine. Ceux qui les présentaient causaient ainsi des divisions et des occasions de chute parmi les saints. Leur caractère distinctif était qu'ils

agissaient non pour le Seigneur, en cherchant ses intérêts et sa gloire, mais pour eux-mêmes: ils servaient leur propre ventre. Les douces paroles et le beau langage annoncent des séducteurs, cherchant à flatter les auditeurs pour les entraîner. L'apôtre recommande deux choses à leur égard: 1° avoir l'oeil sur eux, c'est-à-dire sur leur action, afin de discerner la portée de leur enseignement; 2° après l'avoir discerné, s'éloigner d'eux. Le fidèle connaît la voix du bon Berger, toute voix étrangère doit le conduire à s'enfuir loin de celui qui la fait entendre. Ici, il n'est pas dit positivement, comme en Actes 20: 30, que «le tels hommes se trouvaient au milieu des saints, mais même alors le principe demeure applicable: on s'éloigne d'eux. Tout fidèle doit se tenir en garde contre de tels hommes (voir Apocalypse 2: 2).

L'obéissance des Romains était venue à la connaissance de tous, comme c'était aussi le cas pour les Thessaloniens. La connaissance de la vérité doit produire l'obéissance. Obéir, mettre en pratique la Parole, est la vraie manière d'apprendre à d'autres ce que c'est que la vérité. Cette obéissance réjouissait l'apôtre. Il y comptait pour que ses exhortations fussent observées à l'égard de ceux qui causaient des divisions, et il recommandait d'être sages quant au bien et simples quant au mal. Sages, en se laissant gouverner par la Parole, et simples, en se retirant du mal sans raisonnements. Pour un chrétien, connaître le bien lui suffit pour se retirer du mal, tandis que, dans le monde, il faut bien connaître le mal pour ne pas en être la dupe, mais quelle délivrance de ne pas avoir les principes du monde, et de pouvoir être simples quant au mal.

Au reste, il y aura bientôt une délivrance complète du mal, car le Dieu de paix brisera bientôt Satan sous nos pieds, lui, l'auteur de toute division. En attendant, on est fortifié par la grâce, qui est dans le Christ Jésus.

(Versets 21-24) — Dans ces versets, l'apôtre transmet les salutations de ceux qui étaient avec lui, dont plusieurs nous sont déjà connus. Tels sont Timothée, le fidèle compagnon de Paul; Jason, parent de Paul, qui l'avait reçu chez lui à Thessalonique (Actes des Apôtres 17); Gaïus, chez qui Paul habitait et qui avait l'assemblée dans sa maison, mentionné en Actes 19: 29 et 20: 4. C'est aussi probablement à lui que la troisième épître de Jean a été adressée. Un Eraste est aussi nommé en Actes 19: 22 et 2 Timothée 4: 20. Ceux-ci et d'autres se joignent à Paul dans l'expression de son amour pour les frères de Rome. Puis, comme la lettre a été écrite par Tertius, l'apôtre ajoute, probablement de sa main, et pour en garantir l'authenticité: «Que la grâce de notre Seigneur Jésus Christ soit avec vous tous. Amen!» (voir 2 Thessaloniens 3: 17).

(Versets 25-27) — L'apôtre termine son épître en donnant gloire à Celui qui est puissant pour affermir les saints, en rapport avec la pleine révélation des conseils de Dieu, faite par l'Evangile, mais comme c'est à Paul qu'il a été donné de compléter la parole de Dieu (Colossiens 1: 25), par la révélation du mystère, nous avons ici l'expression: «mon Evangile». L'Evangile de Paul différait de celui que les douze prêchaient, en ce qu'il avait pour point de départ Christ dans la gloire, et donnait connaissance de l'union du croyant avec un Christ ainsi glorifié, ce qui était impliqué, ainsi d'ailleurs, que le mystère de l'Assemblée, dans la réponse du Seigneur à Saul, sur le chemin de Damas: «Je suis Jésus que tu persécutes».

L'apôtre souhaite que l'affermissement des saints ait lieu, non seulement en rapport avec les vérités qui font le sujet propre de l'épître, mais aussi avec toute la révélation du mystère relatif à l'Assemblée. Ce mystère, à l'égard duquel le silence a été gardé dès les temps éternels, mais qui a été manifesté maintenant, ou révélé à ses saints apôtres et prophètes par l'Esprit, comme il est dit en Colossiens 1: 26, a également été donné à connaître, par les écrits prophétiques du Nouveau Testament — et notamment ceux de Paul — à toutes les nations, selon le commandement du Dieu éternel, pour l'obéissance de la foi.

Voilà donc un plein Evangile, porté par le ministère de Paul à toutes les nations, sur l'ordre du Dieu éternel, qui a voulu de tout temps la pleine bénédiction de sa créature, en la faisant participer et servir à la gloire de Christ, et il s'agit d'obéir en croyant ce Dieu dont le commandement est la vie éternelle.

A ce Dieu qui seul est sage, qui donne à connaître sa sagesse, non seulement à nous-mêmes, mais jusqu'aux principautés et aux autorités dans les lieux célestes par l'Assemblée (Ephésiens 3: 10), à Lui, par Jésus Christ, soit la gloire éternellement. Amen!

Le vieil homme et le nouvel homme

Méditation sur Romains 8

Darby J.N.

ME 1910 page 21

En considérant, la semaine passée, l'épître aux Ephésiens, nous avons vu que nous sommes *ressuscités* avec Christ. Le chapitre 7 aux Romains nous montre la contre-partie de cette vérité: un homme mort avec Christ. Il peut paraître que c'est aller à rebours que de commencer par les Ephésiens, mais tel n'est pas le cas. Avant de pouvoir juger ce qui est ancien, il nous faut connaître ce qui est nouveau. Par exemple, on trouve ici la connaissance chrétienne dans la manière dont il est parlé de la loi. «Nous savons», c'est-à-dire *nous, chrétiens, nous savons* «que la loi est spirituelle». Le verset 5, «lorsque nous étions dans la chair», nous parle aussi d'un état qui existait autrefois, mais qui n'existe plus, tout comme on dirait: «lorsque j'étais à Genève», ce qui implique qu'on n'y est plus. Ainsi, Romains 7 est l'expérience d'une âme qui passe par un état qu'elle décrit après en avoir été *délivrée*. Cette seconde partie de l'épître aux Romains nous présente la doctrine que nous sommes morts. Nous avons part à un Christ mort: «Ignorez-vous que nous tous qui avons été baptisés pour le Christ Jésus, nous avons été baptisés pour sa mort? «Par la mort, nous sommes sortis de notre ancien état, pour entrer dans un état nouveau. Jean 5: 24, nous présente la même vérité: «Celui qui entend ma parole et croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement; mais *il est passé de la mort à la vie*». Il a ces deux choses: «il ne vient pas en jugement», et «il est passé de la mort à la vie»; non seulement il est débarrassé des péchés dont il était responsable, mais il a passé dans son nouvel état. Nous ne savons jamais que nous sommes sortis de notre ancien état, avant de l'avoir mesuré dans notre conscience; c'est-à-dire, comme dans Romains 7: 18: «*Je sais* qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien». Il n'est pas dit: «Nous savons», mais «*je sais*». Quand l'apôtre dit: «*Nous savons* que la loi est spirituelle», c'est une affaire de connaissance chrétienne; mais ici, au verset 18, l'expression «*Je sais*», est mon *expérience personnelle*. Il n'y a point de délivrance réelle de l'esclavage, avant que j'aie pu dire, d'après ma propre expérience devant Dieu: «*Je sais*».

Aussitôt que je possède cette chose nouvelle, avec les délices du ciel et Christ dans mon âme, je trouve que la chose ancienne est une entrave positive. Auparavant, je ne pouvais désirer d'être mort, mais après avoir pris dans ma conscience la mesure de la vieille nature, je dis avec Paul: «Je suis toujours livré à la mort pour l'amour de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans ma chair mortelle» (2 Corinthiens 4: 11). «Qu'il ne m'arrive pas de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié et moi au monde» (Galates 6: 14). Qu'est-ce qui nous associe avec le monde? Le vieil homme, cela va sans dire (or la loi qui est la règle de Dieu pour l'homme dans la chair, s'applique à sa vie naturelle. «La loi a autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit»); mais,

par la mort, l'homme sort de l'état dans lequel la loi avait autorité sur lui. Un homme mort n'a rien à faire avec le monde. Ce n'est pas *la loi* mais *l'homme*, que je mets de côté. Un homme qui meurt pendant qu'il est en route pour se rendre à la prison, est délié de la loi; mais sa mort ne met pas la loi de côté. L'homme mort n'est plus sous son autorité. La loi s'adresse à l'homme comme créature de Dieu; elle représente l'autorité de Dieu qui s'applique à l'homme en tant que responsable devant Lui; elle est la règle de la responsabilité de l'homme; mais l'homme est perdu et condamné par la loi. «La pensée de la chair est inimitié contre Dieu; car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le peut pas. Et ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu». Dieu n'attend aucune amélioration de la vieille nature, mais il donne une nature nouvelle et un second homme — Christ, ma vie et le modèle de ma vie. La loi n'était pas mauvaise, mais l'homme était mauvais. Au lieu d'introduire la loi qui a produit la mort, Dieu me retire de mon ancien état et, à la place de la loi, me donne Christ pour être ma vie, mon modèle et mon objet. Sans la rédemption qui est en Christ, la mort aurait été pour moi la condamnation; mais Christ ayant porté la condamnation, la mort devient un gain positif, car elle m'affranchit du vieil homme: «Sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit annulé pour que nous ne servions plus le péché». La loi donne, sans doute, une règle excellente qui possède l'autorité de Dieu, mais elle s'adresse à une nature qui est entièrement mauvaise. Il faut que la rédemption intervienne; par elle, je suis rendu capable de voir que je suis en Christ; la vie nouvelle, sans la rédemption, ne fait que me donner une conscience plus profonde de ma nature pécheresse et me rendre plus misérable. Lorsque j'ai Christ comme rédemption et vie, je puis dire: «Grâce à Dieu, le vieil homme est mort, et j'en ai fini avec lui!»

Au chapitre 5, nous trouvons la justification, et au 6^e, l'apôtre expose la doctrine que, Christ étant mort au péché, nous sommes morts avec Lui. Nous sommes compris dans la mort de Christ, nous avons part à sa mort, nous en avons fini avec la nature pécheresse. C'est le sujet du chapitre 6; le 7^e nous montre ce qui en résulte quant à la loi. Non seulement je possède une nouvelle nature, mais j'en ai fini avec l'ancienne, non pas quant à la lutte, cela va sans dire, car nous l'aurons jusqu'au bout; mais j'en ai fini avec ma vieille nature devant Dieu. Je ne suis pas mort à la loi, parce que la loi me condamne, mais j'y suis mort par la mort de Christ, et l'application de cette mort produit en moi la force. Si l'esclavage de la loi avait été aboli simplement parce qu'elle me tuait, il n'y aurait rien eu pour moi que la condamnation; mais Christ a pris une fois pour toutes la condamnation sur lui-même. En lui, Dieu a condamné le péché dans la chair. Sous la loi, nous n'avons produit que de mauvais fruits, sans aucun fruit pour Dieu. Maintenant, en ayant fini avec la loi, «je suis à un autre», à Christ ressuscité (non pas à Christ selon la chair), afin que je porte du fruit pour Dieu. Si, comme étant dans la chair, j'ai à faire avec la loi, je suis maudit; mais maintenant je suis délié de la loi et lié à Christ ressuscité d'entre les morts selon la puissance de la rédemption, et retiré du mal par la résurrection. Nous sommes liés à Christ après sa mort, et nous appartenons à Christ qui est ressuscité d'entre les morts. «Nous ne sommes pas dans la chair, mais dans l'Esprit» (quoique la chair soit en moi, ce qui est toujours vrai), «si du moins l'Esprit de Dieu habite en nous». *J'étais* dans la chair; quel en était donc le résultat, à supposer que la loi me fût appliquée? Les

passions de la chair travaillaient en moi et produisaient du fruit pour la mort — la chair ne se soumet pas à la loi de Dieu, le seul effet de cette dernière est de condamner. Saul était juste quant à la loi: «Quant à la justice qui est par la loi, étant sans reproche.) Il adorait Dieu en sincérité, mais était entièrement dans les ténèbres — dans les ténèbres comme pharisien. Il n'avait point de péchés grossiers, que la conscience naturelle perçoit, et Saul pouvait dire avec le jeune homme riche: «J'ai gardé toutes ces choses dès ma jeunesse». Il n'était pas un criminel, mais, lorsque la loi venait lui dire: «Tu n'auras point de convoitises», le péché produisait en lui toutes les convoitises.

Deux choses caractérisent le péché: la propre volonté et la convoitise. Supposez que vous ayez un enfant excessivement volontaire: la propre volonté de l'enfant se montre d'autant plus que vous lui imposez une entrave par quelque commandement. Si je lui dis: «Il ne faut pas que tu regardes ceci ou cela», la convoitise, le désir de regarder est aussitôt excité. Il y avait chez moi cette chair mauvaise avec sa volonté et avec ses convoitises: la loi de Dieu survient; elle provoque aussitôt la chair à convoiter et la condamne. «Mais maintenant nous sommes déliés de la loi, étant morts dans ce en quoi nous étions tenus»: ce n'est pas tuer le gendarme; mais, le prisonnier étant mort, la loi n'a plus de pouvoir sur lui. Par la mort, je suis entièrement soustrait à la loi, «en sorte que je serve en nouveauté d'esprit, et non pas en vieillesse de lettre». «Que dirons-nous donc? La loi est-elle péché? Non, mais je n'eusse pas connu le péché, si ce n'eût été par la loi». L'apôtre ne dit pas *les péchés*, mais *le péché* — il avait auparavant parlé des péchés, mais maintenant, il parle du péché, de ma *nature*. Quand un homme est un meurtrier, sa conscience naturelle lui fait connaître qu'il est pécheur, mais Paul n'avait point de crimes; sa conscience le condamnait sans qu'il y eût chez lui des actes extérieurs de transgression. La loi vient lui dire: «Tu ne convoiteras point». Jusqu'ici il n'avait aucune idée de cette nature qui le poussait à convoiter. «Sans la loi, le péché est mort». Elle vient me dire que je ne dois pas convoiter, et voici que je convoite! Je suis donc évidemment sous la condamnation. C'est ce que fait ce premier mari. Vous ne pouvez avoir à la fois deux maris ayant autorité sur vous; ce n'est pas seulement que vous ne pouvez pas être justifié par la loi: la chose est parfaitement vraie, et c'est ce dont il est parlé au chapitre 3; mais ici, le point en question, c'est que vous ne pouvez avoir à la fois deux autorités, la loi et Christ. Ce qui empêche le péché de dominer sur moi, c'est simplement que l'enfant de Dieu n'est pas sous la loi. Il ne peut être sujet à l'une de ces autorités sans être mort à l'autre. Aussitôt qu'il s'est mis sérieusement à s'occuper du péché sur le terrain de la loi, il a trouvé que la loi est la mort. «Le péché, ayant trouvé une occasion par le commandement, me séduisit, et par lui me tua. La loi donc est sainte, et le commandement est saint, et juste, et bon. Ce qui est bon est-il donc devenu pour moi la mort? Qu'ainsi n'advienne! Mais *le péché* (non pas *les péchés*), afin qu'il parût péché, m'a causé la mort par ce qui est bon, afin que le péché devînt, par le commandement, excessivement pécheur».

Maintenant que j'ai une nature nouvelle, le péché apparaît comme tel; et non seulement cela, mais le péché, en apparaissant, a paru excessivement pécheur. Le péché prend désormais un nouveau caractère: il devient une transgression positive, et tout ce que je

croyais encore passable n'est que la propre volonté; ce peut être une aimable propre volonté, mais c'est le péché. Nous, nous *savons* que la loi est spirituelle, c'est un point de connaissance chrétienne; la loi ne traite pas seulement des actions extérieures, telles que le meurtre ou autres choses semblables, mais, moi je sais, par ma propre expérience, que la loi vient interdire les convoitises de l'homme naturel; me voilà donc charnel, vendu au péché. L'apôtre parle en premier lieu de la conscience: «Ce que je fais, je ne le reconnais pas». C'est la conscience. L'homme juge le mal qu'il fait — il est en parfait accord avec la loi; la volonté ayant été renouvelée, la conscience approuve la loi. C'est une grande chose d'apprendre qu'en moi il n'habite aucun bien: «*Je sais qu'en moi*». Il ne dit pas: *Nous savons* que nous avons fait beaucoup de choses mauvaises. Il sait, non seulement *ce qu'il a fait*; mais, chose bien plus profonde, il sait *ce qu'il est*. Il est un bon jardinier qui non seulement récolte de mauvaises pommes sans les aimer, mais qui juge l'arbre qui les produit. Chaque fois que la volonté agit, c'est le péché; elle ne reconnaît pas la présence et l'autorité de Dieu. Vous acceptez cela comme doctrine, bien-aimés, mais le *savez-vous*; savez-vous que, quant à la volonté du vieil homme, vous n'êtes que péché?

Lorsque nous arrivons à cette heureuse liberté, si nous portons dans nos corps la mort du Seigneur Jésus, nous sommes occupés de Christ; mais lorsque nous venons en sa présence, si nous ne tenons pas le vieil homme sous clef, il se montrera, et alors nous devons nous occuper de nous-mêmes et nous juger. J'ai à chaque moment à me méfier de moi-même et, par la grâce de Dieu, je porte dans le corps la mort du Seigneur Jésus. J'ai maintenant positivement une bonne volonté: «le vouloir est avec moi; mais accomplir le bien, cela je ne le trouve pas». Je n'ai aucune force pour l'accomplir. Maintenant je me trouve absolument sans force, et cela bien que j'aie cette bonne volonté. «Je trouve donc cette loi pour moi qui veux pratiquer le bien, que le mal est avec moi. Car je prends plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur; mais je vois dans mes membres une autre loi qui combat contre la loi de mon entendement et qui me rend captif de la loi du péché qui existe dans mes membres. Misérable homme que je suis!» J'ai appris à me connaître.

Il y a ici trois choses à remarquer: 1° Il n'y a point de bien en moi (c'est-à-dire en ma chair). Me voici donc avec la vie nouvelle en moi; mais la loi qui demande le bien, tandis que je découvre le mal en moi, prononce ce jugement: «aucun bien en moi». 2° Une autre chose des plus utiles à l'âme, c'est que ce n'est plus moi qui l'accomplis, mais le péché qui habite en moi. Il n'y a rien que je ne voulusse faire pour ne pas pécher. 3° Lorsque *moi* (le nouvel homme) je voudrais accomplir le bien, je n'ai aucune force. Le moi hait le péché, mais le péché est plus fort que le moi. Je ne puis rien contre lui. C'est une chose terrible, mais j'apprends ainsi ce qu'est le moi. J'ai acquis par expérience la conscience que je ne puis rien contre le mal.

Je regarde maintenant en arrière, et je vois l'effet de la soumission au premier mari. Je ne puis réussir et ne le pourrai jamais, car l'être mauvais ne se soumet pas; alors, j'en abandonne la pensée, et je regarde à un autre.

Si mon enfant tombe au fond d'une fosse, il peut se croire assez fort pour s'en tirer, s'il a confiance en lui-même. Il essaie donc inutilement, il dit enfin: Je ne peux pas. Il se connaît

maintenant, mais moi je puis le tirer dehors; car, bien qu'on ait la vie, c'est la *rédemption* qu'il faut et non un simple secours. «Je suis à un autre» et *en* un autre, le Seigneur Jésus Christ. J'apprends là à connaître le moi; et la loi est employée dans ce but, non comme un moyen de salut, ce qui serait cruel, car le résultat est un insuccès complet; mais il faut que nous apprenions à nous connaître nous-mêmes, et c'est pour cela que nous devons être conduits par ce chemin.

Etes-vous dans la chair? Non. J'en suis positivement délivré par la rédemption; c'est la solution qu'apporte la découverte complète de ce qu'est le moi, faite par expérience. Nous ne pouvons avoir la puissance, à moins que nous ne soyons en communion avec Dieu pour combattre la vanité et la convoitise, et toutes les choses diverses qui peuvent nous entraver. Personne n'est vraiment humble avant de passer par le chapitre 7 des Romains. On peut connaître le pardon, mais jamais on ne trouvera, sans l'expérience décrite, un homme humble, un homme qui n'ait absolument aucune confiance en lui-même. Je puis oublier que j'ai un homme dangereux dans ma maison, et ne pas le tenir enfermé; c'est, hélas! de la négligence, et j'aurai à en souffrir; mais si nous portons toujours dans nos corps la mort du Seigneur Jésus, nous n'aurons rien à craindre, et Dieu nous sera en aide. Je puis dire à Dieu: «Maintenant je me tiens pour mort». Mais Dieu me dit: «Je ne puis me fier à toi, je vais t'y tenir moi-même». Il vient ainsi à notre secours en nous livrant à la mort (2 Corinthiens 4). Dès que je possède Christ, je ne suis plus dans la chair. Cela m'est acquis par la rédemption; car, sans la rédemption, la mort, pour la chair, ne serait pas seulement la mort, mais aussi la condamnation, et pas autre chose que la mort dans la chair.

Il n'est pas ici question de pardon, le pardon nous le trouvons ailleurs; mais d'être débarrassé de l'ancienne *nature*, du vieil homme. Il n'est pas seulement vrai que Christ est ma vie et que je suis pardonné, mais aussi, que je suis mort avec Christ. C'est une expérience personnelle que de prendre dans sa conscience la mesure du vieil homme; il ne suffit pas de dire: *Nous* savons; mais bien: *Moi, je* sais que je suis charnel, que je suis mort.

Partout où la chair est en activité chez un croyant, et elle peut l'être, elle sert la loi du péché; mais nous ne sommes pas dans la chair. Le verset 5 dit: «Quand *nous étions* dans la chair». Cela implique que nous n'y sommes plus. Une fois sorti de là, je puis expliquer ce qui en est quand je m'y trouve. L'homme dont il est question ici, est sous la loi. Nous savons que la loi est spirituelle: nous approuvons la loi, nous y prenons plaisir, mais on ne trouve pas ici un seul mot de Christ.

Bien-aimés, je me suis étendu sur ces choses, car je ne crois pas que nous puissions sans danger connaître nos privilèges et en jouir, avant d'avoir passé par là. Je puis connaître le pardon, mais est-ce que je connais ma position devant Dieu et le fait que je ne suis pas dans la chair, mais dans l'Esprit — que, par la rédemption, j'ai été retiré d'un état dans lequel je me trouvais? Est-ce que je me connais moi-même d'une manière pratique?

La loi ne nous considère jamais comme morts dans nos péchés; la loi s'occupe de notre responsabilité: «Fais ceci et tu vivras». Dans le paradis, il avait été dit: Ne fais pas cela, sinon

tu mourras; mais c'était encore la responsabilité. La loi nous considère comme des faiseurs d'oeuvres mis à l'épreuve.

Laissant de côté la question des péchés grossiers, vous pouvez vous faire de Christ une loi. Vous pouvez dire: Je devrais être saint, ce qui est parfaitement vrai: «Sans la sainteté, nul ne verra le Seigneur». Mais il y a une autre question: Etes-vous sur le vrai chemin pour y arriver? Vous avez un bon désir, mais quand vous avez trouvé Christ, c'est la grâce, et vous trouvez alors la force. Ne dois-je pas être saint? Oui, mais, en réalité, vous cherchez, en disant cela, la justice en vous-même, car pour vous la question est: Suis-je accepté? Le désir de sainteté est bon, mais sans la connaissance de la rédemption, vous vous trouvez aussitôt sous des obligations que vous ne pouvez remplir. Quel soulagement de savoir que je suis rendu participant de la sainteté de Dieu. On peut se faire une loi même de l'amour de Christ — et cela, sous mille formes différentes. Dirai-je: Je devrais l'aimer davantage? Cela est parfaitement vrai; mais ce qu'il me faut connaître, c'est son amour à Lui pour moi.

Quelque motif que Dieu puisse nous donner de l'aimer, cela ne ferait jamais naître de l'amour dans notre chair. Si un enfant me disait qu'il aime bien assez sa mère, je dirais qu'il ne l'a jamais aimée du tout. Mais s'il disait, au contraire: «Si vous connaissiez ma mère et sa bonté inépuisable! Je suis loin de l'aimer comme je le devrais», je dirais: «Toi, tu aimes ta mère». Nous ne pourrions jamais être satisfaits de l'amour de notre coeur pour Dieu, si nous avons le sentiment de la profondeur de son amour à lui.

Maintenant, bien-aimés, mon désir sincère est que, si ce n'est pas encore le cas, vous puissiez être exercés sur ce sujet; car c'est seulement alors que votre confiance en vous-mêmes pourra être brisée. Que le Seigneur nous donne d'apprendre à connaître de jour en jour ce qu'il est pour nous, et tous les moyens qu'il emploie pour nous amener à le connaître.

Pensées

ME 1910

Page 40

La joie et la paix ne sont pas le résultat de la vie de Christ en nous, mais de la connaissance de l'amour de Dieu et du don de Christ.

—
Je dois avoir *un* désir: celui de plaire à Christ ici-bas, de marcher comme Lui a marché.

Page 60

La femme syrophénicienne parvient, à travers tous les obstacles, jusqu'au coeur de Dieu, — et ce coeur est tout entier à sa disposition.

Page 80

Notre conversation est dans les cieux; nos coeurs, toute notre vie, tous nos intérêts devraient y être.

Page 100

Dans l'évangile de Jean, Jésus ne nous est pas seulement présenté comme le Fils de Dieu, mais comme Dieu le Fils.

Page 120

C'est mon *objet* qui détermine mon caractère. Si c'est l'argent, je suis un avare; si c'est la puissance, je suis un ambitieux; si ce sont les livres, je suis un littéraire; si c'est Christ, je suis un chrétien.

—
Enfin Dieu a la satisfaction d'entendre *un homme* dire, en entrant dans le monde: «Voici, je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté».

Page 140

En vertu du sacrifice de Christ et de sa séance à la droite de Dieu, nous avons la liberté d'entrer dans le sanctuaire. Là le Seigneur se montre sous un double caractère: comme *Souverain Sacrificateur* pour intercéder, comme *Souverain Pasteur* pour secourir ceux qui sont tentés.

Page 180

Quand tout, dans la Victime, est éprouvé par le feu de l'autel, il ne monte à Dieu qu'un parfum de bonne odeur.

—

Pour le chrétien, la seule chose, dans ce monde, qui ne soit pas certaine, c'est la mort.

Page 240

L'Eglise sera «sans ride»... une éternelle jeunesse.

Page 280

Quel bonheur de revenir avec Celui qui vient en jugement, mais en jugement de délivrance pour Israël!

Page 300

Pour nous, la vie se trouve en dehors du monde.

—

Christ nous a ouvert un crédit illimité auprès du Père.

—

La vie était cachée; elle a été manifestée; elle a été communiquée.

—

Nous oublions facilement dix mille grâces, en présence d'une seule privation insignifiante.

Page 350

La croix nous dit ce que le péché est pour Dieu, le jugement l'apprendra au monde.

Page 400

Quand Dieu vit tout ce qu'il avait fait après la création, cela était très bon et il se reposa, mais il n'est pas question de joie; tandis qu'il y a de la joie dans le ciel pour un pécheur qui se repent.

Page 440 - Koechlin M.

Comment sonder tout ce qu'il y a dans les quelques mots prononcés par notre Sauveur sur la croix?

L'étendue de sa miséricorde: «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font».

L'abîme de ses souffrances: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?»

La puissance de sa grâce: «Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis».

La perfection de son oeuvre: «C'est accompli».

La tendresse de son coeur: «Femme, voilà ton fils».

Sa complète soumission: «J'ai soif».

L'infini de son amour dans tout ce qu'exprimait sa divine personne à la croix.

Page 460

Prenons garde de ne pas corriger la chair par la chair.

La vérité est la pensée de Dieu sur toutes choses, mais elle est spécialement la manifestation de tout le caractère de Dieu en Christ, et de notre propre caractère en tant que mis en relation avec Dieu, par Christ.

Marie de Magdala

Jean 20: 11-18 - Poget-Junod L.

ME 1910

Un coeur pieux ressent une grande satisfaction à la vue des fruits que la grâce de Dieu produit dans un pécheur. Il n'est pas sans profit d'en rechercher le pourquoi. Ses caractères sont variés et nombreux; cependant l'on peut affirmer qu'ils se résument dans ce fait qu'une conversion vaut toujours ce qu'elle coûte. Celui qui a été longtemps travaillé au sujet de ses péchés, celui qui, dans la lumière de Dieu révélé dans sa Parole, a appris à connaître le caractère trompeur, incurable du coeur de l'homme, de son propre coeur, celui qui, dans sa détresse, a fait l'amère expérience du néant de tout ce que l'homme et le monde peuvent offrir pour lui donner même un atome de paix avec Dieu; celui-là, quand la grâce de Dieu, apparue en Christ, lui est révélée, quand il l'a saisie, savourée avec d'autant plus de bonheur qu'il fut plus longtemps et plus profondément malheureux; une telle âme, dis-je, est d'autant plus étroitement et solidement liée à Christ, qu'elle connaît davantage la puissance et la plénitude de son amour. Elle connaît, par expérience, la beauté de ces paroles: «Ton nom est un parfum répandu». «Tire-moi: nous courrons après toi». Comme David, cerné par ses ennemis, s'écrie: «Donne-nous du secours pour sortir de détresse; car la délivrance qui vient de l'homme est vaine», cette âme a vu l'homme et le monde sous leur vrai jour; ils ont perdu toute valeur à ses yeux: une fois délivrée, Christ est tout pour elle. Les cultivateurs de la vigne le savent bien: quand la floraison du raisin se fait promptement, qu'il passe rapidement de la fleur au fruit, la récolte est presque assurée. Il peut survenir des retours de froid, et plus tard la sécheresse; le raisin peut souffrir; mais, chose remarquable, dès que les circonstances redeviennent favorables, il retrouve son caractère normal de prospérité. Le contraire a lieu, quand le raisin ne fleurit que partiellement; les vers s'y engendrent; il passe de la fleur enfin au fruit, mais, malgré les circonstances les plus favorables, il ne prospère pas. C'est une image de ce qu'on rencontre chez les âmes.

Marie de Magdala en est une illustration, comme du reste la plupart de ceux dont les noms nous ont été conservés dans les évangiles. En Luc 8: 2, nous apprenons que sept démons étaient sortis de cette femme infortunée. Son état moral était caractérisé par l'esprit du mal... Fût-il un abîme de mal plus profond que celui-là? Que d'humiliation, de honte, d'angoisse, de souffrance, de désespoir! Qui aurait pu, ou voulu intervenir pour sa délivrance? Cette misérable femme dut faire l'amère expérience du néant des ressources naturelles de l'homme. Rien n'était capable d'apporter un atome de paix, d'espérance, de consolation et de joie à son pauvre coeur, plongé dans le désespoir. Il ne lui restait qu'à périr dans sa misère et sa souillure.

Mais quelqu'un s'était trouvé sur son chemin; le seul qui eût le droit de la repousser et de la mépriser, avait eu pitié d'elle, l'avait aimée et absolument délivrée. Qui était-il donc ce merveilleux libérateur? Emmanuel, Dieu avec nous, Jésus venu pour chercher et sauver ce qui

était perdu! Est-il surprenant que cette femme, désormais libre et heureuse, se soit détournée de toutes les choses vaines vers son Dieu Sauveur? Quelque grande qu'ait été la puissance de méchanceté des sept démons sortis d'elle, et l'amertume de ce dégradant et abrutissant esclavage, Marie avait trouvé en Jésus un tendre et tout puissant Libérateur, une source inépuisable de tous les biens permanents apportés par la grâce.

L'expérience qu'elle avait faite aux jours de sa détresse, d'un côté, de la vanité décevante de l'homme et du monde, et de la puissance de Satan, et de l'autre, de l'entière et parfaite délivrance, opérée en sa faveur par Jésus, cette expérience lui avait désormais tracé son chemin: Jésus devait posséder son cœur; en Lui, elle avait trouvé un objet digne de toutes ses affections, un noble but à sa vie. Elle lui appartiendrait désormais, et vivrait pour Lui; toutes ses facultés morales, intellectuelles, tout ce qu'elle possédait serait dorénavant sanctifié à l'honneur et à la gloire de son Seigneur et Sauveur. Dans ce triste désert, elle avait trouvé en Jésus, après Mara, le véritable Elim, avec ses «douze fontaines» et ses «soixante-dix palmiers». Heureuse Marie!

Mais le cœur de Marie, comme le cœur de tous les fidèles disciples d'un Christ rejeté et méprisé, avait à traverser des jours de grandes, intimes et profondes douleurs. La haine des Juifs contre Jésus allait croissant de plus en plus pendant les trois ans et demi de son ministère au milieu d'eux. Enfin, ils allaient pouvoir l'assouvir, en le crucifiant entre deux vils malfaiteurs. Les prophètes avaient parlé en termes émouvants des souffrances de l'Oint de Dieu de la part des hommes (Psaumes 22: 7-13, 16-21; 31: 11-15; 69: 1-15, 20, 21; 102: 6-8; Esaïe 53: 1-3). Le Seigneur Jésus lui-même ressuscité dit à ses disciples: «Ce sont ici les paroles que je vous disais quand j'étais encore avec vous, qu'il fallait que toutes les choses qui sont écrites de moi dans la loi de Moïse, et dans les prophètes, et dans les psaumes, fussent accomplies». Et avant sa mort, il leur dit: «Toutes les choses dites de moi par les prophètes vont avoir leur accomplissement» (voir Jean 16: 22).

On comprend la douleur des disciples et de Marie en particulier, à laquelle, en lui ôtant son Seigneur, on avait tout pris. Trois choses caractérisaient désormais ce monde pour elle: la croix où l'on avait crucifié son Seigneur; le sépulcre, vide maintenant, où son corps avait été déposé, et ceux qui l'avaient crucifié et qui se réjouissaient de sa mort. Un tel monde pouvait-il lui offrir un lieu de repos? Assurément non: «Mais Marie se tenait dehors et pleurait». Saintes larmes! Spectacle émouvant pour le ciel! Monument élevé à la puissance de la grâce dans le cœur d'une des plus misérables créatures humaines que la terre eût portée!

«Comme elle pleurait donc, elle se baissa dans le sépulcre; et elle voit deux anges, vêtus de blanc, assis un à la tête, et un aux pieds, là où le corps de Jésus avait été couché. Et ils lui disent: Femme, pourquoi pleures-tu? Elle leur dit: Parce qu'on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis». Quel spectacle pour ces êtres célestes, que cette femme, tellement absorbée par la douleur de la perte de son Seigneur, leur Seigneur, que leur présence en vêtements de sainteté, ne produit aucun effet sur elle! De fait, c'était peut-être la première fois qu'un tel fait se produisait. Dans l'Écriture, nous voyons que la présence des anges bouleverse d'ordinaire ceux auxquels ils apparaissent. Marie fait exception: la perte de son

Seigneur exerce sur elle une action si puissante que toute autre chose passe inaperçue. Ces anges étaient-ils jaloux de cette inattention N'étaient-ils pas plutôt remplis d'une sainte joie? Marie ayant donc dit cela, «se tourna en arrière, et elle voit Jésus qui était là; et elle ne savait pas que ce fût Jésus. Jésus lui dit: Femme, pourquoi pleures-tu? Qui cherches-tu? Elle, pensant que c'était le jardinier, lui dit: Seigneur (ou plutôt Monsieur), si toi tu l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et moi, je l'ôterai».

«Femme, pourquoi pleures-tu? Qui cherches-tu?» Qui aurait-elle pu chercher dans un tel monde, dans une telle scène, sinon son Seigneur? Y avait-il ici-bas pour elle, autre chose que Lui? Aux jours de sa détresse, qui l'avait délivrée? Lui, et Lui seul. L'avait-elle oublié? Certes pas. Comment s'étonner qu'une âme, profondément convaincue de péché, en proie à toute la puissance de Satan, soit liée à Celui qui l'en a délivrée par les liens d'un tel amour, et qu'elle s'attache à Lui pour le suivre? Oui, ton Nom est «un parfum répandu». «Tire-moi, et nous courrons après toi». N'était-ce pas Lui qui avait mis dans le coeur de Marie plus de joie que le monde n'en a eu au temps où leur froment et leur moût ont été abondants? Oui, il est beau de voir sur la terre, au milieu de cette génération qui estime le Fils de Dieu comme un vase de rebut, un coeur pour lequel Christ est tout, et qui, même ignorant, ne cherche que Lui.

«Qui cherches-tu? ...» Quelles que soient l'étendue et l'intensité du désir de posséder le Seigneur, le coeur recevra de Jésus plus qu'il ne venait chercher: «Car, de sa plénitude, nous tous nous avons reçu, et grâce sur grâce», une accumulation de grâces. Marie en est un exemple frappant: «Femme, pourquoi pleures-tu? Qui cherches tu?... Seigneur, si toi tu l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et moi je l'ôterai. Jésus lui dit: Marie! Elle, s'étant retournée, lui dit: Rabboni (ce qui veut dire Maître)!» Qui jamais pourra décrire ce qu'éprouva le coeur de Marie en un tel moment! Ce qu'on peut dire, c'est qu'il eût éclaté sous l'effet subit d'un bonheur si intense, s'il n'eût été dans les mains mêmes du Seigneur. Quelle indescriptible scène! La douleur sans pareille dont son âme était envahie, fait place instantanément à une joie incommensurable, en excellence comme en intensité et en plénitude; l'amour du Père, l'amour du Fils manifesté à la croix, et toutes ses conséquences sont là, et désormais, c'est au sein d'un tel amour qu'elle jouira de son Seigneur, duquel rien ne pourra plus jamais la séparer! Brebis bienheureuse qui s'entend appeler par son propre nom par le bon Berger! Les jours de son deuil sont finis; les choses vieilles sont passées, et toutes choses sont faites nouvelles, et c'est sur ce terrain nouveau, et dans la puissance de la résurrection de son Seigneur et Sauveur, qu'elle est à Lui, et Lui à elle, pour l'éternité.

Du moment que Jésus est l'objet du coeur, il n'y a plus de limites à ses bénédictions: ce sont les richesses incommensurables de Christ: longueur, largeur, hauteur et profondeur, et son amour centre et source de tout. Marie saisit les pieds de Jésus; Jésus lui dit: «Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père; mais va vers mes frères, et dis-leur: Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu». Non, Marie, ce n'est plus dans un monde qui gît dans le mal, dont Satan est le prince, dans un monde où Jésus a été foulé aux pieds par les hommes, que désormais tu jouiras de ton Seigneur et pourras l'adorer; c'est dans l'heureuse maison du Père, et dans la gloire de Dieu; là, tu le verras dans toute sa

beauté, et tu jouiras des résultats glorieux des pensées de Dieu le Père envers toi, et des résultats du sacrifice de son Fils!

Heureuse, en effet, celle qui a cru! Jamais quelqu'un fut-il chargé directement par le Seigneur d'un message plus glorieux? «Va, dis à mes frères: Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu». Qui sondera jusqu'au fond les richesses d'amour et de gloire renfermées dans ce message? La position et les relations des disciples devant le Dieu et Père de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ, sont désormais fixées et exprimées dans le Fils lui-même. «En ceci est consommé l'amour avec nous, c'est que, comme il est, Lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde». A Lui, comme à notre Dieu et Père, louange et adoration, dès, maintenant et pour l'éternité.

Court aperçu de la Genèse

ME 1910 page 56

Chapitres 1 à 2: 7

Nous trouvons ici deux grands principes: le premier, qu'il y a eu *un commencement*, le second, que *Dieu créa*. Ces deux principes, l'homme n'a jamais pu les découvrir et les rejette. Les philosophes païens n'ont aucune idée d'une création; ils reconnaissent une formation, un arrangement, un ordre, un *kosmos*, mais pas une création. Créer, c'est amener une chose à l'existence, sans matériaux pour la faire. Or, c'est «*par la foi* que nous comprenons que les mondes ont été formés par la parole de Dieu, de sorte que ce qui se voit n'a pas été fait de choses qui paraissent» (Hébreux 11: 3). En Allemagne, des savants comme Haeckel, etc., disent que l'idée d'une création est pure folie. Il y a, disent-ils, des lois générales pour ce qui existe. Mais qui donc a établi ces lois? Personne? Certaines découvertes astronomiques, comme la marche d'Uranus, nous montrent que ces lois peuvent même être interverties.

L'idée de création se rapporte (verset 1) aux cieux et à la terre; puis, à ce qui fourmille dans les eaux et aux oiseaux (versets 20, 21), c'est-à-dire aux êtres qui n'appartiennent pas à notre sphère de la création, car l'homme ne peut ni voler, ni vivre dans l'eau. La Parole indique donc par ce mot que cela vient de Dieu. Enfin, au verset 27, «Dieu créa l'homme».

Au verset 2, nous quittons l'idée universelle, *l'ensemble* de la création. Nous ne trouvons pas dans ce passage la création des anges, mais le livre de Job (38: 7) nous apprend qu'ils existaient avant la création de la terre. Après la création générale, il nous est révélé que la terre était «désolation et vide». Ce qui s'est passé entre les versets 1 et 2 n'est pas objet de révélation, mais nous savons que «le Dieu qui a formé la terre ne l'a pas créée pour être vide» (Esaïe 45: 18).

Depuis le verset 3, nous voyons comment la terre *actuelle* fut arrangée et mise en ordre. L'Esprit de Dieu prend ici les choses telles qu'on les voit, du dehors, seulement il nous en donne la cause. «Que la lumière soit» n'est pas la création de la lumière, mais, alors que les ténèbres étaient sur la face de l'abîme, du monde réduit en chaos, Dieu porte la lumière au milieu de ces ténèbres et les sépare l'une de l'autre.

Au second jour, Dieu fait ce qu'on appelle le ciel, l'atmosphère qui est au-dessus de nos têtes.

Au troisième jour, le sec paraît, puis Dieu forme les plantes avec leur semence, pour se propager, chacune *selon son espèce*. Les savants mettent cela en question et insistent sur un mélange entre les espèces, or ce mélange ne peut avoir lieu que par accident. Ils réussissent, par là, sans doute, à embrouiller les esprits, mais la vérité de ce que la parole de Dieu affirme saute aux yeux de tout homme non prévenu.

Au quatrième jour, Dieu fait les *luminaires*. On voit ici combien il est important de ne pas aller plus loin que la Parole. La lumière existait, mais il n'y en avait pas sur le chaos de ce monde. Alors Dieu dit: Que la lumière soit. Ensuite, il fait les porte-lumière, le soleil qui éclaire au moyen de l'atmosphère lumineuse qui l'entoure, la lune qui ne donne qu'une lumière reflétée. Il est dit enfin: «et les étoiles». Cela ne signifie pas que Dieu les fit dans ce moment-là; elles sont ajoutées pour montrer que tout doit être attribué au Créateur.

Nous avons parlé plus haut du cinquième jour.

La création étant complètement terminée au verset 25, Dieu commence, pour ainsi dire à nouveau, en *prenant conseil* au sujet de l'homme. Il crée l'homme à part, comme maître de la création. Quand il forme les bêtes de la terre, il dit: «Que la terre produise», mais quand il crée l'homme, il souffle dans ses narines «une respiration de vie» qui le met en rapport, en relation *nécessaire* avec Dieu (2: 7). Tout méchant qu'il soit maintenant, il est dans cette relation; il diffère d'une bête. Un chien ne hait pas Dieu, n'a pas de moralité. On peut trouver chez l'animal, comme chez l'homme, des qualités, des affections naturelles, mais il ne possède pas l'esprit, le souffle de vie qui le met en rapport avec Dieu. Dieu, dans sa sagesse (2: 7), forme le corps de l'homme, puis lui souffle lui-même une respiration de vie, et le met ainsi en relation avec Lui. Il n'est pas question ici d'une création, comme au chapitre 1: 27. L'homme est fait comme un être moral, sans péché, nécessaire en quelque sorte à Dieu, innocent, non pas saint, ni juste, ce qui supposerait la connaissance du péché, mais comme devant être obéissant. De plus, l'homme est fait pour être le centre de tout le système de la création. Ce ne sont pas les anges que Dieu a destinés à cela, mais l'homme, centre absolu d'un monde où tout se concentrait en lui. C'est surtout de cette manière qu'il est fait à *l'image* de Dieu: il le *représente*. Comme être moral, sans péché, il était plutôt à la *ressemblance* de Dieu (cf. 1: 26). Malgré tout cela, Adam, l'homme responsable, n'est que le type du second Adam, de Christ, l'homme des conseils de Dieu. Dieu donne à Adam autorité sur tout, puis vient:

Chapitres 2: 8 à 3

D'abord la description de l'Eden. Dans une mesure, l'emplacement du jardin d'Eden est défini par deux des fleuves qui l'arrosent, l'Euphrate et le Tigre. L'homme est placé dans ce jardin «pour le cultiver et pour le garder». Ensuite, nous trouvons les deux arbres: «l'arbre de vie au milieu du jardin et l'arbre de la connaissance du bien et du mal». Ce n'est plus la création, mais *le principe moral de l'homme*. Il n'avait pas, avant la chute, la connaissance du bien et du mal. Après la chute, sa conscience fait *la différence*, sans qu'il ait pour cela une loi. La loi donne *la règle* du bien et du mal.

Ce n'est pas qu'il y eût du mal dans la chose même qui est l'objet de la défense, mais la sagesse de Dieu mettait l'homme à l'épreuve à l'égard de l'obéissance, et cela ne suppose aucunement le mal. L'homme était une créature intelligente, un être moral auquel convenait l'obéissance, mais la défense le mettait à l'épreuve. Dieu avait des droits sur lui, et il devait reconnaître ces droits. Dès que l'homme eût mangé le fruit, il fit *en lui-même* connaissance avec le bien et le mal; il acquit une conscience par la chute.

L'homme étant un être moral, il fallait bien que son obéissance fût mise à l'épreuve, car elle était de toute importance dans les relations de l'homme avec Dieu. Ceux qui parlent de la liberté qu'avait l'homme de choisir, se trompent. L'homme n'avait pas à choisir, il devait obéir; seulement, il avait la liberté, dans le sens qu'il n'était pas extérieurement empêché d'agir. On ne peut parler de la liberté de désobéir. Rien n'empêche l'homme de se tourner vers Dieu, sinon sa propre volonté. Il a la liberté de fait, mais *non pas moralement*.

Les deux arbres représentent deux principes celui de la grâce souveraine qui donne la vie et celui de la responsabilité humaine. Si l'homme n'avait pas touché à l'arbre de la connaissance du bien et du mal, il aurait pu manger de l'arbre de vie. Ces deux principes subsistent encore, mais l'homme tel qu'il est ne peut les concilier. Nous les retrouvons sous la loi: «Fais ces choses», c'est la responsabilité; «et tu vivras», c'est la vie. Seulement, sous la loi, la vie était mise à *la suite* de l'obéissance. Ce n'est qu'à la croix que la responsabilité et la grâce souveraine se concilient. Christ s'y charge de ma responsabilité, et répond pour moi, là où je me trouve; puis il est pour moi la vie et me la donne.

La «loi de la liberté» est une loi pour le *nouvel homme*; il obéit, mais c'est sa volonté d'obéir, parce qu'il trouve ses délices à faire la volonté de Dieu; ôter au chrétien sa liberté, c'est l'empêcher de faire la volonté de Dieu. Dans le paradis de Dieu, nous ne trouvons plus que l'arbre de vie.

La loi prend toutes les relations dans lesquelles le bien et le mal se trouvent, et y ajoute une règle munie de l'autorité divine, mais la *conscience* fait la différence du bien et du mal sans la loi. Avant la chute, l'homme jouissait de tout ce que Dieu lui avait donné, cela coulait de source; il n'avait nullement à discerner le bien et le mal. Le commencement du mal pour lui, c'est qu'il a perdu confiance en Dieu en écoutant Satan, et, la confiance perdue, la convoitise entre dans son cœur.

Voici donc le progrès du mal: 1° *Perte de confiance* en Dieu. Christ est venu rétablir cette confiance, car il était Dieu, venant en bonté gagner la confiance de l'homme, mais ce dernier n'a pas voulu de Lui. 2° *La convoitise entre* (3: 6), et c'est ce qui arrive encore tous les jours. L'homme ne croit pas que la volonté de Dieu puisse le rendre heureux, et cherche à se rendre heureux lui-même. 3° *La transgression*. Eve satisfait sa convoitise et engage son mari dans le même chemin. 4° *La conscience*, cette faculté, acquise par la chute, de faire la différence entre le bien et le mal (verset 7). 5° *La honte et la peur*.

Au verset 9, Dieu ne dit que trois mots: *Où es-tu?* mais ils suffisent pour sonder la conscience. La réponse d'Adam (verset 10) nous montre le triste état dans lequel il est tombé, et le changement immense qui a eu lieu. Auparavant, Dieu était la source d'une jouissance sans mélange pour l'homme; maintenant, il a peur de Dieu: «J'ai craint, parce que j'étais nu», et la folie de son cœur lui fait penser qu'il peut se cacher de Dieu: «Je me suis caché».

La première chose que l'homme fait toujours, c'est de gâter l'oeuvre que Dieu a faite bonne. L'homme n'a pas observé le sabbat; son sabbat a été de faire sa volonté. Noé a cultivé

la vigne et s'est enivré. La loi n'était pas encore entrée dans le camp, qu'Israël avait fait le veau d'or; le jour de la consécration d'Aaron, Nadab et Abihu offrent un feu étranger.

Dieu condamne Adam précisément sur le pied des raisons qu'il donne pour s'excuser. Arrange la chose entre toi et la femme que tu m'as donnée, lui dit Adam. «Parce que tu as écouté la voix de ta femme...» répond Dieu. La chose même pour laquelle l'homme accuse Dieu est celle qui fait l'objet de sa condamnation.

Un autre point digne de remarque (verset 15), c'est que Dieu ne fait pas de promesse à l'homme, comme tel. Ce n'est pas Adam, mais Christ, qui est la semence de la femme. La promesse est donc faite à *Christ*.

Aussitôt que Satan a accompli le mal, il est jugé définitivement; non pas que sa tête soit déjà brisée. Il a brisé le talon de la semence de la femme sur la croix, et c'est cette semence qui lui brisera la tête.

Je le répète, car cela est très important; il n'y a pas de promesse faite à l'homme en tant qu'homme. La femme syro-phénicienne le savait bien, car les Cananéens devaient être exterminés par le peuple d'Israël, aussi elle dit: «Seigneur, Fils de David, aie pitié de moi». Qu'avait-elle à faire avec lui? Il n'était envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. Elle répond: «Oui, Seigneur»; cela est vrai, mais Dieu est assez bon pour donner à ceux qui n'y ont aucun droit. Sans justice, sans promesses, sans rien, elle s'adresse directement au coeur de Dieu, tel qu'il s'est manifesté en Christ. L'épître aux Galates nous montre que les promesses sont faites, non pas «aux plusieurs semences», mais «à la semence» qui est Christ. Toutes les promesses, dit l'apôtre, étant faites à Christ, vous les possédez, si vous êtes en Lui.

Le jugement prononcé dans ce passage contre la femme, l'homme et même le serpent, est un jugement *pour ce monde*. Vous ne trouvez l'exclusion de la présence de Dieu qu'au verset 23.

Aux versets 20 et 21, nous voyons la foi et le salut d'Adam. Lorsque la mort fut entrée, «il appela sa femme du nom d'Eve (du verbe khava, vivre), parce qu'elle était la mère de tous les vivants». Pour lui, malgré la mort, les vivants sont là, car le salut est révélé. Ensuite, Dieu couvre la nudité d'Adam et d'Eve par ce qui est le résultat de la mort.

Enfin (verset 22), l'homme mortel est chassé de la présence de Dieu. Exclu de la bénédiction, il ne peut rentrer dans le jardin pour avoir la vie. En réalité, c'eût été une chose affreuse que l'homme vécût à jamais dans son état de péché. Les chérubins qui défendent l'accès d'Eden sont la puissance judiciaire et administrative.

Chapitres 4 et 5

Il s'agit ici, non plus du péché contre Dieu, mais du péché *contre son frère (*)*. Nous voyons l'homme naturel (Caïn), l'homme de foi souffrant (Abel), et l'homme des conseils de Dieu avec sa famille (Seth), établi, quand les deux autres ont disparu. Caïn, l'homme chassé de la présence de Dieu, mais alors que Dieu était intervenu en grâce en le revêtant de vêtements

de peau, Caïn faisait ce que Dieu lui avait dit de faire: il labourait la terre. En cela, il ne faisait pas de mal, mais il vient présenter à Dieu les fruits de son travail, sans s'apercevoir que ce travail est la preuve du jugement de Dieu. Il va vers Dieu, comme si *rien* ne s'était passé. C'est le culte du monde, l'absence de toute conscience au sujet du péché. Abel réalise que l'homme est chassé, que le jugement est entré, que la mort est là. Il se dit: Je dois venir à Dieu avec la confession que j'ai mérité la mort, et qu'un autre s'y trouve à ma place. Alors Dieu l'agrée et, par son sacrifice, il reçoit le témoignage d'être juste.

(*) Ces deux caractères du péché répondent aux deux grands commandements de la loi: Aimer Dieu de tout son coeur et son prochain comme soi-même.

Les sacrifices de Caïn et d'Abel nous fournissent deux principes distincts. Il s'agit, dès le commencement, de venir à Dieu comme un pécheur. Caïn n'est pas un homme incrédule et moqueur: il veut adorer Dieu. En un sens, tous les hommes se reconnaissent pécheurs. mais ils n'ont pas la pensée qu'ils ne peuvent, comme tels, s'approcher de Dieu. Ils se font de Lui une idée fautive. Leur conscience naturelle leur dit: Tu es pécheur, tu as péché, mais sans qu'ils sachent *que le péché les sépare de Dieu*. En établissant la loi, Dieu fit ressortir cette vérité d'une manière spéciale; il mit au pied du Sinaï une barrière qui interdisait au peuple de s'approcher; il plaça aussi un voile dans le tabernacle. Les lieux saints n'étaient pas encore ouverts, et l'homme ne pouvait aller à Dieu. Mais maintenant, Dieu est venu jusqu'à nous, dans la personne de Christ en grâce et, par la croix, nous pouvons nous approcher de Dieu et entrer, en toute liberté, dans le lieu très-saint. C'est là une immense vérité qui caractérise le christianisme. Comme principe abstrait, l'homme a le devoir de rendre culte à Dieu, mais ce qui lui manque, c'est le sentiment que l'homme naturel n'est pas en état de s'approcher de Lui. Ce sentiment manquait à Caïn, aussi hait-il son frère quand il le voit agréé. Cela se rencontre encore aujourd'hui, quoique Dieu puisse brider la haine de l'homme.

Adam pèche contre Dieu, et Dieu lui dit: «Où es-tu?» Caïn pèche contre son frère, et Dieu lui dit: «Où est ton frère?» Il lui avait dit auparavant: «Si tu fais bien, ne seras-tu pas agréé? Et si tu ne fais pas bien, le péché est couché à la porte». «Le péché», ou «l'offrande pour le péché»; car tel est probablement le sens de ce mot. Mais c'est, du reste, affaire d'interprétation. Quand on apportait l'offrande, on apportait son péché. Les mots: «est couché à la porte» semblent confirmer ce sens. On les voit employés pour la bête qui attend le sacrifice. Un autre sens est également vrai: «Si tu ne fais pas bien, tu es coupable». Caïn était «très irrité»; alors l'Eternel lui dit: Il s'agit de toi, et non de moi. Si tu fais mal, il y a un remède, un moyen pour toi de revenir; la bête du sacrifice est à la porte, toute préparée pour toi.

«Et son désir sera tourné vers toi, et toi tu domineras sur lui», se rapporte à Abel. La soumission, l'assujettissement de l'homme à l'homme, sont une conséquence de la chute. Mais Caïn montre ce qu'il y a dans son coeur, comme l'homme, plus tard, quand il mit Jésus à mort.

«Le pays de *Nod*» (verset 16) (vagabond) est un mot important, quand on le rapproche du jugement de Caïn, au verset 12. Caïn bâtit une ville dans le lieu où il est vagabond. C'est ainsi que «*le monde*» a commencé.

(Verset 17) — «Il bâtit une ville, et appela le nom de la ville d'après le nom de son fils Hénoc». Les hommes, est-il dit, «appellent les terres de leur propre nom» (Psaumes 49: 11). Mais ils ne veulent pas avoir une ville ennuyeuse et sans activité; alors ils y accumulent les richesses, les arts, les sciences; ils l'organisent confortablement. C'est le commencement de la société humaine: ayant perdu Dieu, l'homme cherche à s'établir commodément dans ce monde, et à se le rendre agréable, *sans Dieu*.

Après Caïn et Abel, c'est-à-dire Christ, nous trouvons, en Lémec, le monde *méchant*, malgré tout ce que Dieu avait pu faire pour le ramener. Caïn est une figure des Juifs que Dieu garde au milieu des nations qui les entourent, mais à la fin des temps, celui qui les touchera sera puni soixante-dix-sept fois. Au verset 25 et au chapitre 5, nous trouvons la généalogie de la famille de Seth. «Alors on commença à invoquer le nom de l'Eternel». De cette manière, les descendants de Seth pouvaient se reconnaître comme appartenant à l'Eternel.

Chapitres 6 et 7

Il n'y avait pas de nations alors, pas de lois instituées, mais un témoignage comme celui d'Enoch et de Noé, au milieu du mal. Ce témoignage n'eut aucun effet sur les hommes; ils suivirent leur train de vie ordinaire, comme si rien ne devait arriver. Il en est de même aujourd'hui; on trouve bien peu de personnes qui croient que le monde ait été entièrement détruit autrefois. En tout cas, il suit son train comme si aucun événement semblable ne devait plus avoir lieu.

Autrefois, Dieu donna aux hommes 120 ans pour se repentir. L'esprit de Christ avait prêché, par Noé, aux esprits qui sont maintenant en prison (1 Pierre 3: 19), où ils attendent un jugement futur. Ils resteront en prison jusqu'à ce que le Seigneur juge les méchants. La terre était remplie de corruption et de violence, et toute chair avait corrompu sa voie. Au temps de la fin, la violence se retrouvera dans la Bête, et la corruption dans la grande Babylone. Colossiens 3: 5-9, ajoute à ces deux caractères *le mensonge* dont Satan est le père, pour montrer que le nouvel homme a dépouillé ces choses.

Les fidèles sont épargnés. Le déluge arrive; les fontaines du grand abîme se rompent et les écluses des cieux s'ouvrent; c'est la pluie, mais en quantité miraculeuse. Dieu prend un tel soin des siens, qu'il ferme *lui-même* l'arche sur eux.

Chapitres 8 et 9

Nous ne mentionnerons ici que quelques petites circonstances intéressantes. Au chapitre 8: 20, 21, nous trouvons le résultat de l'autel bâti par Noé, autel qui représente l'oeuvre de Christ. «L'Eternel flaira une odeur agréable; et l'Eternel dit en son coeur: Je ne maudirai plus

le sol à cause de l'homme, car l'imagination du coeur de l'homme est mauvaise dès sa jeunesse». Au chapitre 6: 5, l'Eternel exterminera de dessus la terre l'homme qu'il avait créé, parce que «l'imagination des pensées de son coeur n'était que méchanceté en tout temps». Quand le sacrifice est intervenu, Dieu donne comme raison pour ne pas les maudire ce qui avait été une raison pour les exterminer. Nous trouvons le même cas dans l'histoire d'Israël au temps de Moïse. Dieu avait dit à Moïse, après le veau d'or: «J'ai vu ce peuple, et voici, c'est un peuple de cou roide. Et maintenant laisse-moi faire, afin que ma colère s'embrace contre eux, et que je les consume» (Exode 32: 9, 10); et encore: «Je ne monterai pas au milieu de toi, car tu es un peuple de cou roide; de peur que je ne te consume en chemin» (33: 3). Mais quand la grâce est intervenue, Moïse dit: «Si j'ai trouvé grâce à tes yeux, Seigneur, que le Seigneur marche, je te prie, au milieu de nous, car c'est un peuple de cou roide» (34: 9).

Au chapitre 8: 22, Dieu fait une alliance avec la terre. C'est la première fois que l'homme a l'autorisation de manger de la viande (9: 3), mais Dieu maintient son droit sur la vie (versets 4-6). A la fin du chapitre 9, Noé s'enivre. Il ne savait pas, dira-t-on, que le vin l'enivrerait. Sans doute, mais il en a bu, parce qu'il avait du plaisir à en boire, et non parce qu'il avait soif. Le vrai *mal moral*, dont l'ivrognerie n'est que l'expression, est de boire, parce qu'on aime à boire. L'autorité de Noé, comme père, est détruite par ce fait. La malédiction est prononcée sur Canaan. La terre renouvelée est distribuée entre Sem, Cham et Japhet.

Chapitres 10 et 11

Nous avons ici l'histoire de la terre nouvelle. Cette histoire présente deux caractères: la terre est partagée dans les jours de Péleg (verset 25), et la durée de la vie de l'homme va en diminuant. Un empire est établi par Nimrod. Babylone, l'Assyrie et l'Egypte, tirent leur origine de Cham. Nous avons ici le plus ancien et seul valable document sur l'origine des peuples. Au chapitre 11, nous ne trouvons pas encore des nations, mais des familles avec un même langage. Leur idée, pour éviter la dispersion, est de bâtir une grande ville, centre de tout leur système, et cette entreprise est précisément la cause de leur dispersion. Cela nous amène à une autre partie de l'histoire (verset 10). La généalogie de Sem nous est donnée jusqu'à Térakh, père d'Abram. Josué 24: 2, nous fait connaître un événement qui n'est pas mentionné ici, c'est que l'idolâtrie avait fait son apparition et qu'elle prévalait partout du temps d'Abram. Dès lors, le monde contient autre chose que la violence et la corruption, l'orgueil et la méchanceté; les démons sont devenus les dieux des peuples; en d'autres termes, l'homme a pris Satan pour son dieu. C'est, après ce grand fait, que Dieu appelle Abram. Les peuples étaient divisés en nations; il s'agissait maintenant, pour la foi, de tout abandonner.

Chapitre 12

L'histoire d'Abraham fait époque. Il est le représentant de trois grands principes: *l'élection, l'appel et les promesses*. On ne trouve pas encore ici le salut, qui ne sera révélé qu'en Christ. Dans les Actes, Etienne commence son discours par Abraham. Si Satan possédait alors le monde, Dieu voulait avoir un peuple à Lui, par lequel il pût garder la connaissance de *l'unité*

de Dieu. Il s'agissait pour cela de se séparer du monde; Abram doit le quitter en rompant avec tout ce qui pourrait le retenir. D'abord, Abram ne consomme pas entièrement cette rupture; il sort, mais ne se sépare pas de la maison de son père; il quitte son pays, mais n'arrive pas au lieu où Dieu voulait le conduire. Il ne s'y rend qu'après la mort de Térakh. Comme nous l'avons dit, sauf le salut de l'Eglise, nous trouvons tout ici: l'élection, car Dieu choisit Abram; l'appel: «Va-t'en de ton pays, dans le pays que je te montrerai»; la promesse: «Je te ferai devenir une grande nation... et en toi seront bénies toutes les familles de la terre» (12: 1-3). Le rôle d'Abram est de se fier à Dieu, sans autre considération.

Abram se rend à Charan. Dieu place souvent, pour nous éprouver, une difficulté sur notre chemin, et si nous avons assez de foi pour la surmonter, tout nous devient facile. On trouve plus d'une fois, dans la vie du chrétien, un moment où il n'a que Dieu, et est même privé du secours de ses frères; il entre alors en relation avec Dieu sur ce pied-là. De fait, quand il s'agit du salut, c'est toujours à cela que l'âme en est réduite.

Aussitôt appelé, Abram devient un étranger. Alors arrive la promesse: «En toi seront bénies toutes les familles de la terre» (verset 3). Au chapitre 22: 18, Dieu confirme cette promesse à Abraham au sujet d'Isaac: «Toutes les nations de la terre se béniront *en ta semence*». Ce passage explique celui de Galates 3: 16: «Or c'est à Abraham que les promesses ont été faites, *et à sa semence*». A part cette promesse, nous en avons beaucoup d'autres, telles que: «Ta semence sera comme le sable au bord de la mer, comme la poussière de la terre, comme les étoiles des cieux», mais quand il s'agit de toutes les familles de la terre, il est question *des gentils*, et cette promesse n'est répétée qu'au chapitre 22. Le «En toi», du chapitre 12, considère Abram comme souche de cette bénédiction.

Abram entre en Canaan, mais n'y trouve «pas même où poser son pied»; il est obligé de regarder plus haut. Il en est de même pour les chrétiens; ils sont dans la Canaan céleste, mais sans en posséder en réalité quoi que ce soit.

L'Eternel apparaît d'abord à Abram, en Mésopotamie, pour *l'appeler* (Actes des Apôtres 7: 2); il lui apparaît ensuite, dans le pays de la promesse, pour faire de lui *un adorateur*. Abram bâtit alors son premier autel au Dieu qui lui était apparu (verset 7). C'est là le principe du culte. Deux choses caractérisent Abram: il n'a rien, mais il a sa tente et son autel. Dieu est sa seule part.

Le culte des enfants de Dieu devrait, comme celui d'Abram, être fondé sur cette seconde apparition. Souvent ils rendent culte, parce qu'ils sont pardonnés; mais ils devraient, comme ici, rendre culte, parce qu'ils sont introduits dans le pays de la promesse. C'est la communion. Le culte doit être en rapport avec la position dans laquelle nous sommes placés.

A la célébration de la *Pâque*, en Deutéronome 16: 1-8, il n'y a pas de joie, pas de communion. Les Israélites y mangeaient des «pains d'affliction» et, après la fête, chacun allait se cacher seul dans sa tente. Il n'en était pas ainsi à la *Pentecôte* (versets 9-12). On y trouvait la joie et la communion pour tous, et chacun offrait un tribut d'offrande volontaire, selon la mesure dans laquelle Dieu l'avait béni. La *fête des tabernacles* (versets 13-15) était comme la

réalisation du ciel. Quand il s'agissait, en type, comme à la Pentecôte, du don du Saint Esprit, l'Israélite offrait selon que l'Eternel, son Dieu, l'avait béni, mais quand il est question, comme à la fête des tabernacles, de réaliser les choses célestes, la Parole dit: «*Tu ne seras que joyeux*» (verset 15).

Quand nous célébrons la Cène, nous nous trouvons dans le ciel, jouissant de notre position devant Dieu, et nous retournons en Esprit à ce qui nous a amenés à cette position, mais le culte doit toujours être l'expression d'une âme habituée à se trouver dans le ciel.

Revenons à notre chapitre 12: 9-20. Abram descend en Egypte sans prendre conseil du Seigneur. Il renie sa femme, reçoit des présents et n'a pas d'autel. C'est ainsi que l'Eglise renie Christ, quand elle recherche le monde (*). Il faut qu'Abram retourne à Béthel (13: 3) pour retrouver sa tente et son autel.

(*) La femme représente la position, l'homme l'individu responsable dans cette position.

Chapitre 13

Au chapitre 12, la grâce avait agi envers Abram, mais celui-ci avait failli par manque de foi, chose rare dans sa vie. Nous ne pouvons marcher ici-bas que par la foi, dans un sentier que l'oeil de l'aigle n'a pu discerner; sinon nous entrons dans le chemin du monde. Cependant, même quand son chemin n'est pas celui de la foi, Dieu garde Abram, mais il est privé d'autel. De plus, après son retour en Canaan, c'est une de ses servantes d'Egypte, Agar, qui est cause de toute sorte de troubles et de chagrins. Descendre en Egypte était une chute pour le serviteur de Dieu. On ne trouve pas chez lui des immoralités, car il cherchait du secours contre la famine; mais un croyant doit vivre de toute parole sortie de la bouche de Dieu. Il peut avoir à «errer dans un désert où il n'y a pas de chemin», mais alors la nuée le conduit.

Quoique cette marche d'Abram ait porté pour lui de tristes fruits, son cas n'est pas le même que celui de Lot. Ce dernier *choisit* le monde. Il avait marché jusqu'à ce jour avec la foi d'Abram; aussitôt que sa propre foi est mise à l'épreuve, il tombe.

Aux versets 5-7, les fidèles se disputent en présence de l'ennemi. Quelle triste chose! mais la foi d'Abram brille ici: il laisse le choix à Lot. Ce dernier aurait pu répondre: Tu m'as gardé jusqu'à ce jour avec toi, comme orphelin; c'est donc à toi que le choix revient; mais non, il lève les yeux, et sa décision est prise. C'était, en apparence, une chose *naturelle* que Lot fit ce que lui disait Abram, mais les choses naturelles ne sont pas la foi. Lot choisit en réalité le monde sur lequel Dieu allait exécuter le jugement, alors même qu'il n'y en eût encore aucune apparence, et c'est ce que font encore aujourd'hui tant de chrétiens.

Nous trouvons, au verset 14, le résultat du renoncement d'Abram. Dieu lui dit: Lève tes yeux et regarde: tout le pays est à toi. Je ferai que ta semence sera comme la poussière de la terre. Ce n'est pas ici une semence, comme au chapitre 22. Aussitôt que Lot, «le fidèle infidèle», a choisi le monde pour jouir de ce qu'il lui offre, Dieu accorde ce qui est céleste à celui qui avait franchement renoncé au monde.

Chapitre 14

Ce chapitre est comme un résumé des temps de la fin. On y voit Melchisédec, tous les ennemis détruits, et Lot, qui représente sous certains rapports le résidu d'Israël, délivré.

Les rois avaient fait Lot prisonnier. Jusque-là, Lot avait habité la plaine, mais lorsque les quatre rois d'Orient envahissent le pays, on trouve Lot à Sodome. Abram représente la puissance que le Seigneur exercera aux derniers jours. Il poursuit les rois, les surprend, les met en déroute et délivre Lot. A son retour, Melchisédec vient à sa rencontre. Quand le Seigneur aura abattu tous ses ennemis, il apparaîtra comme roi de justice et roi de paix pour bénir Israël, comme Melchisédec bénit Abram. Nous trouvons ici, pour la première fois, le caractère de Dieu qui se rapporte au Millénium: «Béni soit Abram, de par *le Dieu Très-haut*, possesseur des cieux et de la terre! Et béni soit le Dieu Très-haut qui a livré tes ennemis entre tes mains!» (versets 19, 20). C'est un sacrifice de bénédiction et de louange. Melchisédec rafraîchit Abram, en faisant apporter du pain et du vin.

On trouve quatre noms de Dieu dans la Parole. Il est le *Tout-puissant* avec les patriarches, l'*Eternel* (*) avec les Juifs, le *Père* avec nous, le *Très-haut* pendant le Millénium. Le Tout-puissant avait soin des patriarches, étrangers et voyageurs. L'Eternel a soin d'Israël, parce que, lui ayant donné des promesses, il les accomplira jusqu'au bout. Au Psaume 91: 1, il est dit à Christ: Si tu peux découvrir où se trouve le Très-haut, le Dieu du Millénium, tu jouiras de toutes les promesses faites à Abraham par le Tout-puissant. Alors Christ répond: Je me confierai en l'Eternel, Dieu d'Israël. Tu as raison, lui est-il répondu (versets 2-8). Les fidèles d'entre le peuple lui disent alors (verset 9): Parce que tu as pris l'Eternel, Dieu d'Israël, qui est le Très-haut, pour ta demeure, aucun mal ne t'arrivera. Au verset 14, l'Eternel lui parle. — Le Messie s'est identifié avec les Juifs, ceux-ci s'en réjouissent, et l'Eternel y met son propre sceau.

(*) *Jéhovah est le verbe être développé, l'Eternel, la nature essentielle de l'Etre. En Apocalypse 1: 4, il n'est pas dit: Qui était, qui est et qui vient; cela indiquerait ce qui est dans le temps; mais "qui est et qui était..."*, c'est-à-dire l'Eternel.

Dans notre chapitre, le Millénium est révélé à Abram victorieux. Ce dernier refuse absolument tout partage avec le monde représenté par le roi de Sodome. D'autres peuvent prendre leur part, dit-il, mais non pas moi.

Chapitre 15

L'Eternel répond à Abram: «Moi, je suis ta récompense». Tu n'as pas voulu du monde, tu me posséderas, moi. Alors vient une autre question, la promesse à Abram d'une nombreuse postérité, non pas ici des nations, mais d'Israël. Dieu établit cette promesse par une alliance, sous la forme donnée au contrat le plus solennel. L'Eternel dit, en Jérémie 34: 18: «Je livrerai les hommes qui ont transgressé mon alliance, qui n'ont point accompli les paroles de l'alliance qu'ils avaient faite devant moi (le veau qu'ils ont coupé en deux et entre les pièces duquel ils ont passé), les princes de Juda... qui ont passé entre les pièces du veau...» La foi d'Abram passe par la mort; la lumière qui conduit et le feu qui éprouve, les deux signes de la présence de

Dieu, passent à travers. Ici, c'est Dieu qui se lie et affirme de la manière la plus solennelle, qu'il accomplira sa promesse au dernier jour, et c'est le sacrifice de Christ qui en établit la certitude. Mais Abram, qui devait jouir de cette promesse, doit passer par la mort, tout au moins par son ombre. Comme incident, les oiseaux de proie descendent sur ces bêtes mortes. Abram était là pour les garder, et avait à chasser l'ennemi qui s'attaquait au sacrifice.

En suite de cette alliance, Abram reçoit la promesse d'hériter le pays, mais l'iniquité des Amoréens n'était pas encore arrivée à son comble. Ils étaient dignes d'être jugés, mais la justice de leur jugement avait encore à être manifestée.

Chapitre 16

Nous trouvons ici une nouvelle forme d'incrédulité qui se rattache à l'Egypte. Sara suggère à Abram de prendre Agar, l'Egyptienne, pour femme. Sara voulait, selon la chair, s'assurer un héritier. Dieu permet ici que l'homme, chez le croyant, se montre ce qu'il est. Ce que nous avons à faire, c'est de ne pas être ce que nous sommes par nature, et le vieil homme ne se montrera pas. Cette incrédulité devient une source de grands chagrins. Agar se moque de sa maîtresse; Sara s'irrite, et Agar s'enfuit. L'ange qui lui apparaît au puits où Dieu se révèle, la renvoie humiliée auprès de Sara.

Chapitre 17

Ici, Dieu se révèle de nouveau à Abram, dans son caractère propre. Il ne s'agit pas, comme au chapitre 15, de ce qu'il est pour Abram: «Je suis... ta grande récompense», mais de ce qu'il est en lui-même: «Je suis le Dieu Tout-puissant». L'alliance de Dieu est avec Abram. Cette alliance a trois parties: Dieu sera Dieu à Abram et à sa postérité après lui; — le pays où il demeure comme étranger lui sera donné, ainsi qu'à sa postérité après lui; — des nations et des rois sortiront de lui. Toutes ces promesses étaient sans condition. A Sinaï, le peuple les accepte *sous* condition d'obéissance. La conséquence en est qu'il les perd toutes. La fermeté de la promesse faite à Sinaï, dépendait de la fermeté d'Israël, celle de la promesse faite à Abraham, de la fermeté de Dieu. Toutes les promesses sont venues en Christ; Israël y a perdu tout droit en le rejetant, mais Dieu est fidèle, et les accomplira malgré tout.

Nous trouvons ensuite la circoncision d'Abraham, signe de la vraie séparation pour Dieu, sans laquelle il n'aurait pu jouir de la bénédiction; et la circoncision d'Ismaël, signe de cette même séparation de la race d'Abraham dans les limites naturelles. S'ils n'étaient pas circoncis, ils perdaient tout droit à des promesses.

Enfin la promesse de l'arrivée immédiate de la semence, Isaac, est donnée.

Chapitre 18

La venue de l'enfant de la promesse se rapproche de plus en plus. Trois anges, dont l'un est l'Eternel (cf. verset 10), viennent visiter Abraham. Celui-ci distingue l'Eternel, mais n'en

parle pas, puisqu'il le visitait sans se faire connaître. La date de la naissance d'Isaac est maintenant révélée.

A la fin du chapitre, Abraham qui a trouvé grâce devant Dieu, continue à se tenir devant Lui. L'Eternel lui communique, non pas ce qui allait *lui* arriver, mais ce qui allait arriver au monde. C'est ce que l'Apocalypse est pour nous. Abraham devient le dépositaire des pensées de Dieu à l'égard du monde; il est appelé «ami de Dieu», car on communique ses pensées à son ami. C'est aussi ce que dit le Seigneur à ses disciples: «Je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père» (Jean 15: 15).

Nous trouvons ensuite la belle intercession d'Abraham, s'enhardissant à répéter ses requêtes à l'Eternel. Il n'y avait pas dix justes à Sodome; Dieu épargne cependant un petit résidu dans la personne de Lot. Un croyant qui s'associe au monde, n'a pas le *droit* de Lui rendre témoignage; son témoignage est perdu. Il en était ainsi de Lot. Il affligeait tous les jours son âme juste, à cause de la conduite de ces pervers, mais qui le remerciait pour cela? Un chrétien mondanisant n'est pas heureux avec les chrétiens, parce qu'il sent que sa position n'est ni bonne, ni franche; il n'est pas heureux avec le monde, parce qu'il a l'Esprit de Christ pour le lui faire sentir.

Chapitre 19

Destruction de Sodome, et ce qui arrive à Lot. Il craint de se sauver vers la montagne (verset 19). Le chemin de la foi a quelque chose d'effrayant pour le croyant mondain; et c'était cependant sur la montagne qu'Abraham était à l'aise avec Dieu. On voit encore chez Lot l'incertitude du coeur qui a perdu, dans la mondanité, toute son énergie spirituelle. Il se réfugie à Tsoar, mais quand il voit les autres villes détruites par le feu, il prend peur et s'enfuit à la montagne qui lui faisait peur auparavant. Hélas! ce n'était pas la montagne où se trouvait Abraham, en communion avec le Dieu qui lui communiquait ses pensées.

Chapitre 20

Abraham renie son union avec sa femme; il est repris du monde qui sait mieux que lui ce que cette union devrait être. L'infidélité est plus grave ici que lors de sa descente en Egypte, car Sara est maintenant la mère de l'héritier du monde. Malgré tout, Dieu prend la cause d'Abraham en mains, car il est un prophète de Dieu (verset 7), auquel personne ne doit nuire. Abraham continue ici son rôle d'intercesseur.

Chapitre 21

Naissance de l'héritier de la promesse. Agar et son fils sont chassés. Ismaël se moquait, lui, grand garçon de 14 ans, de cette vieille femme et de son petit enfant. Mais le grand principe, ici, est celui de la loi et de la grâce, que représentent Agar et Sara.

Agar est le principe de la loi. La loi convient pour la chair et pour le monde. Il semblait dur à Abraham de chasser son fils. Dieu lui dit: Fais-le, car il s'agit de grâce et non pas de loi. Il est

difficile de maintenir, même les chrétiens, dans cette position; c'est ce qui a créé tant de difficultés à l'apôtre Paul. Les épîtres aux Galates, aux Colossiens, aux Corinthiens nous montrent cette lutte. Il y a une religion, faite pour l'homme ici-bas, le camp humain; mais Dieu a employé les principes de cette religion, pour montrer que l'homme ne pouvait se rencontrer avec Lui sur ce pied-là. Le principe de la loi était que l'homme devait être juste devant Dieu. Les gentils eux-mêmes étaient, dans un sens, sur ce pied, sauf qu'ils avaient affaire aux démons qu'ils avaient pris pour dieux; mais, de fait, c'était toujours le même principe: l'homme responsable envers un Etre supérieur, lui offrant des sacrifices et observant des fêtes en son honneur (il n'y en a pas dans le ciel). Avec la loi, Dieu établit un système sur ce principe-là, seulement, cela va sans dire, avec le vrai Dieu. Du moment que ce système est inauguré, Dieu se cache, et l'homme ne peut entrer en sa présence.

Christ, ayant été rejeté, met fin à tout cet ordre de choses. Désormais, Dieu entre en relation avec l'homme sur le principe de la foi en Jésus, et l'introduit dans les lieux célestes. La voile est déchiré; un vrai sacrifice est offert; l'accès est ouvert; la foi, la promesse, la grâce, apparaissent. Non pas que l'homme ait pu satisfaire Dieu; sa religion était la chair et les éléments du monde, choses qui ne peuvent s'accorder avec la foi.

Agar est le type de tout cela. L'épître aux Galates dit que ces deux choses, la loi d'un côté; la grâce, la foi, l'Esprit, la liberté, de l'autre, ne peuvent aller ensemble. Le principe de la délivrance est la grâce. Nous ne pouvons avoir la justice de Dieu pour nous et établir notre justice pour Lui, parce que nous n'avons aucune justice propre. Ces deux choses se contredisent.

Le principe de la loi est la mort; mais mourir signifie la condamnation. C'est pourquoi l'apôtre dit que la loi est le ministère de la mort *et de la condamnation*. Dieu, intervenant en grâce, nous dit que la mort doit avoir son cours; mais Christ meurt pour nous. Cela change tout; mais il en résulte pour moi que je suis mort, crucifié avec Christ. Christ a pris sur lui la condamnation de la loi, et la mort est ainsi survenue pour moi comme un bien: Je suis mort au vieil homme.

Dans notre chapitre, nous trouvons seulement le grand fait qu'Ismaël ne peut hériter avec Isaac, c'est pourquoi Agar et son fils doivent être chassés. Mais, au Sinaï, les enfants de Sara sont devenus ceux d'Agar.

Chapitre 22

Ismaël ayant été mis de côté, Dieu vient à Abraham et lui dit: Sacrifie-moi ton héritier. Abraham se dit: Je me fie à Dieu malgré tout; lui qui a fait les promesses, les accomplira. C'est pourquoi, il reçoit Isaac en résurrection. Quel beau témoignage à la foi d'Abraham!

Il s'en va tout seul; ses serviteurs qui n'ont pas sa foi ne peuvent suivre le même chemin que lui. Nous voudrions souvent engager des chrétiens à suivre le chemin dans lequel notre foi nous conduit, mais ils ne seraient qu'un encombrement, et nous sommes obligés de les laisser en arrière. Sans doute, cela nous donne une apparence peu aimable.

Aux versets 17-18, nous avons la *confirmation* de la promesse. Comme nous l'avons vu, au chapitre 22, la promesse est *faite* à Abraham, sans qu'il soit question de sa semence. Ici, elle est *confirmée* à sa semence, qui est Christ. Il ne s'agit pas d'un Médiateur, car il n'est pas médiateur quant à la promesse; c'est à Lui que cette dernière est confirmée. Il est médiateur de la *nouvelle alliance* faite avec Israël. Lorsqu'il vient comme Médiateur pour nous, chrétiens, il porte nos péchés et nous procure la gloire céleste, mais ce n'est pas une alliance entre Dieu et nous. L'ancienne alliance dépendait de l'obéissance d'Israël, la nouvelle dépend de la grâce de Dieu *seul* envers son ancien peuple. Nous ne sommes ni sous l'ancienne, ni sous la nouvelle alliance. Seulement, le Médiateur de la nouvelle alliance est venu, le sang de la nouvelle alliance a été répandu. Israël n'en a pas voulu, mais ce qu'il appartenait à Dieu d'accomplir, dans cette alliance, est entièrement terminé, et nous, chrétiens, en avons le bénéfice. Mais l'alliance n'est pas faite avec nous; elle le sera avec Juda et Israël.

En tant donc que le Médiateur est venu, nous jouissons des bénédictions de la nouvelle alliance, et elles nous appartiennent. Elles sont exprimées par ces paroles: 1° «En mettant mes lois dans leur entendement, je les écrirai aussi sur leurs coeurs, et je leur serai pour Dieu, et ils seront mon peuple... et ils me connaîtront tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand d'entre eux». 2° «Je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés, ni de leurs iniquités» (Hébreux 8: 10-12). Mais nous avons encore bien plus que cela: par le Saint Esprit, nous sommes unis au Médiateur de l'alliance, à Christ dans le ciel, tandis qu'il est caché en Dieu, et nous avons la gloire céleste. Cela ne faisait pas partie de la nouvelle alliance, à laquelle on voudrait aujourd'hui réduire le christianisme.

Chapitres 23 et 24

Sara meurt, et Isaac entre en scène. Abraham envoie Eliézer chercher une femme pour son fils, image de la mission du Saint Esprit. Il faut à l'homme ressuscité, à Christ, une épouse, l'Eglise. Eliézer devait-il ramener Isaac auprès du peuple dont il était sorti? Il ne devait y retourner en aucun cas, étant au ciel, en figure.

Rebecca quitte tout pour se joindre à Isaac, et, dans un sens, remplacer Sara qui venait de mourir. Il faut rompre avec le monde, pour appartenir à Christ, et n'y pas retourner. Si Rebecca, arrivée au milieu du désert, avait eu des regrets, tout lui aurait manqué, car elle n'aurait eu ni sa parenté, ni son époux.

Chapitre 25

Il nous est peu dit d'Isaac; l'homme ressuscité n'a guère d'histoire. Isaac a deux enfants. Esaü, profane, méprise son droit d'aînesse; Jacob l'achète. Comme caractère humain, Jacob est un homme peu recommandable; jusqu'à aujourd'hui, les Juifs conservent les mêmes traits. Esaü avait un caractère hardi, beaucoup plus noble que celui de son frère, mais il était profane, et avait vendu son droit aux promesses. Le caractère et l'état moral d'un homme sont deux choses entièrement distinctes. Les chiens ont des caractères très différents: l'un aboie, l'autre supporte tout pour son maître et de sa part. Cela se rencontre aussi chez les hommes, en tant

que nature humaine. La seule différence est que les hommes se vantent de leur caractère (ce que les chiens ne font pas), et pensent que Dieu doit les bénir à cause de cela.

Chapitre 26

Infidélité d'Isaac. Au lieu d'être, comme Abraham, maître de la position vis-à-vis d'Abimélec, Isaac est renvoyé par ce dernier. Mais (versets 2-5) les deux promesses faites à Abraham, aux chapitres 12 et 22, se réunissent ici dans la personne d'Isaac, ce que nous ne trouvons pas en Abraham, dépositaire des promesses pour les Juifs et pour Christ.

Esäü descend moralement toujours plus bas (versets 34, 35); il ne se fait aucun scrupule d'épouser des Héthiennes.

Chapitre 27

La ruse est la racine de toute l'histoire de Jacob. Nous sommes bien éloignés ici de la vie d'Abraham. Mais, malgré tout, Dieu accomplit sa volonté, et Jacob reçoit la bénédiction. Esäü ne pouvait la posséder, car il avait vendu son droit d'aînesse et portait le fruit de son propre péché. Il ne trouve pas lieu à la repentance, quoiqu'il ait cherché la bénédiction avec larmes. Quand on abandonne la promesse (dans les Hébreux, c'est abandonner Christ), il n'y a pas de remède.

Chapitres 28 à 34

Isaac est, comme nous l'avons vu, la figure de Christ ressuscité. Ce qui est céleste joue un rôle effacé dans l'histoire. Mais dans celle de Jacob, nous trouvons tout autre chose, parce que nous sommes ramenés à ce qui est terrestre, à Israël. Nous avons vu, en Abraham, la foi aux promesses; nous trouvons, en Jacob, le gouvernement de Dieu à l'égard du peuple terrestre, et à notre égard aussi, en tant que peuple de Dieu sur la terre. La vraie foi, chez Jacob, attachait de la valeur aux promesses de Dieu; il donne son plat de lentilles en vue de ces promesses, mais les moyens pour les acquérir étaient entièrement selon l'homme. La conséquence est qu'il est trompé au sujet de sa femme, de ses gages, mais il ne se fait pas faute de tromper lui-même son beau-père, comme il avait trompé son père. Comme résultat, il passe sa vie dans la frayeur; il n'a pas la simplicité de foi qui compte sur Dieu, pas de marche avec Dieu. Nous trouvons, dans son histoire, le gouvernement de Dieu envers un homme qui, tout en croyant, se conduisait fort mal. Quand Esäü vient au-devant de lui, Jacob est dans un grand embarras. Dieu ne permet pas à Esäü de le toucher, mais alors, c'est Dieu lui-même qui vient lutter avec Jacob pour pouvoir le bénir. C'est comme s'il lui disait: Je ne suis pas content de toi; mais en même temps, il permet que sa foi remporte la victoire. Le combat a lieu, parce que Jacob se conduit mal, mais non pas sans la foi. Abraham intercédait pour les autres, Jacob lutte pour lui-même, ce qui fait une grande différence.

Le résultat de cette lutte est que Dieu fait sentir à Jacob sa faiblesse pendant toute sa vie, et qu'il porte toujours sur lui le mémorial de ce qu'il était. Dieu avait rencontré Jacob à

Mahanaïm, avec des légions d'anges. Cela lui donne-t-il confiance en Dieu? Nullement; il fait toujours preuve du même esprit. Il envoie sa femme et ses enfants passer le ruisseau de Jabok; il prend des mesures habiles au sujet de ses troupeaux. Quand tout est bien ordonné, il reste seul, et Dieu dit: Maintenant je te trouve; c'est à toi seul que j'en veux. Après avoir lutté avec l'ange, Jacob lui demande son nom, mais le moment n'est pas encore venu où Dieu se révélera à lui. Il le bénit, mais sans lui faire trouver la vraie communion. Elle vient plus tard, mais n'a pas le caractère de celle d'Abraham.

Après la lutte, Jacob n'a pas encore changé; sa conversation avec Esaü le prouve. Il lui promet de le rejoindre à Séhir, quand il n'avait aucune idée de s'y rendre. Esaü parti, il lui tourne le dos et se rend en Canaan. Mais à travers tous ses manquements, il est instructif de voir le gouvernement de Dieu qui garde son serviteur des entreprises de Laban, d'Esaü et plus tard de Sichem.

Jacob se rend à Succoth, achète un champ à Sichem, y bâtit un autel et l'appelle du nom du Dieu d'Israël, nom que Dieu lui avait donné dans la lutte.

Chapitre 35

Enfin Dieu lui dit: Monte à Béthel. C'était là qu'il devait aller. Il s'y rend et y bâtit un autel. De là date sa restauration. C'est là que Dieu se révèle à lui et lui donne le nom qu'il lui avait donné lors de la lutte (Israël), mais qu'il lui répète ici, comme une chose toute nouvelle, en même temps qu'il lui fait connaître son nom à Lui, le Tout-Puissant. C'est comme si son histoire commençait seulement alors. Auparavant Jacob avait été bien gardé, sans doute; mais maintenant il est avec Dieu et appelle ce lieu Béthel, maison de Dieu. Dieu l'avait sondé, discipliné à cause de ses manquements, l'avait enfin fait boiter pour la vie, mais en tout cela il ne s'était pas révélé. Ce n'était pas la communion. On ne peut pas se contenter de lutter avec Dieu; il faut que l'âme soit complètement rétablie, que la révélation de Lui-même, faite par Dieu, devienne le point de départ de toutes les pensées de l'âme, en un mot, qu'il y ait communion avec Dieu.

Après cela, Rachel meurt. Benjamin, le fils de l'affliction d'Israël, selon les voies de Dieu, devient le fils de sa droite.

Dès lors, Jacob est un nouvel homme, sans ruses ni tromperies. Laissons à Dieu le soin de nous sonder; ce sont ses voies en gouvernement envers nous. Il ne retire pas ses yeux de dessus les justes, et les châtie quand il le faut.

Béthel est le vrai lieu de la restauration. Jusque-là, les théraphim, idoles domestiques, n'avaient pas été ôtées. Jacob en avait bien connaissance auparavant, mais, quand il va rencontrer Dieu, il sent aussitôt qu'il lui faut se purifier des idoles. Nous ne faisons souvent pas attention à ce qui est dans nos coeurs, mais dès qu'il s'agit de nous trouver avec Dieu, nous remarquons que les idoles empêchent l'âme de s'épanouir et ne peuvent nous convenir. Quand il nous faut nous trouver dans la lumière de Dieu, nous constatons leur présence, et nous apprenons que notre coeur s'est attaché à quelque chose qui ne s'accorde pas avec Dieu.

A Béthel, nous ne trouvons plus l'autel d'El-Elohé-Israël (Dieu, le Dieu d'Israël), mais le mémorial du lieu où Dieu avait parlé avec Jacob, de ce que Dieu était en lui-même, le lieu où son nom lui avait été manifesté. Tout cela est la communion. Il nous est facile, quand il y a du sérieux dans nos coeurs, de sentir la différence entre les soins et la protection du Dieu qui nous garde, et notre communion avec Lui.

Chapitres 36 à 45

Avant la mention des fils de Jacob, nous trouvons la généalogie d'Esau (Edom), l'aîné selon la chair.

Jacob habite là où Abraham avait séjourné (37: 1); il n'y était pas aussi étranger que son aïeul. Maintenant vient l'histoire de Joseph, type remarquable de Jésus, vendu aux gentils. Joseph a deux songes, Dieu lui donne la révélation de sa suprématie sur ses frères, et même sur son père et sa mère. Ses frères n'aiment pas cette pensée et sont jaloux de lui; son père le reprend.

Puis le père l'envoie à la recherche de ses frères. Ruben aurait voulu l'épargner; en son absence, les autres vendent Joseph aux Madianites. Son histoire brille d'une manière éclatante au milieu de toute cette méchante famille (les Juifs). Dieu est avec lui et lui donne la sagesse au milieu de son humiliation. C'est Joseph qui est toujours prêt à donner à Pharaon et à ses serviteurs la clef de leurs songes. En vertu de cette sagesse, il est établi à côté de Pharaon sur son trône, comme Christ est maintenant à la droite du Père dans la gloire. Il possède aussi l'autorité, comme Christ a maintenant la seigneurie sur toutes choses, dans la gloire royale.

Ses frères reviennent à lui, poussés par la famine, au moment où, par la sagesse de Joseph, l'abondance règne dans le pays d'Egypte. Ils sont amenés à reconnaître leur péché.

Ephraïm et Manassé (41: 50-52) sont les fils donnés à Joseph pendant sa réjection; Manassé: «Dieu m'a fait oublier toute ma peine et toute la maison de mon père»; Ephraïm: «Dieu m'a fait fructifier dans le pays de mon affliction». Christ récolte du fruit, dans le lieu où il se trouve maintenant. C'est comme rejeté par ses frères qu'il a maintenant des fils, tandis que ses frères, Israël, lui reviendront aux derniers jours, et seront amenés à reconnaître leur péché. Ce sera seulement lors de la réunion de ces deux caractères de Christ que tout sera paix et bénédiction.

Benjamin (fils de mon affliction et fils de ma droite) est la droite de Dieu, exercée en puissance, comme Chef d'Israël; Joseph est le Chef des gentils, Sauveur de tous. Dans tous ses songes, Joseph représente la sagesse de Christ pendant les jours de son humiliation. Christ est la sagesse de Dieu, en vertu de laquelle Dieu lui donne le pouvoir.

Chapitres 46 à 48

Dieu dit lui-même à Jacob de descendre en Egypte. Ce n'est pas ce qui se voit qui est la vérité. Quand les hommes brisaient les jambes du pauvre brigand qui avait cru, la vérité de

cet acte était de l'envoyer en paradis, non pas de l'empêcher de souffrir, ou de vivre sur la croix un jour de sabbat.

Jacob se rend à Goshen (46: 29). On trouve une chose frappante, au chapitre 47: 9, 10. Le plus petit est béni par celui qui est le plus grand. Jacob, l'homme de Dieu, dont les jours avaient été courts et mauvais, est plus grand que Pharaon; il représente la dignité de la foi qui marche avec Dieu.

Au chapitre 48: 15, 16, il reconnaît que Dieu l'avait gardé à travers tout; que, malgré ses jours courts et mauvais, Dieu l'avait garanti. Joseph aurait désiré la bénédiction pour son fils aîné. Jacob transpose ses mains pour bénir Ephraïm et Manassé, et dit: «Je le sais, mon fils, je le sais».

Chapitre 49

Dans le Deutéronome, chapitre 33, nous trouvons la prophétie de Moïse, ici, celle de Jacob qui contient une espèce de division:

D'abord l'histoire d'Israël jusqu'à son apostasie (versets 3-16). (Ce n'est que dans la prophétie de Moïse que nous trouvons la bénédiction finale de Ruben). Siméon et Lévi sont dispersés en Israël. Siméon habitait là où se trouvaient les Philistins. Juda a la royauté (versets 8-12), le sceptre qui est la verge de sa tribu; il est le législateur; il demeure comme tribu et comme peuple jusqu'à la venue du Messie, tandis que les dix tribus étaient dispersées par l'Assyrien. Dan, comme tribu, représente l'esprit d'apostasie. C'est chez lui, en premier lieu, qu'est introduite l'idolâtrie en Israël. Il est comme un serpent quand Israël est complètement ruiné; par son infidélité, il fait tomber l'homme de son cheval. Il représente l'Antichrist. Alors la foi commence à s'attendre au salut (verset 18).

Depuis Dan (versets 19 et suivants), tout est bénédiction. Au verset 26, les bénédictions d'Isaac, père de Jacob, avaient été sur celui-ci, mais en Joseph (Christ), elles vont beaucoup plus loin et s'étendent jusqu'au Millénium.

Nous trouvons donc, dans la prophétie de Jacob, l'histoire générale des tribus qui se termine par l'apostasie de l'Antichrist, et dans les cinq dernières tribus, par le salut de Dieu pour Israël.

Chapitre 50

Jacob meurt, et les fils d'Israël transportent immédiatement son corps en Canaan. On voit, à la fin, sa foi; il ne veut pas que ses fils l'enterrent en Egypte. Joseph lui-même meurt avec la certitude que Dieu, dans sa fidélité, fera monter son peuple dans la terre promise. Il tient à reconnaître que le pays de Canaan appartient à Israël, selon la promesse de Dieu.

Epître de Jacques

Notes recueillies dans des réunions d'étude

ME 1910 page 61

Chapitre 1

Cette épître est une des épîtres de la fin. Elle est adressée aux douze tribus qui étaient dans la dispersion, le peuple y est reconnu dans son ensemble; l'apôtre Paul fait de même, en Actes 26: 7. L'Evangile avait pénétré parmi eux; mais ceux qui l'avaient reçu, tout en ayant la foi au Seigneur Jésus, étaient encore liés au système judaïque et marchaient avec la synagogue. Un certain nombre d'entre eux professaient avoir la foi, mais sans avoir la vie. C'est ce que l'on trouve aussi dans l'épître aux Hébreux. Jacques s'adresse à cet ensemble, tandis que Pierre écrit à ceux de la dispersion qui avaient été régénérés. Vu ce mélange, Jacques ne nous présente pas la position du chrétien, tout en établissant, comme nul autre écrivain du Nouveau Testament, la plénitude de la liberté chrétienne aux versets 18 et 25. Il insiste sur la vie pratique chez ceux qui ont cru au Seigneur Jésus, qui ont été engendrés par la parole de la vérité (verset 18), et tous ceux qui font profession de christianisme, aujourd'hui comme alors, se trouvent sous la même responsabilité. Actuellement, nous sommes tenus de traiter la chrétienté sur le pied de sa profession chrétienne, toute insuffisante qu'elle soit, afin de lui démontrer sa responsabilité et le jugement qui s'y attache.

(Verset 1) — L'auteur de l'épître ne prend pas le titre d'apôtre. C'est ce Jacques que nous trouvons à la tête de l'assemblée à Jérusalem, comme représentant avec autorité le principe du judaïsme qui régnait encore dans cette assemblée (Actes des Apôtres 12: 17; 15: 13; 21: 18). Il semble certain, d'après Galates 1: 19, qu'il était le frère du Seigneur. Jacques, le frère de Jean, avait déjà été mis à mort par Hérode (Actes des Apôtres 12), et Jacques, apôtre, fils d'Alphée ou de Clopas, autrement dit «Jacques le mineur», ne peut guère être identifié avec lui (*).

(*) L'effort de la critique d'identifier Jacques, fils d'Alphée, avec Jacques, frère du Seigneur, n'aboutit à aucune conclusion certaine. Marie, mère du Seigneur, avait quatre fils: Jacques, Joses, Simon et Jude (Matthieu 13: 55). Marie, sa soeur, femme de Clopas (Alphée) (Jean 19: 25), avait deux fils, Jacques et Joses (Matthieu 27: 56), dont l'un est appelé «Jacques le mineur» (Marc 15: 40), l'autre, Jude (Actes des Apôtres 1: 13), tous deux différenciés des frères de Jésus, au premier chapitre des Actes, verset 14.

Jacques se nomme «esclave de Dieu et du Seigneur Jésus Christ». C'est là son titre de gloire, et c'est d'une touchante beauté, si véritablement Jacques est le frère du Seigneur. Il le reconnaît comme son Seigneur, le Seigneur de gloire (2: 1), Celui qui l'a racheté, qui le possède entièrement, car l'esclave ne s'appartient plus. C'est un caractère du racheté sous lequel nous négligeons peut-être trop de nous considérer, car, achetés par le Seigneur et Maître, nous n'avons aucun droit de nous appartenir et de faire ce que bon nous semble (1 Pierre 2: 1).

(Versets 2, 3) — Comme les chrétiens auxquels Pierre s'adresse, ceux-ci souffraient la persécution. Aussi Jacques les encourage, en leur montrant qu'ils devaient estimer comme une parfaite joie d'être en butte à diverses tentations, vu les résultats qu'elles produiraient. Dans ce verset, comme au verset 12, la tentation vient du dehors, et Dieu la permet pour éprouver la foi. Aucune tentation pareille n'a été épargnée au Seigneur. Aux versets 13 à 15, nous trouvons la tentation intérieure, fruit de la convoitise, tentation qui ne peut venir de Dieu. L'épreuve a pour but de produire la patience. L'apôtre Paul parle de même en Romains 5: 3, seulement ici, le résultat de l'épreuve ne va pas au-delà de la patience. La patience, c'est d'avoir une volonté brisée. Or les épreuves produisent ce brisement. La vieille nature est toujours opposée à la volonté de Dieu et, quand elle agit, elle nous empêche de marcher sur les traces de Christ, car il disait: «Je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté», et s'attendait patiemment à l'Eternel (Psaumes 40). Il faut que la patience ait son oeuvre parfaite; c'est-à-dire que l'on endure tout en vue d'un but à atteindre. A l'origine, le mot *patience* signifie *souffrir*. C'est par la souffrance que nous sommes dépouillés du moi et des choses visibles, pour que la foi puisse s'attacher à son objet. La vraie foi s'affermi dans l'épreuve, parce qu'elle est de Dieu. Là où il n'y a pas de foi réelle, tout est finalement détruit, lorsque l'épreuve survient, comme lorsque la semence tombe dans les lieux pierreux: la Parole a été reçue pour la joie qu'elle produit, mais n'ayant rien opéré dans la conscience, ses effets ne sont que pour un temps. Au contraire, la joie, au lieu d'être passagère, s'accroît dans l'épreuve: «Nous nous glorifions dans les tribulations», et cette joie dans l'âme est soutenue par la jouissance de l'amour de Dieu.

(Verset 4) — L'épître montre que la puissance de la vie nouvelle doit empêcher la volonté propre de se produire. Sans la vie de Dieu, la patience ne peut avoir son oeuvre parfaite. Chez Saül, l'oeuvre de la patience n'a pas été parfaite, il n'a pu attendre jusqu'au bout et a perdu le royaume (1 Samuel 13). Une fois la patience produite, il faut encore persévérer, afin d'être parfait et accompli, ne manquant de rien. Etre «parfait» a trait au sujet dont il est question ici; c'est n'avoir point de volonté, afin d'accomplir celle de Dieu. La perfection de Christ était l'absence absolue de propre volonté.

(Verset 5) — Si quelqu'un manque de sagesse, la ressource est en Dieu. La sagesse est le résultat de l'expérience. Tous ne la possèdent pas. Si quelqu'un en manque, il lui faut s'adresser à Dieu. Dieu la lui donnera libéralement, comme il donne à tous, sans lui reprocher son manque de sagesse ou tout autre chose. En sorte que tous peuvent agir sagement en la demandant à Dieu. «Qui est sage prendra garde à ces choses, et comprendra les bontés de l'Eternel» (Psaumes 107: 43). Mais il faut lui demander avec foi, sans douter. Nous avons besoin de sagesse pour savoir ce que nous devons faire, et comment profiter de l'épreuve. Il ne nous faut pas premièrement chercher les moyens de sortir de l'épreuve; mais nous devons attendre, pleins de confiance dans le Seigneur, sachant qu'il a pour but de produire en nous des fruits pour notre bénédiction spirituelle. Il faut aussi de la sagesse pour profiter des bénédictions acquises par l'épreuve, afin que les résultats demeurent à la gloire de Dieu. Il ne nous manque que d'avoir conscience de nos besoins et de les présenter avec foi. Nous ne

risquons pas d'importuner Dieu; nous pouvons aller à Lui librement, connaissant les dispositions de son coeur à notre égard: Il donne à tous libéralement, et ne fait pas de reproches.

(Versets 6-8) — La demande faite avec foi honore Dieu. L'épreuve produit donc la patience, la dépendance, et la confiance. La dépendance sans la confiance ne suffit pas. La confiance se réalise dans la piété. L'homme qui avait été aveugle, dit aux Juifs: «Si quelqu'un est pieux envers Dieu et fait sa volonté, il l'écoute» (Jean 9: 31). Quand cette confiance n'existe pas, on ne peut s'attendre à recevoir. Ce principe est applicable à chacun, quoique ici, comme tout du long de l'épître, on puisse distinguer entre ce qui est applicable aux croyants et ce qui l'est aux professants qui n'ont pas la vie. Le croyant, formé par l'épreuve, a appris la patience, la dépendance et la confiance, et c'est ce qui le caractérise. Celui qui n'a que la profession ne peut réaliser ces choses, il ne connaît pas Dieu. Il est semblable au flot de la mer, agité par le vent et jeté çà et là; or que cet *homme*-là ne pense pas qu'il recevra quoi que ce soit du Seigneur: il est un *homme* incertain dans ses pensées et inconstant dans ses voies. Cela ne peut être dit absolument d'un croyant, quoiqu'il reconnaisse avoir besoin de demander avec foi, sans douter, car il est souvent inconstant.

Les versets 9 à 11 sont une sorte de parenthèse, introduite peut-être à cause du contraste entre la dépendance de la foi et la confiance dans ce qui a de la valeur pour le monde, et en quoi l'homme se glorifie. Le frère de basse condition a un sujet de gloire, c'est l'élévation à laquelle la grâce l'a amené; position dans laquelle Christ n'a pas honte de l'appeler frère (voir aussi Philémon 15, 16). Le frère riche, au lieu de se glorifier dans les biens de ce monde, au moyen desquels l'homme se passe de Dieu, se glorifie dans son abaissement quant au monde, afin de jouir avec le frère de basse condition de leurs bénédictions communes. Dans cette position, l'esclave est l'affranchi du Seigneur, et le maître, l'esclave de Christ. La part que la grâce a faite à tous efface les différences matérielles et sociales, ce qui est tout différent de l'esprit socialiste qui voudrait niveler les classes à son propre profit, esprit dont nous avons à nous garder.

Tout ce qui a de l'apparence, tout ce qui est de la chair, passera. Le riche passera comme la fleur de l'herbe, il se flétrira dans ses voies. Plusieurs passages dans l'Ancien Testament, comparent à l'herbe desséchée la grandeur et la gloire qui appartiennent à la première création (Psaumes 37: 2; 90: 5, 6; 102: 4, 11; 103: 15, 16; Esaïe 37: 27, etc.). En Esaïe 40: 6-8, la consolation du peuple de Dieu est ceci: quant au vieil homme, tout est jugé; mais la parole de Dieu demeure éternellement. Pierre ajoute, en citant ce passage «Or c'est cette parole qui vous a été annoncée. C'est par elle que le croyant est régénéré (1 Pierre 1: 22-25 et verset 18 de notre chapitre).

(Verset 12) — Ce verset fait suite au verset 4. L'épreuve manifeste la réalité de la foi. Celui qui l'endure est bienheureux, car, ayant été manifesté fidèle dans l'épreuve, il recevra la couronne de vie qu'il a promise à ceux qui l'aiment. L'épreuve fait réaliser la mort d'une manière pratique, et peut aller jusqu'à la mort du corps, comme à Smyrne (Apocalypse 2: 10). Il faut être fidèle jusque-là. La couronne est présentée à titre d'encouragement, comme

récompense. Le caractère de la couronne est toujours en rapport avec la position et les difficultés de ceux à qui elle est promise (2 Timothée 4: 8; 1 Pierre 5: 4; Apocalypse 2: 10). Ici, c'est la vie en contraste avec la mort réalisée dans le temps présent.

On peut remarquer la ressemblance du langage de cette épître, en s'adressant aux croyants, avec celui des Psaumes et des chapitre 5 à 7 de Matthieu, où nous trouvons si souvent le mot «bienheureux» que nous avons ici. Ce terme est appliqué au résidu ou aux disciples, dans un temps difficile, alors que leur conduite est en opposition avec les principes du monde.

(Versets 13-15) — Nous avons ici l'autre genre de tentation; celle-ci ne peut venir de Dieu, puisqu'elle vient du péché. «Chacun est tenté, étant attiré et amorcé par sa propre convoitise». La chose qui tente n'est pas ce qui produit le mal; elle demeurerait sans effet si la convoitise ne se trouvait pas dans le coeur. C'est pourquoi la Parole ne dit pas que nous sommes amorcés par l'objet de la convoitise; mais chacun par sa propre convoitise. Quelqu'un pour qui l'or n'aurait pas de valeur pourrait voir tout l'or du monde sans aucun désir de se l'approprier. Le poisson avale le ver qui lui sert d'appât, non parce qu'on le lui présente, mais parce qu'il l'aime; s'il ne l'aimait pas, il le repousserait. Ainsi, c'est sur notre coeur que nous avons à veiller; jugeant le principe mauvais en nous, et étant occupés du bien, afin que les objets de la convoitise demeurent sans effet sur nos coeurs. L'apôtre Pierre nous dit que, par la participation à la nature divine, nous échappons à la corruption qui règne dans le monde par la convoitise (2 Pierre 1: 4). «La convoitise, ayant conçu, enfante le péché; et le péché, étant consommé, produit la mort». La mort est la fin nécessaire du péché. «Si vous vivez selon la chair vous mourrez». En Romains 7, l'apôtre Paul montre que «le péché produit la convoitise», parce qu'il parle de l'état de l'homme, tandis qu'ici la convoitise produit le péché, ou les péchés, parce que Jacques ne parle que de la conduite. «Ne nous induis pas en tentation», de Matthieu 6: 13, se rapporte, non à cette tentation intérieure, qui ne peut venir de Dieu, mais à la tentation extérieure. Seulement, cette tentation extérieure peut être l'épreuve de la chair, ou celle du nouvel homme. Dans le premier cas, l'homme en sort toujours humilié et battu, comme il en fut pour Pierre. Si nous nous connaissons, nous dirons: «Ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du mal»; car Dieu a d'autres moyens pour nous apprendre à nous connaître; sa Parole nous dit suffisamment ce que nous sommes, et il veut nous garder du mal en nous tenant dans sa présence et sa dépendance. Dans le second cas, le nouvel homme sort toujours triomphant de l'épreuve, et peut la considérer, à cause de ses fruits, comme un sujet de parfaite joie.

(Versets 16, 17) — Ici, nous avons le contraste entre ce qui est en Dieu et ce qui vient de la chair. De Dieu, il ne peut sortir que ce qui est bon et parfait; de la chair, que convoitises diverses et péché. Aux versets 14, 15, Jacques avait montré ce que nous sommes; au verset 17, il établit ce qu'est Dieu; puis, au verset 18, il ajoute: Voici ce que Dieu a fait de vous; il vous a engendrés selon sa propre nature, afin que vous puissiez accomplir le bien. Il ne faut donc pas s'égarer en attribuant à Dieu le moindre mal; ce qui est mal vient de l'homme, tandis que «tout ce qui est donné de bon et tout don parfait descendent d'en haut, du Père des

lumières». Dieu est la source de toute lumière, il en est l'auteur; de la même manière, il est appelé le Père de gloire, en Ephésiens 1: 17. Il ne peut donc y avoir aucune ombre en Lui, et, à cause de sa nature parfaite, Dieu agit toujours dans le même sens, il n'y a aucune variation dans l'excellence de sa nature.

(Verset 18) — Il nous a engendrés de sa propre volonté. L'homme n'entre pour rien dans ce fait merveilleux. En Jean 1: 13, il est dit: «Lesquels sont nés, non pas de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu». Cet engendrement a lieu par la Parole de la vérité, comme la mauvaise nature l'a été par une parole de mensonge, lors de la chute. Nous avons, dans les Ecritures, trois expressions de la vérité. Christ est la vérité; l'Esprit est la vérité; la Parole est la vérité. La Parole est la révélation de ce qu'est Dieu, de ce qu'il dit et de ce qu'il pense. Cette révélation a lieu en Christ. Dieu emploie sa Parole pour nous révéler la vérité. Cette Parole vient à nous, nous révèle Dieu en Christ et, entrant dans le coeur, y apporte la vie, cette semence incorruptible, comme nous le voyons aussi en 1 Pierre 1: 23-25. Ce n'est pas proprement la Parole qui est la semence incorruptible, c'est la vie qui est apportée par elle. Dès lors, l'homme est une nouvelle créature, et Dieu peut attendre de lui le bien. Il y a eu une première création gâtée par le péché, elle passera; il y en a une nouvelle, dont ceux qui sont engendrés de Dieu sont une sorte de prémices.

La grande pensée de cette épître, c'est que la volonté de l'homme est mauvaise et ne doit pas exister. Il y a possibilité à cela, le secret nous en est fourni par le verset 18, qui nous enseigne la régénération dans laquelle n'entre rien de l'homme.

(Versets 19, 20) — Puisque tout ce qui est bon vient d'en haut, il faut être prompt à écouter, et puisque tout le mal vient du coeur naturel, il faut être lent à parler, lent à la colère. Tout fruit de la volonté de l'homme doit être mis de côté pour accomplir ce qui provient de la nouvelle nature dépendante de Dieu. «Lents à parler», afin de ne pas nous exposer à manifester ce qui provient du coeur naturel; «lents à la colère» aussi, car lorsque nous avons à témoigner la sainte indignation de la nature divine contre le mal, la chair peut s'y mêler. Il en est de même pour les paroles; alors tout est gâté, car «la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu». La justice de Dieu est ici la chose pratique, l'absence de péché qui est en Dieu. Vous ne pouvez l'accomplir, si vous manifestez les produits du coeur naturel.

(Verset 21) — C'est pourquoi, il faut rejeter tout ce qui peut provenir de cette source impure, et que Jacques désigne par «toute saleté et débordement de malice», termes correspondant aux deux caractères du mal dans le monde: la corruption et la violence. Participants de la nature divine qui est lumière, nous avons à discerner ce qui est souillé, afin de le rejeter. Le coeur renferme un mélange de toutes les choses mauvaises, il nous faut veiller à ce qu'elles ne débordent pas. Esaïe dit: «Les méchants sont comme la mer agitée, qui ne peut se tenir tranquille, et dont les eaux jettent dehors la vase et la boue» (chapitre 57: 20). Etant vides de tout ce mal, nous devons «recevoir avec douceur la parole implantée qui a la puissance de sauver nos âmes». Cette Parole, qui a apporté la vie, s'implante et s'enracine comme un arbre dans un terrain fertile, agit dans le coeur d'une manière active et pratique, et délivre l'âme, la sauve de tout ce qui lui est contraire. Pierre dit: «Ayant échappé à la

corruption qui règne dans le monde par la convoitise» (2 Pierre 1: 4). Le salut est présenté de trois manières dans la Parole: comme pardon des péchés; comme délivrance pratique dans la course, et comme délivrance finale.

(Versets 22-24) — Il ne faut pas seulement écouter la Parole, mais la mettre en pratique, car Dieu cherche des fruits. Celui qui pense qu'il suffit d'écouter et de connaître, se séduit lui-même; il est semblable à un homme qui considère sa face naturelle dans un miroir, il se détourne et oublie ce qu'il est; aucun résultat n'est produit. C'est ce qui eut lieu pour l'homme devant la loi; il en prenait connaissance, apprenait à voir ce qu'il était, mais ne possédant pas une nature qui lui permit de l'accomplir, il s'en détournait et oubliait aussitôt tout ce qui lui était enseigné.

(Verset 25) — Le nouvel homme, au contraire, a besoin d'obéir. Comme Christ, sa nourriture est de faire la volonté de Dieu. «Tes paroles se sont-elles trouvées, je les ai mangées; et tes paroles ont été pour moi l'allégresse et la joie de mon coeur; car je suis appelé de ton nom», dit Jérémie (chapitre 15: 16; et aussi Psaumes 119: 103). Le croyant regarde de près dans la Parole, cette loi parfaite qui est appelée la loi de la liberté, car elle exprime la volonté de Dieu, en accord avec la nouvelle nature qu'il possède. Non seulement il y regarde de près, mais y persévère, et n'étant pas un auditeur oublieux, il sera bienheureux dans son faire. Il trouvera son bonheur dans l'exercice pratique du bien. Il faut, en se plaçant devant la Parole, avoir la conscience que l'on est devant Dieu, et que c'est Dieu qui parle; en s'en approchant ainsi, on ne peut avoir que de la bénédiction; quand on ne la considère que pour la discuter, la contrôler, ou enrichir son intelligence, on n'éprouvera que de la stérilité.

(Verset 26) — Quelqu'un peut penser être religieux et le paraître en faisant certaines oeuvres. Mais, s'il ne tient pas sa langue en bride, son service religieux est vain, sans effets, sans résultats. C'est par la langue que l'on juge de ce qui est dans le coeur, qu'on manifeste ce qui le gouverne; on ne peut le cacher, la langue le trahit toujours. Afin de brider la langue, il faut brider le coeur, sinon il est séduit. «N'ai-je pas soumis et fait taire mon âme, comme un enfant sevré auprès de sa mère? Mon âme est au-dedans de moi comme un enfant sevré» (Psaumes 131: 2). Nous avons une puissance pour empêcher cette séduction et nous faire marcher hors du chemin de la volonté propre. Jude dit, verset 24: «Or à celui qui a le pouvoir de vous garder sans que vous bronchiez, et de vous placer irréprochables devant sa gloire avec abondance de joie...».

(Verset 27) — Le service religieux pur et sans tache a lieu dans la présence de Dieu le Père. Il est caractérisé par deux grands traits de la nature divine: l'amour et la sainteté. L'amour pratique, qui exclut toujours l'égoïsme, cherche ceux qui sont dans la peine et dans la souffrance, privés de leurs soutiens naturels: les veuves et les orphelins. On trouve parmi les professants sans vie, la pratique de ces choses, la philanthropie; il leur semble même que le christianisme pratique ne consiste pas en autre chose, mais la Parole ajoute à cela: «Et de se conserver pur du monde». Ce service religieux, réalisé devant Dieu le Père, s'accompagne d'une purification pratique dans la marche, car elle est caractérisée aussi bien par la sainteté que par l'amour.

«Le monde» est tout un système établi autour de l'homme en chute; il s'agit de se conserver pur de tout ce qui le caractérise, non seulement de ce que l'on appelle ses souillures, mais de comprendre que tout ce qui le caractérise souille. En principe, le monde a été formé à la chute, par l'activité des trois convoitises (1 Jean 2: 16); ensuite, il a été organisé par Caïn chassé de devant l'Eternel, après le meurtre d'Abel; puis définitivement caractérisé par la révolte ouverte contre Dieu, lors du rejet de Christ. Le véritable christianisme se montre donc dans la pratique de l'amour et la séparation d'un tel système. Nous pouvons remarquer encore que cette religion pure et sans tache est individuelle, et s'exerce sous la dépendance de Celui qui a préparé à l'avance les bonnes oeuvres, afin que nous marchions en elles (Ephésiens 2: 10); et que le principe d'association avec le monde, même pour faire le bien, est une des choses qui appartiennent à ce système dont nous avons à nous séparer.

Le côté pratique de cette épître est très important à retenir aujourd'hui. Par la grâce de Dieu, de précieuses vérités concernant notre position céleste et l'Eglise, nous sont connues; mais sur le terrain pratique, nous sommes souvent humiliés en nous voyant distancés par plusieurs qui possèdent moins de lumières sur la Parole. N'avons-nous pas besoin d'être réveillés à cet égard?

Chapitre 2

(Verset 1) — Jacques montre qu'il ne faut pas avoir la foi de notre Seigneur Jésus Christ, Seigneur de gloire, en faisant acception de personnes. Impossible de posséder cette foi du Seigneur de gloire, humilié et pauvre lorsqu'il était ici-bas, en faisant des distinctions et en tenant compte de la grandeur que le monde apprécie.

(Versets 2-4) — La mention de la synagogue tient à une habitude de langage juif; elle désigne ici le lieu où se rassemblaient les croyants, car synagogue veut dire réunion, assemblée. Celui qui fait une distinction entre le pauvre et le riche devient juge ayant de mauvaises pensées, car il juge selon les principes du monde qui cherche sa gloire dans les choses d'ici-bas. Cette distinction vient de la chair; il ne doit y avoir de séparation que vis-à-vis du monde. En Jude, ceux qui se séparaient eux-mêmes, étaient dans le mal, tout en vivant au milieu des saints.

(Verset 5) — Dans ce verset, Jacques attire l'attention de ses frères bien-aimés sur le fait que Dieu agissait tout autrement qu'eux. Il avait choisi les pauvres quant au monde, riches en foi, et héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment. Dieu ne saurait que faire de la grandeur de ce monde. La vraie grandeur et les vraies richesses sont en Lui; ceux qui n'ont rien ici-bas les reçoivent le plus facilement et deviennent riches en foi, possédant tout ce que la foi donne maintenant, en attendant la gloire future.

Aux versets 6, 7, il s'adresse à une autre classe de personnes: «Mais *vous*, vous avez méprisé le pauvre». C'est le même *vous* qu'au chapitre 5: 1-6. En pratique, ils gardaient le caractère juif qui avait méprisé le Seigneur, venu ici-bas dans la pauvreté pour enrichir le croyant des biens célestes. Christ est souvent présenté comme le pauvre (Psaumes 40, 41,

etc). Ce même terme caractérise le résidu, et les croyants juifs étaient le résidu d'alors. Bienheureux les pauvres en esprit, les débonnaires, ceux qui sont persécutés, etc., c'est à eux qu'est le royaume des cieux, est-il dit en Matthieu 5. D'autre part, c'était parmi les riches selon le monde que se trouvaient les persécuteurs des chrétiens, blasphémant le beau nom du Seigneur de gloire qui était invoqué sur eux.

(Versets 8-12) — Celui qui aimait son prochain faisait bien, il accomplissait la loi royale, la loi par excellence, le résumé de toute la loi: aimer Dieu et son prochain; mais faire acception de personnes n'était pas aimer son prochain comme soi-même, c'était être transgresseur, et tomber sous le coup de la loi de Moïse, car quiconque faillit en un seul point est coupable sur tous, ayant méconnu l'autorité de Celui qui a donné la loi tout entière.

(Verset 12) — Trois lois sont mentionnées dans cette épître: la loi de la liberté, la loi royale et la loi de Moïse. La loi royale se lie à la loi de la liberté qui accomplit cette loi royale. Le nouvel homme seul peut accomplir ces lois, parce qu'il possède la nature divine et le don du Saint Esprit. Il est en pleine liberté pour accomplir la pensée de Dieu. Un homme réveillé sous la loi ne le pouvait pas, car il ne possédait pas cette liberté. Le chrétien doit agir selon sa propre responsabilité et ses privilèges. Il doit agir et parler comme devant être jugé par la loi de la liberté, et non pas transgresser la loi de Moïse, pour être jugé par elle.

(Verset 13) — Le croyant doit donc parler et agir comme devant être jugé d'après la loi de sa nouvelle nature, la loi de la liberté, qui, tout en étant l'expression de la volonté de Dieu, est l'expression de ce que cette nature aime. Il faut marcher selon cette mesure, et juger selon cette loi qui introduit le principe de la grâce; car si l'on juge selon la chair, le jugement est sans miséricorde pour celui qui n'a pas usé de miséricorde. Le Seigneur a dit lui-même: «Soyez donc miséricordieux, comme aussi votre Père est miséricordieux; et ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés; ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamnés; acquittez, et vous serez acquittés; car de la mesure dont vous mesurerez, on vous mesurera en retour» (Luc 6: 37, 38). La miséricorde se glorifie vis-à-vis du jugement; c'est ce que Dieu a démontré à la croix, d'une manière parfaite; et cela établit le principe d'après lequel nous avons à agir, car, tout en maintenant le principe du gouvernement de Dieu, ce passage affirme celui de la grâce.

(Versets 14-17) — Dans la première partie de ce chapitre, la foi et l'amour pratique sont en contraste avec les préférences charnelles; ici, Dieu nous montre que les oeuvres sont inséparables de la foi. Il est inutile de dire: «J'ai la foi», là où mes oeuvres ne le prouvent pas. La foi sans oeuvres ne peut sauver, parce que, pour être sauvé, il faut la foi qui produit des oeuvres sans lesquelles elle est morte. Il n'est pas question, ici, de la foi qui nous justifie devant Dieu — c'est l'enseignement de l'apôtre Paul — mais de ce que cette foi, par laquelle le croyant est justifié, doit produire devant les hommes. Car si, devant Dieu, nul homme n'est justifié par des oeuvres de loi, devant les hommes, nul ne peut être justifié sans oeuvres de foi. La foi n'est pas visible, Dieu sait si elle existe chez un homme; mais pour que d'autres le sachent, elle doit se manifester par des oeuvres, qui en sont le produit. Sinon, la foi est sans profit pour celui qui prétend l'avoir, malgré toutes les paroles qu'il pourrait dire.

(Versets 18-20). — Sans oeuvres, il est donc impossible de montrer sa foi. On peut croire que Dieu est un, tous les Juifs le croyaient, mais cette conviction ne découlait pas de la foi vivante. Les démons le croient aussi, et ils frissonnent; cela ne change rien à leur condition. L'homme qui se contente d'une telle foi est vain, sa foi est morte. Combien facilement, hélas! on se contente d'employer des expressions correctes de la vérité, sans que la marche pratique y corresponde, même dans le cas où l'on possède la vie de Dieu.

(Versets 21-23). — Pour montrer que, devant les hommes, il faut des oeuvres pour justifier la présence de la foi, Jacques se sert du même passage par lequel Paul, dans le chapitre 4 des Romains, établit que l'homme est justifié, devant Dieu, par la foi, sans oeuvres de loi. Abraham crut Dieu; cela lui fut compté à justice, est-il dit. Cette Ecriture fut accomplie, lorsque Abraham offrait son fils en sacrifice. Là, il fut justifié par ses oeuvres. Au chapitre 15 de la Genèse, Abraham crut Dieu, lorsqu'il lui disait des choses que la raison humaine ne pouvait comprendre; Dieu le lui compta à justice. Dans ce moment-là, Abram ne fit aucune action qui prouvât qu'il avait cru, mais Dieu vit sa foi. Au chapitre 22, il fit une oeuvre qui découlait de sa foi, et était l'accomplissement de ce que l'Ecriture avait dit au chapitre 15; sa foi fut ainsi rendue parfaite ou complétée et, par cela, il fut appelé l'ami de Dieu (Esaïe 41: 8). Dieu l'appelle son ami, parce qu'il avait agi d'une manière conséquente avec sa foi, en montrant par sa conduite le prix qu'avait pour lui la parole de Dieu. En Jean 15, le Seigneur appelle les disciples ses amis; il donne sa vie pour eux, les traite comme tels en leur communiquant les paroles qu'il avait ouïes de son Père, ce qu'un maître ne fait pas avec ses esclaves; en retour de cela, eux devaient montrer qu'ils étaient ses amis en lui obéissant. L'Eternel parlait avec Moïse comme avec son intime ami, lorsque, en vue de Lui, il se sépare du camp souillé (Exode 33).

(Versets 25, 26) — Jacques cite encore l'exemple de Rahab. Elle avait entendu parler des jugements exercés sur les nations de l'autre côté du Jourdain. Elle avait cru au Dieu des Hébreux, puis, quand les espions vinrent, elle montra sa foi en les recevant.

Les oeuvres de la foi, ce que Dieu appelle «les bonnes oeuvres», se distinguent de celles qui peuvent s'accomplir sans la vie de Dieu, en ce que souvent elles sont le contraire de ce que la nature exige. Abraham est un père qui va tuer son enfant, Rahab trahit sa patrie; oeuvres répréhensibles pour les hommes, mais approuvées de Dieu, qui voit en elles les fruits produits par sa Parole dans le coeur. Ce sont ces oeuvres-là que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles. C'est par elles que nous rendons témoignage, quoi que les hommes puissent en penser.

Dans tout le raisonnement de ces passages, Jacques prend le professant sur son dire. Il ne cherche pas à en examiner la valeur, il n'en juge que par les fruits. Quelqu'un a illustré, par un exemple, l'enseignement de Paul et de Jacques sur la justification. Un propriétaire veut avoir, dans son jardin, un poirier d'une excellente espèce. Le jardinier Paul lui en fournit un et le plante. Un jour, il reçoit la visite du jardinier Jacques et lui montre son poirier en le lui vantant. Jacques dit: «Je ne sais pas si c'est un bon poirier». «Paul», répond le propriétaire,

«m'a assuré que c'était véritablement l'excellente espèce que je désirais». Jacques réplique: «Quant à moi, je ne connais l'arbre qu'à son fruit».

Chapitre 3

(Versets 1, 2) — Vu la facilité avec laquelle on peut prêcher aux autres, sans que la conscience soit exercée par les vérités que l'on présente, il ne faut pas être beaucoup de docteurs. Celui qui enseigne ou exhorte s'expose à un jugement plus sévère que ceux qui n'enseignent pas, s'il n'est pas conséquent dans sa marche et ses paroles, car nous faillissons tous à plusieurs égards. La vérité doit, avant tout, produire ses effets sur celui qui la présente. Le plus souvent, si la conscience est exercée devant Dieu à la lumière de sa Parole, on se taira plutôt que de prêcher aux autres.

Dans ce passage, il ne s'agit pas proprement du don de docteur, car celui qui l'a reçu doit le faire valoir, quitte à mettre sa marche d'accord avec sa responsabilité. Il s'agit plutôt de ceux qui prennent la place de docteurs, de ceux que les Juifs appelaient rabbis; si leur conscience n'était pas exercée, cela les exposait à l'hypocrisie comme les pharisiens. Ils s'asseyaient dans la chaire de Moïse, ils aimaient à être appelés Rabbi, Rabbi, mais leurs oeuvres étaient en opposition avec leurs enseignements. «Ils liaient des fardeaux pesants et difficiles à porter, et les mettaient sur les épaules des hommes, mais eux, ils ne voulaient pas les remuer de leur doigt» (Matthieu 23: 4).

Les paroles jouent un rôle considérable dans cette épître: «Si quelqu'un *dit...*» On peut faire la même remarque dans les épîtres de Jean, où l'apôtre dit aussi: «Si nous *disons*», et: «N'aimons pas de parole, ni de langue; mais en action et en vérité» (1 Jean 3: 18). Si quelqu'un ne faillit pas en paroles, il est un homme parfait, capable de tenir tout le corps en bride. Parfait dans la pratique, accompli, comme au verset 4 du chapitre 1, et en Matthieu 5: 48. Ce n'est pas la perfection de la position en Christ, comme en Philippiens 3: 15: «Nous tous qui sommes parfaits», et encore moins la perfection dans le sens de ne plus pécher. En tenant la langue, point de départ de tout mal, sous le contrôle de la révélation divine, en exerçant le jugement de lui-même, le chrétien pourra, avec une volonté brisée, se conduire selon la pensée de Dieu; il sera parfait.

(Versets 3, 4) — Au moyen d'un mors, mis dans la bouche du cheval, celui qui le conduit peut le diriger tout entier, et obtenir de lui ce qu'il veut. De même le nouvel homme, en bridant la langue, dispose du corps tout entier pour accomplir le bien et réaliser l'enseignement de Romains 6: 12-14. Les navires aussi, malgré leurs dimensions et la puissance des vents qui peuvent les détourner de leur route, sont conduits où le veut celui qui tient le gouvernail, objet bien petit en lui-même, mais suffisant pour diriger le vaisseau, malgré les éléments contraires. Il en est de même pour nous, si nous veillons sur ce petit membre, considéré par Jacques comme la source de tant de mal. Nos manquements sont généralement produits par le mauvais usage que nous faisons de la langue.

(Versets 5-8) — On peut diviser les douze premiers versets de ce chapitre en trois parties. Les quatre premiers versets nous montrent le bien que fait la langue en tant que bridée, afin que l'homme puisse gouverner sa marche tout entière selon les principes de sa nouvelle nature. Aux versets 5-8, nous avons le mal qu'elle produit, car l'homme naturel ne peut la dompter; aux versets 9-12, nous trouvons le bien et le mal qu'elle peut produire chez le même individu.

On peut mesurer le coeur de l'homme par l'action de la langue. Elle se vante de grandes choses, et c'est ce que fera par excellence le chef de l'apostasie finale (Daniel 7, 8; Apocalypse 13: 5). La langue est un feu et peut causer d'immenses désastres; c'est un monde d'iniquité. Etablie parmi nos membres, elle souille tout le corps, enflamme tout le cours de la nature, est elle-même enflammée par la géhenne. En Marc 7: 18-23, le Seigneur dit que ce qui sort de l'homme souille l'homme, et que cela vient du coeur. Jacques, lui, cherche la source du mal, produit par la langue, dans l'enfer même. C'est un mal désordonné, plein d'un venin mortel. Aucun homme ne peut la dompter (comparez Romains 3: 13, 14). Grâce à Dieu, ce que l'homme naturel ne peut faire, le nouvel homme le peut, parce qu'il est engendré de Dieu. De sorte que nous n'avons aucune excuse pour lâcher la bride à un membre aussi dangereux. Le jugement de nous-mêmes, le brisement de notre volonté, l'action de la parole de Dieu et les épreuves, nous rendent capables de brider la langue. Le moyen de dompter la langue, c'est de dompter le coeur: «De l'abondance du coeur la bouche parle». Mais Jacques, ne s'occupant que du côté pratique de la vie chrétienne, parle des effets et non des causes. Il reconnaît les fruits de la mauvaise nature, mais il veut les fruits de la nouvelle, parce que nous sommes engendrés de Dieu pour être une sorte de prémices de ses créatures. Nos membres doivent être entièrement soumis au nouvel homme.

(Versets 9-12) — «Par la langue, nous bénissons le Seigneur et Père, et par elle nous maudissons les hommes faits à la ressemblance de Dieu». Bénir le Seigneur et Père est un terme très général. Dieu est appelé ainsi en rapport avec les hommes sur la terre, sans que cela implique la relation dans laquelle la grâce a placé le racheté par l'oeuvre de Christ (Ephésiens 4: 6). Dieu est Père ici dans le sens de Créateur (Malachie 2: 10; Esaïe 64: 8). Ayant encore en nous la vieille nature, nous sommes exposés à prononcer, avec la même bouche, la bénédiction et la malédiction. Une telle contradiction ne devrait pas exister; de l'eau amère et de l'eau douce ne peuvent jaillir d'une même fontaine. Le même arbre ne peut produire des fruits différents. De l'eau salée ne peut faire de l'eau douce. Puisque la corruption de la vieille nature a nécessité une régénération, la nouvelle source seule doit jaillir. Nous n'avons aucune excuse pour qu'il en soit autrement. On remarquera, au verset 9, que le fait de maudire l'homme, est d'une gravité exceptionnelle, parce qu'il a été créé à la ressemblance de Dieu; on ne peut bénir Dieu et maudire l'oeuvre de ses mains, car l'homme est cela, malgré l'état de dégradation dans lequel il est tombé. La crainte de Dieu tient toujours compte de ce qui est sorti de Ses mains. C'est ce que fit Michel l'archange, en ne proférant pas de jugement injurieux contre Satan. Il reconnaissait en lui la créature supérieure de Dieu, et laissait à Dieu le soin de le juger.

(Versets 13-18) — En méditant l'épître de Jacques, on trouve plus de suite qu'on ne le suppose à la simple lecture. Le grand sujet du chapitre 2, c'est la foi et les oeuvres: la foi se montrant par les oeuvres; ici, ce sont les oeuvres se montrant par la conduite: «Qui est sage et intelligent parmi vous? Que *par une bonne conduite* il montre ses oeuvres avec la douceur de la sagesse». Or le grand agent d'une bonne conduite chrétienne, c'est la langue.

Cette conduite, on le voit tout du long, c'est la conduite de chaque jour; on ne peut pas prétendre faire les oeuvres de Dieu, et avoir une conduite qui ne soit pas en rapport avec ces oeuvres, avec cette activité. Si, par exemple, j'ai le coeur plein d'amertume, d'animosité, de pensées querelleuses, et que je montre au dehors beaucoup d'activité pour le service du Seigneur, toute cette activité est réduite à néant par ma conduite. Il faut que mes paroles soient d'accord avec mes oeuvres, et c'est en cela que nous sommes jugés d'une manière si profonde par l'épître de Jacques. Cette épître, nous l'avons déjà vu, ne traite pas de *principes*. mais d'une manière continue de *pratique*, basée, il est vrai, sur le principe que nous avons une nouvelle nature, principe dont Jacques déduit toute une série de conséquences pour la vie journalière.

«La douceur de la sagesse», cette expression va très loin, puisque c'est Christ qui est la sagesse. «La douceur» est un mot particulier, le même qu'au chapitre 1: 21: «C'est pourquoi, rejetant toute saleté et tout débordement de malice, recevez avec *douceur* la parole implantée qui a la puissance de sauver vos âmes». Elle est, dans ces passages, l'empressement à apprendre, à recevoir d'un autre; l'homme sage sait qu'il a à apprendre, à recevoir, et ne pense pas avoir toujours à donner.

(Verset 14) — «Mais si vous avez une jalousie amère et un esprit de querelle dans vos coeurs, ne vous glorifiez pas et ne mentez pas contre la vérité. «On pourrait se contenter de *l'apparence* seule sans *réalité*, or c'est ce qu'il ne faut pas. La jalousie amère, *l'amertume* de la jalousie, est le contraire de la «douceur de la sagesse». La vérité a toujours un but dans son application à notre coeur, c'est de le mettre à nu devant Dieu. «Ne vous glorifiez pas et ne mentez pas contre la vérité». La vérité est précisément ce que possède le chrétien; ayant la nature de Dieu, il possède la vérité, qui est cette nature, c'est-à-dire ce que Dieu est, ce qu'il veut, pense et dit. Il ment à la vérité, celui qui cherche à cacher ce qu'il y a au fond de son coeur, et la vérité n'est pas en lui. On peut mentir à la vérité pour un temps; mais ces choses: jalousie, esprit de querelle, etc., ne peuvent rester longtemps cachées; ce sont des racines d'amertume qui poussent en haut, arrivent tôt ou tard à la lumière et portent leurs fruits. Souvent, on est tout étonné de voir naître des querelles, se manifester de mauvais sentiments, se produire des partis entre chrétiens, s'allumer un véritable incendie. Cela provient de ce que l'on n'a pas veillé à temps sur l'état de son coeur; le mal s'accumule, la conscience s'endurcit, le coeur s'éloigne de Dieu, enfin le mal est consommé, il n'y a plus de remède.

Cette tendance à couvrir, à voiler, à déguiser ses véritables sentiments, est appelée au verset 15: «Sagesse *terrestre, animale, diabolique*». Elle est tellement l'essence de l'homme naturel, que l'un des plus grands diplomates disait: «La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée». Ne jamais montrer ce que l'on a dans le coeur, telle est la sagesse de

l'homme naturel. Elle est diabolique, car elle a pour auteur le père du mensonge. Il est dit, au verset 6, que la langue «est enflammée *par la géhenne*». Le mot *animale* employé pour la sagesse, est le même que l'on trouve en 1 Corinthiens 2: 14: «Or l'homme *animal* ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont folie». C'est l'homme, conduit seulement par son âme créée, sans l'enseignement et la puissance de l'Esprit; car l'homme qui possède une nouvelle nature a le Saint Esprit comme puissance de sa vie.

(Versets 16, 17) — «Car où il y a de la jalousie et un esprit de querelle, là il y a du désordre et toute espèce de mauvaises actions. Mais la sagesse d'en haut est premièrement pure, ensuite paisible, modérée, traitable, pleine de miséricorde et de bons fruits, sans partialité, sans hypocrisie».

Ces deux versets montrent le contraste qui existe entre la sagesse terrestre, animale, et «la sagesse d'en haut». En dépit de toute sa dissimulation, la sagesse humaine, un jour ou l'autre, se démasque; elle conduit au désordre et à toute espèce de mauvaises actions. La sagesse d'en haut est premièrement *pure*. La pureté est proprement l'absence de péché chez l'homme par le lavage dans le sang de Christ. Ce mot de pureté a le même sens en 2 Timothée 2: 22: «. Mais toi, fuis les convoitises de la jeunesse, et poursuis la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur *pur*»; puis, en Actes 15: 9: «Ayant *purifié* leurs coeurs par la foi»; en Hébreux 10: 22; en 1 Pierre 1: 22: «Ayant *purifié* vos âmes par l'obéissance à la vérité». Un coeur pur est toujours un coeur qui a été purifié. C'est ce que nous trouvons dans ce passage: «Bienheureux ceux qui ont le coeur *pur*» (Matthieu 5). Du moment que quelqu'un a reçu la nature divine. il est pur; le premier caractère de la présence de cette nature, c'est la pureté; un coeur pur est soumis à l'action de la Parole. Ainsi, dans le passage déjà cité: «Bienheureux ceux qui sont *purs* de coeur, car c'est eux qui verront Dieu», le coeur a commencé par être amené devant Dieu, par se juger, sans rien cacher à Dieu; puis, lavé dans le sang de Jésus, il est rendu pur; après cela, il continue pratiquement à se juger sérieusement dans la lumière de Dieu.

Cette sagesse d'en haut est donc premièrement pure; c'est son premier caractère: nous devons en avoir fini avec le péché; elle est, en second lieu, paisible, modérée, traitable, ces trois caractères vont ensemble, et sont le contraire de ce que nous verrons au chapitre 4. *Paisible*, elle n'élève pas sa voix dans les rues; le contraire se montre au verset 1, du chapitre 4. Mais la pureté avant tout: on pourrait avoir un esprit paisible et n'en avoir pas fini pratiquement avec le péché. Etre paisible ne veut pas dire que l'on marche avec le mal. Quelqu'un de paisible reçoit volontiers des autres, il accepte ce qu'ils disent; il est *traitable*; il ne garde pas sa propre pensée, quoique les autres puissent lui dire. L'homme intraitable n'accepte pas que d'autres le combattent ou le contredisent, il ne veut pas abandonner ses idées, qu'il décore trop facilement du nom de principe, et proteste qu'il ne peut abandonner ses principes, quand au fond, il ne pense qu'à suivre ses propres pensées. Ce sont des choses sérieuses, qui prêtent beaucoup à la méditation devant Dieu, et nous avons à nous demander quelle est la sagesse que nous manifestons.

En troisième lieu, cette sagesse d'en haut est «pleine de miséricorde et de bons fruits»; mais, comme nous l'avons dit, tous ces termes prêtent moins à des explications qu'à la *méditation* devant Dieu. «Sans partialité»; la partialité fait acception de personnes, surtout dans un esprit querelleur. «Sans hypocrisie»; c'est le contraire de la sagesse humaine. Notons que les divers caractères de la sagesse d'en haut, indiqués ici au nombre de sept, peuvent se résumer en un seul: *l'amour*.

(Verset 18) — «Or le fruit de la justice, dans la paix, se sème pour ceux qui procurent la paix». Il y a deux fruits principaux de la justice. En Hébreux 12: 11: «La discipline... rend le fruit *paisible* de la justice à ceux qui sont exercés par elle». Le premier fruit est donc *la paix*. Nous trouvons le second en Romains 6: 22: «Vous avez votre fruit dans la *sainteté*». La justice produit ces deux fruits, mais il s'agit ici de la justice pratique, que l'on peut définir par absence de péché dans nos voies. Etre juste devant Dieu, c'est n'avoir aucun péché devant lui, par la grâce; ici, c'est s'appliquer à être tel pratiquement. Or le premier fruit pratique de la justice, c'est la *paix*, non pas positivement devant Dieu, mais parmi les hommes: on procure la paix; «on a les pieds chaussés de la préparation de l'évangile de paix». Un tel homme apporte avec lui la paix et non les querelles, tandis que la sagesse humaine les amène aussitôt.

«*Se sème pour ceux qui procurent la paix*». Il y a là une comparaison avec les semences, le blé surtout, que l'on sème et qui porte du fruit plus tard. Nous récoltons la paix et la sainteté. Ce deuxième fruit de la justice, la sainteté, il ne faut pas l'oublier, est la séparation du monde pour être à Dieu. On remarquera que les premiers versets du chapitre 4 sont la suite directe de la fin du chapitre 3. Nous y trouvons les deux choses qui caractérisent le coeur naturel: la violence et la corruption; ces fruits se manifesteront, si nous ne nous jugeons pas nous-mêmes devant Dieu, nous appliquant à marcher dans les voies de la sagesse d'en haut.

Chapitre 4

(Versets 1-6) — Nous n'entrons réellement dans l'intelligence de cette épître, que si nous comprenons qu'elle est écrite pour nous, croyants. Il est évident qu'elle s'occupe aussi de ce qui constitue une profession sans vie; mais nous perdrons beaucoup, si nous n'appliquons pas à nous-mêmes ce qui est dit à cette profession. Si, par grâce, nous possédons une nouvelle nature, nous avons aussi la vieille nature, dont les fruits sont décrits au commencement de ce chapitre.

L'apôtre Jean s'adresse directement au chrétien; il voit en lui les deux natures, et il juge l'ancienne d'une manière absolue. Jacques juge le chrétien d'après sa conduite, et le met en garde contre les fruits de la vieille nature, qui sont absolument les mêmes que chez celui qui n'est pas régénéré. «Vous tuez!» quel terme, s'il s'agit d'un chrétien! Mais n'avons-nous pas ce spectacle en David, comme résultat de sa convoitise et de ses voluptés? Il ne s'agit donc pas seulement des professants sans vie d'une manière générale, mais de *moi*.

Le verset 1 montre d'où viennent les guerres et les batailles. C'est des voluptés qui combattent dans nos membres. La volonté propre est en pleine activité pour satisfaire nos

mauvaises passions. Nous convoitons, c'est-à-dire nous désirons nous approprier, pour la satisfaction de la chair, des choses qui sont opposées à la volonté de Dieu. Quand la guerre ouverte éclate, le combat avait déjà eu lieu dans nos membres. La volonté n'étant pas brisée dans le coeur, on cherche à la faire triompher au-dehors, et c'est, ce que l'on trouve à l'origine de toute dissension parmi des frères.

(Verset 2) — On désire une chose: ce n'est pas toujours une chose mauvaise; on commence par la convoitise, on ne peut l'obtenir, parce que Dieu ne permet pas que la propre volonté soit satisfaite; dès lors, on est mécontent, on conteste, la haine prend naissance, on fait la guerre, on tue. Tout cela se rapporte à la volonté propre, qui n'est pas autre chose que le péché, c'est-à-dire qu'elle ne reconnaît pas une volonté en dehors de la sienne. «Le péché est l'iniquité», ou la propre volonté.

(Verset 3) — On demande, et l'on ne reçoit pas: on demande ce que Dieu ne peut donner et on ne demande pas ce qu'il *veut* donner, parce qu'il n'y a dans le coeur ni dépendance, ni soumission à la volonté de Dieu.

(Verset 4) — «Adultères», c'est moral; une adultère abandonne ses relations avec son mari pour se livrer à un autre. Cela est constamment reproché à Israël par les prophètes; le peuple abandonnait Dieu pour l'idolâtrie. Nous sommes en danger d'abandonner notre relation avec Dieu en aimant le monde, car on ne peut aimer les deux ensemble. «Nul ne peut servir deux maîtres; car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre: vous ne pouvez servir Dieu et les richesses» (Luc 16: 13). Combien facilement nous cherchons à laisser subsister ces deux choses dans nos coeurs: nous suivons le monde, ses projets, ses motifs, sa manière d'agir, et nous voudrions en même temps servir Dieu. «Quiconque voudra être ami du monde, se constitue ennemi de Dieu». Le monde a manifesté toute sa haine contre Dieu, à la croix. Il ne peut donc y avoir aucune communion entre Dieu et le monde, et pas davantage entre le chrétien et le monde.

(Verset 5) — L'Écriture, qui nous met en garde contre l'amitié du monde, parle-t-elle en vain? La convoitise et les mauvais désirs viennent-ils de l'Esprit qui demeure en *nous*, chrétiens? Cet Esprit fera-t-il en nous ce que la chair fait en *vous*? L'Écriture est contraire à ce que vous faites et l'Esprit aussi. L'Écriture vous avertit qu'il n'y a pas possibilité de mélange avec le monde.

(Verset 6) — L'Esprit, au lieu de désirer avec envie, donne une plus grande grâce. Si je romps avec le monde, j'aurai à souffrir de sa part, mais je recevrai une plus grande grâce. Quand, pour plaire à Dieu, notre marche est séparée du monde, Dieu nous accordera une faveur spéciale, une grâce plus grande à tous égards, une jouissance plus nette et plus profonde de bénédictions déjà connues, mais que, peut-être, nous ne réalisons que partiellement, parce que nous donnions au monde une place dans notre coeur. Notre propre volonté étant mise de côté, nous sommes humbles, dépendants de Dieu. Rien n'est plus abominable aux yeux de Dieu que l'orgueil. Nous nous indignons facilement d'un péché grossier, mais Dieu ne parle d'aucun péché plus fortement que de l'orgueil. C'est le péché

satanique, «la faute du diable». «Tout orgueil du coeur est en abomination à l'Eternel; certes il ne sera pas tenu pour innocent» (Proverbes 16: 5). «Celui qui a les yeux hautains et le coeur orgueilleux, je ne le supporterai pas» (Psaumes 101: 5). «Je hais l'orgueil et la hauteur» (Proverbes 8: 13). «L'orgueil va devant la ruine, et l'esprit hautain devant la chute» (Proverbes 16: 18). «L'Eternel démolit la maison des orgueilleux» (Proverbes 15: 25). «Il y a un jour de l'Eternel des armées contre tout ce qui s'exalte et s'élève, contre tout ce qui est haut, et ils seront abaissés» (Esaïe 2: 12). Cet orgueil peut être caché dans le fond de notre coeur; alors Dieu nous discipline, nous fait passer par une série d'épreuves. Cela peut paraître étrange à d'autres, que des chrétiens, fidèles du reste, soient battus de tant de coups, mais Dieu, qui voit dans le coeur cet orgueil caché, ne le supporte pas; il veut l'ôter, il nous humilie, pour nous faire jouir de la grâce qui appartient aux humbles.

(Verset 7) — Ce verset se relie à ce qui précède. Puisque Dieu résiste aux orgueilleux et donne la grâce aux humbles: «Soumettez-vous donc à Dieu». C'est l'absence de volonté propre, comme moyen de jouir de la grâce. Seuls les humbles reçoivent une plus grande grâce. Notre nature est une nature de propre volonté, dont le caractère est de ne pas se soumettre; elle est en opposition absolue avec celle de Christ qui dit, en entrant dans le monde: «Je viens pour faire, ô Dieu! ta volonté». Il y avait en Lui une soumission parfaite à la volonté de Dieu, la Parole était sa seule règle de conduite; par cette soumission et cette obéissance à la Parole, il résista à Satan et, après avoir traversé toute la tentation, chassa l'ennemi. Si nous agissons ainsi, si nous présentons Christ au diable, il ne nous pourra rien et s'enfuira de nous. Dans la description de l'armure complète de Dieu, en Ephésiens 6, une seule arme est offensive: l'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu. Toutes les autres armes nous mettent en état de résister à l'ennemi, et consistent en un bon état intérieur. On ne saurait que faire de l'épée de l'Esprit, si la Parole n'avait pas produit premièrement ses effets en nous-mêmes. L'armure de Dieu doit être complète. La première condition de toute cette armure, c'est un coeur sans volonté. Etre sobre et veiller (1 Pierre 4: 7-9) sont des caractères à revêtir pour pouvoir résister.

(Verset 8) — «Approchez-vous de Dieu, et il s'approchera de vous». Quel heureux changement! Satan en fuite et Dieu s'approchant. Dieu s'est approché de nous pour nous sauver; mais nous avons ici une question pratique: la réalisation de cette proximité, dans l'intimité de la communion, lorsque ce qui peut empêcher la jouissance de la présence de Dieu est jugé. Jouir de cette bienheureuse présence est l'état normal du chrétien, mais il s'introduit mille choses dans le coeur, avec lesquelles Dieu ne peut marcher; en sorte que nous avons besoin d'en être délivrés, afin de pouvoir nous approcher de Dieu avec une bonne conscience. Alors Dieu s'approchera de nous. Nous trouvons ce principe dans les Proverbes, chapitre 8: 17. «J'aime ceux qui m'aiment, et ceux qui me cherchent me trouveront». Aussi, dans Jean 14: 21, 23. Pour jouir de cette communion, qui ne peut être réalisée que dans la présence de Dieu, il faut donc se purifier: «Nettoyez vos mains, pécheurs, et purifiez vos coeurs, vous qui êtes doubles de coeur». «Soyez, dit la note, dans l'état de quelqu'un qui a fait cela». Dieu ne se tient pas à distance de quelqu'un qui s'est purifié et qui demeure dans cet état. Lorsque l'Eternel invite Jacob à habiter Béthel, Jacob comprend immédiatement ce qui, dans sa

maison, était incompatible avec la présence de Dieu. Il dit à sa maison et à tous ceux qui étaient avec lui: «Otez les dieux étrangers qui sont au milieu de vous, et purifiez-vous, et changez vos vêtements, et nous monterons à Béthel». Puis Dieu lui apparut, s'approcha de lui, lui révéla son nom, le fit jouir de sa communion, et renouvela ses promesses. Si nous ne jouissons pas de la communion de Dieu, nous pouvons être certains que quelque chose n'est pas en ordre dans nos coeurs, quelque souillure ou un coeur double, tolérant des choses avec lesquelles Dieu ne peut marcher.

Les versets 9-10 nous présentent l'esprit qui convient à celui qui se trouve devant Dieu. Il n'oublie pas son propre état, il en mène deuil en pensant aussi à celui dans lequel se trouve la chrétienté, le monde; il fait partie des bienheureux qui pleurent et qui seront consolés. Au chapitre 2 des Actes, nous voyons l'effet que produisit la prédication de Pierre sur les Juifs, lorsqu'il leur montra leur culpabilité quant au rejet du Messie; sa parole produisit cet esprit de contrition qui les amena au salut. C'est le même esprit qui animera le résidu et produira la grande humiliation dont parle le prophète Zacharie, au chapitre 13. C'est à quoi Joël exhorte le peuple dans le passage auquel Jacques fait allusion ici. (Joël 2: 12, 13). Dieu veut que nous soyons vrais devant Lui. L'oubli de nos misères peut nous porter à nous élever et à trouver des sujets de joie dans ce monde où l'homme s'élève et se distrait de Dieu et de son état misérable, par la recherche de vaines jouissances. Dans la communion avec le Seigneur, nous pouvons pleurer, nous aussi, sur nos faiblesses, sur notre facilité à nous détourner de Christ, sur l'état de l'Eglise et celui du monde. Cet appel à sentir ses misères, à mener deuil et à pleurer, ne s'adresse pas seulement à nous, mais à la profession tout entière.

Remarquons que c'est la seule fois que la Parole nous exhorte à sentir quelque chose. Elle ne cultive pas les sentiments, mais cependant, elle veut que nous sentions nos misères pour les confesser, nous en humilier, et être gardés dans l'humilité. Si d'habitude, elle n'ordonne pas les sentiments, c'est parce qu'elle donne au coeur un objet dont la jouissance se fait sentir et réaliser par la foi.

(Verset 10) — C'est devant le Seigneur qu'il faut s'humilier, dans sa lumière, dans la conscience de ce qu'il est lui-même; là, nous voyons clairement ce que nous sommes, l'humiliation n'est jamais véritable sans cela. Il nous arrive d'être humiliés de ce que notre conduite est venue à la connaissance des autres; dans ce cas, ce n'est pas autre chose qu'un orgueil blessé. Tandis que la véritable humiliation a lieu devant le Seigneur, où tout est vu dans Sa propre lumière. Après cela, il nous élèvera. Nous trouvons la même pensée en 1 Pierre 5: 6; il vient un temps, dit l'apôtre, où Dieu pourra élever les siens sans danger pour eux.

(Versets 11, 12) — Parler contre son frère est plus sérieux qu'on ne le pense, et n'a lieu que trop fréquemment. C'est un grand danger pour le développement et la paix des assemblées, une source de difficultés et de divisions. Dire du mal de son frère, ou le juger, c'est parler contre la loi et juger la loi, car elle dit: «Tu n'iras pas çà et là médissant parmi ton peuple, mais tu aimeras ton prochain comme toi-même» (Lévitique 19: 16, 18). Juger, c'est critiquer les *motifs* qui font agir; or cela n'appartient qu'à Dieu qui lit dans le secret des coeurs. Nous sommes responsables de juger la *marche* de nos frères, s'il y a lieu, en vue de les

ramener; nous jugeons ainsi des faits accomplis; mais, quant aux motifs qui font agir nos frères, nous n'avons pas le droit de les juger. Certaines personnes semblent être douées pour cela d'une perspicacité extraordinaire, mais leur habileté provient, au fond, de ce qu'elles sont capables d'avoir les mêmes motifs qu'elles condamnent chez les autres.

Le Seigneur dit, en Matthieu 7: 1, 2: «Ne jugez pas, afin que vous ne soyez point jugés: car du jugement dont vous jugerez, vous serez jugés; et de la mesure dont vous mesurerez, vous serez mesurés». En Romains 14: 4: «Qui es-tu, toi, qui juge le domestique d'autrui? Il se tient debout ou il tombe pour son propre maître». Celui qui juge n'est pas un observateur de la loi, il s'élève au-dessus d'elle, il sort entièrement de sa place, prenant celle de Dieu, qui seul est législateur et juge, lui qui peut sauver et détruire. «Mais qui es-tu toi qui juges?» Un objet de grâce, ou un objet de jugement. Ce n'est pas accomplir la loi que de parler contre son frère; l'apôtre dit, en Romains 13: «Celui qui aime les autres a accompli la loi»; et en Galates 5: 13: «N'usez pas de la liberté comme d'une occasion pour la chair, mais, par amour, servez-vous l'un l'autre; car toute la loi est accomplie dans une seule parole, dans celle-ci: Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Mais si vous vous mordez et vous dévorez l'un l'autre, prenez garde que vous ne soyez consumés l'un par l'autre». En contraste avec cette disposition de juger, 1 Corinthiens 13 nous montre ce que fait l'amour: «Il ne pense pas le mal».

(Versets 13-16) — Ces versets condamnent l'indépendance et la volonté propre qui agissent comme si Dieu n'existait pas. Quelqu'un a appelé cela l'athéisme pratique. C'est l'oubli de Dieu qui seul sait ce qui arrivera demain, et aussi l'oubli de la vanité de la vie humaine, vapeur qui paraît pour un peu de temps et puis disparaît. La cause de cette indépendance se trouve dans l'avidité des biens de ce monde; on veut gagner de l'argent, se faire une position: «Nous irons, nous trafiquerons, nous gagnerons». Le croyant peut se proposer ce qu'il pense devoir faire; mais il subordonne ses projets à la volonté de Dieu, disant: «Si le Seigneur le veut, et si nous vivons, nous ferons aussi ceci ou cela». Il demeure dans la soumission à la volonté du Seigneur. Cette vanterie dont le coeur naturel se glorifie est mauvaise.

(Verset 17) — On peut connaître le bien et ne pas l'accomplir, c'est pécher. La nature nouvelle, la conscience guidée par la Parole, nous enseigne ce que nous avons à faire selon la pensée de Dieu; mais si la volonté propre agit et nous empêche de faire ce que nous savons être bien, nous péchons. On dit que c'est faire le mal qui est pécher, mais ici, c'est *ne pas faire le bien*. Que de choses, dans notre vie pratique, où nous nous abstenons de faire ce qui est bien, sont péché en présence de cette déclaration de la Parole! A cela se relie la pensée du chapitre 3: 1: «Ne soyez pas beaucoup de docteurs, mes frères», car on peut savoir ce qui est bien pour le prêcher aux autres, et ne pas l'accomplir soi-même. On s'expose ainsi à un jugement plus sévère. Dans toutes les exhortations de ce chapitre, nous voyons que la volonté propre doit faire place à la dépendance et à l'humilité. Les fruits de la vieille nature doivent être remplacés par ceux de la nouvelle.

Chapitre 5

(Versets 1-3) — Ce premier verset est le pendant du verset 13 du chapitre précédent. L'un est caractérisé par l'indépendance de Dieu, et l'autre, par la confiance dans les richesses. Jacques, s'adressant aux Juifs de la dispersion, a en vue une classe de personnes vivant dans l'inconscience des temps qu'elles traversaient et de l'imminence des jugements. Elles sont invitées à pleurer, à pousser des cris, car elles seraient sans ressource quand les jugements fondraient sur elles. Leurs richesses pourries, en qui elles mettaient leur confiance, ne les garantiraient nullement. Ces gens préféraient les délices de la terre, à l'état des bienheureux qui pleurent mais seront consolés, lorsque ceux qui rient maintenant seront dans la détresse. Ils étaient dans les derniers jours: au lieu d'agir en conséquence, ils les employaient à amasser des trésors comme si tout devait durer ici-bas. Ce qui fait la gravité de ce mal, aujourd'hui comme alors, c'est: «Amasser un trésor *dans les derniers jours*». L'apôtre Paul, au contraire, ordonne à ceux qui possèdent de ne pas mettre leur confiance dans l'incertitude des richesses, mais dans le Dieu qui donne toutes choses richement pour en jouir: «Qu'ils fassent du bien; qu'ils soient riches en bonnes oeuvres, qu'ils soient prompts à donner, libéraux, s'amassant comme trésor un bon fondement pour l'avenir, afin qu'ils saisissent ce qui est vraiment la vie» (1 Timothée 6: 17-19).

Les croyants ont à faire leur profit des avertissements donnés dans ces passages. La recherche des richesses est la racine de toutes sortes de maux (1 Timothée 6). Puis le grand danger des richesses est de les faire servir à satisfaire la chair, à se soustraire à la dépendance de Dieu et à se détourner de Christ. Tel chrétien désirerait être riche pour faire du bien; mais il ignore que, s'il avait davantage, il serait sur la pente fatale, et en danger d'en faire usage pour lui-même.

Quant aux choses matérielles, le chrétien n'a rien à choisir, mais dans les choses spirituelles, il doit choisir la meilleure part. Marie avait choisi la bonne part. Abraham ne choisit rien, quant aux avantages terrestres, et Dieu lui donne tout; Lot choisit pour sa part le monde, sur lequel va tomber le jugement. Nous devons être pénétrés du fait que nous sommes dans les derniers jours, et traiter les biens de ce monde en conséquence, car les jugements s'approchent rapidement. «Toutes ces choses devant donc se dissoudre, quelles gens devriez-vous être en sainte conduite et en piété!» (2 Pierre 3: 11).

(Verset 4) — Pour s'amasser des trésors, ces gens-là agissaient injustement en frustrant de leur salaire ceux qui avaient moissonné leurs champs, et s'enrichissaient ainsi aux dépens du pauvre. Jacques les place sur le terrain de l'Ancien Testament, leur déclarant que les cris des opprimés étaient parvenus aux oreilles du Seigneur Sabaoth, c'est-à-dire aux oreilles de l'Eternel des armées. Les armées de l'Eternel sont les armées célestes, les anges. Ce terme donne l'idée d'une grande puissance qui intervient au moment voulu de Dieu, soit en faveur des siens, soit pour le jugement des méchants. En général, il est mentionné en contraste avec ce qui se passe sur la terre, et l'on comprend pourquoi le Seigneur Sabaoth est nommé en rapport avec l'injustice de ces gens-là. Il allait intervenir, car les armées de l'Eternel sont à son

commandement, il les appelle devant Lui pour exécuter sa volonté. Ceux qui sont opprimés, aujourd'hui comme alors, ont à attendre patiemment l'intervention du Seigneur Sabaoth (*).

(*) Dans les passages suivants, et d'autres encore, l'armée des cieux désigne les anges: 1 Rois 20: 19; Néhémie 9: 6. (Au commencement de ce verset, l'expression est appliquée aux astres, et à la fin aux anges). En Esaïe 24: 21, on voit la différence entre les armées des cieux et les rois de la terre. En Daniel 4: 35, on a aussi la distinction entre l'armée des cieux et les habitants de la terre (voir aussi Psaumes 103: 19-21; 148: 2). Le serviteur d'Elisée voit, en 2 Rois 6: 13-17, cette armée céleste; le Chef de cette armée apparaît à Josué. En Apocalypse 19: 14, ce sont les saints qui forment «les armées qui sont dans le ciel» et suivent le Seigneur. Enfin, «l'armée des cieux» désigne quelquefois les astres, comme en Jérémie 33: 22; Deutéronome 4: 19; 17: 3; 2 Rois 17: 16; Psaumes 33: 6, etc.

(Versets 5, 6) — A leur recherche des richesses pour vivre dans les délices sur la terre, se lie leur haine contre le juste, dont la présence et le témoignage sont contre eux et leurs voies, ils ne peuvent le supporter, ils le condamnent et le mettent à mort, d'autant plus qu'il ne leur résiste pas. C'est ce qu'ils firent avec Christ. On voit, dans l'Evangile, cet esprit se développer graduellement chez les pharisiens; ils finissent par condamner le Seigneur, sa présence qui les jugeait leur étant devenue insupportable. Aussi les jugements étaient à la porte envers ce peuple; au lieu d'en tenir compte, ils vivaient dans les délices, se livraient aux voluptés, rassasiaient leurs coeurs comme en un jour de sacrifice, et se débarrassaient du juste, dont le caractère est de ne pas résister, parce qu'il s'attend à Celui qui est au-dessus de tout.

(Verset 7) — La *patience* et la *prière* sont les sujets qui terminent l'épître. Le verset 7 se relie au verset 6. Il faut prendre patience jusqu'à la venue du Seigneur, ne pas résister. On est patient quand on attend le Seigneur d'un instant à l'autre. Paul dit aux Philippiens: «Le Seigneur est proche, ne vous inquiétez de rien». Le laboureur attend le fruit précieux de la terre avec patience, il ne peut rien hâter, il attend la pluie de la première saison qui fait germer, et celle de la dernière saison qui amène le fruit à maturité. Nous avons déjà reçu la pluie de la première saison à la Pentecôte, par l'envoi du Saint Esprit, et la pluie de la dernière saison arrivera pour Israël, lorsque la bénédiction lui sera apportée en puissance, par l'Esprit, à la venue du Seigneur pour Israël (Joël 2: 23) qui aura été précédée de sa venue pour l'Eglise. En 2 Samuel 23: 4, et en Osée 6: 3, la pluie de la dernière saison est présentée comme la venue du Seigneur. Nous attendons le Seigneur, «nous avons part à la patience en Jésus». Le Seigneur attend; nous devons garder la parole de sa patience, comme Philadelphie, et nous attendons, comme le laboureur attend le moment de la moisson. Le coeur doit être affermi par la certitude et la proximité de ce retour, comme il est dit: «Pour affermir vos coeurs sans reproche en sainteté devant notre Dieu et Père en la venue de notre Seigneur Jésus avec tous ses saints» (1 Thessaloniens 3: 13). Pierre dit dans sa deuxième épître, chapitre 3: 17: «Vous donc, bien-aimés, sachant ces choses à l'avance, prenez garde, de peur qu'étant entraînés par l'erreur des pervers, vous ne veniez à déchoir de votre propre fermeté». Plus on est près du but, plus il est important de tenir ferme.

(Verset 9) — Un autre aspect de la venue du Seigneur, c'est qu'il vient pour exercer le jugement. En rapport avec cette vérité, nous ne devons pas murmurer les uns contre les autres, afin de n'être pas jugés. Au chapitre 4: 11, le juge est mentionné; ici, il est à la porte, il

n'a pas un long chemin à faire, il se tient devant la porte, prêt à entrer. Prenons garde à ce solennel avertissement!

(Verset 10) — Prenons pour exemple de souffrance et de patience les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur, annonçant sa venue et témoignant contre le mal dans lequel se trouvait le peuple. La patience se montre, si l'on réalise que le Seigneur va venir pour délivrer les siens et juger le monde. Nous n'avons pas à juger le monde aujourd'hui, mais à nous juger nous-mêmes. Il nous faut imiter le Seigneur, dont il est dit: «J'ai attendu patiemment l'Eternel, il s'est penché vers moi et a entendu mon cri» (Psaumes 40: 1).

(Verset 11) — Jacques répète ce qu'il a dit au verset 12 du premier chapitre: «Bienheureux ceux qui endurent l'épreuve avec patience. «La patience de Job nous est donnée comme exemple, car, devant l'activité de Satan contre lui, cette patience a été manifestée, mais Job avait, en outre, à apprendre à se connaître par un long et pénible exercice, car ses amis ne comprenaient rien aux voies de Dieu envers lui; c'est alors que nous voyons la fin du Seigneur qui est plein de compassion et miséricordieux. La bénédiction de Job fut double après l'épreuve. Il est encourageant pour nous, quand nous y passons, de savoir qu'elle sera suivie de «la fin du Seigneur».

(Verset 12) — Ce qui est rappelé dans ce verset est très important, puisque Jacques l'introduit en disant: «Mais *avant toutes choses*, mes frères». Il ne faut jurer ni par le ciel, ni par la terre, ni par un autre serment. Jurer dénote une certaine confiance en soi; c'est un acte de volonté propre qui cherche à faire descendre le ciel à notre niveau pour donner du poids à nos affirmations, comme si nous pouvions disposer des choses par lesquelles nous jurons. Le Seigneur dit de ne jurer, «ni par le ciel, car il est le trône de Dieu; ni par la terre, car elle est le marchepied de ses pieds; ni par Jérusalem, car elle est la ville du grand Roi». Quoique peu apparente, nous trouvons ici une liaison avec l'exhortation à la patience des versets précédents. L'état d'âme, dans lequel on veut à tout prix affirmer son dire, fait contraste avec l'esprit de patience qui dit les choses telles qu'elles sont, les affirme par un oui ou par un non, et attend que Dieu fasse la lumière, si notre dire est contesté. Si nous vivions d'une manière plus habituelle dans le sentiment de la présence de Dieu, le oui ou le non suffirait, et nous n'éprouverions pas le besoin de faire intervenir Dieu, comme s'il s'agissait d'un fait extraordinaire. Le Seigneur dit: Ce qui est de plus vient du mal».

Il ne faut pas confondre cette exhortation à ne pas jurer à tout propos, avec le serment requis par l'autorité, avec l'adjuration par laquelle on est soumis solennellement de dire la vérité. On voit en Lévitique 5: 1, que c'était un grave péché de ne pas dire la vérité après avoir été adjuré de le faire. En Matthieu 26: 63, le Seigneur garde le silence en présence des faux témoins. Il ne prend pas le ciel à témoin pour annuler leurs accusations; mais lorsque le souverain sacrificateur l'adjure par le Dieu vivant, il lui répond; tandis que Pierre, au verset 74, jure librement pour affirmer le plus affreux mensonge. Si quelqu'un est sommé de dire ce qu'il a vu ou entendu, et qu'il ne puisse répondre de sa mémoire, il doit le dire.

Le jugement tombera sur ceux qui murmurent les uns contre les autres, comme sur ceux qui jurent légèrement, manquant de calme et de modestie, et ne vivant pas dans le sentiment de la présence de Dieu. L'Ecclésiaste dit: «Ne te presse point de ta bouche, et que ton coeur ne se presse point de proférer une parole devant Dieu; car Dieu est dans les cieus, et toi sur la terre; c'est pourquoi que tes paroles soient peu nombreuses» (5: 2).

(Verset 13) — Cette épître, remplie d'exhortations, se termine par celle à la prière. Aujourd'hui, nous avons beaucoup oublié la grande part que doit avoir la prière dans toute notre vie et dans nos relations fraternelles. Autrefois, lorsqu'il y avait plus de vie et de fraîcheur spirituelles chez les croyants, on priait beaucoup plus; on priait dans chaque circonstance, on ne se séparait pas sans avoir prié ensemble. Après avoir été obligés de nous occuper du mal chez l'un d'entre nous, si nous priions avant de nous séparer, cela détruirait le sentiment pénible ou l'amertume que nous pourrions garder contre celui qui a mal agi; nous intercéderions pour lui, au lieu de nous irriter. «Quelqu'un parmi vous est-il maltraité, qu'il prie». Par la prière individuelle, nous cherchons la communion avec le Seigneur, afin de pouvoir supporter nos épreuves. «Patients dans la tribulation, persévérants dans la prière» (Romains 12: 12). L'apôtre dit: «Calomniés, nous supplions» (1 Corinthiens 4: 13). Etienne priait lorsqu'on le lapidait (voir aussi 1 Pierre 2: 23). L'exercice de la prière précède toujours un relèvement, une restauration (Zacharie 12: 10). Par elle, nous exprimons la foi, la confiance et la dépendance.

«Quelqu'un est-il joyeux, qu'il chante des cantiques», afin d'être gardé de donner essor à sa joie d'une manière charnelle. Il faut que toutes les circonstances que nous traversons, dans la tristesse ou la joie, aient pour effet de nous mettre en relation plus intime avec Dieu, plutôt que de nous en séparer.

(Versets 14, 15). — «Quelqu'un est-il malade, qu'il appelle les anciens, et qu'ils prient pour lui en l'oignant d'huile au nom du Seigneur». La difficulté pour pratiquer cette exhortation semble provenir du fait qu'il n'existe pas d'anciens établis dans les assemblées. Cependant, si nous n'avons plus d'autorité apostolique pour en établir, nous pouvons reconnaître des frères qui en ont le caractère et le service. L'apôtre dit: «Nous vous prions de connaître ceux qui travaillent parmi vous, et qui sont à la tête parmi vous dans le Seigneur, et qui vous avertissent» (1 Thessaloniens 5: 12). Il est toujours possible d'appeler de tels frères pour qu'ils prient auprès d'un malade. Il ne s'agit pas là d'un mode spécial de guérison, le malade n'a pas à demander d'être guéri, dans n'importe quel cas. Les anciens ont affaire avec Dieu pour cela; étant au courant des circonstances du malade, ils sont censés avoir l'expérience et la sagesse pour savoir ce qu'ils ont à demander; ils peuvent discerner s'il y a eu du péché, quels manquements ont amené cette épreuve, et ils jugent selon la pensée de Dieu. Dans beaucoup de cas de maladie, nous pouvons être sous la discipline du Seigneur sans que des péchés particuliers en soient la cause. Les anciens peuvent aider au malade à voir où il en est devant Dieu, et à se rendre compte de Sa volonté, afin qu'ils puissent demander la guérison avec foi, en ayant une même pensée avec le malade. En sorte que, si la prière est réellement la prière par la foi, et que l'onction soit faite réellement au nom du Seigneur, le malade sera

sauvé, et le Seigneur le relèvera. Il ne s'agit nullement ici de présenter un cas au Seigneur, en disant: «Si c'est ta volonté»; mais de la foi qui, sachant qu'elle demande une chose selon Sa volonté, reçoit l'exaucement. La difficulté que nous éprouvons à mettre en pratique cette exhortation, provient plutôt de notre manque de spiritualité pour discerner la pensée du Seigneur.

L'onction d'huile, par elle-même, ne communique rien; cela faisait partie de coutumes juives et d'ordonnances lévitiques. La valeur de l'onction, dans ce cas-ci, c'est qu'elle puisse être faite au *nom du Seigneur*, accompagnée de la *prière de la foi*. Si les anciens de l'assemblée estimaient ne pouvoir avoir la foi pour la guérison, ils ne la demandaient pas, et c'eût été chose inutile d'oindre le malade d'huile, car nous ne pouvons être exaucés qu'en ayant la pensée de Dieu: «C'est ici la confiance que nous avons en lui, que si nous demandons quelque chose qui soit selon sa volonté, il nous écoute; et si nous savons qu'il nous écoute, nous avons les choses que nous lui avons demandées» (1 Jean 5: 14, 15). Pour demander les choses que Dieu peut accorder, il faut que notre état pratique nous permette de discerner Sa volonté. «Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous voudrez, et il vous sera fait» (Jean 15: 7).

Dans ce passage, il n'est pas question de la foi, mentionnée comme don en 1 Corinthiens 12: 9. Cette foi, qui n'est pas le partage de tous, rend capable d'affronter des difficultés insurmontables pour d'autres. Par contre, la foi qui sauve, part de tout croyant par l'ouïe de la parole de Dieu, nous oblige à agir en toutes choses sur ce principe (Romains 14: 22). Tout ce qui n'est pas fait sur le principe de foi est péché, car cela découle du principe de la volonté propre.

(Verset 16) — Si, vu l'état de ruine de l'Eglise, nous ne pouvons pas souvent réaliser l'exhortation des versets 14 et 15, nous trouvons, au verset 16, ce qui peut se pratiquer toujours. «Confessez donc vos fautes l'un à l'autre, et priez l'un pour l'autre». Ce verset laisse supposer que ce qui précède pouvait finir, étant plus facilement applicable à un état normal de l'Eglise. Remarquons aussi la sagesse de la Parole qui évite de dire qu'on devait confesser ses fautes aux anciens, afin d'ôter tout fondement scripturaire à l'institution de la confession.

Dans le cas où les anciens sont appelés, un péché peut être en cause; mais ce n'est pas la raison pour laquelle ils sont appelés. S'il y a eu des péchés, ils sont pardonnés. Jacques prend maintenant occasion de ce fait pour encourager les croyants à confesser leurs fautes l'un à l'autre, et à prier l'un pour l'autre afin d'être guéris. Nous pouvons ainsi nous aider mutuellement à nous juger devant Dieu, afin que, dans son gouvernement, il puisse intervenir en grâce. Nous devrions manifester assez de grâce et d'amour dans toute notre marche pour gagner la confiance les uns des autres. Alors cette confession des fautes peut avoir lieu sans crainte, dans des cas où la conscience est chargée, mais où l'intervention de l'assemblée n'est pas nécessaire. Certes, il ne faudrait pas user de ce moyen, lorsqu'une faute, qui nécessite la discipline de l'assemblée, a été commise, et dans le but d'échapper à cette discipline. En pareil cas, l'assemblée ne serait pas purifiée, ni le coupable restauré, durant sa vie entière. Il faut

que le frère auquel la faute est confessée ait assez de discernement pour savoir, s'il est nécessaire ou non, de porter le cas devant l'assemblée.

Cette confession de l'un à l'autre est un cas spécial; tandis que la confession à Dieu de 1 Jean 1: 9, doit avoir lieu pour chaque manquement, entre l'âme et Dieu, et dans le but d'être réintroduit dans la jouissance de Sa communion.

«La fervente supplication du juste peut beaucoup». Quel encouragement à la prière individuelle! Si nous nous maintenons habituellement dans un bon état d'âme, combien nous pourrions être en aide aux autres, par l'exercice d'un amour qui recevrait la confession des fautes et qui, par la prière, délivrerait le coupable des conséquences de son péché.

(Versets 17, 18) — Si la prière individuelle est d'une grande efficace dans l'exercice de l'amour fraternel, elle peut aussi avoir des résultats surprenants dans tout ce qui concerne la gloire de Dieu sur cette terre. Tel fut le cas d'Elie au temps d'Achab. Jacques le cite pour montrer ce que peut la prière du juste, d'un juste qui pouvait dire: «L'Eternel devant qui je me tiens». Afin que nous n'attribuions pas le succès de sa prière à sa qualité de prophète, Jacques a soin de dire qu'«Elie était un homme ayant les mêmes passions que nous». Ayant la chair en lui, il était exposé aux mêmes faiblesses que nous-mêmes. Mais, vivant dans la présence de l'Eternel, il était en communion de pensées avec Lui; il avait à coeur le bien du peuple qu'il voulait ramener à l'Eternel, et sachant qu'en demandant qu'il ne plût pas pendant trois ans et demi, il était en communion avec Dieu au sujet du bien de son peuple, il fut exaucé. Ce fut encore comme réponse à la prière d'Elie que la pluie survint à la fin de ce temps de sécheresse. Cet exemple est d'autant plus encourageant que le livre des Rois ne nous dit pas que ces faits extraordinaires fussent le résultat de la prière du prophète. Ce qui caractérise la prière de la foi, c'est l'intelligence des pensées de Dieu, la confiance et la persévérance.

(Versets 19, 20) — Nous voyons ici l'amour s'exerçant envers quelqu'un qui s'est égaré. Il est question premièrement d'un croyant, puisqu'il est dit: «Quelqu'un *parmi vous*». C'est un cas différent de ceux des versets 14-16, où l'un était sous une discipline et l'autre sous un jugement. C'est quelqu'un qui s'est égaré *de la vérité*; il a prêté l'oreille à de faux docteurs, ou il s'est laissé égarer par ses propres pensées. Nous devons faire tout notre possible pour le ramener, en usant de tous les moyens que l'amour chrétien nous suggère. Ce retour au chemin de Dieu a tellement de valeur pour le coeur du Seigneur, qu'il l'assimile en importance au retour de la brebis perdue qui remplit le ciel de joie, au pécheur perdu dont l'âme est sauvée de la mort. L'âme du chrétien égarée et celle du pécheur sans Dieu, sont l'une et l'autre sur le chemin de la mort: «Si vous vivez selon la chair, vous mourrez» (Romains 8: 13). Le Seigneur présente la valeur que ce retour a à ses propres yeux, comme un encouragement pour ramener ceux qui s'égareront. Il dit de celui qui accomplit cela: «Qu'il sache que celui qui aura ramené un pécheur de l'égarement de son chemin, sauvera une âme de la mort et couvrira une multitude de péchés». Dieu désire couvrir le péché; car ses yeux sont trop purs pour voir le mal. L'oeuvre de la croix a rendu cela possible: «Bienheureux celui dont la transgression est pardonnée et dont le péché est couvert» (Psaumes 32). C'est bien de la conversion d'un

pécheur, qu'il est question à la fin de ce passage, car jamais un croyant égaré n'est appelé un pécheur. Il est appelé ici «quelqu'un», ou «un homme» (Galates 6: 1; 1 Corinthiens 5: 1-5).

Rappelons-nous sans cesse les exhortations de cette précieuse épître pour juger tout mouvement de propre volonté, pour faire les oeuvres de la foi, et pour vivre dans l'attente du Seigneur et dans la prière!

C'est, de nos jours, un triste phénomène que le témoignage d'un si grand nombre d'enfants de Dieu soit affaibli par un manque de justice pratique, et cela non pas tant par des injustices dont ils ont conscience, que par l'insouciance et le laisser-aller. On ne réfléchit pas que, par l'identification de notre nom avec celui de Christ, tout acte, même le plus insignifiant, acquiert de l'importance.

Nous oublions facilement que nous marchons en présence d'un monde qui, malgré son indulgence ou son aveuglement pour ses propres défauts, a des yeux très perçants pour voir tout ce qui est répréhensible chez ceux qui appartiennent à Christ. La conscience que les Cananéens habitent dans le pays (Genèse 12) devrait nous servir de sérieux avertissement. Notre Seigneur, lui qui est digne de toute louange, croissait, ici-bas, en grâce auprès de Dieu et des hommes; il devrait en être de même de nous, mais cela est impossible, si nos voies sont caractérisées par un manque d'intégrité. Le monde s'en aperçoit tout de suite et nous condamne avec raison.

Notre Dieu, qui connaît toutes les ruses de notre grand adversaire, le diable, nous a pourvus d'une armure, par le moyen de laquelle nous pouvons résister à toute attaque, et quitter le théâtre du combat comme vainqueurs et à sa gloire. La «cuirasse de la justice» est une pièce très importante de cette armure; vient-elle à manquer, le soldat de Christ n'est plus à même de soutenir le combat, et l'ennemi aura bientôt l'avantage sur lui. Je n'ai pas besoin de dire qu'il ne s'agit pas ici de la justice, qui est devenue notre part en Christ, mais de la justice *pratique*. Satan connaît, peut-être beaucoup mieux que nous, la valeur de cette cuirasse comme arme défensive, et c'est pourquoi il cherche, avec toute sa ruse et son habileté, à entraîner le chrétien à quelque chose qui lui fasse perdre son beau nom de *juste*.

Considérons, pour illustrer ce que nous avons dit, quelques exemples, parmi beaucoup d'autres, tirés de la vie ordinaire.

Un chrétien a une place de confiance; l'administration d'une somme d'argent, qui appartient à un autre, lui est remise. Mais des difficultés surviennent, il doit payer pour ses propres besoins une somme qui n'est pas, pour le moment, à sa disposition. Le diable lui souffle que ce qu'il fait de l'argent qui lui a été confié a peu d'importance, pourvu seulement qu'il ait la somme prête, dès qu'on la lui réclamera. Il résiste peut-être à la tentation; mais un temps de détresse survient inopinément. Les suggestions de Satan deviennent plus pressantes. Enfin, poussé par le besoin, il s'approprie pour son propre usage ce qui ne lui a jamais appartenu. Sa conscience proteste; il la tranquillise en lui représentant qu'il emprunte ce qu'il pourra rendre dans un bref délai. Evidemment, il n'a pas l'intention de garder cette somme.

C'est jouer très sérieusement avec le péché, si l'on ne veut pas appeler, sans hésitation, un tel acte du nom de vol, car l'intention de rendre plus tard ce que l'on a pris, ne change proprement rien au principe. Bien des chrétiens ont été de cette manière désespérément enlacés dans les filets de Satan, et se sont trouvés à la fin hors d'état de s'en délivrer. Leurs espérances ne se sont pas réalisées, le moment de rendre compte est arrivé, et ils ne pouvaient fournir la somme. C'est un bonheur pour un croyant, quand Dieu l'a rendu, en grâce, attentif au danger, avant que le nom de Christ ne soit couvert de honte par son manque de loyauté, et que lui-même ne reçoive la flétrissure d'un monde qui n'a ni grâce, ni pardon, pour un pécheur repentant.

Un second cas fréquent de manque de justice pratique est l'habitude de contracter des dettes. On n'attache souvent pas à ce texte simple et clair: «Ne devez rien à personne» (Romains 13: 8), la valeur que toute parole de notre Dieu doit avoir pour nous. Examinons cette parole d'un peu plus près.

Le monde se fait peu de scrupules de faire des dettes. Souvent même on entend dire que sans dettes le commerce ne pourrait aller et subirait un préjudice; que les marchands devraient se baser sur le fait qu'un certain nombre de leurs pratiques leur doivent de petites ou de grosses sommes pendant un temps plus ou moins long. Il peut certes en être ainsi, et l'on ne peut guère penser à un commerce qui ne donne, ni ne reçoit à crédit. Mais, je le demande, devrions-nous, nous qui appartenons à Christ, prendre conseil auprès du monde, pour savoir la manière de nous conduire? Est-il juste pour nous d'acheter plus que nous ne pouvons payer; de faire des emplettes, quand nous savons d'avance, que nous serons débiteurs de leur montant pendant des semaines et des mois? N'avons-nous pas la parole de Dieu comme lumière à nos pieds; cette Parole, guide qui ne se trompe jamais, qui nous aide à rendre pur notre sentier, et à marcher de manière à plaire *en toutes choses* au Seigneur? Or cette Parole dit: «Ne devez rien à personne».

Que tous ceux qui se nomment chrétiens considèrent donc que *tout* ce qu'ils font, a rapport à Christ, soit pour son honneur, soit pour son déshonneur. Le point de départ de leur activité devrait être cette parole: «Vous avez été achetés à prix, *vous n'êtes pas à vous-mêmes*». Et quel prix Jésus a-t-il payé? Il a payé jusqu'à la dernière pite la terrible dette dont l'éternité n'aurait pu nous débarrasser. Après s'être chargé de satisfaire aux réclamations du Dieu saint envers des pécheurs endurcis, il n'a pas eu de repos, que le dernier quadrant n'ait été payé. Toute notre dette est payée. Nous en connaissons le prix. Ce paiement n'était pas semblable à celui d'un homme riche qui paie la dette d'un pauvre, sans que sa fortune en soit diminuée d'une manière appréciable. Non. Il a vendu «tout ce qu'il avait» pour acheter le champ, qui recelait son trésor. Il devint pauvre pour nous, lorsqu'il était riche, afin que nous fussions enrichis par sa pauvreté. Il n'a pas acquis (nous parlons en toute révérence) l'objet de son désir, avant d'en avoir payé le prix complet. Christ ressuscité à la droite de Dieu est la quittance de la dette payée. Et nous qui avons cru le témoignage de Dieu au sujet de son Fils, nous sommes sa propriété. Nous pouvons dire avec une profonde joie, en répondant à sa parole: «Nous ne sommes pas à nous-mêmes».

Cela a coûté cher à notre Seigneur et Sauveur, de nous acquérir, et il a en même temps laissé un exemple, nous montrant comment nous devons suivre ses traces. Pour en revenir au sujet pratique qui nous occupe, pourrions-nous donc entrer en possession d'une chose, avant d'être en état de la payer? Notre Père sait ce dont nous avons besoin, et nous procurera sûrement tout ce qui est *nécessaire*, selon son estimation à Lui. «A moi est l'or et à moi est l'argent, dit l'Eternel des armées». Sans doute, il ne nous promet pas le superflu, ni des trésors, ni des richesses terrestres, mais il n'oublie pas non plus qu'il a dit: «Ne devez rien à personne», et il nous donnera par conséquent ce dont nous avons besoin, quoique *notre foi soit mise parfois sérieusement à l'épreuve*. D'autre part, il ne peut plaire à Dieu que nous fassions des acquisitions qui dépassent ce qu'il a mis entre nos mains, et qui excèdent nos moyens.

Sans doute, le fait d'agir selon ces principes nous oblige à bien des renoncements. On peut, par exemple, s'imaginer avoir un besoin urgent d'un nouveau vêtement, d'un paletot, ou autre chose semblable; mais si nous n'avons pas en notre possession l'argent nécessaire, et que nous désirions marcher dans l'obéissance à la parole citée plus haut, il ne nous reste rien autre à faire que d'attendre que Dieu nous donne l'argent pour cet achat. Nous avons dit que notre Père céleste nous donnera toujours le nécessaire, quoiqu'il ne nous donne pas toujours ce que *nous jugeons* nécessaire. Quand Paul écrit dans sa première épître à Timothée: «Mais ayant la nourriture et de quoi nous couvrir, nous serons satisfaits», il ne pense pas à une table couverte de mets recherchés, ni à de beaux vêtements, que nos coeurs naturels pourraient désirer, mais il nous dit que nous devons être contents de la nourriture et du vêtement que notre Père nous donne pour notre voyage vers la patrie céleste.

Loin de nous, en parlant ainsi, de juger sévèrement ceux qui se trouvent dans une réelle pauvreté. Dieu permet quelquefois que les difficultés s'accumulent, mais *forcera-t-il* jamais ses enfants à faire des dettes? Si toutefois un enfant de Dieu avait eu le malheur de s'endetter, quels sentiments devrait-on s'attendre à trouver chez lui? Ceux qui sont dans ce cas, ne montrent-ils pas souvent une grande indifférence à l'égard du remboursement des sommes prêtées, même si leurs circonstances se sont depuis longtemps améliorées? Il en est malheureusement ainsi. Au lieu de sentir que chaque franc qu'ils gagnent au-delà de leur entretien journalier appartient à leurs créanciers, et devrait leur être remis, ils se servent de l'excédent pour se procurer des choses qui ne sont pas du tout nécessaires et auxquelles ils n'auraient jamais pensé auparavant. On n'a pas de conscience pour le paiement des dettes. On n'y pense que devant les réclamations du créancier. Mais cela s'appelle-t-il avoir une conduite honorable envers ceux qui sont du dehors? Les chrétiens qui agissent ainsi, lèvent-ils des mains saintes dans les assemblées des saints? J'entendais une fois quelqu'un se plaindre de ce que sa bouche était fermée, parce que sa conscience lui reprochait des dettes non payées et longtemps négligées. Je ne fus point étonné de la chose; le Saint Esprit étant contristé le rendait attentif à cette faute sérieuse. Comment exhorter les autres librement, ou être la bouche d'une assemblée, quand on vit soi-même dans la désobéissance? Nous savons que «la fervente supplication du juste peut beaucoup» (Jacques 5: 16). Mais peut-on appeler juste un homme qui a beaucoup de dettes, sans en ressentir une profonde *douleur*, ou

s'efforcer sérieusement d'en sortir? Les prières d'un tel homme peuvent-elles avoir de la valeur auprès de Dieu? «C'est pourquoi, prenez l'armure *complète* de Dieu», dit l'apôtre (Ephésiens 6: 11). Un soldat ne se tiendrait pas pour prêt au combat, s'il n'avait qu'une pièce de son armure. Les soldats de Christ sont-ils équipés pour le combat, s'ils se contentent de la dernière pièce de l'armure complète de Dieu, et laissent de côté les deux premières, la ceinture de la vérité et la cuirasse de la justice?

Celui qui s'y prend de cette façon ressemble à ce pauvre sauvage africain, dont j'ai lu l'histoire quelque part. On avait fait cadeau à cet homme d'une paire d'éperons. Après les avoir jetés en l'air avec de grands cris de joie, puis fixés à ses talons nus, il s'en glorifiait et en tirait vanité. A ses yeux, il était un guerrier prêt pour le combat. Pauvre fou! direz-vous. Mais ne prononcez-vous pas peut-être votre propre sentence? Pussions-nous ne nous contenter jamais que de l'armure *complète* de Dieu.

Je prie maintenant le lecteur d'ouvrir sa Bible, au chapitre 3, verset 14, de Tite. Il y trouvera un mot qui est en étroite liaison avec notre sujet: «Que les nôtres aussi apprennent à être les premiers dans les bonnes oeuvres pour les *choses nécessaires*, afin qu'ils ne soient pas sans fruit».

L'expression «bonnes oeuvres» doit être prise ici dans un sens tout à fait général; nous ne devons pas entendre par là seulement les œuvres d'amour pour le prochain et de bienfaisance, mais aussi et principalement, la fidélité et la conscience dans nos affaires et dans le travail de nos mains. Plaçons-nous dans la lumière de la présence de Dieu.

Je voudrais poser à chacun de nous la question: Faisons-nous véritablement de *bonnes* oeuvres dans notre profession, et demandons-nous: Se trouve-t-il dans l'exercice de notre vocation, dans nos actions nécessaires et journalières, quelque chose qui choque l'oeil examinateur du Dieu saint? Le monde dit qu'un commerce ne peut réussir sans fraudes commerciales, sans tromper les acheteurs ou ceux qui nous font des commandes. Il se peut que de cette manière, on réalise bien des bénéfices. Mais n'est-il pas beaucoup meilleur pour un chrétien, de gagner moins et de progresser plus lentement, que de se placer sur *le même* terrain que le monde? L'argent qui n'est pas gagné d'une manière parfaitement honnête, ne peut jamais apporter de la satisfaction. Un chrétien, qui devient riche de cette manière, est plus pauvre qu'il ne l'a jamais été, car «la bénédiction de l'Eternel est ce qui enrichit, et il n'y ajoute aucune peine» (Proverbes 10: 22).

Un autre fait, qui attriste profondément le coeur, est que l'on trouve souvent parmi les commerçants chrétiens des gens qui pratiquent leur commerce moins fidèlement encore que les mondains, en livrant ou vendant de plus mauvaises marchandises, tout en exigeant, s'ils le peuvent, un prix plus élevé. Ce mal est grave.

Voici, et malheureusement ce n'est pas le seul exemple, ce qui est arrivé à l'écrivain de cet article. Je devais commander des gâteaux aux fruits pour une fête d'école; je partageai la commande entre deux boulangers de la ville. L'un était un mondain, l'autre un chrétien. Tous deux entreprirent la livraison des gâteaux au même prix. Les gâteaux de l'homme du monde

furent en tout point excellents, ceux du chrétien étaient si mauvais, il y avait tellement épargné les fruits, que l'on osait à peine les servir. D'où venait cela? Était-ce le christianisme qui avait fait livrer par le boulanger chrétien, pour un bon prix, des gâteaux d'une valeur si inférieure? Que le lecteur réponde lui-même.

Dieu veut avoir des serviteurs fidèles dans les plus petites choses. Or, une manière d'agir comme celle que nous venons de raconter n'est ni juste, ni honorable à ses yeux. Il ne manque pas dans la parole de Dieu de préceptes clairs pour les commerçants, sans compter ce que la conscience naturelle leur a déjà dit. Si donc un chrétien ne sait pas comment il doit agir dans sa profession, c'est une triste preuve de son ignorance de la Bible. Elle nous dit que «la fausse balance est en abomination à l'Éternel, mais que le poids juste lui est agréable» (Proverbes 11: 1). Nous pouvons sûrement nous servir de ce proverbe dans toutes les branches du commerce, comme aussi du principe, posé en Luc 6: 38, où le Seigneur montre qu'à celui qui donne il sera donné une «bonne mesure, pressée, secouée, et qui déborde».

Quel mauvais témoignage pour ceux du dehors, quand des chrétiens sont infidèles dans leur profession, et s'en acquittent avec négligence ou d'une manière peu consciencieuse. L'Écriture nous exhorte à «n'être pas paresseux quant à l'activité» (Romains 12: 11). Christ dans le cœur et le ciel devant nous, ces deux choses peuvent faire d'un homme un bon et vaillant travailleur, mais elles doivent être des réalités. Nous ne devons jamais faire quelque chose pour nous-mêmes, mais nous devons toujours agir en vue du Seigneur, comme il est écrit: «Quoi que vous fassiez, faites-le de cœur, comme pour le Seigneur et non pour les hommes» (Colossiens 3: 23).

En terminant, faisons encore une courte remarque sur un troisième point. Nous avons parlé jusqu'ici de la justice qui doit se manifester dans notre manière d'agir, mais il est clair que notre langue et toutes nos pensées doivent être d'accord avec nos actes de justice pratique devant Dieu et les hommes. «Les pensées des justes sont juste jugement» (Proverbes 12: 5).

Je ne parle pas ici de mensonges manifestes et commis sciemment; il serait bien triste que ce fût nécessaire de le dire à un chrétien, car «les lèvres menteuses sont une abomination à l'Éternel», et nous savons tous que la fausseté et le mensonge viennent du diable, père du mensonge. On a souvent dit: La seule chose que Dieu, qui peut tout, ne puisse pas faire, c'est de mentir; il «*ne peut pas mentir*». Cela est directement opposé à sa nature. «Il est lumière, et il n'y a en lui aucunes ténèbres» (1 Jean 1: 5), et nous sommes devenus participants de sa nature. «C'est pourquoi, ayant dépouillé le mensonge, parlez la vérité chacun à son prochain» (Ephésiens 4: 25).

Si donc, nous ne voulons pas penser qu'un chrétien puisse se laisser aller à des mensonges manifestes, nous pouvons néanmoins nous demander si nous sommes toujours parfaitement loyaux et sincères dans nos paroles. Il peut facilement arriver, par exemple, que nous aidions à produire une fausse impression, afin d'en tirer profit, ou pour détourner les pensées de notre interlocuteur, quand elles nous sont défavorables, ou pour nous débarrasser d'un

reproche, ou enfin pour mettre une chose quelconque dans un meilleur jour. Nous disons alors la vérité en tant qu'elle est à notre avantage, et nous taisons ce qui ne correspond pas à notre but. Une demi-vérité ne devient-elle pas de cette manière un réel mensonge? Il en est ainsi dans beaucoup de cas; alors notre chemin est un «chemin détourné», comme dit l'Écriture, un chemin qui ne peut plaire à un esprit sincère.

Mais ce n'est pas le seul vêtement sous lequel le manque de sincérité se cache; il y a encore beaucoup d'autres formes, au sujet desquelles notre conscience, si nous sommes vigilants, nous rendra attentifs. J'en nommerai quelques-unes: il y a les exagérations, les rapports enjolivés, les apparences hypocrites, les faux-fuyants, les mensonges de politesse, etc. Le temps manquerait pour s'occuper de toutes ces choses en détail. Que le Seigneur nous accorde de peser nos paroles dans la lumière de la présence divine, de ne pas nous tromper les uns les autres, mais d'examiner avec sérieux ce qui est vrai, digne, juste, pur, aimable (Philippiens 4: 8).

Nous avons mentionné plus haut la ceinture de la vérité, comme la première pièce de l'armure par laquelle nous pouvons «résister au mauvais jour»; car Dieu sait que nous n'avons aucune force pour résister au diable, si nous ne suivons pas Celui qui a dit: «Je suis la vérité», dans les sentiers de la vérité pratique.

Nous ne dirons plus qu'une chose en terminant. Tandis que, sur la terre, nous rembourserons peut-être toutes nos dettes à nos créanciers, nous resterons toujours débiteurs envers le Seigneur. Mais si, pendant toute l'éternité, nous ne pouvons acquitter cette dette, nous devrions cependant être toujours occupés, avec dévouement de coeur, à répondre aux droits du Seigneur sur nous, et à le servir, lui qui peut dire à chacun de ses rachetés, avec bien plus de raison que l'apôtre Paul à Philémon: «Pour ne pas te dire que tu te dois toi-même aussi à moi» (Philémon 19).

La maison de Dieu et le chemin qui y conduit

Psaume 84

Darby J.N.

ME 1910 page 114

Nous nous habituons tellement à certaines choses par leur constant usage, que nous perdons la puissance de leur vraie signification. Tel peut être le cas d'une bonne ou d'une mauvaise parole: des paroles qui produiraient un effet profond sur d'autres personnes peuvent nous laisser indifférents. Cela n'est que trop vrai quant aux vérités de l'Écriture même. Quel effet la déclaration de Jean 3: 16: «Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, etc.», n'aurait-elle pas sur nous, si nous l'entendions pour la première fois, et si nous saissions ce qu'elle signifie? Il en est tout à fait de même dans le Psaume que nous venons de lire: «Combien sont aimables tes demeures, ô Éternel des armées!» etc. Est-ce que la pensée d'être dans les parvis de Dieu, d'habiter, nous hommes, dans la propre maison de Dieu, ne nous surprendrait, ne nous ravirait pas beaucoup plus, si nous l'entendions pour la première fois, et en comprenions le sens? Quel effet une telle vérité ne produirait-elle pas sur nous, si nous la croyions pleinement, savoir que Dieu veut nous faire habiter avec lui-même, dans sa propre maison? Il habite avec nous maintenant, comme nous le savons, mais nous n'habitons pas encore dans sa maison. Dieu n'a jamais habité avec Adam, ni Adam avec Dieu. Dieu fit un lieu d'habitation pour l'homme et l'y plaça. Il descendait pour visiter Adam, mais il n'habitait pas avec lui. De fait, la première fois que l'Écriture nous montre Dieu descendant sur la terre, il adresse cette parole à Adam: «Où es-tu?» Le paradis sur la terre n'était pas le lieu d'habitation de Dieu, tandis que nous lisons dans l'Apocalypse que l'habitation de Dieu est avec les hommes, et que l'Agneau en est la lumière et le temple.

«Combien sont aimables tes demeures, ô Éternel des armées! Mon âme désire, et même elle languit après les parvis de l'Éternel». Le cœur qui a trouvé Dieu désire ardemment un lieu d'habitation avec Lui. C'était ce désir qui poussait les disciples, sur la montagne de la transfiguration, à demander trois tentes: un désir juif, sans doute, mais ils ne pouvaient supporter la pensée que le Seigneur Jésus s'en allât. Ils désiraient qu'il restât avec eux: ils voulaient le garder ici-bas. Il ne pouvait pas rester, mais il leur laissa à eux, ainsi qu'à nous, des paroles de consolation: «Que votre cœur ne soit pas troublé... Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures... Je vais vous préparer une place... Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi». Ce nouveau fait est présenté ici de la façon la plus bénie, c'est que l'homme habitera avec Dieu dans sa propre maison. Le Seigneur Jésus ne pouvait pas rester avec ses disciples bien-aimés ici-bas, car ce monde est souillé, mais il voulait avoir les siens avec lui, dans un lieu de la sainteté, où tout répond à ses exigences. Les bien-aimés du Seigneur habiteront avec lui. «Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi».

La première pensée de Moïse (Exode 15), en racontant les actes de puissance et de délivrance de Dieu, est le désir de lui bâtir une maison: «Il est mon Dieu, et je lui préparerai une habitation». Mais, au verset 13, la pensée de la foi va plus loin: «Tu les as conduits par ta force à la demeure de ta sainteté» — tel est le cantique de la force et de la puissance du Rédempteur. Au verset 17, nous trouvons la promesse précise de cette chose nouvelle, un lieu d'habitation avec Dieu, que lui-même a préparé: «Tu les introduiras et tu les planteras sur la montagne de ton héritage, le lieu que tu as préparé pour ton habitation, ô Éternel! le sanctuaire, ô Seigneur! que tes mains ont établi». C'est ce que Lui veut faire pour les siens; ce n'est pas simplement un repos dans le désert, mais le conseil béni de Dieu est d'amener les siens dans son sanctuaire, que Lui a établi. Quoi! l'homme habitera avec Dieu! Fait merveilleux! La pensée de cette chose nouvelle remplit mon âme de la joie la plus profonde.

Le coeur qui désire ardemment Dieu trouve son repos dans le sacrifice: «Tes autels, ô Eternel des armées!» etc. «Mon coeur et ma chair crient après le Dieu vivant. Le passereau même a trouvé une maison, et l'hirondelle un nid pour elle, où elle a mis ses petits». Comme cette parenthèse exprime admirablement les tendres soins que Dieu prend de toutes ses créatures! Il ne manque pas de trouver une maison pour le plus insignifiant, et un nid pour le plus agité des oiseaux. Quelle confiance cela devrait nous donner! Quel repos; quelle tranquillité pour l'âme qui se confie aux soins tendres et vigilants de Celui qui pourvoit si richement aux besoins de toutes ses créatures. Nous savons ce que présentent à notre esprit ces mots «nid» et «maison». N'est-ce pas un lieu de sécurité, un abri contre la tempête, un gîte, où aucun mal ne peut nous atteindre, une protection contre tout ce qui peut nuire, un lieu où l'on peut se reposer, se blottir, et trouver de la joie?

Ce terme nous est tout aussi familier que celui de «maison». Le fils prodigue comprenait bien, avant d'en prendre le chemin, quels devaient être le confort et l'abondance de la maison du père, mais c'était le père qui connaissait ce qui convenait à sa maison, et il fallait qu'il revêtît son fils de vêtements appropriés, avant de l'y admettre.

«Bienheureux ceux qui habitent dans ta maison: ils te loueront incessamment». C'est la chose nouvelle dont nous parlons, le fait que les hommes habiteraient dans la propre maison de Dieu, pour y être non seulement des visiteurs, mais des habitants. Un visiteur ne connaît pas tout ce que contient la maison, la maison n'a point de secrets pour celui qui y habite: il est chez lui; il doit en connaître tous les privilèges, toutes les bénédictions. Assurément, il y aura une félicité parfaite dans cette maison, où Christ a tout préparé, où Dieu se trouve chez lui, et a tout ordonné selon sa sagesse, sa puissance et sa gloire, dont l'Agneau est la lumière et le temple.

Or, ceux qui y habitent doivent avoir les qualités morales de la maison; leurs goûts, leurs jouissances, leur nature, doivent être en rapport avec elle.

Au temps passé, Dieu vint dans son temple, selon l'ordre judaïque, mais le peuple était exclu, même de cette gloire — c'était absolument le contraire de l'habitation avec Dieu. Ils étaient, il est vrai, un peuple favorisé, séparé des nations par la grâce de Dieu; mais ils ne

connaissaient pas la bénédiction constante et croissante de la maison. Nous trouvons dans ce Psaume une autre chose, savoir le chemin qui mène à cette maison, qui mène au lieu où Dieu et son peuple habiteront ensemble. Il avait déjà habité avec eux au désert, mais il veut qu'eux habitent avec Lui, et son coeur en a tracé le chemin. Quand nous étions pécheurs, rien que des pécheurs, et que nous ne pouvions rien faire d'autre que pécher, il a tout expié. «Christ a souffert, le Juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu». Il nous a donné une nouvelle nature qui a la capacité morale de jouir de l'habitation avec Lui dans sa propre maison. Dieu a habité avec l'homme: l'Homme Dieu, Christ Jésus a habité au milieu de nous, et sa gloire a été manifestée par la grâce et la vérité.

En Ezéchiel, nous voyons la gloire qui avait reposé sur le temple s'éloigner peu à peu, à contre-coeur, toutefois réellement. Mais telle n'est pas la plénitude de son habitation dans le chrétien, ni non plus sa présence dans l'Eglise, qui est son corps: «Vous êtes édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit».

Combien cette chose nouvelle, la pensée de sa propre maison, occupe la pensée de Dieu! Sa Parole la déclare; des prophètes en parlent; la grâce nous en met en possession; la foi nous en donne la jouissance; le Seigneur Jésus en est le chemin. La première épître de Jean fait ressortir pleinement cette vérité (voir chapitres 3 et 4).

Maintenant, comment se fait-il que nous nous sentions merveilleusement plus unis à un chrétien que nous pouvons ne connaître que depuis une demi-heure, qu'à une autre personne que nous avons pu connaître toute notre vie? N'est-ce pas la réalité de cette vérité que Dieu se trouve là? Dieu habite en nous et nous en Lui. C'est quelque chose de plus qu'une nouvelle nature, car il est dit ensuite: «Nous savons qu'il demeure en nous par l'Esprit qu'il nous a donné». Au chapitre suivant, nous trouvons cette merveilleuse parole:

«Quiconque confessera que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui, et lui en Dieu. Et nous avons connu et cru l'amour que Dieu a pour nous». Oh! quelle joie cette connaissance donne au coeur! Quelle consolation l'âme reçoit dans une telle proximité de Dieu! Combien nous sommes heureux de penser à cette maison, vers laquelle Dieu nous conduit, où nous le connaissons pleinement, où nous l'aimerons sans entrave.

Combien l'oeuvre de Dieu est complète et parfaite. Il a donné Jésus, afin qu'il mourût pour nous, et il a envoyé ici-bas le Saint Esprit pour nous enseigner, et pour nous assurer que le Seigneur Jésus a parfaitement accompli cette oeuvre. Il nous a rendus propres à entrer dans sa maison, et en Lui nous possédons tout ce dont nous avons besoin. Il nous donne les qualités morales pour y habiter, la nouvelle nature, qui peut jouir de la gloire de cette maison. «Bienheureux sont ceux qui demeurent dans ta maison; ils te loueront incessamment». La louange seule conviendra à ceux qui demeureront dans la maison de Dieu; ce sera leur service, dont ils ne se lasseront et ne se fatigueront pas — une louange continuelle. «Bienheureux l'homme dont la force est en toi, et ceux dans le coeur desquels sont les chemins frayés». Si, par la foi, j'habite dans la maison de Dieu, j'éprouve un repos parfait. Si je compte sur sa force, quelque difficulté que je rencontre, j'ai une entière tranquillité. La communion avec Dieu

donne toujours confiance en sa puissance. C'est là la clef du Psaume dont nous nous occupons. Si mon coeur a appris à connaître l'amour que Dieu a pour moi, et quels sont ses conseils à mon égard, je puis me confier en Lui pour préparer mon chemin. L'amour de Dieu a été manifesté dans son Fils, révélé dans le don de son Fils, et le Fils donnera la grâce et la force pour le chemin. «Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés». Dieu a pourvu pleinement à ce dont nous avons besoin. Il nous a vivifiés, purifiés et scellés. Si Paul devait dire qu'il n'était pas encore parfait, il savait être sur le chemin qui le conduisait en haut, et le menait à la maison, chez lui. Quand mon coeur est occupé de cette glorieuse habitation, je ne penserai pas tant aux facilités, au bien-être que je pourrai rencontrer en chemin; je serai satisfait de savoir que c'est le chemin. La gloire de l'héritage aura pour moi bien plus d'intérêt que le caractère des choses que je rencontre à droite et à gauche pendant le voyage.

Tout peut être contre moi — tout peut sembler s'unir pour m'empêcher de marcher en avant. Devrais-je rechercher mes aises, désirer m'établir dans un monde qui s'efforce de me tenir éloigné de mon «chez-moi», de m'ôter ma jouissance et ma bénédiction? Non, la seule chose qui devrait m'occuper, c'est le chemin pour sortir de ce monde. Je ne me soucierai guère de ce qui se passe ici-bas, si seulement je puis apprendre que cela me conduit là-haut. Est-ce bien le chemin de la maison? Ce chemin m'y mène-t-il? Cela aura pour moi infiniment plus d'importance que tout le reste. Le chemin peut être dangereux, pénible, difficile, mais c'est le chemin qui conduit là-haut. Si je sais cela, je ne m'inquiéterai pas des difficultés de la montée, ni du danger de la descente. Chercherai-je un sentier plus facile, plus uni? Non; car c'est bien la route, le chemin pour arriver au but. Si l'on vient me dire qu'il y a un lion sur le chemin, eh bien, je ne crains pas; Dieu est ma force, et je ne puis aller sans Lui. «N'y a-t-il pas douze heures au jour?» dit Jésus. Il eut à souffrir; nous aurons aussi à souffrir; mais est-ce bien le chemin qui mène à cette maison, objet de mes affections, à cette maison de bénédictions que le Seigneur a préparée? Cela règle toute sorte de questions, et délivre l'âme de mille sujets d'inquiétude. Je ne m'inquiète pas des difficultés, ni des dangers: c'est le bon chemin, et j'y suis soutenu tout du long par la puissance et l'amour de Dieu.

«Passant par la vallée de Baca, ils en font une fontaine» (verset 6). La vallée de Baca est un lieu d'affliction et d'humiliation, mais aussi de bénédiction. Pour Paul, c'était l'écharde dans la chair, quelque chose qui le rendait méprisable dans son ministère envers les Galates; chose réellement humiliante qui le poussa à supplier Dieu trois fois. Mais quand il entendit Dieu lui dire: «Ma grâce te suffit», il ne demanda plus que l'écharde lui fût enlevée; il se glorifia plutôt dans son infirmité, afin que la puissance de Dieu fût manifestée. La vallée de Baca fut le lieu de bénédiction pour Paul: il en fit une fontaine; elle devint un lieu d'intimité et de communion indicible avec Dieu. Pour les uns, cette vallée peut être la perte du plus cher objet de leur coeur, ou bien le brisement de leur volonté — une chose qui les humiliera, mais c'est un lieu de bénédiction. Nous trouvons beaucoup plus de rafraîchissement dans les choses pénibles que dans les choses agréables. La vallée de Baca devient une fontaine. De laquelle des choses que vous trouvez agréables, pouvez-vous dire qu'elle devient une fontaine? Le rafraîchissement et la bénédiction nous arrivent comme résultat de ce qui nous a affligés,

humiliés, vidés de nous-mêmes. Telle est la manière dont Dieu nous montre ce qu'il est: c'est ainsi qu'en nous faisant passer par la vallée de Baca, il en fait une fontaine.

Nous lisons en 1 Thessaloniens 5: «Rendez grâces en toutes choses». Comment faut-il réaliser cela? Est-ce que Paul rendait grâces pour l'écharde, pour la chose qui — supposait-il — allait l'entraver dans son service? Non pas, tant qu'il la considéra en elle-même, mais seulement quand ses yeux furent fixés sur le coeur et sur la main de Celui qui la lui avait envoyée. Il y a beaucoup de choses pour lesquelles, vues en elles-mêmes, nous ne pouvons pas remercier Dieu — le brisement des liens les plus précieux à nos coeurs, ou la perte des objets de nos affections. Ce n'est que lorsque nous avons vu l'amour qui a ordonné, et la main qui a dirigé, que nous pouvons rendre grâces.

«La pluie aussi la couvre de bénédictions». Le Seigneur peut créer des sources dans le désert pour répondre aux besoins de son peuple, ou bien faire descendre la pluie du ciel. Il ne connaît ni difficulté, ni impossibilité: en s'appuyant sur Lui, on est dans une sécurité parfaite. Il conduira son peuple au travers de toutes les épreuves, et chaque nouvelle victoire augmentera leur confiance en Lui.

«Toi, notre bouclier! — vois ô Dieu, et regarde la face de ton Oint». Dans toutes nos afflictions, Dieu est notre bouclier. «Oh! dira quelqu'un, je me suis attiré l'épreuve par mon péché». Chose bien triste, en effet! Mais même alors, nous pouvons dire: «Regarde la face de ton Oint». Dieu peut toujours regarder cette face avec délices; il a toujours son plaisir en Lui, et nous pouvons invoquer la perfection de Christ devant Dieu. Dans quelque position qu'un saint puisse se trouver, il peut aller à Dieu pour chercher du secours. Oui, lors même que votre affliction est le fruit de votre péché, il n'y a pas d'autre moyen d'être délivré de votre péché et de votre affliction qu'en allant à Dieu, et en vous cachant derrière son Oint. Vous ne pouvez aimer à lui dire: «Regarde-moi», mais vous pouvez dire toujours: «Regarde la face de ton Oint». Christ est votre seul abri. Il est un refuge dans tous les orages, oui, même dans ce que vos propres manquements vous ont attiré. On ne peut revenir à Dieu qu'en s'abritant derrière Christ.

Encore un mot au sujet du chemin, et je termine. Chers amis, que sont vos voies? Quelle est votre marche dans le chemin qui conduit au lieu vers lequel vous vous rendez? Répond-elle au caractère de la maison? Vos voies sont-elles en rapport avec la demeure que Dieu vous a préparée, et qui est sa propre habitation? Vous conduisez-vous de manière à être joyeux à la pensée que ce monde va être ébranlé? L'espérance de la venue du Seigneur fait-elle de jour en jour vos délices? A-t-elle une influence sur vous dans les mille détails de votre vie journalière? Ou bien, marchez-vous avec le monde, la main dans la main, de telle manière que la pensée même de Son retour vous remplisse de confusion? Que le Seigneur vous accorde la grâce de prendre garde à vos voies! Puissiez-vous marcher devant Lui, d'une manière qui lui soit agréable, ayant plus à coeur sa gloire que vos aises! «Il ne refusera aucun bien à ceux qui marchent dans l'intégrité». — «Bienheureux l'homme qui se confie en l'Eternel».

Le bon, le grand et souverain Pasteur

ME 1910 page 138

Le caractère de berger de notre Seigneur bien-aimé se présente à nous dans la parole de Dieu sous les trois désignations ci-dessus. Comme le *bon Berger*, il *mourut* pour ses brebis. Un mercenaire, à qui n'appartiennent pas les brebis, n'a point de sentiment pour le troupeau; mais «le bon berger laisse sa vie pour les brebis». Il connaît les siens, et il est connu des siens. Un lien d'amour intime les enlace. Il donne la vie éternelle à ses brebis; elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de sa main. Le Père, qui les lui a données, est plus grand que tous, et personne ne peut les ravir de la main du Père. Le Père et le Fils sont un dans leur amour pour les brebis et dans leur sollicitude pour elles (Jean 10).

Comme *grand Berger* des brebis, Jésus est ressuscité d'entre les morts, pour veiller sur elles avec une tendre sollicitude, et mettre en sûreté, pour toujours, malgré la ruse et la puissance de l'ennemi, le troupeau, pour lequel il mourut. «Or le Dieu de paix, qui a ramené d'entre les morts le grand pasteur des brebis, dans la puissance du sang de l'alliance éternelle, notre Seigneur Jésus, vous rende accomplis en toute bonne oeuvre pour faire sa volonté, faisant en vous ce qui est agréable devant lui, par Jésus Christ, auquel soit la gloire aux siècles des siècles! Amen». C'est ce que nous lisons à la fin de l'épître aux Hébreux, après que le Saint Esprit a fait passer devant nos yeux, dans ses dignités et ses gloires variées, la personne adorable dans laquelle Dieu s'est manifesté ici-bas. Il est le même hier, aujourd'hui et éternellement. La mort ne pouvait le retenir. Il est ressuscité d'entre les morts comme le grand vainqueur de toutes les puissances ténébreuses, qui nous tenaient captifs. Il a trouvé une rédemption *éternelle*; il nous a acquis un héritage *éternel*; il est l'auteur d'un salut *éternel*, et son sang est le sang de l'alliance *éternelle*. C'est aussi pour cela que la gloire lui appartient pour l'éternité.

Enfin, comme le *souverain Pasteur*, il rassemblera dans les régions lumineuses de la gloire éternelle tous les bergers dépendants de Lui, et mettra sur leurs têtes une couronne de gloire, réponse de son amour à leur sollicitude pour ses agneaux et ses brebis. Quand le souverain Pasteur aura été manifesté, ils recevront la couronne inflétrissable de gloire (1 Pierre 5: 4). Il y a une couronne de *gloire* pour l'évangéliste et pour l'ouvrier du Seigneur (1 Thessaloniens 2: 19); une couronne de *justice* pour celui qui a combattu fidèlement et avec persévérance pour Christ (2 Timothée 4: 8); une couronne de *vie* pour celui qui a traversé l'épreuve (Jacques 1: 12); une couronne *inflétrissable de gloire* pour celui qui a servi le souverain Pasteur dans les siens avec dévouement et humilité.

Le jeune homme riche et le chemin des disciples

Marc 10: 17-45

Lebrat J.

ME 1910 page 152

Il est digne de remarque, que la parole de Dieu se sert souvent des plus beaux spécimens de la famille humaine pour nous montrer la ruine morale de l'homme et l'incapacité de la chair d'entrer dans les pensées de Dieu. Nous en avons comme exemples Job, Nicodème, Saul de Tarse, le scribe à qui le Seigneur dit: «Tu n'es pas loin du royaume de Dieu» (Marc 12: 34), etc. L'homme riche qui, ici, avec toutes les marques du plus profond respect, s'adresse à Jésus en ces termes: «Bon Maître, que ferai-je afin que j'hérite de la vie éternelle?» nous en donne encore un exemple remarquable. Il entendait, sans doute, la vie éternelle comme pouvait le faire un Juif, c'est-à-dire que, pour lui, c'était cette bénédiction promise, apportée par la présence du Messie au milieu de son peuple, selon Daniel 12: 2 et 13, et le Psaume 133: 4; mais, en lui prêtant la forme de ses pensées charnelles. Ne comprenant pas qu'elle sera le résultat de la parfaite grâce, il regardait à la loi comme moyen d'y parvenir, estimant que, par la loi aussi, il pourrait acquérir cette bonté qu'il voyait en Jésus. Il n'avait certes pas appris que «la loi produit la colère». Frappé de la bonté de Jésus, qu'il considérait comme un simple homme, mais comme un docteur excellent, digne de tout son respect, il s'adresse à lui dans ce caractère.

Jésus, voyant toute la portée de sa pensée — qu'il se confie en lui-même, en sa propre force pour atteindre à cette bonté — commence par déclarer qu'il n'y a point de bonté dans l'homme: Dieu seul est bon. Jésus parle de l'abondance de son propre coeur: «Pourquoi m'appelles-tu bon? Nul n'est bon, sinon un seul, Dieu». N'était-il pas lui-même l'expression parfaite de la bonté de Dieu envers l'homme pécheur et coupable, la preuve que Dieu seul est bon? Mais puisque le langage de cet homme montre qu'il espère, par lui-même, garder la loi pour avoir la vie éternelle, et parvenir, par elle, à une justice qui lui manque, c'est à la loi que Jésus le renvoie. Il lui rappelle, non les devoirs de l'homme envers Dieu, mais ses devoirs envers son prochain. Sincère, mais ne se connaissant pas lui-même, il répond: «Maître, j'ai gardé toutes ces choses dès ma jeunesse». C'était vrai, du moins quant à ce qui concernait ses actes extérieurs. Beau caractère vraiment, droit, intelligent, aimable, avec qui l'on pouvait avoir des rapports faciles, Jésus le reconnaît dans ce qu'il a de tel. Mais Jésus connaissait le vrai état de l'homme, quel qu'il soit, n'ayant pas besoin que quelqu'un lui rendît témoignage au sujet de l'homme; et c'est ce qu'il va mettre en évidence dans celui qui était là devant lui. Ce dernier ne savait pas combien son coeur tenait aux choses présentes, à ce monde, dont Satan se sert pour retenir le coeur de l'homme loin de Dieu. Jésus donc, mettant immédiatement le doigt sur la plaie, lui dit: «Une chose te manque: va, vends tout ce que tu as, et donne aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel, et viens, suis-moi, ayant chargé la

croix». Hélas! pour lui, comme pour tant d'autres, la croix paraît bien lourde, le ciel bien loin, et Jésus n'a point d'attraits. Il ne peut renoncer aux choses qu'il a sous la main. Et puis, où sont ses affections? Est-il vrai, comme il le prétend, qu'il aime son prochain comme lui-même? Pourra-t-il se dépouiller de ses richesses pour en faire part aux pauvres, aux déshérités de ce monde? «Oh! disait quelqu'un, les pauvres sont si peu intéressants! leur misère est souvent la conséquence d'une vie de désordre ou de paresse!» Voilà les vains raisonnements que le coeur avance comme excuse, pour se cacher à soi-même son égoïsme, si possible. Mais, s'il est vrai qu'il aime son prochain comme lui-même, plus il est riche, plus il pourra venir en aide aux malheureux autour de lui, soulager les nombreuses infortunes. Et qu'est-ce qui l'empêche de partager avec eux jusqu'à la dernière obole? Non, effrayé par la croix qu'il faudra charger en suivant ici-bas Celui qui n'a pas un lieu où reposer sa tête, affligé par cette parole qui le sonde jusqu'au fond: «Va, vends tout ce que tu as, et donne aux pauvres», triste, en pensant à l'abandon de ses biens qui lui procurent tant de jouissances et lui valent quelque estime de la part de ses semblables, il ne peut, quoiqu'ils ne lui donnent pas de vrai bonheur, se résoudre à sacrifier son trésor ici-bas, pour avoir un trésor au ciel. Ses biens ne lui rendent-ils pas la vie agréable, facile et commode, exempte des soucis de l'indigence? Renoncera-t-il à une vie, peut-être même d'opulence et de luxe, pour une vie errante, sans que rien vienne compenser la perte qu'il va faire?

Jésus a parlé, il est vrai, d'un trésor au ciel, mais il ne l'aura que plus tard, et son coeur n'y prend aucun plaisir. Et puis, tout cela n'est-il pas plus ou moins problématique? Oui, il est affligé, il est triste: il avait si peu pensé à cela. Oh! pourquoi ne peut-on pas avoir le monde présent et le monde à venir? Le présent est sûr, l'avenir est incertain. Gêné par la présence de Jésus, il s'en va à ses richesses: son coeur est ainsi manifesté. Et voilà l'homme naturel, sous son plus beau caractère, celui même qui professe pour Jésus une grande estime, qui voit en lui une bonté qu'il serait heureux d'atteindre; voilà l'homme privilégié comme Juif, possesseur des biens que Jéhovah promettait à son peuple, s'il eût été fidèle (Deutéronome 28: 25); le voilà, quand il est mis à l'épreuve, placé par la parole de Jésus en la présence de Dieu. Il désire, sans doute, hériter la vie éternelle, mais à quel prix! Comment s'engager dans la voie qui y conduit, dans le sentier du renoncement, en suivant Jésus, en qui, après tout, il ne trouve rien qui gagne son coeur? Tel est le coeur naturel, en présence du ciel et de Jésus. Le nôtre, est-il meilleur? Ici se vérifie la parole du prophète: «Il n'a ni forme, ni éclat; quand nous le voyons, il n'y a point d'apparence en lui qui nous le fasse désirer. Il est méprisé et délaissé des hommes, homme de douleurs et sachant ce que c'est que la langueur, et comme quelqu'un de qui on cache sa face; il est méprisé, et nous n'avons eu pour lui aucune estime» (Esaïe 53: 2, 3). Hélas! il en est bien ainsi de vous et de moi, à moins que, par la grâce, nous n'ayons appris à discerner quelque chose de la beauté de Celui en qui tout est aimable. Quelle différence entre celui qui le considère par la foi et la puissance du Saint Esprit, et celui qui le voit avec les yeux de son coeur naturel. Paul peut dire: «afin que je gagne Christ»; Saul de Tarse l'a persécuté, et l'homme riche s'en va à ses biens.

Jésus regarde tout à l'entour. Quel effet aura produit sur ceux qui sont là, l'exemple de cet homme? sur ceux même qui le suivent, sur ses propres disciples? Ils se sont, il est vrai, attachés à Lui par la foi, ils sont nés de nouveau. Mais ont-ils compris qu'il n'y a rien de bon en l'homme, que *«ce qui est né de la chair est chair»*? Savent-ils jusqu'à quel point les pensées de la chair se mêlent à leurs affections pour Jésus, et les dénaturent en leur prêtant leur forme? Et nous-mêmes, l'avons-nous compris? C'est maintenant ce que Jésus veut leur apprendre, et c'est pourquoi il commence par leur dire: «Combien difficilement ceux qui ont des biens entrèrent-ils dans le royaume de Dieu». Paroles qui sondent le coeur et étonnent les disciples. Hélas! elles renversent toutes leurs pensées: ils ne savent pas que Satan se sert de ces biens pour s'emparer de celui qui les possède, pour le dominer tout entier, l'assujettir. Ses affections s'y portent même sans qu'il s'en doute, et il ne peut apprécier ni les choses célestes, ni Jésus. Il n'entre pas dans le royaume de Dieu, qui n'est pas «manger et boire, mais justice, paix et joie par l'Esprit Saint» (Romains 14: 17). La chair a ses goûts et ses tendances à elle, et n'y a point d'accès.

Mais les richesses sont-elles donc aussi un obstacle pour celui qui n'en a pas? Ecoutez encore cette parole de Jésus: «Enfants, combien il est difficile à ceux qui se confient aux richesses d'entrer dans le royaume de Dieu». La voilà bien, la pierre d'achoppement. Vous n'en avez pas, dites-vous, et vous croyez votre coeur libre. Mais n'aimeriez-vous pas en avoir? ce désir ne monte-t-il jamais dans votre coeur? n'en est-il pas quelquefois même obsédé? N'estimez-vous pas que les richesses rendent plus heureux celui qui les possède? Descendez donc dans votre coeur, voyez ce qui s'y passe. Qu'aime-t-il, que cherche-t-il, que poursuit-il? Cela peut-être, et même bien d'autres choses moins avouables encore. Vous dépensez votre force, votre énergie, votre santé même, après quoi? La vanité, les plaisirs peut-être. Et que vous reste-t-il? «Il est plus facile», dit Jésus, «qu'un chameau passe par un trou d'aiguille, qu'un riche n'entre dans le royaume de Dieu». Quelle déclaration solennelle! Quelle difficulté insurmontable! Ici, l'homme est impuissant. Qui fera passer un chameau par un trou d'aiguille? Qui fera entrer un riche dans le royaume de Dieu? Et si je ne suis pas riche, n'ai-je pas désiré les richesses pour me procurer au moins les jouissances que mon coeur y rattache? Et encore, n'y a-t-il que cela?... Réflexions sérieuses, qui remplissent mon coeur d'anxiété, pour peu que ma conscience soit atteinte. Et devant moi se dresse la question que les disciples se posent entre eux: «Et qui peut être sauvé?» Le puis-je moi-même? D'autres peut-être, mais moi?... Il y va de ma condition devant Dieu, non seulement de ce que j'ai fait, mais de ce que je suis. «Dieu a les yeux trop purs pour voir le mal», et le mal est en moi, là, dans mon coeur, que ferai-je? La convoitise, toutes sortes de choses, que faire?

Voyez ce que dit Jésus: «Pour les hommes, cela est impossible, mais non pas pour Dieu; car toutes choses sont possibles pour Dieu». Quelle révélation de l'état de l'homme, de mon propre état! Je suis sans ressource quant à moi-même, souillé, ruiné, perdu sans espoir. Ah! mais aussi quelle révélation des ressources de Dieu! Oui, l'homme n'a point de capacité pour entrer dans le royaume de Dieu qui, pour lui, n'a point d'attrait. Et, s'il était possible d'introduire un homme naturel dans le paradis, il y serait plus malheureux qu'en enfer même:

il n'en a point les goûts. Mais, de plus, devant un Dieu saint et juste, comment pourrait se tenir un être souillé, coupable? Et que devenir? En lui, il n'y a point de force pour le bien, il n'en a que pour le mal. La loi, même s'il est né de nouveau, lui donnera-t-elle la force qui lui manque? Non, elle ne lui est d'aucun secours. Au contraire, elle le condamne. «Fais ces choses et tu vivras»; dit-elle, «il faut que tu m'obéisses. — Je ne le puis pas, je n'ai point de force. — Eh bien! je te maudis». Que faire devant ce commandement: «Tu ne convoiteras point»? Et mon coeur est plein de convoitises, que la loi, par la défense même, ne fait qu'exciter. Plus je m'efforce de m'en débarrasser, plus elles m'assailent. Ah! que faire? Mais pour Dieu, oui, béni soit son Nom, «toutes choses sont possibles pour Dieu». Il hait les convoitises; le péché, il l'abhorre; mais il aime le pécheur, et pour montrer son amour, ôter le péché, et mettre fin devant Lui à l'état de l'homme déchu, la croix est nécessaire. Mais l'homme n'aime pas la croix, elle le montre tel qu'il est. A la bonne heure, la loi, elle lui laisse supposer qu'il a quelque force pour s'améliorer. Mais c'est à la croix qu'il a dit son dernier mot en inimitié contre Dieu; c'est là qu'il a attaché le Fils de Dieu entre deux brigands. Et qui a fait cela? C'est l'homme cultivé de Dieu qui a commis ce crime horrible; c'est l'homme sous le régime de la loi, à qui même Dieu est venu en grâce pour le bénir; il a violé la loi, méprisé la grâce, mis à mort le Fils. Qu'y a-t-il à attendre de lui? Et qu'est-ce que Dieu pouvait faire de plus pour lui? L'arbre est connu par son fruit: il est jugé, il n'est bon qu'à être coupé et jeté au feu.

Mais, si à la croix l'homme a été manifesté, Dieu aussi s'est manifesté en amour, en sainteté, en justice. Dieu a donné son Fils, quel amour! Le jugement est tombé sur lui, à la croix; et là, non seulement il a «porté nos péchés en son corps sur le bois», non seulement il a subi «la malédiction de la loi, ayant été fait malédiction pour nous»; mais il a «été fait péché pour nous — traité comme le péché même, s'il eût été une personne — pour nous, afin *que nous devinssions justice de Dieu en lui*». En grâce, Jésus a pris la place de l'homme coupable et perdu devant la justice de Dieu, afin que nous eussions Sa place en justice devant Dieu. La justice de Dieu est satisfaite; et de plus, à cause de l'excellence de la victime, et de l'obéissance parfaite de Celui qui fut *fait péché* pour nous, Dieu, ayant été glorifié, la justice de Dieu a prononcé, en faveur de Christ, en le glorifiant, lui qui, sous le jugement, prit notre place à la croix. Et par grâce envers nous, mais par justice envers Christ, nous avons place dans la gloire qui l'a reçu. Quelle grâce! quel amour! quelle oeuvre excellente! quelle position bénie!

Maintenant que Christ est glorifié, le croyant, en attendant d'être avec lui, a, pour son coeur, un objet: le Bien-aimé de Dieu, Celui en qui le Père a mis toutes ses délices; il a le Saint Esprit pour former ses affections en rapport avec la Personne bénie du Fils et la place qu'il occupe dans le ciel. Le Saint Esprit le sépare du monde et des choses présentes, pour le faire jouir de Christ qui l'aime, qui l'a sauvé, ainsi qu'il est écrit: «Ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé, et qui s'est livré lui-même pour moi» (Galates 2: 20). Par la puissance du Saint Esprit, il entre — pour autant que le moi, la chair est jugée pratiquement — dans le royaume de Dieu, où tout se range sous Christ, quoique le royaume ne soit pas encore, comme il le sera plus tard, établi en puissance et en gloire. C'est là que son coeur se meut, que se portent ses affections et ce qui imprime à sa vie

son caractère. Toute la sphère de gloire, qui se lie à l'administration de ce royaume par Christ, occupe ses pensées. Ainsi, tout ce qui donne de l'importance à l'homme dans la chair, le milieu où il trouve son plaisir, ce en quoi se concentrent ses affections, les gloires même dont il se fait une auréole, tout est laissé en arrière pour faire place à Christ qui, par la foi et la puissance du Saint Esprit, est devenu son objet, la mesure d'après laquelle il juge de tout le reste. A nous, maintenant, de nous demander dans quelle mesure nous entrons dans le royaume de Dieu; dans quelle mesure nos coeurs jouissent de Christ exalté en haut, en suite de son obéissance ici-bas. Nous ne pouvons vraiment être heureux que dans la mesure où nous réalisons cette exhortation: «N'attristez pas le Saint Esprit de Dieu, par lequel vous avez été scellés pour le jour de la rédemption» (Ephésiens 4: 30).

Pierre est plus occupé de la gloire que de la croix qui commence à se dessiner sur le chemin où les autres disciples et lui sont engagés en suivant Jésus, et il rappelle (ce qui était vrai) que ses compagnons et lui avaient tout quitté pour le suivre. Il pense à être récompensé, mêlant, comme cela arrive souvent, les pensées de la chair à la foi, tellement la chair est habile. Jésus en prend occasion pour dire que quiconque — Juif ou gentil — aura tout quitté pour l'amour de Lui et de l'Evangile, en recevra *cent fois autant*. Ces choses, bonnes en elles-mêmes, en tant que données de Dieu, n'occuperont que la place qui leur convient en rapport avec Jésus, et il sera heureux en elles autant qu'il est possible à celui qui, les tenant de la main de Dieu, en jouit en sa présence. Cependant, attaché à Jésus, il aura aussi maintenant, de la part du monde, sa place dans la haine et le mépris avec Celui que le monde rejette. Puis, dans *le siècle qui vient*, non point, comme Pierre le pensait, quelque récompense particulière, mais *la vie éternelle*. Quant à la récompense, il y en aura, sans doute, mais elle n'est pas le but à poursuivre, et il était prématuré d'en parler, car on ne peut se fier aux apparences. Il faut que les conseils des coeurs soient manifestés, et alors chacun recevra sa louange de la part de Dieu. «Plusieurs, qui sont les premiers, seront les derniers, et les derniers seront les premiers».

Hélas! les disciples, en suivant Jésus, étaient effrayés: ils sentaient, quoique vaguement, que ce chemin aboutissait à la croix, les Juifs ayant le dessein de faire mourir Jésus. Plus occupés de la récompense et de la gloire auxquelles ils aspiraient, que des souffrances de Jésus et de la croix, base de toutes les gloires à venir, ils tremblaient en le suivant. Jésus cependant, dans le caractère du bon Berger, qui va devant ses propres brebis, qui met sa vie pour elles, allait devant eux. Que de fois n'avons-nous pas fait comme eux, en marchant dans ce chemin où la chair trouve la mort. Qu'avaient-ils donc à craindre après lui? Ce que la chair redoute par-dessus tout: la croix projetait son ombre et sur Jésus et sur eux; et elle les remplissait d'effroi. Du reste, Jésus leur dit alors ouvertement, en insistant même sur cela, ce qui en sera du Fils de l'Homme. Il va être rejeté du monde, insulté, honni, couvert d'opprobre et de honte, livré enfin par le peuple même que Dieu a comblé de tant de privilèges, et à l'instigation de ses chefs, aux gentils qui le feront mourir. Mais il ressuscitera, et la résurrection est la glorieuse porte d'entrée dans un monde nouveau établi sur cette puissance qui triomphera de la mort. Néanmoins, la chair ne peut que tressaillir, car, étrangère à la gloire et

aux bénédictions de ce monde à venir, elle n'a devant elle que la mort et ne trouve rien dans un Christ rejeté du monde. Pour elle, le monde est sa sphère.

Nous savons que c'est sur la glorieuse résurrection de Jésus, annoncée ici, mais dont les disciples ne comprenaient pas la portée, que sont établies toutes les bénédictions divines; sur elle repose l'accomplissement «des grâces assurées de David» (Actes des Apôtres 13: 34; Esaïe 55: 3; Psaumes 89: 1-4). Pour nous, croyants, elle est la preuve que, l'oeuvre de la croix ayant glorifié Dieu, nos péchés sont effacés, et étant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu; nous sommes admis dans sa faveur, et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu, car non seulement Jésus Christ, notre Seigneur, a été livré pour nos fautes, «mais il a été ressuscité pour notre justification» (Romains 4: 25; 5: 1-3). C'est encore la résurrection de Jésus qui est le gage de la première résurrection, celle des justes, et lui donne son caractère. Quelle joie pour nous de savoir que «Christ a été ressuscité, *prémices* de ceux qui sont endormis» (1 Corinthiens 15: 20). Et tandis que, pour l'homme naturel, tout ce en quoi il a mis sa vie, usé ses forces, dépensé son activité et son intelligence, sans pouvoir même atteindre le but qu'il s'est prononcé, tout ce qu'il a poursuivi — richesse, honneurs, célébrité ou gloire — eût-il même été atteint, lui échappe par la mort où tout croule, nous savons, nous chrétiens, que la résurrection, liée à la venue de Jésus, nous introduira dans cet état bienheureux, où «ce qui est mortel en nous sera absorbé par la vie»; nous savons que, avec nos corps glorieux — ressuscités ou transmués — nous lui serons semblables, car nous le verrons tel qu'il est» (1 Corinthiens 15: 49; Colossiens 3: 3; 1 Thessaloniens 4: 16-18; 1 Jean 3: 2).

Jacques et Jean montrent, à leur tour, qu'ils sont peu sensibles à ce que Jésus vient de dire; et, plus occupés de la gloire du royaume qu'ils conçoivent à leur manière, que de ce que Jésus va souffrir, ils voudraient pour eux-mêmes les deux meilleures places dans la gloire. Mais les autres disciples n'en voudraient-ils pas autant? Leur indignation le montre. Que leur restera-t-il quand ces deux-là auront obtenu ce qu'ils voudraient eux aussi? Quel manque de coeur et d'intelligence! Il s'agissait bien alors de cela! Jésus n'avait-il pas parlé de la croix et d'un coeur engagé avec lui dans ce chemin? Mais cela ne peut plaire à la chair; elle pense à sa propre importance, à sa satisfaction. Dans ce but, elle mettra tout en oeuvre, même la foi en la royauté de Jésus. C'est encore la croix que Jésus leur présente: «Vous ne savez ce que vous demandez. Pouvez-vous boire la coupe que moi je bois, ou être baptisés du baptême dont moi je serai baptisé?» Je ne puis vous accorder qu'une part avec moi dans mes souffrances. Pouvez-vous la prendre? La gloire du royaume à venir n'est pas à ma disposition, elle sera accordée, selon les conseils du Père, à ceux pour qui elle est préparée. J'ai pris ici-bas la place de serviteur, et ce n'est pas à moi qu'appartient la distribution des places dans le royaume. Pouvez-vous, pour être avec moi, me suivre dans mon service où je suis engagé et où je vous donne une part? Pouvez-vous marcher dans mon chemin d'obéissance, de dévouement et d'humiliation, où j'occupe la dernière place, moi, le Fils de l'Homme? C'est le sentier qui conduit à la gloire, le seul où vous serez avec moi et près de moi; c'est celui qui convient pour vous et pour tous ceux qui me suivent. Ma position n'est pas celle des grands de ce monde, qui disposent des faveurs à leur gré, ou s'assujettissent leurs semblables pour les faire servir

à s'élever eux-mêmes. Je suis engagé dans ce chemin du service, du sacrifice de moi-même, où conduit l'amour qui ne se fatigue jamais, mais qui va jusqu'à donner sa propre vie. Suivez-moi dans ce sentier jusqu'au bout, c'est le secret de la vraie grandeur.

Bien-aimés, que Dieu nous donne de connaître ce chemin, d'y marcher comme les heureux objets de l'amour de Christ qui surpasse toute connaissance, nous rappelant qu'il est écrit: «Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous; et nous, nous devons laisser nos vies pour les frères» (1 Jean 3: 16). L'Écriture nous donne des exemples de ce dévouement (voir Romains 16: 3, 4; Philippiens 2: 17, 19-21, 29, 30, etc.).

Jésus lui-même a fait l'expiation, subi la colère à la croix; nous ne pouvons être avec lui dans cette oeuvre qui fut la sienne propre, et que lui seul pouvait accomplir; mais, par la grâce et la puissance du Saint Esprit, nous pouvons le suivre dans le sentier du dévouement, dans l'amour, selon que nous y sommes exhortés: «Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous, comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur» (Ephésiens 5: 1, 2). Que Dieu nous en accorde la grâce!

Une cause de faiblesse

Un mot aux jeunes croyants

Porret-Bolens L.

ME 1910 page 190

Qu'elles sont puissantes ces paroles du prophète Elie à Achab: «L'Eternel, le Dieu d'Israël, devant qui je me tiens, est vivant, qu'il n'y aura ces années-ci ni rosée, ni pluie, sinon à ma parole» (1 Rois 17: 1).

Si nous n'avions que le récit de l'Ancien Testament concernant Elie, nous aurions certainement la pensée que celui-ci était un homme exceptionnel, n'ayant rien de commun avec les autres hommes. Le Nouveau Testament nous apprend qui était Elie et d'où provenait sa puissance.

«Elie était un homme ayant les mêmes passions que nous, et il pria avec instance qu'il ne plût pas, et il ne tomba pas de pluie sur la terre durant trois ans et six mois; et il pria de nouveau, et le ciel donna de la pluie, et la terre produisit son fruit» (Jacques 5: 17, 18).

Ces deux passages nous font connaître la place qu'occupait Elie par rapport à l'Eternel: Il se tenait devant Lui; et quel était le secret de sa remarquable puissance: «*Il pria avec instance*».

Un chrétien a dit: «La prière remue le bras qui remue le monde».

La prière est le premier besoin d'une âme née de nouveau. Le Seigneur dit à Ananias, pour le rassurer au sujet des dispositions de Saul de Tarse envers les croyants, et lui faire comprendre le changement qui venait de s'opérer: «*Voici, il prie*» (Actes des Apôtres 9: 11).

Si le croyant garde sa place devant le Seigneur, le besoin de prier grandit et devient une habitude qui est comme la respiration de la vie nouvelle. Dans la proximité du Seigneur, le cœur et la conscience du racheté sont tenus sans cesse en éveil, et la dépendance est réalisée dans la prière. Ainsi, le plus faible disciple de Christ est rendu capable de posséder la grâce et la puissance nécessaires pour rendre témoignage au Seigneur.

Trois choses importantes caractérisent la prière d'Elie — la prière de la foi: l'*intelligence* des pensées et de la volonté du Seigneur quant à l'objet de sa demande, une pleine *confiance* en Lui, et la *persévérance*.

La place qu'occupait le prophète — il se tenait en présence de l'Eternel — est celle où s'acquiert le discernement de la volonté de Dieu. Comment saurai-je ce qui est agréable à quelqu'un, si je demeure habituellement éloigné de lui?

En leur parlant de la prière, le Seigneur rappelle ceci à ses bien-aimés disciples: «Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous

voudrez, et il vous sera fait» (Jean 15: 7). On le comprend aisément, car, dans ce cas, nous ne demanderons assurément que des choses selon sa volonté.

Cela fait contraste avec ces paroles de l'épître de Jacques: «Vous demandez, et vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal, afin de le dépenser pour vos voluptés» (4: 3). Un second élément de la prière de la foi est une entière confiance dans le Seigneur relativement à la chose demandée. Le Seigneur dit à ce sujet aux disciples: «En vérité, je vous dis: Si vous avez de la foi, et que vous ne doutiez pas, non seulement vous ferez ce qui a été fait au figuier, mais si même vous disiez à cette montagne: Ote-toi et jette-toi dans la mer, cela se ferait. Et quoi que vous demandiez en priant, si vous croyez vous le recevrez» (Matthieu 21: 21, 22). Ce qui fait contraste avec un autre passage de l'épître de Jacques: «Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il demande à Dieu, qui donne à tous libéralement et qui ne fait pas de reproches, et il lui sera donné; mais qu'il demande avec foi, ne doutant nullement; car celui qui doute est semblable au flot de la mer, agité par le vent et jeté çà et là; or que cet homme-là ne pense pas qu'il recevra quoi que ce soit du Seigneur: il est un homme incertain dans ses pensées, inconstant dans toutes ses voies» (Jacques 1: 5-8).

Une troisième chose, des plus importantes, qui caractérise la prière d'Elie, est la persévérance: «*Il pria avec instance*». N'est-ce pas en cela que nous manquons le plus? — Aussi le Seigneur attire-t-il sur ce point l'attention des siens qui lui demandaient de leur enseigner à prier. Après leur avoir signalé les objets de leurs demandes, il ajoute: «Qui sera celui d'entre vous qui, ayant un ami, aille à lui sur le minuit, et lui dise: Ami, prête-moi trois pains, car mon ami est arrivé de voyage chez moi, et je n'ai rien à lui présenter?... et celui qui est dedans, répondant, dira: Ne m'importune pas; la porte est déjà fermée, et mes enfants sont au lit avec moi; je ne puis me lever et t'en donner. — Je vous dis que bien qu'il ne se lève pas et ne lui en donne pas parce qu'il est son ami, pourtant, à cause de son importunité, il se lèvera et lui en donnera autant qu'il en a besoin. Et moi, je vous dis: Demandez, et il vous sera donné; cherchez, et vous trouverez; heurtez, et il vous sera ouvert» (Luc 11: 5-9).

La chose importante, sur laquelle le Seigneur veut appeler notre attention, dans la parabole, est *la persévérance* dans la prière; il nous donne à entendre — par manière de parler — qu'il nous faut même l'importuner; et voilà en quoi nous manquons bien souvent (Romains 12: 12; Jacques 5: 16).

Mais hélas! il faut le constater, combien peu les jeunes croyants éprouvent le besoin de prier. On peut le remarquer dans les réunions pour la prière, la plupart restent muets; cela est très attristant, et c'est à quoi il faut attribuer la grande faiblesse qui nous caractérise actuellement. Nos vénérés devanciers étaient, pour la plupart, des hommes de prière; c'est pourquoi leur témoignage fut brillant et particulièrement béni.

Mais reportons-nous plus en arrière encore, aux jours des premiers témoins du Seigneur. Ouvrons le livre des Actes des Apôtres; que voyons-nous au début de la dispensation chrétienne? Un amour particulier entre les croyants et des cœurs entièrement dévoués au

Seigneur, qui comprenaient l'importance de la prière, et cherchaient dans la communion du Seigneur et sa dépendance, la grâce et la force dont ils avaient besoin.

La première chose que nous apprenons au sujet des disciples de Christ, après le départ de leur Maître, c'est qu'ils «*persévéraient* d'un commun accord dans la prière» (Actes des Apôtres 1: 14). Puis ceux qui avaient cru le jour de la Pentecôte «*persévéraient* dans la doctrine et la communion des apôtres, dans la fraction du pain et les prières» (Actes des Apôtres 2: 42). Les apôtres eux-mêmes nous montrent l'importance qu'ils accordaient à la prière dans leur ministère: «Et pour nous», disent-ils, «*nous persévérons* dans la prière et le service de la Parole» (6: 4), mettant ainsi la prière avant ce dernier, tout important qu'il soit. En butte à la persécution, nous voyons les disciples se fortifier dans le Seigneur par la prière, en vue du témoignage qu'ils ont à lui rendre (4: 23-31). Etienne y puise sa force, pour rendre témoignage au Seigneur dans sa mort (7: 59).

Remarquons-le, si le saint exercice de la prière est, pour ainsi dire, à la base de l'activité des premiers disciples, il ouvre aussi la porte aux plus riches bénédictions: *Saul de Tarse* reçoit le message du Seigneur à son égard par Ananias, au moment où il priait (9: 11). C'est au moment où il est en prière que *Corneille*, le pieux centurion, reçoit la communication de l'ange (10: 31). *Lydie*, la marchande de pourpre, était au bord de la rivière où l'on avait coutume de faire la prière, lorsque son cœur fut ouvert par le Seigneur, pour qu'elle fût attentive aux choses que Paul disait (16: 13-15).

L'apôtre Pierre reçoit la merveilleuse révélation que nous connaissons, sur le toit de la maison de Simon le corroyeur, où il se trouvait pour prier (10: 9-16).

La grande mission de Paul et de Barnabas auprès des nations est précédée d'une réunion de prière (13: 1-3).

On pourrait multiplier les exemples, mais ceux-ci suffisent pour nous montrer l'importance des deux choses que nous avons rappelées: *la communion* avec le Seigneur et l'exercice de la dépendance par la *prière*.

Un mot encore à ce sujet: Avec les exhortations du Seigneur dans les évangiles (Luc 11: 5-10; 18: 1-8), nous avons l'exemple du Seigneur lui-même, notamment dans l'évangile de Luc, qui nous présente le Seigneur comme le fils de l'homme. L'homme parfait, nous le savons, est l'homme dépendant (voir Luc 3: 21; 5: 16; 6: 12; 9: 18, 19; 11: 1; 22: 44).

Toutes les épîtres font mention de la prière (voir Ephésiens 6: 18; Colossiens 4: 2; 1 Thessaloniciens 5: 17; 1 Timothée 2: 1, 8; 1 Pierre 4: 7; Jacques 5: 16; Jude 20, 1 Jean 5: 14, 15). Elle y est généralement présentée sous la forme d'un commandement positif. Certaines choses sont plus ou moins laissées au discernement spirituel du croyant, par la raison qu'il n'y a pas à leur sujet de texte formel dans l'Écriture, mais il n'en est pas de même de celle qui nous occupe. Cela seul serait déjà suffisant pour nous en faire connaître l'importance.

Que dirons-nous maintenant? «Oh! Seigneur, produis en nous tous, produis dans les jeunes croyants en particulier, un esprit de prière à la gloire de ton saint Nom, pour la bénédiction des tiens et d'un grand nombre d'âmes, dans ces mauvais jours de la fin».

—

Avant de terminer, quelques mots encore au sujet des réunions de prières généralement si délaissées. Nous vous engageons à ne les négliger sous aucun prétexte.

Méditez sérieusement Matthieu 18: 19, 20. Il y a deux précieux enseignements à recueillir dans ce passage.

1° Le Seigneur savait combien limité serait le nombre de ceux qui comprendraient ce privilège; il descend au chiffre le plus réduit pour exprimer la pluralité. Quelle condescendance et quel encouragement de sa part! Il nous dit: «Je vous dis encore que si deux d'entre vous sont d'accord sur la terre pour une chose quelconque, quelle que soit la chose qu'ils demanderont, elle sera faite pour eux par mon Père qui est dans les cieux».

Les sujets de prière ne font pas défaut; ils abondent autour de nous; c'est plutôt le besoin de prier qui manque. Si chacun de nous l'éprouve, cela se manifestera inévitablement dans la réunion pour la prière. Alors seulement, on comprendra l'importance d'un tel rassemblement. Nous le répétons: «Pourquoi sommes-nous si faibles dans notre témoignage? «Le besoin de prier ensemble n'est-il pas faible aussi en chacun de nous? Il est temps de secouer notre sommeil, de veiller pour prier.

2° Il y a un second motif, au verset 20, qui doit nous engager à ne pas négliger la réunion de prières, même si le nombre de ceux qui y prennent part est malheureusement restreint; le Seigneur dit: «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux».

Remarquons cette admirable promesse. Il ne dit pas: «Je vous bénirai en répondant à vos demandes et à vos besoins. «Non. Il va beaucoup plus loin dans la bénédiction qu'il accorde. Le donateur lui-même devient notre part actuelle; et qu'y a-t-il de plus précieux?

Allons à la réunion de prières; nous y trouverons le Seigneur et notre coeur sera réconforté. Ce sera la bénédiction immédiate dont nous jouirons; combien elle est précieuse! Nous pourrions dire, en reprenant le chemin de notre demeure, comme les disciples autrefois: «Nous avons vu le Seigneur! » (Jean 20: 20, 25). Nous aurons aussi, de la part de Celui que l'on n'invoque jamais en vain, la douce certitude d'être exaucés.

N'oublions pas ce qu'expriment ces trois mots «*Priez sans cesse!*» (1 Thessaloniens 5: 17).

«Je voudrais seulement être près de toi»

ME 1910 page 198

Dans la vie journalière, il se passe souvent de petites choses, peu importantes en elles-mêmes, mais dont nous pouvons tirer de riches et précieux enseignements.

Je connaissais un petit garçon qui, s'il lui manquait quelque chose, avait l'habitude de courir à la chambre de travail de son père, pour y chercher secours et conseil. Que son jouet fût détraqué, son crayon émoussé, qu'il lui fallût un cahier de papier, ou qu'il désirât un livre d'images, l'enfant venait heurter à la porte de son père.

Celui-ci était toujours disposé à s'entretenir avec son petit garçon. Il pouvait venir quand il voulait, présenter un désir quelconque, il trouvait toujours une oreille disposée à l'écouter, et une main prête à le secourir. Ce n'était pas seulement par amour pour son enfant, mais par obéissance à un principe arrêté que le père agissait ainsi. Il était persuadé qu'un enfant devait toujours trouver chez son père et sa mère ce qu'il ne pouvait trouver nulle part ailleurs. Il tenait pour injuste de repousser le petit enfant, et de l'obliger à s'adresser à des domestiques ou à des étrangers. Il considérait comme un précieux et saint devoir de venir en aide à son enfant, quand son temps le lui permettait.

Il avait raison. Nous pensons peu aux tristes conséquences qui peuvent résulter de l'habitude d'abandonner nos enfants à des domestiques inconvertis ou inexpérimentés, qui souvent agissent sans réflexion, et parfois même trouvent leur plaisir à corrompre ces jeunes coeurs. Combien de personnes ont dû porter, leur vie durant, les suites d'impressions et d'influences auxquelles elles avaient été exposées dans leur enfance, par la coupable indifférence ou l'insouciance de leurs parents! Au lieu de garder leurs enfants avec eux pour les préserver, ils les abandonnaient à des étrangers qui les négligeaient et leur enseignaient des choses mauvaises.

Malheureusement, bien des pères croyants ont manqué et manquent encore en cela. On peut avoir pour excuse l'obligation d'aller à la réunion ou de s'occuper de l'oeuvre du Seigneur; mais, dans ce cas, il faudrait faire une chose et ne pas négliger l'autre. L'ennemi profitera sûrement de l'occasion qui lui est offerte d'exercer une influence nuisible sur les coeurs si influençables des enfants.

Ce fait sérieux devrait être pris en considération par tous les parents chrétiens. Celui à qui le Seigneur a donné des enfants, devrait assurément penser qu'il a envers eux un devoir, dont la négligence ne peut rester impunie. J'ai à peine besoin de dire que je ne parle pas des besoins corporels des enfants, car l'éducation du coeur et de l'esprit, le soin de leurs âmes, sont des choses bien plus importantes que celles-là. Puissent tous les parents chercher à satisfaire les besoins de leurs enfants, afin que ceux-ci n'aient aucun motif de se tourner autre part.

Notre petit ami avait donc l'habitude d'aller à son père avec tous ses besoins, et celui-ci avait à coeur de ne jamais le repousser. Un jour qu'il était fort occupé, il entendit heurter à sa porte. «Entrez», cria-t-il, et le petit entra dans la chambre.

- Eh bien! petit homme, que désires-tu?
- Rien, papa, je voudrais seulement être près de toi.

Ayant dit ces mots, il s'assit tranquillement dans un coin de la chambre, tout content d'être auprès de son père. Cette circonstance est si simple qu'elle paraît à peine digne d'être racontée; cependant, elle fut pour le père une leçon qu'il n'oublia jamais. Peut-être les paroles de l'enfant renferment-elles aussi un avertissement pour nous?

Lecteur, permets-moi cette question: Vas-tu parfois vers ton Père sans avoir quelque chose à lui demander, mais simplement pour jouir d'être seul avec lui? Tu t'adresses à lui pour tes besoins, et tu fais bien. Il veut que nous allions à lui avec tous nos désirs, nos soucis et nos chagrins, et jamais il ne nous repousse, ni ne nous blâme de ce que nous venons trop souvent l'importuner. Il ne nous dit jamais: Je n'ai pas le temps de m'occuper de toi. Il peut bien, parfois, nous faire attendre ou même nous refuser les choses que nous demandons, mais jamais il ne nous chasse de sa présence bénie. Sa joie est de nous avoir près de lui, son désir, que nous lui fassions connaître tout ce qui remplit nos coeurs.

Mais je demande de nouveau: Allons-nous parfois à lui, pour lui dire que nous n'avons rien à désirer que de demeurer près de lui? Nous asseyons-nous à ses pieds avec la pleine satisfaction d'un coeur qui savoure sa proximité?

Que le Seigneur nous l'accorde. Rien ne nous rend plus heureux, plus indépendants de tout ce que la créature peut nous offrir, que cette paisible et secrète communion avec le Père. Assis près de la source toujours jaillissante, nous sommes rafraîchis nous-mêmes, mais aussi rendus capables d'être des canaux de bénédictions pour d'autres.

Le silence des femmes dans les assemblées

Ladrière A.

ME 1910 page 204

Cher frère,

J'ai lu le traité sur «Le silence des femmes dans les assemblées», et voici quelques pensées que cette lecture m'a suggérées.

D'abord, le passage de 2 Corinthiens 3: 17, que l'auteur prend pour épigraphe, et qu'il répète page 3, est détourné de son véritable sens, si l'on veut prouver par là que les femmes, ayant, comme tout chrétien, l'Esprit de Dieu, ont la liberté de parler dans les assemblées. L'apôtre a mis en contraste la loi et l'Évangile, le ministère de mort et de condamnation et le ministère de l'Esprit et de la justice. Le premier excluait de la présence de Dieu, le second introduit sans voile en présence de la gloire, en affranchissant de la mort et de la condamnation, car «là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté «de contempler», à face découverte, la gloire du Seigneur». Il ne s'agit donc nullement de la liberté de parler.

Le passage cité de Galates 3: 28, ne s'applique pas davantage à ce que l'auteur veut établir. Le contexte montre avec évidence qu'il s'agit des privilèges qui sont en Christ et qui appartiennent sans distinction à tous ceux qui ont revêtu Christ. Or ces privilèges sont d'être affranchis de la loi, d'être justifiés par la foi et d'être fils de Dieu. Il n'y a pas un mot qui se rapporte au droit qu'auraient les femmes de parler dans les assemblées.

Je relèverai encore deux exemples de la manière arbitraire dont l'auteur cite l'Écriture pour les besoins de sa cause, en ajoutant même ce qu'elle ne dit pas.

Où trouve-t-il le moindre fondement pour affirmer (page 5) que «c'est certainement le fait absolument nouveau de voir des femmes parler en public, qui fut principalement la cause de cette exclamation: «Ils sont pleins de vin doux»? La Parole ne dit-elle pas positivement que c'est le fait d'entendre des *Galiléens* parler des langues étrangères qui frappe les auditeurs? (Actes des Apôtres 2). Et n'est-ce pas aller au-delà de la portée des Écritures de dire: «C'est aussi ce fait surprenant que Pierre semble *avant tout* vouloir justifier, en disant: «C'est ici ce qui a été dit par le prophète Joël, etc.»? L'auteur souligne «*c'est ici*», comme se rapportant au fait que les femmes parlaient, tandis que de la lecture du passage, il ressort que «c'est ici» veut dire le fait que vous entendez ces Galiléens parler en langues étrangères des choses magnifiques de Dieu, par la puissance de l'Esprit de Dieu, conformément à ce que Joël annonce pour les derniers jours. Remarquez encore le sens que l'auteur donne à l'expression «*toute chair*» qu'il souligne, en ajoutant «hommes et femmes», tandis que, dans l'Écriture, ces mots signifient tous les hommes, et non pas les Juifs exclusivement (voyez Esaïe 40: 5-8; Romains 3: 20). L'Esprit Saint ne sera pas l'apanage des Juifs exclusivement, mais aussi des nations. D'après la prophétie de Joël, à la fin de ce siècle, Dieu sortira du cercle étroit des ordonnances

juives, pour agir (en bénédiction) à l'égard de tout homme sur la terre. En vue des conseils de grâce envers les gentils, l'Esprit de Dieu (dans Joël) se sert de termes qui leur laissent la porte ouverte: «L'Esprit est répandu sur toute chair, et quiconque invoquera le nom de l'Eternel sera sauvé». Et cela était vrai moralement lors de la prédication de l'Évangile par Pierre: l'Esprit Saint était répandu sur le résidu juif croyant et allait l'être sur les gentils (voir Actes des Apôtres 10); et ce sera vrai à la fin du siècle quant au gouvernement de Dieu, alors que la prophétie de Joël aura son plein accomplissement.

Le second exemple de la manière dont l'auteur ajoute à la Parole, se trouve page 7: «Au chapitre 11 de 1 Corinthiens, il (Paul) règle la manière dont la femme (mariée) doit prier et prophétiser dans les assemblées». Le passage auquel il fait allusion est aux versets 3 et suivants. Or une simple lecture fait voir qu'il s'agit ici de la femme en contraste avec l'homme en général, et non de la femme mariée seulement. Ce qui y est établi est la position de subordination de la femme à l'égard de l'homme, ainsi que celle de l'homme à l'égard de Christ, et de Christ (homme) à l'égard de Dieu. De cette position de la femme (mariée ou non), l'apôtre tire la raison pour laquelle elle doit avoir la tête couverte si elle prie ou prophétise. L'auteur ajoute «dans les assemblées». Où voit-il cela dans le passage? Le contraire ressort plutôt du fait que, depuis le verset 17, l'apôtre règle évidemment l'ordre à garder dans l'assemblée — «quand vous vous réunissez en assemblée» (verset 18) tandis que ce qui précède est général.

N'est-il pas étrange de voir l'auteur de la brochure débiter ainsi: «Le diable ne demande pas mieux que de perpétuer ce silence» (celui des femmes dans les assemblées), alors que l'apôtre dit positivement de la femme: «Elle doit demeurer dans le silence»? (1 Timothée 2: 11, 12). Il est vrai que l'auteur cherche à détruire la portée de ce passage, mais c'est en y introduisant ce qui ne s'y trouve pas.

Il veut qu'il s'agisse ici de femmes mariées et que les exhortations s'appliquent à la soumission de la femme vis-à-vis de son mari. Il va même jusqu'à traduire, au verset 12: «Je ne permets pas à la femme *d'enseigner, ni de prendre aucune autorité* sur son mari», tandis que le texte porte: «ni d'user d'autorité sur *l'homme*». Dans tout le passage, du verset 8 au 15, il s'agit de l'homme en contraste avec la femme. «Je veux donc», dit l'apôtre, «que les hommes prient en tout lieu»; les *hommes* — non les maris seulement, je pense. Puis «de même aussi, que les *femmes* se parent d'un costume décent»; les femmes, en général, et non pas uniquement celles qui sont mariées, ce qui serait absurde, et laisserait aux autres — vierges ou veuves — la liberté de satisfaire leur vanité.

C'est donc bien à la femme, d'une manière générale, que l'apôtre s'adresse quand il veut qu'elle «apprenne dans le silence»; c'est à elle, d'une manière générale, qu'il dit: «Je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni d'user d'autorité sur l'homme», ce qui arriverait si elle se levait dans l'assemblée pour parler. «Elle *doit* demeurer dans le silence», tandis qu'il appartient aux hommes «de prier en tout lieu», dans l'assemblée aussi bien que dans la famille. L'auteur, en insistant sur ce qu'il est question de la femme mariée, voudrait-il insinuer

que celle-ci seule doit se taire, et que ce sont les femmes non mariées qui peuvent parler? Mais ce que j'ai dit fait voir que Paul parle de la *femme*, en contraste avec l'homme.

Que reste-t-il donc à la femme? «Les bonnes oeuvres» qui siéent aux femmes qui font profession de «servir Dieu». Qu'est-ce que l'apôtre réclame des veuves, vraiment veuves? Qu'elles aient prêché, édifié l'assemblée par leurs discours, ou évangélisé en public? Non; mais qu'elles aient marché dans les bonnes oeuvres, élevé des enfants, exercé l'hospitalité, secouru les affligés (1 Timothée 5: 9, 10). Partout la Parole nous présente ce rôle des femmes si grand, si beau, humble et effacé en apparence, mais réel, effectif et précieux aux yeux de Dieu, et n'empiétant jamais sur celui que Dieu a assigné à l'homme.

L'auteur de la brochure s'efforce aussi de prouver que le passage de 1 Corinthiens 14: 34, 35, laisse aux femmes la latitude de parler dans les assemblées. Que dit cependant l'apôtre? «Qu'elles se taisent, car il ne leur *est pas permis* de parler». Cela est positif. Pourquoi notre auteur ajoute-t-il entre parenthèses: «non de prophétiser ou prier»? Pourraient-elles prophétiser ou prier *sans parler*? Elles n'ont pas même la permission de parler dans l'assemblée pour s'instruire; c'est à la maison qu'elles doivent le faire; auraient-elles donc la permission de parler pour enseigner, prier ou prophétiser?

Remarquons aussi ce qui précède ce passage. L'apôtre règle l'ordre à suivre dans l'assemblée, relativement à l'action de celui ou ceux qui parlent des langues étrangères ou qui prophétisent. Il ajoute: «Dieu n'est pas un Dieu de désordre», et aussitôt après, il dit: «Que vos femmes se taisent dans les assemblées». Cela n'est-il pas significatif? Les dons de langues et de prophétie doivent s'exercer avec ordre dans l'assemblée, mais les femmes doivent se taire. Dans ce passage de 1 Corinthiens 14, l'apôtre s'adresse aux femmes mariées, c'est vrai, mais j'ai montré que, dans 1 Timothée 2, il parle des femmes en général. D'ailleurs remarquons la fin du verset 35: «Car il est *honteux* pour *une femme* de parler dans l'assemblée». L'apôtre invoque une raison de convenance, comme il l'a fait au chapitre 11: 13 et 14, et pose une affirmation dont la généralité ne peut échapper à personne: «il est honteux pour *une femme*», quelle qu'elle soit — mariée, veuve ou vierge. Le précepte concernant les femmes mariées découle du précepte général. Le sens du mot parler est aussi défini. Ce n'est pas honteux de parler de certaines choses ou d'une certaine manière; mais honteux de parler, pas permis de parler dans le sens absolu, de même que *se taire* est aussi absolu.

L'auteur dit (page 7): «Dieu aurait-il repris d'une main ce qu'il avait donné de l'autre? Après avoir dit: Vos fils et vos filles prophétiseront, aurait-il dit: Non, qu'elles se taisent?» C'est toujours une chose très fâcheuse de vouloir mettre la parole de Dieu en contradiction avec elle-même pour établir sa propre pensée. Certainement Dieu ne se contredit pas, et les paroles du prophète Joël ont eu un accomplissement en ce que l'Esprit Saint a été répandu, et l'auront pleinement, dans un jour encore à venir, quand viendra la pluie de la dernière saison (Joël 2: 23). Mais il ne suit pas de là que si une femme avait le don de prophétie, elle dût nécessairement l'exercer dans l'assemblée. Dieu, en disant par la plume de Paul: «*Que les femmes se taisent dans les assemblées*», n'a pas dit que les femmes qui ont le don de prophétie, ne prophétisent pas. Les quatre filles vierges de Philippe prophétisaient (Actes des

Apôtres 21: 9), mais rien ne nous est dit qui puisse nous faire penser que ce fût dans l'assemblée. Et même, lorsqu'il s'agit d'avertir Paul de ce qui l'attendait à Jérusalem, c'est un prophète qui vient de Judée pour le lui dire. Si les filles de Philippe avaient voulu prophétiser dans l'assemblée, elles auraient agi en contradiction au «commandement du Seigneur».

En nous appuyant sur les exhortations claires et positives de l'apôtre inspiré, nous pouvons conclure qu'il n'appartient pas à une femme, mariée ou non, eût-elle les dons les plus excellents, de les exercer en public. Aucun exemple du Nouveau Testament ne peut être cité à l'appui de la thèse contraire. Au contraire, nous avons plus d'un exemple du rôle qu'elle est appelée à jouer comme chrétienne, du service qu'elle est appelée à remplir. Dorcas, Lydie, Marie, mère de Jean, surnommé Marc, nous le montrent. Priscilla, femme d'Aquilas, n'enseigne pas dans l'assemblée, mais elle aide son mari, à la maison, à instruire plus exactement Apollos dans la voie de Dieu (Actes des Apôtres 18: 26). Ainsi faisaient sans doute les femmes dont Paul loue le travail dans le Seigneur, et celles qui aidaient plusieurs, comme Phœbé.

«Que les femmes âgées», dit encore l'apôtre, «instruisent les jeunes femmes à aimer leurs maris, à aimer leurs enfants, à être sages, pures, *occupées des soins de la maison*, bonnes, soumises à leurs propres maris» (Tite 2: 3-5). Voilà d'une part l'enseignement qu'une femme âgée peut donner, et la manière dont les jeunes ont à agir. Pas un mot de prêcher, d'évangéliser en public, de prendre part à aucune action publique.

Je pourrais encore faire remarquer — si l'on veut s'appuyer sur la prophétie de Joël, pour justifier l'action publique des femmes — que *prophétiser* n'est pas évangéliser, comme le font nos modernes prédicatrices, et que ce n'est pas davantage louer, comme le dit notre auteur (page 13). Prophétiser était un de ces dons départis dans la primitive Eglise, et qui faisait de celui ou de celle qui le possédait, la bouche de Dieu pour communiquer une révélation (1 Corinthiens 14: 29, 30). Quelqu'une de celles qui parlent en public de nos jours, aurait-elle la prétention de prophétiser ainsi? En tout cas, l'eût-elle, encore devrait-elle se taire en public. Je sais qu'on voudrait nous ramener à l'état de l'Eglise primitive — plutôt à Dieu que cela arrivât — mais la Parole ne nous montre pas qu'il en doive être ainsi; au contraire, elle nous annonce la ruine comme devant s'accroître et comme étant irrémédiable. Les signes qui seront manifestés à l'avenir sont ceux de l'Antichrist (2 Thessaloniens 2). Ce n'est qu'à la fin, aux derniers jours, que de nouveau se montrera la puissance de l'Esprit Saint. Mais à supposer que l'on puisse voir reflourir dans l'Eglise les jours d'autrefois, ce n'est certes pas en commençant par la désobéissance au commandement du Seigneur (1 Corinthiens 14: 37). L'auteur dit (page 3): «Le diable ne peut souffrir que Dieu soit loué, que le nom de Jésus soit glorifié». C'est vrai, mais surtout il ne peut souffrir que Dieu soit obéi purement, simplement, et par toutes sortes de subtilités, il cherche à entraîner le chrétien dans une voie de désobéissance, en la colorant de beaux prétextes. Or l'obéissance est ce qui glorifie Dieu et honore Jésus. «Obéir vaut mieux que sacrifice» (1 Samuel 15: 22).

Je ne puis m'empêcher, en terminant, de rappeler qu'une des fameuses prédicatrices du jour reconnaissait si bien la vérité des paroles de Paul défendant à la femme de parler, qu'elle

osa dire que, lorsqu'elle le rencontrerait dans le ciel, elle lui en ferait des reproches. C'est une boutade irrévérencieuse, sans doute, mais qui montre bien que la force de la Parole s'imposait à elle. Hélas! c'est trop souvent ainsi que l'on se débarrasse de son autorité.

Combien nous avons besoin de nous tenir simplement à cette Parole sans la torturer pour la forcer à entrer dans le cadre de nos pauvres pensées! Puissent nos soeurs être toujours plus pénétrées de ce que dit l'Ecriture au sujet de leur marche dans la pudeur et la modestie, et comprendre la place bénie que le Seigneur leur a assignée pour le servir «dans l'incorruptibilité d'un esprit doux et paisible qui est d'un grand prix devant Dieu».

Croyez-moi, cher frère, votre affectionné en Christ.

Les divers caractères du Seigneur Jésus Christ, tels qu'ils sont présentés dans les quatre Evangiles

Bellett J.G.

ME 1910 page 214

Quand on considère la tâche confiée à chaque évangéliste par le Saint Esprit, pour nous présenter le Seigneur Jésus Christ sous ses différents aspects, on est frappé de la simplicité avec laquelle cette tâche est remplie par chacun d'eux, et on ne peut qu'y voir l'empreinte de l'inspiration qui les conduit et le sentiment de la vérité de tout ce qu'ils rapportent. C'est d'ailleurs cette même simplicité qui avait brillé en Celui auquel ils rendent témoignage, lorsque les choses qu'il enseignait ou qu'il accomplissait, le manifestaient comme la lumière et le pouvoir divin au milieu des hommes. Mais soit que nous considérions le Fils qui fut l'acteur de toutes ces scènes bénies, ou que nous ayons affaire avec le Saint Esprit qui nous les rapporte, nous pouvons être certains que c'est Dieu qui amène tout près de nous cette personne glorieuse.

Dans les évangiles, les divers caractères du Seigneur Jésus sont mis en relief. Nous l'y voyons Dieu et homme dans une seule personne et, toutefois, sans confusion de nature. Un, dans la gloire éternelle, avec le Père et le Saint Esprit, et cependant véritablement, ici-bas, le fils de Marie, «né de femme», avec un corps formé dans le sein de la vierge. De sorte que nous pouvons le contempler successivement comme Fils dans le sein du Père; — Parole faite chair et manifestant Dieu; — Fils de Dieu, Christ, Fils de l'homme, Fils de David, Jésus de Nazareth, Serviteur, Envoyé, Sanctifié, Donné de Dieu, Scellé du Père, Agneau et, enfin, ressuscité, élevé au ciel et glorifié.

C'est avec de tels titres et sous de tels caractères que les évangiles nous le présentent.

Quant aux milieux dans lesquels il s'est trouvé, avec une vie aussi remplie que la sienne, ils sont des plus divers: il fut toujours étranger et solitaire ici-bas et pourtant nul ne fut plus accessible. Tandis que l'état d'esprit des conducteurs religieux des Juifs l'obligeait à être en lutte avec eux, il enseignait le peuple, il conseillait, avertissait et instruisait les disciples qui le suivaient, et plus particulièrement encore les douze; pour les âmes, individuellement, il manifestait un intérêt personnel, intime et vivifiant, connaissant tous les hommes et sachant ce qu'il y avait dans l'homme. Il connaissait les dispositions des pharisiens, des sadducéens, des hérوديens, et avait toujours des paroles appropriées à leur état d'âme. Il eut à répondre à toute espèce de personnes, à guérir toutes sortes de maladies, à faire face à tous les besoins, à toutes les infirmités, à toutes les situations les plus variées qui se présentaient à lui inopinément et sollicitaient son intervention. Sa vie tout entière se dépensait en faveur de tous ceux qui étaient fatigués et chargés autour de lui, dans ce monde.

C'est dans de tels milieux que nous le contemplons.

Parfois aussi nous le voyons méprisé, dédaigné, épié et haï, obligé de se cacher comme s'il avait à garantir des attaques de l'ennemi une vie que nul ne pouvait cependant lui ôter sans sa volonté.

Dans d'autres moments, il nous apparaît faible, suivi seulement par les pauvres du troupeau, fatigué, ayant faim, assisté par quelques saintes femmes qui savaient tout ce qu'elles lui devaient, ou bien il se présente à nous dans toute la tendresse de son coeur ému de compassion envers les foules et plein de sollicitude pour ses disciples.

Mais, en contraste avec ces caractères de douceur et de débonnairété, nous le voyons aussi exerçant une puissance divine, accomplissant des miracles, commandant à la création, dominant le royaume de la mort et les puissances du monde invisible.

C'est ainsi qu'il est placé devant nous par les quatre évangélistes, et nous pouvons bien dire: «Celui qui est descendu est le même que celui qui est aussi monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplît toutes choses» (Ephésiens 4: 10).

Lassé du chemin, au bord du puits de Sichar, il demande un verre d'eau de la main d'une étrangère, quoiqu'il puisse changer l'eau en vin pour l'usage des autres. Celui qui peut marcher sur la mer se rend débiteur d'un pêcheur pour utiliser son bateau quand la foule accourt et le presse. En chemin, avec deux de ses disciples, le Rédempteur, le Vainqueur de la mort, passe comme un pauvre voyageur disposé à aller plus loin tant qu'il n'est pas invité à entrer dans l'habitation des autres. Et pourtant, déjà, dans le cours de son ministère, il pouvait faire valoir son titre de «Seigneur» pour réclamer un ânon, et déclarer que la place de droit du Fils de l'homme était à la droite de la puissance, avec les nuées du ciel pour char (Matthieu 26: 64).

Le monde ne pourrait pas contenir les livres qui seraient écrits sur ce que Jésus a fait; mais ce qui nous en a été rapporté l'a été pour notre bénédiction, afin que nous puissions le connaître, l'aimer et nous confier en Lui.

Ses gloires sont de trois sortes: une gloire personnelle, une gloire officielle et une gloire morale.

Il voilait sa gloire personnelle, sauf là où la foi savait la découvrir, ou quand une occasion exceptionnelle la faisait ressortir.

Il voilait également sa gloire officielle, il n'allait pas de lieu en lieu comme le Fils de Dieu qui est dans le sein du Père, ni avec l'autorité du Fils de David. Ces gloires-là étaient habituellement cachées quand il traversait, jour après jour, les circonstances diverses de la vie.

Mais sa gloire morale ne pouvait être cachée. Il ne pouvait être autrement que parfait quand il agissait ou parlait. La gloire morale était liée à sa Personne; elle était lui-même. Son excellence même la rendait trop éclatante pour le regard de l'homme; l'homme se trouvait continuellement repris par elle; mais que l'homme pût ou non la supporter, elle était là, et

maintenant elle illumine chaque page des quatre évangiles, comme elle illumina jadis chacun des sentiers dans lesquels le Seigneur a marché ici-bas.

Mais outre cette gloire morale qui a toujours brillé en Lui, nous le voyons allant de gloire en gloire tout le long de son chemin, depuis la crèche jusqu'au ciel, et les évangélistes nous rendent capables de suivre la trace lumineuse qu'il y a laissée.

A sa naissance, il vient dans la gloire d'une humanité sans tache. Il était «né de femme», né dans le monde, mais il était «la sainte chose», semblable à nous en toutes choses, sauf le péché. Et ainsi, nous voyons dans sa personne la pleine gloire d'une nature humaine parfaite.

Pendant son enfance et sa jeunesse, pendant tout le temps où il était soumis à ses parents, à Nazareth, ce fut la gloire de la loi qu'il refléta. Parfait sous la loi de Moïse, il croissait en faveur auprès de Dieu et des hommes. Moïse, en son temps, porta la gloire de la loi sur son visage; mais il la porta seulement d'une manière officielle et représentative. Il ne pouvait la refléter d'une manière essentielle et personnelle, car lui-même ne gardait pas la loi. Il ne le pouvait pas. Aussi bien que le plus faible Israélite dans le camp, il trembla quand il l'entendit. Mais Jésus la gardait et ainsi, essentiellement et personnellement, il en était, en esprit, le reflet. Il était le type vivant de la perfection que la loi demande.

Au temps convenable, cependant, il dut laisser les solitudes de Nazareth. Il fut baptisé, prenant la nouvelle place à laquelle la voix de Dieu appelait Israël. En cela, il accomplit «*toute justice*», cette justice que Dieu demandait de tous.

Ici, nous devons nous arrêter un instant. Quoique associé, en grâce, aux disciples de Jean, il ne reste pas dans cette position. Il en sort aussitôt. Son baptême fut, en effet, plutôt accompagné que suivi par son onction, ou ce que nous pourrions appeler son ordination, c'est-à-dire son service de la part du Père, sous la direction du Saint Esprit; car nous lisons: «Et Jésus, ayant été baptisé, monta *aussitôt*, s'éloignant de l'eau; et voici, les cieux lui furent ouverts, et il vit l'Esprit de Dieu descendant comme une colombe, et venant sur lui. Et voici une voix qui venait des cieux, disant: Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir» (Matthieu 3: 16, 17).

C'est là une chose importante. Jésus ne pouvait pas un seul instant être effacé devant Jean. Aucun fruit de repentance ne pouvait être exigé de Celui qui était déjà parfait selon la loi. Il vint au baptême, parce qu'il voulait accomplir toute justice; mais il ne pouvait être confondu avec les autres baptisés, parce qu'aucun «fruit de repentance» ne pouvait être demandé de lui. Comme il montait de l'eau, les cieux s'ouvrirent sur lui, le Saint Esprit descendit, et une voix dit: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir». Ce fut, si j'ose le dire, sa gloire dans cette économie caractérisée par Jean, gloire remarquable en vérité chez celui qui, plus que Noé, était parfait parmi ceux de son temps.

Alors, comme oint et envoyé, il entra dans son service. Et ce n'est plus simplement à Nazareth, mais dans tout le pays. L'homme parfaitement obéissant, respectant la loi jusque dans un iota et un trait de lettre, va maintenant manifester le Père dans sa divine bonté au

milieu des misères d'un monde ruiné. La gloire de *l'image du Père* resplendira en Lui, dans le ministère qu'il va accomplir.

Et ce ne fut pas simplement comme parfait sous la loi qu'il se montra lui-même au monde. Il garda la loi pour lui-même, mais ne l'exigea pas des autres. S'il l'eût fait, il eut été un législateur comme Moïse, mais, tandis que la loi fut donnée par Moïse, «la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ». Dans son isolement à Nazareth, il porta sur lui la gloire de la loi; mais au dehors, au milieu des ruines accumulées par l'homme, il porta la gloire du Père, déployant le caractère divin là où il n'y avait que besoin et indignité, bien qu'étant toujours l'homme obéissant et aussi parfait que jamais, quant à la loi. Mais celui qui le voyait, voyait Celui qui l'avait envoyé.

Tel fut Jésus dans son ministère actif et vivant.

Nous le contemplons ensuite comme le Jésus mort, ressuscité et élevé dans la gloire. Par sa mort, tout ce qui pouvait établir la justice de Dieu en justifiant le pécheur fut maintenu. La croix reflète les gloires réunies de la miséricorde et de la vérité, de la justice et de la paix. Son langage est gloire à Dieu, paix au pécheur. La gloire morale y brille pleinement, lorsque Dieu pardonne et accepte le plus vil pécheur. Le voile du temple fut déchiré alors, et les sépulcres des saints furent ouverts. Désormais, c'est une question de justice pour Dieu de justifier le pécheur qui s'appuie sur l'oeuvre de la croix, quoique ce soit aussi le fruit des richesses éternelles et illimitées de sa grâce. Ainsi la gloire de Dieu brille maintenant dans la face de Celui qui a été mort et qui est ressuscité, dans la face du Crucifié, assis désormais à la droite de la majesté dans les cieux.

Je puis donc répéter que c'est de gloire en gloire que nous voyons le Seigneur parcourir tout le chemin merveilleux et varié qui le conduisait de la crèche au ciel. La gloire de la *nature humaine* brilla dans sa personne quand il naquit de la vierge; la gloire de *la loi* brilla dans sa conduite et dans toutes ses voies, alors que soumis à ses parents, il avançait en sagesse, en stature et en faveur pendant les trente années de sa solitude à Nazareth; la gloire de *l'accomplissement de toute justice* brilla dans son passage momentanément sous le baptême de Jean; la gloire *du Père* brilla dans son ministère au travers des villes et des villages d'Israël et, enfin, la *gloire de Dieu* brille maintenant «dans la face de Jésus Christ» ressuscité, monté au ciel, et assis dans les lieux célestes après sa crucifixion et sa mort.

Et, à propos de son ascension, je puis rappeler ce qu'un autre a dit en la comparant avec l'enlèvement d'Elie, savoir que le Seigneur n'eut pas besoin d'un chariot de feu et de chevaux de feu, impliquant une sorte de purification par ce baptême de feu, mais dans le calme sublime de sa propre puissance personnelle, il fut élevé de la terre avec son corps humain et entra dans les lieux célestes.

Mais, en outre, les évangélistes nous donnent des exemples des gloires qui l'attendent au jour prochain de la manifestation de sa puissance. La transfiguration, l'entrée à Jérusalem, le désir des Grecs de voir Jésus, sont autant de scènes qui nous montrent divers aspects du royaume, et y font briller Ses gloires. Les cieux et la terre, depuis la gloire du trône, en haut,

jusqu'à Israël et Jérusalem, en bas, avec tous les gentils rassemblés des quatre vents des cieux, viennent ici lui rendre témoignage selon leurs caractères et leurs capacités.

A la transfiguration, nous voyons Jésus reconnu par les lieux célestes, recevant là ces honneurs que l'on sait lui être dus et que ce milieu seul pouvait lui conférer. Il est, ici, glorifié de la gloire qui appartient à l'Être céleste. Ses vêtements, aussi, sont imprégnés et inondés de la lumière céleste. Les personnages glorieux qui appartiennent à ce royaume apparaissent pour former son cortège. Moïse et Elie sont de chaque côté de Lui, mais Jésus, comme le soleil, est le centre ou la source de gloire qui les enveloppe tous.

C'est là sa perfection, et c'est sa gloire dans les cieux. Dans cette scène, il est glorifié et vu comme le Seigneur dont les pans de la robe remplissent le temple (Esaïe 6: 1).

A son entrée à Jérusalem, nous le voyons reçu par Israël et acceptant, en quelque sorte, les honneurs que la nation devait à son Roi. Le propriétaire de l'ânesse reconnaît son droit suprême de Seigneur. Et si les foules ne peuvent pas faire resplendir de gloire ses vêtements, comme les cieux l'avaient fait peu auparavant, elles peuvent au moins étendre les leurs sous ses pieds, l'entourer et l'acclamer avec les joies d'une fête des tabernacles.

Il n'y a pas ici de personnages glorieux pour l'attendre, pour sortir de leurs demeures célestes et venir l'accueillir et l'honorer, mais ses compatriotes le salueront comme leur Roi.

Et les Grecs, les représentants des nations, qui étaient montés pour adorer pendant la fête, sont prêts à le reconnaître comme le Seigneur de la fête, conformément à la prophétie de Zacharie (8: 20-23; 14: 17). Il est vrai que le Seigneur refuse ces hommages, parce que son heure n'était pas encore venue. Pour le moment, il devait être «le grain de froment tombant en terre» (Jean 12), plutôt que la gerbe du jour de la moisson; néanmoins, cette scène nous montre les Grecs prêts, les nations à leur juste place, comme le ciel s'était montré prêt pour le jour du Fils de David.

Mais cette scène ne fut qu'une disposition d'un moment, une excitation passagère. Les foules et leurs conducteurs ne tardent pas à renier Jésus, et la croix nous montre l'inimitié des nations associée à l'incrédulité d'Israël. Et cependant les gloires du Seigneur ont ainsi brillé dans ces diverses circonstances, afin que nous puissions les recueillir comme les gages ou les prémices de ce qui lui est réservé au jour où les cieux et la terre, de même que toute la création de Dieu, chacune dans sa sphère, proclameront ce qu'il est, et acclameront sa présence *dans un monde digne de Lui*. N'est-ce pas là la bienheureuse espérance des coeurs qui lui sont attachés?

Nous ne savons pas envisager ces gloires comme nous le devrions en présence des pages inspirées où les évangélistes nous les présentent. Nous ne savons pas contempler cette «Image de Dieu» (2 Corinthiens 4: 4) avec la foi simple qu'elle demande. Nous avons nos propres pensées sur Dieu, et il ne peut en résulter qu'une perte pour nos âmes. L'apôtre Paul pouvait, lui, parler de la valeur de cette Personne. Il pouvait dire comment cette gloire de Dieu, dans la face de Christ, reluisait dans son coeur, comme Dieu avait fait resplendir autrefois la lumière au sein des ténèbres de la création. Nous ne devrions pas permettre plus

longtemps à nos coeurs de conserver leurs propres pensées ou leurs propres sentiments, alors que cette «Image de Dieu» doit être l'unique objet et le repos de nos âmes.

Or n'est-ce pas le but du Saint Esprit dans les apôtres, de former cette image dans les coeurs, soit qu'ils s'adressent aux pécheurs par la prédication, soit qu'ils enseignent les saints dans leurs épîtres, présentant et développant ce qu'est ce Jésus que les évangiles mettent devant nous. Sûrement, Jésus est tout, et tout l'enseignement de la Parole a pour but de nous amener pratiquement à ce qu'il soit tout *pour nous*. Rien n'est laissé à nos *propres* spéculations, absolument rien.

Nous avons en lui, Dieu lui-même révélé dans notre propre nature, dans notre propre monde, dans nos propres circonstances. Les rois et les prophètes pouvaient bien envier un tel privilège, mais il ne leur fut pas accordé. Il nous appartient, à nous, et il est d'un prix inestimable. Nous ne sommes pas appelés à déduire la connaissance de Dieu d'une sorte de description qui pourrait nous en être faite indirectement, non, nous avons une manifestation personnelle pour que nous voyions, que nous écoutions et que nous apprenions ce qu'il est et qui il est. Nous nous arrêtons devant son image, son empreinte, dans le Seigneur Jésus. L'Évangile est l'Évangile de la gloire du Christ qui est l'image de Dieu. L'Écriture, si je puis parler ainsi, nous montre Dieu lui-même par ses actes, et n'emploie aucune autre méthode de description. Il n'a pas même confié la révélation de lui-même à une description inspirée. Il a voulu, par grâce, être lui-même son propre Révélateur dans une action personnelle et vivante, par ses propres paroles et ses propres actes, ce qui est le moyen le plus sûr et le plus simple de se faire connaître, le vrai chemin dans lequel le voyageur et même l'insensé ne s'égarent pas (Esaïe 35: 8), et la vraie leçon qu'un enfant peut retenir sans se tromper.

En rapport avec cette manifestation directe de Dieu, nous voyons le Seigneur, durant sa vie ici-bas, dans une activité continue. Il y a une signification profonde dans cette activité. Par son moyen, il plaçait constamment Dieu ou le Père devant les pécheurs, et la diligence qu'il y apportait, en paroles ou en oeuvres, nous montre que son désir était que nous apprissions *beaucoup* de Dieu, que nous fissions une ample connaissance avec Lui, au moins dans tout ce que cette connaissance a de bon, de doux, de profitable pour nous, en tant que s'adaptant à nos besoins et tendant à notre bénédiction.

Dieu ne s'apprend pas par des traités ou des discours, mais bien par des exercices personnels dans nos propres circonstances de chaque jour; aussi, plus nous sommes simples, plus nous ressemblons à l'enfant qui apprend sa leçon et ne la discute pas; plus nous pouvons être sûrs de le trouver, de le connaître et de le comprendre.

Je vous demande, bien-aimés, est-ce que cette image, cette gloire, telle qu'elle brille dans la face de Jésus, peut vous alarmer? Est-ce que les pécheurs devraient la traiter, comme Israël traita la gloire qui brillait dans la face de Moïse? Est-ce que les pauvres coupables, convaincus de péché, avaient besoin que Jésus mit un voile sur sa face, comme Aaron et les enfants d'Israël le demandaient à Moïse? La Samaritaine fut convaincue de péché comme jamais le Sinaï n'eût pu le faire. Jésus avait dévoilé tous les secrets de sa conscience; mais cherchait-elle

à se cacher? La femme adultère, dans le temple, est devant Jésus comme une femme qui doit être lapidée selon la loi, se cache-t-elle? Trouve-t-elle insupportable ou intolérable cette lumière qui a rempli le temple et l'a, en même temps, vidé de tous ses accusateurs?

Et je demande encore, est-ce que les disciples qui marchaient avec lui chaque jour, tremblaient devant lui? Désiraient-ils qu'il s'éloignât, comme si sa présence eût été trop pour eux? Rien de pareil. Ils étaient affligés quand il parlait de son départ, et quand ils crurent l'avoir perdu, les anges les trouvèrent en pleurs. Jamais ils ne marchèrent avec lui comme s'ils eussent désiré qu'il mît un voile sur son visage, pas même lorsqu'ils devaient recevoir ses remontrances. Celles-ci, quelque sévères qu'elles fussent parfois, n'avaient jamais pour eux le caractère des tonnerres du Sinaï. Ils éprouaient la sainteté de sa présence et pouvaient être honteux de voir les secrets de leurs coeurs manifestés, mais ils ne désirèrent jamais son absence.

Quel privilège! Quelle consolation!

Nous pouvons très bien nous rendre compte qu'il est plus facile de recevoir chez soi un personnage de distinction que d'aller le voir chez lui, et aussi qu'une visite préalable de sa part est certainement le meilleur moyen de nous préparer nous-mêmes à le voir dans son propre milieu et dans ses propres circonstances, tellement différentes des nôtres. Il en est ainsi entre le Seigneur et nous. Qui peut dire le prix d'un tel privilège? Il a été avec nous, dans nos circonstances, comme le Fils de l'homme «mangeant et buvant», s'abaissant à notre niveau en grâce, comme quelqu'un qui veut gagner notre confiance. Il marchait et parlait avec nous, comme un homme le ferait avec son ami. Il nous a connus face à face. Il a été dans notre maison. Et, après sa résurrection, bien qu'il n'ait pas repris sa place dans notre maison ou dans notre monde, cependant il est revenu vers nous. Il était en chemin pour se rendre dans sa demeure glorieuse et il s'est, en quelque sorte, attardé dans la nôtre pour fortifier les liens qui devaient nous unir à Lui là-haut. Ainsi, après comme avant sa résurrection, il est le même pour nous. Un changement de condition n'a aucun effet sur son coeur, grâce lui en soient rendues. Cela nous est montré surabondamment par ce qui nous est dit de Lui avant ses souffrances ou après sa résurrection. Les derniers événements avaient mis le Seigneur et ses disciples dans une condition extérieure de séparation sans égale. Les disciples avaient montré vis-à-vis de leur Maître la plus complète infidélité; ils l'avaient abandonné et s'étaient enfuis à l'heure de sa faiblesse et du danger, alors que Lui, par amour pour eux, allait traverser la mort et goûter le jugement de Dieu contre le péché. Maintenant la résurrection les trouve simplement comme de pauvres Galiléens, tandis que leur Maître est glorifié et revêtu de toute autorité dans les cieux et sur la terre. Et pourtant rien n'est changé dans le coeur du Seigneur. «Ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature», ne pouvait le faire. Il revient à eux, le même Jésus qu'il avait été auparavant. Il leur montre ses mains et son côté pour les convaincre que c'est bien lui-même. Oui, nous pouvons dire qu'il leur montre son coeur, ses pensées, ses voies, ses sympathies, son intérêt et toutes ses affections, afin qu'ils puissent bien reconnaître que c'est lui-même qui est devant eux.

Je n'ai pas besoin de citer, à l'appui de cette affirmation, ce que nous rapportent les évangélistes, cela ressort notamment des derniers chapitres de Luc et de Jean, si nous les considérons attentivement. Mais si je puis, pour un moment, franchir la limite des récits évangéliques, et considérer le Seigneur glorifié dont nous parle le livre des Actes, nous y trouvons identiquement la même chose. Le Jésus au cours de son ministère terrestre, le Jésus ressuscité et le Jésus glorifié, sont un seul et même Jésus. Du haut des cieux, ne prend-il pas plaisir à se nommer lui-même de ce nom qu'il a acquis parmi nous et pour nous, nom qui le fait nôtre par les liens de la nature humaine qu'il a revêtue et par les liens d'une grâce et d'un salut pleinement accomplis? «Je suis Jésus», telle fut sa réponse, du lieu le plus élevé dans les cieux, à la question que Saul lui posait sur le chemin de Damas: «Qui es-tu, Seigneur?»

Que dirons-nous, bien-aimés, de la condescendance, de la fidélité, de la grandeur, de la simplicité, de la gloire et de la grâce tout ensemble qui ont caractérisé sa marche au milieu de nous? Nous savons ce qu'il est en ce moment et ce qu'il sera toujours, en considérant ce qu'il a déjà été, tel qu'il nous apparaît dans les quatre évangiles. Et ainsi, nous sommes rendus capables de le contempler librement aujourd'hui, dans son milieu actuel, au sein de la gloire. Nous ne sommes plus des étrangers dans ce milieu, alors que Lui a été étranger dans le nôtre.

Il est «le même, hier, aujourd'hui et éternellement» dans sa propre gloire personnelle. Pour lui aussi, il n'y a «pas de variation ou d'ombre de changement», selon sa nature divine essentielle. Il en est de même dans la connaissance qu'il a de nous, dans ses relations avec nous, ses affections pour nous, et ses voies envers nous.

Après qu'il fut ressuscité et qu'il fut revenu vers ses disciples, il ne leur rappela jamais leur abandon. Ceci nous dit ce qu'il est. «Je ne connais personne», a dit un autre, «d'aussi bon, d'aussi condescendant, qui soit venu comme lui vers de pauvres pécheurs. Je me confie en son amour plus que dans celui d'aucun saint, non pas seulement à cause de sa grandeur comme Dieu, mais à cause de la tendresse de son coeur comme homme. Personne n'a jamais possédé, montré ou prouvé un amour tel que le sien. Nul ne m'a inspiré une telle confiance. Que d'autres s'adressent aux saints ou aux anges, s'ils le veulent, moi, je me confie davantage en Jésus».

Ceci n'est qu'un rayon de la gloire morale qui brillait en Lui. Quelle scène à contempler si nous pouvions la voir dans toute son étendue! Qui aurait pu concevoir un tel objet? Il a fallu qu'il fût manifesté avant qu'il pût être décrit. Mais tel fut ce Jésus qui, pendant les jours de sa chair, marcha ici-bas dans la plénitude d'une gloire sans nuage, dont les rayons ont été gravés par le Saint Esprit dans les pages sacrées des évangiles.

Quelle attraction ne devait-il pas y avoir en Lui pour l'oeil et le coeur ouverts par le Saint Esprit! Cela nous est montré chez les apôtres. Au point de vue de l'intelligence spirituelle, ils ne connaissaient que bien peu de chose de Lui, et dans leurs intérêts matériels, ils ne gagnaient rien à rester avec Lui; et cependant, ils s'attachaient à Lui. On ne peut pas dire que c'était pour ce qui leur revenait de sa puissance et de ses miracles. Ils en étaient plus étonnés qu'ils n'en profitaient. Et nous croyons pouvoir dire qu'ordinairement, il n'exerçait pas sa

puissance en leur faveur; cependant, ils étaient là avec lui et avaient, pour lui, abandonné leur parenté et leur position sur la terre. Quelle influence devait avoir sa personne sur des âmes que le Père attirait à lui!

Cette influence, cette attraction, étaient ressenties par des hommes ayant les caractères les plus opposés. Thomas, raisonneur et lent à croire, Pierre, ardent et spontané, pouvaient être également attirés et gardés auprès de lui.

Ne pouvons-nous pas nous arrêter avec profit sur de tels exemples qui nous parlent de sa proximité et de son attrait pour des cœurs tels que les nôtres, et qui sont en même temps pour nous un gage de ce qui va être notre portion à tous, lorsque, rassemblés de tous les climats, de tous les milieux et avec les caractères les plus divers qui puissent se trouver dans la famille humaine, nous serons avec Lui pour toujours?

Nous avons besoin de le connaître *personnellement* mieux que nous ne le faisons. C'est cette connaissance personnelle qui caractérisait les apôtres aux jours des évangiles, et qui faisait sentir sa force et son autorité sur leurs âmes. Et c'est ce qu'il nous faut rechercher. Nous pouvons déployer une certaine activité en vue de nous familiariser avec les vérités qui le concernent, et même y parvenir en quelque mesure, mais avec toute notre connaissance, mise en parallèle avec l'ignorance des disciples, ceux-ci peuvent nous laisser bien loin derrière eux quant à la puissance d'une affection dominante pour sa personne. Et je ne craindrai pas de dire que ce qui importe le plus, c'est que le cœur soit engagé avec Lui et non pas l'étendue de la connaissance doctrinale que nous pouvons acquérir de Lui. Nous trouvons cela dans quelques âmes simples, mais il n'en est pas toujours ainsi.

«La prérogative de notre foi chrétienne», a dit quelqu'un, et ces paroles sont tout à fait de saison aujourd'hui, «le secret de sa force réside en ceci, que tout ce qu'elle possède, aussi bien que tout ce qu'elle présente, repose sur une *personne*. C'est ce qui l'a rendue forte, alors que tant d'autres choses se sont montrées faibles. La foi chrétienne ne parle pas seulement de délivrance, mais d'un Libérateur, pas seulement de rédemption, mais aussi et surtout d'un Rédempteur. C'est la lumière du soleil comparée à celle de la lune; celle-ci peut être douce, mais elle est froide et sans effet, tandis que celle du soleil est brillante et pleine de chaleur et de vie. Combien il est différent de se soumettre à un code de règles plus ou moins complexes, ou de se réfugier sur un cœur dont on sent les battements, d'accepter un système ou de s'attacher à une personne! Notre bénédiction, souvenons-nous-en, réside en ceci, que nos trésors sont concentrés dans une personne qui n'est pas un maître présent et un Seigneur vivant pour une génération seulement, alors qu'il serait absent et mort pour les générations suivantes, mais qui est véritablement présent et vivant pour tous les temps.

Combien cela est vrai! Celui que nous trouvons toujours présent et vivant, dans les évangiles, y est ainsi toujours vu et entendu. En toute occasion, il est le Maître et l'Acteur; et il n'est laissé aux évangélistes que bien peu ou même rien à expliquer ou commenter. C'est ce qui donne à leurs récits toute leur simplicité et leur véracité, une véracité qui s'impose à la conscience.

Il y a encore plus. Dans sa relation avec le monde qui l'entourait, nous voyons le Seigneur comme vainqueur, affligé ou bienfaiteur. Que de gloires morales brillent dans un tel ensemble! Il vainquit le monde, repoussant toutes ses tentations. Il souffrit de sa part en témoignant contre toutes ses tendances et, néanmoins, il y apporta la bénédiction, dispensant continuellement les effets de sa grâce et de sa puissance. Les tentations du monde ne purent en faire qu'un vainqueur, ses souillures et son inimitié qu'un être souffrant, et ses misères en firent un bienfaiteur. Quelles conséquences!

C'est ainsi que nous voyons notre Seigneur Jésus dans les évangiles. Nous y trouvons sa personne, ses vertus et son ministère en paroles et en actes; mais sans sa mort, il n'y aurait rien eu pour nous.

Dans le lieu appelé Golgotha, ou sur le chemin qui de Gethsémané y conduisait, nous voyons «la grande crise», comme nous pouvons bien la nommer, où tous les acteurs sont manifestés avec leurs caractères divers, et où tout est divinement réglé, qu'il s'agisse de répondre et de donner satisfaction aux besoins du pécheur, de mettre à découvert l'action de Satan, ou de révéler et de glorifier Dieu. Quel lieu, quel moment, que celui qui nous est ainsi représenté et rappelé par les évangélistes, chacun dans la forme qui lui est propre.

L'homme y est vu, prenant sa place et jouant son rôle selon sa méchanceté et son indignité. On le trouve là dans les conditions sociales les plus variées, Juif ou gentil, barbare ou civilisé, occupant une position civile ou une position ecclésiastique, gens du dedans ou du dehors, privilégiés ou déshérités, et, dans toute cette variété, ne recueillant que la honte.

Pilate, le gentil, occupe le siège de l'autorité civile. Mais là où nous devrions trouver la justice, nous voyons l'oppression. Pilate ne portait pas l'épée en vain et, ici, il l'emploie pour la punition de celui qui faisait le bien. Il condamne Celui qu'il a reconnu «juste», et duquel il a dit: « Je ne trouve aucun crime en lui», et les soldats qui servent sous ses ordres partagent et même exagèrent cette iniquité.

Les scribes et les sacrificateurs du peuple juif, l'autorité ecclésiastique d'alors, cherchent de faux témoignages, et la foule qui les entoure est d'un même sentiment avec eux, élevant la voix contre Celui qui, pendant tous les jours de son ministère, avait répondu à leurs besoins et à leurs peines.

Ceux qui passaient par là, de simples passants sur la route, des hommes de rien peut-être, l'injurient, donnant cours à leur haine impuissante, comme autant de Shimhis aux jours de David. Et les disciples, qui avaient été si près de lui et si privilégiés, participent à la corruption générale et s'associent à cette scène de honte, abandonnant lâchement leur Seigneur à l'heure du danger, quand il avait demandé à quelques-uns de veiller avec lui.

Dans tout ceci, l'homme se montre indigne. Dans cette variété de conditions, tout aboutit à sa honte en face de la création, lorsque se produit cette crise, dans ce moment solennel où l'homme, pour la dernière fois, est mis à l'épreuve. La femme avec son vase de parfum ne fait pas exception, car sa foi était l'oeuvre de Dieu et, quelque merveilleux que soit le souvenir qui

en a été conservé dans le monde entier, cependant la gloire en revient à Dieu, et à Dieu seul par le Saint Esprit.

Satan, aussi bien que les hommes, se montre dans cette grande crise. Il trompe, puis il détruit. L'homme, son captif, devient sa victime, il le tue par le piège même qu'il lui avait tendu, l'hameçon est sous l'appât, comme cela a toujours lieu de sa part. Le péché que nous consommons perd son charme au moment où il est accompli et devient alors le ver qui ne meurt pas. L'or et l'argent sont rongés, et leur rouille les dévore comme si c'était du feu. C'est ainsi que furent les trente pièces d'argent, dans les mains de Judas, le captif et la victime de Satan.

Jésus est, lui, manifesté dans cette scène avec ses vertus et ses victoires. Ses vertus dans toutes ses relations, et ses victoires sur tout ce qui s'opposait à Lui dans son chemin. Quelle patience déployée dans le support de ses faibles et égoïstes disciples! Quelle dignité et quel calme en répondant à ses adversaires! Quel dévouement et quelle obéissance à la volonté du Père! Telles étaient ses vertus dans ce chemin parcouru depuis le moment où il était à table avec ses disciples, jusqu'au moment où il expirait sur la croix. Et que dire de ses victoires. Le captif devient le Conquérant comme l'arche dans le pays des Philistins. Il a ôté le péché et aboli la mort. Son nom est «le Victorieux» qui a été seul à la bataille.

Dieu est ici, Dieu lui-même, et de la manière la plus marquée. Il entre en scène lorsque les ténèbres couvrent la terre. Il accepte, là, le sacrifice de l'Agneau qui avait dit: «Voici, je viens». Ayant accepté cette victime, il ne pouvait pas être question de miséricorde envers elle. Si Jésus est fait péché pour nous, il doit subir un jugement complet, sans aucune atténuation. Les ténèbres en sont l'expression. C'est le moment où Dieu, ayant accepté la substitution, agit envers notre Substitut selon toute la rigueur de sa justice.

Alors, quand le sacrifice fut accompli, et que Jésus eut donné sa vie, que le sang de la Victime eut coulé et que tout fut consommé, Dieu, par une autre figure, reconnaît le parfait accomplissement de l'oeuvre, la plénitude de l'expiation et la perfection de la réconciliation: le voile du temple est déchiré depuis le haut jusqu'en bas. Celui qui est assis sur le trône, qui juge en justice, et qui connaît à fond ce qu'est le mal et ce qui peut y faire face, donne par ce moyen un témoignage éclatant à la satisfaction profonde et ineffable qu'il trouve dans la perfection de l'acte qui vient d'être consommé à Golgotha.

Quelle part que celle que Dieu prend ainsi lui-même dans cette grande crise, la plus solennelle de toutes, où tout est mis à sa place pour l'éternité.

Mais il y a plus encore. Nous trouvons à la croix les anges, le ciel, la terre, l'enfer, le péché, la mort, et aussi le monde.

Les anges sont ici les témoins de ces choses et contemplant de nouvelles merveilles.

Le ciel, la terre et l'enfer sont ici comme attendant l'issue de cette oeuvre qui est annoncée par les rochers fendus, les sépulcres ouverts, la terre ébranlée, et le ciel obscurci.

Le péché et la mort sont éloignés, mis de côté et vaincus, le voile déchiré et le sépulcre vide publient ce triomphe.

Le monde apprend son jugement en ce que la pierre scellée est roulée du sépulcre, et que les gardiens sont obligés de porter en eux-mêmes la sentence de mort.

Nous pouvons bien appeler une telle scène «la grande crise», le moment le plus solennel dans l'histoire des voies de Dieu envers ses créatures. Un ensemble étonnant d'acteurs et d'actes: Dieu et Jésus, l'homme et Satan, les anges et le ciel, la terre et l'enfer, le péché et la mort, de même que le monde, tous occupent leur place soit dans la honte, la défaite et le jugement, soit dans les vertus, les triomphes et les manifestations en gloire. C'est ce que chacun des évangélistes nous présente au point de vue qui lui est propre, conduit par le Saint Esprit. Il n'y a là aucune place pour nos propres spéculations. Nous n'avons qu'à recueillir les leçons qu'ils nous donnent en vue de résultats assurés et éternels.

Et de même que je me suis un peu étendu sur le caractère de la croix, je voudrais aussi dire un mot du sépulcre vide.

Une mort victorieuse, c'est-à-dire la résurrection d'entre les morts, est le grand secret de toutes les voies de Dieu. Il fut annoncé déjà dans la première promesse, car la parole adressée au serpent, en Genèse 3, portait sur la mort de Christ et sur la victoire qui devait en résulter. Celui qui devait être partiellement brisé devait détruire à jamais le serpent dans toute sa vitalité.

Le sacrifice d'Abel, ainsi que tous les sacrifices, aussi bien au temps des patriarches que sous la loi de Moïse, parlaient de la nécessité et de l'efficacité de la mort, d'une mort victorieuse, méritoire et expiatrice.

La foi d'Abraham avait saisi ce même mystère. C'était la foi en Celui qui ressuscite les morts, la foi-type, car il est appelé le père de tous les croyants.

Parmi les nombreuses voix des prophètes, le 53ème chapitre d'Esaië, si connu de tous, annonce le même mystère, car il nous parle des gloires de la sainte Victime qui ne peuvent découler que d'une mort victorieuse.

Dans son enseignement, le Seigneur lui-même anticipe sa mort en victoire, entretenant ses disciples de sa résurrection *d'entre les morts*, de ce troisième jour où il devait relever le temple de son corps (Jean 2).

La femme qui oignit son corps en vue de sa sépulture nous donne, de son côté, une expression de foi dans le même mystère. Elle croyait qu'il mourrait et serait enseveli, mais qu'il passerait au travers de la mort comme un vainqueur et que, par ce moyen même, il serait conduit à son onction en gloire. Elle comprit le mystère de la mort victorieuse ou de la résurrection d'entre les morts sur lequel repose tout l'Évangile. C'est pourquoi le Seigneur dit à son sujet que partout où *l'Évangile* serait prêché, son acte, sa foi, serait rappelé en mémoire d'elle. Il en fit une foi-type, comme avait été celle d'Abraham.

Plus tard, les épîtres développèrent ce même mystère, montrant la mort et la résurrection du Seigneur Jésus comme la base même de l'Évangile.

Ainsi, de tout temps, la mort victorieuse de Jésus a été envisagée. Sans ce grand fait, la rédemption était impossible, avec lui, elle ne pouvait pas ne pas être.

Le péché et Christ se rencontrent, puis-je dire, dans les plaines de la mort. Le péché est l'aiguillon ou l'exécuteur de la mort. Christ en est le vainqueur ou le destructeur. Ils se rencontrent, et le résultat certain est la disparition du péché et la libération de celui qui en était l'esclave.

La résurrection des morts, considérée dans son caractère général, comme s'appliquant à tous les corps qui sont dans les sépulcres, ne serait pas à proprement parler une victoire. Au dernier jour, les morts devront sortir de leur poussière pour le jugement, comme ceux qui ne sont pas écrits au livre de vie de l'Agneau, mais c'est la résurrection *d'entre les morts* qui est l'expression de la victoire. C'est ce qui caractérise la rédemption, et assure ce grand résultat que «quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé», car ce Seigneur, c'est Jésus en résurrection, celui qui a ôté le péché et a aboli la mort (voyez Romains 10: 13).

La résurrection du Seigneur Jésus est un *grand fait*. Que nous le retenions ou que nous le négligions, il existe et ne peut être mis de côté. Nous ne pouvons pas échapper aux conclusions qu'il comporte pour nous-mêmes. Il a une portée à laquelle aucun de nous ne peut se soustraire, qu'il le veuille ou non. Cette résurrection a différents effets et un double aspect quant à sa force et à sa signification, et chacun est intéressé à connaître ce qui en découle pour lui-même, mais dans tous les cas, le fait subsiste et nul ne peut l'éluder. Jésus ressuscité et glorifié est placé au-dessus de nous et devant nous, comme le soleil est placé dans les cieux, et la création de Dieu a affaire avec lui.

Et qui pourrait chasser le soleil du firmament?

La gloire était dans la nuée quand les Israélites traversaient le désert; le peuple ne pouvait l'ignorer et devait en subir l'influence, quelle que fut sa condition. Elle pouvait les conduire avec joie s'ils étaient obéissants ou bien, dans le cas contraire, les reprendre et les juger, mais la nuée était là au-dessus d'eux et devant eux; et je répète qu'ils ne pouvaient pas éluder son influence, quel que fut leur état.

Il en est de même quand nous envisageons les prophètes envoyés de Dieu au milieu du peuple. Ils sont là, et que le peuple écoute ou qu'il n'écoute pas, il doit savoir que les prophètes ont été envoyés. Nul ne peut nier le fait ou en éluder la conséquence.

Ainsi aussi quant à Christ dans le monde, aux jours de sa chair. C'était un fait. Satan devait le reconnaître comme tel et comme s'appliquant à lui-même. L'homme devait recevoir par lui la bénédiction, ou bien voir sa culpabilité et son jugement aggravés. Le royaume de Dieu s'était approché et l'homme, quelles que fussent ses dispositions, en était rendu responsable.

Le grand fait de la résurrection se présente aujourd'hui de la même manière. Jésus est ressuscité et exalté. Il est monté en haut et glorifié. Nous ne pouvons pas davantage échapper

à l'application de ce grand fait à notre condition, que nous ne pourrions arracher le soleil du firmament. Il parle de «grâce» ou de «jugement», selon que nous envisageons la croix de Christ avec des cœurs convaincus et intéressés, ou que nous la méprisons et la repoussons. Il a une voix pour chaque oreille. Il parle, qu'on veuille l'entendre ou non. Il y a une sérieuse distinction à faire: pour en jouir comme du salut de Dieu, nous devons, personnellement et d'une manière effective, être amenés, maintenant, par la foi, en contact avec ce grand fait. Si nous le négligeons dans notre vie, c'est ce fait qui, à la fin, viendra nous trouver et nous juger.

Assurément on peut dire que c'est là une chose sérieuse. Cela rappelle Marc 5. En dépit de Satan, que celui-ci le voulût ou non, le Seigneur Jésus le rencontre dans la personne de ce pauvre «Légion», afin de le juger et de détruire son oeuvre. Tandis que lorsqu'il s'agit, dans ce même chapitre, de la pauvre femme malade, au milieu de la foule, il ne met sa puissance à son service que lorsqu'elle a été amenée, par sa foi, à s'approcher de Lui et à le toucher.

Nous pouvons retirer de ce rapprochement, une vérité importante. Si nous ne rencontrons pas, dès maintenant, par la foi, un Jésus ressuscité et la puissance qui est en lui, Lui nous rencontrera en jugement, à bref délai. *Alors* aucune récrimination n'aura d'efficace, tandis qu'*aujourd'hui*, toute efficace est acquise au contact d'un Christ ressuscité.

Ce qui en résulte doit être bien pesé. Il est inutile et vain pour l'homme, pour le monde, pour son dieu et son prince, de résister à un Christ ressuscité; c'est vouloir regimber contre les aiguillons; c'est aller à sa propre destruction. Il est tout aussi inutile pour un pécheur qui se confie dans ce Christ ressuscité d'avoir la moindre crainte, car Dieu l'a justifié. C'est la justice de Dieu qui recouvre celui qui a affaire avec la rédemption par le sang de Christ. L'oeuvre expiatoire de Jésus a glorifié Dieu. Sa mort lui a donné satisfaction sur la base d'une parfaite et glorieuse justice. Aussi Dieu peut-il aujourd'hui, à cause de la croix, pardonner le plus coupable, tout en maintenant sa justice et sa gloire morale en toute perfection. Oui, c'est la justice de Dieu qui accepte un pécheur s'appuyant sur la croix, car de même que la croix *maintient* la justice de Dieu, elle permet à cette justice de se *manifeste*r en justifiant le pécheur.

Je puis encore ajouter que nous sommes dans l'ignorance de Dieu, comme dit l'apôtre en 1 Corinthiens 15: 34, c'est-à-dire que nous n'avons aucune connaissance de ce qu'il est, si nous ne recevons pas le fait ou la doctrine de la résurrection. C'est par ce moyen que Dieu, dans un monde tel que le nôtre, se manifeste dans la gloire qui lui est propre. L'Ennemi a introduit la mort par le péché, et le Seigneur a remporté sur lui une victoire complète; mais la manifestation n'en est vue que dans le grand acte de la résurrection qui a ôté le péché et aboli la mort.

Les disciples étaient entièrement incrédules quant à ce grand fait, même après son accomplissement. Ils pouvaient montrer, sans doute, à ce moment, quelques sentiments de tendre affection, mais tout, chez eux, trahissait leur incrédulité quant à la résurrection. Et ceci est naturel. Nous sommes beaucoup plus portés à vouloir faire quelque chose pour Lui, ne

serait-ce qu'embaumer son corps, qu'à croire que Lui a tout fait pour nous, combat et victoire, souffrance et triomphe.

On ne peut nier qu'il y eût une affection fervente chez ces femmes galiléennes qui se rendaient au sépulcre; qu'il y eût du courage chez Joseph et Nicodème pour réclamer le corps. Il y avait plus que des aromates et des parfums pour l'embaumer, car il y avait l'amour, le zèle, la ferveur et les larmes. Marie de Magdala gémit sur le tombeau; Pierre et Jean rivalisent de zèle pour y courir; les deux disciples, sur le chemin d'Emmaüs, s'entretenant ensemble de Jésus, sont tristes, et de pieuses ardeurs remplissent leurs coeurs pendant que leur compagnon de route leur parle de Lui. Tout cela est certainement une démonstration de tendre affection, mais néanmoins les disciples étaient *incrédules*. Bien que leur coeur fut ainsi occupé de Lui, il ne recevait pas le grand fait de sa victoire pour eux, en résurrection.

Le Seigneur n'est pas satisfait de cette disposition. Comment aurait-il pu l'être? Des pécheurs doivent le connaître dans toute l'étendue de la grâce et de la puissance qui répondent à leurs besoins. Les disciples viennent en hâte au sépulcre, mais encore, cela ne suffit pas. Par la foi, nous devons le voir, Lui, venant à nous dans notre état de mort, dans notre sépulcre, et non pas désirer aller à Lui dans son sépulcre. Nous sommes les morts et non pas Lui. Il est «le Vivant» et non pas nous. Le Fils de Dieu est entré dans cette scène de ruine, comme le Sauveur des êtres perdus et celui qui vivifie les morts. C'est là ce que nous devons savoir. Il était plein de tendresse, sachant apprécier l'affection, mais il reprochait à ses disciples leur incrédulité, et il ne les laissa pas jusqu'à ce qu'il eut fait briller dans leurs coeurs et dans leurs consciences la lumière de ce grand mystère de la résurrection. «Et eux, lui ayant rendu hommage, s'en retournèrent à Jérusalem *avec une grande joie*», c'est-à-dire rendus capables d'offrir, en esprit, leur offrande de gâteau et leur libation comme devait le faire l'Israélite en présentant les prémices de sa moisson (voyez Lévitique 23: 9-13).

Nous pouvons constater ici que les anges furent les premiers à comprendre ce mystère de la résurrection, à s'en réjouir et à le célébrer. Et pourrions-nous être indifférents en contemplant ainsi l'intérêt que prend le ciel dans ces choses qui s'accomplissent sur la terre? Quel lien entre les anges et les pécheurs!

Avoir été «vu des anges» fait partie du mystère de la piété (1 Timothée 3: 16). Le Christ de Dieu est *l'objet* de la contemplation des anges, tandis qu'il parcourt son chemin ici-bas et accomplit son oeuvre merveilleuse pour les pécheurs.

Lorsque les fondements de la terre furent posés, «les fils de Dieu», c'est-à-dire les anges, «éclataient de joie» (Job 38: 7), et le livre de l'Apocalypse nous les montre prenant leur place et leur part dans le grand acte final de l'histoire de ce monde.

Ils participent à la joie que le ciel éprouve quand un pécheur se repent; ils le servent, comme héritier du salut, tout le long de son voyage, et ils sont tout prêts, après sa mort, à le porter dans le sein d'Abraham. Nous pouvons donc bien répéter: Quels témoins attentifs et empressés ne sont-ils pas de tout ce qui nous concerne!

Que faisaient-ils à la naissance de Jésus? que faisaient-ils à sa mort? Ils sont encore là. Après avoir rempli les plaines de Bethléhem, nous les retrouvons occupant le sépulcre vide pour témoigner de sa résurrection.

Quelqu'un a dit que, pour apparaître aux bergers durant les veilles de la nuit, la multitude de l'armée céleste avait «rompu les barrières». Cela est vrai; mais les anges ont toujours rompu les barrières, laissant sans cesse leur pays d'origine pour s'intéresser à la terre. Ce qui nous est dit d'eux, en Luc 2, n'est qu'un chapitre de leur histoire.

Certainement, cette intimité entre le ciel et la terre, cet intérêt que les créatures de Dieu prennent dans les objets de sa grâce ici-bas, nous parle de l'harmonie qui existe dans toutes les voies de Dieu et qui va se déployer bientôt. Dieu est un Dieu d'ordre. Les sphères qu'il forme et qu'il anime seront les témoins de cette harmonie. Tout dira quelle est l'habileté de la main qui les a établies et quel est l'amour du coeur qui les a liées.

Et quand même je l'aurais déjà dit auparavant, je dois répéter ici que, quant à *l'homme*, sa condition incorrigible et incurable est surabondamment prouvée par toute cette scène de la résurrection. La déchirure du voile laisse les scribes et les sacrificateurs aussi endurcis et méchants que jamais, et le tombeau ouvert laisse les soldats qui le gardaient aussi iniques qu'auparavant. Les uns donnent de l'argent, et les autres l'acceptent pour faire circuler un mensonge en face de ces faits si solennels. Certes, nous pouvons bien dire que le coeur qui refuse de s'humilier, de se repentir et de s'amollir sous l'action puissante de telles sollicitations, en présence d'une telle évidence de la main de Dieu, doit nous apparaître comme irrémédiablement ruiné. Aucun autre mot que celui de «perdu» ne peut être inscrit sur un tel état de l'âme humaine.

Quelles conséquences solennelles apparaissent ainsi à la fin de chacun des évangiles! L'oeuvre accomplie à la croix a montré quel profond intérêt remplissait le coeur de Dieu pour des pécheurs perdus, et cela pour l'éternité. Elle nous a donné une place dans la *justice* de Dieu, comme aussi dans la *famille* de Dieu. Nous sommes désormais fils, adoptés aussi bien que justifiés. A la croix, Dieu et l'homme sont manifestés. L'homme y est vu dans toute sa ruine morale, et Dieu dans sa glorieuse perfection en bonté. Le sang, en grâce, répond à la lance du soldat romain. Le voile du temple est déchiré en deux, lorsque Jésus donne sa vie, ce Jésus à l'égard duquel l'homme avait dit: «Crucifie, crucifie-le». Dieu est révélé là, de même que l'homme y est manifesté, et alors que cette révélation est parfaitement à la gloire de Dieu, la manifestation de l'homme est parfaitement à sa honte.

En somme, il n'y a, à la croix, qu'une parfaite, brillante et merveilleuse manifestation de la grâce. C'est Dieu amenant le pécheur en sa présence, sur le pied de la justice. Il le place devant Lui par un moyen et dans un caractère dignes du lieu où il est introduit. Nous n'avons pas seulement la justice devant Dieu, mais aussi l'adoption de la part du Père. De plus, nous sommes rendus agréables dans le Bien-aimé et destinés à être rendus conformes à l'image du Fils, à hériter de toutes choses avec Lui, à être dans la maison du Père et sur le propre trône de Christ dans le monde à venir. Tous ces privilèges appartiennent au pécheur qui entre, par

la foi, au-dedans de ce voile que la main même de Dieu, par le sang de Christ, a déchiré depuis le haut jusqu'en bas. C'est bien véritablement «dans des lieux agréables» que la grâce nous introduits, quand Dieu se manifeste ainsi lui-même. Mais, dans ces lieux «agréables» chacun doit entrer pour soi-même. C'est une chose individuelle. Chacun de nous doit faire pour lui-même ce chemin qui, de la triste condition dans laquelle il est par nature, le conduit, par grâce, dans ces lieux agréables. Nous devons d'abord, bien-aimés, être individualisés devant Lui et, ensuite, nous pourrons connaître nos «concitoyens», jouir de nos relations avec eux, apprendre notre place dans le «seul corps», et connaître les exercices et les devoirs qui découlent de notre position dans la congrégation de Dieu.

Nous avons besoin que cette vérité nous soit rappelée continuellement, surtout dans les jours de confusion et de désordre que nous traversons. Il faut que nous ayons affaire individuellement avec Dieu.

En d'autres temps, le peuple d'Israël fut appelé à se tenir dans la présence immédiate de Dieu, dans deux occasions spéciales: à la promulgation de la loi (Exode 19; 20), et à la consécration d'Aaron (Lévitique 8; 9).

Pendant que l'Eternel faisait entendre les dix commandements de la loi, Moïse tenait le peuple au pied de la montagne, jusqu'à ce que toutes les paroles fussent prononcées. Lorsque Aaron fut consacré dans son service sacerdotal en la présence de Dieu, Moïse convoqua encore le peuple à l'entrée du tabernacle, jusqu'à ce que toute la solennité fût accomplie.

Il n'en était pas ainsi d'habitude. Ordinairement, le peuple était instruit dans ses devoirs, ou recevait les communications qui le concernaient, par l'intermédiaire de Moïse. Mais dans ces deux grandes occasions, le don de la loi et l'institution de la sacrificature, *toute* la congrégation d'Israël devait être présente, afin que chacun pour soi-même pût être témoin des choses qu'il voyait et qu'il entendait.

Non seulement cela, mais les Israélites passaient ainsi à travers un exercice d'âme approprié à chacune de ces circonstances. Ils n'étaient pas simplement des spectateurs, mais des spectateurs intéressés et instruits.

Au Sinaï, le peuple et Moïse lui-même, étaient épouvantés et tout tremblants; or c'était ce qui convenait. Nous ne pouvons penser à Dieu en jugement sans entendre, comme hommes, une sentence de mort prononcée contre nous.

A l'entrée du tabernacle, quand le feu sortit et que la gloire de l'Eternel apparut à tout le peuple, pour affirmer la suffisance du sacerdoce d'Aaron et de ses résultats, ils poussèrent des cris de joie et tombèrent sur leurs faces comme d'heureux adorateurs. C'était aussi ce qui convenait. Dieu était là, non comme Législateur, entouré des terreurs du jugement, mais comme Sauveur avec les riches provisions de sa grâce. Nous ne pouvons pas recevoir Dieu en grâce et en salut sans y répondre — quelque pauvrement, hélas! que nous le réalisons — par des actions de grâces et de la joie.

Ainsi en était-il autrefois pour Israël. Ils étaient tous, et chacun pour soi-même, placés individuellement devant Dieu dans ces deux grandes solennités qui parlaient avec autorité à leurs consciences et à leurs cœurs. Tous étaient là. Le Dieu vivant se rencontrait avec chaque âme individuellement. Dieu était avec eux et eux, — chacun d'eux — étaient devant Dieu.

Il est bon de remarquer ces choses.

Pour qu'un homme soit convaincu de péché, il faut qu'il soit lui-même en la présence de Dieu. Et lorsque, pécheur convaincu, il doit être relevé et affranchi, il faut encore qu'il soit en cette présence. De tels moments doivent être absolument et intimement personnels. Chacun de nous doit être né de nouveau, et combien ceci est personnel, pour passer dans la lumière et le royaume de Dieu. «Je sais qui j'ai cru», dit Paul; et encore: «Je suis crucifié avec Christ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi; et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi» (Galates 2: 20).

Il y a, dans ces paroles, le sentiment bien profond d'une possession individuelle et personnelle de Christ; et c'est ce qu'il nous faut à nous-mêmes. C'est ce que nous trouvons aussi exprimé par l'un des plus anciens patriarches, quand il dit: «Je sais que mon Rédempteur est vivant, et que, le dernier, il sera debout sur la terre; et, après ma peau, ceci sera détruit, et de ma chair je verrai Dieu, que je verrai, moi, pour moi-même; et mes yeux le verront, et non un autre» (Job 19: 25-27).

Certainement, bien-aimés, nous devons rechercher l'intimité du cœur avec Lui. Le premier devoir, comme aussi le privilège le plus élevé et l'acte le plus sublime de la foi, est précisément de prendre notre place devant le Seigneur, jouissant en paix de sa communion. Au lieu de nous demander avec inquiétude si nous sommes ce qui convient pour lui, laissons nos cœurs jouir de ce qu'il est pour nous dans les merveilleuses manifestations qu'il nous en donne. Notre premier devoir, je le répète, est d'apprendre *ce qu'il est*, dans la lumière de sa présence, avec des cœurs paisibles, reconnaissants et heureux, selon 2 Corinthiens 3: 18, et non pas de vouloir commencer, dans la peine et l'angoisse, à nous mesurer à Lui ou à l'imiter. Le contempler, Lui, à face découverte, doit être notre attitude normale, de sorte que nous puissions, en un clin d'oeil, que ce soit le matin, à midi, ou le soir, passer en sa présence sans effort, ni surprise, et que l'entrée dans son royaume éternel nous soit richement donnée. Que nous puissions entrer, ainsi qu'un autre l'a exprimé, il y a déjà bien des années: «Comme ceux qui n'ont rien à perdre, mais tout à gagner». Amen!

Quelques remarques sur Actes 11: 19-30

Porret-Bolens L.

ME 1910 page 228

L'assemblée à Jérusalem rendait un témoignage puissant au Seigneur et projetait autour d'elle une vive clarté (Actes des Apôtres 4: 32-37). Satan, jaloux de cette lumière, tenta de l'anéantir. Par des hommes hostiles au témoignage de Dieu, il suscita une grande persécution qui dispersa tous les disciples, à l'exception des apôtres (Actes des Apôtres 8: 1).

Mais l'ennemi fait une oeuvre qui le trompe, car il ne connaît ni les desseins du Seigneur, ni les richesses de sa grâce. Le Seigneur voulait que, non seulement à Jérusalem la repentance et la rémission des péchés fussent prêchées en son nom, mais encore qu'il en fût de même à l'égard de toutes les nations (Luc 24: 47). N'avait-il pas dit aux disciples immédiatement avant de les quitter: «Vous serez mes témoins à Jérusalem et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'au bout de la terre»? (Actes des Apôtres 1: 8).

Par cette persécution, sa volonté allait recevoir son accomplissement. Nous lisons que «ceux qui avaient été dispersés allaient çà et là, annonçant la Parole. Et Philippe, étant descendu dans une ville de la Samarie, leur prêcha le Christ» (Actes des Apôtres 8: 4, 5). Au surplus, comment Celui qui allait faire connaître à Saul de Tarse que les croyants qu'il persécutait étaient membres de son corps — faisaient partie de lui-même — aurait-il pu permettre que leur bonheur fût anéanti? (Actes des Apôtres 9: 5).

Nous le voyons donc, les desseins du Seigneur s'accomplissent par la méchanceté même de l'ennemi, que Dieu limite et dirige à son gré.

La dispersion des disciples ne fit que propager et multiplier la lumière, chaque croyant en devenant le porteur aux lieux où la persécution l'avait chassé. «Ceux donc qui avaient été dispersés par la tribulation qui arriva à l'occasion d'Etienne, passèrent jusqu'en Phénicie, et à Chypre, et à Antioche, n'annonçant la Parole à personne, si ce n'est à des Juifs seulement. Mais quelques-uns d'entre eux étaient des Cypriotes et des Cyrénéens, qui, étant venus à Antioche, parlaient aussi aux Grecs, annonçant le Seigneur Jésus» (Actes des Apôtres 11: 19, 20).

La grâce, méprisée par les Juifs, allait se déployer d'une façon merveilleuse envers ces nations que les Juifs méprisaient; et cela eut lieu à Antioche, non par des apôtres, ou par un évangéliste, comme à Jérusalem et en Samarie, mais par de simples disciples dont nous ignorons les noms. Leur cœur rempli de Christ les porte à en parler aux Grecs qui les entouraient; le Seigneur met le sceau de sa bénédiction sur la fidélité de ces croyants, un grand nombre d'âmes est ajouté dans cette ville. Le moment était arrivé de magnifier la grâce de Dieu à l'égard des nations; elles allaient être — selon la déclaration du mystère révélé à

Paul — «cohéritières et d'un même corps et coparticipantes de sa promesse dans le Christ Jésus, par l'évangile» (Ephésiens 3: 6).

La réception de Corneille, précédée des circonstances remarquables que nous connaissons, était de nature à ouvrir toute grande la porte aux nations. Aussi, dès que l'assemblée de Jérusalem ouït parler de ce qui avait eu lieu à Antioche, elle y envoya Barnabas, un Cypriote de naissance.

Quel intérêt touchant pour l'oeuvre de Dieu chez ceux qui s'y emploient et qui en sont eux-mêmes les témoins! Qu'ils se trouvent à Damas, à Antioche, ou à l'extrémité de la terre, les croyants ne sont-ils pas tous des esclaves du même Seigneur et des membres du même corps? Un lien intime les unit à Christ et les uns aux autres.

La grâce de Dieu qui apporte le salut se manifesta à Antioche d'une façon bien remarquable; et Barnabas en fut l'heureux témoin. Sans s'arrêter aux instruments employés, ses pensées vont directement à Dieu, la source de la bénédiction; et il peut s'en réjouir.

En effet, chaque manifestation de la grâce de Dieu, dans la conversion des pécheurs, réjouit, non seulement celui qui en est l'objet, mais aussi ceux qui en sont les témoins, quand leurs pensées sont à l'unisson avec le ciel (voyez Luc 15).

Barnabas ne se borne pas au rôle passif de témoin; il a un ministère à accomplir à l'égard de ces nouveaux convertis, et il ne le diffère pas; mais où étaient ses lettres de créance en vue de ce service? Il les portait toujours sur lui, et l'Écriture nous les fait connaître: «Il était homme de bien et plein de l'Esprit Saint et de foi» (Actes des Apôtres 11: 24). Avec le don, cela suffisait pleinement. Quel poids la conduite du croyant, l'ensemble de sa vie, ne donne-t-elle pas à ses paroles!

—

Il peut paraître étrange que des nouveau-nés en Christ, remplis du premier amour, eussent besoin d'exhortation. Mais, ne nous y trompons pas, les difficultés se rencontrent bien vite sur le chemin du racheté, sans parler des dispositions de son cœur naturel qui cherche à reprendre ses droits; et que deviendrait-il s'il ignorait les ressources qui se trouvent dans le Seigneur pour faire face à ces choses? Il importe que le jeune croyant soit «attaché de tout son cœur au Seigneur». Le début de la vie d'un chrétien, quel qu'il soit, déteint ordinairement sur sa marche ultérieure, aussi est-il de toute importance qu'elle ait, dès le principe, une bonne orientation. Le jardinier met ses soins à la mise en terre de ses plants, car il sait que leur prospérité dépend en bonne partie de la manière dont ils ont été plantés. Nous ne sommes donc pas surpris d'apprendre que Barnabas ait exhorté tous ces croyants à demeurer attachés au Seigneur de tout leur cœur.

Combien il serait à désirer que tous les jeunes chrétiens prissent au sérieux, chacun pour lui-même, l'exhortation de Barnabas!

On ne peut aussi que souhaiter de nos jours un tel ministère. Au lieu d'attirer l'attention sur lui-même, ou de s'interposer entre le nouveau converti et le Seigneur, le vrai serviteur a pour but de faire valoir les richesses de Christ auprès du racheté, afin qu'il s'attache toujours plus à Lui.

A quoi ces premiers croyants, sortis des nations, vont-ils se joindre? Autrement dit: «Quelle sera leur position ecclésiastique?» La réponse nous est donnée dans ces paroles: «Et une grande foule fut ajoutée au *Seigneur*» (11: 24). Par le fait d'avoir reçu l'Évangile, et d'avoir été scellés du Saint Esprit, ils sont devenus des membres de Christ, unis à Lui, Tête glorifiée dans le ciel. Ainsi, eux aussi, se trouvent placés sur le même terrain que les croyants sortis du judaïsme; ils forment avec eux le corps de Christ sur la terre. Celui qui est mort pour nous «des deux en a fait un, et a détruit le mur mitoyen de clôture, ayant aboli dans sa chair l'inimitié, la loi des commandements, qui consiste en ordonnances, afin qu'il créât les deux en lui-même pour être un seul homme nouveau, en faisant la paix; et qu'il les réconciliât tous les deux en un seul corps à Dieu par la croix, ayant tué par elle l'inimitié» (Ephésiens 2: 14-16).

La Parole nous enseigne qu'il y a un seul corps de Christ sur la terre, dont tous les croyants font partie, comme aussi il y a un seul Esprit duquel ils ont été scellés, et par lequel ils sont unis à Christ dans le ciel et les uns aux autres ici-bas (Ephésiens 4: 4).

Les croyants sont nombreux, la tâche considérable: Barnabas va chercher Saul. Il l'a déjà présenté aux apôtres, et va l'introduire dans l'œuvre à Antioche. Ce pieux ouvrier du Seigneur agit conformément à la volonté de Dieu; la suite le confirma pleinement.

Qu'il est doux, qu'il est encourageant pour deux serviteurs de Dieu de travailler côte à côte, sans rivalité, au service du même Maître! La chose répond assurément à la pensée du Seigneur; n'a-t-il pas envoyé les disciples deux à deux devant sa face, dans les lieux où il devait aller? (Luc 10: 1).

Si *l'exhortation* a pour effet de stimuler le croyant, celui-ci a besoin aussi d'*enseignement* (verset 26); son âme doit être nourrie et son esprit éclairé. Le Seigneur a lui-même pourvu à cela. Il a placé dans le corps des membres qui remplissent une fonction particulière, quoique tous les membres, jusqu'au plus petit, aient une fonction à remplir. Nous lisons à ce sujet: «Dieu a placé les membres — chacun d'eux — dans le corps, comme il l'a voulu... L'oeil ne peut pas dire à la main: Je n'ai pas besoin de toi; ou bien encore la tête aux pieds: Je n'ai pas besoin de vous; — mais bien plutôt les membres du corps qui paraissent être les plus faibles sont nécessaires... Or vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier. Et Dieu a placé les uns dans l'assemblée: — d'abord des apôtres, en second lieu des prophètes, en troisième lieu des docteurs, etc.».

Nous apprenons, dans ce passage, que Dieu a assigné à chaque membre une fonction en rapport avec la place qu'il occupe; mais qu'il en a aussi placé dans l'assemblée en vue de l'accomplissement d'un service spécial.

En faisant cette distinction, nous sommes loin de vouloir établir une différence entre ce que l'on appelle habituellement «*les ecclésiastiques*» et «*les laïques*», chose inconnue dans le

Nouveau Testament. Celui qui a reçu du Seigneur un ministère se gardera bien de prendre une place à part parmi ses frères où de se mettre, dans son esprit, au-dessus d'eux, encore moins entre eux et le Seigneur. Au contraire, il fera comme Barnabas et Saul qui, pendant une année, enseignèrent une grande foule. «Ils se réunirent dans l'assemblée»; c'est-à-dire qu'ils prirent place parmi les croyants, leurs frères, réunis comme membres du corps de Christ et firent valoir, comme tels, ce que le Seigneur leur avait confié pour le bien de l'assemblée et son édification. De ce fait, étant des membres du corps, comme les autres, ils se trouvaient placés, malgré leurs dons spéciaux, sous la discipline de l'assemblée. Assurément, ils étaient les premiers à reconnaître l'autorité du Seigneur sur son Assemblée, puisque c'est sous cette autorité même, qu'ils exerçaient leur ministère.

Quel effet béni un tel ministère, qui prend des choses de Christ pour les administrer aux âmes, ne doit-il pas avoir sur ceux qui ont l'avantage d'en jouir! Nous l'apprenons ici. Ces croyants à Antioche sont les premiers que l'on ait nommés *chrétiens*; assurément, la raison en est qu'ils étaient, dans leur vie journalière, la manifestation de Christ lui-même. N'est-ce pas à cet effet que le ministère a été donné, et aussi que les croyants sont laissés ici-bas? Certainement. Un disciple de Christ peut n'avoir aucune chose qui le distingue de ses frères, aucun don spécial, mais si Christ est l'objet de son cœur et son modèle, et qu'il le reproduise dans ses voies, il répond à la pensée de son divin Maître; et cela doit lui suffire. Ne soyons pas satisfaits à moins.

Quel bel exemple cette assemblée — la première parmi les nations — ne donne-t-elle pas! Elle devint le point de départ de l'oeuvre de Dieu au milieu des gentils et le centre même de cette oeuvre. On serait tenté de dire: «Qu'elle était heureuse l'assemblée qui jouissait d'un tel ministère!» Sans doute, mais ceux qui la composaient savaient en profiter, et voilà ce dont nous avons encore besoin. Notre responsabilité s'accroît dans la mesure des grâces que Dieu nous accorde. Mais ne pensons pas que le ministère soit limité à une assemblée locale; sa sphère d'action est le corps de Christ tout entier. Le prophète ou le docteur peut exercer son don à Jérusalem aussi bien qu'à Antioche, ou ailleurs, si le Seigneur, sous l'autorité duquel il l'exerce, l'y envoie. Aussi voyons-nous, en ces jours-là, des prophètes descendre de Jérusalem à Antioche (verset 27). Ils exprimaient ainsi la relation qui existait entre les croyants à Jérusalem et les croyants à Antioche; ils montraient que les uns et les autres faisaient partie du même corps, le corps de Christ; et c'est sur ce principe unique qu'ils se rassemblaient. L'un de ces prophètes — Agabus — qui, sans doute, avait déjà prophétisé à Jérusalem, exerce librement son don à Antioche. Il donna à connaître par l'Esprit, sous la direction duquel il parlait, qu'une grande famine aurait lieu dans toute la terre habitée, laquelle aussi eut lieu sous Claude.

Si ces prophètes, venant de Jérusalem, manifestent ainsi l'unité qui existe entre Jérusalem et Antioche, de leur côté, les disciples à Antioche affirment aussi le lien qui les unit à Jérusalem, en envoyant, chacun selon ses ressources, quelque chose pour le service des frères qui demeuraient en Judée, montrant leur amour envers ceux auxquels ils se sentaient

particulièrement redevables. Quelle simple, mais touchante manifestation pratique de l'unité du corps de Christ!

Ce récit nous offre donc un tableau instructif et édifiant de la première assemblée parmi les nations. Telle est la vérité éternelle de Dieu concernant son Assemblée. Ce sont précisément ces vérités du commencement que nous sommes appelés à retenir; et c'est à elles que nous avons à revenir si nous les avons abandonnées. Ne nous laissons pas induire en erreur par ceux qui prétendent que de telles vérités étaient de saison aux jours apostoliques, mais que maintenant, les temps ayant changé, il faut se conformer à l'état de choses qui existe aujourd'hui. Nous répondrons: «Comment l'Assemblée, qui a pour chef Christ dans la gloire, serait-elle appelée à se conformer à d'autres directions que celles qu'il a données, et que la Parole nous fait connaître?» Christ a-t-il changé? sa Parole n'est-elle plus la même? Retenons donc les enseignements qu'elle nous donne, et soumettons-nous humblement et joyeusement à Christ.

«Mais vous prétendez», dira-t-on peut-être, «reconstituer l'Eglise primitive?» Absolument pas. Jamais cet état disparu ne sera retrouvé; mais devons-nous avoir aujourd'hui des principes différents de ceux des premiers croyants? Si nous les possédons, c'est assurément pour nous y conformer. Que firent ceux qui étaient de retour à Jérusalem, après les 70 années de la captivité? Ils n'avaient nullement l'idée d'inaugurer les jours glorieux de Salomon, mais ils n'inventèrent rien de nouveau, selon leurs pensées, pour remédier à la ruine; ils avaient la parole de leur Dieu pour les diriger et étaient heureux de s'y conformer.

Le chemin que nous avons à poursuivre aujourd'hui n'est-il pas tel? Ne sommes-nous pas, du reste, au bénéfice de la promesse du Seigneur *valable pour tous les temps*, en faveur de tous ceux qui s'y attachent? «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux» (Matthieu 18: 20).

Puissions-nous être du nombre de ceux auxquels le Seigneur peut dire: «Tu as gardé ma parole et tu n'as pas renié mon nom» (Apocalypse 3: 8). A ceux-là, il dit encore: «Je viens bientôt; tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne» (Apocalypse 3: 11).

L'église à Thessalonique

Bellett J.G.

ME 1910 page 238

Nous découvrons facilement, dans les églises du temps des apôtres, différents degrés d'avancement dans la connaissance et dans la grâce. Sous ce rapport, celle d'Ephèse, par exemple, est bien au-dessus de celle de Corinthe. Dans l'épître à celle-ci, l'apôtre a dû s'occuper de la corruption introduite par diverses erreurs et par divers abus, et n'a donc pas pu donner aux disciples la viande solide de la Parole. Ils étaient «charnels, de petits enfants en Christ». Il ne leur parle pas de cette «sagesse cachée» qu'il avait en réserve pour les «parfaits» (1 Corinthiens 3: 3). Mais en écrivant à Ephèse, il donne libre cours aux révélations; n'ayant pas à s'arrêter pour corriger des abus et des erreurs, il pouvait aller en avant, et selon le cœur de Dieu nourrir l'Eglise de sagesse et de connaissance, et lui révéler le «mystère», ou «la sagesse cachée», dont il n'avait pu parler aux saints de Corinthe (Ephésiens 3). A Corinthe, le Saint Esprit, par l'apôtre, a dû s'occuper de leurs affaires et les leur montrer pour y mettre ordre; mais à Ephèse, il pouvait faire son œuvre préférée, savoir de prendre les choses de Christ et de les leur montrer pour leur édification et leur consolation. De sorte que, eu égard à la condition de ces deux églises, je dirais que le sacrificateur *arrangeait* la lampe à Corinthe, en se servant là des mouchettes d'or pour ôter le mal; tandis que, à Ephèse, il *garnissait* la lampe, en y versant à plein bord de l'huile fraîche pour la faire luire avec un accroissement de lumière et de grâce.

Les autres églises qui étaient sous les soins de Paul occupaient, sous ce rapport, une place intermédiaire entre Corinthe et Ephèse; c'est-à-dire que les chrétiens ne s'attiraient pas autant de répréhensions que dans l'église de Corinthe, mais n'étaient pas à l'abri de toute remarque sur leur état personnel, comme Ephèse. Aussi, dans les épîtres aux autres églises discernons-nous l'œuvre combinée d'«*alimenter*», et de «*nettoyer*» les lampes. Ainsi, je mettrais les églises de la Galatie au rang de celle de Corinthe, car elles étaient envahies par une telle erreur, que l'apôtre n'avait guère autre chose à faire qu'à reprendre, à corriger, et ainsi, autant que possible, à ramener et remettre en bon état les âmes des disciples. Mais que ce soit à Rome, à Philippes, à Colosses, ou à Thessalonique, l'apôtre, nous le voyons, porte son attention sur le mal et le bien qui étaient au milieu des saints de ces églises. Je désire les considérer chacune brièvement.

A Rome, Paul a en vue de bien unir les Juifs et les gentils croyants, car il paraît que, parmi les disciples dans cette ville, on retenait des deux côtés des préjugés qui pouvaient amener de la division. La précieuse vérité de la justification est largement exposée dans l'épître, mais son but pratique semble être d'assurer entre les saints l'union et le support mutuel. Cependant il n'y a pas lieu pour l'apôtre de signaler quelque grand mal ou dommage parmi eux.

A *Philippes*, l'église était embellie d'une grâce qui lui était particulière. Cependant l'apôtre, dans son épître à cette église, fait clairement allusion à certains symptômes de désunion qui avaient paru au milieu d'eux; mais, à cause de la grâce qui d'autre part les caractérisait, il fait allusion à ce mal avec une tendresse et une réserve marquées, reconnaissant à plusieurs reprises la consolation dont il était consolé par eux. Le style affectueux de l'apôtre, tout en signalant le mal chez les Philippiens, nous porte, quand nous voyons dans un frère beaucoup de la grâce de Christ, à nous souvenir *de cela*, en nous occupant du mal qui peut aussi être en lui. Ce n'est pas que l'apôtre ferme les yeux sur le mal, mais il se rappelle la grâce qu'il y avait à Philippes, et cela donne à ses paroles un accent d'affection pleine de mesure.

A *Colosses*, l'apôtre, il est vrai, nourrit les saints d'une connaissance très précieuse, des plus riches pensées sur la personne de Christ et sa fidélité. C'était évidemment, parce qu'il craignait l'entrée de principes judaïsants parmi eux; il nous fait voir dans cette épître qu'il avait de bonnes raisons pour le craindre; le seul correctif divin de ce mal est la connaissance de la pleine suffisance de Christ pour tout ce qu'il faut soit au *pécheur*, soit au *saint*.

A *Thessalonique*, la venue et le royaume du Seigneur Jésus avaient été spécialement donnés à connaître par le ministère de l'apôtre; dans les deux épîtres à cette église, il leur donne encore plus de lumière sur cette grande doctrine. Mais tout en faisant cela, il doit aussi corriger une certaine erreur pratique qui leur était particulière.

Ainsi nous voyons clairement différentes conditions de grâce et de connaissance dans les diverses églises. Or toutes ces choses leur arrivaient comme exemples de ce qui nous concerne, autant que les choses qui arrivèrent à Israël dans le désert; et, de la même manière, elles ont été écrites pour notre instruction (1 Corinthiens 10). Nous pouvons bénir Dieu d'avoir dans sa Parole écrite la réponse à tant d'anxiétés, de questions, de difficultés, qui surgissent dans nos coeurs, tandis que nous marchons les uns avec les autres.

Dans ce que j'ai dit, je puis n'avoir pas parfaitement distingué l'état des diverses églises; mais je ne doute pas du fait que cet état variait d'une église à une autre. Je parle des églises connues d'après les épîtres qui leur sont adressées. Dans quelques-unes de ces lampes du sanctuaire, il a été versé plus d'huile que dans d'autres. L'apôtre, écrivant aux *Corinthiens*, se tait sur la révélation du mystère qu'il manifeste si pleinement aux *Ephésiens*. Cela nous montre aussi combien l'on est peu fondé en exigeant que tous les disciples aient atteint spirituellement le même degré de connaissance pour être introduits dans la communion de l'Eglise. C'est si peu le cas, que je serais porté à croire que si un frère de l'église d'Ephèse avait visité ceux de Corinthe, il aurait été dans le doute à leur égard en les trouvant si occupés de questions et de disputes qui ne l'avaient jamais troublé, ni les saints à Ephèse. De même un frère, allant de Corinthe à Ephèse, les aurait trouvés si occupés d'une certaine vérité dont il n'avait pas entendu parler chez lui, qu'il aurait soupçonné, en langage moderne, que tous ces chrétiens étaient dans les nuages. Je suppose donc, d'après leurs différents degrés de lumière et d'avancement en Christ, qu'ils n'auraient pas bien su que faire.

Je crois que nous voyons maintenant parmi les saints, ce que nous avons vu parmi les églises d'autrefois; nous avons nos difficultés à la façon des Ephésiens et des Corinthiens. Les vérités reçues par quelques-uns sont traitées de pure contemplation idéale par d'autres, et l'état de plusieurs est chétif et laisse à désirer. Les ressources larges et bénies de Dieu, qui remplissaient le cœur de l'apôtre, étaient capables autrefois de pourvoir à tous leurs besoins, de les alimenter à Ephèse, et de les purifier à Corinthe. Mais nous sommes faibles et étroits de cœur; et il en résulte communément que nous nous tenons à distance et dans une défiance mutuelle. Ainsi nous n'entendons point le langage l'un de l'autre, et nous sommes dispersés. Mais il vaut mieux être dispersés, que d'être rassemblés par un lien inférieur à celui de Dieu par le Saint Esprit. Dans les choses «*auxquelles* nous sommes parvenus, marchons ensemble dans le même sentier», en attendant davantage. Mais n'allons pas au-delà par quelque convention humaine. Il ne faut pas que la crainte de Dieu soit enseignée par des commandements d'hommes.

En rapport avec ce qui précède, je désire mentionner l'état de Job et de ses amis; car je pense qu'il présente la même instruction que l'état des églises. Job ne pouvait pas comprendre la vérité qui était dans les pensées de ses amis; eux, ils ne pouvaient pas admettre ce qu'il y avait de Dieu dans son esprit; ils n'étaient que partiellement dans la lumière, et par l'effet de l'obscurité qui restait en eux, ils s'égarèrent et se rudoyèrent l'un l'autre. La correction ne pouvait venir que de Dieu, et à la fin il l'apporta. Ils étaient tous, sinon approuvés, du moins agréés de Dieu. Dieu se montra parfaitement capable de guérir toutes leurs dissensions, comme il réunira bientôt l'ensemble de la famille céleste en un corps dans les demeures célestes, et unira les deux bois d'Ephraïm et de Juda sur la terre. La largeur de la pensée de Dieu contient le remède, mais rien autre ne peut le procurer. Cette pensée de Dieu peut s'exprimer du milieu d'un tourbillon, ou par le ministère d'un apôtre; mais de quelque manière que ce soit, elle porte le remède avec elle. Le Seigneur qui peut d'une main séparer la balle d'avec le froment, peut, de l'autre, assembler tous les grains dispersés et maintenant répandus en désordre partout, et trouver place dans son grenier pour eux tous.

Cela nous console et nous instruit en même temps. Nous ne devons pas pour cela confondre la paille avec le froment. Il appartient aussi bien à l'Esprit de Dieu de dire: «Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur Jésus Christ, qu'il soit anathème», que de dire: «Que la grâce soit avec tous ceux qui aiment notre Seigneur Jésus Christ en pureté». Il appartient autant au témoignage de Dieu de dire: «Celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie», que de dire: «Celui qui a le Fils a la vie». «Si quelqu'un vous évangélise outre ce que vous avez reçu, qu'il soit anathème». Mais souvenons-nous qu'il y a eu différents degrés d'avancement parmi les saints, et prenons soin nous-mêmes, chacun en particulier, de marcher dans la lumière et dans la grâce, de manière à ne pas donner occasion à l'ennemi de parler injurieusement, ni à nos frères de parler de nous d'une manière défavorable. Que nos cœurs et nos consciences soient exercés d'une manière vivante devant Dieu, décidés à suivre la lumière où qu'elle nous conduise, dans la grâce et dans la crainte du Seigneur. Tels étant les ressorts de la marche

pour chacun de nous, nous avons, quoique pensant différemment sur plusieurs choses, les bases d'une communion sûre et bénie.

Parmi les diverses églises dont nous parle le Nouveau Testament, j'ai été conduit dernièrement à méditer sur le caractère et la position de celle de Thessalonique. Pour en avoir une juste intelligence, il nous faut d'abord considérer la nature de la *prédication* de Paul à Thessalonique, et puis le but et la portée de ces *épîtres*.

Il visita cette ville immédiatement après avoir souffert la persécution à Philippes; mais ce fut pour y trouver le renouvellement de ses souffrances (Actes des Apôtres 17). Toutefois un assez grand nombre fut séparé et réuni, non seulement pour connaître le salut de Dieu, mais aussi pour attendre «des cieux son Fils» (1 Thessaloniens 1: 10).

En visitant la synagogue à Thessalonique, l'apôtre chercha à prouver aux Juifs que leur Messie promis devait mourir et ressusciter d'entre les morts; et là-dessus il leur dit, en premier lieu, que Jésus était le Messie promis. Ayant réclamé pour Jésus ce titre personnel de Messie, il déclare, en second lieu, que ce Messie est aussi Roi. Nous apprenons cela de la bouche de ses accusateurs (Actes des Apôtres 17: 7). Les Ecritures des prophètes avaient aussi attesté cette dernière vérité, aussi bien que la première. Ils avaient parlé «des *souffrances* de Christ et des *gloires* qui suivraient». Mais ces témoignages ne renfermaient pas le mystère complet de Christ, et l'enseignement de Paul laissait dans leur foi quelque lacune à laquelle il désirait suppléer (1 Thessaloniens 3: 10), car son ministère parmi eux avait été interrompu. L'inimitié des Juifs l'avait forcé de partir (Actes des Apôtres 17: 10). Cette raison, avec plusieurs autres, lui inspirait pour eux un intérêt particulier. La grâce au milieu d'eux était si abondante; ils excellaient tellement dans l'oeuvre de la foi, dans le travail de l'amour et dans la patience de l'espérance; le ton de leur foi était si franc et si décisif, ainsi que l'intention de leur coeur en se joignant à Paul, et en se séparant du monde pour confesser, autant qu'ils la connaissaient, l'espérance de l'Evangile, que tout cela suscitait en leur faveur ses soins pastoraux. Il avait pris tant de peine et de soin à s'occuper d'eux; eux-mêmes étaient exposés à une si grande épreuve de foi, au point de pouvoir être naturellement tentés d'abandonner Christ; enfin, l'apôtre s'était si bien promis qu'ils seraient sa joie et sa couronne à la venue de notre Seigneur Jésus Christ, qu'il était particulièrement jaloux à leur égard. Sous le poids de cette anxiété, il leur avait déjà envoyé Timothée, consentant d'être laissé seul à Athènes, désirant beaucoup de les voir lui-même et attribuant à Satan l'empêchement qui était survenu.

Or les deux épîtres procèdent de cette anxiété pour eux. Tout cela indique les soins, non pas simplement de l'apôtre, mais de *l'Esprit*. L'Esprit qui avait opéré parmi eux par l'apôtre, s'émeut maintenant pour eux dans l'apôtre.

Dans l'état actuel de leur connaissance, leurs âmes étaient éprouvées et troublées. Je vois qu'ils étaient tombés sous l'empire de deux appréhensions distinctes et pour eux très pénibles; l'une concernait les saints *endormis*, l'autre les saints *vivants*.

1. Ils craignaient que leurs frères qui étaient morts n'éprouvassent une perte, au retour du Seigneur pour les siens (1 Thessaloniens 4).
2. Ils craignaient que les saints vivants ne rencontrassent la terreur du jour qui devait accompagner l'apparition du Seigneur et introduire le royaume (2 Thessaloniens 2).

C'était là, je pense, leur état à ce moment-là; et le principal but des deux épîtres qui leur sont adressées me paraît être de consoler leurs cœurs au sujet de ces deux craintes.

La première épître fut écrite immédiatement après le retour de Timothée qui s'était rendu à Thessalonique et avait apporté de très bonnes nouvelles d'eux; mais il est probable qu'il avait aussi parlé à l'apôtre de leur anxiété touchant leurs frères *endormis*, et pour la faire cesser, il leur écrit tout de suite, afin qu'ils ne soient plus dans l'ignorance à cet égard, que les saints, tant morts que vivants, seront ravis ensemble à la rencontre du Seigneur, en l'air, à sa venue (4: 13-18).

L'apôtre met la main à sa seconde épître à l'ouïe de leur anxiété touchant les saints *vivants*. Peu importe d'où cela venait, soit de fausses suggestions étrangères, soit d'une interprétation imparfaite de sa première épître; mais pour leur enlever cette inquiétude, il leur écrit, comme je comprends, sa seconde épître, afin qu'ils sachent que «le jour du Seigneur», dans lequel ils craignaient que les saints vivants ne fussent enveloppés, ne viendra pas avant que «l'homme de péché», ne soit révélé; que l'homme de péché et avec lui tous ceux qui ont abandonné la vérité, seront précisément exposés à la terreur de ce jour, et que les saints peuvent donc bannir toute crainte (2: 1-9).

Tels sont, je pense, l'occasion et le but principal de chacune de ces épîtres; par leur moyen, l'apôtre répond aux appréhensions des Thessaloniens; il leur enseigne que, par la puissance de Celui qui ressuscita Jésus du sépulcre, les saints *endormis* étaient aussi certains d'avoir part au royaume que les vivants, et que, par le rassemblement de tous auprès du Seigneur, en l'air, les saints *vivants* étaient, aussi bien que ceux qui dorment, affranchis de la terreur du jour qui vient sur les habitants de la terre. Ni la vie, ni la mort, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ne pouvaient les séparer, car ils devaient monter soit du *tombeau*, soit de la *terre*, avec autant de certitude que le Seigneur descendrait du ciel, et ainsi les uns et les autres le rencontreront, avant qu'il se montre à la terre avec la terreur et le jugement qui signalent *Son jour*.

Telle est l'instruction divine que je reçois de ces épîtres: elle est importante pour l'état et pour l'espérance des saints. Je ne dis pas que j'aie bien compris ce sujet, mais j'y pense depuis longtemps, sans avoir rien entendu qui le contredise. Nous ne connaissons qu'en partie, et comme le Seigneur peut donner quelque lumière à d'autres, je puis, ainsi que chacun de nous, bien-aimés, recevoir quelque chose qui me confirme ou me corrige. Je dis cela pour provoquer un saint exercice dans d'autres âmes. Mais le Seigneur venant chercher ses saints, sans qu'il y ait de *nécessité* un délai, sans qu'ils soient nécessairement tenus d'attendre quelques-uns des

jugements ou des troubles avant-coureurs de la gloire, cela a été dès le commencement la promesse et l'espérance proposée, dans cette dispensation, et c'est ce que je désire présenter ici.

La venue du Seigneur pour les saints doit être «avec un cri de rassemblement», et une voix d'allégresse; sa venue pour la terre, ou le monde, doit être «en flammes de feu», c'est-à-dire avec les exécuteurs d'une juste colère (comparez 1 Thessaloniens 4: 16; 2 Thessaloniens 1: 7). Il y aurait ainsi deux étapes dans la descente du Seigneur, comme il y en eut deux auparavant, lors de son ascension; car lorsqu'il monta du sépulcre pour aller s'asseoir à la droite de Dieu, il s'arrêta sur la terre comme en passant, pour se rencontrer avec le résidu, avec les siens, et parler avec eux du royaume (Actes des Apôtres 1: 3); de même, en descendant du ciel sur la terre, il s'arrêtera dans l'air, en passant, pour rencontrer là son Eglise, les membres de sa famille céleste rendus semblables à son corps glorieux, et pour les conduire à la maison du Père.

Mais le jour du Seigneur, ou sa descente sur *la terre* en flammes de feu, y rencontrera un objet: celui que le Seigneur consumera par le souffle de sa bouche, qu'il anéantira par l'apparition de sa venue et par l'épée qui sort de la bouche de Celui qui s'appelle «la Parole de Dieu». Le Seigneur rencontrera alors l'inique. L'éclat de Celui qui vient dans la gloire de Dieu rencontrera celui qui vient selon l'opération mensongère de Satan, et le supprimera pour toujours; mais ceux en qui la vérité demeure, resplendiront d'en haut, dans ce jour où le Seigneur sera glorifié et rendu admirable en tous ceux qui auront cru (2 Thessaloniens 1: 10). Ils seront amenés avec Jésus en ce jour (1 Thessaloniens 4: 14). Ce sera le jour du Seigneur, la journée où il se montrera pour le jugement des ténèbres, qui seront comme une nuit surprise par le jour. Alors la place occupée par le Seigneur sera le jour; tandis que le monde sera le lieu de la nuit et des ténèbres; et quelle communion y a-t-il entre eux?

Le contact doit se faire en *jugement*, et non en *réconciliation*. Mais les saints, qui ont dès maintenant *l'Esprit* du jour, seront alors dans le *lieu* du jour. Ils sont «fils du jour» (1 Thessaloniens 5: 5), et seront dans la sphère d'où le jour se lèvera, et non dans la sphère sur laquelle il tombera. La pleine clarté du jour ne se répandra pas ici-bas sans leur présence.

Ils appartiennent déjà à la vérité, dont ils ont cru le témoignage (2 Thessaloniens 1: 10; 2: 13), et apparaîtront ainsi dans le cortège de Celui qui est appelé «Fidèle et Véritable», quand il sortira pour juger ceux qui n'ont pas reçu l'amour de la vérité, mais qui ont pris plaisir à l'injustice (Apocalypse 19).

Ainsi les saints seront mis à part de la scène du jugement, ou retirés du lieu que le jour du Seigneur viendra surprendre, comme Enoch fut retiré de devant le déluge, position différente de celle de Noé. Noé fut sauvé et porté à travers les eaux, en sorte que pas un cheveu de sa tête ne fut atteint; Enoch, avant le déluge, fut transporté dans un lieu que les eaux ne pouvaient pas atteindre, ou plutôt *d'où les eaux descendirent*. Le Seigneur, parlant aux élus juifs, prend Noé pour texte (Matthieu 24); car le résidu, comme Noé, sera gardé à *travers* le jugement. Mais notre apôtre, s'adressant à l'Eglise, emprunte plutôt ses expressions

à l'enlèvement d'Enoch (1 Thessaloniens 4: 17; 2 Thessaloniens 2: 1). Les saints de Thessalonique, *vivants* alors, avaient besoin pour eux-mêmes de cette assurance.

L'apôtre décrit ensuite l'objet sur lequel tombera la juste colère de ce jour-là. Il parle de «l'homme de péché», «du fils de perdition», titres qui nous disent le *caractère* et le *jugement* du grand ennemi de Dieu dans les derniers jours. Considérons un instant ce sujet.

Cette forme du mal a couvé, pour ainsi dire, de siècle en siècle dans la chrétienté corrompue; car dès le commencement «le mystère d'iniquité» opérait, comme nous le savons. Mais il n'a pas encore été manifesté. La méchanceté est encore dans l'épha, avec le disque de plomb sur son ouverture (Zacharie 5: 8). Mais avant que le jour du Seigneur visite la terre, l'inique sera révélé sous la forme alors achevée d'une créature de Satan (2 Thessaloniens 2: 9, 10); la beauté de Satan sera sur lui, sa puissance en lui; Satan lui donnera son trône, et ses esclaves pour le servir. Il sera ainsi, dans un sens spécial et terrible, l'ouvrage de Satan; il s'élèvera par-dessus tout Dieu (Daniel 11: 36); il sera semblable au Très-Haut (Esaïe 14: 14); il «élèvera son cœur comme un cœur de dieu» (Ezéchiel 28: 6), et s'assiéra au temple de Dieu, se présentant lui-même comme étant Dieu, ainsi que l'apôtre nous le montre. Il dira en son cœur: «Il n'y a point de Dieu» (Psaumes 14); pour celui qui en est là, il ne reste plus que la perfection de l'état de péché dans l'esprit d'indépendance de Dieu. Un simple système d'ignorance et de superstition ne pourrait pas accomplir de telles choses; il faut quelque chose de plus, car cet homme sera le roi de tous les enfants de l'orgueil. Or cet esprit d'indépendance de Dieu est en quelque sorte à l'ordre du jour. Tous les soi-disant progrès sont comme un temple érigé par l'homme où il puisse se montrer comme étant Dieu. «Regardez quelles pierres et quels bâtiments», tel est le langage de chaque jour, à mesure que l'homme déploie devant son semblable l'art et le travail de ce siècle affairé; le récit pompeux en est bientôt répandu dans le monde entier et tend, ce que les hommes espèrent, à former un grand corps confédéré, mais qui sera sous la conduite de l'Ennemi.

Je crois, en effet, que Satan emploie, de nos jours, mainte et mainte personne à ériger un temple convenable pour l'homme de péché. Naturellement, je ne parle que de l'esprit de la chose. Personne ne sait combien la construction se prolongera, ou combien de temps il faudra à l'enfant qui moralement se prépare à s'y asseoir, pour atteindre l'état d'homme fait, ou (ce qui est autrement doux pour le cœur) combien de temps le long support de Dieu attendra la repentance des pécheurs. D'un côté, la patience de Dieu doit atteindre toute sa mesure bénie, et de l'autre, la tour élevée par les enfants des hommes doit atteindre une hauteur déterminée. La patience de Dieu, qui est salut, conduira à la repentance tous ceux qui Lui sont connus (2 Pierre 3), et l'iniquité du méchant sera comme l'apparition de la lézarde qui amène la ruine subite d'une muraille *élevée* (Esaïe 30: 13). La victoire sur le méchant aura lieu quand il aura atteint le comble de l'orgueil. L'invitation d'Haman au festin fut faite, non seulement le premier jour, mais aussi le second, avant qu'Esther présentât sa requête, pour laisser le cœur de cet homme se remplir des pensées de sa grandeur, du haut de laquelle il devait tomber devant le juste. Mais lorsque l'édifice sera achevé, et que la créature de Satan y aura son trône; quand le séducteur aura, à sa manière, accompli sa promesse: «Vous serez comme des dieux»

(Genèse 3: 5); alors sur cette forme achevée de mal, sur cet état d'homme fait, ayant toute sa croissance d'iniquité, le jugement de Dieu tombera, et *l'homme de péché* deviendra le *fil de perdition*. Il sera la cible de la vengeance de Dieu, la créature qui attirera la foudre du trône, et qui provoquera «l'apparition de Sa venue», comme l'apôtre le dit ici (2 Thessaloniens 2: 8). Encore une fois, le Seigneur sortira de sa sainte demeure pour voir la tour que les enfants des hommes ont bâtie, et pour les couvrir de confusion.

Mais ce n'est pas directement notre affaire de connaître la durée de tout cela; notre affaire immédiate est la venue du Seigneur en l'air, descendant du ciel. Paul présente fréquemment la venue du Seigneur ou son apparition comme l'objet immédiat de l'espérance des saints (Romains 8: 23, 30; 13: 12; 16: 20; 1 Corinthiens 1: 7; 11: 26; 15: 23, 51; Philippiens 1: 10; 3: 20; 4: 5; Colossiens 3: 4; 1 Timothée 6: 14; Tite 2: 13; 1 Thessaloniens 1: 10); il en est de même des autres apôtres (Jacques 5: 7; 1 Pierre 1: 5; 2 Pierre 3: 12; Jude 21). Avec cela, l'apôtre parle de lui-même et de ceux auxquels il écrit, comme étant les vivants qui demeurent pour la venue du Seigneur; car nous sommes appelés à cette espérance. Nous attendons à tout moment la rédemption, nous qui en avons déjà les arrhes (Romains 8: 23; Ephésiens 1: 14; 4: 30). Nous attendons Sa venue, comme Sa venue attend notre plénitude, c'est-à-dire que les sauvés soient au complet. Mais les apôtres ne voient rien qui doive *nécessairement* retarder cette venue, si ce n'est cette plénitude des sauvés qui est le salut de Dieu pour ceux qui doivent encore entrer. Ainsi l'on pense à plusieurs choses comme devant retarder la venue de Christ ou la remplacer:

1. *Les souffrances et les persécutions*. Il est vrai qu'elles devaient avoir lieu, mais les apôtres, en s'adressant aux saints, les voient toujours comme étant plus ou moins au milieu de ces choses.
2. *La mort*. Ils en parlent, comme si les saints y avaient déjà passé dans un certain sens (Colossiens 3: 3), mais ils ne la présentent jamais comme l'espérance du fidèle.
3. *La corruption* dans l'Eglise. Ils la voient certainement par anticipation, mais encore ils avertissent cette génération, au sujet de la corruption même des *derniers jours* comme étant *déjà* apparue.
4. Le rétablissement de l'Eglise. Ils ne le promettent jamais, ni ne le proposent comme l'espérance des saints.
5. *Les révolutions et les changements politiques* dans le monde. Les apôtres n'y font jamais allusion et ne nous donnent pas d'instruction à leur sujet. Si, dans un sens, Paul nous instruit de la politique, c'est en rapport avec le gouvernement *millénaire* des nations; car, tandis qu'il ne nous dit rien des affaires des royaumes de ce monde, il nous parle des affaires qui concernent le royaume du Fils de l'homme, savoir comment toutes choses seront assujetties à son pouvoir, et ensuite comment ce royaume doit être remis à Dieu, le Père (1 Corinthiens 15: 24-26). Mais, jusqu'à l'établissement de ce royaume, l'apôtre ne nous donne aucune part

aux changements qui ont lieu parmi les nations, aucune place qui dépende de ces changements. Il nous exhorte à être soumis aux autorités qui existent, à prier pour les rois et pour la paix de ceux qui nous gouvernent; mais il ne subordonne pas nos espérances célestes aux circonstances terrestres. Nous sommes exhortés à la patience, en considérant que la venue du Seigneur *est proche* (Jacques 5: 8; Hébreux 10: 37). Pour les hommes de foi de l'ancienne dispensation, il y avait *nécessairement* un délai, parce qu'ils ne devaient pas parvenir à la perfection sans nous. Mais dans notre dispensation, cette perfection va avoir lieu (Hébreux 10: 37; 11: 40).

Je juge donc que notre espérance immédiate de rencontrer le Seigneur en l'air, n'est pas *nécessairement* subordonnée à quoi que ce soit. Sa venue pour la terre, je le sais, doit arriver après beaucoup d'événements. Mais ce n'est pas notre perspective. Je ne dis pas quand l'enlèvement des saints aura lieu. Il peut être plus éloigné que notre espérance ne le désire, et l'espoir différé pourrait faire languir le cœur. Mais le délai n'a pas pour but de faire languir le cœur des saints, mais de sauver les âmes des pécheurs. «La patience de Dieu est salut». Nous devons nous en souvenir tout le temps du retard, qu'il soit long ou court; notre patience doit être *sans murmure*, comme la patience de Dieu est *à salut et miséricordieuse*. Mais les apôtres n'enseignent nulle part, que je sache, qu'il arrive *de nécessité* quelque événement, avant que cette patience prenne fin par l'enlèvement des saints. On verra alors des choses étranges et terribles, des afflictions et une angoisse des nations, telles qu'il n'y en eut jamais, et jusqu'à quel point nous en sommes rapprochés, nous ne saurions le dire. Les saints, je ne dis pas le contraire, peuvent être encore laissés ici-bas pour voir beaucoup de tribulations, mais elles ne sont point l'objet vers lequel leurs regards sont dirigés. Des révolutions peuvent se succéder sans délai sur la terre, aidant à montrer que le Seigneur commence à penser à Israël, qu'il va tirer sa main de son sein (Psaumes 74: 11), et rompre son silence prolongé envers son ancien peuple. Mais je ne pense pas que les saints aient à voir *nécessairement* sur la terre quelque phase de cette grande et intéressante période. Leur départ en l'air, à la rencontre de leur Seigneur qui descend du ciel, est indépendant de ce qui arrive sur la terre, et n'est précédé d'aucun signe, autant que je puis voir. L'heure de l'enlèvement des saints sonne dès que le nombre des élus est complet, et c'est le secret du Père, secret dont les mouvements parmi les nations ne sont ni le signe, ni l'avant-coureur. Cet événement ne dépend de rien d'autre que du bon plaisir du Père touchant sa famille céleste; il ne dépend pas même de la manifestation, encore moins de la destruction de cette dernière et complète forme du mal, qui amènera le Seigneur, comme nous l'avons déjà vu, pour exécuter le jugement sur la terre. Quelque chose retient cette manifestation (2 Thessaloniens 2: 6); on a soulevé parmi les saints la question de savoir quel est cet obstacle ou cet empêchement: il est du ressort de la révélation de Dieu, mais il appartient à une classe de questions sur lesquelles nous ne sommes pas surpris de trouver des différences de jugement. Ces différences ne touchent, ni ne peuvent jamais toucher à «l'unité de l'Esprit». Puissions-nous

désirer de nous supporter les uns les autres en paix, dans l'amour qui vient de l'Esprit, et de contribuer à la joie l'un de l'autre par une connaissance plus approfondie de ces choses et de toutes les voies de notre précieux Seigneur et Sauveur.

Sur ce point je dirai cependant qu'il me semble que nous devons juger de la nature de l'obstacle par la nature de ce à quoi il s'oppose. Ce fut la présence de «l'interdit» qui anciennement empêcha la manifestation du pouvoir de Dieu, et jusqu'à ce qu'il fut ôté, cette puissance sainte ne put pas se déployer. Je fais allusion à Hacan en Israël (Josué 7). De même, la présence du traître Judas empêcha le Seigneur de parler de sa gloire (Jean 13); mais il la déclara aussitôt que Judas fut sorti. Or, d'après ces faits, il faut que ce soit la présence de quelque chose *de bon*, de quelque chose qui soit *de Dieu*, qui retient maintenant la manifestation de tout le pouvoir de Satan, et jusqu'à ce que l'obstacle soit «ôté», l'inique ne peut être révélé. Ce n'est pas le cours ordinaire du mal d'arrêter le mal, ni le cours du bien d'arrêter le bien; chacun favorise plutôt ce qui lui ressemble, tandis qu'il empêche la pleine opération de ce qui lui est opposé. Il faut donc, je pense, que ce soit quelque chose de bon, quelque chose que Dieu puisse reconnaître, qui soit la chose qui retient.

Je n'en dis pas davantage; car il peut être plus conforme à la pensée de l'Esprit de laisser intentionnellement cet obstacle sans le définir. Mais cela même suffit pour nous montrer que les saints ne sont pas *nécessairement* retenus ici-bas. Si ce qui empêche la révélation de l'homme de péché ne doit pas être connu maintenant des saints, ils apprennent au moins sur ce point, qu'ils n'attendent pas *nécessairement* ici-bas la révélation de cet homme; et c'est tout ce que je tiens à faire sentir. Il se peut bien que ce qui retient soit, dans la sagesse de l'Esprit, laissé comme un secret.

Je reviens sur ce que j'ai déjà signalé, savoir que le peuple céleste n'est pas un peuple *laissé* sur la terre comme Noé, mais *enlevé* comme Enoch, — enlevé, non pas *par* le jour du Seigneur ou par le jugement, comme la génération antédiluvienne, mais *avant* ce jour ou avant ce jugement, pareil à l'homme céleste qui «marcha avec Dieu». Car Enoch fut un homme céleste; je veux dire un homme dont la destinée était céleste. Il n'était plus sur la terre quand le jugement du Seigneur la visita: il eut connaissance de ce jugement et le prophétisa (Jude 14), mais il ne s'y trouva pas. Tout cela nous rappelle, je pense, ce que *nous* sommes et *notre vocation*. Nous sommes un peuple, des gens destinés à être enlevés de la terre à un moment indéterminé, et pourtant nous sommes informés du jugement qui y surviendra; et quand ce jugement arrivera nous serons *à la suite*, et non *devant* Celui qui l'exécutera.

Enoch, comme ayant été *enlevé*, est certainement le type de ce qui nous arrivera, et non pas les pécheurs du temps de Noé. Enoch fut enlevé au ciel, parce qu'«il plut à Dieu»; eux furent enlevés par le jugement, parce que «toute chair avait corrompu sa voie» devant Lui.

Leçons simples, heureuses et pourtant sérieuses!

Il ne doit rester pour nous aucun doute sur le fait que les saints ne doivent pas attendre sur la terre la venue du Fils de l'homme. Ils attendent «des cieux le Fils de Dieu» (1 Thessaloniens 1), c'est-à-dire qu'ils attendent que le Fils de Dieu descende du ciel en l'air, et

non pas que le Fils de l'homme descende sur la terre. Je suis de plus en plus convaincu que les saints seront retirés *avant que le jour du Seigneur visite la terre*. Ces témoignages ne disent pas seulement que les saints seront délivrés *de ce jour*, ou enlevés *durant ce jour*; mais qu'ils seront enlevés *avant* qu'il surprenne *tous* ceux qui habitent sur la terre, comme jour de la venue du Fils de l'homme, qui doit venir comme un voleur dans la nuit (1 Thessaloniens 5: 2; Luc 21: 34, 35).

Tels sont, je le pense, les grands sujets enseignés dans ces épîtres: les craintes des saints de Thessalonique réclamaient, comme je l'ai remarqué, la consolation spéciale que procuraient ces vérités, auxquelles se rattache aussi la conduite des saints dans le royaume. Ce sujet est merveilleux et divin, et rappelons-nous, afin que nos pieds soient déchaussés, sur *quel lieu saint* nous nous trouvons. Que le Seigneur veuille *toujours* garder et guider nos pensées!

La première période du glorieux voyage est, comme nous l'avons vu, l'ascension des saints, tant des morts que des vivants, dans leurs corps de gloire, à la rencontre du Seigneur lorsqu'il arrive en l'air descendant du ciel (1 Thessaloniens 4). C'est la venue que les saints attendent maintenant, et dont le Seigneur leur a parlé en disant: «Voici, je viens bientôt». C'est dans cette rencontre avec lui «en l'air» que nous, ses saints rachetés et glorieux, nous lui serons présentés (1 Thessaloniens 2: 19). Nous aurons alors la rédemption du corps (Romains 8). Le corps vil sera rendu semblable à son corps glorieux (Philippiens 3). Cette rencontre aura lieu avec l'allégresse d'un jubilé, car le Seigneur descendra du ciel avec un cri de rassemblement, et l'Eglise montera avec un cantique qui lui correspondra: «Où est, ô mort, ton aiguillon? où est, ô mort, ta victoire?» (1 Corinthiens 15).

Après avoir rencontré le Seigneur et lui avoir été présentés, l'étape suivante de cet heureux trajet nous amènera devant le Père (1 Thessaloniens 3: 13). Le chemin de la vie sera pour nous, bien-aimés, comme il l'a déjà été pour Jésus, le chemin qui conduit au Père, dont la face est un rassasiement de joie, et où il y a des plaisirs à sa droite pour toujours (Psaumes 16). Là les saints seront ouvertement reconnus comme *enfants*, tandis que dans la scène suivante que nous allons considérer, ils seront ouvertement reconnus comme *héritiers*, car l'ordre divin est que «si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers» (Romains 8).

Mais avant de considérer la dernière étape du chemin de la gloire, je ferai remarquer que le Seigneur avait déjà présenté ces stations à la foi de ses disciples. Il leur avait dit que, s'ils ne pouvaient pas le suivre alors (car il s'en allait vers le Père), ils le suivraient dans la suite, quand il leur aurait préparé des places dans la maison du Père. Mais avant qu'ils eussent à le suivre dans cette maison, il leur dit qu'il «reviendrait et les prendrait auprès de lui». C'est ce que dit l'apôtre: «A sa rencontre en l'air» (Jean 13: 36; 14: 3). En sorte que, par ces paroles et ces promesses, le Seigneur, dans l'évangile de Jean, a déjà découvert aux regards de la foi les particularités du chemin; il le prend pour aller vers le Père, il revient pour rencontrer ses saints, puis ils s'en vont tous ensemble dans la maison du Père. Ils devaient le voir lui-même avant d'arriver dans la maison du Père; ainsi notre apôtre les montre aussi rencontrant le Seigneur immédiatement à leur ascension en l'air, et ensuite, quand ils l'ont rejoint, ils vont en la

présence du Père (1 Thessaloniens 3: 13). Impossible de dire cela plus clairement que le Seigneur ne l'a exprimé dans les paroles que j'ai citées. En parlant de la maison du Père, il dit: «Je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai *auprès de moi*; afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi». Il voulait premièrement venir les chercher, les prendre *auprès de lui-même*, ou les rencontrer *seul*, et *ensuite* les conduire dans la *maison du Père*. C'est l'assomption des saints. Maintenant, nous aurons à les suivre dans leur descente; mais dans l'une et l'autre direction, ils sont toujours glorieux, et le Seigneur est avec eux pour toujours.

Lorsque les saints sont chez eux avec le Seigneur dans la maison du Père, le Fils de l'homme vient, selon le langage du prophète juif, jusqu'à l'Ancien des jours, qui lui donne la seigneurie, et l'honneur, et le règne (Daniel 7), ou, d'après la vision de Jean dans l'Apocalypse, l'Agneau prend le livre de la main droite de Celui qui est sur le trône, et alors aussi l'Eglise se réjouit en voyant venir le moment de son règne sur la terre (Apocalypse 5).

Ainsi, en temps et lieu, nous ferons le troisième pas dans le chemin de la gloire. Jésus descendra avec les anges de sa puissance, en flammes de feu, pour détruire le méchant de devant la présence de sa gloire, et pour être glorifié dans ses saints. C'est ce que nous trouvons aussi dans nos épîtres (2 Thessaloniens 1: 7-10). Il viendra avec les nuées — les nuées du ciel — non pas seul comme quand il rencontre l'Eglise en l'air, ni avec ses saints dans leur caractère d'enfants du Père, qu'il introduit dans leurs demeures, mais avec eux, comme étant «les armées du ciel». Il vient avec ses saintes myriades, Celui qui est assis sur le cheval blanc; le ciel s'ouvre et le laisse descendre avec ses armées pour exécuter le jugement sur ceux qui corrompent la terre, et pour revendiquer ensuite ses droits aux royaumes du monde (Matthieu 24: 30; 26: 64; Jude 14; Apocalypse 1: 7; 19: 14). Ce sera la rédemption de l'héritage (Ephésiens 1: 14). Car, après la scène du jugement, la gloire du Seigneur restera, et ceux qui aiment la vérité y auront leur part, quand le dernier mensonge et les dernières ténèbres de Satan et du monde auront été abolis pour toujours (2 Thessaloniens 2: 14).

Alors on contempera Jésus comme le Roi dans sa beauté. Tout genou se ploiera devant Lui. // s'assiéra sur le trône de sa gloire, et ses saints recevront l'autorité avec lui, d'après leur service (Matthieu 25: 31; Luc 19: 17). C'est là *l'apparition* promise du Seigneur Jésus Christ, laquelle le bienheureux et seul souverain, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, montrera au temps propre (1 Timothée 6: 14, 15). Alors tous les ennemis, l'un après l'autre, seront mis sous ses pieds, et pour terminer, il remettra le royaume à Dieu le Père, afin que Dieu soit tout en tous (1 Corinthiens 15: 28).

Ainsi, bien-aimés, en premier lieu, nous aurons le bonheur de prendre le chemin du ciel, pour rencontrer le Seigneur lui-même, et ensuite, nous serons conduits par Lui d'abord à la demeure de l'amour, puis au trône de gloire — à la maison du Père et au royaume du Fils de l'homme. On trouve quelque chose de semblable dans les voies de Joseph envers ses frères après leur réconciliation: Joseph se révéla d'abord à eux en particulier, commandant de faire sortir tout le monde; ensuite il les introduit et les présente comme *ses frères* à *Pharaon*, dont le trône était au-dessus de celui de Joseph; puis il les amène sur *le théâtre de son pouvoir et*

de sa gloire, et leur donne la plus riche portion de l'héritage, au-dessus du peuple du pays (voyez Genèse 45-47). D'ailleurs, aucune de nos bénédictions ne se perdra à mesure que nous avancerons. La joie de la présence du Seigneur et la plénitude de la maison du Père seront encore à nous après que nous aurons eu part au gouvernement du royaume: elles seront à nous pour toujours. Nous pouvons bien dire, dans un sens plus profond que David, que notre Dieu nous a parlé de notre maison pour un long temps, même pour l'éternité. Et ne pouvons-nous pas dire avec plus de raison que lui: Qui sommes-nous, que nous ayons été amenés jusqu'ici? (2 Samuel 7: 18, 19). Car il a fait toutes ces grandes choses à cause de sa parole, et selon son coeur (verset 21). Où en est le motif? Dans son amour uniquement. Les derniers sont devenus les premiers. Il passe à côté des anges pour prendre la semence d'Abraham (Hébreux 2); à côté des Juifs mis à part, pour prendre des pécheurs d'entre les gentils: le prodigue en haillons reçoit la *plus belle* robe, et celui qui mangeait les gousses des pourceaux est assis à table devant le veau gras; il faut que la grâce, que ses richesses et sa gloire soient déployées, et ce sont là les voies riches en bénédictions de notre Dieu. C'est notre affaire et notre devoir, bien-aimés, de marcher soigneusement ici-bas où tout est souillé, jusqu'au jour où nos pieds parcourront les sentiers de joie et de gloire sans craindre les épines ou la souillure.

Ces grands traits des conseils de Dieu sont ainsi présentés à notre attention dans les épîtres aux Thessaloniens. Ceux-ci étaient sortis d'un monde idolâtre pour servir le Dieu vivant en traversant ce même monde, et pour *attendre des cieux* son Fils, et le Saint Esprit répond ici à leurs désirs croissants.

Mais l'apôtre avait aussi à mentionner quelque mal parmi eux. Il devait les avertir aussi bien que les consoler, et non seulement prier que leurs coeurs fussent consolés, mais qu'ils fussent affermis en toute bonne oeuvre et en toute bonne parole (2 Thessaloniens 2: 17). Quelques-uns d'entre eux avaient cessé «de travailler de leurs mains». Cela pouvait avoir été le fruit de quelque altération de la grande doctrine de la venue du Seigneur qui les distinguait. C'est la tactique de Satan, s'il ne peut nous ravir la vérité, de la corrompre, tandis qu'elle est encore entre nos mains. Les Thessaloniens étaient pleins de zèle, ils étaient allés avec décision de coeur au-devant du Seigneur; cependant quelques-uns «marchaient dans le désordre, ne travaillant pas du tout, mais se mêlant de tout» (2 Thessaloniens 3: 11). L'apôtre ne condamne pas leur zèle, et ne cherche pas à corriger le mal en détournant leur attention de son grand sujet de la venue du Seigneur; mais il désire que leur attente soit *patient*e, et non déréglée; il insiste sur ce devoir, en leur rappelant son exemple et ses préceptes quand il était au milieu d'eux. A Thessalonique, il avait travaillé pour suffire à ses besoins, la chose ayant été ainsi ordonnée par la prévoyance et la sagesse de Dieu, qui maintenant, par l'Esprit, se sert de cette circonstance pour l'avertissement et la direction des saints dans cette ville.

Tel était, je crois, le caractère de l'église des Thessaloniens, avec leurs doctrines, et les craintes auxquelles répond l'enseignement de l'apôtre. Ils se distinguaient par la simplicité de leur foi, par leur amour fraternel et leur attente de la venue de Christ; ils avaient aussi besoin,

comme nous l'avons vu, de plus de lumière sur les voies du Seigneur, et d'avertissements au sujet de quelques-unes de leurs voies.

Mais par-dessus tout, je désire insister de nouveau sur ce qui a principalement attiré mes pensées, c'est-à-dire que nous avons ici la doctrine de l'enlèvement des saints, soit «endormis», soit «vivants», pour rencontrer leur Seigneur «en l'air», avant qu'il vienne pour le monde. Cet enlèvement n'est pas seulement une résurrection, il est aussi une ascension; l'histoire de l'Eglise est comprise entre la résurrection et l'ascension du Seigneur, et la résurrection et l'ascension de l'Eglise. La première lui donna la vie et la mit, étrangère ici-bas, dans le chemin du désert, la seconde terminera son voyage, en la ravissant vers sa demeure céleste. Mais la résurrection du Seigneur et de l'Eglise est particulière: elle est une résurrection *d'entre* les morts. C'était une hérésie sadducéenne de nier la résurrection des morts, et cette doctrine est au nombre des principes reconnus par les Juifs, en Hébreux 6. Mais la résurrection *d'entre* les morts était quelque chose qui dépassait la mesure de la foi juive. Quand le Seigneur en parlait, les disciples s'entre-demandaient ce que c'était que ressusciter d'entre les morts (Marc 9: 10); l'allusion à cette résurrection dépassait de beaucoup les pensées de Marthe, bien que cette femme fut un bel exemple de la foi juive (Jean 11: 24-26). Quand elle parle d'une résurrection au dernier jour, le Seigneur lui parle d'une puissance de résurrection qui était en lui-même, et qui n'attendrait pas jusqu'au dernier jour pour se manifester, mais agirait de manière à anticiper glorieusement toutes les autres résurrections, par une résurrection digne de Celui qui est «la résurrection et la vie». Celle-là seule est une résurrection par la puissance de la présence en nous de l'Esprit de Dieu (Romains 8: 11). Tel fut le cas du Seigneur lui-même: une résurrection *d'entre* les morts, et telle sera la résurrection des siens, non pas «au dernier jour», comme Marthe ou les Juifs le pensaient, mais «à Sa venue», comme l'Esprit le dit aujourd'hui dans l'Eglise (1 Corinthiens 15: 23). Les patriarches de la nation juive attachaient tous une valeur particulière à leurs corps morts; ils furent religieusement recueillis à Macpéla par les leurs, dont le soin et le zèle étaient la confession de leur espérance et de la certitude qu'ils avaient de ressusciter. Seulement ils rattachaient la résurrection au pays de la promesse, et cette pensée était juste pour ceux qui n'avaient que des espérances de résurrection pour la terre.

L'Eglise a une espérance plus élevée. Les cieus et l'ascension en l'air sont devant ses yeux; les patriarches avaient en perspective Canaan et la résurrection hors du sépulcre de Macpéla. L'Eglise est déjà ressuscitée en Esprit avec Christ, et n'attend plus que le jour où, dans des corps glorifiés, elle montera sur les nuées pour Le rencontrer. Cette espérance lui convient, comme la première espérance était à sa place pour les patriarches; chacune est de saison, selon l'extension de la pensée de Dieu envers nous. Les patriarches devaient mourir, et attendaient la résurrection et la domination de Dieu au pays de Canaan (Genèse 50: 24, 25). L'Eglise est ressuscitée, et n'attend plus que de monter aux cieus avec le Seigneur glorifié (Philippiens 3: 20, 21).

La résurrection et l'ascension des saints doit clore, comme je l'ai déjà fait remarquer, la dispensation de l'Eglise, dont la résurrection et l'ascension du Seigneur étaient le commencement.

L'histoire d'Israël à la mer Rouge et au Jourdain, à l'entrée et à la sortie du désert, ne nous dit-elle pas les mêmes choses? Nous nous tenons, bien-aimés, sur les bords du Jourdain. C'est encore le désert, nous avons encore besoin de la manne et de l'eau du rocher; mais nous sommes arrivés aux confins de la gloire; le salut est plus près de nous que lorsque nous avons cru. «La nuit est fort avancée, et le jour s'est approché». Le Saint Esprit déjà envoyé du ciel, est en nous l'avant-coureur du jour qui est proche. Il a déjà fait de nous, «des fils de la lumière et des fils du jour» (1 Thessaloniens 5: 5). «C'est déjà l'heure de nous réveiller du sommeil». Réveillons-nous, levons-nous, regardons, et nous verrons les premiers rayons du matin. L'Esprit du jour en nous, est le gage que le jour va bientôt poindre en gloire sur nos têtes.

Il y eut, il est vrai, pour le peuple, un retard sur les bords du Jourdain. L'armée de Dieu attendait qu'une certaine mission, envoyée dans le pays souillé des Amoréens, fût accomplie. Les espions étaient entrés dans ce pays voué au jugement (Josué 2). Le péché des Amoréens était arrivé à son comble, et l'épée de Josué aurait pu y pénétrer sur-le-champ. Mais il y eut un moment de répit qui se trouva être à salut. Le Seigneur se tenait à la porte de la maison condamnée et heurtait, pour voir si peut-être quelqu'un lui ouvrirait encore. Il en fut ainsi: une pauvre pécheresse de la ville se rendit à l'invitation, et, craignant, elle fit comme Noé qui prépara une arche pour le salut de sa maison. Elle habitait dans la région de la mort et du jugement; mais la miséricorde allait lui apporter la joie, et sa fenêtre, avec le cordon écarlate qui y était attaché, devint comme un autre linteau aspergé de sang, pour préserver sa maison: cette fois encore l'ange destructeur passa outre. Nous attendons aussi, de la même manière, au bord du Jourdain. La gloire n'a pas encore resplendi, mais elle attend, pour faire son œuvre, que la grâce ait accompli sa mission. La patience de notre Seigneur est salut. Il ne veut pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance (2 Pierre 3). Nous attendons que le corps soit parvenu à la mesure de la stature de la plénitude du Christ qui lui est assignée, et que tous soient arrivés à la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait. Alors la puissance de la mort cédera de nouveau devant les pieds des sacrificateurs qui portent l'arche (Josué 3). «Car si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts *habite en vous*, Celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts vivifiera vos corps mortels aussi à *cause de son Esprit qui habite en vous*» (Romains 8: 11). Si donc, comme fils et sacrificateurs de Dieu, nous portons l'arche du Seigneur, les eaux ne résisteront pas à notre passage. Nous possédons la vie cachée, qui est au-dessus du pouvoir de la mort.

Telles sont les voies glorieuses de Celui qui nous a aimés, et il en a de plus riches et plus excellentes que celles-là, qui nous disent et nous diront encore que Dieu est amour, qu'en bénissant, il fait son oeuvre, et se montre lui-même, en manifestant sa grâce envers des pécheurs indignes. Nous apprenons *maintenant* ce qu'est la grâce avec toutes ses ressources variées; nous traverserons bientôt des espaces où nous apprendrons ce qu'est la gloire. Depuis que Jésus est venu ici-bas, nous avons trouvé que chaque sentier dans le désert était un

sentier de grâce; mais la gloire est encore devant nous. Nous n'en traversons pas encore la région: «Vous n'avez point ci-devant passé par ce chemin», disait Josué au peuple sur les bords du Jourdain, en lui parlant d'avance de passer à l'autre bord (Josué 3: 4). Mais certes nous ne devons pas craindre ce chemin merveilleux. La main qui divisa la mer Rouge, divisera le Jourdain avec la même aisance. Celui qui ressuscita Jésus d'entre les morts, vivifiera aussi nos corps mortels pour nous donner part à la même gloire. C'est, il est vrai, un chemin par lequel nous n'avons pas encore passé; mais la main du Seigneur est la même. Ce n'est pas la gloire de Christ qui est la grande chose; c'est la croix de Christ, et elle est déjà nôtre. Si Dieu nous a donné son Fils *dans l'humiliation et la souffrance*, nous donner son Fils *glorifié*, lui sera une chose légère et facile, pour parler à la manière des hommes. Si nous savons que Jésus baissant la tête sur la croix est à nous, nous pouvons bien savoir que Jésus souverainement élevé sera à nous; le gage en est certain. Comme il y eut un monument de douze pierres, une pierre pour chaque tribu, de même il y aura une louange permanente de *tous* ses saints pour dire les richesses de sa grâce et de sa gloire en éternité.

«A Celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang; — et il nous a faits un royaume, des sacrificateurs pour son Dieu et Père; — à Lui la gloire et la force aux siècles des siècles. Amen!»

Méditation de J.N.D. no 173 - Lévitique 23: 4-22

Darby J.N.

ME 1910 page 248

Les *fêtes solennelles*, dont le nom est le même que celui d'*assignation*, sont celles dans lesquelles Dieu veut s'entourer de son peuple. Comme nous l'avons vu précédemment (*), la première pensée et le dernier résultat que Dieu nous présente, c'est son repos et celui de la création. Le repos de la création ayant manqué, Dieu veut arriver à un repos de rédemption. Jusqu'à la venue de Christ, il éprouve l'homme de toutes manières. Jésus étant rejeté, le sabbat, signe de l'alliance, tombe avec Lui et Dieu renouvelle, par la résurrection, les gratuités assurées à David. C'est le repos de Dieu dans le second Adam, dans l'Eglise et dans la création. Nous sommes en Christ, et avec Christ en Dieu, qui trouve son repos en Lui et en nous.

(*) Voir [l'article n°17 du Messager Evangélique de 1909](#)

Dans ce chapitre, après la mention du repos sabbatique, l'Esprit de Dieu indique en figure, par les fêtes solennelles, tout ce que Dieu a fait pour s'entourer finalement de son peuple dans la bénédiction qui accompagne le repos. Ces fêtes se terminent par celle des tabernacles, bénédiction millénaire d'Israël sur la terre.

On ne trouve pas de division nouvelle jusqu'à la fin du verset 8, parce que la Pâque et les pains sans levain sont le grand fondement du repos. Dans les deux fêtes qui suivent celles-là, nous avons la résurrection de Christ et la puissance du Saint Esprit comme vie de résurrection de l'Eglise. Ces deux choses préfigurent l'économie actuelle. La Pâque figure sa mort qui est le fondement de tout le reste, la base inébranlable du repos, parce que Dieu a trouvé son repos absolu dans l'oeuvre accomplie de Christ, sur laquelle toute l'oeuvre subséquente est établie. En vertu de cette oeuvre, Dieu travaille et cherche des âmes, mais il ne fait rien pour lui-même. Le repos dans le désert se rattache à la manne; le combat, à l'eau de Réphidim, mais le repos de Dieu se rattache à la Pâque, à la mort de Christ et à son oeuvre.

Le grand principe présenté dans la Pâque est le sang de Christ, offert à Dieu. Ce sang, placé sur la porte, était vu de Lui, non d'Israël. En exerçant le jugement, Dieu aurait frappé le peuple, parce que sa justice ne fait point de différence, mais cette justice exigeait que l'ange exterminateur n'entrât pas là où l'aspersion du sang avait été faite, ce qui aurait été une injustice. Dieu voit le sang; c'est ce qui donne le repos. Il veut trouver le sang comme réponse à sa justice, et celle-ci trouve dans le sang tout ce qui peut la satisfaire. C'est une question entre Dieu et Christ; et la preuve qu'il est satisfait, c'est que sa justice a élevé Christ à sa droite. Dès ce moment, Dieu est entièrement *pour* son peuple; il a trouvé le sang, et tout compte avec la justice est définitivement réglé. Dieu peut avoir encore à reprendre, à châtier, mais il est pour son peuple. La pensée dominante est ici le repos, mais il faut que le peuple quitte l'Egypte pour en jouir. Il mange l'agneau pascal et acquiert ainsi des forces pour le chemin.

L'absence de tout levain préfigure Christ en qui il n'y a pas de péché. Israël devait ôter tout levain de ses maisons, car il était censé être en rapport avec Dieu *sans péché*. En 1 Corinthiens 5, l'Eglise a le même caractère: «Vous êtes une nouvelle pâte sans levain», «ôtez le vieux levain». Celui qui est mort est quitte du péché, et la mort de Christ est la démonstration de ce fait. Jusqu'à sa mort et dans la mort, il a été éprouvé par Satan, mais il a préféré tout souffrir, quelque amère que fût la coupe, plutôt que de ne pas obéir à Dieu un seul instant, aussi peut-il remettre son esprit entre les mains du Père, en étant absolument sans levain. L'Eglise est placée, dès lors, sur ce pied-là devant Dieu; il n'est plus question pour elle d'un sacrifice pour le péché. Les *offrandes faites par feu* sont un culte sans question de péché.

Christ, mort pour le péché, met l'Eglise en position de pouvoir offrir à Dieu ses louanges et ses adorations sans conscience de péché. Tout cela est l'œuvre de Dieu, dont la base est, d'une part, ce que Christ a accompli sur la croix, d'autre part, le fait qu'il est entré dans le repos comme parfaitement agréable à Dieu.

Si nous n'avons pas ce repos devant Dieu, nous ne pouvons nous représenter ce que c'est que d'être sans levain, ni ce qu'est le levain. On ne peut jamais avoir l'idée de l'absence du péché en regardant à soi. Le repos, pour le cœur qui aime la sainteté, c'est de savoir qu'en Christ nous sommes sans levain. S'il en est autrement, la sainteté devient une loi pour l'âme, et l'on se décourage ou bien on rabaisse l'idée de la sainteté.

Le peuple mangeait la Pâque; sa sainteté commençait là; il s'agissait dès lors de manger les pains sans levain, d'entrer dans le même chemin que Christ qui a glorifié Dieu dans une marche pure de tout péché, étant mis à l'épreuve jusqu'à la mort.

(Versets 9-14) — Christ est ressuscité le lendemain du sabbat de la Pâque. C'est une nouvelle création, et nous y appartenons si nous sommes en Christ. La mort est intervenue; Christ est maintenant le Chef d'un tout nouvel ordre de choses, sans aucune liaison avec l'ancien. Quand Israël en jouira, il faudra qu'il y entre sur le pied de la grâce.

La gerbe d'épis non broyée, c'est Christ qui n'a pas senti la corruption. Rien ne peut être agréable à Dieu, tant que Christ ne lui a pas été présenté comme homme ressuscité. Il est les prémices de ceux qui dorment. Jusqu'à ce moment, rien ne pouvait être présenté à Dieu.

On voit aussitôt le développement du culte et des relations avec Dieu. Il n'y a point de sacrifice pour le péché avec la gerbe tournoyée; la chose est accomplie et maintenant tout est un sacrifice par feu, de bonne odeur et de joie. Christ lui-même est l'holocauste à l'Eternel; le gâteau, c'est Christ; l'aspersion du vin est la joie des relations avec Dieu, d'une communion parfaite en Christ avec lui. Nous avons Christ, le nouvel homme, présenté à Dieu, et l'on ne trouve plus que la joie, sans question de mort, ni de péché.

(Versets 15-22) — Le gâteau nouveau n'est pas Christ, mais l'Eglise. Ce ne sont plus des épis non broyés; le grain est pétri avec du levain, et il ne peut être offert en bonne odeur. Dans l'Eglise, on trouve toujours le principe du péché, quelle que soit la puissance du Saint Esprit au milieu d'elle. Aussi trouvons-nous ici le sacrifice d'un bouc pour le péché. Les deux pains, avec

du levain, n'auraient pu, sans cela, être présentés à Dieu. Il n'y avait rien de semblable dans la figure de la résurrection de Christ.

Au verset 23, les glanures de la moisson représentent cette économie où Dieu déploie sa puissance, dans la résurrection de Christ, au milieu des ruines de la première création. Christ devient la source de vie d'une race nouvelle, fruit de la puissance de Dieu au milieu de la mort. Pour faire valoir cela dans les hommes sur la terre, il faut la puissance du Saint Esprit qui les identifie avec Christ ressuscité.

L'amour, trait distinctif du témoin de Christ

Porret-Bolens L.

ME 1910 page 264

Au moment où le Seigneur Jésus est sur le point de quitter les siens pour s'en aller au ciel, ceux-ci lui disent: «Seigneur, est-ce en ce temps-ci que tu rétablis le royaume pour Israël?» Il leur répond: «Ce n'est pas à vous de connaître les temps ou les saisons que le Père a réservés à sa propre autorité; mais vous recevrez de la puissance, le Saint Esprit venant sur vous; et vous serez *mes témoins* à Jérusalem et dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'au bout de la terre» (Actes des Apôtres 1: 6-8).

Après avoir reçu le Saint Esprit promis, les disciples de Christ commencent à lui rendre témoignage à Jérusalem, manifestant à tous qu'ils «n'étaient qu'un coeur et qu'une âme» (Actes des Apôtres 4: 32).

La prière du Seigneur Jésus, en Jean 17: 18-22, recevait ainsi un prompt et merveilleux exaucement dans la manifestation de l'unité de tous les croyants. Attachés de coeur à la personne du Sauveur, ils étaient remplis d'amour les uns pour les autres.

Le commencement du livre des Actes nous offre un tableau unique, plein de fraîcheur; c'est comme un admirable jour de printemps, où la nature, baignée de lumière et de chaleur, montre de toute part harmonie et mouvement. Le soleil, image du soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons, transforme tout par sa clarté et sa chaleur. Lorsque Christ resplendit sur nous, quel soleil pour l'âme que celui-là! On a aussi comparé — et avec justesse — les croyants dans leur ensemble, ou le croyant, *témoin de Christ*, à la lune qui brille en l'absence du soleil. Combien sa lumière est agréable pour celui qui veille pendant la nuit! On le sait, la lune n'a pas de lumière propre; elle emprunte celle du soleil qu'elle nous reflète lorsque la terre ne s'interpose pas entre elle et le soleil. C'est un enseignement pour nous qui nous laissons si facilement envahir par les choses de la terre! Si ces choses viennent se placer entre nous et Christ, comment serions-nous capables de le manifester? Il faut, hélas! le reconnaître, nous dormons souvent parmi les morts, négligeant de réaliser ce qu'est pour nous la personne du Seigneur Jésus, maintenant dans la gloire.

Dans cette condition, comment pourrions-nous le manifester dans notre vie et dans nos voies? Nous pouvons le remarquer, ce que Dieu confie à la responsabilité de l'homme est loin de prospérer entre ses mains, s'il néglige de réaliser la dépendance de Celui qui est pour lui la source de toute bénédiction.

L'assemblée d'Ephèse réalisait, au début, sa position céleste, aussi est-ce à elle que les conseils de Dieu, relativement à Christ et à l'Eglise, purent être librement exposés, le Saint Esprit n'ayant pas à s'occuper d'elle en discipline. Cependant, le danger existait aussi pour elle; Dieu nous connaît, il sait que nos pauvres coeurs sont portés à s'endormir facilement, parce

que la vieille nature est en nous. Aussi trouvons-nous, dans cette épître, le solennel avertissement: «Réveille-toi, toi qui dors, et relève-toi d'entre les morts, et le Christ luira sur toi» (Ephésiens 5: 14). Les vierges étaient sorties au-devant de l'époux; mais comme *il tardait*, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent (Matthieu 25: 1-5). C'est la première chose que nous apprenons des témoins de Christ; mais, si le réveil a lieu, Christ resplendit sur l'âme, lui devient précieux, et se reflète ainsi par les siens, mis pratiquement en contact avec lui. Nous pouvons penser que l'avertissement de l'apôtre aux Ephésiens eut son effet; mais a-t-il duré longtemps? Quoiqu'il en soit, du vivant de l'apôtre Jean, le Seigneur, prenant connaissance de la manière dont les siens ont répondu à sa pensée et à ses soins, pendant son absence, place devant l'assemblée d'Ephèse son véritable état; Ephèse, nous le savons, représente l'Eglise, comme *témoin de Christ*, à son début. Or, qu'entendons-nous sortir de la bouche de Celui qui a les pieds comme de l'airain brillant, et les yeux comme une flamme de feu (Apocalypse 1: 12-16), de Celui qui tient les sept étoiles dans sa droite, qui marche au milieu des sept lampes d'or? (Apocalypse 2: 1). «Je connais tes oeuvres, et ton travail, et ta patience, et que tu ne peux supporter les méchants; et tu as éprouvé ceux qui se disent apôtres et ne le sont pas, et tu les as trouvés menteurs; et tu as patience, et tu as supporté des afflictions pour mon nom, et tu ne t'es pas lassé» (Apocalypse 2: 1-3). Le Seigneur se plaît à reconnaître, tout d'abord, le bien qui existe chez ceux auxquels il s'adresse; et rien absolument n'est oublié. Mais il a une chose à signaler qui dépare toutes les autres, et que nul oeil humain n'est capable de discerner; mais que le Seigneur ressent personnellement: «J'ai contre toi», dit-il, «que tu as abandonné *ton premier amour*. Souviens-toi donc d'où tu es déchu, et repens-toi, et fais les premières oeuvres: autrement, je viens à toi et *j'ôterai ta lampe* de son lieu, à moins que tu ne te repentes» (Apocalypse 2: 4, 5). Les premières oeuvres étaient caractérisées *par le premier amour* auquel l'assemblée à Ephèse est invitée à revenir, si elle veut conserver la place de porte-lumière que Christ lui a donnée.

Pour faire ressortir la chose, on a souvent employé, comme comparaison, la femme dans son intérieur. Elle peut tenir son appartement en ordre et accomplir ses devoirs journaliers avec une ponctualité parfaite, mais si son affection pour son mari laisse à désirer, celui-ci sera-t-il satisfait? Tout son intérieur, quelque confortable qu'il soit, a perdu son charme: il désire — et cela est de toute importance — que le cœur de son épouse réponde à son affection. Tel, le cœur de Christ à l'égard de ses rachetés qu'il aime. L'affection d'un cœur dévoué donne son prix à tout le reste, et le Seigneur y est particulièrement sensible. Comment le témoin de Christ pourrait-il le représenter dignement, si son cœur ne s'alimente pas sans cesse de l'amour de Christ par la puissance du Saint Esprit? Pourquoi notre témoignage est-il si faible et à la veille, peut-être, de nous être ôté, comme une lampe inutile? Ah! c'est que nous sommes en défaut précisément à cet endroit-là. N'avons-nous pas négligé de puiser à la source que le Seigneur a mise à notre portée? ou peut-être, après en avoir joui, y sommes-nous devenus plus ou moins indifférents? C'est, hélas! ainsi, que les saints d'Ephèse avaient été amenés dans l'état qui nous est rappelé au commencement de cette épître de l'Apocalypse.

Comparons-le avec les premiers mots de la première épître aux Thessaloniens:

En Apocalypse 2: 2, le Seigneur dit: «Je connais tes œuvres, et ton travail, et ta patience». En 1 Thessaloniens 1: 2, 3, nous lisons: «Nous rendons toujours grâces à Dieu pour vous tous, faisant mention de vous dans nos prières, nous souvenant sans cesse de *vo*tre *oeuvre de foi*, de *vo*tre *travail d'amour*, et de *vo*tre *patience d'espérance* de notre Seigneur Jésus Christ devant notre Dieu et Père».

Ici, nous le voyons, l'oeuvre est celle de la foi, le travail celui de l'amour, et la patience celle de l'espérance. Qu'est-ce à dire? Que la foi, l'amour et l'espérance, ces trois choses qui demeurent maintenant, étaient en plein exercice chez ces nouveaux convertis (1 Corinthiens 13: 13). C'était la fraîcheur de la vie de Christ, manifestée dans sa divine simplicité, aussi les effets en furent-ils merveilleux: «Vous êtes devenus», leur est-il écrit, «nos imitateurs et ceux du Seigneur, ayant reçu la Parole, accompagnée de grandes tribulations, avec la joie de l'Esprit Saint; de sorte que vous êtes devenus *des modèles* pour tous ceux qui croient dans la Macédoine et dans l'Achaïe. Car la parole du Seigneur a retenti de chez vous, non seulement dans la Macédoine et dans l'Achaïe, mais en *tous lieux*, votre foi envers Dieu s'est répandue, de sorte que nous n'avons pas besoin d'en rien dire. Car *eux-mêmes* racontent de nous quelle entrée nous avons eue auprès de vous, et comment vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils qu'il a ressuscité d'entre les morts, Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient» (1 Thessaloniens 1: 6-10). Le secret de ce vivant témoignage, à la gloire de Christ, était que ces fidèles respiraient l'air vivifiant de la présence de Dieu et se trouvaient en communion constante avec Celui qui était l'objet de leur foi, de leur amour et de leur espérance. Ils étaient ainsi en communication intime avec *la source*, qui coulait pour eux toujours abondante et rafraîchissante.

Un vénéré frère, maintenant auprès du Seigneur, nous disait une fois, dans une conférence, à propos d'Apocalypse 2: 2: «Il y a encore de l'eau dans le lit de la rivière, mais la source a tari». En effet, la communication entre le canal et la source n'existant plus, que restait-il alors? De l'eau stagnante, inutile et même nuisible.

Si Jésus perd de son prix pour nous et que le coeur de ses témoins le délaisse, ils ne sont plus capables de le représenter fidèlement; et s'ils ne reviennent pas à leur état premier, ils sont bien près d'être mis de côté. Pussions-nous ne pas l'oublier!

L'histoire de Marie de Magdala nous fournit un précieux enseignement dans le cas qui nous occupe. Luc la mentionne pour la première fois parmi celles qui suivaient le Seigneur. Jésus avait eu compassion d'elle et l'avait délivrée de sept démons; elle avait appris à le connaître comme le Messie et s'était attachée à lui. Elle était une de ces brebis perdues de la maison d'Israël que le bon Berger avait cherchée et sauvée. En raison de la grâce inappréciable dont elle avait été l'objet de la part du Seigneur, Marie éprouva le besoin de le suivre et de le servir; et rien ne put arrêter son infatigable dévouement.

Nous la trouvons près de la croix de Jésus, avec la mère de Jésus et Marie, femme de Clopas (Jean 19: 25). Elle assiste, avec d'autres femmes, à l'ensevelissement du Seigneur (Luc 23: 55, 56). Puis nous la voyons au sépulcre, de grand matin, le premier jour de la semaine (Jean 20: 1). Tout cela nous révèle son attachement pour Christ.

Que serait-elle devenue sans Lui, elle, pauvre pécheresse perdue? Il l'avait aimée d'un amour éternel, elle l'aime en retour de toute la force de son âme. Une telle affection est d'une grande valeur pour le Seigneur; aussi va-t-elle être mise à l'épreuve pour en faire ressortir la réalité.

Ce qui nous est rapporté en Jean 20: 1-18, est le récit de cette épreuve qui se répète trois fois: les deux disciples, les anges, et le Seigneur lui-même sont le moyen de manifester la réalité du dévouement de cette femme à son Seigneur; puis nous voyons comme elle fut honorée par Celui qu'elle aimait à servir.

«Le cœur de Marie de Magdala», a dit quelqu'un, «était vide de tout, sauf de la douleur d'avoir perdu celui qu'elle aimait tant». Elle était au sépulcre comme il faisait encore nuit.

Pierre et Jean, avertis par elle, y viennent et constatent que Jésus est ressuscité; mais ils retournent chez eux, laissant Marie à sa douleur. Jésus ne possédait pas entièrement leur cœur; mais Marie ne les suit point. Pour elle, le monde entier était un sépulcre vide; elle demeure là où avait été le Seigneur et y épanche son chagrin. *Deux anges*, assis dans le sépulcre, en sont témoins; leur présence n'effraye pas Marie, tant elle est absorbée par sa douleur; ils ne peuvent la consoler; mais l'épreuve n'est pas à son terme. Elle perçoit un mouvement derrière elle, se retourne et voit *Jésus*; mais elle ne savait pas que ce fût Lui; elle le prend pour le jardinier et lui dit, comme s'il devait être au fait de ce qui la préoccupait si fort: «Seigneur, si toi tu l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et moi je l'ôterai» (Jean 20: 15). L'épreuve de l'amour de Marie est enfin terminée. Le bon Berger se révèle à sa brebis et lui donne à connaître qu'il ne l'avait jamais perdue de vue, car rien ne peut altérer son amour. Ne l'a-t-il pas montré d'une façon merveilleuse en donnant sa vie pour ses brebis? car, «ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin» (Jean 13: 1).

C'est à cette source-là que le cœur de Marie de Magdala s'était désaltéré, et qu'il désire rester. Tel était le secret de son amour et de son dévouement. Le Seigneur était tout pour son cœur; c'est précisément ce qu'il cherchait et qui fut mis en évidence par cette triple épreuve. Quel enseignement pour nous, dans les temps que nous traversons!

Un vénéré serviteur de Dieu a dit:

«C'est Marie, celle qui cherchait le vivant parmi les morts, mais avec un cœur qui était à lui, un cœur attaché à sa personne, c'est elle qui est employée par le Seigneur pour communiquer aux apôtres mêmes la connaissance des privilèges les plus élevés qui appartiennent aux chrétiens. On voit clairement l'importance de ce dévouement. Ce n'est pas la connaissance qui caractérisait Marie, mais son affection l'approchait spirituellement du Seigneur, et faisait d'elle le vase propre pour communiquer ce qu'il avait, Lui, dans son cœur.

Elle possédait, comme vase, cette connaissance, mais, mieux encore, elle possédait le Seigneur».

La connaissance est précieuse, sans doute; mais le trait distinctif d'un témoin de Christ, dans tous les temps, est celui que nous venons de rappeler. Que le Seigneur nous fasse la grâce de le manifester en attendant sa venue, et cela à la gloire de son saint Nom et pour la bénédiction de ses rachetés!

«Un grand sujet de joie»

Luc 1: 46-55, 67-79; 2: 1-38

Lebrat J.

ME 1910 page 288

Si l'on jette un coup d'oeil, même rapide, sur les passages indiqués ci-dessus, il est facile de voir qu'un même objet occupe tous les coeurs, et les remplit d'une joie débordante, qui s'exprime en louanges, en adoration, en actions de grâces. Ceux dont le coeur est ainsi rempli ne sont pas d'entre les «heureux du siècle», mais des gens d'une humble condition; ce qui les réjouit n'est donc pas ce que les hommes estiment essentiel au bonheur. Mais tous, chacun à sa place et selon sa mesure, apportent leur note dans l'harmonie de ce concert qui monte de la terre vers le ciel, et dont le ton est donné par le ciel même.

Quel est le sujet d'une telle joie, le motif de toutes ces louanges? Un *petit enfant* vient de naître à Bethléhem, cité de David, dans des circonstances particulières; sa mère est une vierge appelée Marie, de la maison de David; mais le désordre est tel en Israël, que cette fille de tant de rois vit dans l'obscurité, et que son fiancé, Joseph, appartenant à la même famille et héritier des droits royaux en Israël, exerce la profession de charpentier, dans une ville méprisée de la Galilée. Cette humble vierge a reçu, par la grâce de Dieu, l'insigne honneur d'être choisie pour être la mère de *l'enfant merveilleux* qui vient de naître. Il a été conçu par la puissance du Saint Esprit, et, même comme né de femme, il est appelé «Fils de Dieu». A lui, nommé avant sa naissance, «Jésus, Fils du Très-Haut», appartient le trône de David, son père, et sur la maison de Jacob, le règne à toujours, «et il n'y aura pas de fin à son royaume» (Luc 1: 31-33).

Et cependant, le peuple de Jéhovah, Israël, assujetti aux gentils à cause de ses péchés, doit subir le joug de ceux auxquels Dieu a donné l'empire du monde. Marie et Joseph ont dû faire le voyage de Galilée en Judée, pour se rendre «dans la ville de David qui est appelée Bethléhem, parce que Joseph était de la maison et de la famille de David, pour être enregistré avec Marie, la femme qui lui était fiancée, laquelle était enceinte. Et il arriva, pendant qu'ils étaient là, que les jours où elle devait accoucher s'accomplirent; et elle mit au monde son fils premier-né, et l'emballota, et le coucha dans la crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie». C'est ce *petit enfant*, venu ainsi au monde, qui remplit tous ces coeurs d'allégresse et réjouit non seulement eux, mais aussi le ciel: «une multitude de l'armée céleste louant Dieu et disant: Gloire à Dieu dans les lieux très hauts, et, sur la terre paix, et bon plaisir dans les hommes!»

La nouvelle de sa naissance a été annoncée par un ange à «des bergers demeurant aux champs et gardant leur troupeau durant les veilles de la nuit». Ces hommes simples ont été troublés par la présence soudaine du messager céleste au milieu d'eux; il est resplendissant de la gloire du Seigneur, qui éclate au milieu des ombres de la nuit. Ils sont effrayés, on le

serait à moins: «Et ils furent saisis d'une fort grande peur». Que l'homme se trouve, d'une manière ou d'une autre, en la présence de Dieu, il tremble. Etaient-ils meilleurs que d'autres? Non. Etaient-ils plus coupables? Non, sans doute. Mais la conscience parle quand on est devant Dieu. Qu'arrivera-t-il? Sera-ce le jugement faisant valoir l'autorité d'une loi constamment violée, dont les foudres vont tomber sur eux et les consumer? Les étrangers dominant sur Israël et foulent sa terre à cause de ses péchés. Ces bergers eux-mêmes, que sont-ils? De pauvres coupables devant la justice de Dieu. Comment échapper? Mais l'ange leur apporte un message de grâce et non de jugement: «N'ayez point de peur, dit-il, car voici, je vous annonce *un grand sujet de joie* qui sera pour tout le peuple; car aujourd'hui, dans la cité de David, vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Et ceci en est le signe pour vous, c'est que vous trouverez *un petit enfant* emmaillotté et couché dans une crèche».

«N'ayez point de peur!» C'est la grâce qui rassure. Déjà cette parole s'était fait entendre à Daniel «stupéfié», et en qui n'était restée aucune force lors de la vision qu'il avait eue sur le Hiddékel: «Ne crains pas, Daniel» (Daniel 10: 12, 19). Bien d'autres l'entendront dans la suite et en seront rassurés. Mais la grâce ne veut pas seulement que nous soyons rassurés, elle veut que notre cœur se réjouisse: «Voici, je vous annonce *un grand sujet de joie qui sera pour tout le peuple!*» Que la grâce est merveilleuse! Vous avez eu, dans votre vie peut-être, un sujet particulier de joie; vous l'avez goûtée, mais elle a été de courte durée, comme les joies de ce monde, auxquelles l'homme s'abandonne souvent sans réserve, mais que d'autres ne peuvent partager avec lui. «*Un grand sujet de joie pour tout le peuple*» ne peut se rattacher qu'à quelque événement important pour tous ceux qui appartiennent à la même nationalité. Cette joie est augmentée d'autant, que tout le monde peut y avoir part. Quel est donc le grand sujet de joie que l'ange annonce? La domination étrangère va-t-elle prendre fin? Le peuple de Jéhovah va-t-il enfin recevoir parmi les nations la place ordonnée de Dieu, qu'il devrait occuper et qu'il occupera un jour? (Deutéronome 32: 8). Hélas! la captivité ne semble pas près de finir. Le peuple, Jérusalem elle-même, a passé d'un joug sous un autre, et qui brisera celui qui pèse maintenant sur lui? Il dure encore, et n'est pas près de finir, ce jour dont il est dit: «Tous tes ennemis ouvrent la bouche sur toi; ils sifflent et grincent des dents, ils disent: Nous les avons engloutis, oui, c'est ici le jour que nous attendions! Nous l'avons trouvé, nous l'avons vu!» (Lamentations de Jérémie 2: 16). Tous ont dû se soumettre au décret de l'empereur, à ce joug de fer!

Mais: «*Aujourd'hui, dans la cité de David, vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur*». Merveilleuse grâce! Dieu, notre Dieu, s'est souvenu «du serment qu'il a fait à Abraham notre père!» Il y a espérance, oui, il y a espérance pour nous et pour le peuple, quelque misérable que soit notre état. Il nous délivrera, fera cesser notre captivité, nous rétablira, nous bénira. Nos péchés seront ôtés. Voici l'aurore d'un jour nouveau: «L'Orient d'en haut nous a visités», et nous jouirons de la faveur de notre Dieu, car «un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur» nous est né! C'est le vrai Fils de David, Jéhovah lui-même dans ce monde, au milieu de son peuple, malgré l'abjection et la ruine de ce dernier! Or voyez la forme qu'il a prise: «Et ceci en est le signe pour vous, c'est que vous trouverez *un petit enfant* emmaillotté

et couché dans une crèche». Il a pris ici-bas la dernière place, celle de la plus profonde faiblesse. Que les pensées de Dieu sont différentes des nôtres!

Mais le message est là, simple, clair, incontestable. Voici les chœurs célestes célébrant ce fait extraordinaire: «Gloire à Dieu dans les lieux très haut; et, sur la terre, paix; et bon plaisir dans les hommes!» Les anges se courbent et adorent ce qui n'est pourtant pas en leur faveur, et chantent le mystère insondable de l'amour divin: «Dieu manifesté en chair!» L'intérêt que Dieu porte aux hommes, aux hommes qu'il aime, quoiqu'ils se soient détournés de lui et l'aient offensé, n'excite point de jalousie chez les anges, mais les comble d'admiration et les remplit de joie. Le bon plaisir de Dieu est dans les hommes: «Ses délices étaient dans les fils des hommes» (Proverbes 8: 31). L'homme des éternelles délices de Dieu est là; la grâce a paru, et de quelle manière merveilleuse! Jéhovah a pris la forme d'«un *petit enfant* emmailloté et couché dans une crèche». La place qu'il a prise dans ce monde est la dernière. Qui l'eût pensé? C'est ainsi que Dieu opère toujours: il a «choisi les choses faibles de ce monde pour confondre les fortes». C'est ce qui lui convient, ce en quoi sa puissance se manifeste, ce qui le glorifie. Nous avons à nous en souvenir.

Immédiatement la foi des bergers s'empare de la parole de Dieu: «La foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu» (Romains 10: 17). Telle est la base inébranlable de la foi: «Dieu a parlé». Cela lui suffit. Le cœur ne reste pas indifférent alors à l'objet que la parole de Dieu présente: il le lui faut; il faut qu'il le connaisse. Les bergers ne se contentent pas de dire: Quelle glorieuse vision! Quelle merveilleuse révélation! Combien Dieu nous aime et comme il nous a honorés! mais: «Allons jusqu'à Bethléhem, et voyons cette chose qui est arrivée et que le Seigneur nous a fait connaître». La décision est prompte, l'effet immédiat: «Et ils allèrent *en hâte*, et ils trouvèrent Marie et Joseph, et le *petit enfant* couché dans la crèche». Il y a dans cette scène simple, mais grande, qu'ils ont sous les yeux, un intérêt puissant qui lie leur cœur à Celui qui s'est abaissé d'une telle manière. Il faut aussi que votre cœur et le mien connaissent le lien d'amour qui a amené Jésus à prendre cette place ici-bas. La parole de Dieu n'a pas besoin d'être confirmée, mais avez-vous essayé de sonder l'humiliation de Celui qui a daigné devenir «un *petit enfant* emmailloté et couché dans une crèche», pour vous servir ici-bas, pour vous sauver? Non seulement il est venu sur la terre, mais il a pris la condition la plus humble pour que nous puissions le connaître, c'est-à-dire connaître Dieu, et pour que cet abaissement touche nos coeurs, les attire et les gagne. Cela est digne de Dieu; ce sont les profondeurs de son amour. Comment les misérables auraient-ils pu l'approcher s'il fût venu dans la splendeur de la gloire de Salomon? Une reine de Sheba peut-être, mais vous et moi?... Or voici qui parle plus puissamment à nos cœurs que toute la gloire de Salomon: *la crèche de Bethléhem, et le petit enfant* à qui elle sert de berceau; il est «un Sauveur, le Christ, le Seigneur». Un Sauveur! C'est d'un Sauveur que vous avez besoin, c'est un Sauveur qu'il vous faut «*aujourd'hui*»; et c'est «*aujourd'hui*» que vous pouvez le trouver, apprendre à le connaître. Il ne vous le faut pas pour demain, mais pour «*aujourd'hui*».

Les bergers de Bethléhem laissent, oublient leur troupeau. Une seule chose les occupe. Le messager céleste a dit: «Aujourd'hui, dans la cité de David, vous est né un Sauveur qui est

le Christ, le Seigneur». Tant d'âmes de nos jours disent: «Nous le savons bien». Eh bien, c'est bon de le savoir, mais cela ne suffit pas: il faut le connaître, Lui. Par la parole de Dieu qui me présente Jésus comme Sauveur, je suis assuré qu'il est mon Sauveur, le Sauveur d'êtres perdus, mon Sauveur, non parce que je me suis approché de lui, mais parce que «le Fils de l'homme *est venu chercher et sauver* ce qui était perdu» (Luc 19: 10). Il s'est approché de moi. Or, je suis perdu et, comme tel, j'ai part à ce salut. Il a été accompli pour moi. Qu'ai-je fait pour l'obtenir? Il demeure éternellement ma part, par la foi. Quelle grâce! Est-ce tout? Je suis sauvé, oui, mais peut-être mon cœur manque-t-il de paix, de joie? Il faut qu'il soit mis en contact avec Celui qui a accompli ce salut, qu'il le connaisse. Le signe: «Un *petit enfant* emmaillotté et couché dans une crèche» n'eût rien été pour les bergers, s'ils n'eussent cru le message de l'ange. Ils n'avaient aucune raison pour ne pas le croire. Et vous-même, l'avez-vous cru?... Maintenant qu'ils avaient cru, leur cœur est rendu plus heureux à la vue de ce qui leur avait été annoncé: il est rempli de reconnaissance et de louanges envers Dieu. «Et les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de toutes les choses qu'ils avaient entendues et vues, selon qu'il leur en avait été parlé». Leur cœur en était tellement rempli, qu'ils «divulguèrent la parole qui leur avait été dite touchant ce *petit enfant*». Ce qui fait de nous, non seulement des pécheurs sauvés par grâce, mais des témoins de Jésus ici-bas et des adorateurs, c'est la connaissance de Jésus.

Supposons que le message de l'ange fût annoncé à quelque grand personnage dans ce monde. Un petit enfant emmaillotté et couché dans une crèche? C'est vrai peut-être, mais je ne puis m'y rendre, aller dans une étable, pour y voir quoi? «Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth?» a dit Nathanaël. Combien d'autres ont pensé qu'il n'était pas digne de Dieu d'agir ainsi; et pourquoi? Parce que ce n'est pas la manière de faire de l'homme. «Viens et vois», dit Philippe à Nathanaël. Telle est encore l'invitation que nous vous adressons. C'est aussi celle que Jésus adresse aux deux disciples de Jean, qui lui demandent: «Où demeures-tu? *Venez et voyez*. Ils allèrent et virent où il demeurait; et ils demeurèrent avec lui ce jour-là». Abaissez-vous, grands de ce monde, nobles personnages, savants distingués, puissants potentats! Venez voir quelque chose qui dépasse en grandeur tout ce que l'homme peut concevoir, le signe de Dieu en mystère, «la sagesse cachée, laquelle Dieu avait préordonnée avant les siècles, pour notre gloire; qu'aucun des chefs de ce siècle n'a connue (car s'ils l'eussent connue, ils n'eussent pas crucifié le Seigneur de gloire), mais selon qu'il est écrit: Ce que l'oeil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas entendu, et qui n'est pas monté au cœur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment» (1 Corinthiens 2: 6-9; Esaïe 64: 4). Courbez-vous devant le *grand mystère de la piété*: «Dieu a été manifesté en chair, a été justifié en Esprit, a été vu des anges, a été prêché parmi les nations, a été cru au monde, a été élevé dans la gloire» (1 Timothée 3: 16). Ce *grand mystère* commence à se dérouler à la crèche de Bethléhem, pour se terminer dans la gloire, en passant par la croix. Ne le fallait-il pas? Votre état et le mien le requéraient, et l'amour de Dieu l'a consommé. Venez et vous serez confondus: la joie remplira votre cœur; la reconnaissance et la louange en déborderont. Que Dieu vous donne de venir!

Peut-être trouvez-vous qu'aller dans l'étable, à la crèche à Bethléhem, vous humilierait trop. Eh bien! venez dans le temple à Jérusalem, non point pour en admirer la splendeur ou contempler la magnificence du culte de Jéhovah. Vous y trouverez encore «le *petit enfant Jésus*», que Joseph et Marie apportent pour lui faire selon l'usage de la loi. «Ils viennent le présenter au Seigneur (selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur, que tout mâle qui ouvre la matrice sera appelé saint au Seigneur)» (Exode 13: 2, 12, 15). Ils offrent le sacrifice des pauvres: «une paire de tourterelles ou deux jeunes colombes». Ah! dites-vous, c'est trop misérable!

Ne vous rebutez pas, considérez ce groupe: un homme respectable, un vieillard, «juste et pieux attendait la consolation d'Israël: et l'Esprit Saint était sur lui. Et il avait été averti divinement qu'il ne verrait pas la mort que premièrement il n'eût vu le Christ du Seigneur». Voyez, il tient ce petit enfant dans ses bras, «le *petit enfant Jésus*»; sa face rayonne; et la joie qui remplit son coeur s'exprime en louanges devant Dieu, parce qu'il a conscience que Dieu lui-même est devant lui. Oui, «le mystère de la piété est grand!» Écoutons ce qu'il dit: «Maintenant, Seigneur, tu laisses aller ton esclave en paix selon ta parole, car mes yeux ont vu ton salut». Le roi des terreurs n'a plus de terreurs pour lui. La délivrance d'Israël qu'il attendait, n'est pas encore opérée, l'œuvre de la rédemption n'est pas encore accomplie, mais il est là, *Celui qui sauve*. Quelle sérénité, quelle joie! Vous n'avez peut-être jamais vu un chrétien à ses derniers moments, s'avançant vers ce qu'on appelle l'heure fatale, rempli de paix et de joie, parce que Jésus est son Sauveur et qu'il jouit de Lui. Il a confiance en la douce parole adressée par Jésus à un brigand, mourant à côté de lui sur la croix: «Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis». Pour ce chrétien aussi, cette parole est vraie: il a connu, pendant sa carrière ici-bas, Jésus comme son Sauveur, sa paix, sa joie; dans le paradis, il sera plus près de lui. Comment ne se réjouirait-il pas? Or cette parole est vraie, parce que le bien-aimé Sauveur l'a dite. Celui qui fut le «petit enfant emmailloté et couché dans une crèche», est le même qui «a porté nos péchés en son corps sur le bois». Si d'autres manquent de cette joie, n'est-ce pas parce que Jésus lui-même ne remplit pas leur coeur à cette heure suprême?

M'est-il permis maintenant de vous demander: «Sous quel aspect se présente à vous la mort, lorsque vous l'envisagez en face?» Réfléchissez, et que votre conscience réponde! Peut-être vous imaginez-vous que tout sera fini? Non, dit l'Écriture: «Il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela le jugement» (Hébreux 9: 27). Peut-être, ayant appris de l'Écriture que Dieu, à la création, souffla dans les narines de l'homme «une respiration de vie, et que l'homme devint une âme vivante» (Genèse 2: 7), avez-vous conscience que tout ne va pas bien? Mais pensez-vous qu'étant honnête, aimable, probe, serviable, religieux même, tout ira bien à la fin? Or que dit l'Écriture? «Tous ont péché. — Le salaire du péché, c'est la mort. — Sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission» (Romains 3: 23; 6: 23; Hébreux 9: 22). Tirez la conclusion vous-même. Il vous faut Christ; il vous le faut pour être sauvé; il vous le faut pour avoir affaire à Dieu en justice; il vous le faut pour vous en aller en paix; il vous le faut pour être heureux maintenant. Le bonheur de Siméon ne consistait pas seulement dans ce qui le concernait lui-même. L'âme heureuse n'est pas égoïste, car le coeur de Dieu ne l'est pas; elle

pense à d'autres qui trouveront en Jésus la paix, la joie. «Mes yeux ont vu ton salut, lequel tu as préparé devant la face de tous les peuples: une lumière pour la révélation des nations, et la gloire de ton peuple Israël». Cet homme heureux se réjouit dans l'étendue de la délivrance de Dieu, parce qu'il est près de Lui, qu'il jouit de sa présence, de sa pensée. Les nations elles-mêmes, longtemps plongées dans les ténèbres de l'éloignement de Dieu, seront amenées à sa lumière pour jouir de sa grâce. Israël, le peuple bien-aimé, mais coupable, aura en Lui sa place de bénédictions, de joie et de gloire. Pour Siméon, tout est en Christ.

Ensuite, Siméon bénit Joseph et Marie. La grâce l'élève moralement au-dessus d'eux, quelque grand que fut leur privilège, car, «sans contredit, le moindre est béni par celui qui est plus excellent» (Hébreux 7: 7). De même jadis, Jacob avait béni le Pharaon (Genèse 47: 7-10). Le patriarche, héritier des promesses, mais étranger en Egypte, au moment même où il devait dire: «Les jours des années de ma vie ont été courts et mauvais», bénit le puissant roi d'Egypte.

Voici maintenant un autre coeur qui a été broyé par les douleurs de la vie: une femme de la tribu d'Aser, fort avancée en âge, «veuve d'environ quatre-vingt-quatre ans». Peut-elle attendre quelque chose dans ce monde où, si elle a eu quelque joie, sa joie a été si courte! Les douloureuses amertumes ont été sa part. Combien de tristesses allons-nous lire sur son front ridé, maintenant qu'ayant enseveli ses plus chères affections, elle avance, courbée et d'un pas pesant vers le terme prochain de sa vie! Mais non, elle n'est pas triste; elle est de ceux qui «attendent la consolation d'Israël»; elle aussi est venue au bon moment dans le temple, et a vu «*le petit enfant*». C'est dans le temple, qu'elle avait passé, en humble servante du Seigneur, la plus grande partie de sa vie de jeûnes et de prières. Ses jeûnes sont finis, ses prières exaucées; elle aussi est heureuse. De quoi? De la fidélité de son service, dont elle est satisfaite, direz-vous peut-être? Non, pas un mot d'elle ne sort de sa bouche. Elle «louait le Seigneur, et parlait *de lui* à tous ceux qui, à Jérusalem, attendaient la délivrance». Louer le Seigneur, parler de lui, quel privilège! Que de choses nous-mêmes, si nous sommes remplis de l'amour de Christ, n'avons-nous pas à dire de Celui qui «s'est anéanti, abaissé, qui est devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix!»

Jusqu'ici, nous avons vu les anges, les bergers, Siméon, Anne, se réjouir d'une joie sans réserve, mais d'autres encore l'ont partagée: Elisabeth, Zacharie, Marie, ont le coeur rempli de ce «grand sujet de joie». Comme Sara autrefois, Elisabeth a reçu la faveur de concevoir, par la miséricorde de Dieu, un fils en sa vieillesse; son opprobre parmi les hommes est ôté. Ce fils doit occuper une place distinguée au milieu du peuple. Il sera pour elle et Zacharie «un sujet de joie et d'allégresse, et plusieurs se réjouiront de sa naissance; car il sera grand devant le Seigneur, et il ne boira ni vin, ni cervoise; et il sera rempli de l'Esprit Saint déjà dès le ventre de sa mère. Et il fera retourner plusieurs des fils d'Israël au Seigneur, leur Dieu. Et il ira devant sa face dans l'esprit et la puissance d'Elie, pour faire retourner les coeurs des pères vers les enfants, et les désobéissants à la pensée des justes, pour préparer au Seigneur un peuple bien disposé». Il y a là de quoi remplir de joie le coeur d'un père et d'une mère; mais à cause de son incrédulité, Zacharie est rendu muet, jusqu'à ce que soit accomplie la parole qui lui a annoncé cette bonne nouvelle. Il peut alors se réjouir avec Elisabeth. Et quand il ouvre la

bouche, rempli de l'Esprit Saint, il prophétise en célébrant la bonté et la grâce du Dieu d'Israël qui a visité et sauvé son peuple. Le thème de sa louange n'est pas son propre fils, mais un autre: le *petit enfant* qui bientôt sera emmailloté et couché dans une crèche à Bethléhem; c'est lui qui est suscité comme «une corne de délivrance dans la maison de David, son serviteur, selon ce qu'il avait dit par la bouche de ses saints prophètes, qui ont été de tout temps...» Quant au fils qui lui est né, ce n'est pas lui qui est cette «corne de délivrance», quoiqu'il doive être «grand devant le Seigneur» par la position que la grâce lui a faite: «Tu seras appelé prophète du Très-haut, car tu iras devant sa face pour préparer ses voies, pour donner la connaissance du salut à son peuple dans la rémission de leurs péchés, par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, selon lesquelles *l'Orient d'en haut* nous a visités, afin de luire à ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, pour conduire nos pieds dans le chemin de la paix». *Un seul* peut établir et assurer toutes ces bénédictions à jamais, non pas le fils de Zacharie, mais Celui dont l'ange va bientôt dire aux bergers: «Je vous annonce *un grand sujet de joie qui sera pour tout le peuple*; car aujourd'hui, dans la cité de David, vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur». Zacharie se réjouit en lui par le Saint Esprit; Elisabeth en fait autant. Quand Marie vient vers elle dans les montagnes, Elisabeth reconnaît en elle la mère de *son Seigneur*.

Marie elle-même, par la faveur de Dieu, vase d'une telle bénédiction, humble servante du Seigneur, qui, par la puissance du Saint Esprit, a reçu la grâce de concevoir, puis de mettre au monde *l'enfant* de Bethléhem, que dit-elle? «Mon âme magnifie le Seigneur, et mon esprit s'égaie en Dieu, mon Sauveur». Elle appelle Dieu, *son Sauveur*. La grâce seule peut mettre ces paroles dans la bouche d'une créature humaine, qui la connaît, qui en jouit: «Car il a regardé l'humble état de son esclave. Car voici, désormais toutes les générations me diront bienheureuse; car le Puissant m'a fait de grandes choses, et son nom est saint; et sa miséricorde est de générations en générations sur ceux qui le craignent». La grâce dont elle est l'objet l'abaisse à ses propres yeux, parce qu'elle s'est abaissée jusqu'à elle; Elisabeth appelle Marie bienheureuse, parce qu'elle a cru le message de l'ange; Zacharie n'avait pas cru, et en a porté la peine. Marie elle-même peut dire maintenant: «Toutes les générations me diront bienheureuse, *car le Puissant m'a fait de grandes choses*». Son cantique rappelle les promesses faites aux pères et dont elle célèbre l'accomplissement. L'aurore de la bénédiction d'Israël lui apparaît. Qui donc accomplira toutes ces grandes choses dont elle parle? Elle sait que l'enfant qu'elle va mettre au monde sera «*grand et sera appelé Fils du Très-haut*; et le Seigneur lui donnera le trône de David, son père; et il régnera sur la maison de Jacob à toujours, et il n'y aura pas de fin à son royaume». Est-il étonnant qu'elle se réjouisse?

Oui, il n'y a que la grâce, la connaissance de Jésus, la connaissance de Dieu en Jésus, pour mettre le coeur en paix et le rendre heureux, pleinement heureux! Cher lecteur, êtes-vous heureux? Tous ceux-ci l'étaient, et qu'est-ce qui faisait leur joie? *Jésus*.

Mais pourquoi eux seuls; pourquoi tout le peuple ne se réjouit-il pas avec Elisabeth, Zacharie, Marie, Siméon, Anne, les bergers et les anges? Le messenger céleste n'avait-il pas dit aux bergers: «Je vous annonce *un grand sujet de joie qui sera pour tout le peuple*»? De quelle

manière les hommes répondent-ils à l'étendue de la grâce et de l'amour de Dieu envers eux tous? Chose triste à constater: parlez-leur philosophie, histoire, géographie, astronomie, mathématiques, politique, etc...; parlez-leur des découvertes, du progrès de l'esprit humain dans tous les domaines, les hommes s'en passionnent. Parlez-leur du *petit enfant* de Bethléhem, vrai sujet de joie, ils n'en veulent rien savoir. Cependant «ses origines sont d'ancienneté, dès les jours d'éternité» (Michée 5: 2). «Son royaume est un royaume éternel qui ne passera point à un autre» (Daniel 7: 14, 27). Il est « le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs» (Apocalypse 19: 16). Il a d'autres gloires encore que je ne puis décrire toutes. La Bible entière est remplie de Lui, du commencement de la Genèse à la fin de l'Apocalypse. Le Saint Esprit nous dit: «Si toutes les choses que Jésus a faites étaient écrites une à une, je ne pense pas que le monde pût contenir les livres qui seraient écrits» (Jean 21: 25). Mais qui s'intéresse à lui; qui s'occupe de lui? Est-il grand, de nos jours, le nombre de ceux qui attendent sa venue? N'est-il pas aussi restreint que l'étaient ceux qui attendaient autrefois «la consolation d'Israël?» Ce que Jésus a dit à ses disciples, au moment de son départ: «Je m'en vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi (Jean 14: 2, 3), occupe-t-il beaucoup de cœurs? Désire-t-on le voir, être avec lui? A la fin du livre qui clôt la révélation de Dieu, il dit: «Oui, je viens bientôt» (Apocalypse 20: 20). Pouvez-vous, vous-même, dire: «Amen; viens Seigneur Jésus?»

Comme autrefois, Dieu, dans sa grâce, avait dirigé le cœur de quelques-uns d'entre son peuple vers cette espérance bénie annoncée par les prophètes, et, sur le point de s'accomplir, il en est de même aujourd'hui où l'aube de la venue de Jésus semble poindre à l'horizon. Le cri de minuit: «Voici, l'Époux vient!» s'est fait entendre et a réveillé bien des cœurs. Etes-vous de ce nombre? Le monde va son train; l'Eglise professante croit s'acheminer vers un avenir meilleur pour la terre; elle a dit en son cœur: «Mon maître tarde à venir»; elle organise le monde pour un long temps de prospérité en l'absence du Seigneur; mais manger et boire avec les ivrognes, battre les serviteurs et les servantes, ne peut certes pas convenir au Maître. Le cri: «Voici l'Époux vient», a été accompagné de cet appel: «Sortez à sa rencontre!» N'est-Il pas digne que vous abandonniez tout pour aller à Lui? Vous dites peut-être: Je ne crains pas de mourir, j'ai le pardon de mes péchés! Très bien; mais telle n'est pas ma question. Je demande: Attendez-vous Jésus? Etes-vous sorti à sa rencontre? Seriez-vous bien heureux de le voir? L'âme qui l'attend empruntera ces paroles du Psaume 130: «Mon âme attend le Seigneur, plus que les sentinelles n'attendent le matin, que les sentinelles n'attendent le matin!» (verset 5). Tout est joie à la venue de Jésus, pour ceux que la grâce a préparés pour l'attendre. Quel bonheur de voir Celui dont il est dit: «Lequel, quoique vous ne l'ayez pas vu, vous aimez». Nous savons «qu'il verra du fruit du travail de son âme et sera satisfait» (Esaïe 53: 11). Il se présentera à lui-même, l'assemblée «glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et irréprochable» (Ephésiens 5: 27). Quelle joie pour lui de l'avoir auprès de lui! Quelle joie pour elle d'être avec lui pour toujours, car nous serons toujours avec le Seigneur!

Maintenant les siens l'attendent au milieu de la nuit sombre et froide de ce monde qui l'a dédaigné, méprisé, couvert de honte et d'opprobre, cloué au bois maudit; car le monde n'a pas voulu, ni ne veut de Lui. C'est ce même Jésus qui a dit: «Moi, je suis la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin». — «Et l'Esprit et l'Epouse disent: «Viens». Et que celui qui entend dise: «Viens». Et que celui qui a soif vienne; que celui qui veut prene gratuitement de l'eau de la vie» (Apocalypse 22: 16, 17). Si vous ne pouvez dire: «Viens», vous unissant à la voix de l'Esprit et de l'Epouse, écoutez l'invitation: «Et que celui qui a soif *viene*; que celui qui veut *prene gratuitement* de l'eau de la vie».

Ecoutez encore le mot: «*Aujourd'hui*», et que Dieu vous donne de ne pas répondre: «*Demain*», car cela pourrait vous être fatal. *Aujourd'hui*, Jésus se présente encore à vous comme Sauveur. *Demain*, c'est le jugement. Aujourd'hui, le Saint Esprit dirige les affections du racheté vers Jésus qui vient, afin qu'il se réjouisse dans l'assurance d'être bientôt avec Lui, et de pouvoir dire sans faiblesse, avec tous les bienheureux objets de l'amour de Christ: «A Celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang; et il nous a faits un royaume, des sacrificateurs pour son Dieu et Père; à lui la gloire et la force aux siècles des siècles! Amen» (Apocalypse 1: 5, 6).

Etre avec toi, voir ta beauté,

Savourer ta tendresse,

Jouir de ta riche bonté;

Quelle immense allégresse!

Ecoutons la voix de l'Epoux

Qui nous reedit sans cesse:

«Je viens! Je viens! consolez-vous,

Bientôt plus de tristesse».

Courage donc, ô pèlerins!

Levons en haut la tête;

Hâtons nos pas, ceignons nos reins;

La délivrance est prête.

Introduction à Esaïe

ME 1910 page 335

En lisant les deux premiers chapitres de Matthieu, nous apprenons, entre autres choses, quelle place nous devrions donner à la prophétie; mais nous voyons aussi comment l'intelligence humaine en fait usage, et ainsi, ces chapitres nous guident et nous avertissent à la fois.

L'évangéliste lui-même, conduit par le Saint Esprit, nous donne un exemple du véritable emploi qu'il faut faire de la prophétie. Au cours de ces deux chapitres, il rappelle sans cesse les paroles des prophètes, à mesure que la réalisation de ces paroles se présente à lui. Au chapitre 1, il cite Esaïe 7, lorsque l'ange annonce à Joseph comment la naissance de l'enfant aura lieu; au chapitre 2, il cite Osée 11, lorsqu'il nous dit que Joseph a dû emmener l'enfant en Egypte. De même, quand Hérode fait mourir les petits enfants de Bethléhem, l'évangéliste mentionne Jérémie 31. Et plus loin encore, lorsque Jésus, ramené d'Egypte, demeure à Nazareth, Matthieu résume, pour ainsi dire, tous les prophètes, ou du moins le témoignage commun qu'ils ont rendu d'un tel fait, et il l'exprime par ces mots, comme parlant en leur nom: «Il sera appelé Nazaréen».

Ceci illustre l'un des emplois précieux des prophéties. Je sais bien que ces interprétations ont été opérées dans l'évangéliste, par le moyen de l'Esprit de Dieu, mais cela nous montre combien la Parole devrait être gardée précieusement dans le coeur des saints, afin qu'elle puisse se développer librement et marquer de son sceau divin les événements à mesure qu'ils se déroulent. C'est un exercice magnifique de l'esprit renouvelé, qui discerne les temps, comme nous discernons les apparences du ciel (Luc 12: 56, 57). Cette identification par une sainte intelligence, des anciens oracles de l'*Esprit* de Dieu, avec les événements actuels, est une forme de l'obéissance et du service de la foi.

Mais il y a plus encore. Dans ces mêmes chapitres, nous voyons un autre usage de la prophétie, illustré pour notre instruction par les mages de l'Orient. Ils avaient — si l'on peut s'exprimer ainsi — gardé cette prophétie dans leur mémoire, bien qu'elle eût été exprimée des siècles auparavant. Ils l'avaient attendue, sachant qu'elle s'accomplirait et ne tarderait point. Les croyants avaient vécu dans cette attente depuis les jours de Balaam jusqu'aux jours de Christ. Ils avaient estimé tout le reste comme secondaire; car aussitôt que l'oracle ancien est accompli, et que l'étoile promise est apparue, ils obéissent à la vision céleste et commencent un long voyage de foi et d'espérance. Voici donc un autre usage de la parole prophétique, un usage magnifique, le meilleur et le plus élevé. Nous avons déjà dit combien il est beau de voir l'évangéliste lui-même, l'esprit plein de citations des Ecritures, capable de les employer et de les appliquer avec une sainte intelligence; mais il est plus précieux encore, d'agir selon l'Ecriture ou selon des révélations prophétiques, quoi qu'il puisse en coûter personnellement. Abraham et Daniel agissaient ainsi. Lorsque la destruction imminente de

Sodome est annoncée à Abraham, il agit immédiatement d'après ce qu'il a entendu et intercède pour cette ville corrompue en vue du juste qui pourrait s'y trouver. Lorsque Daniel apprend par les livres prophétiques que les 70 ans de captivité vont prendre fin, il cherche la bénédiction de son pays et de son peuple par la prière et par le jeûne. De cette manière aussi, les mages de l'Orient emploient la parole de Dieu qui leur avait été transmise par le prophète de jadis. Et c'est ainsi que nous devrions en faire usage. La Parole ne doit pas être lettre morte pour l'intelligence, et, d'autre part, l'intelligence ne doit pas en être plus activement occupée que le cœur ou la conscience, bien que cette Parole puisse reprendre plusieurs d'entre nous, mais nous devons en faire un usage pratique et lui fournir l'occasion de prouver ses mérites.

Tout ceci est bien propre à nous instruire; mais ces chapitres contiennent aussi pour nous un sérieux avertissement.

Les scribes de la cour d'Hérode entendaient la prophétie; ils pouvaient *l'enseigner* à d'autres; elle était claire à leur intelligence et leur mémoire. Mais malgré cela, ils n'en faisaient personnellement aucun usage. Quelle chose solennelle! Ils envoyaient les mages de Jérusalem à Bethléhem, suivant la prophétie si claire de Michée, mais eux-mêmes ne suivaient pas ses indications. Moralement ils étaient pareils à Balaam, qui était en quelque sorte le promoteur du voyage des mages à Jérusalem. Balaam, comme ces scribes, était instruit des voies de Dieu, mais il n'était pas influencé par elles. Balaam aimait le monde, tout en annonçant son sort. Ces scribes restaient à la cour du roi, bien que l'étoile brillât sur Bethléhem, suivant la parole de Dieu qu'ils avaient annoncée. Nous pouvons bien dire de ces chapitres qu'ils nous apportent un avertissement sérieux, en même temps que des instructions et des exemples encourageants. Nous devons craindre que notre intelligence seule soit occupée des Ecritures, et nous devons veiller à ce que notre cœur et notre conscience soient atteints par la lumière des oracles de Dieu. Mais continuons:

Des prophètes apparurent en Israël lors de la corruption de la sacrificature (1 Samuel 1: 3). Ils étaient un secours divin après la chute du système établi. Les prophètes étaient, soit par leurs écrits, soit oralement, les ministres de l'Esprit. Samuel en commence la lignée régulière, comme nous l'apprenons en Actes 3: 24; mais auparavant déjà, ils avaient exercé leur ministère, seulement Esaïe est à la tête des prophètes écrivains. Ils étaient pour le peuple d'Israël ce que les évangélistes sont maintenant pour le monde. Leur ministère exigeait un changement, ou une conversion; ils appelaient à la repentance. Mais parmi les traits caractéristiques qui les distinguaient, le suivant était de première importance: *l'Esprit parlait par eux*. Ils n'étaient que ce que le Saint Esprit les faisait.

C'est une distinction des plus importantes. Il n'en était pas ainsi de la sacrificature. Aaron et ses fils, sacrificateurs d'après la loi d'un commandement charnel, remplissaient leur office par droit de naissance. Ils n'étaient que ce que la chair les avait faits, ni plus, ni moins. Ils étaient la semence d'Abraham et de la maison d'Aaron. Ils servaient selon la chair, et non par l'énergie de l'Esprit. L'Esprit parlait à Israël par les prophètes, bien que par les sacrificateurs l'Esprit n'eût pas de ministère *en Israël*. Il faut établir cette distinction; c'était aussi un progrès

dans les voies divines, une nouvelle étape dans le chemin parcouru selon la sagesse de Dieu pour nous révéler ses conseils et ses trésors.

Mais il y a plus encore: par la prophétie, le Seigneur traite ses élus en *amis*. C'est là une vérité précieuse. Lorsque j'écoute l'Évangile de la grâce de Dieu, je sais qu'il s'adresse au pécheur. Le salut de Dieu est annoncé, et moi, pécheur, je suis appelé à le connaître et à le recevoir. Lorsque je lis les Écritures qui m'exhortent, les Écritures qui me donnent des conseils quant à ma marche et à ma conduite, qui m'instruisent de mes devoirs et de mon service, et qui entreprennent de régler mon cœur, je vois qu'elles me considèrent comme un saint; mais lorsque je lis les prophéties, j'y suis considéré comme un ami. Le Seigneur me révèle ses secrets, il me traite comme quelqu'un qui a droit aux privilèges d'une intimité personnelle avec Lui; et lorsque j'y réfléchis, les prophéties m'apparaissent sous un jour merveilleux et tout nouveau.

Sommes-nous des enfants et des frères selon les conseils de la grâce? Oui certes, et aussi des serviteurs, et des adorateurs, et des héritiers; mais au milieu de ces relations, nous pouvons aussi être des amis. Béthanie nous en offre l'image: Marthe servait, Marie adorait, et Lazare occupait la place d'un ami, assis à table avec le Seigneur, dans une intimité personnelle avec Lui. Abraham a été appelé ami de Dieu; et Dieu lui communiquait ses desseins, bien qu'ils ne le concernassent pas personnellement. Moïse parlait à l'Éternel face à face, comme un homme parle avec son intime ami. Jérémie s'entretenait avec Dieu des jugements qui allaient arriver, exprimant les craintes qu'il ressentait; David se tenait, de la même manière, devant le Seigneur; Moïse et Elie, dans la gloire de la sainte montagne, jouissaient d'une intimité semblable, en parlant avec Jésus. Leur exemple nous montre de la manière la plus éclatante, que l'intimité commencée sur la terre se continue dans le ciel. En vérité, bien-aimés, nous pouvons nous répéter qu'il n'y a pas une grande distance morale entre la terre et le ciel, entre le présent et l'avenir du peuple de Dieu. Ce que nous possédons maintenant en esprit et en principe, nous l'aurons en perfection dans le ciel; mais nous sommes déjà entrés moralement dans la vie de l'éternité. Dans le voyage d'Elie (2 Rois 2), Béthel vient après Guilgal, Jéricho après Béthel, le Jourdain après Jéricho, et le ciel tout naturellement après le Jourdain. Le char d'Israël et sa cavalerie attendaient Elie; Elisée avait été jusque-là son compagnon de voyage, et dès lors c'était la cavalerie d'Israël venant du ciel. Jadis, l'Éternel s'était mis en route pour aller à Sodome; mais il avait voulu passer par Mamré pour dire à Abraham ce qu'il allait faire. Il en est ainsi de la prophétie: le Seigneur s'achemine vers le jugement du monde et vers les gloires du royaume qui suivront, mais il s'arrête en chemin, afin de faire connaître à ses élus ce qu'il se propose de faire. Peut-être cela ne les concerne-t-il pas personnellement, comme la destruction de Sodome ne touchait pas Abraham, et cependant Dieu lui en parle, il se détourne même de son chemin pour cela. C'était le privilège de la relation dans laquelle Abraham se trouvait avec l'Éternel; le secret de Celui qui l'avait fait son ami. «Le Seigneur, l'Éternel, ne fera rien qu'il ne révèle son secret à ses serviteurs les prophètes» (Amos 3: 7).

Mais je voudrais encore noter une chose. La *personnalité* du prophète apparaît parfois. Nous pénétrons les exercices de son propre cœur, tandis qu'il poursuit son sujet, sous la

direction de Dieu. Cela est très réconfortant pour nous. Nos propres coeurs sont heureux de connaître les expériences de ces hommes favorisés. La personnalité de Jérémie, par exemple, se distingue d'un bout à l'autre de son livre.

Il est à peine besoin de faire observer que lorsque nous lisons un des prophètes, nous devons connaître l'histoire et les circonstances des temps où ce prophète vivait, et nous pouvons recueillir ces informations dans les livres historiques, inspirés de la Bible. Nous devrions aussi noter avec soin les citations qui sont faites dans le Nouveau Testament, du prophète que nous étudions, et considérer comment l'Esprit qui a donné ces révélations les emploie, les rapports dans lesquels il les introduit, et l'application qu'il en fait.

Ces remarques sont applicables à toutes les citations prophétiques du Nouveau Testament, d'Esaië à Malachie; mais je voudrais parler plus spécialement d'Esaië qui se trouve en tête des prophètes écrivains, non pas, comme nous le savons, dans l'ordre chronologique, mais dans l'ordre de ces livres.

Lorsque nous étudions Esaië, il faut nous efforcer de discerner les diverses parties qui le composent; de découvrir où chacune commence et où elle se termine. D'une manière générale, nous observerons que la gloire du royaume sous une forme ou sous une autre se trouvera à la *fin*, tandis que les menaces de jugement et les accusations se trouvent au début. Il est des exceptions à cette règle, mais elle peut servir d'indication.

Nous trouvons cinq thèmes distincts, auxquels se rattachent les sujets que traite Esaië; ces cinq périodes successives de l'histoire du monde sont étudiées par le prophète dans toutes les divisions du livre, mais avec une grande variété de formes et de rapprochements.

1. Mauvais jours, temps de corruption en Israël aux jours du prophète ou en d'autres temps.
2. Jugement de cette corruption, par l'Assyrien, le Chaldéen, ou d'autres instruments de Dieu.
3. Le temps présent, «le temps des gentils», l'intervalle durant lequel Israël est rejeté.
4. La crise, ou «les temps de la fin», comprenant les dernières 70 semaines de Daniel, lorsque Dieu s'occupe de nouveau d'Israël et procède au jugement final de la terre et des nations.
5. La gloire, ou le royaume, qui suit ce jugement et qui est appelé communément le millénium (*).

(*) Ces deux dernières périodes sont appelées par tous les prophètes «le jour du Seigneur». Ce jour sera d'abord un jour de jugement, puis de gouvernement. Il comprend «le temps de la fin» et le royaume, comme le jour naturel écarte d'abord les ténèbres du monde, puis règne sur la création pour le temps qui lui est départi.

Tels sont en général les sujets, les périodes que le prophète embrasse. Tout naturellement, il est amené à parler du Messie lui-même et du résidu ou des élus d'Israël gardés pendant les jours du jugement. Mais il n'est pas question de l'Eglise. Elle était un mystère caché en Dieu, et non le sujet de la prophétie. Les prophètes avaient été appelés à la suite de la corruption et de l'infidélité de la sacrificature (voyez 1 Samuel 1-7; Actes des

Apôtres 3: 24), et à eux et par eux ont été communiqués les conseils de Dieu touchant Israël et le monde. Mais le mystère caché en Dieu, le conseil divin ne regardant ni Israël, ni les nations, ne leur a pas été révélé, comme il a été révélé par l'Esprit aux apôtres et prophètes du Nouveau Testament (Ephésiens 3: 1-9).

En lisant Esaïe, nous observerons qu'il passe parfois par-dessus tout le long intervalle qui est le temps actuel, et que le Seigneur appelle «le temps des gentils». Il rattache les jours où il vivait, temps de la corruption d'Israël, avec les jours de la crise, ou «jour du Seigneur», passant de la première des cinq périodes que nous avons énumérées plus haut, à la quatrième. Il semble avoir écrit un récit ininterrompu, et cependant les diverses parties de ce récit sont séparées par des siècles et par d'étranges et merveilleux changements sur la terre. Mais, au sens *moral*, tout cela est magnifiquement logique. Dieu reprend ses voies envers Israël au temps de la fin, juste dans le même état de corruption où ce peuple se trouvait dès le commencement; *chronologiquement* Israël est composé d'une foule de générations, *moralement* il n'en est qu'une.

Esaïe, comme les autres prophètes, nous fait voir l'œuvre de l'Esprit de Dieu dans les âmes des Israélites, en même temps que l'action de la *main* de Dieu dans leurs circonstances. Nous y trouvons une grande et belle variété dans la manière de traiter ces sujets et de nous les présenter, et cependant il n'y a aucune confusion. Trop souvent on lit Esaïe, comme si ce livre n'était qu'une masse de matériaux difficiles à mettre en ordre, mais où l'on y découvre des éclairs de lumière, et où plus d'une prédiction remarquable quant à l'avenir est consignée. Cela a réjoui et guidé les élus de Dieu de tous les temps, les a fortifiés dans la foi et l'espérance; mais ce n'est pas comprendre suffisamment cette révélation si précieuse de l'Esprit de Dieu; car la lumière de Dieu y luit d'une manière continue, et la voix de l'Eternel ne s'y fait pas entendre comme un son confus. Le lecteur ne doit pas considérer ce livre comme une certaine quantité de documents sans lien les uns avec les autres.

Nous avons partagé le livre d'Esaïe en plusieurs divisions, auxquelles nous avons donné des titres. Elles sont des révélations, appropriées au sujet de chacune, par l'Esprit de sagesse et de vérité, et se distinguent nettement les unes des autres. J'ajouterai encore, car j'en sens toute l'importance, qu'il est bon pour l'édification de méditer aujourd'hui les vérités prophétiques; car nous traversons des temps sérieux. Le monde s'avance rapidement vers cette fin d'orgueil et d'iniquité que tous les prophètes ont prédite, et qui devra être jugée au jour du Seigneur, avant que la gloire puisse être révélée ou le royaume établi (*). Mais elle sera révélée et le royaume sera établi, car le monde entier passera du jour du Seigneur dans la période de gloire. Dieu jugera, mais son jugement purifiera au lieu de détruire. La terre survivra à ce jugement. L'arc-en-ciel de Genèse 9 et d'Apocalypse 4 et 10, en est le garant; les parties les plus éloignées l'une de l'autre du volume divin sont rapprochées pour dire les mêmes paroles de grâce et de salut pour cette terre que, dès les commencements, Dieu donna aux fils des hommes, et qu'il aime encore, car nous lisons: «Que les cieux se réjouissent, et que la terre s'égaye; que la mer bruie, et tout ce qui la remplit; que les champs se réjouissent, et tout ce qui est en eux. Alors tous les arbres de la forêt chanteront de joie. Que la mer bruie,

et tout ce qui la remplit, le monde et ceux qui y habitent! Que les fleuves battent des mains, que les montagnes chantent de joie ensemble!» (Psaumes 96: 11, 12; 98: 7, 8). Alors seront dites à l'Eternel, le Créateur, les paroles d'un autre Psaume: «Tu envoies ton esprit: ils sont créés, et tu renouvelles la face de la terre. La gloire de l'Eternel sera à toujours; l'Eternel se réjouira en ses oeuvres» (Psaumes 104: 30, 31.)

(*) La chrétienté, dans ce «temps des gentils», s'étant corrompue, comme l'avait fait Israël, sera jugée aussi au jour du Seigneur. L'Apocalypse nous en donne l'assurance formelle; car, comme jadis dans les prophéties, il y est question de la corruption, du jugement et de la gloire.

Je voudrais ajouter à ce que j'ai déjà dit une sorte de «table des matières», indiquant les diverses divisions de cette précieuse portion de la Parole. Nous y trouvons dix-huit sujets distincts, et il est intéressant de remarquer que le Nouveau Testament nous offre des citations de chacun d'eux, l'Esprit scellant, pour ainsi dire, à nouveau les révélations qu'il avait données des siècles auparavant (*).

(*) L'intermède historique n° 9 fait exception, car c'est un récit historique et non pas exactement une division du prophète.

N ^{os}	Sujet	Chapitres
1	Préface	1
2	Le jour du Seigneur	2-4
3	La vigne	5
3	Le trône de la gloire judiciaire	6
5	La Confédération ou Emmanuel et les enfants	7-9 v.7
6	L'Assyrien	9 v.8 -12
7	Le châtement des nations	13-27
8	Les six malheurs	28-35
9	L'interprétation historique	36-39
10	Israël à Babylone	40-48
11	Jésus et Jérusalem	49
12	Jésus ressuscité et le résidu	50-52 v.12
13	La croix et ses vertus	52 v.13 - 55
14	Le résidu manifesté	56-57
15	Israël préparé pour le royaume	58-60
16	Les deux venues	61-63 v.6
17	La prière d'Israël et la réponse du Messie	63 v.7 - 65
18	Conclusion	66

J'ajouterai quelques mots sur chacun de ces différents sujets, avec le désir d'aider le lecteur à en découvrir la pensée dominante.

Le chapitre 1 contient tous les principaux sujets du livre: la corruption, le jugement, la gloire ou le royaume, avec une allusion au résidu et au temps présent (ou parenthèse des gentils). A cause de cela, et parce qu'il est complet en lui-même, je l'ai appelé «Préface».

Chapitres 2 à 4 — Le royaume, sous la figure d'une «montagne», est pressenti au commencement, et présenté avec quelques-unes de ses gloires à la fin. Mais la corruption et le jugement sont les grands sujets de cette division qui commence et se termine par la gloire. Il est question, un moment, du résidu, au chapitre 3: 10. L'orgueil qui généralement, dans les voies de Dieu, précède la destruction, est prévu au chapitre 1: 1-9. Le jugement de Dieu est appelé dans l'Écriture le «Jour du Seigneur»; c'est pourquoi je donne ce nom à cette seconde division.

Chapitre 5 — L'image de la vigne est employée dans le même sens par le Seigneur, en Matthieu 21. Nous trouvons ici la corruption et le jugement, comme au «temps des gentils». Mais le royaume n'y est pas mentionné, et ceci est inusité, tout comme il l'était que le Seigneur parlât de sa mort sans faire allusion à sa résurrection. Ce titre: «La vigne» s'imposait de lui-même.

Chapitre 6 — Le trône est ici un trône de jugement ou de gloire judiciaire. Cela ressort du chapitre lui-même et des citations qui en sont faites dans le Nouveau Testament (voyez Matthieu 13; Jean 12; Actes des Apôtres 28). Dans un sens, le prophète représente le résidu. Il traverse les mêmes expériences que l'apôtre Jean, au chapitre 1 de l'Apocalypse. Ici, comme dans le chapitre 3, l'orgueil précède l'écrasement. Cette division a donc pour titre: «Le trône de gloire».

Chapitres 7 à 9: 7 — L'incrédulité d'Israël est suivie d'un jugement actuel, mais les coalitions des ennemis du peuple seront finalement dispersées; un résidu sera mis à part, formé graduellement, et atteindra enfin la gloire du royaume. Emmanuel et ses enfants, présentés en type, en sont les signes. Des images de ce genre nous sont données dans la Genèse, et aussi en Osée 1. Il est naturel d'appeler cette division: «La confédération, ou Emmanuel et ses enfants».

Chapitres 9: 8 à 12 — Nous apprenons ici qu'après avoir envoyé à Israël (non pas à Juda) plusieurs châtiments, Dieu le châtie plus sévèrement encore par l'Assyrien. (2 Rois 17). Mais l'Assyrien lui-même est jugé; son orgueil et sa chute sont prédits. Toutefois la chute de l'Assyrien prépare le royaume, et cela nous montre que l'Assyrien est non seulement le vainqueur d'Israël dans le passé, mais qu'il sera son ennemi aux derniers jours (voyez Michée 5: 5; comparez chapitre 10: 22 et Romains 9: 27; chapitre 11: 10 et Romains 15: 12). Cette division a donc pour titre: «L'Assyrien». Au chapitre 12, le royaume est célébré comme en Exode 15; le chapitre 4 l'avait plutôt *décrit*.

Chapitres 13 à 27 — Nous trouvons ici le jugement de toutes les nations qui ont eu à faire au peuple de Dieu, et cet acte prépare la délivrance d'Israël et l'établissement du royaume.

Lisez les conquêtes de Nébucadnetsar, en vous souvenant qu'elles symbolisent les jugements des derniers jours qui prépareront le royaume.

Les chapitres 25 à 27 nous montrent certaines expériences du résidu appropriées à ces temps futurs. La chrétienté, ayant eu à faire avec le Seigneur d'Israël, comme les nations elles-

mêmes avaient eu à faire avec Israël, aura part à ses jugements (voyez l'Apocalypse). Le titre: «Châtiment des nations» est donc naturel ici.

Chapitres 28 à 35 — Ces chapitres s'adressent, non pas aux nations, mais au peuple de Dieu. Les malheurs sont prononcés successivement contre Samarie, contre Jérusalem, contre les apostats de la fin, contre les enfants rebelles qui cherchent le secours de l'Egypte, contre ceux qui y descendent, et enfin, mais seulement en dernier lieu, contre le corrupteur d'Israël, le grand ennemi des derniers jours. Graduellement, à mesure que nous avançons à travers ces calamités, la délivrance promise et la joie s'accroissent, jusqu'à ce qu'à la fin tout soit gloire, comme fruit de la promesse. Nous nommons donc cette partie: «Les six malheurs».

Chapitres 36 à 39 — Nous arrivons à l'intermède historique. Nous le trouvons aussi dans les livres historiques, mais non pas comme un intermède, puisqu'il fait partie du sujet (2 Rois et 2 Chroniques). Nous savons que l'Écriture contient des paraboles historiques, comme des paraboles fictives. Elles sont appelées des «allégories», au chapitre 4 des Galates. Je crois que, dans ces chapitres, les fragments d'histoire sont des allégories. Je voudrais seulement dire ceci: L'écrit d'Ezéchias, (38: 9), comme le cantique au bord de la mer Rouge, le cantique de Débora, la prière d'Anne, les Lamentations de Jérémie, la prière de Marie dans Luc 1, a un double sens. La maladie d'Ezéchias, elle-même, a un sens symbolique, comme le naufrage de Jonas, le joug de Jérémie, le mariage d'Osée, ou la ceinture de Paul.

Chapitres 40 à 48 — Dans cette division, Israël, le peuple de Dieu, est vu à Babylone, et le prophète présente Dieu, le Seigneur d'Israël, comme faisant trois choses:

1. Il plaide sa propre cause contre Babylone et ses idoles, les confond et les condamne.
2. Il plaide sa propre cause contre son peuple résidant à Babylone, il le reprend et l'instruit.
3. Il plaide la cause de son peuple contre Babylone, et le délivre de cette dure captivité.

Ces trois choses nous montrent une action parfaite. Telle fut aussi la manière de faire de l'Éternel, lorsque son peuple était en Egypte, comme nous le voyons aux chapitres 1 à 15 de l'Exode. Ce sont aussi des exemples des voies de Dieu envers le monde où ses élus habitent. Le titre de ces chapitres sera donc: «Israël à Babylone».

Chapitre 49 — Dans ce magnifique chapitre, le Messie raconte sa propre histoire depuis sa naissance jusqu'à l'établissement du royaume. Sion répond par des lamentations, comme quelqu'un qui a été oublié et qui n'a plus la place qui lui revient. Le Messie répond à ces plaintes par des paroles douces et encourageantes (voyez Zacharie 1: 13). Cette division a pour titre: «Jésus et Jérusalem».

Chapitres 50 à 52: 12 — Ici, le Seigneur ressuscité fait le récit de sa propre histoire, depuis le moment où il a rejeté Israël et tourné le dos à Jérusalem (voyez la fin de Matthieu 22), jusqu'au jour de sa résurrection, où *Dieu l'a justifié*. Puis il dirige et enseigne le résidu, son Israël, au milieu des nations. Par cet enseignement, le résidu fait des progrès dans la grâce et dans la vérité. Le jour de sa délivrance est anticipé. Nous distinguons déjà dans ce passage

quelque chose de la doctrine de l'épître aux Romains (chapitres 9-11). Nous pouvons l'intituler: «Jésus ressuscité et le résidu».

Chapitres 52: 13 à 55 — Dans ces chapitres, la croix ou Jésus crucifié, sont considérés alternativement par Jéhovah et par le vrai Israël, l'Israël croyant au jour de son réveil. En vertu de l'oeuvre de la croix, Jérusalem reçoit les plus riches promesses, et les pécheurs les grâces les plus étendues. Nous voyons ici les miracles de grâce et de gloire que la croix peut accomplir. Cette division ne traite pas de la corruption, du jugement et de la gloire; elle a son sujet propre, et peut être intitulée: «La croix et ses vertus».

Chapitres 56 et 57 — Ces chapitres peuvent être divisés en trois parties.

1. Le peuple est engagé à porter pour Dieu du fruit selon sa propre alliance, et des bénédictions sont promises aux étrangers et aux eunuques, s'ils veulent s'attacher au Dieu d'Israël (56: 1-8).
2. Le peuple ayant été convaincu d'iniquité, les Bêtes (les empires des nations) sont appelées à exécuter la colère de Dieu contre Israël (56: 9-57: 13).
3. Au milieu de la nation réprouvée, le résidu se distingue par des caractères de grande beauté morale (57: 13-21).

Nous apprenons par le Psaume 79 et par l'Apocalypse, que quelques-uns de ceux qui appartiennent au résidu subiront le martyre. Nous appelons cette division: «Le résidu manifesté».

Chapitres 58 à 60. — Ce passage doit être divisé en cinq parties.

1. Dieu accuse le peuple.
2. Le résidu reconnaît cette accusation. Il s'identifie avec le péché du peuple, comme l'ont fait Esdras, Néhémie, Daniel et d'autres (59: 1-15).
3. En réponse à cette humiliation, le Seigneur s'apprête à sauver son peuple, comme toutes les Ecritures en témoignent (59: 16-20).
4. L'Eternel alors s'adresse au Messie selon les termes de la nouvelle alliance (59: 21).
5. Le royaume est alors décrit en détail (60).

Cette division peut être appelée: «Israël préparé pour le royaume».

Chapitres 61 à 63: 6. — Je crois qu'un jour de vengeance avait été décidé lors de la première venue du Seigneur (Luc 1: 71). Les oppresseurs d'Israël auraient été jugés; mais, le Messie ayant été rejeté, la vengeance ne fut pas exécutée, et Israël ne fut pas délivré. Maintenant, lorsque le jugement viendra, à la seconde venue du Seigneur, Israël en portera aussi sa part. Ils ont ainsi préparé leur propre malheur, comme, hélas! nous le faisons tous parfois, et comme ils l'avaient déjà fait lors de la traversée du désert. Par conséquent, le chemin qu'ils suivront jusqu'à leur entrée dans le royaume, aux chapitres 62 et 63, diffère de ce qu'il aurait pu être, comme au chapitre 61. Cette division est intitulée: «Les deux venues».

Chapitres 63: 7 à 65 — Ces chapitres sont un exemple des expériences du résidu, que nous trouvons si largement décrites dans les Psaumes. Ils ont la forme de demandes et de réponses, entre le résidu et Jéhovah, son Messie. Le résidu comprend les saints d'alors; la Parole leur donne le nom de «résidu», parce qu'ils seront laissés en dehors du jugement du peuple et conservés pour le royaume. Ce passage est un dialogue; aussi l'appelons-nous: «La prière d'Israël et la réponse du Messie».

Chapitre 66 — Ce dernier chapitre d'Esaië, comme le premier, contient tous les sujets traités par le prophète: la corruption du peuple, le jugement, un résidu mis à part, le royaume et les «temps des nations». La «grâce et le jugement» y sont présentés alternativement (Psaumes 101: 1), mais ce chapitre nous présente plutôt l'Évangile de la *gloire*, tandis que d'autres portions de la Parole nous montrent l'Évangile de *Canaan* (Hébreux 4), l'Évangile de *l'appel céleste* qui est maintenant nôtre (Hébreux 4), l'Évangile du *royaume* (Matthieu 24; Apocalypse 14). Le chapitre 14 de Zacharie peut être lu en rapport avec une grande partie du contenu de ce chapitre d'Esaië, et le discours de Paul aux Athéniens (Actes des Apôtres 17), en rapport avec le premier verset de ce même chapitre. Ayant donné le nom de: «Préface» au premier chapitre, nous nommerons ce dernier: La «Conclusion».

C'est une tâche bénie que de faire ressortir la gloire et les perfections de l'Écriture dans un temps comme le nôtre. L'audace de certains hommes est grande, et leur manque de sincérité égale leur insolence. Combien peu ils se soucient des simples et des illettrés qui marchent dans la crainte de Dieu, à la lumière de la foi et avec les consolations de l'Esprit! Peu leur importe d'ébranler les fondements de leur foi, et d'égarer les âmes. L'Écriture n'est-elle pas, en quelque sorte, la colonne de nuée, le lieu d'habitation de la gloire accompagnant le peuple des élus au travers du désert de ce monde? La gloire ne remplit-elle pas l'Écriture? et le rôle de la Parole n'est-il pas d'éclairer le sentier de l'Israël de Dieu? N'est-ce pas une insolence digne de celle d'Amalek, de s'opposer à cette Parole, et de combattre contre le peuple élu qui met sa confiance en elle et marche à sa lumière? (Exode 17).

Quel débat solennel l'Éternel n'aura-t-il pas avec ces hommes? Ne lisons-nous pas à la fin de ce chapitre de l'Exode: «Jah l'a juré, l'Éternel aura la guerre contre Amalek de génération en génération»?

C'est une des formes de l'iniquité qui marque les derniers jours de ce monde; cet esprit d'opposition atteindra son apogée lorsque, dans leur audace, la Bête et ses confédérés marcheront contre Celui qui est assis sur le cheval blanc, et qui viendra du ciel avec, son armée, comme Amalek combattit Israël, alors que la colonne de nuée était avec le peuple pour le protéger et le conduire.

Fragments

ME 1910 page 340 - Koechlin M.

«Il a été opprimé et affligé, et il n'a pas ouvert sa bouche. Il a été amené comme un agneau à la boucherie, et il a été comme une brebis muette devant ceux qui la tondent, et il n'a pas ouvert sa bouche» (Esaïe 53: 7). Pas une plainte! pas un reproche!

Judas le trahit: «Ami, pourquoi es-tu venu?»

Pierre le renie: «Et le Seigneur, se tournant, regarda Pierre».

La multitude des Juifs exige de Pilate qu'il soit crucifié: «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font», telle est sa prière. Et c'est tout!

Jésus était-il moins sensible aux souffrances que les autres hommes, parce qu'il était Fils de Dieu? Bien au contraire! il a été «homme de douleur, sachant ce que c'est que la langueur».

Le coeur de celui qui était ému de compassion là où tous les autres étaient insensibles, toujours ouvert à tous les pauvres, à tous les affligés, ce coeur auquel rien n'échappait, a senti plus que tout autre ses souffrances personnelles: la haine, le mépris, l'opprobre, l'abandon. Mais venu pour servir les siens, pour glorifier Dieu et pour accomplir sa volonté, il s'oublie lui-même pour se donner à Dieu et aux hommes.

ME 1910 page 340

Si l'homme avait à écrire la généalogie du Seigneur, ne passerait-il pas sous silence Thamar, Rachab, Ruth et la femme d'Urie, comme indignes d'y figurer? Ce sont précisément les seules femmes que Dieu nomme ici dans sa Parole. Il se glorifie dans sa grâce, et sa grâce surabonde là où le péché a abondé.

—

Pour l'apôtre, vivre c'était Christ et mourir un gain. Pour combien de chrétiens, au contraire, vivre est un gain et Christ, au lieu d'être une réalité, n'est qu'une espérance pour après la mort.

—

Quel bonheur de revenir avec Celui qui vient en jugement, mais en jugement de délivrance pour Israël!

Christ que n'est-il pas pour l'âme?

Bellett J.G.

ME 1910 page 351

Dans un moment où les saints de Dieu sont portés à s'occuper de *questions* qui s'élèvent parmi eux, il y a surtout danger que, l'esprit étant continuellement rempli de ces choses, la personne de Christ ne perde sa place comme l'objet placé devant le cœur. Le but de Satan est toujours de détourner l'âme de Christ. Il sait très bien interposer d'autres objets et ainsi déplacer Christ et «les choses qui sont en haut», lesquelles devraient être ce qui occupe les pensées du chrétien (Colossiens 3: 1-3). Ne pourrait-il pas souvent nous être dit, comme autrefois à l'église d'Ephèse, dans l'Apocalypse: «Tu as abandonné ton premier amour»? La fidélité et l'énergie ne faisaient aucunement défaut à ces chrétiens; il y avait «les oeuvres, le travail et la patience»; ils ne pouvaient supporter les méchants; ils avaient éprouvé les prétentions de ceux qui prenaient la place d'apôtres, et les avaient trouvés menteurs; mais, hélas! — et c'est ce qui était fatal — ils avaient «abandonné leur premier amour». De même, nous pouvons être on ne peut plus actifs sous beaucoup de rapports, nous pouvons être experts dans les questions dites d'église; mais si Christ lui-même perd sa place à Lui dans nos cœurs, il n'y a plus que sécheresse et impuissance; et le résultat n'est qu'orgueil et bonne opinion de soi. La véritable pierre de touche pour tout, c'est: Quelle est la pensée de Christ à cet égard? Il survient entre chrétiens des choses qui demandent de la patience et du support les uns pour les autres, parce que nous sommes encore ici-bas et que nous commettons des fautes; quelquefois aussi nous ne saisissons pas la pensée du Seigneur. Mais lorsqu'il est question de Christ, de la vérité de sa personne, ou de son œuvre et des conséquences de son œuvre, l'Écriture n'admet aucun accommodement; il faut agir avec la plus grande décision: faire un accommodement serait manquer à la loyauté qui lui est due. Mais placer des disputes sur des questions d'église et des différences de jugement entre chrétiens touchant des affaires personnelles au même niveau qu'une question qui concerne Christ, ce n'est nullement Lui donner l'honneur qui Lui appartient.

Toutes les autres vérités trouvent leur place dans la mesure où on donne à Christ sa place à lui. Prenons, par exemple, la vérité de l'Église. Si nous avons devant notre pensée l'Église en elle-même, à part de Celui qui est Chef «à l'assemblée qui est son corps», celle-ci devient quelque chose dont nous pouvons tirer gloire; c'est réellement une manière de nous exalter nous-mêmes. Si, au contraire, nous sommes occupés de ce qu'est l'Église *pour Christ* — de toute l'Église de Dieu et de la grâce infinie et souveraine que Christ a manifestée en mettant son affection en elle, cet amour qui est la cause, la source de son service constant pour la laver et la purifier par l'eau de la Parole, afin de se la présenter à lui-même glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, — alors le cœur, sorti de lui-même, est amené à

contempler ce qu'est Christ et le caractère merveilleux de son amour à Lui; et en présence de cet amour, nous apprenons à connaître notre néant absolu.

Parlons du service. Nous pouvons être occupés et actifs dans le service, qui est vraiment une bonne chose à sa place; mais si la pensée de Christ n'est pas vivante dans notre coeur, le service devient une affaire de routine, ou même un moyen par lequel nous aimons à nous accréditer nous-mêmes; c'est notre service à nous, notre oeuvre à nous.

Parlons de l'étude de la parole de Dieu, qui est assurément pour nous de la plus haute importance. Si l'on s'en occupe d'une manière tout intellectuelle, elle devient sèche et sans puissance; c'est alors une étude qui plaît à l'intelligence et nous conduit à nous vanter de ce que nous avons plus de connaissance que d'autres. Mais si l'on cherche et trouve Christ dans la Parole; si l'on est diligent à se faire un fonds des précieuses vérités qu'elle présente au coeur concernant Christ dans toutes ses relations diverses, non seulement avec nous, mais aussi avec Israël dans un jour à venir, si l'on est diligent à apprendre ce qui Lui est agréable, — alors l'âme trouve de la nourriture, et en présence de sa grâce, on sent combien peu on Lui ressemble; ainsi, lorsqu'on est délivré du moi, Christ devient plus pleinement et d'une manière plus vivante l'objet de l'âme.

Parlons de la vérité de la venue du Seigneur. Si les affections du coeur pour Christ ne sont pas réellement en exercice, cette vérité, quelque bénie qu'elle soit, devient une doctrine, une théorie sèche, qui ne produit aucun effet pratique dans la vie et la marche du chrétien. C'est seulement lorsque *Celui qui vient* est placé d'une manière vivante devant le coeur que, l'entendant dire: «Je viens bientôt», l'âme répond aussitôt: «Amen, viens, Seigneur Jésus!» A moins que les affections du coeur ne soient fixées sur Lui, la main ne sera pas sur le loquet de la porte pour lui ouvrir aussitôt.

Parlons encore du Culte. Si Christ, dans toute la gloire de sa personne comme Fils éternel du Père, et néanmoins l'homme Christ Jésus, plein de grâce et de vérité, Lui, l'expression parfaite de tout ce qui était dans le coeur du Père, révélé dans un monde de péché et de pécheurs, si Lui est devant l'âme, — il y aura nécessairement dans la contemplation de sa personne un tel sentiment, une telle jouissance de tout ce qu'Il est, que le coeur ne pourra que déborder et se répandre en adoration, en louanges et en actions de grâce devant Lui et devant le Père qui l'a envoyé. Le Saint Esprit a d'ailleurs été donné dans le but exprès de glorifier Christ, d'amener l'âme du chrétien par ce qu'il trouve dans les pages de la Parole inspirée, à mieux comprendre toute la gloire de notre Seigneur Jésus Christ, non seulement en tant que Fils divin et éternel, la Parole, le vrai Dieu avant les temps des siècles, mais en tant que la Parole devenue chair, le Fils de l'homme humble, obéissant, ici-bas. Est-il rien de comparable à Christ? Et toute vérité concernant sa personne et concernant lui-même n'est-elle pas pour le chrétien incomparablement plus importante que toute autre considération? Considérez ce qui Lui appartient, non seulement dans sa propre gloire particulière et personnelle comme le Fils qui a toujours été dans le sein du Père, lui, la vie qui était la lumière des hommes, l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, le Messie Roi d'Israël, le Fils de l'homme qui doit être établi sur *toutes* les oeuvres des mains de Dieu; ou bien, en rapport avec ses gloires relatives,

comme notre Souverain Sacrificateur, portant toujours les siens sur son cœur et sur ses épaules, suivant la valeur de Sa personne devant Dieu, ou bien comme notre Avocat, si nous avons manqué, lui le Juste, toujours en la présence du Père pour restaurer l'âme par l'application de la Parole, pour laver nos pieds dans son service plein de tendresse et de grâce pour son peuple. C'est ainsi que le service béni du Saint Esprit consiste à faire briller dans chaque page de la Parole divine quelque rayon nouveau de la gloire et de la perfection de Jésus, de sorte que le cœur soit non seulement captivé tout entier par Lui comme étant le Sauveur, mais qu'il soit tiré ici-bas après Lui, trouvant ses délices en Lui, comme ce fut vraiment le cas pour le prophète inspiré de Patmos, lorsque le nom et les diverses gloires qui sont associées et liées à la personne de Jésus Christ passaient successivement devant lui, — et outre tout cela notre relation particulière avec cette Personne bénie qui nous aime et nous a lavés de nos péchés dans son sang. L'âme qui trouve ainsi ses délices en Jésus exprime son adoration: «A Lui la gloire et la force aux siècles des siècles! Amen».

Cette contemplation de Christ attendrirait nos cœurs et ferait disparaître tout égoïsme et toute raideur dans nos relations les uns avec les autres, parce qu'elle nous occuperait de ce que les saints sont *pour Christ*, plutôt que de leurs manquements et de leurs imperfections. Elle nous rendrait jaloux et soigneux, lorsqu'il serait question de la vérité et de la gloire de Christ, mais patients, comme lui-même était patient avec ses disciples dans leurs errements. Voyez dans quel esprit de grâce, lequel en effet reflétait celui du Seigneur lui-même, l'apôtre Paul s'adresse à l'assemblée de Corinthe, tandis qu'il leur écrit en même temps: «Je vous ai écrit dans une grande affliction et avec serrement de cœur, avec beaucoup de larmes», leur disant d'ôter le mal sérieux qu'ils avaient laissé subsister au milieu d'eux. Voyez aussi comment il parle aux assemblées de la Galatie, pour lesquelles la question était vraiment d'une importance vitale. Il doit leur dire: «Je crains quant à vous»; «Je suis en perplexité à votre sujet». Néanmoins, il ne peut supporter la pensée qu'ils abandonnassent ainsi la vérité, et il ajoute: «J'ai confiance à votre égard, par le Seigneur», etc. Un esprit de juge sévère et rigide n'est point l'esprit de Christ; il flétrit les affections, dessèche l'âme; il engendre l'orgueil qui ne veut pas plier; il révèle le manque de cet amour et de cette sollicitude pour les plus faibles même des brebis du bon Berger, lequel serait assurément selon la pensée et l'exemple de Christ. S'il a lavé nos pieds, nous devons nous laver les pieds les uns aux autres, car il nous en a lui-même donné l'exemple.

Frères, pesons ces choses, car nous en avons besoin; supportons et ayons patience; ne cessons jamais de nous porter les uns les autres sur nos cœurs en prière, et rappelons-nous constamment ce que *Christ* est pour les siens et ce que les siens sont pour *Lui*.

Le grand souper

Luc 14

Lebrat J.

ME 1910 page 357

Au chapitre 13 de cet évangile, le Seigneur Jésus a annoncé l'introduction des gentils dans le royaume, où ils auront place, par la grâce, avec Abraham, Isaac et Jacob, les héritiers de la promesse, et les prophètes, tandis que les Juifs seront jetés dehors (13: 28, 29). Le royaume devant prendre une forme particulière à cause du rejet du Roi, ceux qui auront rejeté le Roi au jour de son humiliation seront eux-mêmes rejetés au jour de sa gloire. Mais en outre, Jérusalem elle-même, n'ayant pas voulu que celui qui était là en grâce, Jéhovah lui-même, quoique abaissé, rassemblât ses enfants comme une poule rassemble sa couvée sous ses ailes, — et que de fois avait-il voulu le faire! — aura sa maison abandonnée, dit le Seigneur (non pour toujours, heureusement; car après le jugement, il y aura encore la grâce pour elle), mais jusqu'à ce que vous disiez: «Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur». Dans l'intervalle, de grandes choses ont été faites pour nous, et la grâce de Dieu nous y donne entrée.

Mais, puisque cette dispensation prenait fin par suite du rejet de la grâce venue en la personne du Fils, la guérison de l'homme hydropique (14: 1-6) opérée le jour du sabbat, montre que la relation, établie entre l'homme sous la loi et Dieu, et dont le sabbat, incorporé à la loi, était le signe (Exode 31: 17; 20: 8-11), était rompue. L'homme, ayant manqué en toute manière, s'est montré incapable de jouir du repos après le travail. Et quant à avoir part au repos de Dieu, comment pourrait-il s'y trouver tant que le péché n'est pas ôté? De fait, il n'y a point de repos pour Dieu dans une scène de péché: la justice se reposerait-elle quand l'homme n'a point de justice? Et l'amour pourrait-il se reposer là où doit s'exercer le jugement? Aussi Jésus, dans une occasion semblable, avait-il dit: «Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi je travaille» (Jean 5: 17). La question est si le repos peut être accordé à l'homme après le travail. Sur ce terrain, l'homme ayant constamment failli, le repos n'est pas possible. Il faut que Dieu agisse en grâce, jusqu'à ce que le repos de Dieu, dont le sabbat est la figure, soit établi sur la base de la rédemption. Ainsi qu'il est écrit: «Il reste un repos sabbatique pour le peuple de Dieu» (Hébreux 4: 9); mais ce repos-là est le repos *de Dieu* — un repos à venir — où Dieu se reposera dans son amour (Hébreux 4: 1-10; Sophonie 3: 17). Au reste, dans les évangiles, nous voyons constamment Jésus agir le jour du sabbat; le péché n'était pas ôté; pouvait-il donc se reposer?

Mais quelle place, Jésus, venu ici-bas s'occuper de sa créature déchue, a-t-il prise dans ce monde? Celle que prend l'amour; celle qui nous convient à nous aussi, si nous avons connu l'amour: «Il s'est anéanti, s'est abaissé, est devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix» (Philippiens 2: 5-9). C'est aussi la place qu'il nous engage à prendre en attendant le moment où, si nous avons su l'occuper quelque peu, il nous sera dit: «Ami, monte plus haut».

Aujourd'hui, il nous serait dangereux d'être élevés; alors, nous donnerons toute gloire à Celui qui seul en est digne. Jésus lui-même a attendu ce moment-là: «C'est pourquoi Dieu l'a haut élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom» (Philippiens 2: 9). Le premier Adam a voulu s'élever, et est tombé bien bas; Jésus s'est abaissé et a été élevé en gloire. Pussions-nous le suivre dans ce chemin!

Mais, dans un monde où Jésus n'a point eu de place et où Dieu lui-même, en la personne du Fils, a été rejeté, comment faut-il employer les avantages temporels que nous tenons de la part de Dieu? Le monde s'en sert, ainsi que des talents et des facultés qu'il possède, pour se donner du relief, s'attirer l'estime, s'exalter loin de Dieu, se satisfaire faire lui-même. Nous, au contraire, notre privilège est de nous servir de ces choses en faveur des déshérités, de qui nous n'avons rien à attendre en retour. Nous pouvons, sans ostentation, les faire asseoir à notre table, en nous occupant de leurs nécessités, et leur procurer quelque soulagement, même un peu de joie, tout au moins quelque adoucissement à leurs peines, heureux de n'avoir maintenant pour témoin de ce dévouement, fruit de la grâce, que l'oeil de notre Père. La glorieuse résurrection des justes va venir, et tout ce qui, pendant notre court passage ici-bas, aura été fait dans l'amour, aura sa valeur en ce jour-là. Combien peu nous pensons que: «Celui qui sème pour sa propre chair, moissonnera de la chair la corruption; mais celui qui sème pour l'Esprit, moissonnera de l'Esprit la vie éternelle. Or, ne nous lassons pas en faisant le bien, car, au temps propre, nous moissonnerons, si nous ne défailions pas» (Galates 6: 8, 9). La grâce s'est déployée en notre faveur; nous en sommes maintenant les objets. Christ lui-même est venu dans un monde ruiné, où nous gisions loin de Dieu, perdus, sans ressource. Etant descendu en grâce, là où le péché nous a placés, il n'a pas reculé devant le sacrifice de sa propre vie pour nous en retirer, nous amener à Dieu. Et nous ayant fait siens, il nous a donné pour part éternelle et bénie une place dans la gloire où il est maintenant entré après son oeuvre accomplie. La résurrection d'entre les morts, «résurrection des justes», fera participer nos corps à cette puissance de la vie à laquelle ont déjà participé nos âmes; et alors notre service sera récompensé par le Maître.

Mais hélas! quel accueil la grâce de Dieu, manifestée en Christ, a-t-elle reçue? «Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant point leurs fautes» (2 Corinthiens 5: 19). Le grand souper que Dieu s'était proposé, dès le commencement, de donner à son peuple, était prêt à la fin du jour, quand le Messie était là; mais le champ, les boeufs, etc., lui sont préférés. Beaucoup de gens honorables y avaient été préalablement conviés, et le moment était maintenant venu où l'esclave du Maître leur apportait ce message: «Venez, car déjà tout est prêt!»

La bonté de Dieu, annoncée dès longtemps par les prophètes, était maintenant manifestée: le Fils était là. Les Siméon, les Anne, «ceux qui attendaient la consolation d'Israël», s'étaient réjouis à sa naissance, que les anges avaient célébrée. C'était la fête à laquelle les conviés auraient dû être heureux de venir. Et quelle fête! Voyez-en le caractère dans les louanges de l'armée céleste: «Gloire à Dieu dans les lieux très hauts; et sur la terre paix, et bon plaisir *dans les hommes!*» Oui, il était là, sur la terre, l'homme du bon plaisir de Dieu, le

Fils bien-aimé, objet de toutes les délices du Père; et les hommes étaient invités à ce banquet qui faisait la joie du ciel.

Mais que font les conviés: «Ils commencèrent tous unanimement à s'excuser». Ils ne disent pas, immédiatement du moins, «nous ne voulons pas aller»; mais: le moment est mal choisi, quel dommage! sans cela nous serions allés, mais voilà: le champ, les boeufs, nous en empêchent pour le moment. «Je te prie, tiens-moi pour excusé». Telle est la réponse des deux premiers conviés. Elle est moins catégorique que celle du troisième: «J'ai épousé une femme, et à cause de cela je ne *puis aller*», mais vaut-elle mieux? Si celui-ci y met moins de forme, ses motifs sont pour le moins tout aussi légitimes, son refus est donc formel.

Il est bon pour nous de peser sérieusement ces excuses, car elles sont les mêmes aujourd'hui. Ce ne sont pas de mauvaises choses en elles-mêmes, au contraire. Mais si elles retiennent le coeur loin de Dieu, lui font mépriser Christ, ou l'empêchent de jouir de lui, voilà le mal. Nous avons des aptitudes, certaines capacités; on dit qu'il faut s'en servir, les développer... Et qu'en fait-on? Le coeur se tourne vers la terre, vers le monde, honnêtement peut-être, mais Christ est dédaigné; on n'a pas le temps de s'occuper de Lui, aujourd'hui du moins. Demain peut-être!... Ah! pensez-y!... Mais, dit-on, ne faut-il pas que je me fasse une position, et ne faut-il pas que j'y mette toute mon intelligence, tout mon temps, toute mon activité? Il faut vivre, après tout. Et quand la grâce, en Christ, est présentée au pécheur, peut-être en sent-il quelque peu le besoin, mais c'est vague. Et puis, on aura le temps, plus tard. Quand on est jeune, n'est-ce pas le moment de passer agréablement son temps, ou du moins de se mettre à même de faire face à la vie et à ses nécessités? Quand mes études, mon apprentissage seront achevés, je m'occuperai de l'Evangile; j'admets bien que c'est une bonne chose, mais vraiment, je n'en ai pas le temps: il faut que j'acquière le champ! Plus tard j'irai au souper.

Et maintenant que vous avez atteint cette première étape de la vie, voici encore l'invitation: «Venez, car déjà tout est prêt!» Ah! mais je veux bien! seulement c'est encore le temps qui me manque. Le moment n'est pas propice; vraiment il n'est pas propice. Je ne puis pas laisser inculte un champ qui m'a coûté tant de travail, ni improductif le capital que j'ai consacré à l'acquérir; il faut qu'il me rende tout au moins l'intérêt de mon argent. J'ai dû encore acheter des boeufs pour le labourer, et ce n'est que d'hier; il faut que je voie la somme de travail qu'ils peuvent fournir, et je ne puis laisser à d'autres le soin de les éprouver. Je ne puis différer à cela. J'en suis fâché, mais: «Je te prie, tiens-moi pour excusé». La conscience crie peut-être: «Mais malheureux, tu es perdu! comment se passe ta vie? Veux-tu la finir ainsi sans Christ, sans la connaissance de Dieu? Que deviendras-tu?» Sans doute, mais je n'ai pas désespéré de me convertir, de profiter de la grâce de Dieu, de venir à Christ. Seulement, pas maintenant, reviens plus tard! Eh! mon cher ami, savez-vous s'il y aura pour vous *un plus tard* dans ce monde, si de ce moment même ne dépend pas votre avenir éternel? Et puis, ce qui vous occupe à tel point, rend-il votre coeur heureux, vraiment heureux? Hélas! quand il y a lutte entre le coeur et la conscience, c'est malheureusement toujours le coeur qui l'emporte; la conscience importune, il faut lui imposer silence. Et le coeur retourne à ses goûts, à ses

affaires, toujours plus absorbé, sans répit ni trêve, se payant de bonnes raisons pour endormir la conscience, et le grand souper est négligé.

Voici maintenant la troisième étape: Vous avez non seulement le champ, les boeufs, mais encore le ménage. C'est très bien, et personne n'a rien à y redire; Dieu lui-même a dit: «Il n'est pas bon que l'homme soit seul». Mais voici le message: «Venez, car déjà tout est prêt!» Il nous est encore adressé; maintenant, au moins je l'espère, vous ne le refuserez pas, ni ne différerez d'y répondre. Votre jeunesse est passée, vous avez mis de l'ordre dans vos affaires et, en homme intelligent et réfléchi, vous avez pensé qu'il serait bien de ne pas jouir seul et en égoïste du résultat de votre travail. Eh bien, mon cher ami, le grand souper est prêt, la table est servie, Christ vous attend; vous serez le bienvenu, le bien reçu. Oh! pensez au souper, au *grand souper*, pensez à l'excellence de Christ, au Bien-aimé de Dieu! Venez! — Je n'ai aucune envie du Christ dont vous me parlez; que me donnerait-il? Il ne me manque rien; mes rapports avec ma femme sont parfaits, le Christ dont vous me parlez ne ferait que les gâter et troubler mon repos. Vous avez beau dire, il n'a point d'attrait pour moi, non: «J'ai épousé une femme, et à cause de cela, *je ne puis aller*». Quel refus! Sera-t-il définitif?...

La vie s'écoule, le temps s'enfuit, l'éternité s'avance, mais le coeur devient de plus en plus insensible à la beauté de Christ, la grâce a toujours moins d'attraits pour l'âme. Pauvre malheureux! votre conscience a été si souvent réduite au silence, que maintenant elle ne fait plus entendre qu'une voix affaiblie, si toutefois elle parle encore timidement. Peut-être aussi les difficultés de la vie ont-elles aigri votre coeur; il n'est pas loin d'accuser Dieu lui-même, de ne pas être un Dieu d'amour, un Dieu de bonté, de l'accuser même d'injustice, Lui qui a donné son Fils! Ecoutez donc l'avertissement de l'Écriture si vous n'en êtes pas encore là; et si même vous en étiez là; que Dieu vous donne d'en profiter: «Souviens-toi de ton Créateur dans les jours de ta jeunesse, avant que soient venus les jours mauvais, et avant qu'arrivent les années dont tu diras: *Je n'y prends point de plaisir!*» (Ecclésiaste 12: 1). Oui, lecteur, écoute et médite!... Arrête-toi sur la pente fatale où tu glisses si rapidement. Tu t'es peut-être promis des jours calmes et tranquilles, des jours heureux, une vieillesse paisible. Mais pense-y, les jours mauvais viennent, et l'Ecclésiaste dit qu'ils sont «*en grand nombre*». Tes belles années s'en vont; elles arrivent rapides, celles où tu diras, avec tant d'autres, hélas! «Je n'y prends point de plaisir». Et puis, elle peut être prononcée d'un instant à l'autre, cette parole à laquelle nul ne peut résister: «Insensé! cette nuit même ton âme te sera redemandée!» (Luc 12: 20). Que vaudra alors, que te donnera ce qui pour toi a tant de prix maintenant. Ecoute encore: «C'est maintenant le temps agréable; voici, c'est maintenant le jour du salut» (2 Corinthiens 6: 2). Et que Dieu te donne de ne pas différer!

Mais ce n'est pas à ceux-là seuls qui n'ont pas Jésus comme Sauveur que s'adresse l'invitation: «Venez, car déjà tout est prêt!» Qu'en pensez-vous, chrétiens qui avez fait de la connaissance du pardon et du salut en Jésus, un oreiller de sécurité, et dont le coeur est absorbé par le champ, les boeufs ou la famille? Quelle place Christ a-t-il dans vos affections? Votre coeur jouit-il de Lui? Je suis sauvé, dites-vous. Ce n'est pas la question que je vous adresse, mais bien plutôt celle-ci: Quelle valeur Christ a-t-il pour vous? Il était tout pour Paul:

«Je regarde toutes choses comme des ordures, afin que je gagne Christ» (Philippiens 3: 8). Un jour viendra où vous voudrez jouir de Christ, mais toutes ces choses, bonnes en elles-mêmes, rempliront tellement votre cœur, qu'elles n'auront point laissé de place à Christ, et alors vous ne pourrez pas jouir de Lui. Combien n'avons-nous pas besoin, vous et moi, de veiller à cela! Bien des choses, petites ou grandes, peuvent insensiblement envahir notre cœur; elles commencent par nous ôter la fraîcheur de Christ et finissent par nous priver de Lui. Et un moment viendra où nous apparaîtra le vide de ces choses, et notre cœur n'aura rien pour les remplacer.

Mais si les conviés ne veulent pas venir, la grâce, parce qu'elle est la grâce, ne peut rester inactive. Elle s'adressera à ceux qui n'ont ni champ, ni bœufs, et qui, s'ils ont un ménage, n'y ont guère de confort: «Les pauvres, les estropiés, les boiteux, les aveugles», seront heureux qu'il y ait un souper pour eux. Peut-être ont-ils jeûné tout le jour? Mais qui donc pensera à eux dans leur misérable réduit? Qui se donnera la peine d'aller les chercher dans leur demeure? Car ils ne peuvent venir, tout leur manque; ils ne peuvent trouver le chemin de la maison du festin: ils sont aveugles; ils n'ont pas la force de s'y rendre: ils sont estropiés, boiteux; ni le moyen de payer les frais du voyage: ils sont pauvres. Celui qui a préparé le grand souper, et celui-là seul, est assez bon pour donner ce message au serviteur: «*Amène ici les pauvres, les estropiés, les boiteux, les aveugles*». C'est quand la grâce opère qu'on sent sa misère, sa ruine, son incapacité d'y porter remède; et que faire? Courage! la grâce a pris une forme particulière. Cette misère est constatée, Dieu la connaît et y a pourvu dans son amour. Non seulement le Fils est venu dans ce monde où il a été méconnu, rejeté, crucifié, mais Dieu l'a donné: «Il a été livré par le conseil défini et la préconnaissance de Dieu», «livré pour nos fautes, ressuscité pour notre justification». «Lorsque nous étions encore *sans force*, au temps convenable, Christ est mort pour des impies» (Actes des Apôtres 2: 23; Romains 4: 25; 5: 6). C'est bien là ce qu'il fallait pour des êtres sans force, des impies: la mort de Christ. Quels que soient cette misère, cet éloignement de Dieu, l'amour de Dieu a pu y atteindre, les dépasser même. «Dieu constate son amour à Lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous... Car aussi Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il *nous amenât* à Dieu» (Romains 5: 8; 1 Pierre 3: 18).

Non seulement Dieu en grâce a franchi la distance que mes péchés avaient mise entre lui et moi, pour s'occuper de ma misère, ôter mes péchés, mais *je suis amené à Dieu* par cette oeuvre glorieuse de la rédemption, pour jouir de sa présence, de Dieu lui-même; et je me trouve devant sa face en justice, selon toute l'excellence de la sainte victime dont le sang a coulé à la croix.

Et cette grâce, franchissant même l'enceinte du peuple bien-aimé, s'étend hors des rues et des ruelles de la ville, où se trouvent «dans les chemins et le long des haies», des misérables sans aveu, pour lesquels il y a aussi place au *grand souper*. «Va, dit le Maître, dans les chemins et le long des haies, et *contrains* les gens d'entrer, afin que *ma maison soit remplie*». Tel est le pressant message confié au serviteur qui vient de dire: «Il y a encore de la place!» C'est ce que l'Evangile proclame maintenant à tous, en tous lieux: «Il y a encore de la place!... Contrains les

gens d'entrer, afin que ma maison soit remplie!» C'est à nous, pauvres gentils, dont l'état correspond parfaitement à ceux qui sont «dans les chemins et le long des haies», qu'il a été envoyé, et qu'il continue à s'adresser. Non seulement il dit: «Venez, car déjà tout est prêt!» ou encore, «amène ici...», quoique tout cela demeure vrai et ne soit pas retiré, mais de plus: «*Contrains les gens d'entrer, afin que ma maison soit remplie*».

Cet amour ne peut se résoudre à laisser dehors ceux qui vont périr; il veut que la maison soit remplie. Quelle sainte et puissante contrainte que celle-là! «Nous sommes donc ambassadeurs pour Christ, Dieu, pour ainsi dire, exhortant par notre moyen; *nous supplions pour Christ: Soyez réconciliés avec Dieu!* Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions *justice de Dieu en Lui*» (2 Corinthiens 5: 20, 21).

Y a-t-il quelque chose de plus propre à toucher le cœur, que ce déploiement de l'amour de Dieu en Christ, et que le résultat heureux de cette oeuvre bénie? «Mais maintenant, dans le Christ Jésus, *vous qui étiez autrefois loin, vous avez été approchés par le sang du Christ*. Car c'est lui qui est notre paix... Et il est venu et a annoncé la bonne nouvelle de la paix à *vous qui étiez loin*; et la bonne nouvelle de la paix à ceux qui étaient près; car par lui, nous avons, les uns et les autres, *accès auprès du Père* par un seul Esprit» (Ephésiens 2: 13-19). «Car nous étions, nous aussi, autrefois, insensés, désobéissants, égarés, asservis à diverses convoitises et voluptés, vivant dans la malice et dans l'envie, haïssables et nous haïssant les uns les autres. Mais quand la bonté de Dieu et son amour envers les hommes sont apparus, *il nous sauva*» (Tite 3: 3, 4). Bien plus encore, il veut que nous connaissions «l'amour de Christ qui surpasse toute connaissance» (Ephésiens 3: 19). Quelle grâce merveilleuse!

Hélas! malgré tout, l'homme résiste à cette contrainte. Malgré les richesses de cette grâce son cœur y demeure insensible, ou n'y entre que peu. Que le vôtre réponde! Jouit-il des délices ineffables que Dieu le Père trouve en la personne de son Fils? Eh bien! dit Dieu, il faut que je vous contraigne encore d'une autre manière. A cet effet, il se sert des circonstances pénibles que nous traversons. Il nous montre, en nous faisant rencontrer l'épreuve ou la douleur, qu'il faut à notre cœur quelque chose de meilleur que ces choses si fragiles sur lesquelles nos affections se portent, qu'il leur faut Christ. Des exemples, même propres à frapper les sens, disent au pauvre pécheur à qui l'Evangile est parvenu, combien il est fragile lui-même. Le Saint Esprit s'en sert quelquefois pour appliquer à son âme la puissance de la Parole qu'il a lue ou entendue. Il lui rappelle que «toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire comme la fleur de l'herbe». Quelquefois même, par la maladie, il arrive aux portes de la mort: «Châtié sur son lit par la douleur, la lutte de ses os est continuelle, et sa vie prend en dégoût le pain, et son âme l'aliment qu'il aimait; sa chair est consumée et ne se voit plus, et ses os, qu'on ne voyait pas; sont mis à nu; et son âme s'approche de la fosse, et sa vie de ceux qui font mourir». Bienheureux alors celui qui apprend «qu'il y a un messager, un interprète, un entre mille, pour montrer à l'homme ce qui, pour lui, est la droiture. *Il lui fera grâce* et il dira: Délivre-le pour qu'il ne descende pas dans la fosse: *j'ai trouvé une propitiation*» (Job 33: 19-24). «Dieu est un, et le médiateur entre Dieu et les hommes est un, l'homme Christ Jésus qui s'est *donné lui-même en rançon pour tous*» (1 Timothée 2: 5, 6). Oui, qu'est-ce que Dieu

ne fait pas, pour faire sentir au pauvre pécheur coupable le besoin d'un Sauveur, sans lequel il n'y a point de pardon, point de salut, point de paix, point de joie!

Et quand «nous avons connu et cru l'amour que Dieu a pour nous», il ne cesse encore d'agir, afin que nos cœurs jouissent toujours davantage de cet amour, tellement que nous puissions dire: «Mon bien-aimé est blanc et vermeil, *un porte-bannière entre dix mille...* Son palais est plein de douceur, et *toute sa personne est désirable*» (Cantique des Cantiques 5: 10-16). «Mon âme s'est attachée à toi pour te suivre, ta droite me soutient». «*Je suis à mon bien-aimé, et son désir se porte vers moi*» (Psaumes 63: 8; Cantique des Cantiques 7: 10). Quel repos alors! Bienheureux sommes-nous, si notre cœur jouit ainsi de Christ.

Comme de grandes foules allaient avec Jésus (versets 25 à 35), il faut encore qu'il leur montre combien les meilleures affections naturelles, quoique établies et reconnues de Dieu, peuvent donner prise à l'ennemi pour tirer nos cœurs vers le monde. Famille, amis, tout ce que vous avez, même votre propre vie, tout doit céder la place à Jésus. Vous avez pris place au *grand souper*, tant mieux. Mais l'ennemi ne veut pas vous laisser tranquille. Il faut que vous soyez éprouvé; et quand il s'agit, non seulement d'être sauvé, mais de jouir de Christ et de le suivre, asseyez-vous, faites bien votre compte pour voir si vous pouvez marcher dans ce chemin. Ce n'est qu'en le suivant que vous jouirez de lui. Vous tremblez en pensant à vous-même; tant mieux, il y a de quoi. Vous dites: Mais je n'ai pas de force, pas de ressource en moi-même. Eh bien, non! Mais en lui, n'y en a-t-il pas? Peut-être, si vous voulez lui être fidèle, vous entendrez-vous dire, comme Délila à Samson: «Comment dis-tu: Je t'aime, et ton cœur n'est pas avec moi?... Et il arriva, comme elle le tourmentait tous les jours par ses paroles et le pressait, que son âme en fut *ennuyée* jusqu'à la mort; et il lui déclara tout ce qui était dans son cœur» (Juges 16: 15-17). Pourrez-vous résister aux reproches sensibles dont vous serez tourmenté? Ou ferez-vous comme Samson? Vous avez besoin d'une *tour*, pour vous mettre en sûreté quand l'ennemi viendra vous attaquer ainsi. Soyez sur vos gardes; il veut vous ôter la jouissance de Jésus. Prenez pour exemple le roi de Juda, Jotham, qui «fit ce qui est droit devant l'Eternel... Ce fut lui qui bâtit la porte supérieure de la maison de l'Eternel...» C'est le vrai zèle: la première chose est «la maison de l'Eternel». Mais ce n'est pas tout; il faut aussi se fortifier contre l'ennemi, pour soutenir son attaque quand le moment sera venu, afin de faire la guerre avec succès: «...Et il fit beaucoup de constructions sur la muraille d'Ophel. Et il bâtit des villes dans la montagne de Juda; et il bâtit dans les forêts *des châteaux et des tours*». Dans la paix, il pensait à la guerre. Lisez ensuite: «Et il fit la guerre contre le roi des fils d'Ammon, et l'emporta sur eux; et les fils d'Ammon lui donnèrent cette année-là cent talents d'argent, et dix mille cors de froment, et dix mille d'orge; les fils d'Ammon lui payèrent cela aussi la seconde année et la troisième. Et Jotham *devint fort*, car il *régla ses voies devant l'Eternel, son Dieu*» (2 Chroniques 27: 1-6). Histoire courte, mais bénie. Puissent la vôtre et la mienne lui ressembler!

Pour ne pas fuir dans la bataille, ou accepter, même avant le combat, «les conditions de paix» que l'ennemi ne demande qu'à vous imposer, pour vous ruiner entièrement, il vous faut

encore vous asseoir et délibérer si, «avec dix mille hommes», vous pourrez résister à celui qui s'avance «avec vingt mille!» Vous êtes faible, n'est-ce pas? Un autre roi de Juda, Asa, quand l'Ethiopien Zérakh vint contre lui avec une «armée *d'un million d'hommes* et de *trois cents chars*», invoqua «l'Eternel, son Dieu, et dit: Eternel! il n'y a point de différence pour toi, pour aider, entre beaucoup de force et *point de force*. Aide-nous, Eternel, notre Dieu! car *nous nous appuyons sur toi*; et c'est en *ton nom* que nous sommes venus contre cette multitude. Tu es l'Eternel, notre Dieu; que l'homme n'ait point de force *contre toi!*» La victoire ne fut point indécise, et elle vint de la main de l'Eternel. «Et *l'Eternel frappa* les Ethiopiens devant Asa et devant Juda, et les Ethiopiens s'enfuirent...» (2 Chroniques 14: 9-15). Oui, comme il est écrit: «Le nom de l'Eternel est une forte *tour*; le juste y court et s'y trouve en une *haute retraite*» (Proverbes 18: 10). Il nous faut, comme Josué, faire connaissance avec «le Chef de l'armée de l'Eternel», et nous fortifier «dans le Seigneur et dans la puissance de sa force». «Revêtez-vous, est-il dit, de l'armure complète de Dieu, afin que vous puissiez résister contre les *artifices du diable*, car notre lutte n'est pas contre le sang et la chair...». «C'est pourquoi, prenez l'armure complète de Dieu, afin que, *au mauvais jour*, vous puissiez résister, et après avoir *tout surmonté, tenir ferme*... Priant par toutes sortes de prières et de supplications, en tout temps, par l'Esprit; et veillant à cela avec toute persévérance» (Josué 5: 13-15; Ephésiens 6: 10-18). Malheur à celui qui, effrayé par l'ennemi, s'informe «des conditions de paix»! Son christianisme sera ruiné et pour toujours, à moins d'une intervention particulière de la grâce de Dieu; mais, même alors, recouvrera-t-il toute sa vigueur? Non, il devient un sujet de dérision: «Cet homme a commencé à bâtir et il n'a pu achever!»

Qu'il nous soit donné, chrétiens, de ne pas manquer de sel, de cette sainte séparation pour Dieu qui donne à notre vie, dans tous ses détails, la saveur de la piété; qui garde le cœur dans de saintes affections, et préserve de la corruption qui est dans le monde par la convoitise. S'il n'y a pas de sel, que reste-t-il? «Si le sel devient insipide, avec quoi l'assaisonnera-t-on? Il n'est propre ni pour la terre, ni pour le fumier; on le jette dehors». Triste, mais fidèle image d'une vie où manque la saveur de Christ! Un tel homme est pour le monde même un objet de mépris. Rappelons-nous l'exhortation qui termine ce chapitre: «Celui qui a des oreilles pour entendre qu'il entende!»

Que notre Dieu, dans sa grâce, nous attache à Christ, bien-aimés, de telle sorte que chacun de nous puisse dire: «Pour moi, vivre, c'est Christ» (Philippiens 1: 21).

Le commandement nouveau

Porret-Bolens L.

ME 1910 page 367

«Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez l'un l'autre; comme je vous ai aimés, que vous aussi vous vous aimiez l'un l'autre. A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous» (Jean 13: 34, 35).

L'évangile selon Jean place devant nous la personne du Fils de Dieu, la Parole éternelle qui «devint chair et habita au milieu de nous, pleine de grâce et de vérité» (Jean 1: 14). Comme nous l'apprenons, «la loi a été donnée par Moïse; la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ» (verset 17).

Ces deux choses se manifestent du commencement à la fin de cet évangile, dans la personne du Fils de Dieu. Au chapitre 13: 21-30, nous le voyons, la veille même de sa mort, donner à Judas un dernier témoignage de sa grâce en lui présentant le morceau trempé; mais, au lieu de laisser pénétrer cette grâce en son coeur, dans ce moment même, il cède la place à Satan dont il est la victime.

Ayant reçu Jésus par la foi, les onze, objets de sa grâce, avaient reçu de sa plénitude, et grâce sur grâce (Jean 1: 16). L'auteur de cet évangile, conscient d'une façon intime de l'amour de Christ pour lui, se nomme «le disciple que Jésus aimait»; et, lors de la dernière Pâque, il se trouve à table dans le sein même du Sauveur. Précieuse et heureuse liberté que la jouissance de l'amour de Christ lui octroyait!

C'est dans ces circonstances, après que Judas fut sorti, que Jésus, se plaçant, pour ainsi dire, au-delà de la croix, donna aux disciples :

un commandement nouveau.

Il allait les laisser ici-bas comme ses témoins, les témoins de sa grâce; et il vient, pour ainsi dire, dans les versets cités en tête de ces lignes, leur tracer le chemin.

Nous pouvons remarquer trois choses dans ce passage:

1. Le commandement lui-même.
2. Le modèle et la mesure placés devant nous dans la personne de Christ.
3. L'effet produit dans le monde par l'accomplissement de la volonté du Seigneur.

Nous trouvons, dans la première épître de Jean, des développements importants relatifs à ce sujet. Deux choses, intimement unies entre elles, sont placées d'emblée devant nous: la communion dans laquelle le croyant est placé avec le Père et son Fils Jésus Christ (chapitre 1) et les rapports dans lesquels nous nous trouvons avec ceux qui sont rendus participants de la même vie que nous-mêmes (chapitre 2). La réalisation de la première de ces choses influe inévitablement sur la seconde. Il est à remarquer que la première épître de Jean — comme

celles de Jacques et de Pierre — est toute pratique, mettant à néant toute fausse prétention. La preuve que l'on connaît Christ — et le connaître selon cette épître, c'est être rendu participant de sa vie — se montre dans la conduite: «Et par ceci nous savons que nous le connaissons, savoir si nous gardons ses commandements» (1 Jean 2: 3).

Ensuite, il est question d'un commandement. Celui-ci prime tous les autres et résume toute la loi (Romains 13: 8-10): «Bien-aimés, je ne vous écris pas un commandement nouveau, mais un commandement ancien que vous avez eu dès le commencement» (1 Jean 2: 7). Ce commandement ancien, c'était l'amour en Christ, manifesté lorsqu'il était ici-bas. Mais le commandement est nouveau dans le sens que nous possédons maintenant la vie éternelle en Christ.

L'évangile de Jean nous présente cette vie en Christ lui-même; nous le voyons dès les premiers versets, et au chapitre 20, nous lisons: «Ces choses sont écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie par son nom» (verset 31). La vie en nous est le sujet de la première épître de Jean: «Ce qui est vrai en lui et en vous». La vie que le croyant possède est celle de Christ lui-même, et ses effets sont identiques. Nous l'avons remarqué: deux choses découlent de la possession de cette vie: la communion avec le Père et le Fils, en premier lieu, et l'amour pour les frères. Il y a d'autres preuves encore, comme nous le verrons; mais celles-ci viennent tout d'abord dans l'épître.

Les croyants, rendus participants de cette nouvelle vie par la Parole de la vérité, sont invités à s'aimer les uns les autres ardemment d'un coeur pur (1 Pierre 1: 22). N'est-ce pas le besoin d'une âme régénérée?

1. L'apôtre Jean nous rappelle tout d'abord que c'est une manifestation, pour ainsi dire, *toute naturelle* de la vie dont nous avons été faits participants: «Bien-aimés, aimons-nous l'un l'autre, car l'amour est de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour» (1 Jean 4: 7, 8).
2. La chose est présentée comme *un devoir* qui nous incombe: «Bien-aimés, si Dieu nous aime ainsi» — et il nous le rappelle dans ce qui précède — «nous aussi nous devons nous aimer l'un l'autre» (1 Jean 4: 11).
3. Il y a *un commandement* positif à cet égard: «Et nous avons ce commandement de sa part, que celui qui aime Dieu, aime aussi son frère» (1 Jean 4: 21).

Avec la pratique de la justice et le don du Saint Esprit, l'amour donc est la preuve de l'existence de la vie divine en nous (1 Jean 3: 7-12, 24). «Celui qui aime son frère demeure dans la lumière» — l'amour et la lumière vont ensemble — «et il n'y a point en lui d'occasion de chute. Mais celui qui hait son frère est dans les ténèbres, et il marche dans les ténèbres, et il ne sait où il va, parce que les ténèbres ont aveuglé ses yeux» (1 Jean 2: 10, 11). Combien cela est solennel! En agissant au mépris du commandement du Seigneur — rappelé, comme nous le verrons encore, dans l'épître — nous affirmons, en quelque sorte, par notre conduite, que nous sommes étrangers à la vie et à la famille du Père, et que nous nous trouvons encore dans la condition de l'homme en Adam. Souvenons-nous-en: s'il y a dans nos coeurs, à l'égard

de nos frères, de l'animosité, en un mot, autre chose que l'amour, «les ténèbres ont aveuglé nos yeux». Au surplus, la preuve que nous possédons nous-mêmes de l'existence de la vie en nous, n'est-elle pas dans l'amour pour nos frères? «Nous, *nous savons* que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères; celui qui n'aime pas son frère demeure dans la mort» (1 Jean 3: 14).

Si nous croyons au Seigneur Jésus, nous avons obéi à l'Évangile, la vie nous a été donnée, nous possédons Christ comme l'objet de cette vie, et nous ne prendrions pas à cœur le commandement du Seigneur rappelé dans cette épître? «Et c'est ici son commandement, que nous croyions au nom de son Fils Jésus Christ, et que nous nous aimions l'un l'autre, *selon qu'il nous en a donné le commandement*» (1 Jean 3: 23).

Dans le passage de Jean 13: 34, 35, se trouve non seulement le commandement nouveau, mais aussi:

le modèle et la mesure

de ce commandement, placés devant nous dans la personne de Christ.

Pour en revenir à la première épître de Jean, nous remarquerons que, dans le chapitre 1, nous avons la communion avec le Père et le Fils, comme résultat de la vie éternelle en nous. Au commencement du second, le fruit de cette vie dans la manifestation de l'amour pour nos frères, et le troisième chapitre nous fait connaître *le modèle* parfait de cette vie dans la personne de Christ.

Nous l'avons observé, la pratique de la justice et l'amour pour les frères sont les preuves de l'existence de la vie de Dieu dans l'âme; l'une ne peut aller sans l'autre; toutefois nous voyons que l'amour a une place plus étendue dans les développements qui suivent, comme aussi le commandement nouveau prime, en quelque sorte, tous les autres; de là, son importance particulière.

Nous ne pouvons connaître ce qu'est l'amour en regardant à nous, mais en considérant Christ: «Par ceci nous avons connu l'amour, c'est qu'il a laissé sa vie pour nous». Dans le même passage, l'amour de Christ nous est présenté comme *modèle*: «Et nous, nous devons laisser nos vies pour les frères» (1 Jean 3: 16). Telle est aussi la *mesure* du dévouement: «Personne n'a un plus grand amour que celui-ci, qu'il laisse sa vie pour ses amis» (Jean 15: 13). Une telle manifestation d'amour pour autrui est exceptionnelle, sans doute; mais nous pouvons l'exprimer dans les détails de notre vie de chaque jour: «Celui qui a les biens de ce monde, et qui voit son frère dans le besoin, et qui lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui?» (1 Jean 3: 17).

Il importe que l'amour soit sincère — il s'accompagne toujours de la vérité — et qu'il ne soit pas en parole seulement, «mais en action et en vérité» (1 Jean 3: 18). Il est à remarquer que c'est en démontrant notre amour dans la pratique que nous saurons que nous sommes de la vérité et que nous assurerons nos cœurs devant lui. Heureux effets! Au reste, l'amour ne se démontre que par des faits. C'est à la croix que j'ai appris à connaître l'amour de Christ

pour moi; et s'il s'agit de la manifestation de l'amour de Christ dans le présent et dans l'avenir, c'est encore dans des faits que j'apprends à le connaître. Un passage remarquable de l'épître aux Ephésiens, nous parlant de l'amour de Christ pour l'Assemblée, place trois faits devant nous (Ephésiens 5: 25-27).

Dans ces versets, l'amour de Christ pour l'Assemblée est présenté comme *modèle* au mari chrétien: «Maris, aimez vos propres femmes, comme aussi le Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle». Observons-le, non seulement Christ a mis sa vie en rançon pour nous sur la croix, mais il s'est «livré lui-même», est-il écrit. C'est en quelque sorte le sacrifice de sa personne tout entière, qu'il fait dans son amour. N'en avons-nous pas la preuve dans ce qu'il fait et ce qu'il fera en faveur des siens? (Jean 13: 1; 14: 3). Quelle activité dans l'amour de Christ envers nous! Et n'est-ce pas le parfait modèle placé ainsi devant chacun de nous?

Si nous avons la personne de Christ, plus souvent devant nous comme *l'objet* habituel de nos âmes, de la nouvelle vie que nous possédons, nous le considérerions inévitablement plus souvent aussi comme *notre modèle*, car les deux choses sont inséparables. Mais à quelle distance nous nous trouvons encore de *la mesure* placée devant nous!

En prenant à cœur le commandement du Seigneur pour le réaliser,

des effets se produiront

dans ce monde, à la gloire de Celui qui nous a sauvés. Il fut ici-bas le témoin fidèle, il révéla le Père, fit connaître Dieu: «Personne ne vit jamais Dieu; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître» (Jean 1: 18). Et maintenant, il a laissé «les siens» sur la scène pour le représenter: «Personne ne vit jamais Dieu, si nous nous aimons l'un l'autre, Dieu demeure en nous, et son amour est consommé en nous» (1 Jean 4: 12). Et n'a-t-il pas dit: «A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous»? (Jean 13: 35).

Au commencement de la dispensation chrétienne, les croyants réalisèrent d'une façon admirable le commandement du Seigneur. Nous lisons qu'«ils persévéraient dans la doctrine et la communion des apôtres, dans la fraction du pain et les prières... Et tous les croyants étaient en un même lieu, et ils avaient toutes choses communes; et ils vendaient leurs possessions et leurs biens, et les distribuaient à tous, selon que quelqu'un pouvait en avoir besoin. Et tous les jours, ils persévéraient d'un commun accord dans le temple; et, rompant le pain dans leurs maisons, ils prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de coeur, louant Dieu, et ayant la faveur de tout le peuple» (Actes des Apôtres 2: 42-47). «Et la multitude de ceux qui avaient cru était un coeur et une âme; et nul ne disait d'aucune des choses qu'il possédait, qu'elle fût à lui; mais toutes choses étaient communes entre eux... et une grande grâce était sur eux tous», (Actes des Apôtres 4: 32, 33).

Nous ne rappelons pas cela dans le but de favoriser un communisme mondain, de mauvais aloi, fruit de l'égoïsme de l'homme, mais pour faire ressortir, au contraire, *l'amour ardent* qui existait alors parmi les premiers chrétiens.

Ne reconnaissait-on pas dans ces croyants des disciples de Celui qui nous a aimés, et qui a manifesté ici-bas la grâce et la vérité? Ils répondaient ainsi à la pensée du Seigneur, et un témoignage puissant lui était rendu parmi la génération tortue et perverse d'Israël.

Que le souhait du bienheureux apôtre aux Thessaloniens, se réalise aussi envers nous, pour la gloire de Christ, dans ces derniers et mauvais jours: «Et quant à vous, que le Seigneur vous fasse abonder et surabonder en amour les uns envers les autres et envers tous, comme nous aussi envers vous, pour affermir vos coeurs sans reproche en sainteté devant notre Dieu et Père à la venue du Seigneur Jésus avec tous ses saints» (1 Thessaloniens 3: 12, 13).

Tu nous aimes, Seigneur, comme t'aime le Père;

Ton amour tout puissant couvre notre misère,

Et soutient notre faible cœur.

Tu l'as offert, Jésus, le sang qui purifie;

Oui, par amour pour nous, tu quittas cette vie,

Que, par amour, tu pris, Seigneur!

Et près de la quitter, à cette heure suprême,

Tu nous dis: Aimez-vous, comme moi je vous aime.

Donne-nous d'aimer comme toi!

Afin que, dans les tiens, le monde reconnaisse

Ta vie et ton amour, accorde-nous sans cesse

De te contempler par la foi!

Trois caractères de l'amour de Christ

Jean 12 v.24; 13 v.1; 14 v.3

Porret-Bolens L.

ME 1910 page 381

Assurément, il n'est aucun sujet plus important à considérer que celui de l'amour de Christ pour nous; et il est infiniment plus précieux encore d'en jouir; il surpasse toute connaissance (Ephésiens 3: 19). Abreuvé à cette source, le croyant est rafraîchi et fortifié; et si, à l'exemple du bienheureux apôtre, son coeur est étreint par l'amour de Christ, il jugera «que si un est mort pour tous, tous donc sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité» (2 Corinthiens 5: 14, 15). Des effets pratiques s'ensuivront. Le sûr moyen de faire face à la responsabilité qui nous incombe, comme chrétiens, n'est-il pas la réalisation de nos privilèges? Puissent nos âmes progresser dans la connaissance de Christ et croître dans la jouissance de son amour, afin d'être rendues capables de le glorifier!

Un passage de l'épître aux Ephésiens nous rappelle ce que Christ, dans son amour, *a fait* pour nous — pour son Assemblée — *ce qu'il fait* actuellement et *ce qu'il fera* bientôt. Pour faire ressortir la chose, nous citerons le passage en trois alinéas:

- « Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la sanctifiât,
- en la purifiant par le lavage d'eau par parole;
- afin que lui se présentât l'assemblée à lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais afin qu'elle fût sainte et irréprochable »
(Ephésiens 5: 25-27).

En nous appuyant sur les passages cités en tête de ces lignes, nous désirons considérer trois caractères de l'amour de Christ dans le passé, le présent et l'avenir.

Nous remarquerons premièrement que:

l'amour de Christ est grand.

Il est si grand, nous dit la Parole, qu'il surpasse toute connaissance (Ephésiens 3: 19). Le fait merveilleux exprimé dans les mots: «Christ est mort pour nous» (1 Thessaloniens 5: 10), nous en révèle la grandeur.

La mort de Christ était nécessaire pour l'accomplissement des conseils de Dieu et notre salut. C'est ce que nous donne à connaître le type du grain de blé tombé en terre et qui meurt (Jean 12: 24).

Quelqu'un a dit à ce sujet: «Cette mort est la première pensée qui vient à l'esprit du Seigneur, lorsque l'arrivée des Grecs met en évidence sa dignité de Fils de l'homme. La mort et la malédiction étaient l'héritage de l'homme; il fallait que Jésus les subît, pour relever

l'homme de l'état dans lequel il se trouvait et le placer dans la seigneurie qui lui était destinée selon les conseils de Dieu. Il était le second homme, le dernier Adam, mais, le péché étant entré dans le monde, il fallait racheter les cohéritiers, les purifier, pour qu'ils eussent place avec lui».

Nous l'apprenons, Christ, héritier de toutes choses selon les pensées de Dieu, a non seulement voulu avoir des cohéritiers, mais il est venu, de la part de Dieu, mettre sa vie en rançon pour eux. L'homme est égoïste, voulant jouir seul des biens qu'il possède; sa vie est ce qu'il tient encore le plus à conserver. Notre adorable Sauveur, au contraire, en quittant la gloire, a daigné descendre dans les profondeurs de notre misère, dans l'abîme où nous étions tombés, afin de nous amener, au prix de son parfait sacrifice, dans l'intimité la plus grande avec le Père et avec lui-même.

Qu'étions-nous pour lui, lorsqu'il donna sa vie pour nous? L'Écriture nous le dit: «Car Christ, alors que nous étions encore sans force, au temps convenable, est mort pour des impies. Car à peine, pour un juste, quelqu'un mourra-t-il (car pour l'homme de bien, peut-être, quelqu'un se résoudrait même à mourir); mais Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous» (Romains 5: 6-8). «Etant ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils» (verset 10). Et dans quelle intimité avec lui-même il nous a amenés pour nous appeler ses «amis» et ses «frères»! (Jean 15: 13-15; 20: 17, 18).

Nous nous souviendrons toujours avec adoration que c'est par un effet de son *grand amour*, manifesté dans sa mort, que nous jouissons d'une telle bénédiction: «Personne n'a un plus grand amour que celui-ci, qu'il laisse sa vie pour ses amis», dit-il aux siens (Jean 15: 13).

Il nous en a laissé le souvenir, pour le temps de son absence, dans les symboles qu'il a institués la veille même de sa mort. C'est aux rachetés qu'il a pensé en se donnant lui-même. Il leur dit: «Ceci est mon corps, qui est *donné pour vous*; faites ceci en mémoire de moi; ...cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang, qui est *versé pour vous*» (Luc 22: 19, 20).

Il est doux de nous souvenir de Christ, de son amour, de sa mort pour nous, et de l'annoncer en participant au pain et à la coupe, car toutes les fois que nous mangeons ce pain et que nous buvons la coupe, nous annonçons la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne (1 Corinthiens 11: 26).

Chose frappante, dans ce passage, le mot: «mort» ne semble-t-il pas exclure celui de: «Seigneur»? — En effet, mais le croyant a la clef du mystère en ce que, dans cette mort, l'amour du Seigneur s'est manifesté pour lui dans sa grandeur. Nous aimons à le chanter avec des cœurs heureux:

L'âme reste confondue
Devant cet amour béni
Plus vaste que l'étendue,
Profond comme l'infini;
Aussi notre cœur désire

Le moment de ton retour,
Pour voir, pour sonder, pour dire
Les grandeurs de ton amour.

Puissent nos coeurs en être vivement pénétrés, et dire comme l'apôtre: «Ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi» (Galates 2: 20).

Nous passerons à un second caractère de l'amour de notre Sauveur, rappelé en Jean 13: 1, lequel nous apprend que

l'amour de Christ est permanent.

«Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin».

Après avoir accompli l'oeuvre de la rédemption, le Seigneur Jésus est entré dans la gloire céleste: Il a été glorifié en lui-même (Jean 13: 32). Ainsi nous voyons Jésus qui a été fait un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort, couronné de gloire et d'honneur. D'après Hébreux 2: 7, 8, nous apprenons qu'il y a, pour ainsi dire, trois pas dans l'accomplissement du conseil de Dieu relativement au Fils de l'homme. Deux ont été réalisés; le troisième, exprimé dans ces mots: «Tu as assujetti toutes choses sous ses pieds», suivra bientôt. Cela aura lieu lorsque les cohéritiers seront réunis; maintenant a lieu leur rassemblement; et pendant ce temps se réalise le service de Christ en faveur de ses rachetés sur la terre, ce dont nous avons une figure au 13^e chapitre de Jean.

Dans la gloire, le Seigneur veut être encore le serviteur des «siens»; car son amour est *permanent*, et l'amour aime à servir.

Adorable Sauveur! quelle place il daigne prendre! Dans ces pays-là, c'était celle du dernier des esclaves. Aussi quelqu'un a-t-il remarqué qu'en cette circonstance (Jean 13) il s'est placé lui-même, en quelque sorte, plus bas qu'à la croix. Le *linge* dont il se ceint et l'*eau* qu'il met dans le bassin disent à la fois qu'il est serviteur, et quelle est la nature de son service. L'eau est l'emblème de la Parole qu'il emploie pour agir sur nos consciences, afin de nous purifier des souillures contractées dans notre marche.

Nous le voyons, nos manquements — que du reste rien n'autorise — n'ont pas pour effet d'empêcher la manifestation de son amour; au contraire, cela le met précisément en exercice en notre faveur. Il veut que nous *jouissions* d'avoir une part avec lui, là où il est, dans la lumière du sanctuaire où tout est saint; et il fera le nécessaire afin que cela ait lieu.

Celui qui aime véritablement, ne désire-t-il pas que l'objet de son amour soit aussi heureux que possible, et ne fera-t-il pas tout ce qui dépend de lui pour lui assurer ce bonheur? Au surplus, le Seigneur ne saurait attendre que ses rachetés soient avec lui pour qu'ils jouissent de la part qu'il leur a acquise; et le péché, à quelque degré que ce soit, est l'ennemi de cette bénédiction. Aussi nous ne la connaissons jamais ici-bas sans l'office actuel de notre adorable Sauveur: «Si je ne te lave», dit-il à Simon Pierre, «tu n'as pas de part avec moi» (Jean 13: 8). Pour être au bénéfice de ce service, il importe que nos consciences soient placées sous

les effets de la Parole, que nos pieds, selon l'image employée, soient sans cesse entre les mains de Christ, afin d'être maintenus nets en pratique. Le résultat en est un coeur heureux, en communion avec lui et avec le Père auquel il nous a amenés. C'est une chose, de *posséder* la part que le Seigneur nous a acquise, une autre d'en *jouir*. La possession dépend uniquement de l'oeuvre de Christ à la croix; la jouissance, de l'oeuvre qu'il accomplit maintenant en notre faveur et qui nous montre que son amour est *permanent*: «Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin» (Jean 13: 1).

Nous passons au troisième caractère, et nous verrons que

L'amour de Christ est parfait.

Nous l'avons dit, le Seigneur est dans la gloire, dans la maison du Père, où il a préparé une place aux rachetés; c'est là qu'il *veut* les avoir. Son coeur ne saurait être satisfait à moins. Celui qui aime en vérité désire que l'objet de son amour soit aussi près de lui que possible. Le Seigneur a laissé ici-bas les siens pour lui rendre témoignage; ils sont étrangers dans ce monde comme lui, mais leur place est en haut, là où il est. On a remarqué que la seule fois que le Seigneur Jésus ait manifesté sa volonté — car il était venu faire celle du Père — c'est relativement à la place qu'il a en vue pour ses bien-aimés: «Père, je veux», dit-il, «quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi» (Jean 17: 24). Mais nous savons que la chose est en parfait accord avec les pensées et la volonté du Père qui voulait avoir beaucoup de fils dans la gloire (Hébreux 2: 10). Christ, les prémices et le gage de la moisson, est dans le grenier céleste, dans le ciel, et bientôt les rachetés, fruit de sa mort, y seront au complet; le grain de blé tombé en terre est mort, et il en résultera une riche moisson pour l'éternité. La place est prête, et Jésus a dit: «Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi» (Jean 14: 3). Nous avons ici *l'annonce* de sa venue et *le but* de cette venue. Le moment est indépendant de quelque événement terrestre que ce soit; et le Seigneur vient pour chercher ses rachetés afin de les introduire en sa présence. Quelle bienheureuse espérance! (Tite 2: 13). Ici, se montre la perfection de l'amour de Christ pour nous. Quelle raison donne-t-il pour qu'il en soit ainsi? Est-ce afin que ses bien-aimés soient délivrés de leurs maux, de leurs difficultés, en un mot de tout ce qui se rattache à leur présence ici-bas dans un corps de faiblesse où le péché se trouve encore? Cela aura lieu, évidemment, et d'une manière parfaite, mais là n'est pas le motif énoncé par le Seigneur pour accomplir sa promesse. C'est afin que là où il est, nous, nous soyons aussi (Jean 14: 3). Ceci n'est-il pas de nature à nous révéler la perfection de l'amour de Christ pour nous, son couronnement? Alors son coeur sera pleinement satisfait: «Il se reposera dans son amour» (Sophonie 3: 17).

Nous apprenons ainsi dans ces manifestations de l'amour de Christ dans le passé, le présent et l'avenir, les trois caractères que nous venons de rappeler. Nous pourrions ajouter que l'amour de Christ est éternel, car il est serviteur à toujours, selon le type de l'esclave hébreu (Exode 21: 2-6); et comme nous le montre, d'une façon touchante, le passage de Luc 12: 37; mais nous nous arrêtons ici.

Avant de terminer, nous désirons considérer ce que nous nommerons la contrepartie du sujet, c'est-à-dire ce qui est relatif à notre amour pour Christ produit spontanément par la jouissance de son amour pour nous.

Et d'abord, de quelle façon témoignerons-nous notre amour à Celui qui nous a tant et si tendrement aimés et qui nous aime jusqu'à la fin? Sera-ce en nous apitoyant sur son absence? Certainement pas. Le Seigneur lui-même dit à ses bien-aimés: «Si vous m'aimez, gardez mes commandements» (Jean 14: 15). En effet, c'est par son *obéissance* que l'enfant témoigne véritablement son amour à ses parents. «C'est ici mon commandement», dit le Seigneur, «que vous vous aimiez les uns les autres» (Jean 15: 12). Ce commandement semble primer tous les autres; car sa réalisation est une garantie de leur accomplissement. N'oublions pas que l'amour de Christ pour nous est non seulement *la source* de notre amour pour lui et pour nos frères, mais, en est aussi *le modèle* et *la mesure*: «C'est ici mon commandement: Que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés», lisons-nous (Jean 15: 12).

Combien souvent nous l'oublions, quand il s'agit de manifester notre amour à l'égard de nos frères! Nous avons à le déplorer, parfois notre amour ressemble peu à celui de Christ. Les manquements de nos frères, leurs torts, ou leurs prétendus torts envers nous, n'ont-ils pas souvent l'effet de refroidir cet amour, voire même de le refouler au-dedans de nous-mêmes, au lieu de le manifester, à l'exemple de Christ? Que nous dit-il à ce propos? «Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis; si donc moi, le Seigneur et le Maître, j'ai lavé vos pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné un exemple, afin que, comme je vous ai fait, moi, vous aussi vous fassiez. En vérité, en vérité, je vous dis: L'esclave n'est pas plus grand que son seigneur, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'a envoyé. Si vous savez ces choses, vous êtes bienheureux si vous les faites» (Jean 13: 13-17).

Remarquons-le, nous sommes appelés à accomplir les uns envers les autres le service que le Seigneur lui-même accomplit envers nous. Et de quelle façon ferons-nous la chose? — Un vénéré frère, actuellement dans le repos, nous disait une fois: «C'est par la prière que nous nous lavons les pieds les uns aux autres». Il avait certainement raison, car c'est par là que ce service doit toujours commencer. Ensuite, le Seigneur nous emploiera probablement pour aller, de sa part, porter un message à celui qui a été l'objet de notre intercession. Dans ces conditions, le résultat ne peut qu'être béni pour chacun: «Si vous savez ces choses, vous êtes *bienheureux*», dit le Seigneur, «si vous les faites». Qu'il est précieux de nous trouver ainsi en communion avec Christ dans l'accomplissement de ce service!

Le Seigneur l'a dit: «Je reviendrai»; sa parole est certaine et nous pouvons y compter. Pour notre encouragement, il nous a dit depuis la gloire par le moyen de l'apôtre Jean — et c'est sa dernière parole — «Oui, je viens bientôt!» (Apocalypse 22: 20). Non seulement *il affirme* qu'il vient, mais il ajoute que c'est *sans retard*. L'écho de son amour semble se répercuter dans notre cœur qui répond: «Amen, viens, Seigneur Jésus!», (Apocalypse 22: 20). Telle est la disposition qui plaît au cœur de Christ. L'expression de l'amour de Christ pour son racheté trouve une réponse dans la déclaration de l'amour du racheté pour Lui. Que de fois,

hélas! — nous avons à le reconnaître — nous souhaitons que le Seigneur vienne nous chercher, afin que nous soyons délivrés de telle ou telle difficulté que nous rencontrons, de l'épreuve que nous traversons, ou d'une chose que nous appréhendons; le désir est alors singulièrement mélangé d'égoïsme, et ressemble peu à celui de Christ qui désire nous avoir, afin que nous soyons avec Lui.

Puissions-nous l'attendre avec affection, ayant les reins ceints et nos lampes allumées (Luc 12: 35), et répondre ainsi, en quelque mesure, à son grand amour qui surpasse toute connaissance!

Méditation de J.N.D. no 174 - Luc 8: 40-56

ME 1910 page 389

Cette partie de l'évangile de Luc nous montre la puissance de Jésus, s'élevant contre celle de Satan, pour chasser les démons, guérir les malades, ressusciter les morts. Dans le passage que nous venons de lire, une femme vient par la foi, mais en tremblant, toucher le Seigneur et elle est guérie. Jaïrus, de son côté, vient demander la vie de sa fille, alors qu'elle était incapable de s'intéresser à elle-même. La femme a un sentiment intime et profond de la puissance de Jésus, la fille de Jaïrus n'en a aucun, et c'est la foi d'autrui qui agit pour elle.

Le péché est une maladie qui ne meurt ni ne guérit, mais qui tourmente continuellement; la mort est une autre forme du mal; elle ronge, et ne s'arrête jamais dans son œuvre de destruction; cet état est exprimé par «le feu qui ne s'éteint point et le ver qui ne meurt point».

Il est précieux de voir, dans tout ce chapitre, que Jésus est *en chemin*. Il va de ville en ville, agissant de la même manière, dans l'activité de la grâce. Il cherche ce qui est perdu; et c'est encore aujourd'hui le temps favorable, le jour du salut. Son amour, au lieu d'être épuisé par la mort, y a trouvé une nouvelle occasion pour dire, par le Saint Esprit, beaucoup plus qu'il ne pouvait dire pendant qu'il était présent sur la terre. Jésus avait passé la mer de Galilée pour guérir le démoniaque. Les Gadaréniens l'avaient repoussé, et il s'en revient. Sur le désir du chef de la synagogue, il va avec lui. En chemin, il est entouré par la foule. Il y avait alors, comme on le voit aujourd'hui quand l'Evangile est prêché, beaucoup d'âmes attirées qui ne se convertissaient jamais. Ce que le Saint Esprit fait dans les autres, les attire, mais ensuite elles se retirent et ne portent pas de fruit. La semence se répand, indifféremment de leur état, de tous côtés. Cela n'empêche pas Jésus *d'être en chemin*. Ecoutez ce que Dieu dit à Israël: «Pendant que tu es en chemin avec ta partie adverse, efforce-toi de te mettre en règle avec elle». Aujourd'hui Jésus est en chemin; il a pris la forme de serviteur; il est là pour répondre aux besoins de vos âmes. Si celui qui l'insultait hier, le cherche aujourd'hui, il trouvera en Lui le serviteur du Père pour le recevoir. Jésus a démontré quelle était sa volonté en se dévouant ainsi à la volonté du Père. On aurait pu répondre à Jaïrus: Ne l'importune pas, il est occupé; mais Jaïrus comptait sur la bonté de Jésus, à laquelle il n'avait peut-être guère pensé auparavant, comme chef de synagogue, car un chef de synagogue vaut plus, dans le monde, qu'un fils de charpentier. Mais la bonté de Jésus, en se faisant connaître, avait gagné le cœur de cet homme, et il vient à celui qui ne se refuse pas à son appel. Jésus se met en chemin, va comme si la jeune fille n'était pas mourante et la trouve morte.

La femme, par contre, sentait sa maladie et sa misère depuis fort longtemps. A d'autres, le Seigneur ne dit pas: Venez à moi, vous tous qui *sentez* que vos péchés vous travaillent, mais seulement: vous tous qui êtes travaillés et chargés, vous tous qui avez des besoins et des misères. Je comprends votre maladie; vous ne sauriez trouver ni soulagement, ni repos. Venez à moi; mon remède est la grâce de Dieu, et je vous promets le repos. La femme avait consulté

toute sorte de médecins, mais le monde n'a point de remèdes ni de guérison pour l'âme. Quand le voile qui couvrait la réalité de son mal est ôté, il ne lui est plus possible de chercher du repos. Le monde craint cette découverte; il y perdrait la raison; c'est pourquoi il cherche à oublier et à s'étourdir. Mais alors, de deux choses l'une: ou bien les passions qu'il cultive pour ne pas penser à son état, s'emparent totalement de son âme, ou bien il tombe dans l'ennui, ne trouvant pas un objet qui l'intéresse. Il n'est pas étonnant, dans ce cas, que l'on cherche des médecins, car on ne peut se contenter de rester dans sa misère. On dépense tous ses biens à chercher ce qui peut enrayer cette maladie terrible qui nous épuise. Un tel sentiment produit toujours du malaise, car on n'aime à dévoiler son état, ni aux autres, ni à soi-même. Mais le monde sait que cette misère existe.

Cette pauvre femme était fermement convaincue que Jésus avait une ressource pour elle, mais elle se tenait au milieu de la foule sans oser se présenter devant lui. Elle avait un profond besoin de la grâce, en même temps que la honte du péché. Peut-être aurait-elle eu plus de courage, si elle eût rencontré Jésus tout seul? Elle n'osait pas confesser le Fils de Dieu, mais elle était convaincue qu'en touchant le bord de son vêtement elle serait guérie. Elle croyait à l'efficace de la personne de Christ d'une manière remarquable. C'était une âme délicate, angoissée, qui n'osait se montrer, tout en se confiant en Lui. Aussitôt la puissance de Dieu se manifesta et la guérit.

On touche ici du doigt la différence entre la foi et l'empressement des mille personnes qui entouraient le Seigneur. Dans une certaine mesure, tout le monde voudrait de l'Évangile, mais on ne touche pas Jésus, quoiqu'on le presse et qu'on aille après lui. Dans ce cas, aucune vertu ne sort de lui, comme cela arrive nécessairement quand on le touche par la foi.

Cette femme aurait voulu être guérie sans être manifestée en public. Cela arrive à bien des âmes, bénies sous d'autres rapports, qui n'osent pas même dire à Jésus: C'est toi que je veux. Mais lui, connaissait la présence de cette femme et voulait établir une relation entre Lui et elle. Comme nous le voyons, en Luc 18: 39, ceux qui entourent la Parole et l'Évangile, sans conscience, ne peuvent supporter ceux qui ont de vrais besoins. La femme vient en tremblant, comme si elle avait mal fait, elle trouve alors une entière ouverture de cœur. La timidité qui osait à peine toucher le Sauveur déclare tout, quand il le lui demande. Son cœur obéit instantanément, elle ne cache rien devant la foule, parce que Jésus est le tout de son âme. Dès ce moment, elle ne veut rien que Lui, et a maintenant autant de force qu'elle avait auparavant de faiblesse. Guérie, elle n'a besoin que d'être *rassurée*, car la gloire de Jésus est tout pour elle. Il veut la mettre à l'aise vis-à-vis de lui-même. Il ne lui dit pas: *Ma vertu t'a guérie*, mais: *Ta foi t'a guérie*. Il veut la rassurer, Lui qu'elle craignait tant, mais estimait si haut, en lui montrant que la foi est l'instrument, le moyen employé, pour la guérir. En même temps, le Seigneur montre publiquement l'intérêt qu'il lui porte; sa gloire y est intéressée. Il ne voit que sa foi, là où elle ne voyait qu'une misère qui la couvrait de honte.

Pour trouver la paix, il faut deux choses: la foi, et la réponse du Sauveur. La foi réelle peut produire le sentiment du besoin, mais c'est la réponse de Christ qui affranchit l'âme. Lui qui connaît ses besoins et sa foi, la rassure, sans rien lui reprocher, pas même d'avoir cherché

d'autres médecins que Lui. Il lui dit: Ta foi t'a sauvée, et veut être avec elle dans une relation qui soit connue de tout le monde.

Souvenez-vous que Jésus est en chemin pour se mettre en rapport avec vous; sa présence peut attirer une foule qui n'en remportera aucun profit, parce qu'elle entoure Jésus en se défendant de l'avoir touché, mais au milieu d'elle un petit nombre est sauvé. La manière dont le Seigneur reconnaît la foi, là où il n'y a encore ni paix, ni confiance, et lui donne une réponse, rassure l'âme.

Quant à nous, chrétiens, mettons Jésus en avant, afin que, s'il se trouve ici une âme avec des besoins, elle se manifeste en y trouvant la réponse. Combien de fois il s'en rencontre au milieu des foules qui entendent la parole du Seigneur. Cela peut arriver à chaque instant; nul de nous ne le sait, mais le Seigneur qui est en chemin, les connaît.

Court résumé des Actes des Apôtres

Prod'hom S.

ME 1910 page 409

Les Actes des Apôtres ont été écrits par Luc l'évangéliste à un disciple nommé Théophile (Luc 1: 1-4; Actes des Apôtres 1: 1). Ils sont la continuation de l'évangile de Luc, nous présentant la prédication de l'Évangile aux Juifs premièrement et aux nations, ainsi que le Seigneur l'avait dit en Luc 24: 47, et l'établissement de l'Église, ou Assemblée, sur la terre. Cependant, nous n'y trouvons pas le récit complet de l'évangélisation du monde entier, tel qu'il est ordonné en Marc 16: 15; le récit de cette œuvre ne fait pas partie de la révélation.

Après l'élévation de Christ dans la gloire (chapitre 1), nous avons, au chapitre 2, la descente du Saint Esprit sur la terre, annoncée en Actes 1: 8; Jean 15: 26, etc. Il est la puissance par laquelle les disciples rendaient témoignage à la résurrection de Christ (chapitres 1: 22; 2: 24, 31; 3: 15; 4: 2, 10; 5: 30). Ce don du Saint Esprit promis était un accomplissement de la prophétie de Joël 2: 28-32, relative à l'établissement de la bénédiction qui doit être répandue sur le peuple d'Israël et sur toute la terre aux derniers jours. Mais le peuple d'Israël ayant rejeté le témoignage du Saint Esprit, rendu à Christ ressuscité, comme il avait rejeté le Messie, cette bénédiction ne put se réaliser en plein. De sorte que ce qui caractérisa l'action du Saint Esprit dès lors jusqu'à maintenant, est le rassemblement de l'Église sur la terre, en attendant le retour de Christ pour la prendre auprès de Lui (voyez chapitre 1: 11; 1 Thessaloniens 4: 14-18; Jean 14, et beaucoup de passages dans les évangiles). Lorsque ce retour aura eu lieu, la puissance du Saint Esprit accomplira pleinement la prophétie de Joël. Mais le grand fait de la venue du Saint Esprit sur la terre, est que Dieu, par son Esprit, vient habiter dans sa maison spirituelle sur la terre, composée de tous ceux qui ont reçu Christ (voir Ephésiens 2: 22; 1 Corinthiens 12: 13); maison qui remplace Israël comme témoignage ici-bas, et qui existe toujours, parce que le Saint Esprit est toujours dans ce monde avec les croyants, Christ n'étant pas encore venu chercher son Église.

Le livre des Actes, à partir du second chapitre, se divise en deux parties; la première, chapitres 2 à 12, est caractérisée d'une manière générale par l'activité de l'apôtre Pierre au milieu des Juifs; la seconde, chapitres 13 à 28, nous présente l'activité de l'apôtre Paul au milieu des nations pour l'établissement de l'Église en dehors d'Israël (voyez Galates 2: 7, 8).

Au chapitre 2, l'apôtre Pierre rend témoignage aux Juifs avec une grande puissance, que ce Jésus, qu'ils ont crucifié, est ressuscité, qu'il est le vrai fils de David, le Seigneur, le Christ (Messie). Au chapitre 3, il leur dit que, s'ils se repentent et se convertissent, le Seigneur reviendra et établira son règne, selon que les prophètes l'ont annoncé, et qu'il amènera la bénédiction promise à Abraham. Au lieu de recevoir ces paroles, chapitre 4, les chefs du peuple défendent avec menaces aux apôtres de parler au nom de Jésus. Au chapitre 5, ils mettent les apôtres en prison; un ange les fait sortir et Pierre rend encore témoignage à la

résurrection, à la glorification de Jésus. Malgré les sages conseils de Gamaliel, les apôtres, après avoir été battus, reçoivent la défense de parler au nom de Jésus (versets 17-42). Au chapitre 6, un nouveau et puissant témoin est suscité dans la personne d'Etienne, qui récapitule (chapitre 7), en présence du sanhédrin, toute l'histoire de la rébellion du peuple d'Israël, leur montrant que le comble de leur péché est de résister à l'Esprit Saint, après avoir mis à mort leur Messie. Etienne est lapidé, et tout est perdu pour Israël comme nation, jusqu'au moment où ils regarderont vers celui qu'ils ont percé (Zacharie 12: 10).

Par la mort d'Etienne s'accomplit ce que le Seigneur avait dit lui-même en parabole, en Luc 19: 12-14. Le Seigneur est cet homme noble, haï, qui est allé dans un pays éloigné (le ciel), pour y recevoir un royaume. Etienne représente cette ambassade par laquelle les Juifs lui font dire: «Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous». Sur la croix, le Seigneur avait dit: «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font». C'est en vertu de cette intercession que Dieu, par son Esprit, leur faisait savoir que, s'ils se repentaient, le Seigneur reviendrait leur apporter la bénédiction. Maintenant, ils savent ce qu'ils font, en refusant ce témoignage si clairement rendu par les apôtres, et la bénédiction du peuple est renvoyée à plus tard pour faire place à la période de l'Eglise.

Ce que nous venons de considérer dans ces sept premiers chapitres, regarde Israël *comme peuple*. Comme tel, il rejette le témoignage du Saint Esprit, après avoir rejeté le Messie; comme peuple, il a perdu droit à tout. Jérusalem a été détruite et le peuple dispersé parmi les nations, jusqu'à ce que Dieu en grâce le ramène dans son pays, ce qui aura lieu après l'enlèvement des saints.

Malgré cette dureté de cœur du peuple, nous voyons de grands effets de la prédication de l'Evangile; si le peuple n'est pas sauvé, des individus en grand nombre le sont. Au chapitre 2, par la prédication de Pierre, trois mille sont convertis; au chapitre 4, le nombre s'élève à cinq mille environ, même une foule de sacrificateurs obéissent à la foi (6: 7). Tous ces croyants, pris du milieu des Juifs, forment l'Assemblée remplaçant Israël qui, ne voulant rien de Christ, allait être jugé. C'est pourquoi, il est dit (2: 47): «Que le Seigneur ajoutait tous les jours à l'Assemblée ceux qui devaient être sauvés:» sauvés des jugements qui allaient atteindre le peuple à cause de son incrédulité; de même que nous, chrétiens, nous allons être sauvés de la colère qui vient sur ce monde, tout particulièrement sur la chrétienté, par la venue du Seigneur selon sa promesse (1 Thessaloniens 1: 9, 10; Apocalypse 3: 10). En sorte qu'il peut être dit de ceux qui sont convertis aujourd'hui, que le Seigneur ajoute à l'Assemblée ceux qui doivent être sauvés de la colère qui vient.

Nous assistons donc, dans ces premiers chapitres des Actes, au rejet définitif de Christ par le peuple juif et au rassemblement des croyants, pris du milieu de ce peuple, pour former l'Assemblée qui est l'habitation de Dieu sur la terre par l'Esprit. Puis nous voyons dans ces croyants la manifestation de la vie divine dans toute sa fraîcheur (chapitres 2: 42-47; 4: 32-37). Tout ce qui caractérise l'égoïsme, naturel au cœur de l'homme, est remplacé par l'amour qui caractérise la vie de Dieu. Personne n'était dans la nécessité, les croyants jouissaient dans une si grande mesure de leurs biens nouveaux et célestes, qu'ils employaient leurs biens

matériels aux besoins de leurs frères. Quoique d'une bien faible manière, ces fruits de la vie divine se manifestent encore aujourd'hui. Ils persévéraient dans la doctrine et la communion des apôtres, la fraction du pain et les prières (chapitre 2: 42).

Quel temps merveilleux que celui de cette manifestation pure et fraîche de la vie divine sous la puissante action de l'Esprit qui n'était pas encore contristé, comme il l'est aujourd'hui dans l'Eglise! Mais quelle grâce de savoir que, pour nous qui sommes témoins de la ruine de ce témoignage commencé avec tant de beauté, nous possédons les mêmes ressources que les croyants d'alors, telles qu'elles sont présentées dans ce verset 42. «La doctrine des apôtres», dans laquelle nous avons à persévérer aujourd'hui, c'est l'enseignement de la parole de Dieu qu'ils nous ont laissé. Dieu nous l'a conservée intacte, elle n'a aucunement perdu sa valeur et son autorité; en y persévérant, nous réalisons la «communion», c'est-à-dire une commune pensée et un but commun avec eux. L'enseignement des hommes a corrompu de bonne heure la doctrine des apôtres, et la communion a été perdue; mais par la grâce de Dieu, nous pouvons suivre sa Parole au milieu des décombres de l'Eglise professante, et obéir simplement à cette Parole, par laquelle nous avons trouvé le pardon de nos péchés. C'est par elle aussi que nous pouvons réaliser le rassemblement des croyants sur la terre autour du Seigneur et de sa Table, conformément aux enseignements donnés par ceux auxquels Dieu a révélé sa pensée, nous réunissant pour rompre le pain et pour la prière, et conformant notre vie entière à l'enseignement de cette divine Parole. Nous pouvons donc aussi réaliser le verset 31 du chapitre 9 et le 23e du 11.

Ressources immuables: Le Seigneur, son Esprit et sa Parole. Précisément ce que l'Eternel dit au résidu d'Israël par Aggée (2: 4, 5).

Ayant cela, les saints «persévéraient dans la doctrine et la communion des apôtres, la fraction du pain et les prières» (Actes des Apôtres 2: 42). «Les assemblées étaient en paix, étant édifiées, marchant dans la crainte du Seigneur; et elles croissaient — non par la puissance miraculeuse des apôtres, mais — par la consolation du Saint Esprit» (Actes des Apôtres 9: 31). Barnabas exhortait les saints à Antioche «à demeurer attachés au Seigneur de tout leur cœur» (11: 23). Paul exhortait les disciples à «persévérer dans la foi» (14: 22). «Les assemblées étaient affermies dans la foi» (16: 5). Paul recommandait les saints «à Dieu et à la parole de sa grâce, qui a la puissance d'édifier et de donner un héritage avec tous les sanctifiés» (20: 32).

Ces passages nous présentent les conditions pratiques dans lesquelles l'Eglise pouvait marcher alors et peut marcher aujourd'hui.

Hélas! le cœur naturel ne tarda pas à se manifester au milieu de ce témoignage si beau et si pur de la vie de Jésus dans l'Assemblée naissante. Au chapitre 5, nous avons le mensonge d'Ananias et de Sapphira. Vous remarquerez combien la présence du Saint Esprit était réelle pour les disciples. Pierre dit à Ananias (verset 3) qu'il a menti à l'Esprit Saint. Etienne dit aux Juifs (chapitre 7: 51): «Vous résistez à l'Esprit Saint». Nous avons besoin de penser que l'Esprit

Saint est toujours sur la terre, avec nous et en nous, agissant pour la bénédiction de l'Assemblée et de chaque individu.

Au chapitre 6, des murmures s'élèvent dans l'Assemblée; plusieurs sont mécontents de la manière dont les secours sont distribués; c'est l'égoïsme qui paraît d'autant plus fâcheux qu'il se montre au milieu de cette scène caractérisée par l'amour. Mais les ressources de la grâce font face à la misère du cœur naturel.

Une persécution éclate à Jérusalem (chapitre 8); mais ceux qui sont dispersés à cette occasion portent l'Évangile dans les contrées environnantes, de sorte que l'œuvre s'étend. Philippe est d'abord envoyé en Samarie. L'Esprit agit librement en dehors d'Israël, avant de dépasser encore ces limites immédiates en portant l'Évangile à toutes les nations par le ministère de Paul. Avant cela, Philippe rejoint l'eunuque de la cour de Candace, et lui annonce Christ; il est converti et baptisé et peut porter le message d'amour autour de lui. Philippe évangélise jusqu'à Césarée. Au chapitre 9, un homme nouveau, mentionné déjà (chapitre 8: 1), est introduit dans l'histoire, c'est Saul, persécuteur de l'Assemblée. Il est arrêté et converti sur le chemin de Damas, et le Seigneur annonce à Ananias qu'il est un vase d'élection choisi pour porter son nom devant les nations, et les rois, et le peuple d'Israël. Remarquez que les nations viennent en premier lieu dans l'appel de Paul.

Saul, qui devint l'apôtre Paul, est suscité après qu'Israël, comme peuple, a refusé la bénédiction qui lui était offerte. C'est à lui que le Seigneur a révélé tout ce qui concerne la position céleste de l'Église, corps de Christ, unie à Lui dans la gloire, et ses bénédictions: c'est ce que nous trouvons dans l'épître aux Ephésiens. C'est lui qui donne toutes les instructions relatives à la constitution et à la marche de l'Assemblée, dans les épîtres aux Corinthiens tout particulièrement. Il révèle le retour du Seigneur pour ressusciter et transmuier les saints, dans les épîtres aux Thessaloniens. En un mot, tout ce qui concerne l'Église.

La manière dont le Seigneur apparaît à Saul caractérise tout son ministère. Le Seigneur qu'il voit dans la gloire se nomme: «Jésus que tu persécutes». Il lui montre ainsi que tous les croyants sur la terre sont unis à Lui dans le ciel. Saul comprend que Christ, homme glorifié, est le modèle de la position que les croyants occuperont en gloire: c'est là le but à atteindre, ainsi qu'il le montre au chapitre 3 des Philippiens. Christ est l'expression de la justice que Dieu donne au croyant, en échange de la misérable propre justice, que l'homme naturel croit pouvoir présenter à Dieu par ses œuvres. L'apôtre Paul appelle souvent l'Évangile, «l'Évangile de la gloire», et «son Évangile», parce qu'il a appris à connaître le Seigneur dans la gloire, tandis que les autres apôtres ont commencé à le connaître sur la terre (2 Corinthiens 4: 4-6; 1 Timothée 1: 11; Romains 2: 16; 2 Corinthiens 4: 3; 1 Corinthiens 15: 1; Galates 1: 11; 2: 2, etc). C'est l'Évangile qui présente les résultats complets et glorieux de l'œuvre de la rédemption, dont Christ est l'expression dans la gloire pour tous les rachetés.

Au chapitre 10, en vue de l'extension qu'allait prendre l'Évangile chez les païens, Pierre a une révélation du ciel pour lui montrer que les gentils devaient avoir part aux mêmes privilèges que la grâce avait conférés aux Juifs auxquels il s'était adressé jusque-là. Corneille,

centurion romain, était croyant; dès que Jésus lui est annoncé, il reçoit le Saint Esprit et il est baptisé. Au chapitre 11, l'Évangile franchit encore les limites juives; il est annoncé aux Grecs et une assemblée est formée à Antioche, où, pour la première fois, les disciples prennent le nom de chrétiens. Au chapitre 12, Hérode persécute l'Assemblée, met à mort Jacques, veut en faire autant à Pierre qui est délivré miraculeusement de sa prison, Dieu intervenant en réponse aux prières de l'assemblée. La Parole croissait et se multipliait. Tout était prêt pour l'exercice du ministère de l'apôtre Paul au milieu des gentils où l'Église allait être édifiée, d'après la révélation que le Seigneur allait en donner lui-même au grand apôtre des nations.

La seconde partie du livre des Actes nous présente l'activité de l'apôtre Paul pour la formation de l'Église ou Assemblée, chez les gentils. Les chapitres 13 à 21: 26, donnent le récit de l'activité libre et publique de l'apôtre dans les trois voyages qu'il fit avant son arrestation à Jérusalem. Du chapitre 21: 27, à la fin, nous avons les circonstances de son arrestation, son emprisonnement à Césarée, son voyage et sa captivité à Rome. Par ses épîtres de Rome, nous voyons que, si l'activité publique de l'apôtre Paul a pris fin par son emprisonnement, il a continué à servir le Seigneur et l'Assemblée pendant le temps de sa réclusion, et c'est par ses épîtres que nous profitons aujourd'hui du ministère de ce glorieux prisonnier.

Nous voyons, au verset 1 du chapitre 8, que malgré la persécution survenue, les apôtres étaient demeurés à Jérusalem; de sorte que Jérusalem risquait de devenir une sorte de métropole de l'Église, ce qui, par l'influence juive qu'elle n'aurait pas manqué d'exercer sur celle-ci, l'aurait empêchée de réaliser son caractère spirituel et céleste et sa dépendance absolue de Christ, son seul chef dans le ciel. Aussi, voyons-nous, au chapitre 13, le Saint Esprit agir en dehors du terrain juif pour appeler Barnabas et Saul. Il y avait à Antioche, des prophètes et des docteurs; c'est à eux que l'Esprit Saint s'adresse, disant: «Mettez-moi à part Barnabas et Saul, pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. Alors, ayant jeûné et prié, et leur ayant imposé les mains, ils les laissèrent aller». Les recommander au Seigneur, s'identifier avec eux dans ce service par l'imposition des mains — car c'est là la portée de l'imposition des mains — c'est tout ce que ces prophètes et ces docteurs avaient à faire. Paul et Barnabas s'en vont sous la direction et la puissance de l'Esprit.

Dans chaque localité, ils s'adressent aux Juifs premièrement. A Perge, après l'intéressant discours dans lequel Christ leur est présenté comme Sauveur, un grand nombre croit en Lui; mais les autres suscitent une persécution contre les apôtres, tandis que ceux des nations se réjouissent de ce que le salut est aussi pour eux. L'œuvre se continue au chapitre 14; partout la même grâce s'adresse aux Juifs premièrement, tenant compte qu'ils sont «bien-aimés à cause des pères» (Romains 11: 28); mais partout la masse d'entre eux rejette la grâce et suscite la persécution. Les assemblées sont formées et exhortées à persévérer dans la grâce et dans la foi. Il est à remarquer que les apôtres laissent dans chaque localité, les saints formés en assemblées, dans lesquelles ils leur choisissent des anciens (*). Être converti, c'est être de l'Assemblée et se réunir comme tel. Le Seigneur n'est pas mort seulement pour sauver des pécheurs, mais «pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés» (Jean 11: 52).

(*) La nomination d'anciens était l'acte d'un apôtre ou d'un de ses délégués (Tite 1: 5). Paul indique à Tite, comme en 1 Timothée 3, quel caractère les anciens devaient revêtir; nous avons besoin d'y être attentifs. Mais nulle part il n'est dit aux croyants d'établir sur eux des anciens. Si chaque croyant demeure sous la dépendance du Seigneur, il comprendra sa responsabilité dans l'assemblée; le Seigneur pourvoira à ce que tel ou tel possède les qualités d'ancien et les exerce; l'assemblée pourra reconnaître ce service; mais celui qui l'accomplira sera le dernier à avoir la pensée d'être reconnu et de se faire reconnaître.

Après cela, les apôtres rentrent à Antioche, d'où ils avaient été recommandés à la grâce de Dieu, et racontent toutes les choses que Dieu avait faites, comment Dieu avait ouvert aux nations la porte de la foi.

Au chapitre 15, nous avons le moyen par lequel la sagesse de Dieu a opéré pour soustraire les assemblées des nations au légalisme, que certains croyants, venus de Jérusalem, voulaient leur imposer, et contre lequel l'apôtre Paul eut toujours à lutter. Il est intéressant de considérer que toute l'autorité exercée par Jérusalem, quant à l'oeuvre chez les gentils, consiste à leur faire savoir de la part des apôtres et des anciens de cette ville, qu'ils n'avaient pas à se placer sous la loi. On comprend que si cette décision eût été prise par une assemblée composée de croyants gentils, ou par Paul et Barnabas, elle aurait pu être suspecte aux croyants juifs, et causer une division dans l'Eglise. C'est pourquoi Dieu, dans sa sagesse, fait régler cette question à Jérusalem, et l'unité est ainsi maintenue entre les assemblées. Des frères considérés sont choisis pour accompagner Paul et Barnabas à Antioche et y porter l'heureux message que nous lisons aux versets 23-29, message revêtu de l'autorité du Saint Esprit. On remarquera que les choses dont les croyants ont à s'abstenir, ne sont pas spéciales au judaïsme, mais concernent les droits de Dieu sur tous les hommes, droits qu'ils avaient méconnus après le déluge.

Dans les chapitres 16 à 18: 22, nous avons le second voyage de Paul en compagnie de Silas; les liens naturels ayant prévalu chez Barnabas au sujet de son neveu, il part avec lui pour son pays, l'île de Chypre (15: 39). Paul parcourt les lieux qu'il avait déjà visités, heureux de laisser dans chaque assemblée la lettre de Jérusalem, fortifiant les assemblées qui étaient ainsi affermiées dans la foi et croissaient en nombre. On voit, chapitre 16: 6, 7, l'activité du Saint Esprit pour diriger les apôtres plus avant encore dans l'oeuvre; ils obéissent et le Seigneur dirige les circonstances, afin que la grâce pénètre partout, des bords de la rivière au fond de la prison de Philippiques, et que Sa puissance soit manifestée en contraste avec celle de l'ennemi, ce dernier faisant une oeuvre qui le trompe.

A Thessalonique (chapitre 17), même hostilité de la part des Juifs; tandis que l'attitude des Béréens est un exemple à suivre de nos jours, où nous avons besoin, plus que jamais, d'examiner à la lumière des Ecritures, l'enseignement qui nous est apporté.

De là, l'Evangile gagne Athènes, où Paul annonce aux païens Jésus, la résurrection et le jugement du monde entier. Il vient ensuite à Corinthe (chapitre 18) qui était, comme Athènes, un des centres de la culture intellectuelle d'alors. Le Seigneur l'encourage, lui disant: «Je suis avec toi, personne ne mettra les mains sur toi pour te faire du mal, parce que j'ai un grand

peuple dans cette ville» (voir 1 Corinthiens 2: 1-5). De là, l'apôtre retourne à Antioche, après avoir passé à Jérusalem.

Au chapitre 18: 23, départ de Paul pour son troisième et dernier libre voyage. Traversant la Galatie, où les docteurs juïdaisants avaient trouvé de l'accueil, et où son épître devait leur être déjà parvenue, il fortifie les disciples. A Ephèse, Apollos, homme puissant dans les Ecritures, est enseigné plus exactement par Aquilas et Priscilla, car il ne connaissait que le baptême de Jean. On voit ici que le Seigneur forme lui-même ses serviteurs, par les moyens qu'il trouve à propos. Apollos va en Achaïe, recommandé par les frères d'Ephèse, et contribue beaucoup par la grâce à l'avancement de ceux qui avaient cru (1 Corinthiens 3: 6). Paul arrive à Ephèse (chapitre 19); il y trouve aussi des disciples qui ne connaissaient que le baptême de Jean et qui ne savaient pas même que le Saint Esprit fût donné. Ils sont baptisés du baptême chrétien et, une fois introduits par le baptême dans la maison de Dieu, ils se trouvent sous l'action de l'Esprit qui vient sur eux, et dont la présence et l'activité caractérisent la maison de Dieu. La parole du Seigneur déploie sa puissance à Ephèse, et s'étend de là dans toute la province romaine appelée Asie. C'est d'Ephèse que Paul écrit sa première épître aux Corinthiens. La seconde le fut probablement de Philippes, en tous cas de la Macédoine, où il se rendit depuis Ephèse; puis il descendit en Grèce d'où il repassa en Macédoine (20: 1-4). Son passage à Troas nous fournit une preuve que l'on se rassemblait, pour rompre le pain, le premier jour de la semaine. Ne voulant pas s'arrêter à Ephèse, Paul fait venir à Milet les anciens de l'assemblée d'Ephèse, ne pensant pas les revoir. Il leur donne des recommandations pleines d'intérêt pour nous. L'apôtre se rendait à Jérusalem pour porter des secours que les assemblées des nations offraient aux saints de cette ville (Actes des Apôtres 24: 17; Romains 15: 25-27; 1 Corinthiens 16: 1-4; 2 Corinthiens 9). Il était averti par le Saint Esprit que des liens et de la tribulation l'attendaient. Mais son amour pour sa nation l'entraînait vers le lieu où son Sauveur avait trouvé la mort et où lui allait trouver des chaînes. Il rappelle aux anciens d'Ephèse la manière dont il s'est conduit au milieu d'eux, en leur annonçant sans réserve tout le conseil de Dieu. Maintenant, sachant qu'ils ne pourraient plus profiter de ses soins apostoliques, et que des loups entreraient pour ravager le troupeau, que, même du milieu d'eux, s'élèveraient des hommes qui, au lieu d'attirer les disciples après Christ, les attireraient après eux — trait qui caractérise le clergé — l'apôtre leur présente les ressources qui demeurent invariables, pour eux et pour tous les temps. «Je vous recommande à Dieu, dit-il, et à la parole de sa grâce, qui a la puissance d'édifier et de vous donner un héritage avec tous les sanctifiés». Point de succession apostolique, rien de l'homme, il ne dit pas même aux anciens de désigner des anciens après eux. Dieu avait, et a toujours, une Assemblée dans ce monde, il se l'est acquise par le sang de son propre Fils (verset 28); c'est Lui qui pourvoira par sa Parole et son Esprit à tous les besoins de sa chère Eglise pendant toute la durée de son séjour ici-bas. Hélas! les loups sont entrés; les faux docteurs se sont levés; malheureusement, ils ont été écoutés plutôt que la Parole, c'est pourquoi l'Eglise est arrivée à l'état de ruine qui la caractérise aujourd'hui. Mais chaque fois que le croyant veut se conformer simplement à la parole de Dieu, il trouve dans la Parole le seul et vrai moyen de connaître la vérité et d'être conduit par la pensée de Dieu, pour persévérer, comme nous le

disions précédemment, dans la doctrine et la communion des apôtres, aussi bien aujourd'hui qu'alors.

En passant à Tyr et à Césarée, Paul est encore averti de ne pas monter à Jérusalem, mais son attachement pour sa nation l'emporte, le Seigneur le laisse aller, sachant bien de quelle manière il ferait tout contribuer à sa gloire, au bien de l'Eglise et à celui de son serviteur.

Chapitre 21: 15 et suivants. — Les frères reçoivent Paul et ses compagnons avec joie; mais aussitôt l'atmosphère juive se fait sentir, on lui parle de milliers de Juifs, zélés pour la loi, qui ont besoin d'être convaincus que Paul enseigne aux Juifs d'observer les commandements, car la lettre des anciens de Jérusalem (chapitre 15) ne libérait des ordonnances que les croyants d'entre les gentils, tandis que dans le Christ il n'y avait plus de différence (Colossiens 3: 11). Nous ne connaissons plus personne selon la chair, avait écrit l'apôtre aux Corinthiens (2 Corinthiens 5: 16). Dans ce milieu, l'apôtre cède, c'était inutile de résister; la faute, si même nous avons à relever les fautes d'un apôtre, était de se trouver à Jérusalem, quand le Seigneur lui avait dit: «Ils ne recevront pas ton témoignage» (22: 18).

Paul est reconnu dans le temple (chapitre 21: 27 et suivants); un tumulte s'élève, les Juifs veulent le tuer. Sur les degrés de la forteresse où il est porté par les soldats, il présente son apologie de manière à toucher les Juifs, s'il est possible, tout en leur présentant la vérité, ce qui ne fait que les exaspérer. Il est enlevé par ordre du chiliarque (chapitre 22). Le lendemain, il est de nouveau en présence de ses ennemis qu'il divise, en parlant de la résurrection à laquelle les sadducéens ne croyaient pas. De nouveau le chiliarque doit le faire enlever pour qu'il ne soit pas mis en pièces. Pauvre Paul, si le découragement pouvait s'emparer de son âme en pensant qu'il avait été averti de ne point venir à Jérusalem, la nuit suivante (23: 11), le Seigneur eut soin de se tenir près de lui pour lui dire: «Aie bon courage, comme tu as rendu témoignage des choses qui me regardent à Jérusalem, ainsi il faut que tu rendes témoignage aussi à Rome». Averti qu'une embûche avait été dressée par les Juifs pour le faire mourir, le chiliarque fait partir Paul de nuit pour Césarée, où les Juifs se rendent ensuite pour l'accuser auprès du gouverneur Félix. Après cela, Félix lui-même désire l'entendre (chapitre 24), mais ses motifs sont intéressés; la vérité l'effraye, il n'en veut pas; il préfère gagner la faveur des Juifs en gardant Paul prisonnier pendant deux ans.

Chapitre 25 — Porcius Festus succède à Félix; les Juifs en profitent, cherchant à obtenir que Paul monte à Jérusalem pour le faire mourir en chemin. L'apôtre en appelle à César et leur échappe.

Festus embarrassé pour présenter à César l'acte d'accusation de Paul, profite du passage du roi Agrippa, et fait paraître l'apôtre devant lui. Cela donne à Paul l'occasion d'exposer sa conduite et sa conversion, de manière à présenter l'Evangile et à faire appel à la conscience de ceux qui l'écoutent, tout particulièrement du roi Agrippa. En ayant appelé à César, il est envoyé à Rome pour accomplir la parole du Seigneur à Ananias (9: 15).

Pendant ce long et périlleux voyage, on voit l'apôtre toujours au-dessus des circonstances, en pleine communion avec son Dieu, pensant à tous les détails du voyage et

respecté de tous. Cependant il est prisonnier, il a besoin d'être encouragé; il l'est par la vue des frères qui viennent de Rome au-devant de lui (28: 15). Il reste deux ans prisonnier à Rome, avec une certaine liberté. Les Juifs viennent vers lui; mais pas plus qu'ailleurs, ils ne reçoivent sa doctrine. L'apôtre leur applique les paroles d'Esaië 6: 9, 10. Ceux qui veulent l'entendre viennent auprès de lui, et il leur prêche en toute hardiesse et sans empêchement le royaume de Dieu et les choses qui regardent le Seigneur Jésus.

Le désir de l'apôtre avait été de se rendre à Rome pour y exercer son ministère (chapitre 19: 21; Romains 1: 11-15). Il ne peut le faire que comme prisonnier; mais, par ce moyen, Dieu a fait parvenir jusqu'à nous ses enseignements dans les précieuses épîtres que ce bienheureux serviteur a adressées de Rome aux assemblées d'Ephèse, de Colosses, de Philippes et à Philémon.

Extrait d'une ancienne lettre

ME 1910 page 417

Bien-aimé frère,

Tu me demandes si je me suis plu au milieu de vous. Je puis te répondre qu'en général j'y ai été rafraîchi et béni. J'ai surtout été réjoui de la franchise réciproque que j'ai constatée parmi vous. C'est une belle chose, que de pouvoir lire dans le cœur les uns des autres. Le caractère de nos relations fraternelles l'exige, sans parler de liens encore plus intimes qui nous ont unis en Christ. Je t'avoue que je me sens toujours à l'étroit, quand des frères sont réservés et froids, que l'un a peur de l'autre, ou qu'il se tait de peur de ne pas savoir s'exprimer assez correctement. Cela fait peine, et n'est certes pas selon la sagesse d'en haut, dont Jacques nous parle. J'estime que ce sont des *coeurs* aimants qui devraient se rencontrer et non pas seulement des *regards* aimables. Du reste, que celui qui n'aime pas à se montrer, se demande si c'est peut-être parce qu'il craint la lumière. Cela ne veut pas dire que celui qui porte, comme on dit, son cœur sur sa langue, et parle sans réflexion ne mérite pas d'être appelé superficiel et léger.

En ce qui concerne la coutume de s'exprimer ouvertement les uns vis-à-vis des autres, elle peut certainement être une source de grande bénédiction, si la chose a lieu dans un bon esprit. Mais il faut veiller à cela. Quand l'esprit de jugement des autres prévaut, cela ne manque pas de causer beaucoup de maux. Que celui qui a cet esprit, commence par penser à la poutre dans son propre œil. Tant qu'elle existe, nous ne voyons pas assez clairement pour être capables d'ôter le fétu de l'œil de notre frère. Quand, en outre, c'est avec une certaine satisfaction que l'on cherche à relever les fautes d'autrui, il est en effet démontré que le cœur se trouve dans un triste état. Ce ne peut être l'Esprit de Christ; car cet Esprit se manifeste en amour, en grâce et en douceur. C'est ainsi qu'Il agit et a toujours agi envers les siens, et tout d'abord envers les plus faibles, car ils en ont le plus besoin. Il nous convient donc certainement à nous, qui Lui appartenons et qui possédons son Esprit, de ne pas avoir une autre pensée.

Qu'est-ce qui pourrait du reste corriger un frère qui faillit, sinon l'amour? Par quoi pourrait-il être gagné, si ce n'est par l'esprit de douceur et de grâce? Jamais, quand un frère en défaut est exhorté par un autre, il ne devrait avoir la pensée de se trouver devant un juge. Il faut qu'il sente que c'est un bien-aimé frère qui l'exhorte, un frère qui l'aime. Si, en nous occupant de fautes d'autrui, nous ne sommes pas conduits uniquement par l'amour pour les âmes et par le soin de la gloire de Dieu, nous serons incapables d'un tel service. Ce n'est que l'amour pour le Seigneur et pour les siens, qui doit être le mobile béni de nos actions. Sans amour, rien n'a de valeur devant Dieu. C'est pour cela que son amour est versé dans nos cœurs par le Saint Esprit; aussi l'apôtre Pierre nous adresse-t-il cette exhortation touchante: «Aimez-vous l'un l'autre ardemment d'un cœur pur». Nous en serons d'autant plus capables, que nous

contemplerons davantage l'amour parfait de Celui qui, par son propre sang, nous a lavés de nos péchés, nous porte continuellement sur son cœur, et prend soin de nous avec un amour parfait. Plus nous avancerons dans la connaissance et la jouissance de cet amour, plus nos cœurs s'élargiront dans l'affection envers les autres. Son amour est l'unique source et le seul digne modèle du nôtre. Oh! que nos cœurs soient remplis du désir de puiser à cette source et de contempler le Seigneur.

En terminant, je voudrais, cher frère, toucher encore, en quelques mots, une chose, qui ne m'a pas fait bonne impression; je sais que tu recevras ma remarque en amour, si je m'exprime ouvertement à ce sujet. Il m'a semblé que, dans vos entretiens, les cœurs n'étaient pas assez pénétrés du sentiment de la présence du Seigneur. J'en ai été spécialement frappé avant et après la réunion du dimanche matin. Presque sur tous les visages de ceux qui entraient, on pouvait lire facilement qu'ils n'étaient pas remplis de la pensée: Je viens au lieu où Jésus et les siens sont rassemblés. De même la conduite et les entretiens de quelques-uns, avant la réunion, laissaient deviner que la pensée du sérieux de cette heure ne dominait pas dans leurs cœurs. Il en était de même après que la réunion eut pris fin. On aurait dit que ce qui avait touché les cœurs, quelques instants auparavant, avait soudain disparu. La conduite et les entretiens portaient un caractère plus ou moins mondain; on aurait pu se croire transplanté dans un tout autre entourage et nullement dans une assemblée qui sortait de la présence du Seigneur. Je rejette certainement tout légalisme et tout ce qui est artificiel et forcé, mais il nous convient d'avoir toujours l'attitude qui répond à la présence du Seigneur, lui est agréable, et cela tout particulièrement quand nous nous rassemblons autour de Lui et de sa Parole. Si nous professons nous réunir au nom de Jésus, en dehors de toutes les formes et organisations humaines, nous attendant à sa présence pour toute bénédiction, nous devons aussi prouver que la conscience de cette présence nous remplit d'un sérieux qui est en rapport avec elle. Autrement la connaissance de cette vérité bénie n'aura pas de valeur pour nous et tournera à notre détriment et à Son déshonneur.

Je sais, cher frère, que votre désir à tous est de plaire au Seigneur en tout point, et c'est pourquoi je suis assuré, que ces lignes te donneront l'occasion, ainsi qu'aux autres frères, de réfléchir sur ce point et de le prendre à cœur. Que la grâce du Seigneur soit avec vous tous et vous conduise en toute chose.

La brebis perdue – La drachme perdue – Le fils prodigue

Luc 15

Lebrat J.

ME 1910 page 421

Le Seigneur Jésus Christ, pressé par l'opposition des hommes à propre justice, scribes et pharisiens, qui, non seulement s'étonnaient, mais le blâmaient de ce que les publicains et les pécheurs s'approchaient de lui pour l'entendre, disant: «Cet homme reçoit les pécheurs et mange avec eux», — le Seigneur montre que Dieu trouve sa joie dans l'activité de sa grâce envers de tels êtres, au milieu d'un monde perdu. Il les appelle eux-mêmes à juger s'il n'est pas digne de Dieu, quand il se révèle, d'agir là où tout est ruiné, et si l'amour de Dieu peut se laisser arrêter par la triste condition de ceux dont il est venu s'occuper. L'homme pense que si Dieu vient sur la terre, il doit tenir compte de la justice de l'homme; mais qu'il prenne place au milieu des pécheurs pour les sauver, c'est ce qu'il ne peut comprendre. Mais Dieu peut-il se laisser diriger par les pensées de l'homme? Non, il faut qu'il agisse selon ce qu'il est lui-même, selon la nécessité de son amour. C'est ce que nous trouvons dans les trois paraboles de ce merveilleux chapitre.

La source d'où tout découle, c'est l'amour. Si le berger va à la recherche de la brebis perdue, c'est qu'elle lui manque; il la cherche jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée, et ne peut être tranquille qu'elle ne soit en sûreté. C'est le même motif qui produit toute l'activité de la femme dans sa recherche de la drachme *perdue*. Dans le fils prodigue, il n'est pas question de chercher, mais la *réception* que le père lui fait, à son retour, est digne de l'amour du père. Nous n'aurions jamais pensé qu'il y eut, dans le cœur de Dieu, de la joie à chercher et à recevoir le pauvre pécheur perdu. La brebis ni la drachme ne peuvent participer à cette joie qu'elles ne comprennent pas; mais le prodigue y entre en quelque mesure, et cela le met à l'aise et le rend heureux; néanmoins, ce qui est en question, c'est la joie qu'a le père de le serrer dans ses bras, de le recevoir à la maison, de le faire asseoir à la table du festin avec lui. Que Dieu nous donne de comprendre que ce n'est pas à contre-cœur qu'il fait grâce au pécheur et le reçoit en sa présence, quoique le péché l'ait terriblement offensé! Non, c'est une joie pour Dieu d'arracher le pécheur à sa misère, à sa ruine, à toutes les conséquences du péché, en le purifiant, le sauvant et l'amenant à lui, pour le faire jouir de l'immensité de son amour. Si vous et moi nous faisons notre compagnie de gens aux moeurs déréglées, nous arriverons bientôt à leur ressembler; mais si Dieu vient au milieu des pécheurs, c'est pour ôter le péché, amener les pécheurs à la repentance, et les bénir en les délivrant de leurs péchés.

Rien n'arrête le berger dans sa recherche, jusqu'à ce qu'il ait trouvé *sa* brebis perdue. C'est ainsi que Dieu fait. Christ est venu dans ce monde, apportant, non la loi qui exige, mais «la grâce et la vérité». Qu'a-t-il trouvé? Des cœurs ouverts, sensibles, quand il a annoncé «de bonnes nouvelles aux pauvres, publié aux captifs la délivrance, et aux aveugles le

recouvrement de la vue, la liberté à ceux qui sont foulés, et l'an agréable du Seigneur»? (Esaïe 61: 1, 2; Luc 4: 17-19). Ils s'étonnaient, il est vrai, des paroles de grâce qui sortaient de sa bouche, mais il n'était pour eux que le fils de Joseph. Et quand il parle d'une grâce qui, en d'autres temps, avait franchi les limites d'Israël pour s'exercer envers les gentils, ils veulent le précipiter du bord escarpé de la montagne où leur ville était bâtie (Luc 4: 20-29). L'homme n'aime pas la grâce qu'il ne comprend pas; il n'en sent pas le besoin. Il ne croit pas qu'en lui tout soit mauvais; il estime qu'il y a une certaine somme de bien qui ne demande qu'à être développé, cultivé jusqu'à ce que l'être tout entier en soit rempli, et que le mal soit éliminé. Telles ne sont pas les pensées de Dieu; pour lui, l'homme est complètement mauvais, perdu, mort dans ses fautes et ses péchés. Christ était ici-bas le bien parfait, l'amour parfait au milieu du mal, il montrait le cœur de Dieu; il était «Dieu manifesté en chair», accueillant les pécheurs, les amenant à la repentance. Mais les scribes et les pharisiens, retranchés derrière leur propre justice, méprisaient les publicains et les pécheurs, et s'indignaient contre Jésus lui-même qu'ils mettaient au même rang que ces gens-là. Par la présence ici-bas du Fils de Dieu, le monde a été soumis, après tant d'autres épreuves, à une épreuve définitive, celle de la grâce qu'il a refusée. C'en était fait. Il a été démontré que «la pensée de la chair est inimitié contre Dieu», que l'homme ne veut pas de Dieu. En attachant Christ à la croix, il a mis ainsi le sceau à sa rébellion contre Dieu. Mais Dieu a donné son Fils, et le Fils a donné sa vie. Son amour l'a conduit à la mort, plutôt que de laisser périr cette pauvre créature perdue qui ne lui a montré que haine et mépris. Et cette oeuvre d'un amour parfait est la base sur laquelle tout repose.

Si l'homme a montré ce qu'il savait faire, Dieu a montré ce qu'il pouvait faire en amour. Quand l'amour et la haine se sont rencontrés, l'amour l'a emporté sur la haine. Le berger n'a pas reculé devant quoi que ce soit, pour avoir *sa* brebis perdue; il est allé jusqu'à la mort, et c'est là qu'il l'a trouvée. Pour la ramener à la maison, il l'a mise sur ses propres épaules, *bien joyeux*. A qui d'autre aurait-il pu confier ce soin? Qui aurait pu se charger de sa faiblesse, de ses fatigues, de ses douleurs? Il a souci de la déposer en lieu sûr, à la maison, et qui la lui ravira? Si la route est longue et périlleuse, et que les dangers soient nombreux, elle n'a pourtant rien à craindre sur les puissantes épaules qui la portent. Elle a bien assez coûté au berger pour qu'il ne l'abandonne pas. Quand il arrive à la maison, et peut y déposer son précieux fardeau, quelle joie pour lui! C'est une joie débordante, dont le ciel est rempli. C'est le résultat heureux de tout son travail d'amour: «Il verra du fruit du travail de son âme et sera satisfait». Il y a, dans les champs de la rédemption, de bien plus précieux fruits que dans le jardin de l'innocence: ils comblent de joie l'amour rédempteur; et les cieux retentissent de l'hymne de l'allégresse éternelle, parce que de pauvres pécheurs dignes de la mort et du jugement sont devenus les heureux citoyens du ciel, et, éternellement, les objets de l'amour divin vont participer à la gloire de Celui qui les a rachetés. Certes, prêtant l'oreille à la joie du ciel, et entrant, par la foi, dans ces choses où nous serons bientôt de fait, nous pouvons commencer, quoique faiblement, les chants de louange à la gloire de l'Agneau immolé. La foi a sa part dans cette atmosphère bénie de reconnaissance et d'adoration éternelle: «Il y aura de la joie au ciel pour un seul pécheur qui se repent, plus que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance».

Et qu'est-ce donc qui amène un pécheur à la repentance? Ce ne sont pas les foudres de Sinaï, mais la manifestation de la grâce et de l'amour de Dieu dans le don de son Fils: «La bonté de Dieu te *pousse* à la repentance». Quand je vois à la croix le Fils de Dieu subissant le jugement, l'abandon à cause du péché, de mes propres péchés, souffrant la colère que j'ai justement méritée; quand je vois l'amour de Dieu qui l'a donné, je dis: «Quel être je suis! non point seulement parce que je suis un pécheur exécrationnel, mais parce que j'ai haï, méprisé l'amour parfait». Et c'est pour un tel être que Dieu a donné son Fils, que le Fils lui-même a donné sa vie, subi la mort de la croix!

Dans la parabole de la drachme perdue, cet amour nous est présenté sous une autre forme encore. Dieu veut amener le pécheur à lui, et il faut qu'il agisse pour cela. Quand l'œuvre de la rédemption, qui est la base de tout, est accomplie, que la justice et l'amour de Dieu ont été manifestés, en ce que «Celui qui n'a pas connu le péché a été fait péché pour nous», je puis m'approcher de Dieu, quelque vil pécheur que je sois. Cependant, quoique cet amour soit un amour merveilleux, propre à m'attirer, par le fait, je n'y comprends rien, et je pourrais y rester toujours étranger. Il faut que ma conscience soit atteinte et mon cœur gagné. Et pour cela, il faut un travail particulier de la grâce opérant par la puissance du Saint Esprit. La femme allume la lampe et balaie la maison pour chercher la drachme qui lui manque. Pour que la parole de Dieu ne demeure pas pour moi lettre morte, il faut que le Saint Esprit lui donne puissance, afin que je sois rendu attentif à l'amour que Dieu a déployé à l'égard des pécheurs dans le don de son Fils, à son amour pour moi. Et quand le Saint Esprit apporte cette lumière dans les coins et les recoins ténébreux de mon cœur, il m'en montre la méchanceté. J'y découvre quantité de choses mauvaises, que je ne connaissais pas, que je n'avais pas même soupçonnées; des choses auxquelles j'ai pris plaisir, que j'ai nourries, caressées, et Dieu les a en horreur; et ces choses ont peut-être constitué ma vie. Quel être je suis! Que vais-je devenir? Et si la parole de Dieu ne m'apprenait en même temps cette chose étonnante que, tel que je suis, Dieu m'aime pourtant, ce serait le désespoir. Dieu déteste le péché, le mal dont mon cœur est rempli; et il m'apprend à le détester moi-même, afin de me séparer moralement de tout ce qui lui déplaît. Il veut m'amener à jouir de lui, de tout son amour manifesté dans le don de son Fils. Le sentiment de tout le mal dont je suis coupable, de ce que je suis moi-même devant Dieu, devant l'amour, la bonté de Dieu, me donne de l'amertume: c'est la repentance. Non seulement le péché a de tristes conséquences et Dieu, dans sa justice, doit le juger, mais dans mon cœur se trouve tout ce dont il a horreur, ce qui est incompatible avec sa nature; et c'est pour cela que le Fils de Dieu a dû souffrir la mort de la croix, et que Dieu ne l'a point épargné, mais l'a abandonné. Oh! quel amour que l'amour de Dieu! Et c'est en faveur d'un aussi vil pécheur, de cet être indigne, que Dieu a préparé un salut digne de lui! Cet amour qui m'attire, brise mon cœur, et produit une repentance d'autant plus profonde que j'apprends, par la parole de Dieu et la puissance du Saint Esprit, à mieux le connaître, à mieux connaître Dieu qui s'est révélé dans son Fils. Le ciel se réjouit quand un tel pécheur, amené ainsi à la repentance, peut néanmoins se reposer sur l'amour de Dieu et est rendu capable de le saisir pour en jouir. Il a appris à connaître son incapacité, sa ruine, mais aussi ce que Dieu est, et c'est là qu'il se repose par la foi, en attendant le jour heureux où ce qui est parfait sera venu.

Et si les anges veulent connaître l'immensité de la grâce et de l'amour de Dieu, il faut qu'ils abaissent leurs regards vers ce monde où il a été manifesté.

Voici maintenant le troisième caractère dans lequel l'amour de Dieu nous est révélé: *c'est le Père qui reçoit*. Le Seigneur prend le cas d'un jeune homme qui, de propos délibéré, a tourné le dos à la maison paternelle, et s'est plongé dans la plus complète misère, triste conséquence de ce qu'il a fait. Quelle joie pour le père, quand le fils, *revenu* à lui-même, retourne vers lui, avec cette confession: «Père, j'ai péché contre le ciel et devant toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils». Oui, quelle joie que ce retour inespéré, dont il dit au fils aîné qui ne comprend rien à cet accueil: «Il était mort et il est revenu à la vie; il était perdu et il est retrouvé».

S'il a quitté la maison, n'est-ce pas parce qu'il était moralement éloigné du père, et qu'il pensait trouver son bonheur loin de lui? S'il demande la part du bien qui lui revient, c'est pour faire sa volonté, loin de l'autorité et du regard du père qu'il ne peut plus supporter. Il était plus dégradé et plus misérable, sans doute, quand il mangeait les gousses des pourceaux, mais était-il plus coupable? Quand il a franchi le seuil de la maison paternelle, son cœur était déjà bien loin de son père. Combien le cœur naturel est loin de Dieu! Tous les hommes ne se sont pas plongés au même degré dans le vice et la souillure — et cela n'est pas nécessaire — mais tous sont naturellement loin de Dieu, ainsi qu'il est écrit: «Tous ont péché»; et, quoiqu'il en soit, Dieu est toujours prêt à faire grâce. Mais s'il y a une différence quant aux actes, il reste vrai que tous, nous avons tourné le dos à Dieu. Déjà dans le jardin d'Eden, l'homme crut le mensonge du diable. Il a persuadé à l'homme que Dieu, jaloux de son bonheur, s'était réservé la meilleure part. Je te donnerai, dit-il, ce qui te manque; écoute-moi, tu deviendras comme Dieu. «Tu ne mourras nullement», mais tu t'élèveras jusqu'à lui, «tu deviendras comme Dieu, connaissant le bien et le mal». Hélas! l'homme est toujours sous la funeste influence de ce mensonge. Il cherche son bonheur loin de Dieu, dans le monde qui est devenu le «pays éloigné»; il se persuade que Dieu ne le voit pas. Chacun s'y prend à sa manière, selon son goût particulier: les distractions, les richesses, l'élévation, la gloire, les plaisirs plus ou moins honnêtes prennent son temps, ses facultés, son intelligence, ruinent ses forces, sa santé. Que deviennent ses jeunes années pleines de vie et d'entrain? Ne diriez-vous pas que cette foule animée et bruyante, qui va et vient, s'amuse, plaisante et rit, est heureuse? Ah! écoutez ce qu'a dit quelqu'un qui a tout éprouvé: «J'ai vu tous les travaux qui se font sous le soleil; et voici, tout est *vanité* et *poursuite du vent*. Ce qui est tordu ne peut être redressé, et *ce qui manque* ne peut être compté» (Ecclésiaste 1: 14, 15). Que reste-t-il de tout cela? Un cœur vide et un ennui profond. Mais encore, cela durera-t-il? Un homme qui se ruine peut paraître riche pour un temps, mais bientôt tout sera fini pour lui.

«Après qu'il eut tout dépensé, une grande famine survint dans ce pays-là, et il commença d'être dans le besoin». Il n'y a jamais de famine dans la maison du père; elle se fait bientôt sentir dans le pays éloigné. Toute cette activité fiévreuse, à laquelle les hommes se livrent pour se procurer le bonheur qui leur manque, à quoi aboutit-elle? On est plus heureux quand on poursuit ce que l'on cherche, que quand on l'a trouvé: cela ne satisfait pas. Tout est bientôt dépensé, et voilà la famine. Demandez à ceux qui ont parcouru diverses étapes dans la vie et

qui même ont atteint, par divers moyens, ce que tant d'autres poursuivent sans y parvenir: honneurs, gloire et richesses; demandez-leur si ces choses les rendent heureux, eux que tout le monde jalouse. Vous le croyez peut-être. Détrompez-vous, leur coeur n'est pas satisfait; et il ne peut l'être loin de Dieu. Mais Satan a arrangé le monde de telle manière qu'il offre toujours à l'homme quelque chose pour le tenir loin de Dieu, en présentant le bonheur devant lui. Et s'il y a ce qu'on appelle honneurs et gloire, il y a bien d'autres choses encore... Quand la famine est venue, et qu'il a tout dépensé, le prodigue ne revient pourtant pas à la maison; il semble cependant que ce serait bien le moment. Mais non: «Il s'en alla et se joignit à l'un des citoyens de ce pays-là, et celui-ci l'envoya dans les champs pour paître les pourceaux». Il s'enfonce dans le vice et la souillure plus que jamais. Et, triste chose, ses goûts même se dépravent. «Et il désirait de remplir son ventre des gousses que les pourceaux mangeaient; et personne ne lui donnait rien». On ne donne rien dans le pays éloigné. Il n'y a que Dieu qui donne. Satan dit: «Je te donnerai les plaisirs que tu cherches, mais le prix est ton âme». Et quand vous avez tout dépensé, qui vous plaindra dans le pays éloigné? Si votre coeur est vide, qui le remplira? Ces gousses des pourceaux sont une triste nourriture; elles ne sont pas faites pour un homme. Votre coeur a besoin d'autre chose: il a été fait pour connaître Dieu, pour jouir de lui. Rien d'autre ne peut le remplir. Vous vous êtes éloigné de Dieu; vous l'avez fui; et pour faire votre volonté, vous vous êtes persuadé qu'il ne vous voyait pas; et vous êtes allé loin, toujours plus loin. J'aime à croire que vous n'êtes pourtant pas allé jusqu'à la dégradation dans cette voie. Mais n'avons-nous pas, vous et moi, tourné le dos à Dieu, cherché à nous rendre heureux *sans lui*, peut-être même *contre lui*? En tout cas, nous avons tâché de l'oublier.

Mais Dieu a toujours pensé à nous. Il nous aime *quoiqu'il en soit*. Nous lui avons désobéi, c'est vrai; nous avons pensé qu'il ne voulait pas notre bonheur, lui qui a «donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle». Depuis que nous lui avons tourné le dos, il n'a pu rester tranquille. Quand Adam a mangé le fruit de l'arbre défendu, Dieu vient à sa recherche: «Adam, où es-tu?» Son amour s'est mis à l'oeuvre; il a tout préparé pour que ceux-là même qui ont fui le plus loin soient ramenés à lui et rendus heureux, pleinement heureux en sa présence. Le Fils est venu, il a donné sa vie à la croix, son sang a été répandu; tout est accompli; et Dieu peut recevoir en grâce et amener devant lui en justice, cette pauvre victime de Satan. Ici, vous avez faim; près de Lui vous serez rassasié. Même les gousses des pourceaux se vendent, et vous n'avez rien pour payer. Dans la maison du père, tout est abondance, joie et paix. Voulez-vous réjouir son coeur? «Venez, mangez de mon pain, et buvez du vin que j'ai mixtionné», dit-il (Proverbes 9: 5).

N'écoutez-vous pas sa voix, ne répondez-vous pas à son amour? Il vous aime, quoiqu'il en soit; il a pitié de votre misère qu'il connaît parfaitement. Son amour y a pourvu. Vous avez fait l'expérience de ce que le monde promet; vous n'y avez trouvé que péché et ruine. Déception sur déception a été votre part; mais, quoique vous ayez méprisé Dieu, il vous aime toujours. Voyez la croix, qui, en réponse au mensonge de Satan: «Vous ne mourrez nullement», vient vous dire que «les gages du péché, c'est la mort»; car Celui qui l'a soufferte, comme jugement de Dieu, c'est «celui qui n'a pas *connu* le péché». Il a «été *fait péché* pour

nous, afin que nous *devinssions justice de Dieu en lui*» (2 Corinthiens 5: 21). «A tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son Nom» (Jean 1: 12). A la croix, le péché a été sur lui, il a dû en rendre compte; Dieu ne l'a point épargné, lui, le Bien-aimé. Mais son œuvre est parfaite; elle a été acceptée de Dieu, car, s'il «a été livré pour nos fautes, il a été ressuscité pour notre justification» (Romains 4: 25). Voilà la preuve que Dieu vous aime, quelque misérable que vous soyez. Quand même vous seriez sans reproche quant à la loi, vous avez besoin de connaître cet amour. Regardez à cet amour. Pourquoi péririez-vous loin de Dieu, dans la misère?

Le prodigue pense à la maison de son père, quand il revient à lui-même. Que pensez-vous du tourbillon de ce monde? N'emporte-t-il pas tous les hommes dans une commune folie? Aussi l'Ecriture dit-elle: «Simples, jusques à quand aimerez-vous la simplicité, et jusques à quand les moqueurs prendront-ils plaisir à la moquerie, et les sots haïront-ils la connaissance? Revenez à ma répréhension; voici, je ferai couler pour vous mon esprit, je vous ferai savoir mes paroles» (Proverbes 1: 22, 23). Quand le fils prodigue revient à lui-même, il y a quelque chose qui l'attire vers la maison du père: «Combien de mercenaires de mon père ont du pain en abondance, et moi je péris ici de faim». Quelque chose est changé dans ses pensées à l'égard de son père, il pense à sa bonté, à l'abondance de sa maison, au bonheur même de ses mercenaires. Ah! qu'il est loin, lui, d'avoir cette abondance de pain. Cette pensée le rendait-elle plus heureux? Bien au contraire. Il avait fui, et pourquoi? Pour faire sa volonté. Cette bonté de son père qu'il connaît mal, l'oblige à ne plus rester là où il est: «Je me lèverai et je m'en irai vers mon père, et je lui dirai: Père, j'ai péché contre le ciel et devant toi; je ne suis plus digne d'être appelé ton fils, traite-moi comme l'un de tes mercenaires». Il en coûte, n'est-ce pas, de reconnaître devant Dieu qu'on a péché, et péché contre Lui; que notre vie, quoique honorable devant les hommes, n'a été qu'une offense continuelle, un tissu de péchés. Et si l'on a été réduit à manger les gousses des pourceaux, d'où cela vient-il? N'est-ce pas parce qu'on s'est détourné de Dieu? C'est le péché qui a produit la misère. C'est à Dieu qu'il faut revenir: l'orgueil en souffre; il faut s'humilier et reconnaître son péché.

Cependant, tout n'est pas encore à sa place, il y a de la propre justice: «Traite-moi comme l'un de tes mercenaires. «Oh! comme notre cœur rabaisse la grâce de Dieu, comme il connaît mal le coeur du père, quand nous raisonnons ainsi! Il y a dans la bonté quelque chose qui attire, mais ni la bonté, ni la grâce de Dieu ne sont encore connues. Il faut avoir rencontré le père, pour connaître ce qu'il est et ce que nous sommes nous-mêmes. Comme on pense différemment alors. «Et se levant, il vint vers son père». Que de pensées l'occupent, pendant ce trajet; que de craintes, de doutes, d'incertitude sur l'accueil qui l'attend! Le père est bon, c'est vrai; bon même pour les mercenaires; mais comment l'a-t-il quitté? Et depuis, quelle vie a-t-il menée? Le père le recevra-t-il, le chassera-t-il? Il n'en sait rien. Il s'est bien proposé, il est vrai, de le servir dorénavant, si seulement il peut être reçu, comme un mercenaire, mais son père est peut-être justement irrité et le chassera de la maison. Que deviendra-t-il alors? Comme son coeur bat à mesure qu'il avance. Osera-t-il aller frapper à la porte?

«Et comme il était encore loin, son père le vit et fut ému de compassion, et courant à lui se jeta à son cou et le couvrit de baisers». Le père n'attend pas; il n'écoute que son coeur. Il a reconnu dans ce jeune homme qui s'avance la tête baissée et la démarche hésitante, son enfant qui un jour a abandonné la maison, et qu'il a longtemps attendu vainement. Il s'élance à sa rencontre, il court à lui, se jette à son cou et le couvre de baisers. Et pourquoi? Parce que c'est son fils et qu'il est père. Voyez le cœur du père, les compassions du père, l'amour du père. Quel accueil! Voyez sa joie, toute l'expression de son affection, en serrant dans ses bras cet enfant qu'il croyait perdu pour toujours! Comme il est heureux de ce retour, quoique son fils soit méconnaissable pour tout autre que pour lui, tellement il est miné par la misère. Tout couvert de haillons qu'il soit, cela n'empêche pas le père de jeter ses bras autour de son cou et de le couvrir de baisers. Comme il avait soupiré après le moment où son fils lui serait rendu! Depuis qu'il avait fui la maison, le coeur du père n'avait pas eu un moment de repos; son oeil était toujours fixé sur la route qu'il avait suivie en s'éloignant. Quand reviendra-t-il?... Pauvre pécheur! Dieu t'attend en grâce, il veut te bénir. Quelle que soit ta misère, il n'a pas cessé de t'aimer, de penser à toi. Dans quel état le péché ne t'a-t-il pas réduit. Tu es devenu pour Dieu un objet de pitié, de profonde pitié: ses compassions sont émues! Ah! dis-tu, si je pouvais améliorer mon état, faire au moins quelque bien! Tu ne le peux pas, tu n'as jamais pu et ne peux faire que le mal. Tu as perdu tout droit à être traité comme fils, et même comme mercenaire. Mais en Jésus, Dieu s'est révélé comme Père, et il s'est réservé d'agir comme tel envers toi. Qui l'en empêchera? La honte couvre ton front, c'est juste. Le Dieu même que tu as méprisé, offensé, dont tu t'es détourné pour faire ta volonté, c'est celui dont les bras entourent le cou du prodigue et qui le couvre de baisers.

Dira-t-il maintenant: «Traite-moi comme l'un de tes mercenaires»? Impossible, il n'oserait le dire; il est traité comme un enfant; et cette parole ferait injure aux sentiments du père. Le fils est coupable, il a péché, il est bon de l'avouer, il a perdu tout droit à être reçu comme fils, mais a-t-il même besoin que le père lui dise: «Je te pardonne»? En peut-il douter? Plus que jamais, sans doute, il sent son indignité, la gravité du péché qu'il a commis en quittant un père dans le coeur duquel il ne pensait pas que fussent renfermés tant de trésors d'amour. Et quoique, étreint par cet amour, il puisse dire: «Père, j'ai péché contre le ciel et devant toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils», la conscience de son péché et de son indignité n'affaiblit pas la grâce qui l'a reçu, l'amour qui lui est manifesté; bien au contraire, il en jouit davantage. C'est ainsi que Dieu reçoit le pécheur. Son amour se satisfait, il y trouve sa joie. Et le pécheur, qu'a-t-il à dire? Peut-il douter d'un tel amour? Si vous en doutez, et que cet amour ne vous ait pas mis en pleine liberté, c'est que vous n'avez pas encore rencontré votre père. «Dieu est amour. En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique au monde afin que nous vivions par lui. En ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aima, et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés... Et nous avons connu et cru l'amour que Dieu a pour nous. Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu et Dieu en lui. En ceci est consommé l'amour avec nous — afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement — c'est que, comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde. Il n'y a pas *de crainte*

dans l'amour, mais l'amour parfait *chasse la crainte*, car la crainte *porte avec elle du tourment*; et celui qui craint n'est pas *consommé* dans l'amour (1 Jean 4: 8-10, 16-18).

Le prodigue est maintenant en paix. Mais si le père est sorti au-devant de lui et l'a serré dans ses bras, malgré ses haillons, il ne peut l'introduire ainsi dans sa maison; il faut que son fils lui fasse honneur et qu'il ne porte plus les souillures du pays éloigné; c'est pourquoi il dit à ses esclaves: «Apportez dehors la plus belle robe, et l'en revêtez; et mettez un anneau à sa main et des sandales à ses pieds». Il faut que sur sa personne tout entière il porte les preuves de l'amour du père, de la magnificence de sa maison. Christ est venu du ciel; sur la terre, il a été l'objet des parfaites délices de Dieu, du bon plaisir du père. Non seulement il a magnifié la loi de Dieu et l'a rendue honorable, mais il a pu dire: «Voici, je viens, il est écrit de moi dans le rouleau du livre. C'est mes délices, ô Dieu, de faire ta volonté, et ta loi est au-dedans de mes entrailles» (Psaumes 40: 7, 8; Hébreux 10: 7). «C'est par cette volonté que nous sommes sanctifiés, par l'offrande du corps de Jésus Christ faite une fois pour toutes» (Hébreux 10: 10). «Car vous tous qui avez été baptisés pour Christ, vous avez revêtu Christ» (Galates 3: 27). «Nous ayant prédestinés pour nous adopter pour lui par Jésus Christ, à la louange de la gloire de sa grâce, dans laquelle il nous a rendus *agréables dans le bien-aimé*» (Ephésiens 1: 5, 6). Voilà ce que nous sommes maintenant aux yeux de Dieu: c'est la plus belle robe, dont la beauté paraîtra au jour de la manifestation de la gloire, lorsque, «dans les siècles à venir, Dieu montrera les immenses richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous, dans le Christ Jésus» (Ephésiens 2: 7). Rien ne manque plus à la parure du fils; depuis l'anneau à la main, jusqu'aux sandales aux pieds, tout parle de l'amour de Dieu, des *richesses insondables de Christ*.

Tous, dans la maison, participent au festin de joie que le père a fait préparer, excepté le fils aîné, l'homme à propre justice: «Amenez le veau gras, et le tuez; et mangeons et faisons bonne chère; car *mon fils* que voici était mort, et il est revenu à la vie; il était perdu, et il est retrouvé. Et ils se mirent à faire bonne chère». A cette fête, rien ne manque, pas même «la mélodie et les danses». Le père a dit: «Mangeons et faisons bonne chère». C'est la joie dans la communion. «Dieu nous a appelés à la communion de son Fils Jésus Christ, afin que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur». Ce sont les délices que Dieu trouve en son Fils, et il nous amène à y prendre part; c'est celui qui s'est anéanti, s'est abaissé, et est devenu obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix; que Dieu a élevé et à qui il a donné un nom au-dessus de tout nom (Philippiens 2: 5-9). Quelle joie! L'apôtre peut écrire: «*Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur*; encore une fois, je vous le dirai: *réjouissez-vous*» (Philippiens 4: 4). Oui, c'est la joie du père qui est partagée par toute la maison. Il y a communion à la table où est servi le veau gras; et l'opposition du fils aîné ne fera que le priver de cette joie. Mais combien son attitude est triste: et quel dommage qu'il se prive de la joie commune! Il reste étranger à tout ce qui se fait à la maison, à tout le bonheur qui la remplit: il était aux champs!... Et quand il revient, et que «la mélodie et les danses» parviennent à son oreille, il ne sait à quoi attribuer ces sons joyeux. Quand il l'a appris de la bouche d'un des serviteurs qui ont aidé aux préparatifs du festin, ce qui aurait dû toucher son cœur, le réjouir — le retour de son frère et la joie de son père — ne fait qu'exciter sa colère. «Et il se mit en colère et ne voulait pas

entrer». Oh! comme son orgueil est froissé! Que deviennent ses bonnes œuvres, l'honnêteté de sa vie, sa conduite irréprochable, si maintenant ce jeune débauché, qui a déshonoré toute sa famille, est ainsi traité? Rien ne sert de bien faire, dit-on, si la grâce s'étend aux plus mauvais, et s'il n'y a pas de différence. Quoi, les voilà maintenant qui se disent sauvés, chantent des cantiques, et prétendent même avoir leurs péchés pardonnés, le ciel pour héritage, Jésus pour Sauveur, et Dieu pour Père! Vraiment, si de telles gens sont sauvés, le salut n'est pas bien difficile! Nous avons toujours bien fait, accompli tous nos devoirs, et nous ne sommes pas sans religion, pourtant nous n'osons pas dire que nous soyons sauvés; et qui peut le savoir? On verra plus tard... L'homme naturel ne comprend pas cette vérité, pourtant si simple: «*Tous ont péché* et n'atteignent pas à la gloire de Dieu, étant *justifiés gratuitement* par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus... A celui qui ne fait pas des œuvres, mais qui croit en celui qui *justifie l'impie*, sa foi lui est comptée à justice» (Romains 3: 23; 4: 5). Quelle barrière que la propre justice, et qu'il est difficile à ceux qui sont contents d'eux-mêmes, dont la conduite a été régulière, bonne à leurs yeux du moins, de recevoir la grâce telle que Dieu la donne en Christ!

«Et son père étant sorti, le pria». Il n'y a point de persévérance telle que celle de la patiente grâce de Dieu. L'histoire des Actes nous la montre s'exerçant envers les Juifs, après qu'ils eurent crucifié le Fils. Dieu les a fait supplier, par la bouche les apôtres, d'être réconciliés avec lui (Actes des Apôtres 3; 13). Cela n'a servi de rien, bien au contraire. Paul a été obligé de dire, en parlant d'eux: «Qui ont mis à mort le Seigneur Jésus et les prophètes, et qui nous ont chassés par la persécution, et qui ne plaisent pas à Dieu, et qui sont opposés à tous les hommes, nous empêchant de parler aux nations, afin qu'elles soient sauvées, pour combler toujours la mesure de leurs péchés» (1 Thessaloniens 2: 15, 16).

Le fils aîné se montre obstiné, et, pour un peu, il accuserait le père d'injustice: «Voici tant d'années que je te sers, et *jamais* je n'ai *transgressé* ton commandement; et tu ne m'as *jamais* donné un *chevreau* pour faire bonne chère avec mes amis; mais quand celui-ci, ton fils, qui a mangé ton bien avec des prostituées, est venu, tu as tué pour lui le veau gras». Quel langage d'amertume! Comme la propre justice rend aveugle et égoïste! «Je n'ai jamais transgressé ton commandement!... Tu ne m'as jamais donné un chevreau pour faire bonne chère avec mes amis!» Que dire à ceux qui se croient sans reproche? Que peuvent-ils recevoir de la grâce, puisqu'ils estiment que Dieu ne leur rend pas même justice? Bien loin d'admettre la grâce pour eux-mêmes, ils n'en veulent même pas pour les autres. Seriez-vous de ce nombre?

Que répond le père: «Mon enfant, tu es toujours avec moi, et ce qui est à moi est à toi; mais il fallait faire bonne chère et se réjouir; car celui-ci, ton frère, était mort, et il est revenu à la vie; il était perdu, et il est retrouvé». Oui, le Juif, le fils aîné, avait toujours été particulièrement favorisé. C'était à eux qu'avaient été confiés les oracles de Dieu, «l'adoption, la gloire et les alliances, et le don de la loi, et le service divin, et les promesses, auxquels sont les pères, et desquels, selon la chair, est issu le Christ qui est Dieu béni éternellement» (Romains 9: 4, 5). Mais la propre justice de l'homme, qu'il soit Juif ou gentil, ne peut empêcher

Dieu de faire connaître sa grâce aux pécheurs, béni soit son nom! et nous sommes au bénéfice de cette grâce.

Trois caractères de la vie chrétienne

Jean 12: 1-8

Porret-Bolens L.

ME 1910 page 428

La scène, rappelée dans le passage ci-dessus, illustre, d'une manière frappante, en Lazare, Marthe et Marie, trois caractères de la vie du chrétien sur la terre. Celui qui forme le centre de ce merveilleux tableau, c'est le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu, au moment où, après avoir donné le témoignage le plus éclatant de sa divinité, il est à la veille d'être crucifié. Quel moment solennel que celui-là! L'orage est prêt à se déchaîner, mais la scène intime que nous révèle ce passage respire la paix la plus parfaite. Comment n'en serait-il pas ainsi, quand les coeurs, à l'unisson, sont uniquement occupés de Jésus, l'objet de leur commune affection? Rejeté de Jérusalem par les chefs de son peuple, il honore de sa présence ceux qui l'ont honoré en le recevant comme le Messie promis; et ceux-ci ont le privilège de manifester, en de telles circonstances, le prix infini que sa personne a pour eux: chacun, à sa manière, ils lui expriment tous l'amour dont leur coeur est rempli.

Dans ce lieu, témoin de la manifestation de la grâce et de la puissance du Fils de Dieu, on lui fait un souper. Le Sauveur, à la veille de sa mort, a institué un souper — la Cène — à l'intention des siens; il leur a laissé pour le temps de son absence un mémorial de sa mort, de son amour pour eux, de manière à encourager et à réjouir leurs coeurs. Mais ici, ce sont ses bien-aimés, loin de la cité «qui tue les prophètes et lapide ceux qui lui sont envoyés», qui font un souper à son intention. Dans les circonstances présentes, combien cette manifestation de l'amour des siens dut être sensible au coeur de Christ! Remarquons-le: celui qui en est l'objet, le moment, le lieu, tout est caractéristique et surtout les personnes — Lazare, Marthe et Marie — mentionnées dans le récit. Elles illustrent, nous semble-t-il, trois caractères de la vie chrétienne importants à considérer. Le premier, personnifié en Lazare, est:

la communion.

Béthanie est le lieu, avons-nous dit, où le Sauveur manifesta sa gloire divine pour la dernière fois, en faisant sortir Lazare du tombeau. Celui-ci est un témoin vivant de la grâce et de la puissance de Christ en ce lieu: «Lazare, le mort, que Jésus ressuscita d'entre les morts», est à table avec Jésus. Quelle image frappante de la condition du croyant, rendu participant de la vie de Christ! Il est amené, par le fait d'être né de Dieu et rendu participant du Saint Esprit, dans la communion du Fils de Dieu et dans la communion avec le Père (1 Corinthiens 1: 9; 1 Jean 1: 3). Il en résulte pour lui une joie accomplie. La joie procurée par le pardon, est une chose, celle qui découle de la communion en est une autre (Psaumes 32: 1). Tous les croyants connaissent la première; il n'en est malheureusement pas de même de la seconde, que plusieurs semblent ignorer; et le plus souvent nous ne la réalisons que bien imparfaitement. Il y a, pour ainsi dire, deux liens dans la vie chrétienne: le lien de la vie

éternelle est indestructible (Jean 10: 28), mais le lien de la communion est si fragile qu'il peut être rompu à chaque instant par manque de vigilance: une mauvaise pensée non jugée suffit pour nous la faire perdre. Aussi ne négligeons pas les moyens qui sont mis à notre disposition pour le maintien de notre communion avec le Seigneur. Ce sont *la parole de Dieu et la prière*, choses souvent mentionnées ensemble (voir Luc 10: 38-42; 11: 1-13). Le Seigneur a soin de les rappeler à ses bien-aimés, avec les effets qui en résultent, en leur donnant les consolations dont leurs coeurs avaient besoin pour le temps de son absence. Il leur dit: «Si quelqu'un m'aime, *il gardera ma parole*, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui» (Jean 14: 23). «Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour. Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit accomplie» (Jean 15: 10, 11). Quant à la seconde, nous lisons ceci: «En vérité, en vérité, je vous dis, que toutes les choses que *vous demanderez* au Père en mon nom, il vous les donnera. Jusqu'à présent, vous n'avez rien demandé en mon nom; demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit accomplie» (Jean 16: 23, 24).

Le cœur de Christ le porte sans cesse auprès des siens qu'il a laissés dans ce monde: nous en avons une image dans le récit qui nous occupe. Il a dit: «Car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux» (Matthieu 18: 20). «Et voici, moi je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation du siècle» (Matthieu 28: 20). Puisse notre cœur répondre à son amour en réalisant ce qu'Il est pour nous; en jouissant de sa communion! Lazare à table avec Jésus — «le mort, que Jésus avait ressuscité d'entre les morts» — en est un touchant exemple. Sa personne parle de vie, et sa place à table, de communion, le souper étant un emblème connu de la chose. Quelle joie pour le cœur de Christ qui veut avoir aussi près de lui que possible les objets de son tendre amour! et quelle plénitude de bénédictions pour nous! Rien de surprenant si notre état pratique est languissant, en négligeant de prendre la place que le Seigneur nous donne. Disons à Celui duquel nous nous écartons si facilement:

«Oh ! Seigneur, garde-moi près de Toi! toujours plus près de Toi!»

Nous passons au second caractère de la vie chrétienne :

le service

symbolisé par Marthe. Si la communion résulte du fait que nous avons la vie et le Saint Esprit, le vrai service pour le Seigneur découle de la communion; et l'objet de la communion et du service est Christ lui-même. Marthe *servait* le Seigneur, à l'intention duquel le souper avait été fait. C'est ce qui la distingue ici, et en Luc 10: 38-42; mais elle a appris à servir comme il convient. En premier lieu, lorsqu'elle reçut Jésus dans sa maison, son service pour lui était tellement l'objet de ses préoccupations, qu'il se plaçait, en quelque sorte, entre elle et l'hôte divin qu'elle venait de recevoir, de façon à la priver de la bénédiction que celui-ci apportait. Marie, sa soeur, ne fait pas ainsi; elle choisit la bonne part en honorant le Seigneur de la manière la plus excellente. Aussi a-t-elle son approbation. Mais Marthe a profité de la leçon et sert ici le Seigneur d'une façon conforme à ses pensées. Aussi, aucun reproche ne lui est-il adressé. Son cœur veut se dévouer librement en faveur de Celui qui est l'objet de son

affection. C'est ainsi qu'elle éprouve le besoin de la lui témoigner. Elle a appris à le connaître plus intimement, à la suite des circonstances rapportées au chapitre précédent. Sa manière de faire nous donne un enseignement que nous ne sommes que trop portés à oublier.

Le Seigneur accorde à ses rachetés le privilège de le servir maintenant dans le déploiement de toute leur activité dans ce monde. Lui-même doit être l'objet de notre cœur et partant de tout notre service; c'est là ce qui ennoblit le devoir le plus infime et apporte à l'âme qui l'accomplit l'encouragement le plus grand. Mais veillons à ce que notre activité soit le fruit de notre communion avec Christ; elle n'a de valeur pour lui qu'à ce compte-là. Ce n'est pas un service consistant dans l'accomplissement de choses grandes aux yeux des hommes, et auquel s'emploient une classe particulière de croyants. Non. C'est la part de tous, jeunes ou âgés: nous avons «été créés dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles» (Ephésiens 2: 10). Nous trouvons ces œuvres-là dans le chemin de l'obéissance à la volonté de Dieu, tous les jours de notre pèlerinage dans ce monde. La vie chrétienne est faite de petites choses, dans l'accomplissement desquelles nous avons à être fidèles. Par contre, il y a des services particuliers, selon le don qu'un croyant peut avoir reçu: l'un peut prêcher l'Evangile, un autre édifier les saints; mais tous, jusqu'au plus obscur racheté, sont appelés à mettre leur vie au service du Seigneur, auquel nous appartenons. Nous en avons un touchant exemple dans le cas des esclaves, auxquels sont adressées les exhortations de Colossiens 3: 22-25. Vu l'importance du passage, nous le citerons en entier: «Esclaves, obéissez en toutes choses à vos maîtres selon la chair, ne servant pas sous leurs yeux seulement, comme voulant plaire aux hommes, mais en simplicité de cœur, craignant le Seigneur. Quoi que vous fassiez, faites-le de cœur, comme pour le Seigneur et non pour les hommes, sachant que du Seigneur vous recevrez la récompense de l'héritage: vous *servez le Seigneur Christ*. Car celui qui agit injustement recevra ce qu'il aura fait injustement; et il n'y a pas d'acceptation de personnes».

S'il y a une condition dans laquelle l'homme ici-bas soit placé, qui soit de nature à mettre un empêchement à servir le Seigneur, c'est certes celle d'esclave. Eh bien! il est rappelé à ceux-ci qu'ils servent le Seigneur Christ. C'est aux esclaves que le Saint Esprit adresse les exhortations les plus étendues et les plus encourageantes. C'est à eux qu'il est fait mention de la récompense de l'héritage, remarquons-le. La récompense est rappelée pour stimuler, au sein des difficultés, ceux qui sont engagés dans le service par amour pour leur Maître et par obéissance à sa volonté. La récompense est le fruit de la fidélité, de quelque nature qu'ait été le devoir accompli. Il est rappelé aussi aux maîtres chrétiens qu'ils ont un maître dans les cieux qu'ils ont le privilège de servir, en accordant même à leurs esclaves ce qui est juste et équitable. On le voit, la vie entière du croyant dans tous ses détails est un continuel service pour le Seigneur. En somme, nous sommes exhortés «par les compassions de Dieu, à présenter nos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est notre service intelligent» (Romains 12: 1). «Si quelqu'un sert, qu'il serve comme par la force que Dieu fournit, afin qu'en toutes choses Dieu soit glorifié par Jésus Christ, à qui est la gloire et la puissance, aux siècles des siècles! Amen» (1 Pierre 4: 11).

Nous passerons, pour terminer, à la troisième chose caractérisant la vie chrétienne dans ce monde, nous voulons parler de:

l'adoration

la partie la plus élevée du service chrétien et qui se réalisera d'une manière parfaite par les rachetés, dans la gloire céleste. L'objet de l'adoration, comme celui du service, est Christ lui-même et le Père auquel nous avons été amenés; et elle découle, comme le premier, de la communion avec le Seigneur. Si le besoin du croyant, dirigé par l'Esprit de Dieu, est de servir sans cesse, il éprouvera aussi le besoin, non moins pressant, de lui offrir directement ce qui lui est si justement dû: le parfum de l'adoration.

Dans la scène placée devant nous, l'adoration occupe la place la plus importante, au rebours de celle que nous sommes portés à lui accorder. On fera parfois une large part à l'évangélisation ou au service — choses bien importantes sans doute — et l'on reléguera peut-être l'adoration à l'arrière-plan. Une note discordante se fait entendre: Judas disqualifie tristement l'acte de Marie, en venant jeter sur elle le blâme le plus ingrat. Mais le Seigneur a soin de faire ressortir la valeur d'un tel acte, accompli en vue de lui-même, dans les circonstances où il se trouvait.

L'adoration suppose l'intelligence des pensées de Dieu relativement à la personne de Christ, intelligence acquise graduellement par la parole de Dieu, nourriture de l'âme régénérée (1 Pierre 2: 1, 2). L'apôtre Pierre invite les croyants à désirer ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel, afin de croître par lui à salut. Si cela a eu lieu, le racheté, participant de la vie de Christ, s'approche de lui comme d'une pierre vivante de la maison de Dieu, et réalise aussi la sainte sacrificature à laquelle il est appelé, en offrant des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ (1 Pierre 2: 4, 5).

Marie a goûté que le Seigneur est bon et a appris de lui, à ses pieds (Luc 10: 38-42). Mûrie par l'épreuve, elle a une intelligence plus grande de la personne de Christ et des circonstances du moment. Son affection pour lui augmente à mesure que la haine des chefs religieux augmente, et elle l'exprime dans un acte dont Jésus seul comprend la portée. Quelqu'un l'a remarqué: C'est la seule fois que le Sauveur fut compris par les siens, lorsqu'il était ici-bas: Marie comprend, non seulement la solennité du moment, mais elle a connaissance de l'auguste personne dont on faisait si peu de cas. Elle tient à honorer dignement le Fils de Dieu, son Sauveur, en lui consacrant ce qu'elle a de plus précieux; et elle fait cela avec toute la dignité requise. Elle a pris une livre de parfum de nard pur, de *grand prix*, pour oindre les pieds de Jésus, et elle les essuie avec ses cheveux. De quelle valeur fut un tel acte — unique en son genre — pour le cœur de Christ, en ce moment-là! Nous avons là l'expression de l'attachement le plus grand, de l'appréciation la plus complète. Marie affirmait d'une façon silencieuse, mais réelle, que Celui qui allait être crucifié était son tout. Les paroles font quelquefois défaut pour exprimer ce que le cœur ressent, c'est alors que l'adoration, semblable au trop plein d'une coupe qui se répand, s'élève à Celui qui seul est digne d'en être l'objet. Ici, l'âme jouit de la bénédiction suprême: le donateur est son trésor, et heureuse en lui, elle s'exprime dans l'adoration qui lui est due.

Ce service commence ici-bas, mais il se poursuivra sans fin dans la perfection de la présence du Seigneur. Il est la preuve la plus évidente que le coeur est parfaitement heureux dans la contemplation de l'objet de son amour.

Si nos âmes, comme celle de Marie, savent se placer en esprit aux pieds du Fils de Dieu pour lui rendre hommage, ceux qui nous entourent en éprouveront les effets: l'entourage sera imprégné de l'odeur du parfum, du parfum d'une âme qui apprécie Christ.

Puissions-nous être conduits à apprécier ainsi notre Seigneur, Celui devant lequel les anciens tombent sur leurs faces pour lui rendre hommage!

Ah! qu'à tes pieds, Seigneur, je reste,
Et qu'ici-bas, ma faible voix
Exalte, unie au choeur céleste,
Le Fils de Dieu mort sur la croix.

La grâce, caractère des sujets du royaume des cieux

Matthieu 18

Porret-Bolens L.

ME 1910 page 466

L'évangile selon Matthieu nous présente le Seigneur Jésus comme étant le Messie, l'accomplissement des promesses faites à Israël. Jean le baptiseur, son précurseur, en invitant le peuple à la repentance, annonce que le royaume des cieux s'est approché (Matthieu 3: 2); et le Seigneur lui-même, au début de son ministère en Galilée, proclame la même chose, disant: «Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché» (Matthieu 4: 17).

Au lieu de se repentir, le peuple, et surtout ses chefs religieux, rejetèrent leur Messie. En dépit des dispositions des principaux, plusieurs s'attachèrent à lui. Par le fait du rejet de Christ, le royaume, annoncé comme étant proche, n'a pu être établi ainsi que les prophètes de l'Ancien Testament l'avaient annoncé. Il prit, à la suite de ce rejet, et lorsque les représentants de la nation eurent commis le blasphème qui ne peut être pardonné (voir Matthieu 12), une forme particulière et mystérieuse que nous donne à connaître le 13^e chapitre de Matthieu. C'est la forme qu'il revêt en l'absence du Roi. Le royaume en mystère remplace donc pour le présent le royaume en gloire; et, en même temps, surgit une chose nouvelle dont l'Ancien Testament n'avait absolument pas fait mention. Au 16^e chapitre du même évangile, le Seigneur annonce, pour la première fois, le dessein qu'il a de bâtir son Assemblée.

Tous ceux qui reçurent Christ, reconnaissant son autorité, furent mis en relation avec lui d'une manière nouvelle (voir Matthieu 12: 46-50); et à dater de la Pentecôte, lors de la descente du Saint Esprit, ils formèrent l'édifice dont le Seigneur avait parlé. Ainsi, au début de la dispensation évangélique, les croyants, très nombreux alors, comme nous l'apprend le commencement du livre des Actes, étaient à la fois des sujets du royaume et des pierres vivantes de l'Assemblée. Les deux choses que nous rappelons existent aujourd'hui; et nous trouvons les principes qui s'appliquent à ce nouvel ordre de choses dans la portion de l'Écriture citée en tête de ces lignes.

Il est utile de remarquer d'abord de quelle manière commence ce chapitre 18^e: «En cette heure-là les disciples vinrent à Jésus, disant: Qui donc est le plus grand dans le royaume des cieux?» Qu'est-ce que cette heure avait de particulier? La scène mentionnée à la fin du chapitre précédent nous le donne à connaître. Le Fils du Roi du temple n'a-t-il pas associé à lui-même, dans sa qualité de fils, son disciple Simon Pierre, tout ignorant qu'il fût? En lui donnant, selon la grâce, une telle place, il lui fait sentir, en même temps, qu'il est uni à Celui que la nation a méconnu d'une façon coupable. Ces deux choses, mises en évidence à la fin du chapitre 17^e, sont, nous semble-t-il, ce qui introduit le chapitre 18; et c'est pour ne les avoir

pas retenues, ou comprises, que surgit le désir de la fausse grandeur exprimée dans la question du premier verset. Deux choses ont pourtant brillé aux yeux des disciples, dans la personne de leur divin Maître: la gloire morale la plus grande unie à l'abaissement le plus complet. S'ils eussent saisi cela, la question du commencement du chapitre ne leur fût certainement pas montée à l'esprit.

Et quant à nous-mêmes, qui possédons maintenant le Saint Esprit, que de choses merveilleuses relativement à la personne de Christ la Parole ne nous fait-elle pas connaître? et dans lesquelles nous ne sommes peut-être jamais entrés véritablement, étant imbus de nos propres pensées.

Nous le voyons, l'idée de la grandeur selon le monde est étrangère à l'esprit chrétien. Aussi, quand les disciples font cette demande: «Qui donc est le plus grand dans le royaume des cieux?» le Seigneur donne-t-il à comprendre qu'il est nécessaire de s'y trouver tout d'abord, avant de parler de la place qu'on y occupera.

Une dame d'un certain rang fut surprise d'apprendre que dans le ciel les distinctions sociales d'ici-bas n'existeraient plus; elle montrait une répugnance marquée à devoir prendre place côte à côte avec sa domestique, d'ailleurs une fidèle chrétienne. Celui auquel elle fit part de son étonnement lui dit: «Madame, faites en sorte de ne pas demeurer dans les dispositions où vous êtes, car vous pourriez bien ne pas vous trouver au ciel du tout».

Pour entrer dans le royaume, il faut, comme le petit enfant, répondre à l'appel du Seigneur, qui accorde auprès de Lui une place selon son cœur. La grâce a fait ainsi d'un indigne pécheur, coupable et souillé, un enfant de Dieu, un cohéritier de Christ. Mais, ne le perdons pas de vue, nous sommes associés à un Christ rejeté du monde et momentanément absent. Celui qui avait un droit absolu à tout, comme Créateur et Héritier, a renoncé à tout selon cette déclaration: «Ce que je n'avais pas ravi, je l'ai alors rendu» (Psaumes 69: 4). Et nous, rachetés de Christ, qui ne sommes dignes que du jugement de Dieu, et qui avons le bonheur d'être des objets de sa pure grâce, ambitionnerions-nous aujourd'hui une place, selon notre choix, dans le royaume?

Nous pouvons malheureusement constater en nous deux tendances funestes et qui cherchent à se faire jour sans cesse: celle de nous *éloigner* du Seigneur et celle de nous *élever*. Le Seigneur veut corriger cette dernière en plaçant devant nous — comme il l'a fait pour les disciples — le petit enfant de notre chapitre: un objet humble, sans prétention et de peu d'importance aux yeux du monde; et il dit aussi: «Quiconque reçoit un seul petit enfant tel que celui-ci en mon nom, me reçoit» (Matthieu 18: 5).

Rien ne rend humble comme de considérer Christ dans son abaissement. Et l'humilité qui nous sied, est à la base de nos relations avec nos frères. La Parole a soin de nous le rappeler, parce que nous sommes portés à l'oublier: «Ne pensant pas aux choses élevées, mais nous associant aux humbles» (Romains 12: 16).

Quel parfait modèle que le Seigneur! N'est-ce pas des petits de son troupeau que le bon Berger s'occupe de préférence, et n'est-ce pas à eux qu'il donne ses plus tendres soins? Qu'on

lise le verset 6 de notre chapitre, pour voir quelle est sa sollicitude à leur égard. Ne veut-il pas nous amener à avoir les mêmes pensées que Lui? Le monde se soucie peu de ces petits, objets des soins de Christ, si ce n'est pour placer parfois devant eux des occasions de chute, oubliant à quel terrible châtement l'on s'expose en agissant ainsi. Rachetés du Seigneur, agirions-nous selon l'esprit du monde à l'égard de nos frères, objets de la même grâce que nous? Plutôt renoncer à une chose, avantageuse en elle-même, mais qui nous ferait tomber, que de scandaliser un de ces petits qui croient en Christ.

Au rebours des dispositions naturelles de l'homme, soyons *sévères à l'égard de nous-mêmes* et *indulgents envers les autres*. Si une chose quelconque, dans notre *service* ou notre *marche*, nous fait broncher, ayons le courage de nous en séparer, coûte que coûte. Comment serions-nous à même d'accomplir nos devoirs vis-à-vis de nos frères, si nous négligeons notre état particulier? Au surplus, n'oublions pas que le péché, quel qu'il soit, tend à la mort. C'est dans ses manifestations intérieures qu'il convient de le juger, avant qu'il ait porté ses fruits. La *grâce* se plaît avec la *vérité*, autrement elle ne serait plus la grâce; et Dieu aime «la vérité dans l'homme intérieur» (Psaumes 51: 6). A défaut de ce continuel jugement de nous-mêmes, nous nous laissons bien souvent aller à juger autrui, reniant ainsi, en pratique, notre caractère d'enfant du royaume, objet de la grâce de Dieu.

Le Seigneur a soin de nous rappeler que le Père trouve son plaisir dans le déploiement de sa grâce en faveur des petits; et il leur accorde le privilège de voir sa face dans les cieux. Rien ne fait autant ressortir ce qu'est la grâce de Dieu envers nous et la valeur du sacrifice de Christ, comme le salut des petits enfants. Le Père ne veut pas qu'un seul de ces petits périsse; et le fils de l'homme est venu pour sauver ce qui était perdu. C'est à l'intention des petits que le Seigneur prononce ici la touchante parabole de la brebis perdue (versets 12, 13). Nous l'apprenons, le Père et le Fils, dans une *grâce commune*, s'intéressent ainsi à ces êtres infimes que le monde, bien souvent, ne se fait pas faute de mépriser. Et nous-mêmes, objets de la même grâce — encore a-t-il fallu que le Seigneur *nous cherchât*, nous appelât pour nous en rendre participants — n'aurions-nous pas à leur égard les pensées de notre divin Maître?

Dans le royaume, là où l'on professe de reconnaître l'autorité de Christ, doivent prévaloir les principes du ciel, en contraste avec ceux du monde; et la grâce, comme nous le verrons encore plus loin, en est le trait caractéristique. Dans ce paragraphe (versets 15-20) nous sommes sur le terrain plus élevé de l'Assemblée, cette chose nouvelle mentionnée par le Seigneur au chapitre 16; seulement, dans ce passage-ci, il est question de l'assemblée locale. L'Assemblée est censée représenter Christ dans le temps de son absence. Ne doit-elle pas manifester ce que le Seigneur a apporté dans ce monde, et que le passage de Jean 1: 17, nous rappelle en ces termes: «Car la loi a été donnée par Moïse; la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ»? Ces deux choses doivent exister habituellement dans nos rapports avec nos frères. Nous les trouvons, quoique sous-entendues, au commencement de notre paragraphe.

La grâce, qui s'accompagne toujours de *la vérité*, ne peut supporter le mal chez autrui; elle s'en occupera, au contraire, selon le Seigneur. C'est dans un esprit de grâce que nous sommes tenus de reprendre notre frère qui a péché contre nous (verset 15). *La vérité sans la*

grâce, c'est la loi; gardons-nous donc d'aller auprès de lui dans l'esprit d'un juge, ou pour nous faire droit, si nous avons été offensé. Rien n'est plus contraire à l'esprit chrétien. Si nous ne pouvons faire cette démarche, mûs par la pensée de faire du bien à notre frère, abstenons-nous, mettant tout d'abord en pratique, individuellement, ce qui est dit au verset 19 de notre chapitre. Nous avons l'exemple de notre divin Maître: si nous avons péché, notre Avocat auprès du Père n'agit-il pas sur nos consciences par la Parole, pour nous amener à confesser notre faute? Et n'est-ce pas dans le même but que nous devons nous occuper de notre frère coupable?

La grâce est active; si cette première démarche est sans résultat, il y a lieu à une seconde, mais avec deux ou trois témoins, toujours dans la pensée de gagner notre frère, en l'amenant à se séparer de son péché par la confession. Au cas que le coupable ne voulût pas les écouter, toutes les ressources dont nous disposons sont-elles épuisées? Non. Il y en a encore une: l'assemblée. Cette dernière, dans un esprit de grâce, ayant en vue le bien de celui qui est en cause, intervient en dernier lieu, avec l'autorité que le Seigneur lui a conférée, et s'il ne veut pas l'écouter non plus, il affirme le caractère d'un homme du dehors, et c'est comme tel qu'il doit être envisagé par celui qui a été offensé. Il y a un mot significatif, qui revient deux fois dans le passage, et qui dénote le caractère de l'homme en question: il ne *veut pas* écouter. Combien ce manque de jugement de soi-même, d'humilité, pour ne rien dire de plus, est douloureux à constater!

Quelqu'un a dit: «La discipline doit avoir essentiellement pour but de prévenir l'excommunication ou l'exclusion d'une personne. Dans les neuf dixièmes des cas, c'est la seule discipline individuelle qui devrait avoir cours». Le même vénéré frère a écrit quelque part, relativement à ce que nous venons de considérer: «Ce que nous donne ce passage, c'est une règle de *conduite individuelle*, et le résultat est une *position individuelle* d'un frère vis-à-vis d'un autre frère. Il se peut que la chose en vienne au point de nécessiter la discipline de l'Eglise, mais il n'en est pas toujours nécessairement ainsi. Je vais à mon frère, espérant le gagner en l'amenant à la repentance, et le replacer ainsi dans sa relation normale de communion avec moi et avec Dieu; car, où il y a atteinte à l'amour fraternel, la communion avec le Père doit nécessairement avoir souffert. Si mon frère est gagné, l'affaire ne va pas plus loin. Sa faute doit être oubliée. Je ne dois jamais la rappeler. L'Eglise n'en saura rien, ni qui que ce soit non plus, à la seule exception de nous deux. Si ma démarche fraternelle échoue, j'agirai ensuite dans le but et avec le désir de relever mon frère, et de le rétablir dans la jouissance de la communion avec tous».

Au cas où l'assemblée doive agir en discipline, c'est dans un esprit de grâce qu'elle le fait, avons-nous dit; et si même le retranchement doit avoir lieu pour un mal dûment constaté, ce n'est qu'après avoir mené deuil que cela doit s'accomplir, et toujours avec le sentiment de se purifier du mal incompatible avec la grâce dont nous sommes les objets et avec la présence du Seigneur Jésus dans l'assemblée. On a besoin de ne pas le perdre de vue: ni un individu, ni l'assemblée, ne doivent s'ériger en juges pour s'occuper du mal, mais toujours avec la pensée de faire du bien au coupable, de le relever. N'est-ce pas ce que le Seigneur lui-même a en vue

à notre égard? L'assemblée locale peut ne se composer que de deux ou trois réunis au nom de Jésus. Ces deux ou trois, en dépit de leur faiblesse et de leur ignorance, ne sont pas sans ressources: ils peuvent, comme Paul le recommandait à Timothée, se fortifier dans la grâce qui est dans le Christ Jésus (2 Timothée 2: 1) soit individuellement, soit collectivement. *La grâce et la puissance* du Seigneur sont à notre disposition dans la réalisation de la dépendance par la *prière*; et le Seigneur lui-même est là aussi selon sa fidèle promesse, la sûre ressource de ses bien-aimés dans tous les temps. Nous pouvons réaliser ainsi sa présence, chercher sa pensée, et obtenir grâce et secours pour faire face aux choses parfois difficiles que nous rencontrons. S'il trouve à propos de nous exercer dans certains cas, n'est-ce pas pour nous amener à nous attendre davantage à Lui?

Si, au début de la dispensation présente, le *royaume* et l'*Assemblée* étaient composés des mêmes personnes, il n'en est pas de même aujourd'hui. Nous voyons, par les paraboles de Matthieu 13, que la chrétienté revêt les caractères mentionnés dans ces paraboles, apprenant ainsi que ce qui a été confié à la responsabilité de l'homme est sujet à déchoir. L'Écriture a annoncé d'avance la corruption et la ruine qui surviendraient. La parabole qui termine le chapitre 18 (versets 21-35), nous parle de nouveau du royaume des cieux et de l'esprit que doivent revêtir ceux qui en font partie.

A ce sujet, un serviteur du Seigneur a dit: «La parabole du «serviteur qui ne pardonne pas», nous montre d'un côté le caractère moral du royaume des cieux, en vue duquel les hommes étaient appelés à se repentir, et de l'autre, la responsabilité de ceux qui, par la bonté du Roi, jouissent d'une remise complète de toute dette envers lui... La prière de l'esclave: «Seigneur, use de patience envers moi et *je te payerai tout*», fait ressortir l'idée qu'il avait de ses propres ressources, et le peu de cas qu'il faisait en réalité de sa dette et, par conséquent, de la grâce indicible qui néanmoins la lui remettait. Sa conduite subséquente montre en effet combien peu il appréciait cette grâce et l'énormité de sa dette. Cette conduite du serviteur attire sur lui un jugement inexorable.

«Il n'est pas difficile de voir comment cette parabole s'applique à nous. La grande dette envers le Roi lui-même, ce sont nos péchés innombrables contre Dieu; la petite dette, c'est ce que nos frères peuvent nous devoir d'une manière ou d'une autre. Nous sommes appelés à nous pardonner les uns aux autres, comme Dieu en Christ nous a pardonné, car Dieu a effacé tous nos péchés par le sang de son Fils. Quant au jugement qui atteint celui qui ne veut pas pardonner, le Seigneur ajoute: «Ainsi aussi mon Père céleste vous fera», si vous ne pardonnez pas de tout votre cœur chacun à son frère». Quel avertissement solennel! Si la profession n'est pas soutenue par une conduite en rapport avec elle, il est inutile d'en appeler au salut qui est offert à tous les hommes: «La foi sans les œuvres est morte» (Jacques 2: 26).

Puisse le précieux caractère de la grâce dont nous sommes les objets, se manifester dans nos voies, à la gloire de Dieu et pour la bénédiction de ses saints!

Une conversion

Wigram G.V.

ME 1910 page 477

J'avais reçu à l'école de bonnes instructions quant au contenu de la Bible. A l'âge de dix-sept ans, j'avais été sous un enseignement baptiste; mais je n'avais jamais connu l'Évangile, lorsqu'à dix-neuf ans je partis pour l'étranger, ne songeant qu'aux plaisirs qu'offre une vie militaire à l'homme animal. Un camarade et moi passâmes une longue et fatigante journée sur le champ de bataille de Waterloo, en juin 1824.

Nous arrivâmes tard à Lens, et je me retirai bientôt dans ma chambre. La pensée me vint: «Je vais réciter mes prières». C'était une habitude d'enfance que j'avais négligée depuis. Je m'agenouillai près de mon lit; mais je trouvai que j'avais oublié les paroles. Je levai les yeux comme dans un effort pour me les rappeler, lorsque tout d'un coup j'éprouvai dans mon âme une impression comme jamais je n'en avais eu auparavant. C'était comme si un Être infini et tout-puissant, connaissant tout, plein du plus profond, du plus tendre intérêt pour moi, bien qu'ayant en extrême et parfaite horreur tout ce qui était en moi et se rapportait à moi, me donnait la conscience qu'il avait pitié de moi, qu'il m'aimait. Mon œil ne voyait personne, mon oreille n'entendait personne; mais j'avais la certitude que Celui que je ne connaissais pas et n'avais jamais rencontré, m'avait rencontré pour la première fois et m'avait donné la conscience que nous étions face à face.

Il y avait une lumière que n'avait jamais perçue jusqu'alors aucun de mes sens, aucune de mes facultés naturelles; il y avait la présence de ce qui me faisait l'impression d'être d'une grandeur infinie, quelque chose de totalement séparé, de suprême, qui néanmoins se faisait en même temps connaître à moi de telle manière que, comme homme, je pouvais parfaitement le sentir, le goûter et en jouir. La lumière faisait que tout était lumière; c'était Lui-même; mais elle n'anéantissait pas, car elle était l'amour même; et Il m'aimait personnellement. La tendresse, la plénitude exquise de cet amour prenait possession de ma personne pour lui-même, en qui était tout cet amour; en même temps, la lumière, d'avec laquelle l'amour était inséparable en Lui, me révélait combien j'avais été l'opposé de tout ce qui était lumière et amour.

Je pleurais quelque temps à genoux sans dire une parole, et je me mis au lit. Le lendemain matin, ma première pensée fut: «Trouve une Bible». J'en trouvai une, et depuis lors la Bible a été mon livre des livres. Mon compagnon, membre du clergé, le remarqua, ainsi que le changement complet dans ma vie et mes pensées. Nous continuâmes notre voyage ensemble jusqu'à Genève, où avait lieu en ce moment une vive persécution des fidèles; il s'en alla en Italie, et moi je trouvai une compagnie selon mon cœur: je restai avec ceux qui souffraient pour Christ.

Après cinquante années d'épreuve, je puis parfaitement m'appliquer aujourd'hui les quelques lignes ci-dessous, qui ont trait à ce que j'éprouvai en cette soirée:

«Christ, repos éternel du Père,
Jésus, un jour d'en haut me regarda.
Il m'appela par mon nom
Et se révéla Lui-même à moi.
La lumière qui donne la vie
Resplendit dans mon cœur ténébreux. J'étais mort,
Elle me fit vivre; car c'est Lui-même que je reçus,
Lui qui pour moi donna sa vie et son sang.» (*)

(*) Le bien-aimé frère qui a écrit ces lignes, après cinquante-quatre années passées au service du Seigneur, s'est endormi en Jésus, le 1^{er} février 1879.